

# LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

---

1887

Compilé article par article en continu

## **TABLE DES MATIERES**

Les enfants de Dieu.....	5
Avant-propos .....	5
Chapitre 1 <sup>er</sup> - Christ nous révélant le Père.....	5
Chapitre 2 - Les enfants de Dieu.....	11
Chapitre 3 - L'Esprit d'adoption .....	17
Chapitre 4 - Trois classes dans la famille de Dieu (1 Jean 2).....	24
Chapitre 6 - Traits distinctifs des enfants de Dieu .....	38
Chapitre 7 - Les désirs du Père pour ses enfants.....	45
Chapitre 8 - Le gouvernement du Père à l'égard de ses enfants.....	52
Chapitre 9 - Les privilèges des enfants de Dieu .....	59
Chapitre 10 - La condition future et la demeure des enfants de Dieu .....	67
L'Apocalypse .....	77
Fragments .....	129
ME 1887 page 20 .....	129
ME 1887 page 99 .....	129
ME 1887 page 139 .....	130
ME 1887 page 160 .....	130
ME 1887 page 220 .....	131
ME 1887 page 300 .....	131
ME 1887 page 359 .....	131
ME 1887 page 477 .....	132
Fragment sur Colossiens 1: 9, 10 .....	133
Fragment sur Matthieu 3.....	134
Notes prises à une lecture de Luc 12.....	135
Pensées .....	140
ME 1887 page 60 .....	140
ME 1887 page 80 .....	140
ME 1887 page 100 .....	140

ME 1887 page 280 .....	140
ME 1887 page 340 .....	141
ME 1887 page 478 .....	141
Méditations de J.N.D. ....	142
Méditation de J.N.D. n° 17 - Ephésiens 6 - Darby J.N. ....	142
Méditation de J.N.D. n° 18 - Romains 7 - Darby J.N. ....	144
Méditation de J.N.D. n° 19 - Lévitique 3; 7: 11-36 - Darby J.N. ....	146
Méditation de J.N.D. n° 20 - Psaume 110 - Darby J.N. ....	148
Méditation de J.N.D. n° 21 - 1 Thessaloniens 1 - Darby J.N. ....	149
Méditation de J.N.D. n° 22 - Psaume 69 - Darby J.N. ....	150
Méditation de J.N.D. n° 23 - 1 Jean 1 – 2: 1, 2 - Darby J.N. ....	152
Méditation de J.N.D. n° 24 - Lévitique 4: 1-26; 6: 17-23 - Darby J.N. ....	154
Méditation de J.N.D. n° 25 - Josué 7 - Darby J.N. ....	155
Méditation de J.N.D. n° 26 - Psaume 84 - Darby J.N. ....	157
Méditation de J.N.D. n° 27 - Jean 6: 1-59 - Darby J.N. ....	159
Gagner le coeur aussi bien que la conscience .....	162
Qu'est-ce aujourd'hui qu'une assemblée de Dieu? .....	163
L'assemblée de Dieu .....	163
Les assemblées de Dieu .....	163
La table du Seigneur .....	167
Qu'est-ce, aujourd'hui, qu'une assemblée de Dieu? .....	168
La conscience .....	172
L'évangile de Marc .....	177
Introduction .....	177
Chapitre 1 .....	178
Chapitre 2 .....	183
Chapitre 3 .....	188
Chapitre 4 .....	189
Chapitre 5 .....	192
Chapitre 6 .....	194
Chapitre 7 .....	198
Chapitre 8 .....	202

Chapitre 9 .....	207
Chapitre 10 .....	216
Chapitre 11 .....	223
Chapitre 12 .....	228
Chapitre 13 .....	233
Chapitre 14 .....	237
Chapitre 15 .....	248
Chapitre 16 .....	251
La promesse du Père en rapport avec l'Eglise .....	254
La génisse rousse - Nombres 19 (Rossier H.) .....	269
Le grand jour des expiations .....	269
Le sacrifice pour le péché .....	270
La génisse rousse .....	272
La promesse de Christ et ses résultats - «Je reviendrai» .....	278
Fragment sur Matthieu 5-7 .....	303
Les compagnons de David et les amis de Paul .....	304

## Les enfants de Dieu

---

ME 1886 page 293 - ME 1887 page 3

### Avant-propos

L'auteur de ces pages a essayé d'exposer la vérité concernant la famille de Dieu. Il commence par parler de Christ qui nous a révélé le Père, puis il passe en revue les différents aspects de la famille de Dieu, que l'Écriture nous présente. Il recommande bien instamment ce sujet à ses lecteurs, parce que, au milieu des nombreuses questions ecclésiastiques qui troublent souvent les enfants de Dieu, le cœur peut être réchauffé et élargi par la contemplation de toutes les affections de Dieu. Dans les temps de discussion comme les nôtres, le cœur se refroidit et se rétrécit facilement, s'il n'a pas toujours présents devant lui les droits de tous les enfants de Dieu. Quelle inexprimable souffrance d'être forcé, pour l'amour du Seigneur et par obéissance à sa parole, de se retirer des saints qui marchent dans le désordre (2 Thessaloniens 3: 6); mais c'est pour cela qu'il est d'autant plus nécessaire de nous rappeler que nous ne pouvons jamais être déchargés de notre dette d'amour à leur égard. L'obligation que nous impose la parole du Seigneur subsiste toujours: «C'est ici mon commandement: Que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés» (Jean 15: 12).

Le désir de l'auteur, c'est d'exposer les relations de tous les croyants avec Dieu comme leur Père, de rappeler le fait que, tous ensemble, ils sont l'objet de l'amour du Père, et que, en conséquence, il existe nécessairement un lien commun entre eux et avec Dieu. Sa prière, c'est que, dans l'énergie du Saint Esprit, le Seigneur emploie ce moyen pour imprimer, tout de nouveau, sa Parole dans les cœurs de ses bien-aimés.

### Chapitre 1<sup>er</sup> - Christ nous révélant le Père

Il a plu à Dieu de se révéler de différentes manières et sous différents caractères, dans tous les âges et dans toutes les dispensations. Avant la croix, il s'est fait connaître à Adam, aux patriarches et à son peuple d'Israël; mais c'est seulement à la venue de Christ, qui a glorifié Dieu sur la terre et a achevé l'oeuvre que Celui-ci lui avait donnée à faire, que tout fut manifesté, que Dieu, sous son nom de Père, put être pleinement révélé. Avant cela, il était entouré de nuées et d'obscurité; mais, aussitôt que l'expiation eut été accomplie par la mort de Christ sur la croix, le voile fut déchiré, et les croyants purent entrer dans la lumière comme Dieu est dans la lumière. Tout ce qui nous tenait à distance de Dieu, tout ce qui nous le cachait, avait disparu, et tout ce qu'il est, tout ce que nous rappelle ce nom de Père, fut pleinement manifesté. Christ lui-même, comme le Fils éternel, mais comme la Parole qui fut faite chair et habita au milieu de nous (Jean 1: 14), fut Celui qui nous révéla le Père; mais jusqu'à la descente du Saint Esprit, il y avait peu de puissance pour saisir cette révélation, si même il y en avait,

chez ceux auxquels elle était présentée. Quelques yeux rendus clairvoyants contemplaient sa gloire comme celle d'un Fils unique auprès du père; mais Jean-Baptiste ne le connaissait que comme celui sur qui il avait vu le Saint Esprit descendre, et le Seigneur dut même dire à Philippe: «Celui qui m'a vu, a vu le Père» (Jean 14: 9).

Pratiquement donc, Dieu n'était pas connu comme Père avant la Pentecôte. C'est ce qui paraîtra clair au lecteur, s'il considère les révélations successives que Dieu accorda à son peuple sous l'ancienne alliance. Dieu dit à Abraham: «Je suis le Dieu fort, tout-puissant; marche devant ma face et sois intègre» (Genèse 17: 1); et à Moïse: «*Je suis celui qui suis*». Il dit aussi: «Tu diras ainsi aux enfants d'Israël: Celui qui s'appelle *Je suis* m'a envoyé vers vous» (Exode 3; 4); et lorsqu'il entra dans des relations particulières avec Israël, ce fut sous le nom de Jéhovah, qui resta son nom comme Dieu de l'alliance avec Israël. Cherchez dans tout l'Ancien Testament, et vous verrez que le nom de Père appliqué à Dieu, ne s'y trouve pas plus de cinq ou six fois, et, dans la plupart de ces cas, pour indiquer la source de notre existence plutôt que nos relations.

Tous les saints de l'Ancien Testament étaient, sans doute, nés de nouveau. Cela est bien certain, car sans la vie nouvelle et la nouvelle nature, ils n'auraient pu converser avec Dieu; mais il est également vrai qu'ils n'ont jamais connu Dieu comme Père, et que, par conséquent, ils ne pouvaient jouir des privilèges de cette relation. Une parole de l'Ecriture fixe ce point d'une manière définitive: «Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler» (Matthieu 11: 27).

Il est donc bien prouvé que Dieu n'est pas révélé comme Père avant la venue de Christ. Passant maintenant au Nouveau Testament, nous verrons, comme cela a déjà été établi, que Christ lui-même fut celui qui nous révéla le Père, et que c'est dans l'évangile de Jean qu'il se présente à nous comme tel. Dans le premier chapitre de cet évangile, il est dit: «Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître» (Jean 1: 18). Non seulement ce passage nous apprend que le Fils unique nous a fait connaître le Père, mais il nous enseigne aussi que nul autre que lui ne pouvait le faire, et cela à cause de la position qu'il occupait, position d'intimité et de communion dont il jouissait, lui seul, et qui est indiquée par ces mots: «dans le sein du Père». Il n'a jamais quitté cette place; il y était (car ceci est une expression morale) autant, quand il était l'homme de douleur et sachant ce que c'est que la langueur, que lorsqu'il jouissait de la gloire du Père avant que le monde fût fait; et sur la croix même, il y était encore, car il dit: «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne» (Jean 10: 17). Sa mort, par obéissance au commandement qu'il avait reçu, fournissait à l'amour de son Père un nouveau motif de s'exprimer. Plus loin dans cet évangile, nous voyons qu'un de ses disciples peut se reposer sur son sein, et ce même disciple fut l'instrument choisi pour développer, dans son évangile, ce qui nous est révélé, que Christ est le Fils éternel de Dieu; et ceci peut, en quelque mesure, nous aider à comprendre que celui-là seul qui était toujours dans le sein du Père, pouvait le révéler dans ce caractère et cette relation. Dans les choses de Dieu, c'est un principe bien établi, que nous ne pouvons exprimer aux autres que ce dont nous avons connaissance dans nos propres âmes. Si nous ne

possédons pas bien la chose dont nous parlons, nos paroles, quelque claires qu'elles puissent paraître, n'auront que peu de portée. Le Seigneur lui-même a établi ce principe, quand il dit: «Nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu» (Jean 3: 11).

Voyons maintenant comment le Seigneur révèle le Père. Lui-même a répondu à cette question. «Si vous m'aviez connu», dit-il aux Juifs, «vous auriez connu aussi mon Père» (Jean 8: 19); et encore, s'entretenant avec Philippe, il dit: «Si vous m'aviez connu, vous auriez connu aussi mon Père; et dès maintenant vous le connaissez, et vous l'avez vu. Philippe lui dit: Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit. Jésus lui dit: Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe? Celui qui m'a vu, a vu le Père, et comment dis-tu, toi: Montre-nous le Père? Ne crois-tu pas que moi je suis dans le Père, et que le Père est en moi? Les paroles que moi je vous dis, je ne les dis pas de par moi-même; mais le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les oeuvres. Croyez-moi, que moi je suis dans le Père, et que le Père est en moi; sinon, croyez-moi à cause des oeuvres elles-mêmes» (Jean 14: 7-11).

Christ donc, lui-même, dans tout ce qu'il était, dans toute sa vie terrestre, était la révélation du Père, c'est-à-dire que moralement il représentait parfaitement le Père dans tout ce qu'il est pour tous ceux qui avaient des yeux pour le reconnaître. Comme il dit: «Je leur ai fait connaître ton nom» (Jean 17: 26). On sait que, dans l'Écriture, le nom est l'expression de ce qu'une personne est réellement; — il signifie donc ici la vérité quant au Père. Ainsi, quand Christ traversait la scène de ce monde, il représentait parfaitement toutes les perfections, le coeur et la pensée de son Père, dans tous les traits de sa figure morale, en sorte que, si ceux qui étaient autour de Christ n'avaient pas été aveuglés, ils auraient vu en lui la vivante personnification du Père. Pour l'homme naturel, c'était Jésus de Nazareth, le fils du charpentier, et rien de plus; mais l'homme éclairé par le Saint Esprit contemplait en lui «la gloire du Fils unique du Père», et voyait en lui comme tel celui qui l'a fait connaître.

Mais entrons dans les détails de cette merveilleuse révélation. Le Seigneur a lui-même indiqué les deux moyens par lesquels elle s'est faite; ces moyens sont d'ailleurs les seuls par lesquels l'homme puisse exprimer ce qu'il est. Nous avons déjà cité le passage dans lequel il dit qu'il ne parle pas *de lui-même*; et, dans un chapitre précédent, il est dit: «Le Fils ne peut rien faire *de lui-même*, à moins qu'il ne voie faire une chose au Père» (Jean 5: 19; voyez aussi chapitre 8: 28). Il n'est donc la source (car c'est bien là la force de cette déclaration) ni de ses paroles, ni de ses actes. Quoiqu'il fût le Fils éternel, il était venu, non pour faire sa propre volonté, mais la volonté de Celui qui l'avait envoyé (chapitre 6: 38), et pour cette raison, toutes ses paroles et tous ses actes étaient l'expression de sa parfaite obéissance, car le motif des uns comme des autres n'était pas dans sa propre volonté, quelque parfaite qu'elle fût, mais dans celle de son Père. C'est-à-dire qu'il ne parlait et n'agissait que dans la dépendance de lui, et dans la soumission à sa volonté; et c'est pour cette raison que ses paroles et ses actes étaient la révélation de Celui qui l'avait envoyé.

Quelle précieuse vérité quant à lui-même nous révèle ce trait, mais de notre côté, quel triste contraste! Tel qu'il était, ses paroles étaient aussi parfaites que ses actes; aussi, quand

les Juifs lui demandaient: «Toi, qui es-tu?» il répondit: «Absolument ce qu'aussi je vous dis» (Jean 8: 25); c'est-à-dire, pour emprunter les expressions d'un autre, que ses paroles étant la vérité, le présentaient lui-même. Nos paroles à nous disent souvent moins ou plus que la vérité, et nous sommes humiliés en découvrant que nous n'avons pas su exprimer ce que nous désirions, ou bien, à la pensée que nos paroles, à cause de leur imperfection, ont laissé une impression inexacte, sinon tout à fait fausse. Tandis que chez lui toute parole était parfaite, était, par conséquent, un rayon de sa propre gloire aussi bien qu'une manifestation du Père. Nous voyons ainsi dans Jean 14, qu'il identifie ses paroles avec ses actes: «Les paroles que moi je vous dis, je ne les dis pas de par moi-même; mais le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les oeuvres» (Jean 14: 10). Ses paroles étaient aussi parfaites que ses oeuvres; et les unes aussi bien que les autres étaient la révélation du Père. Quel prix infini cette pensée donne à tout ce qui nous est rapporté de notre Seigneur!

Toutes les choses que le Seigneur a dites et faites ici-bas n'ont pas été rapportées; ne nous est-il pas arrivé parfois de le regretter? Il est de fait que nous avons connaissance de toutes les paroles et de tous les actes qui étaient nécessaires pour la parfaite révélation du Père, ni plus, ni moins. Si nous avions eu davantage, cette révélation n'eût pas été plus complète. Nous n'avons donc rien perdu; car la sagesse et l'amour divin ont veillé à ce que nous fût donné tout ce qui était nécessaire à la gloire de Dieu comme à notre instruction et à notre bien. En un mot, ce qui est rapporté est une parfaite représentation de lui-même, et ainsi du Père. S'il manquait au tableau une seule parole ou une seule action, il ne serait plus parfait. Il est bien nécessaire d'insister sur ce point, dans un temps comme le nôtre, où l'on voit, d'un côté, une critique impitoyable, fruit d'un rationalisme impie, chercher à détruire la confiance dans l'authenticité de telle ou telle portion des évangiles, et où, de l'autre, une audacieuse présomption voudrait donner, à sa manière, un récit de la vie de notre bien-aimé Seigneur, récit destiné soit à remplacer, soit à élucider celui des quatre évangiles. De quel côté y a-t-il le plus de témérité? c'est ce qu'il serait difficile de dire. Quoiqu'il en soit, il est certain que tout cela tend à ébranler la foi dans la parole de Dieu, à obscurcir le caractère sacré du Seigneur, et par là, à faire un tort irréparable aux âmes des lecteurs.

Le Seigneur lui-même, dans sa vie sur la terre, a donc révélé parfaitement le Père; mais, en même temps, il n'est pas moins vrai que c'est par sa mort que cette révélation fut consommée. Comme le Fils unique du Père, comme Celui qui était sans péché dans son excellence et sa perfection immuables, il ne put, en aucun temps, être moins que ce qu'il était; il n'y eut pas un moment de sa vie dans lequel il n'aurait pu dire: «Celui qui m'a vu a vu le Père», et cependant, il n'est pas moins vrai que sa mort fut l'acte qui a couronné, pour ainsi dire, la parfaite manifestation du Père. Elle l'était de deux manières. D'abord, en ce qu'elle donnait une preuve de son entière consécration à la gloire de Dieu, puisqu'il s'humiliait en devenant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix. Sur la croix, c'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, une obéissance d'une autre sorte, une obéissance dans des circonstances et des conditions nouvelles; car c'était là qu'il glorifiait Dieu, à la place même du péché et à cause du péché, étant fait péché pour nous. C'est ainsi qu'il parlait de sa mort,



comme d'un motif spécial de l'amour de son Père pour lui (Jean 10: 17), et c'est à cause de cela aussi que la mort de Christ était ce qui achevait la parfaite manifestation de sa gloire morale (Jean 13: 31). Secondement, sa mort était nécessaire pour la pleine révélation du coeur du Père. «Et nous avons vu, et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde» (1 Jean 4: 14). Tout ce que Dieu est, — tous ses attributs, sa sainteté, sa justice, sa vérité, sa miséricorde, sa majesté et son amour, — tout fut manifesté dans et par la croix de Christ; et quand nous voyons que le Père a envoyé son Fils, et qu'il l'a envoyé pour être le Sauveur de tous ceux qui croiraient, Juifs ou gentils, nous pouvons pénétrer dans les profondeurs insondables de son coeur. Oui, «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle» (\*) (Jean 3: 16).

Nous comprendrons peut-être mieux, maintenant, les paroles du Seigneur à Philippe: «Celui qui m'a vu a vu le Père». Si donc nous voulons arriver à une connaissance plus complète du Père, nous ne le pouvons qu'en apprenant à mieux connaître Christ. Les pères auxquels Jean s'adressait (1 Jean 2), et qui sont caractérisés par ces mots: «Ils connaissent celui qui est dès le commencement», c'est-à-dire Christ, «la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée» (1 Jean 1: 2), ces pères étaient ceux qui connaissaient mieux le Père lui-même, car c'est en Christ, comme nous l'avons vu, qu'il a été pleinement manifesté. Voilà ce qu'il ne faudrait jamais oublier, car l'une des erreurs de la théologie traditionnelle et formelle consiste à trop séparer Christ, comme Fils, de son Père. En insistant, avec raison, sur la sainteté de Dieu et la nécessité de l'expiation pour que Dieu puisse agir en grâce envers les hommes, cette théologie a perdu de vue le fait que Christ était la vraie expression du coeur du Père, de son caractère et de sa nature. Il en résulte que, lorsque, sous l'action de l'Esprit de Dieu, le coeur a cherché refuge auprès de Christ et vers l'oeuvre qu'il a accomplie sur la croix, il y a, en même temps, un sentiment d'éloignement de Dieu, parce qu'il a été présenté seulement sous l'aspect d'un juge. La connaissance donc que Dieu est bien disposé en faveur de son peuple, que le coeur du Père se repose sur les siens avec délices, a été comparativement le partage d'un bien petit nombre; aussi les croyants, en général, n'ont-ils que peu de liberté en présence de Dieu, et presque aucune connaissance de leur relation avec lui comme leur Père. Ce serait une immense bénédiction pour tous, de saisir la vérité dont nous parlons, que Christ est la parfaite révélation du Père; car alors, tous ceux qui sont enseignés par lui seraient aussi enseignés par le Père, et entreraient, par là, dans la jouissance pleine et toujours croissante de son amour. Lui-même nous a dit: «Moi et mon Père sommes un» (Jean 10: 30), un en esprit, en pensée, en dessein, en but; il est dans le Père et le Père est en lui, et ainsi nécessairement, il est l'expression parfaite de tout ce que le Père est.

(\*) La note suivante, tirée d'un autre auteur, pourra être utile à quelques-uns: «On verra dans les écrits de Jean, que, quand il est question de la responsabilité, c'est le mot Dieu qui est employé; quand il s'agit de sa grâce en notre faveur, il est parlé du Père et du Fils».

Il est bien instructif, en effet, de remarquer que l'Esprit de Dieu n'emploie pas indifféremment les noms qui servent à désigner Dieu, ou notre Seigneur lui-même. La signification de bien des passages de l'Écriture dépend de cette observation.

On demandera peut-être: Où pouvons-nous trouver une connaissance plus complète de Christ, de manière à connaître le Père plus parfaitement? La réponse à cette question est de toute importance. C'est seulement dans les Ecritures que nous pouvons apprendre ce qu'est Christ. Nous pouvons méditer sur lui, sans doute; mais si nous voulons être préservés des séductions du mysticisme et de l'imagination, il faut que nos méditations reposent sur le fondement de la parole de Dieu. Il faut tenir ferme cette vérité, que la révélation de Christ est dans les Ecritures; et quand le Saint Esprit glorifie Christ en prenant ce qui est à lui pour nous l'annoncer (Jean 16: 14), c'est par la Parole qu'il le fait. Ce n'est pas trop de dire qu'il n'y a de contact avec un Christ vivant et glorifié que par la parole de Dieu écrite. Il y a une manifestation de Christ à l'âme, manifestation qui nous donne le sentiment particulier de sa présence; mais ce privilège et cette bénédiction même sont liés à l'observation de ses commandements et de sa parole (Jean 14: 21-23). Exposés, comme nous le sommes, à différents dangers, venant soit des raisonnements de l'homme, soit d'un mysticisme spiritualiste, on ne peut trop le répéter, nous ne pouvons saisir Christ, ce qu'il était sur la terre, et ce qu'il est à la droite de Dieu, toujours le même Christ, la gloire morale dont il jouit maintenant étant la même que celle qu'il avait ici-bas, mais dans des conditions différentes, nous ne pouvons apprendre tout ce qu'il est que par les pages inspirées de la parole de Dieu. Cette pensée sera pour nous un nouveau motif à l'étude des Ecritures, et en même temps, quand nous les lisons, elle nous tiendra, comme Marie, aux pieds de notre bien-aimé Seigneur. Nous contemplerons partout l'homme Christ Jésus, et nous répéterons sans cesse à nos coeurs: Celui que nous contemplons, agissant selon sa miséricorde et son amour, Celui que nous entendons parler comme jamais homme n'a parlé, est le Fils unique qui est dans le sein du Père; et dans tous ses actes et toutes ses paroles, il est lui-même la révélation du Père. Lire les Ecritures dans un tel esprit, ce sera trouver l'occasion de rendre un culte d'adoration, de louanges et d'actions de grâces.

Avant de terminer ce sujet, nous devons remarquer deux choses que notre Seigneur a faites pour aider ses disciples à saisir cette vérité. Sur le point de les quitter, il leur dit: «Je vous ai dit ces choses par des similitudes; l'heure vient que je ne vous parlerai plus par des similitudes, mais je vous parlerai ouvertement de mon Père. En ce jour-là, vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis pas que moi je ferai des demandes au Père pour vous; car le Père lui-même vous aime», etc. (Jean 16: 25-27). Ils ne *pouvaient* venir au Père que par lui, mais il voulait qu'ils sussent qu'ils étaient venus au Père par lui. Ils devaient continuer à prier en son nom, mais le Seigneur voulait qu'ils comprissent que le Père lui-même les aimait. Il désirait diriger leurs regards sur le Père, afin qu'ils pussent le connaître et savoir aussi qu'ils étaient chers à son coeur. Plusieurs auraient besoin aujourd'hui d'être rendus attentifs à cet enseignement de notre Seigneur. N'y a-t-il pas danger pour nos âmes d'oublier que le Père nous a été révélé, que, par le Seigneur Jésus, nous sommes venus à lui, et que nous pouvons compter sur son coeur en tout temps?

Une autre chose à remarquer, c'est que, avant de quitter ses disciples, le Seigneur les a mis dans la même position qu'il occupe lui-même. Il l'a fait quand il les a présentés au Père

dans la prière qu'il a prononcée devant eux: «Je fais des demandes pour eux; je ne fais pas de demandes pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont tiens (et tout ce qui est mien est tien, et ce qui est tien est mien), et je suis glorifié en eux. Et je ne suis plus dans le monde, mais ceux-ci sont dans le monde, et moi, je viens à toi. Père saint, garde-les en ton nom, le nom que tu m'as donné, afin qu'ils soient un, comme nous» (Jean 17: 9-11; voyez aussi les versets 16-26). Mais après sa résurrection, il leur présente, d'une manière précise, le caractère de la position dans laquelle ils étaient placés dès lors «Va vers mes frères, dit-il à Marie, et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17). Nous espérons expliquer ces paroles dans le chapitre suivant; mais nous désirons appeler maintenant l'attention sur le fait que, sur la base de la rédemption accomplie par sa mort et sa résurrection, le Seigneur introduit les siens dans la place qu'il occupe, et dans les rapports où il est lui-même avec Dieu. Dieu ne devait pas être connu désormais comme Jéhovah ou Jéhovah Eloïm, ainsi qu'il était connu par Israël, mais comme Dieu et Père de son peuple, parce qu'il l'est de notre Seigneur Jésus Christ. Aussi voyons-nous, en lisant les épîtres, que presque toutes les bénédictions qui nous sont assurées en Christ nous rappellent ce double fait (voyez 2 Corinthiens 1: 2, 3; Ephésiens 1: 2, 3; 1 Pierre 1: 3).

C'est ainsi encore que se termine l'évangile de Jean (\*). Cet évangile commence par ce qui est dit de la Parole qui était avec Dieu et qui était Dieu, qui était le Fils éternel, et comme tel le révélateur du Père, et à la fin nous voyons le Seigneur introduisant ses disciples dans la place qu'il occupe auprès de son Dieu et Père et dans les rapports où il est lui-même avec Dieu, et cela sur le principe de la résurrection. Jusque-là ils n'avaient pas pu jouir de ces bénédictions, mais il les leur avait apportées, et c'était le fruit de son oeuvre de rédemption. Béni soit son nom!

(\*) Le chapitre 21 est, en quelque sorte, un appendice se rapportant au millénium, aux brebis qu'il faut paître, et au ministère de Jean qui devait durer jusqu'au retour du Seigneur. Le chapitre 20 est donc bien la fin de l'évangile historique.

## Chapitre 2 - Les enfants de Dieu

Nous avons déjà vu que Christ, comme Fils, révélait le Père, et aussitôt que celui-ci est révélé comme tel, il faut qu'il y ait des êtres qui entrent dans la jouissance de cette relation; en d'autres termes, le Père doit avoir ses enfants. C'est ainsi que nous trouvons *la famille* dans le même évangile où Dieu nous est révélé comme Père. C'est ce que nous voyons dans trois passages, sur lesquels nous allons attirer l'attention.

Le premier se trouve au chapitre 1; mais voyons d'abord celui du chapitre 11. Après la résurrection de Lazare, les principaux des Juifs se réunirent pour consulter ensemble. Ils ne pouvaient nier le miracle qui avait été accompli; mais, fermant les yeux à l'enseignement divin qu'il renfermait et à la responsabilité qui en résultait pour eux, ne pensant qu'à leurs intérêts personnels et à leur avantage, ils prirent la résolution de se débarrasser de Celui qui troublait leur paix et faisait tant de disciples. Ils ne pensaient qu'à eux-mêmes dans leurs coupables

desseins; mais Dieu était derrière la scène, surveillant leurs pensées, et il allait faire tourner leur rage à sa gloire, dans l'accomplissement des éternels conseils de sa grâce et de son amour. C'est ainsi que, par la bouche de Caïphe, il prophétisa que Jésus devait mourir pour les Juifs, ce qui était dans les conseils de Dieu de toute éternité; et, à cette prophétie, l'Esprit de Dieu en ajoute une autre pour caractériser pleinement la mort de Christ. Il le fait par la plume de Jean, qui dit: «Et non seulement pour la nation, mais aussi pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés» (Jean 11: 49-52). Nous apprenons ainsi, non seulement que le cœur de Dieu était occupé de ses enfants, mais aussi que la mort de Christ était nécessaire, nécessaire pour la gloire de Dieu, aussi bien que pour la rédemption de son peuple, comme le fondement sur lequel l'Esprit de Dieu pouvait pénétrer dans tous les pays en y portant le message de l'évangile, et y réunir un à un ceux qui devaient composer la famille du Père et comme tels être les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Christ. Comme le Père ne pouvait être pleinement révélé que par la vie et la mort de Christ, de même c'est par cette mort que les enfants pouvaient être cherchés, distingués, trouvés et réunis.

Le second passage se trouve au chapitre 1, versets 12 et 13; il montre par quel moyen — le seul possible — nous devenons enfants. Considérons plus attentivement ce sujet. Ce moyen est présenté dès le commencement, selon le caractère de cet évangile. Dans les trois précédents évangiles, généralement appelés les synoptiques, Christ est présenté à l'acceptation de son peuple, et le cours du récit nous montre sa réjection. Cela est vrai des trois évangiles, malgré les différences caractéristiques qu'ils présentent. Dans Jean, au contraire, Christ est présenté, dès l'abord, comme déjà rejeté. «Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi; et les siens ne l'ont point reçu» (Jean 1: 10, 11). Le monde était ignorant (ne connaissant pas Dieu, comme il est dit dans 2 Thessaloniens 1: 8), les Juifs le rejetèrent, c'est-à-dire n'obéirent pas à l'évangile, comme nous le voyons aussi dans le passage cité. De là vient que nous avons plus de détails sur la personne de Christ dans l'évangile de Jean, et que l'évangéliste introduit, dès le commencement (chapitre 3), la croix et les enseignements bénis qui en découlent, au lieu d'attendre la fin du récit pour en parler. C'est pourquoi, immédiatement après la déclaration relative à sa réjection, il est parlé de ceux qui l'ont reçu, et qui, par là, ont aussi reçu le pouvoir ou le droit d'être enfants de Dieu. Et pour ôter toute incertitude quant à la nature du changement, l'évangéliste ajoute: «Lesquels sont liés, non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu» (verset 13). C'est une divine et souveraine opération, accomplie par un pouvoir et par des agents en dehors de l'homme, et avec lesquels, quoiqu'il puisse être le sujet de leur énergie, il peut n'avoir rien à faire.

Mais nous sommes ainsi conduits à considérer la source même de l'existence des enfants de Dieu. Ils sont nés de Dieu. Dans le chapitre 3, le Seigneur dit à Nicodème: «Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu» (verset 5); et ici, nous trouvons une autre vérité, savoir que ceux qui sont nés de nouveau par ces moyens, entrent, comme enfants, en relation avec le Père. En rapprochant ces passages, nous aurons devant nous toute la vérité relativement à la manière dont se forme la famille de Dieu.

1° Son origine est en Dieu lui-même; et le même apôtre nous dit autre chose encore, non seulement que les croyants sont liés de Dieu, mais aussi que leur place et leurs relations découlent du coeur du Père. «Voyez, s'écrie-t-il, de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu» (1 Jean 3: 1); en sorte que le fait même que nous sommes enfants de Dieu est l'expression du coeur du Père. Il voulait avoir des enfants pour sa propre satisfaction et pour sa joie propre. Un autre passage nous montrera que ce dessein de grâce était formé de toute éternité. «Nous ayant prédestinés, comme dit Paul, pour nous adopter pour lui par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté; à la louange de la gloire de sa grâce, dans laquelle il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé» (Ephésiens 1: 5, 6). Nous ne pouvons trop nous arrêter sur ce fait que, si nous sommes enfants, ce n'est qu'une simple conséquence de l'amour du Père. Et quand encore nous considérons ce que nous étions, notre complet éloignement de Dieu, la profonde inimitié de nos coeurs pour lui, nous comprendrons, en quelque mesure, ce cri de l'apôtre: Voyez de quel amour le Père nous a fait don! Oui, c'est un amour ineffable, illimité et divin, ne trouvant pas un motif pour s'exprimer, ailleurs que dans le coeur d'où il découle. Quel sujet de nous humilier en présence de cet amour, quand nous songeons que nous, autrefois pauvres pécheurs d'entre les gentils, en sommes devenus les objets et avons été amenés à en jouir, et cela pour l'éternité.

2° Le coeur de Dieu est la source, mais Dieu a ses moyens à lui de nous faire entrer dans sa famille. «Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu; savoir à ceux qui croient en son nom; lesquels ne sont nés ni de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu» (Jean 1: 12, 13). Il y a deux ou trois déclarations importantes dans ces paroles. D'abord, que ceux qui ont reçu Christ ou cru en son nom, sont maintenant nés de Dieu. Et plus que cela, sans doute. Cette déclaration est conçue en des termes qui excluent toute action ou tout droit humain. Pour le Juif, la descendance d'Abraham, être né de son sang, était d'une grande importance, car c'est ainsi qu'il faisait partie du peuple élu. Mais maintenant que Christ est venu, la descendance naturelle ne constitue plus aucune espèce de privilège, car les privilèges sont dès lors abolis, rien n'a de valeur que la nouvelle naissance. Ce n'est donc pas seulement, comme les théologiens disent, une adoption, — ce serait, sans doute, déjà une merveilleuse et précieuse grâce; — mais c'est plus encore, c'est une nouvelle naissance actuelle, produite par l'action de la souveraine puissance de Dieu, puissance qui rend participants d'une nouvelle nature et d'une nouvelle vie ceux sur lesquels elle agit. C'est ainsi que Jean, parlant d'une manière abstraite (c'est-à-dire, en portant son attention uniquement sur le caractère de la nouvelle nature, sans regarder à la vieille, à la nature adamique que tous les croyants possèdent encore), peut dire: «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu» (1 Jean 3: 9). Rien moins que cela, — né de Dieu, — n'est la vérité; mais si nous voulons rappeler le caractère spécial de cet acte, né de Dieu c'est être né de l'Esprit. Le Saint Esprit est l'agent divin par lequel est opéré ce merveilleux changement, selon cette parole déjà citée: né d'eau *et de l'Esprit*.

Ceci nous amène à parler du second agent que Dieu emploie. Si l'Esprit est la puissance, et la seule suffisante, la Parole, car l'eau en est un emblème (voyez Ephésiens 5: 26), est l'instrument que le Saint Esprit emploie pour opérer la nouvelle naissance. Pierre dit: «Vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu: parce que toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe: l'herbe (toute chair) est séchée et sa fleur (la gloire de l'homme) est tombée, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Or, c'est cette parole qui vous a été annoncée» (1 Pierre 1: 23-25). Comme tout ceci est simple! — si simple que même un enfant peut le comprendre! L'évangile est prêché, Christ est présenté dans l'évangile, et, par la grâce de Dieu, le coeur reçoit Christ, le reçoit comme le Sauveur, et, en le recevant, entre en possession d'une nouvelle vie et d'une nouvelle nature. Cette âme est née de Dieu. La foi en Christ est donc à la fois le signe et le moyen de la nouvelle naissance et ainsi, nous n'avons pas à nous inquiéter de la manière dont Dieu agit ou de la souveraineté de Dieu quand il agit, mais seulement et absolument de la foi dans le Seigneur Jésus Christ. Tout dépend de là. Si vous l'avez reçu, si vous avez cru en son nom, vous êtes nés de Dieu; si vous ne l'avez pas reçu, vous êtes sans la nouvelle naissance, et encore chair; car ce qui est né de la chair est chair; et toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe.

Un mot encore pour prévenir toute erreur, et, nous aimons à l'espérer, pour encourager les âmes faibles. En parlant de la nécessité et du fait de la nouvelle naissance, il y a un danger à signaler, danger qui se remarque particulièrement dans les écrits de quelques docteurs évangéliques, c'est celui de perdre de vue le pardon des péchés, et, en insistant sur la nécessité de la régénération, d'oublier celle de l'expiation pour les péchés, car nous avons autant besoin de la purification que de la nouvelle naissance. Dans Jean 3, les deux choses se trouvent réunies intentionnellement. Si, d'un côté, notre Seigneur dit: «Il faut que vous naissiez de nouveau», il dit aussi, d'un autre côté: «Il faut que le Fils de l'homme soit élevé». La nouvelle nature, — si chose pareille pouvait arriver, — la nouvelle nature serait insuffisante à elle seule, puisque la question de nos péchés ne serait pas résolue. Mais, il est à peine besoin de le remarquer, quand l'âme croit en Christ, non seulement elle est née de nouveau, mais elle est au bénéfice de toute l'efficacité de son oeuvre rédemptrice. Cela peut n'être pas toujours bien compris. Il peut arriver que, par incrédulité, ignorance, ou par un enseignement défectueux, une âme soit née de nouveau, depuis des années, sans être dans la jouissance du pardon des péchés. Celui qui croit est sauvé par le plus léger contact avec Christ; bien plus, si nous sommes amenés en contact avec Christ, nous sommes, devant Dieu, quoique souvent et même ordinairement nos âmes n'en aient pas conscience, en possession de toute la valeur de Christ, et au bénéfice de son oeuvre expiatoire. On éviterait bien des confusions, en faisant plus attention à la vérité contenue dans le chapitre 3 de Jean. Au lieu d'insister sur la nécessité de la nouvelle naissance (qui est, sans doute, absolument nécessaire), il faudrait présenter Christ au pécheur; car le premier besoin qu'il sent vient de la conscience de sa culpabilité, et du moment que son coeur est ouvert pour recevoir Christ comme son Sauveur, le fardeau de sa culpabilité lui est ôté, il entre en jouissance du pardon, et est en même temps né de

nouveau, né de Dieu. Tout revient donc à ceci: il faut que Christ soit présenté à l'âme et qu'elle le reçoive.

La dernière chose à remarquer dans ce passage, c'est la puissance, l'autorité, ou le droit conféré: «A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être faits enfants de Dieu», de prendre cette position. Tous ceux qui sont ainsi désignés sont nés de Dieu, et en conséquence, ils sont autorisés, divinement autorisés, à prendre leur place d'enfants de Dieu. C'est le mot d'enfants qui se trouve ici et non celui de fils. Jean n'use jamais de ce terme de fils; c'est toujours celui d'enfants que nous trouvons dans ses écrits. Paul emploie les deux. Dans son épître aux Galates, on ne trouve que celui de fils; tandis que les deux sont employés dans le chapitre 8 des Romains, ce qui permet de saisir la différence de signification. Le mot de fils se rapporterait plutôt à la position dans laquelle nous sommes introduits par la foi en Christ, celui d'enfants rappelle plutôt l'idée de la relation, de son intimité et de ses jouissances.

Combien est merveilleux ce que l'évangéliste dit ici, savoir que tous ceux qui croient au nom de Christ, sont autorisés à prendre la place d'enfants de Dieu. Rien de semblable ne s'était vu avant l'arrivée de Christ. Les saints d'entre les Juifs étaient, sans aucun doute, nés de Dieu; mais comme l'expiation n'était pas encore accomplie, et que l'Esprit Saint n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié, il leur était impossible de prendre cette place d'enfants. Eussent-ils été enfants, ils auraient été incapables de jouir de cette position. Jusqu'à ce que, par une seule offrande pour le péché accomplie par la mort de Christ, nous soyons arrivés à n'avoir plus conscience de péchés, jusqu'à ce que nous ayons acquis la certitude que nous sommes parfaits pour toujours, il ne peut y avoir pour nous ni paix, ni liberté en présence de Dieu; car l'idée que nous nous faisons d'un enfant, c'est qu'il est en parfaite liberté devant son père, et qu'il jouit de se trouver auprès de lui dans la conscience de son amour. Or c'est la place que nous avons le droit de prendre; nous y sommes autorisés par la grâce divine et le privilège qui nous est conféré.

Le fait que cette place nous appartient nous est révélé ici, et, à la fin de l'évangile, comme nous l'avons vu dans le chapitre 20, le Seigneur lui-même, le matin de sa résurrection, y introduit ses disciples. Quel amour et quelle tendresse de sa part! Ici (à la fin de l'évangile), il nous est dit que cette place nous appartient par droit divin; et maintenant, pour que nous ne puissions pas en perdre la jouissance par notre faiblesse et notre incrédulité, il veut bien nous en expliquer le caractère et nous révéler combien elle est bénie. «Va vers mes frères», dit-il à Marie, «et leur dis: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17). Nous apprenons donc, par ces paroles, que la place où Dieu nous veut comme enfants est celle qu'occupe Christ lui-même. Dieu était le Dieu de notre Seigneur en tant qu'homme; en tant que Fils, Dieu était son Père. Ces deux relations se retrouvent dans la position qu'il occupait ici-bas et dans celle qu'il occupe, maintenant qu'il est glorifié à la droite de Dieu. C'est pourquoi, nous trouvons si souvent, dans les épîtres, cette expression: «le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ» (voyez, par exemple, 2 Corinthiens 1: 3; Ephésiens 1: 3; 1 Pierre 1: 3, etc.); et c'est pourquoi aussi, nous nous adressons à Dieu dans nos prières en l'appelant notre Dieu et Père, parce qu'il est le Dieu et Père de notre Seigneur; — or ces titres

révèlent en même temps la source des bénédictions individuelles qui découlent, pour nous, de la rédemption. Mais ici, puisqu'il est question d'enfants, nous avons particulièrement affaire avec le terme Père. «Mon Père et votre Père». En un mot, il nous donne sa propre place, et rien ne pouvait pareillement nous révéler la merveilleuse efficace de sa mort et de sa résurrection. Sa propre place, disons-nous, c'est la place qui lui appartient en vertu de sa relation, en sorte que nous pouvons nous adresser à Dieu dans les mêmes termes que lui-même. Il faut toutefois faire bien attention que, s'il nous associe à lui devant Dieu, il conserve pourtant toujours la prééminence. Il ne dit pas, il ne pouvait pas dire: notre Père, mais «mon Père et votre Père», car s'il n'a pas honte de nous appeler ses frères, il est le premier-né, comme nous l'enseigne le passage qui nous dit que Dieu nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il fût le premier-né entre plusieurs frères (Romains 8: 29). Plusieurs de nos hymnes ont oublié cette distinction, et ont ainsi répandu des expressions et des idées qui ne sont pas selon l'Esprit de Dieu. Si notre Seigneur nous met, par sa grâce, dans la position qu'il occupe lui-même, s'il veut bien nous appeler ses frères, ce serait, de notre côté, oublier ce qui est dû à sa dignité, à sa suprématie absolue, si nous nous adressions à lui comme à *notre* frère. Quelque étroite que soit l'intimité dans laquelle, par son grand amour, il introduit les siens, quelque bienveillants que soient les termes qu'il leur applique, ils ne doivent jamais oublier — et ils s'en souviendront à proportion qu'ils jouissent réellement de son amour — que son nom est au-dessus de tout nom, et que la joie de leurs coeurs, en sa présence, doit se manifester par des accents de respect et d'adoration. Il veut que nous comprenions pleinement le caractère de la position dans laquelle il nous a introduits, aussi bien que le fait de notre union avec lui en la présence de Dieu, comme étant notre Dieu et notre Père, parce qu'il est son Dieu et son Père.

Rappelons encore un autre passage de cet évangile, pour terminer nos méditations sur cette partie de notre sujet. En Jean 17, à la fin de cette merveilleuse prière que notre Seigneur présenta au Père avant de quitter ce monde, il dit: «Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux» (Jean 17: 26). Dans ces paroles, nous voyons le but de la révélation du Père, de même que notre introduction dans nos relations nouvelles. Le nom, comme on l'a déjà dit, exprime toujours, dans l'Écriture, la personne même; par exemple, quand il est dit que les saints sont réunis au nom du Seigneur Jésus Christ (Matthieu 18: 20), cela signifie qu'ils sont réunis selon la vérité de tout ce que Christ est, aussi bien comme Sauveur que comme Seigneur. Ainsi, le nom du Père est la révélation de tout ce qu'il est dans la relation qui est ainsi exprimée. Le Seigneur avait fait connaître ce nom, et il continuerait à le faire connaître par le ministère du Saint Esprit et par ses serviteurs, en sorte que le même amour qui avait reposé sur lui comme Fils quand il était dans le monde, non seulement reposât sur eux, mais qu'il fût aussi *en eux*, et que lui-même fût en nous, qu'il fût en nous comme le moyen ou le canal par lequel cet amour se répandrait dans nos coeurs.

Le chapitre 15, verset 9, éclaire ce sujet d'une manière bien remarquable. Le Seigneur dit: «Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés». L'amour du Père découlait de son



coeur dans le coeur de Christ, et ensuite du coeur de Christ dans celui de ses disciples, d'où aussi il se répandait de l'un à l'autre. Mais ici, le point important à remarquer, c'est que c'est le même amour, le même dans son caractère et le même dans son étendue. Qui pourrait le mesurer et le comprendre? Qu'il est doux pour nos âmes en entendant cette voix du Père: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir», de penser que le même amour illimité et infini repose sur nous, est en nous, si nous sommes ses enfants. Son amour repose sur tout enfant de Dieu, voilà ce qu'il faut répéter avec joie, sans que cela diminue la force de la vérité dans nos âmes. Vous dites peut-être: je suis si faible, et ma marche est si défectueuse, que je tombe sans cesse et que je contriste l'Esprit de Dieu. Cela peut être vrai, hélas! cette confession n'a rien d'étonnant, mais le fait n'en demeure pas moins, malgré tout, que vous êtes aimés de l'amour dont Christ était l'objet quand il était ici-bas, comme le Fils bien-aimé de Dieu. Ne perdez jamais de vue cette précieuse vérité, mais qu'elle remplisse vos coeurs! car, par la grâce de Dieu et la puissance de son Esprit, elle vous gardera et sera pour vos coeurs une source de force et d'encouragement dans les temps de faiblesse et d'épreuve, une source de consolation dans vos afflictions; enfin elle illuminera votre âme de sa radieuse lumière et, par là, vous donnera un précieux avant-goût de l'atmosphère de joie qui régnera dans la maison du Père, quand nous serons pour toujours avec le Seigneur.

### Chapitre 3 - L'Esprit d'adoption

Nous avons trouvé deux choses dans l'évangile de Jean; d'abord, le Père révélé dans la personne du Fils, et secondement, le moyen par lequel la famille est réunie et formée, ainsi que sa place et sa relation avec Dieu. Il est aussi vrai que, dans le type de l'eau vive (Jean 4; 7), nous avons un enseignement, sous un certain aspect, relatif au Saint Esprit; mais, l'évangéliste le dit expressément après l'invitation pleine de grâce que le Seigneur avait faite au grand jour des expiations: «Il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui; car l'Esprit Saint n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié» (Jean 7: 39).

Quelle que fût donc l'étendue de la déclaration du Père et quelque bien établie que fût cette vérité de la famille, il n'était pas possible pour les âmes des croyants de saisir leurs relations avec le Père et d'en jouir, avant la descente du Saint Esprit à la Pentecôte. Etre né de nouveau est une chose; c'est un changement opéré par la puissance divine et par le moyen de la parole; savoir que Dieu est notre Père est une autre chose dont nous ne pouvons jouir que par le don de l'Esprit habitant en nous. Cette distinction se remarque parfaitement dans l'épître de Paul aux Galates. Il dit: «Vous êtes les enfants de Dieu par la foi dans le Christ Jésus», déclaration qui correspond, quant au moyen de la nouvelle naissance, avec Jean 1: 12, 13, passage que nous avons déjà étudié. Dans le chapitre suivant, il dit: «Et *parce que vous êtes fils*, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos coeurs, criant: Abba, Père» (Galates 4: 6). De même, dans une autre épître, il écrit: «Vous avez reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous criions: Abba, Père» (Romains 8: 15).

Ce n'est donc qu'après avoir reçu le Saint Esprit de cette manière, que nous pouvons connaître cette relation d'enfants et en jouir; mais avant d'entrer dans ce sujet, il peut être

utile, surtout puisqu'il y a beaucoup de confusion là-dessus, de montrer clairement la base sur laquelle, d'après l'Écriture, l'Esprit est donné. C'est ce qu'on peut faire de deux manières: en rappelant la descente du Saint Esprit sur notre Seigneur lui-même, et en citant les déclarations directes de la parole de Dieu. La scène du baptême de notre Seigneur est d'un profond intérêt, non seulement parce qu'elle fait ressortir son humilité et sa grandeur morale, son amour pour les siens et son identification avec eux, qui sont les saints sur la terre et les excellents dans lesquels il prenait tout son plaisir (Psaumes 16), mais aussi parce qu'elle révèle pleinement la position dans laquelle le croyant est maintenant introduit comme résultat de la rédemption. «Et Jésus ayant été baptisé, monta aussitôt, s'éloignant de l'eau; et voici, les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu, descendant comme une colombe, et venant sur lui. Et voici une voix des cieux, disant: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir» (Matthieu 3: 16, 17). Ici, nous voyons les cieux ouverts, Christ scellé comme homme, et en conséquence le Père fait cette déclaration: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Et cela, comme on l'a remarqué, montre la position de tout croyant qui a reçu le Saint Esprit. Les cieux lui sont ouverts, et le croyant lui-même est un enfant de Dieu, l'objet du coeur du Père. Il y a ici un contraste intéressant à observer. Dans la scène qui est devant nous, Christ sur la terre est l'objet de Dieu; mais l'objet du croyant est Christ à la droite de Dieu, Christ vu par l'oeil de la foi à travers les cieux ouverts.

On demandera peut-être en vertu de quoi Christ fut scellé du Saint Esprit. La réponse est facile. Il reçut l'Esprit en vertu de son absolue et parfaite pureté. Notre condition offre, en ceci, un contraste complet qui montre aussi le fondement sur lequel Dieu peut donner le Saint Esprit aux siens. Par nous-mêmes, nous ne pouvons pas subsister devant Dieu, comme étant sans péché, ni souillure; mais nous sommes devant lui plus blancs que la neige par le précieux sang de Christ. Aussitôt donc que nous sommes purifiés de notre culpabilité par le sang, Dieu envoie le Saint Esprit pour habiter au dedans de nous comme Esprit d'adoption, comme sceau, comme arrhes de l'héritage et comme onction. C'est l'ordre qu'il est si intéressant de retrouver dans les types. Quand les sacrificateurs étaient consacrés et quand le lépreux était guéri (Exode 29; Lévitique 14), l'ordre dans les deux cas était le même. D'abord, ils étaient lavés d'eau, ce qui signifiait la nouvelle naissance; ils étaient ensuite aspergés de sang, type du sang de Christ qui lave de tout péché; et enfin, ils étaient oints d'huile, l'huile étant, comme toujours, un emblème du Saint Esprit.

D'autres passages de l'Écriture ne feront que confirmer cet ordre. Quand, le jour de la Pentecôte, ceux dont le coeur était saisi dirent à Pierre et aux autres apôtres: «Que ferons-nous, frères?» Pierre leur dit: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint Esprit» (Actes des Apôtres 2: 37, 38). De plus, quand Pierre annonçait l'évangile dans la maison de Corneille, nous voyons qu'au moment même où il annonçait la rémission des péchés par la foi en Christ, «comme il prononçait encore ces mots», est-il dit, «l'Esprit Saint tomba sur tous ceux qui entendaient la parole» (Actes des Apôtres 10: 44). Ces exemples nous enseignent de la manière la plus évidente, que la condition pour recevoir le Saint Esprit c'est de connaître le

pardon des péchés. De même, dans l'épître aux Romains, il n'est fait mention du Saint Esprit qu'après qu'il a été parlé de la justification par la foi, et, de la paix avec Dieu (Romains 5; voyez aussi Ephésiens 1: 13). Ceci bien compris, fera disparaître une difficulté qui s'élève souvent. On demande: Est-il possible qu'une âme soit née de nouveau et qu'elle n'ait pas le Saint Esprit? La question devrait être posée autrement. On devrait dire: Le Saint Esprit peut-il habiter là où manque la connaissance du pardon des péchés? Ou: Est-il possible qu'une âme devienne le temple du Saint Esprit, avant d'être purifiée de toute culpabilité? En présence des passages que nous avons considérés, on ne peut répondre que d'une seule manière à cette question. Et quel croyant intelligent ne sait pas que, par défaut de connaissance ou de foi, cette vie, la vie divine, peut exister dans bien des âmes longtemps avant qu'elles jouissent du pardon des péchés?

L'ordre divin est donc: la nouvelle naissance par le moyen de la Parole et par la puissance de l'Esprit, le pardon des péchés, et ensuite l'habitation de l'Esprit. Mais qu'il soit bien établi, qu'il n'est nullement nécessaire qu'il y ait un intervalle, comme cela arrive souvent, entre la nouvelle naissance et le sceau de l'Esprit; si l'évangile était plus souvent annoncé dans sa plénitude, si la nature de la grâce était bien exposée, cela se verrait plus rarement. Il faudrait rappeler, en même temps, que la nouvelle naissance doit précéder l'habitation du Saint Esprit. C'est parce que nous sommes enfants, que Dieu envoie l'Esprit de son Fils dans nos coeurs, par lequel nous crions Abba, Père.

Voyons, maintenant, ce qui s'opère en nous quand nous avons reçu l'Esprit d'adoption. Le premier mouvement, comme nous l'avons vu, c'est de crier: Abba, Père. Dans les Galates, l'apôtre dit: «Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos coeurs» (Galates 4: 6). C'est aussi instructif que remarquable. Quand notre Seigneur était dans le jardin de Gethsémané, assailli par Satan, et en perspective de sa mort sur la croix, il s'écria dans cette heure d'agonie: «Abba, Père! toutes choses te sont possibles; transporte cette coupe loin de moi; mais non point ce que je veux, moi, mais ce que tu veux, toi» (Marc 14: 36). Cela montre, d'un côté, ce qu'est l'Esprit de son Fils, et de l'autre, que le Seigneur jouissait pleinement de sa relation, quelle que fût l'agonie par laquelle il passait. Le même Esprit, par la puissance duquel Christ, comme Fils, s'adressait ainsi au Père, habite en nous, dans tous ceux qui ont été lavés par le précieux sang de Christ. Et habitant en nous, il nous enseigne, oui, il pousse nos coeurs à crier: «Abba, Père». Ce cri est, pour ainsi dire, la conséquence nécessaire du fait que nous possédons l'esprit filial. Avant cela, nous pouvons nous être adressés à Dieu dans d'autres termes; mais aussitôt que la relation existe, et que Dieu l'a scellée par le don du Saint Esprit, nous ne pourrons faire autrement que d'appeler Dieu notre Père. Si nous ne le faisons pas, nous serions aussi peu raisonnables qu'un enfant qui persisterait à appeler son père terrestre maître, au lieu de lui donner le doux nom de père. Il ne faut pas l'oublier, «Abba, Père», est le cri de l'Esprit lui-même dans nos coeurs.

Si donc nous avons l'Esprit, nous ne pouvons pas nous adresser à Dieu autrement; mais il est impossible à ceux qui n'ont pas l'Esprit de Dieu d'appeler, de tout leur coeur, Dieu leur Père, parce qu'ils ne jouissent pas de cette relation. Tout récemment, un chrétien bien fondé

disait à l'auteur qu'après avoir été réveillé dans son âme, il s'efforça, pendant deux ans, d'appeler Dieu du nom de Père, mais en vain. Il ne pouvait pas prononcer ce nom devant Dieu; mais aussitôt qu'il fut arrivé à la connaissance du pardon des péchés, cette manière de parler lui devint naturelle, parce qu'alors il avait reçu le Saint Esprit. Et cette expérience est en rapport avec la parole de Dieu. Si nous sommes réellement devant Dieu, c'est le fond de notre âme qui paraît; et ainsi notre état et nos relations se montrent dans la prière, surtout dans la prière particulière, quand nous ne sommes influencés en rien par la présence d'autres personnes. Quelle sérieuse pensée: l'Esprit de Dieu fait maintenant de nos corps ses temples; le nom même de Père, que nous prononçons devant Dieu, est réellement le cri de l'Esprit! Et quelle grâce, de la part de Dieu, de nous faire connaître, dès maintenant, qu'il nous a mis au nombre de ses enfants, et qu'il a formé avec nous des relations qui dureront éternellement! Etre dans la puissance de cette vérité précieuse, voilà ce qui rendrait nos prières réelles et bénies, ce qui aussi nous remplirait d'une ineffable gratitude pour Celui qui, dans sa grâce et dans son amour, nous a réunis autour de lui-même comme ses enfants bien-aimés (Ephésiens 5: 1).

Il y a cependant une autre chose. L'apôtre dit: «L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu» (Romains 8: 16). Il est ainsi absolument impossible de se tromper. On pourrait appeler Dieu: Père, par imitation, mais nous voyons ici qu'il y a aussi, au dedans de nous, la conscience de nos relations, produite par le Saint Esprit. Il est important de remarquer qu'il ne dit pas: rend témoignage à notre esprit. Si c'était le cas, nous pourrions attendre un témoignage particulier, à un moment donné, pour nous assurer que nous sommes maintenant enfants de Dieu. L'apôtre dit: *avec* notre esprit, c'est-à-dire que le fruit de l'habitation de l'Esprit est de produire en nous des sentiments et des affections conformes aux relations dans lesquelles nous sommes, et de nous en donner la jouissance. L'enfant de Dieu connaît maintenant le Père et ne met pas en doute qu'il est un enfant, car il a au dedans de lui-même la conscience certaine de sa relation, et ainsi il peut se reposer, en quelque mesure au moins, dans la jouissance de l'amour et de la sollicitude du Père. En d'autres termes, l'esprit filial est le résultat de ce témoignage du Saint Esprit.

Il est permis de demander si cet esprit filial est suffisamment recherché, si on le voit assez chez nous? Il n'y a rien de plus beau dans la vie chrétienne, rien qui donne un sentiment plus grand de la dépendance de Dieu, ou plus de confiance dans la prière. L'apôtre Paul, écrivant aux Thessaloniens, s'adresse à eux en les nommant l'assemblée des Thessaloniens qui est en Dieu, le Père (1 Thessaloniens 1: 1; 2 Thessaloniens 1: 1). Aucune autre assemblée n'est ainsi désignée. La raison de ceci peut être que la vie chrétienne de ces jeunes croyants, qui étaient dans la ferveur de leur premier amour, se manifestait surtout par la jouissance de leurs relations filiales. Ce caractère aussi sera le nôtre dans la mesure où l'Esprit d'adoption, non contristé au dedans de nous, poussera nos coeurs à saisir l'amour du Père, et où il formera, au dedans de nous, toutes ces affections filiales que la connaissance de son amour pourra seule produire. La connaissance du Père et de nos vraies relations, voilà la première chose après laquelle l'Esprit pourra, graduellement peut-être, mais d'une manière toujours

croissante, nous faire jouir librement de toutes les bénédictions qui sont attachées à notre position. Nous ne pouvons avoir des sentiments d'enfants avant de savoir que nous sommes tels. La jouissance de la relation, les affections filiales, la reconnaissance filiale, le respect, etc., en découleront bientôt. Le témoignage que l'Esprit rend avec notre esprit, la clarté et la puissance dont ce témoignage est rendu, dépendront toujours du caractère de notre marche. C'est ainsi qu'il est dit: «Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui» (1 Jean 2: 15). Si le chrétien marche dans l'infidélité ou le relâchement, l'Esprit est contristé, sinon réduit au silence; et le témoignage rendu avec son esprit, qu'il est un enfant de Dieu, sera affaibli, si même il existe encore. Mais rien d'autre et rien de moins ne doit nous satisfaire que la jouissance bénie et consciente des relations qu'il a plu à Dieu, dans sa grâce, de former avec nous ses enfants.

Les enfants de Dieu sont aussi conduits par le Saint Esprit. C'est sur ce fait que l'apôtre se base, pour développer le caractère de l'Esprit qui habite maintenant dans les croyants. Auparavant, il avait mis en contraste ceux qui marchent selon la chair et ceux qui marchent selon l'Esprit. Tous les hommes sont renfermés dans ces deux classes. Devant Dieu, les croyants ne sont pas dans la chair, mais dans l'Esprit; c'est ce qui les caractérise maintenant quant à leur existence en présence de Dieu, si du moins l'Esprit de Dieu habite en eux (Romains 8: 9). Il n'y a pas de milieu entre ces deux états; car il ajoute: «Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui» (Romains 8: 9), — il n'est pas des siens. Tout chrétien donc, en qui habite le Saint Esprit, est dans un nouvel état devant Dieu. Il est en Christ et non en Adam, car par sa mort avec Christ, il a été séparé du premier homme (Adam), et par la résurrection de Christ, il a été amené sur une nouvelle scène et dans un nouvel état devant Dieu; sur un terrain qui est au delà du péché, de la condamnation et de la mort, parce qu'on y est en résurrection. Le croyant est maintenant en Christ ressuscité, et le Saint Esprit habite en lui comme puissance de la nouvelle vie qu'il a en Christ, puissance qui lui permet de combattre victorieusement contre la chair. Ayant donc montré que nous sommes délivrés de l'esclavage de la loi et de la mort, jouissant de toutes les conséquences bénies de cette délivrance, et après avoir indiqué ce qui caractérise notre nouvelle position, l'apôtre ajoute: «Ainsi donc, frères, nous sommes redevables, non pas à la chair, pour vivre selon la chair, car si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si, par l'Esprit, vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez. Car tous ceux qui sont «conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu» (Romains 8: 12-14). Cela nous met en présence de vérités bien solennelles.

Nous attirons l'attention d'abord sur ce fait que, d'après ce passage, ce qui caractérise tout enfant de Dieu, c'est qu'il est conduit par l'Esprit. «Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu» (Romains 8: 14); c'est-à-dire que tous les croyants sont ainsi conduits, et de cette manière manifestés comme enfants de Dieu. Il n'est pas tenu compte ici du fait humiliant que, quelquefois, les croyants sont gouvernés par la chair et non par l'Esprit. Ceci, hélas! est souvent vrai; mais l'apôtre décrit plutôt ce qui caractérise les croyants comme classe. Ils sont conduits par l'Esprit et non par la chair. Mais ce fait étant bien établi, il est important de nous rappeler que nous sommes toujours conduits ou par l'Esprit ou par la chair.

Sans doute, il y a la nature et les affections naturelles comme Dieu les a créées, et que le croyant doit toujours maintenir selon Dieu; mais nous parlons ici du parfait et absolu contraste que les Ecritures établissent toujours entre la chair et l'Esprit. Comme Paul dit dans une autre épître: «La chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair; et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez» (Galates 5: 17). La chair et l'Esprit sont toujours en antagonisme, de telle sorte que, quand nous ne sommes pas sous la direction de l'Esprit, nous sommes sûrs d'être sous celle de la chair. Comme nous avons donc besoin d'être vigilants! Hélas! que nous sommes loin d'être toujours sur nos gardes! Si nous cessons un moment de veiller, aussitôt la chair excitée, comme c'est toujours le cas, par Satan, saisira cette occasion de se montrer, de nous pousser dans le péché et de contrister le Saint Esprit de Dieu.

La troisième chose à rappeler, c'est que le Saint Esprit est notre seule puissance. Nous n'en avons pas d'autre pour la marche, la lutte, le service ou le culte. Ce qui distingue donc vraiment les fils de Dieu, c'est qu'ils sont conduits par l'Esprit de Dieu. C'est ce que l'on voyait d'une manière si admirable dans la vie de notre Seigneur. Après son baptême, il fut conduit par l'Esprit dans le désert pour être tenté par le diable; c'est dans la puissance de l'Esprit qu'il prêchait, qu'il faisait des miracles, qu'il chassait les démons, qu'il guérissait ceux que le diable avait asservis, et qu'il allait de lieu en lieu faisant le bien (Matthieu 4; 12; Luc 4; Actes des Apôtres 10). Oui, à chacun de ses pas, dans chacun de ses actes, dans chacune de ses paroles, pendant toute sa vie ici-bas, il fut conduit par le Saint Esprit. Et Jésus est notre modèle, c'est notre privilège d'être conduits aussi par l'Esprit de Dieu; et dans la mesure où nous serons ainsi conduits, il sera manifesté que nous sommes fils de Dieu.

L'apôtre nous montre de plus grandes choses encore. L'Esprit que nous avons reçu est l'Esprit d'adoption; nous sommes donc enfants. Il nous est dit: «Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ; si du moins nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui» (Romains 8: 17). Pour le moment, nous nous bornons à parler de la position que nous occupons comme enfants, espérant voir, dans un autre chapitre, notre condition future dans la maison du Père. Tous les enfants sont donc héritiers, héritiers de Dieu. Non seulement il lui a plu, dans son amour, de nous placer dans des relations bénies avec lui, mais il nous a aussi faits ses héritiers, et comme si cette merveilleuse manifestation de sa grâce n'était pas suffisante pour répondre aux besoins de son coeur, nous trouvons encore ces mots: cohéritiers de Christ. Ces mots renferment la clef de toutes nos bénédictions. Dieu nous a associés à son Fils bien-aimé. Il est le premier-né d'entre les morts; nous formons l'Eglise des premiers-nés par notre union avec lui, et nous sommes ainsi de même associés avec lui pour hériter de tout ce qu'il héritera lui-même comme homme, en vertu de son oeuvre de rédemption. Tout enfant de Dieu est donc mis au rang et dans la position du premier-né, sa propre prééminence et sa dignité personnelle et essentielle étant toujours réservées. Comme enfants, nous sommes devant lui au rang de cohéritiers de Christ. Quelles paroles pourraient exprimer convenablement la richesse de la grâce de Dieu, ou de la bénédiction dans laquelle nous sommes introduits? Car non seulement

il nous a sauvés, nous a amenés à lui et nous a accordé des privilèges et des bénédictions, mais pour satisfaire pleinement son coeur, il nous met au même rang que son Fils bien-aimé. Que ces mots «cohéritiers de Christ», occupent donc une place permanente dans nos âmes, afin que nous puissions, en y pensant continuellement, apprendre toujours mieux ce que Dieu est dans sa grâce, et ce qu'il a fait pour nous par la mort et la résurrection de notre Seigneur et Sauveur; et sûrement, plus nous les pèserons, plus nous pourrons sonder et explorer le trésor infini de l'héritage qui nous appartient, parce que nous sommes héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ.

Mais il y a encore cette parole: «Si du moins nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui» (Romains 8: 17). Ce «si» n'implique nullement un doute, il indique simplement quelle est la condition nécessaire des enfants et le sentier par lequel passent ceux qui seront glorifiés avec Christ, c'est-à-dire que, si nous sommes enfants, nous aurons à souffrir avec Christ ici-bas. Si nous sommes nés de nouveau et que nous ayons l'Esprit d'adoption, nous ne pouvons échapper à cela. La nouvelle nature en nous, née de Dieu, comme nous le sommes nous-mêmes, doit en quelque mesure éprouver ce que Christ a éprouvé en présence du péché, de Satan, de l'affliction et de la mort. L'Esprit de Dieu qui habite en nous doit nous conduire, à proportion que nous sommes soumis à sa direction, dans le même sentier que celui dans lequel Christ a marché, et nous faire sentir et agir comme il a lui-même senti et agi dans de semblables circonstances. Nous ne pouvons donc être enfants de Dieu, sans souffrir avec Christ. Mais nous ne souffrirons avec lui que dans la mesure où nous sommes sous la conduite et la puissance du Saint Esprit. Un enfant de Dieu qui marche fidèlement devant Dieu, sans contrister l'Esprit, souffrira avec Christ beaucoup plus que celui dont la marche est relâchée. Mais c'est le chemin nécessaire et, on peut le dire, c'est un inexprimable privilège. Quel plus grand privilège, en effet (sauf celui de souffrir *pour* Christ), de passer à travers ce monde en société et en communion de sentiments avec notre Seigneur, de souffrir comme il a souffert en traversant ce désert de péché et de mort? Et plus nous souffrirons avec lui, plus nous connaissons les profondeurs de son coeur d'amour, qui jamais ne se lassa dans son ministère de grâce, quoiqu'il eût, tous les jours, à endurer la contradiction de la part des pécheurs contre lui-même. Les encouragements à suivre ce chemin ne manquent pas. «Car, dit l'apôtre, j'estime que les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée» (Romains 8: 18). La joie placée devant lui soutint notre Seigneur lui-même quand il souffrait la croix, méprisant l'ignominie; et ici, la vue de la gloire — «étant glorifiés avec Christ» — doit avoir le même effet sur nous. Car rien ne nous élève au-dessus de la souffrance comme la contemplation de la gloire future, et quand nous la comparons avec la souffrance, celle-ci devient bien insignifiante. Comme l'apôtre le dit dans un autre endroit: «Notre légère affliction qui ne fait que passer, opère pour nous un poids de gloire éternel» (2 Corinthiens 4: 17). Mais il ne faudrait jamais oublier que c'est *avec* Christ qu'il s'agit de souffrir, comme c'est avec lui que nous serons glorifiés. Nous souffrons avec lui et nous sommes glorifiés avec lui. Il y a identification avec un Christ rejeté maintenant, comme il y aura identification avec un Christ glorifié. Que pourrions-nous désirer, ou que pourrait donner de plus le Dieu de toute grâce?

## Chapitre 4 - Trois classes dans la famille de Dieu (1 Jean 2)

La famille de Dieu est une, nécessairement une, parce que chaque membre de cette famille possède la même nature et la même vie. Elle est si bien une que le Seigneur a voulu que le monde vît l'expression de cette unité. Il dit: «Je ne fais pas seulement des demandes pour ceux-ci, mais aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole; afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi; afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé» (Jean 17: 20, 21). Cette prière fut exaucée d'une manière bien évidente, et il ne pouvait pas d'ailleurs en être autrement. Nous lisons qu'aux jours de la Pentecôte, «la multitude de ceux qui avaient cru était un coeur et une âme (Actes des Apôtres 4: 32); et en rapport avec cette manifestation de l'unité de la famille de Dieu, les apôtres rendirent témoignage, avec une grande force, à la résurrection du Seigneur Jésus. Leur témoignage était accompagné de signes de puissance, convainquant le monde que Christ avait été envoyé de Dieu. La manifestation de l'unité de toute l'Eglise disparut bientôt, et ne se verra plus dans ce monde. Mais malgré cela, tout croyant bien instruit doit retenir fermement cette précieuse vérité que la famille de Dieu est une, et que les coeurs des enfants de Dieu ne doivent pas se mouvoir dans un cercle plus étroit que le coeur du Père lui-même. Jean dit: «Quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de lui». Mais pour qu'il n'y ait pas de méprise, et pour montrer la sainteté de l'amour qu'il s'agit d'exprimer, aussi bien que le canal par lequel il coule, l'apôtre ajoute: «Par ceci, nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements» (1 Jean 5: 1, 2). En nous souvenant donc avec joie, que tous ceux qui sont chers au coeur du Père doivent aussi nous être chers en vertu de nos relations communes, nous devons en même temps ne pas oublier que le Père lui-même doit avoir la première place dans nos affections, et que le véritable amour divin, pour ses enfants, ne peut se manifester que quand nous obéissons à sa Parole. L'amour doit toujours être dans nos coeurs, mais l'expression de cet amour doit être selon Dieu. Ces deux choses ne doivent jamais être confondues.

L'unité de la famille doit toujours être maintenue, et la triple division que l'apôtre Jean en donne n'est nullement en contradiction avec cette unité; car les différentes classes sous lesquelles il range les enfants de Dieu expriment seulement des différences d'état ou de connaissance. Comme dans une famille d'ici-bas, il y a différents degrés de croissance ou de connaissance, il en est de même dans la famille de Dieu. Il y a, nous dit Jean, des pères, des jeunes gens et des petits enfants (1 Jean 2: 13, 14). Mais, avant de s'adresser à chacune de ces classes en particulier, il s'adresse à l'ensemble, et parle de ce qui caractérise toute la famille. «Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom» (1 Jean 2: 12). Le terme enfants, dans ce verset, n'est pas le même que celui du verset suivant. Si nous disons enfants, au verset 12, comme comprenant toute la famille, nous pouvons réserver le terme petits enfants, au verset 13, pour désigner une classe particulière (\*).

(\*) Au verset 28, l'apôtre emploie de nouveau le terme enfants (non pas petits enfants), parce que là, il recommence à s'adresser à tous.



Le caractère divin de tout enfant de Dieu est donc que ses péchés sont pardonnés. On ne voit pas dans les Ecritures, nous devons nous le rappeler, qu'un enfant de Dieu puisse ne pas avoir l'Esprit d'adoption, et comme nous avons montré, dans le chapitre précédent, le fondement sur lequel Dieu donne l'Esprit, nous comprendrons aussitôt ce caractère. Tout enfant de Dieu donc, c'est-à-dire tout enfant de Dieu qui peut crier: «Abba, Père», jouit du pardon des péchés, et le nom de Christ est le fondement sur lequel a été reçue cette inexprimable bénédiction. «Vos péchés vous sont pardonnés, dit Jean, par son nom» (1 Jean 2: 12). Voilà le témoignage divin, témoignage basé sur la valeur du nom de Christ devant Dieu, sur toute la valeur de ce que Christ est en vertu de sa mort et de sa résurrection. Le pardon des péchés dont Dieu veut que ses enfants jouissent est donc, à la fois, divin et éternel, — divin dans son caractère et éternel dans sa durée. Oui, en vertu de l'efficace du précieux sang de Christ, quand nos péchés sont pardonnés, ils le sont pour toujours. Telle n'a pas été ma pensée, direz-vous peut-être. Sondez les Ecritures, et voyez si ce n'est pas la pensée de Dieu, et si c'est sa pensée, elle peut bien devenir aussi la vôtre. La foi consiste, pour nous, à recevoir les pensées de Dieu et à nous y tenir plutôt qu'aux nôtres, et par cette foi nous pouvons nous réjouir en recevant pleinement, dans toute sa portée, le message de l'apôtre: «Vos péchés vous sont pardonnés par son nom» (1 Jean 2: 12). Un autre dira peut-être: Mais n'ai-je pas besoin, tous les jours, du sang qui purifie? Nous péchons chaque jour, c'est ce qui est vrai, hélas! quoiqu'il faille toujours se rappeler que le croyant ne doit pas nécessairement pécher. «Je vous écris ces choses, dit Jean, afin que vous ne péchiez point» (1 Jean 2: 1). Mais tel est notre état, que de fait nous péchons chaque jour; aussi, pour montrer la grâce de Dieu qui a pourvu à nos malheureuses chutes, il ajoute: «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ le juste; et lui est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier» (1 Jean 2: 1, 2).

La vérité est donc que, une fois délivrés de la culpabilité du péché, nous sommes lavée pour toujours. «Par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Hébreux 10: 14). En vertu, de l'efficace de ce sacrifice unique et parfait, Dieu, dans sa grâce, non seulement pardonne nos péchés, mais il n'impute plus jamais le péché au croyant. Il ne peut tolérer le péché dans les siens, et ainsi, s'ils ont péché, leur avocat auprès du Père, Jésus Christ le juste, prend leur cause en main sur le principe de la propitiation parfaite accomplie pour leurs péchés; il prie pour eux; et Dieu répond en agissant par son Esprit, et par le moyen de sa Parole il met le péché sur leur conscience, produit le jugement de soi-même et la confession, et alors, comme le dit l'apôtre, «si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9). Tout croyant est sous l'efficace permanente du précieux sang de Christ, et en conséquence, il n'y a plus à revenir sur la question de culpabilité qui est réglée pour toujours. Mais si ses enfants pèchent et persévèrent dans le péché, Dieu les châtiara en vue de les humilier en sa présence, afin qu'ils puissent confesser leurs péchés devant lui. Alors ils sont lavés par l'eau de la Parole — par l'action de la parole de Dieu sur leurs cœurs et sur leurs consciences — ils ne sont pas nettoyés par le sang, car cela a été fait une fois pour toutes et ne peut être répété. Il est donc absolument vrai, comme ce passage l'établit, que les péchés

de tous les enfants de Dieu sont pardonnés, pardonnés par son nom, le nom de Christ, et pardonnés éternellement.

Après s'être adressé à toute la famille, Jean en vient aux trois classes qu'il appelle les pères, les jeunes gens et les petits enfants. Il les caractérise tous dans le verset 13, et puis leur donne des conseils et des avertissements. Nous abordons, maintenant, ces différentes classes, telles qu'elles sont déterminées par l'apôtre (1 Jean 2: 13-27).

1° *Les pères.* «Je vous ai écrit, pères, parce que vous connaissez Celui qui est dès le commencement» (1 Jean 2: 14). Ce terme de pères a trait à la connaissance et à cela seulement. Il ne s'en suit donc nullement que les pères soient les croyants âgés, quoique généralement la classe ainsi appelée soit surtout composée de croyants avancés en âge. Il faut encore bien remarquer que beaucoup d'anciens chrétiens — anciens dans ce sens qu'il s'est écoulé beaucoup de temps depuis qu'ils ont cru — sont encore de petits-enfants, tandis que, dans certains cas, ceux qui sont comparativement de jeunes croyants, peuvent, par leurs rapides progrès dans la grâce et dans la connaissance du Seigneur Jésus, se trouver parmi les «pères». Cette classe — c'est là ce qu'il faut bien comprendre — renferme tous ceux, de quelque âge que ce soit, en qui se remarque ce caractère spirituel qu'ils connaissent Celui qui est dès le commencement.

Ces mots «dès le commencement», dans Jean, désignent une époque bien distincte. Ce n'est pas, comme dans son évangile, *«au commencement»*, expression qui nous transporte dans l'éternité elle-même, mais *dès le commencement*, c'est-à-dire depuis le moment où Christ, comme vie éternelle, a été introduit sur la scène; car aussitôt que Christ parut dans le monde, il était le second Adam, quoiqu'il soit vrai aussi qu'il ne prit sa place comme tel qu'après la résurrection. Et il ne fut en vérité dans la condition du second Adam (quant aux circonstances), que quand il fut ressuscité d'entre les morts. Celui qui est dès le commencement désigne donc Christ, Christ comme il est à la droite de Dieu, comme le premier-né d'entre les morts et «le commencement de la création de Dieu» (Colossiens 1: 18; Apocalypse 3: 14). A la croix et par le moyen de la croix, Dieu a terminé ses relations avec Adam comme homme responsable, et dès lors, tout se rapporte à l'Homme de son conseil, à Christ monté au ciel et glorifié. Aussi, selon le témoignage de Jean, le sang et l'eau sont sortis du côté, d'un Christ mort, pour montrer que la vie n'est pas dans le premier mais dans le second Adam — le sang qui expiait le péché, et l'eau qui nettoie et purifie. Christ est donc lui-même notre vie, comme dit Paul, et il est ainsi le vrai commencement, puisqu'il est le premier-né d'entre les morts.

Connaître Celui qui est dès le commencement, c'est donc connaître Christ tel qu'il est, et où il est, comme la vie éternelle qui était avec le Père et qui nous a été manifestée, ainsi que tout ce qu'il est maintenant en lui-même, comme l'Homme glorifié à la droite de Dieu. Mais on entend quelquefois dire: Est-ce que les croyants ne le connaissent pas? Cette question prouve, chez ceux qui la font, l'ignorance de la vérité contenue dans notre passage. Tous les croyants connaissent plus ou moins Christ comme leur Sauveur et l'appellent leur Seigneur, mais c'est bien autre chose de le connaître lui-même. Heureux sommes-nous si nous

connaissions certains traits, certains caractères de Christ, mais la connaissance dont parle ici l'apôtre, comprend tout ce qu'il est indépendamment de tout caractère, de tout aspect particulier. Nous pouvons, par exemple, reconnaître un roi comme notre souverain, sans le connaître personnellement lui-même. Ses enfants, d'autre part, sans oublier qu'il est le souverain, le connaissent plutôt tel qu'il est en lui-même — sa pensée, son caractère, sa manière d'agir. Ainsi les pères se sont élevés au-dessus de tout caractère, de tout office, ou de toute relation de Christ avec eux, et trouvent leur délice en lui, en ce qu'il est, dans toute sa beauté morale, dans ses perfections.

Et ceci, il faut bien le remarquer, est le plus haut degré de connaissance que nous puissions atteindre. Il n'y a rien au delà. Au moment de notre conversion, nous sommes occupés surtout de l'oeuvre de Christ et de la grâce de Dieu; après nous trouvons nos délices dans la vérité mais enfin, en nous avançant vers les choses qui sont devant nous, Christ lui-même absorbe notre attention, et c'est alors seulement que nous devenons «pères», dans le sens que l'apôtre donne à cette expression. Un exemple remarquable servira à illustrer ce que nous avons dit. Il y a quelque temps, j'eus le privilège de visiter un saint qui souffrait beaucoup dans son corps. Ses mains et sa figure étaient complètement déformées par la violence du mal. Mais, quoiqu'il endurât des douleurs très vives, et qu'il fût privé de tout moyen d'adoucir sa position, il ne disait absolument rien de lui-même ou de ses souffrances. Sa conversation roulait uniquement sur le Seigneur. Dans le cours de notre visite, il nous dit entre autres: «Dans les dix premières années de ma vie chrétienne, je connaissais l'efficace du sang de Christ et j'en jouissais. Après cela, toutes les vérités relatives à l'Eglise apparurent à mon esprit et, sans perdre les bénédictions procurées par l'efficace du sang versé, ces vérités nouvelles pour moi, étaient le principal sujet de mes méditations. Mais maintenant, dit-il, par la bonté de Dieu, je suis entré dans un nouvel ordre de pensées où Christ absorbe tout. Non pas, ajouta-t-il, que les autres vérités me soient moins précieuses, seulement Christ lui-même est plus précieux encore, et je sens que maintenant je n'ai besoin de rien d'autre. Oui, dit-il enfin, c'est Christ lui-même maintenant et Christ seul». Ce frère était, comme le lecteur le comprend, un vrai père, et son expérience marque la mesure de sa stature comme chrétien; elle justifie ce qui a déjà été dit que la connaissance de Christ lui-même est le dernier degré de développement que l'on puisse atteindre.

Ajoutons encore que, comme c'est le dernier degré à atteindre, quand nous le possédons, nous n'avons besoin de rien d'autre que de croître dans la connaissance de Celui que nous connaissons. C'est ce qui ressort du fait que Jean, s'adressant aux différentes classes de chrétiens, n'a point de conseil ni d'avertissement, ni d'exhortation à donner aux pères. Il répète seulement: «Pères, je vous ai écrit, parce que vous connaissez Celui qui est dès le commencement» (1 Jean 2: 14). Cela se comprend facilement. Ces pères étaient complètement occupés de Christ lui-même, et avaient ainsi découvert le secret de toute croissance, de tout progrès, de toute sûreté. Car ce qui produit la conformité avec Christ, c'est la puissance de l'Esprit et la contemplation de Christ (2 Corinthiens 3: 18). Le seul objet de la vie chrétienne, c'est d'être toujours plus enseigné par Christ lui-même, et Satan ne peut entrer

dans un coeur qui est plein de Christ. Jean n'avait pas besoin de rien dire aux pères; car, de fait, ils n'avaient besoin de rien. Prenez, par exemple, tous les préceptes de l'Écriture; quel est leur but sinon de rappeler quelque trait de Christ; Or, ces pères qui le connaissaient possédaient ainsi tout, ou étaient à la source de tout ce qui était nécessaire pour être soutenus et pour croître dans la vie divine. S'ils avaient besoin d'encouragement, de sagesse, de direction, de consolation ou d'avertissements, tout cela, toutes les bénédictions qui nous sont assurées par la rédemption, oui tout, ils le possédaient dans Celui qu'ils connaissaient.

Un petit nombre de chrétiens sont peut-être réellement devenus des pères. Mais la question pour nos âmes est celle-ci: Pouvons-nous être satisfaits de rien d'autre? Celui qui est enfant aujourd'hui, deviendra homme et père un jour. Spirituellement, n'en est-il pas de même de nous? Hélas! pourquoi y a-t-il parmi nous tant de nains spirituels qui ne vont jamais au delà de l'enfance? Nous lisons dans l'épître aux Hébreux: «Lorsque vous devriez être des docteurs, vu le temps, vous avez de nouveau besoin qu'on vous enseigne quels sont les premiers rudiments des oracles de Dieu, et vous êtes devenus tels, que vous avez besoin de lait et non de nourriture solide» (Hébreux 5: 12). Mais pour connaître toutes les bénédictions de la vie chrétienne, ou plutôt, pour puiser plus profondément dans ces trésors inépuisables que la personne de Christ renferme pour nous, il nous faut étudier avec persévérance tout ce que la parole de Dieu nous dit de sa personne, de sa grâce, de sa beauté et de sa perfection. Si donc, comme Marie, nous restons assis tous les jours aux pieds du Seigneur pour entendre sa parole, nous serons sur la voie pour devenir pères dans la famille de Dieu.

2° *Les jeunes gens*. C'est la seconde classe que Jean distingue parmi les enfants de Dieu; nous avons d'abord ce qui les caractérise, et puis les conseils divins qui leur sont adressés comme directions ou comme avertissements. En commençant son exhortation, l'apôtre répète ce qui les caractérise spécialement et ajoute quelque chose qui nous révèle la source de leur force. Les jeunes gens sont forts; ils tirent leur force de la parole de Dieu, c'est ce qu'a montré leur victoire sur le méchant (comparez versets 13, 14). Il y a un très grand intérêt à étudier ces différents points. Mais nous relevons seulement ce fait qu'ils sont forts; c'est la source de leur force qui renferme une instruction pour nous. Leur force vient de ce que la parole de Dieu demeure en eux. C'est là, en effet, ce qui rend fort — être avec Dieu devant les hommes, et, comme ici, dans la lutte avec Satan.

Qu'est-ce donc que signifient ces mots: la parole de Dieu demeure en vous? Notre Seigneur nous en donne la clef, quand il dit: «Si vous demeurez en moi, et que *mes paroles demeurent en vous*, vous demanderez ce que vous voudrez et il vous sera fait» (Jean 15: 7). Ce qui signifie que ses paroles demeurent dans nos coeurs de manière à former nos pensées; ou plutôt, par le fait qu'elles nous ont remplis de pensées divines, elles ont produit en nous l'esprit et les pensées de Christ, de telle sorte que les désirs que nous exprimons dans nos prières, ne sont que l'expression de ses désirs et de sa volonté à lui. C'est pourquoi il peut dire: «Vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait». Il en est ainsi des jeunes gens; la parole qui demeure en eux, c'est la parole si bien gardée dans leurs âmes qu'elle forme et

gouverne leur vie, et qu'elle est toujours là à leur disposition pour repousser les attaques de Satan.

C'est là précisément, direz-vous, ce que nous désirons; et ce désir est exprimé par bien des âmes. Mais, par exemple, si je lis rarement l'Écriture, ou si je le fais d'une manière superficielle ou rapide, il est impossible que la parole de Dieu demeure en moi. Non, cette bénédiction n'appartient qu'à ceux qui la lisent en priant, en méditant et en écoutant l'enseignement de l'Esprit. De cette manière, la parole écrite dans la Bible est transportée, en quelque sorte, dans nos coeurs, où elle forme un trésor précieux pour devenir la source de toutes nos pensées, de toute notre activité, de toutes nos luttes. Nous lisons en Hébreux 8: 10, 11, que dans les derniers jours Israël aura la loi de Dieu dans son entendement, écrite dans son coeur, et qu'alors tous connaîtront le Seigneur, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Ils avaient toujours possédé la loi sur les tables de pierre, mais cela ne leur donnait pas de puissance pour l'obéissance ou la lutte; mais quand elle est gravée dans leurs coeurs, tout est changé; ils deviennent fidèles et forts dans les voies du Seigneur. Il en est ainsi de nous; si nous possédons la parole de Dieu seulement dans la Bible, cela ne nous servira de rien pour notre vie de tous les jours; mais, du moment que nous l'avons dans nos coeurs, elle devient, comme nous l'avons vu, une source de vie et de puissance par l'Esprit de Dieu.

C'était donc par la Parole demeurant en eux que les jeunes gens remportaient la victoire sur le méchant, et cela pour deux raisons. Gardant la parole, ils lui obéissaient, et Satan ne peut toucher le croyant obéissant. Aussi longtemps qu'il reste dans la dépendance et l'obéissance, tous les assauts de Satan sont déjoués. Et cette même parole, habitant dans le coeur, devient l'épée de l'Esprit par laquelle nous pourrions repousser et mettre en fuite l'ennemi de nos âmes. Le Seigneur lui-même a été, en ceci comme en toute autre chose, un parfait exemple pour nous, dans la tentation du désert. Parlant par l'Esprit dans les Psaumes, il dit: «Je prends plaisir à faire ta volonté, ô mon Dieu: oui, ta loi est dans mon coeur». Conduit par l'Esprit dans le désert, il fut tenté par le diable; mais à chaque tentation, il répondait par ces mots: «Il est écrit». Il employait la Parole qui était déjà dans son coeur; c'est ainsi qu'il résistait à tous les assauts et qu'il tint tête à l'adversaire qui, à la fin, se retira confondu et vaincu. L'instruction, pour nous, est en ceci, que si la Parole ne demeure pas constamment dans notre âme, nous ne pouvons l'employer comme une arme pour notre défense. Nous avons bien souvent à confesser que si nous nous étions rappelé tel passage, nous aurions évité telle erreur, ou tel piège! Il est donc de la dernière importance, pour nous, d'avoir la parole de Dieu demeurant en nous. C'est la seule épée de l'Esprit, et aucune autre arme ne pourra repousser les assauts continuels de Satan. Si donc nous, jeunes gens, voulons être forts, il est absolument nécessaire, toujours, mais particulièrement dans des temps comme les nôtres, où l'on dirige tant d'attaques contre les fondements de notre foi, de garder soigneusement le trésor de la vivante parole de notre Dieu dans le fond de nos coeurs. La divine ressource pour nous dans cet état de choses, est d'apprécier la parole permanente et assurée de notre Dieu, de la méditer et de nous en nourrir.

Il y a cependant un danger spécial auquel les jeunes hommes sont exposés, danger qui motive l'exhortation que l'apôtre leur adresse. «N'aimez pas le monde, leur dit-il, ni les choses qui sont dans le monde: si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, car tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde; et le monde s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement» (1 Jean 2: 15-17). Le monde constitue donc, pour les jeunes gens, un danger spécial résultant du combat auquel ils sont exposés. C'était le cas pour Samson le nazaréen; il était jeune et fort, mis à part pour le Seigneur, il ne buvait point de vin, mais était rempli de l'Esprit (comparez Nombres 6; Ephésiens 5: 18). Il fut en butte aux assauts de l'ennemi, et la tentation à laquelle il céda et qui fut pour lui une cause de honte et de ruine, était une de ces choses qui sont dans le monde, dont Jean parle dans notre passage, — la convoitise de la chair.

Deux choses sont mentionnées ici: le monde et les choses qui sont dans le monde. Il est bien important, pour nous tous, de comprendre cela. Jean emploie ce terme «le monde» dans un sens moral et non, j'ai à peine besoin de le faire remarquer, dans le sens matériel, c'est-à-dire non pas comme le lieu où nous vivons, le monde créé, la terre, mais comme représentant tout le système des choses qui nous entourent, le monde tel qu'il est organisé par l'homme et gouverné par Satan, son prince et son dieu (voyez Jean 12: 31; 14: 30; 2 Corinthiens 4: 4). C'est Caïn que nous trouvons à l'origine de ce monde-là, quand il s'éloigna de la présence du Seigneur et qu'il bâtit une ville — ce qui suppose une société organisée; et ses descendants embellirent le monde par les arts et les sciences qui avaient pour objet de rendre l'homme heureux loin de Dieu. Le monde est donc toujours en antagonisme avec Dieu; ou, pour parler selon les Ecritures du Nouveau Testament, avec le Père. La chair est en opposition avec l'Esprit, Satan avec Christ, et le monde avec le Père. C'est pour cela que Jean dit: «Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui» (1 Jean 2: 15). Cela ne signifie pas que tous ceux qui aiment le monde ne sont pas des croyants, mais qu'en aimant le monde on ne peut jouir de l'amour du Père (\*). Le Père ne peut pas *manifeste* son amour à celui qui aime le monde; car il y a opposition absolue entre le monde et le Père. C'est ce qui s'est vu à la croix de Christ. Dieu a montré par cette croix ce qu'était l'homme et ce qu'était le monde. C'est le monde qui a crucifié Christ. Satan a réussi à réunir contre le Fils unique de Dieu tous les rangs et toutes les classes de la société. Tout le monde, Juifs et gentils, les autorités civiles et religieuses, le monde entier, était uni comme un seul homme pour le mettre à mort; et ainsi, Satan a montré qu'il était le prince de ce monde. Maintenant Dieu tient le monde pour coupable de la mort de son Fils; un enfant de Dieu ne pourrait donc aimer le monde et avoir en même temps en lui l'amour du Père. Non, son sentiment à l'égard du monde ne peut être absolument que celui de l'apôtre Paul, quand il disait: «Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde» (Galates 6: 14). Tout ceci est si simple qu'aucun croyant ne voudrait le mettre en doute; mais qui, en même temps, ne reconnaîtra pas qu'il y a de ce côté-là un danger pour nous tous? Satan est très actif, et nos coeurs très rusés, en sorte que la mondanité, sous une forme ou sous l'autre, trouve facilement accès parmi les enfants de Dieu. Nous avons donc besoin d'être

toujours sur nos gardes, et de nous rappeler ces solennelles paroles sur l'amour du monde qui exclut absolument du coeur l'amour du Père. Quelle n'est pas souvent notre folie! Pour un plaisir passager, nous renonçons à la plus douce jouissance de l'âme, nous consentons à priver nos coeurs des rayons du soleil de justice et de ce qui est pour nous une consolation dans toutes les épreuves de notre marche à travers le désert.

(\*) Sans doute, dans ce passage, les mots «l'amour du monde et l'amour du Père» sont employés dans un sens caractéristique; mais nous parlons ici de la vérité générale dans son application.

Pour empêcher toute méprise, l'apôtre parle non seulement du monde, mais aussi des choses qui sont dans le monde; et ces choses sont désignées comme étant la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie (1 Jean 2: 16). C'est-à-dire que tout ce que la chair peut désirer sous une forme quelconque, tout ce qui peut plaire aux yeux, tout ce qu'ils peuvent convoiter ou désirer, et aussi tout ce qui peut exciter l'orgueil de l'homme, tout ce qui lui donne de l'importance dans ce monde ou l'élève au-dessus de ses semblables, que ce soit le rang, la distinction, la science, la force, le talent ou la puissance, tout ce, en un mot, qui sert l'homme comme homme dans ce monde, le jeune homme doit l'éviter, et il l'évitera dans la mesure où il comprend la relation de toutes ces choses avec un Christ rejeté et, par conséquent, avec le Père et son amour.

On verra de plus que ce passage nous indique les trois chemins par lesquels Satan pénètre dans nos âmes, car il cherche toujours à nous enlacer par ses fascinations et ses enchantements. Il faut donc garder, avec soin, ces avenues. Il est plus facile de tenir l'ennemi dehors que de le chasser une fois qu'il est dedans. Tout comme Nehémie établit des gardes qui devaient veiller sur les murs de Jérusalem, chacun aussi devant veiller sur sa maison, de même nous devons garder les portes de nos âmes contre la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, afin que nous soyons gardés nous-mêmes dans l'amour du Père. Pour y réussir, il nous faut absolument marcher en présence de Dieu, veiller constamment, et prier dans la puissance de l'Esprit.

L'apôtre appuie son exhortation d'un autre argument. «Le monde, dit-il, s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement» (1 Jean 2: 17). Il nous rappelle le caractère transitoire du monde et de tout ce qu'il renferme en opposition avec la durée perpétuelle et le caractère immuable de tout ce qui se rapporte à Dieu. En faisant sa volonté, nous demeurons à toujours; car, dans sa grâce, il nous a associés avec lui et son Fils (1 Jean 1: 3), et l'éternité, par conséquent, est notre part, une éternité de bénédiction et de joie. Et plus nous comprenons cela et saisissons le caractère de la position dans laquelle nous avons été introduits et où nous sommes conduits par l'amour du Père, plus nous serons forts contre les séductions du monde, plus nous apercevrons leur complète vanité. Toute trace de l'Egypte, dit un auteur bien connu, est un opprobre sur le croyant. Ceci est vrai, car Christ s'est donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais, selon la volonté de notre Dieu et Père (Galates 1: 4).

Nous avons déjà considéré deux des trois classes entre lesquelles, selon l'apôtre, toute la famille de Dieu est divisée. Il nous reste à considérer la troisième, celle des petits enfants.

Nous rappellerons que ces trois classes servent à distinguer différents degrés de connaissance spirituelle. Les petits enfants donc, ne sont pas, comme on pourrait s'y attendre nécessairement, les plus jeunes des enfants de Dieu, parce que malheureusement il arrive quelquefois que des chrétiens restent dans cette classe pendant la plus grande partie de leur vie.

Ce qui les caractérise, comme on le voit au verset treizième, c'est qu'ils connaissent le Père; car c'est la première chose qu'ils apprennent en recevant l'esprit d'adoption. Ils sont convaincus de péché par la miséricorde de Dieu, et le sang de Christ a répondu à leur besoin comme pécheurs en les nettoyant de la culpabilité et en leur donnant ainsi la paix et la confiance en présence de Dieu. Puis, scellés par le Saint Esprit qui est l'Esprit du Fils de Dieu, ils crient Abba, Père, et sont ainsi amenés à le reconnaître comme tel. Non seulement ils sont sauvés, mais ils savent aussi qu'ils sont enfants, et comme enfants ils ont appris à connaître le Père. C'est une bénédiction immense, quoique ce ne soit qu'un commencement; car comprenant la relation divine que la grâce de Dieu a formée entre eux et lui et la sachant indestructible, ils saisissent quelque chose de ce que renferme ce nom de Père donné à Dieu, et se réjouissent dans cette précieuse assurance qu'ils sont devenus les objets du cœur de Christ, qui fera tout servir à leur bien et qui trouvera sa joie dans leur bonheur, maintenant et dans toute l'éternité.

On verra ainsi qu'il n'y a pas de raison pour qu'un seul enfant de Dieu ne connaisse le Père. Cela arrive, sans doute, mais cela vient, nous l'avons déjà remarqué à propos du pardon des péchés, d'un enseignement défectueux, de l'incrédulité ou de l'ignorance de ce qu'est la plénitude de la grâce. Dieu veut que tous ses enfants le connaissent comme Père, et il y a pourvu, en sorte que, si cette connaissance manque, la faute en est à l'homme et non à Dieu. Il n'y a rien de plus triste que les efforts continuels, faits par des docteurs professant le christianisme, pour saper les vérités de la rédemption et les privilèges des croyants.

Ne voulant pas croire que Dieu est aussi bon et l'homme aussi méchant qu'il l'est, leur but est d'exalter l'homme aux dépens de Dieu, et ainsi ils deviennent aveugles quant à l'enseignement fondamental de sa Parole. C'est à cause de cela qu'il est d'autant plus nécessaire d'affirmer toute la vérité quant à la grâce et à la rédemption.

L'apôtre s'adresse aux enfants, du verset 18 jusqu'à la fin du verset 27. Au verset 28, il s'adresse à toute la famille. Le monde, voilà particulièrement le danger pour les jeunes hommes; tandis que les petits enfants sont particulièrement exposés au piège des fausses doctrines, et cela donne à l'apôtre l'occasion de développer des instructions précieuses pour diriger les croyants à quelque degré qu'ils soient parvenus. C'est ce que nous allons maintenant examiner.

Il leur rappelle d'abord que c'est la dernière heure (verset 18). Ils savaient, car ils l'avaient appris, que l'antichrist devait venir; mais il y avait déjà plusieurs antichrists — des ennemis du christianisme, animés de l'esprit de l'antichrist, et cela prouvait que c'était la dernière heure. Dans les écrits de Paul, il est fait mention des «derniers jours», et cette expression désigne plus particulièrement la fin des derniers temps, — c'est-à-dire de la dispensation actuelle. A



la croix de Christ, Dieu a cessé d'agir avec le monde sur le principe de la responsabilité. Il a été démontré là que l'homme était perdu et que le monde était jugé. Mais le Seigneur tarde encore, dans sa grâce patiente «ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance» (2 Pierre 3: 9); et c'est ce qui caractérise le jour de la grâce, la dernière heure durant laquelle ce cri se fait entendre de tous côtés: «Quiconque veut, prenne de l'eau de la vie gratuitement» (Apocalypse 22: 17). Jean, cependant, montre que c'est la dernière heure, par le fait qu'il existe plusieurs antichrists, preuve que l'antichrist était à l'arrière plan, l'homme de péché qui ne paraîtra sur la scène qu'après l'enlèvement des saints, lorsqu'ils seront réunis pour toujours avec le Seigneur (comparez 1 Thessaloniens 4: 13-18, avec 2 Thessaloniens 2). Les antichrists sont regardés comme les hérauts du chef-d'oeuvre de Satan; et, pour mettre les petits enfants sur leurs gardes, l'apôtre définit leur caractère. Les antichrists étaient des apostats. «Ils sont sortis du milieu de nous» (verset 19). Ils fussent demeurés avec nous, dit Jean, s'ils eussent été des nôtres, et maintenant, en se séparant de nous, ils ont montré qu'ils n'étaient pas des nôtres (verset 19). Que ceci est sérieux! Ces antichrists avaient été une fois sur le terrain du christianisme, rompant le pain avec les saints à la table du Seigneur et ils s'en étaient allés; ils avaient abandonné même la profession du nom de Christ et pris une position d'hostilité complète vis-à-vis de celui qu'ils avaient confessé une fois comme leur Sauveur et Seigneur. Mais, sans doute, il fallait un sens spirituel pour découvrir cette hostilité à Christ, sans cela il aurait à peine été nécessaire d'avertir les petits enfants au sujet d'un tel danger. Satan se transforme toujours en ange de lumière et ses ministres aussi se transforment en ministres de justice (2 Corinthiens 11: 14, 15); c'est ainsi qu'il arrive souvent que ces faux docteurs cherchent à séduire les âmes simples sous l'apparence d'une plus grande spiritualité, d'une consécration plus complète, ou sous le prétexte qu'ils ont découvert des vérités d'un ordre plus élevé. Jean les démasque et leur donne le nom qui leur convient, celui d'antichrists. Cela le conduit à développer plus complètement le caractère de l'antichrist. «C'est un menteur qui nie que Jésus est le Christ; celui-là est l'antichrist qui nie le Père et le Fils» (verset 22). Le premier point concerne spécialement les Juifs: il nie le Père; le second est l'erreur antichrétienne qui se répand partout, aujourd'hui: il nie le Fils. Les deux points réunis résument l'antichrist. Nous avons donc dans ce passage, le développement et le résumé de toutes les hérésies et de toutes les mauvaises doctrines. En somme, toutes les formes de l'opposition à la vérité reviennent à ceci: d'abord elles nieront non pas qu'un Christ doive venir, mais que Jésus est le Christ; et enfin, mais pas dès le commencement, remarquons-le, elles nieront non pas qu'il y a un Dieu, mais la vérité relative au Père et au Fils; en un mot, le christianisme. Et quel est le chrétien un peu versé dans la parole de Dieu, connaissant un peu les erreurs dominantes, qui n'ait remarqué les germes, chaque jour plus évidents, de ces différentes formes de l'opposition à la vérité de Dieu? Oui, si Jean pouvait le dire de son temps, nous avons bien plus de raisons de l'affirmer aujourd'hui: il y a maintenant plusieurs antichrists (verset 18). De toutes manières la parole de Dieu est sapée; des docteurs, qui se disent chrétiens, ignorent les vérités fondamentales du christianisme, encore plus peut-être que les athées ou les impies avoués; de sorte qu'il est possible qu'un homme prenne le nom de ministre de Christ, tout en rejetant la vérité relative

à sa personne et à son oeuvre. Ce sont les chaires de la chrétienté qui constituent le plus grand danger du moment présent. Maintenant, ils sont avec nous, — avec nous seulement parce que la chrétienté elle-même étant en train de devenir apostate, si elle ne l'est déjà, s'accorde ainsi avec ces ennemis de la vérité; mais avant qu'il soit longtemps, beaucoup (comme quelques uns l'ont déjà fait) jetteront le masque et prendront résolument leur place au milieu de ceux qui rejettent Christ et le christianisme. Ce sont réellement des antichrists.

Il est bien important de remarquer que ce sont les petits enfants qui sont ainsi mis en garde contre ce danger et ce piège. De nos jours, on pense souvent qu'il est superflu, sinon tout à fait insensé, d'avertir les jeunes convertis au sujet des erreurs qui ont cours. Et pourtant, nous voyons que Jean leur parle clairement des dangers qu'ils rencontreront sur leur chemin. Un proverbe populaire ne dit-il pas: Etre averti, c'est être armé? Ce mot est vrai dans tous les sens; il est confirmé par notre passage. Bien des naufrages auraient été évités si ceux qui dirigent dans l'Eglise de Dieu avaient suivi l'exemple de Jean. Mais l'apôtre fait plus que de signaler le danger; il enseigne aussi à ces jeunes croyants les moyens d'être gardés. Mais Dieu, dans sa grâce, prévoyant toutes les difficultés et la nature de tous les ennemis que son peuple aurait à affronter, a pourvu à tout ce qui pourrait arriver. C'est pourquoi Jean dit: «Et vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses. Je ne vous ai pas écrit parce que vous ne connaissez pas la vérité, mais parce que vous la connaissez, et qu'aucun mensonge ne vient de la vérité», (versets 20, 21), et plus loin, il dit: «Pour vous donc, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous: si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père» (verset 24).

Ces trois moyens de se garantir de l'erreur sont dignes d'une sérieuse attention. D'abord, Jean leur rappelle l'onction de la part du Saint, onction par laquelle ils connaissaient toutes choses. Le même Esprit qui habite en nous comme Esprit d'adoption, est l'onction aussi bien que le sceau et les arrhes (voyez 2 Corinthiens 1: 21, 22, etc.). Cette onction de l'Esprit de Dieu qui nous lie fermement à Christ (2 Corinthiens 1: 21) nous donne deux choses: l'intelligence et la puissance. Dans ce passage, il est question de l'intelligence, et Jean enseigne aux enfants que, depuis qu'ils ont été oints par le Saint Esprit, ils sont eux-mêmes à la source de toute connaissance, non pas qu'ils sachent actuellement toutes choses, mais, ayant, reçu l'onction, ils ont en eux la faculté de connaître et ainsi de distinguer la vérité de l'erreur. Dans les choses de Dieu, il est bon de se le rappeler constamment, l'Esprit de Dieu est ce qui nous permet de saisir la vérité (voyez 1 Corinthiens 2). L'esprit, la raison humaine et l'intelligence n'ont rien à faire ici. Comme quelqu'un l'a dit: «L'activité de l'esprit est le grand obstacle qui empêche de comprendre la vérité de Dieu». C'est ainsi qu'il arrive souvent qu'un simple enfant dans les choses du monde, est le plus sage dans les choses de Dieu. Le psalmiste dit: «J'ai plus d'intelligence que tous ceux qui m'enseignent, parce que je médite tes préceptes. J'ai plus de sens que les anciens, parce que j'observe tes préceptes» (Psaumes 119: 99, 100). La source donc, pour le croyant, de toute sagesse et de toute connaissance est la parole de Dieu expliquée par le Saint Esprit. Dieu a ainsi pourvu les petits enfants de sa famille d'un moyen

pleinement suffisant, pour discerner les erreurs qui les entourent et pour s'en défendre. Ceux-ci n'ont pas besoin que personne les enseigne (1 Jean 2: 27), parce que, marchant dans la dépendance de Dieu, le Saint Esprit lui-même les mettra sur leurs gardes et leur montrera ce qu'est la vérité et ce qu'est l'erreur. Un fait qui s'est passé récemment à X, est une illustration vivante de ce que nous avons dit. Dans cette localité, sous prétexte de plus de lumière et d'une plus grande charité, les fondements de la vérité furent attaqués et les enfants de Dieu furent surtout atteints. Un frère s'aperçut du danger, mais au commencement, par amour de la paix et dans la pensée que les pauvres et les simples seraient incapables de comprendre de telles questions, il garda le silence. Enfin la fidélité au Seigneur l'obligea à se séparer de ceux qui soutenaient ces fausses doctrines; et dans une lettre reçue récemment, il rapporte à la gloire de Dieu qu'aucune des âmes simples pour lesquelles il avait eu des craintes n'avait été entraînée; et il ajoute que, sauf de rares exceptions, toutes les personnes cultivées et instruites avaient refusé de juger ou avaient accepté les doctrines erronées. Comme les petits enfants de notre passage qui s'étaient trouvés fidèles, ils avaient et ils ont l'onction du Saint, et ainsi, distinguant la vérité de l'erreur, ils ne furent pas entraînés par les habiles séductions du méchant.

Ces petits enfants aussi connaissaient la vérité et savaient, par conséquent, qu'aucun mensonge ne vient de la vérité (verset 21). C'est là ce qui fait la sûreté des saints, quand, sous de spécieux déguisements, les erreurs marchent tête levée. Si nous avons la vérité, cela nous suffit, nous n'avons pas besoin d'examiner tout ce qui se dit être la vérité. Le Seigneur nous épargnera la souillure et le trouble. Ses brebis, comme il nous l'a lui-même enseigné, connaissent sa voix, mais elles ne connaissent pas la voix des étrangers (Jean 10: 5). Si nous ne connaissons pas la voix qui cherche à nous séduire, cela suffit: nous refuserons de l'écouter, parce que c'est la voix d'un étranger, «Jésus Christ est le même hier, aujourd'hui et éternellement», et nous ne serons pas entraînés par des doctrines nouvelles.

Nous nous trompons grandement si, sachant que nous avons la vérité, nous examinons une erreur qui prétend se substituer à ce que nous possédons. Ce peut être le devoir des docteurs de le faire pour dénoncer les artifices de Satan, mais il suffit aux petits enfants de demeurer dans la vérité elle-même qui est une certitude, et dans l'assurance qu'aucun mensonge ne vient de la vérité.

Ensuite l'apôtre, comme on l'a déjà remarqué, caractérise le menteur comme celui qui nie, non pas qu'il y a un Christ, ou qu'il doit venir, mais que Jésus est le Christ. «Celui-là est l'antichrist, qui nie le Père et le Fils» (verset 22), c'est-à-dire toute la vérité du christianisme; car personne ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui le Fils l'aura révélé. Mais cet avertissement est bien solennel: «Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père; celui qui confesse le Fils a aussi le Père» (verset 23). Dieu — Dieu le Père — ne peut donc être connu en dehors du Fils, en dehors de ce que le Fils est en vérité, dans sa dignité essentielle, en dehors de la vérité de sa personne comme Jésus Christ venu en chair (1 Jean 4: 2, 3; 2 Jean 7-9). Tous les raffinements du déisme ne sont donc que d'impies spéculations; car faire

profession qu'on croit en Dieu, en dehors de Christ, c'est tout simplement rejeter le vrai Dieu, puisque c'est seulement en Christ qu'il a été révélé et qu'il peut être connu.

Les petits enfants avaient l'onction du Saint et ils connaissaient la vérité; mais, maintenant, l'apôtre ajoute une exhortation: «Pour vous, dit-il, si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père» (verset 24). C'est la troisième source ou le troisième moyen, pour eux, d'être gardés; il y a là un principe d'une importance capitale. Il n'y a d'autre remède à la corruption qui, par ses envahissements a jeté la confusion partout, que de retourner au commencement. C'est ainsi que l'apôtre Paul exhorte Timothée, dans les temps difficiles où il se trouvait, à demeurer dans les choses qu'il avait apprises et dont il avait été pleinement convaincu, sachant de qui il les avait apprises (2 Timothée 3: 14-17). Toutes les erreurs, toutes les falsifications de la vérité, peuvent ainsi être signalées et réfutées. Satan lui-même est impuissant contre la vérité de Dieu, quand on en use avec simplicité. Si nous nous reposons sur la Parole, telle qu'elle a été donnée par les apôtres, nous sommes sur un solide rocher contre lequel viennent se briser, sans force, toutes les erreurs, comme des vagues que le choc réduit en poussière. Dans les disputes théologiques, il arrive souvent qu'on cite, comme faisant autorité, les *pères* (c'est ainsi qu'on appelle les écrivains qui sont venus après les apôtres, ou les auteurs de temps plus rapprochés), en laissant de côté presque entièrement ce qui a été enseigné dès le commencement. Mais la vérité de Dieu ne change pas; elle est une autorité aujourd'hui, aussi bien que quand elle fut révélée au commencement, et elle est, par conséquent, le seul critérium de l'homme, de tous ses systèmes et de ses prétentions. Ce qui ne s'accorde pas avec ce qui a été enseigné dès le commencement, doit donc être rejeté sans miséricorde, et sans qu'on puisse alléguer, pour s'en dispenser, le fait que les circonstances sont autres et que les conditions de la société ont changé. Dieu, qui ne change point, communique son propre caractère à la vérité qui passe ainsi, à travers les siècles, aussi immuable dans sa perfection, que Celui dont elle est la parole.

La vérité demeurant en eux, dans la puissance du Saint Esprit, devait être leur sauvegarde contre les antichrists qui déjà sont dans le monde; mais il y a autre chose encore, une bénédiction positive: «Vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père» (verset 24). Nous l'avons vu dans notre chapitre 1, la réception de la vérité annoncée par les apôtres, comme message au sujet de Christ, parole de vie, apportait une nouvelle nature et la vie éternelle dans la communion avec le Père et le Fils; de même ici nous voyons que, pour être gardé dans cette communion, il faut retenir dans le cœur ce qui a été enseigné au commencement — c'est ce qui fait qu'on demeure dans le Père et dans le Fils. Il est extrêmement important, pour nos âmes, de conserver la vérité telle qu'elle a été donnée au commencement; nous serons ainsi gardés contre les fausses doctrines. Rien ne produit de saintes affections, rien ne sanctifie, rien ne conduit à la jouissance de ce qui est notre portion dans le Père et dans le Fils, que la vérité, et la vérité seule est l'épée de l'Esprit. Pour qu'elle soit tout cela pour nous, il faut la serrer dans nos cœurs et l'y conserver comme un saint dépôt, afin qu'elle devienne, par le Saint Esprit, le mobile de nos actions et ce qui dirige notre

marche, qu'elle nous fournisse des armes propres à nous défendre contre les assauts de Satan; elle sera ainsi, en même temps, le moyen de maintenir nos âmes dans la jouissance de la communion avec le Père et le Fils.

Vient maintenant un mot d'encouragement et de consolation. Il avait dit: «Si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous», etc., il ajoute maintenant: «C'est ici la promesse que lui nous a promise, — la vie éternelle» (verset 25). Les «si» de l'Écriture ne limitent jamais la grâce, ne la rendent pas conditionnelle, car la grâce de Dieu a un caractère absolu. Ils montrent que nous sommes responsables et que c'est à la grâce que nous devons de persévérer. C'est ainsi que le Seigneur lui-même dit à des Juifs qui faisaient profession de croire en lui: «Si vous persévérez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples» (Jean 8: 31); cette persévérance en était la preuve pour d'autres. Ainsi, pour persévérer dans le Père et dans le Fils, il faut nécessairement garder la vérité dans son âme. Nous insistons sur ces «si», qui nous rappellent notre responsabilité et que Dieu veut que nous employions pour nous sonder et nous juger nous-mêmes, mais il est tout aussi nécessaire d'insister, sans réserve, sur le caractère absolument inconditionnel de la grâce de Dieu pour notre salut. La vie éternelle est la vie éternelle, et une fois qu'on la possède on ne peut jamais la perdre; car, comme nous l'avons vu, elle est vraiment Christ lui-même; c'est cette vie éternelle qui était auprès du Père, et qui nous a été manifestée (1 Jean 1: 2). Aussitôt donc qu'il a insisté sur la responsabilité de garder ce qu'ils avaient entendu dès le commencement, il fortifie leurs cœurs en leur rappelant que c'est la vie éternelle que Dieu avait promise.

Cela fait ressortir un principe bien précieux des voies de Dieu envers nous, tel qu'il nous a été révélé dans la Parole. Il ne veut jamais que nous mettions en doute si nous sommes ses enfants ou non, — cela est toujours considéré comme une chose réglée, si nous sommes croyants. L'examen de soi-même ne nous est donc jamais recommandé pour nous faire connaître si nous sommes ou non de vrais chrétiens, mais seulement pour découvrir le péché, afin qu'il soit amené à la lumière, en présence de Dieu, et qu'il y soit jugé. Les relations entre nos âmes et lui sur le terrain de la rédemption ayant été établies une fois pour toutes, ses droits sur nous et notre responsabilité résultant du fait que nous lui appartenons, peuvent bien être rappelés, mais ils ne le sont jamais, faisons-y bien attention, pour affaiblir la grâce; toutes les exhortations de cette nature reposent sur le fondement de la grâce, et ont pour but d'amener nos âmes à jouir plus complètement de leurs privilèges. C'est pour avoir perdu de vue cette distinction, que des âmes sont dans l'esclavage, usant des préceptes et des avertissements de l'Écriture d'une manière légale, pour s'exciter à plus de zèle et plus de dévotion. C'est la grâce qui fonde et fait vivre l'âme, — la précieuse et souveraine grâce de Dieu qu'il donne librement et sans condition. Il nous en rend participants, mais, pour que nous apprenions à connaître son cœur, il nous avertit, dans cette même grâce, des dangers que nous pouvons rencontrer et nous dit à quelles conditions nous pourrions jouir pleinement de l'action efficace de sa grâce. Ceci nous aide à comprendre pourquoi l'apôtre ajoute après le verset 24: «Et c'est ici la promesse que lui nous a promise, — la vie éternelle» (verset 25).

Les versets suivants (versets 26, 27) résument les instructions données par l'apôtre aux petits enfants. Il leur rappelle encore l'onction qu'ils avaient reçue de Christ et à cause de laquelle ils n'avaient pas besoin que personne les enseignât au sujet de ces faux docteurs apostats, qui cherchaient à les entraîner. L'apôtre ne veut pas dire que ces saints pouvaient se passer des docteurs qui étaient des dons de Christ à l'Eglise, pour le perfectionnement des saints et l'édification du corps de Christ (Ephésiens 4), mais plutôt que, s'ils étaient assaillis par les antichrists, ils avaient, quoique réduits à eux-mêmes, une ressource pleinement suffisante dans l'onction du Saint Esprit. Il leur dit encore: «Comme la même onction vous enseigne à l'égard de toutes choses, et qu'elle est vraie et n'est pas mensonge, — et selon qu'elle vous a enseignés, vous demeurerez en lui» (verset 27). On pourrait également traduire: *en elle*, mais *en lui* semble être la meilleure interprétation. Qu'il est intéressant d'observer cet ordre! D'abord, on reçoit l'onction; ensuite, cette onction enseigne toutes choses, enfin on demeure en lui. Ah! qu'est-ce qui pourrait nous égarer, si l'onction du Saint Esprit remplissait nos âmes, si nous étions constamment occupés à recevoir ses enseignements, et si nous demeurions en Christ? Nous serions alors à la source de toute connaissance, de la puissance et de la bénédiction.

Ainsi, au verset 28, où l'apôtre s'adresse encore une fois à toute la famille, il n'a qu'un mot à leur dire, après les instructions qu'il a données aux différentes classes, et ce mot est: «Demeurez en lui». «Et maintenant, enfants, demeurez en lui, afin que, quand il sera manifesté, nous ayons de l'assurance, et que nous (nous qui vous avons enseignés et avons été des instruments de bénédiction pour vous) ne soyons pas couverts de honte de par lui, à sa venue» (verset 28), ce qui arriverait si l'on voyait que les travaux des apôtres et docteurs chrétiens au milieu d'eux avaient été vains. Ils perdraient, dans ce cas, les choses qu'ils avaient opérées, et ne recevraient pas un plein salaire (2 Jean 8). Il les place aussi, par là, comme il se place lui-même et ses compagnons de travail, en présence du retour du Seigneur. Rien ne pousse autant soit les ouvriers, soit les saints, en général, à être actifs dans l'oeuvre du Seigneur, que l'attente du retour de Christ. C'est ce motif que Jean présente à tous les enfants de la famille de Dieu, quand il place sur leur coeur ce précepte divin: demeurez en lui. Demeurer en lui dans l'espérance de le voir bientôt face à face, quand le caractère de notre oeuvre (c'est bien ce que veut dire l'apôtre) sera pleinement manifesté. Que le Seigneur grave cette recommandation, en caractères vivants, dans les coeurs de tous les enfants de Dieu, pour l'amour de son nom!

## Chapitre 6 - Traits distinctifs des enfants de Dieu

Si nous sommes enfants de Dieu, cela se reconnaîtra à certains traits, à certains caractères; car si nous sommes nés de nouveau, si nous avons reçu une nouvelle nature et la vie éternelle en Christ, cette nouvelle nature — tel est, en effet, le raisonnement de l'apôtre Jean — s'exprimera nécessairement. En d'autres termes, puisque Christ lui-même est la vie éternelle, la vie que nous possédons en croyant en lui coulera par les mêmes canaux que la sienne, quand il était ici-bas au milieu des hommes. Une nature divine doit toujours s'exprimer

de la même manière dans les mêmes circonstances, et se montrer semblable à Celui dont notre nouvelle nature tire son origine. C'est pourquoi l'apôtre, dans toute sa première épître, indique certains caractères distinctifs des enfants de Dieu.

Avant d'en venir à ces caractères, il faut établir soigneusement qu'ils ne nous sont pas donnés pour nous aider à découvrir si nous sommes enfants de Dieu ou non. Employer l'Écriture de cette manière, ce serait ne pas comprendre du tout le but de l'Esprit de Dieu, remplir nos âmes d'incertitude, et nous mettre sous le dur esclavage du légalisme qui détruirait bientôt toute fraîcheur et toute énergie de vie chrétienne. Telle a été l'erreur dans tous les âges de la théologie formaliste. Il en résulte que les âmes sont conduites à s'occuper d'elles-mêmes, de leur état spirituel, à rechercher continuellement les fruits de l'Esprit en elles-mêmes, au lieu de s'occuper de Christ, de le suivre, et de méditer sur sa beauté morale et sur ses perfections, — ce qui est la condition essentielle des progrès spirituels, — et ainsi elles arrivent à se constituer leurs propres juges. Il y a des milliers d'enfants de Dieu qui se trouvent sur cette mauvaise voie, sont maintenus dans le doute et l'incertitude toute leur vie, au lieu de se réjouir dans leurs privilèges et dans la jouissance de l'amour du Père, et qui même regardent la crainte et le doute comme des signes d'humilité. Mais ce n'est pas la voie qu'enseigne l'Esprit de Dieu, et ces traits ne sont pas donnés pour nous aider à découvrir, par l'examen de nous-mêmes, si nous sommes vraiment régénérés, mais ils le sont pour nous faire connaître le caractère, et l'action de la nature divine, dont par grâce nous avons été rendus participants. Notre relation avec Dieu étant considérée comme une chose réglée, le Saint Esprit peut maintenant nous faire connaître quelle est la manière de vivre des enfants de Dieu.

Cette simple parole de l'apôtre Jean servira de preuve à ce que nous venons de dire: «Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu» (1 Jean 5: 1). La nouvelle naissance nous est représentée comme dépendant non du fait que l'on peut découvrir en nous tel ou tel fruit de l'Esprit, mais seulement et uniquement de ceci: croyons-nous, oui ou non, que Jésus est le Christ? C'est merveilleusement simple! Le jour de la Pentecôte, Pierre déclara que Dieu avait fait Seigneur et Christ ce même Jésus que les Juifs avaient crucifié. Ce Jésus qui était une fois ici-bas, sur la terre, est ainsi appelé, par le témoignage divin, le Christ de Dieu. Il n'a pas cessé de l'être pendant son séjour ici-bas, mais il se présente maintenant dans ce caractère sous un nouvel aspect, comme Celui qui a été rejeté, qui est ressuscité des morts et qui est assis à la droite de Dieu. Jésus est le Christ, et quiconque s'incline devant ce témoignage et le reçoit dans son cœur comme vrai, est né de Dieu. Au lieu donc de regarder au dedans pour y chercher des preuves de la nouvelle naissance, il s'agit simplement de s'adresser cette question: «Est-ce que je crois que Jésus est le Christ?» (\*).

(\* ) Voyez dans notre chapitre 2, d'autres développements sur les moyens de devenir enfant de Dieu.

Le premier caractère des enfants de Dieu se trouve au chapitre 3, verset 9. «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu» (voyez aussi 5: 18). La difficulté de cette déclaration disparaît, si l'on se place au point de vue de l'apôtre. Il établit cette vérité, comme on l'a souvent remarqué, d'une manière abstraite et par conséquent absolue; c'est-à-dire qu'il se

borne à considérer, à l'exclusion de toute autre, la seule chose devant lui. Ainsi, dans ce passage, il parle seulement de ce qui caractérise la nouvelle nature, née de Dieu, sans s'arrêter au fait que les enfants de Dieu possèdent aussi la vieille nature qui est si complètement mauvaise, que Paul la caractérise par ces mots: «le corps du péché» (Romains 6: 6). Tout croyant a ces deux natures, et Jean parle seulement de celle qui est divine, et comme la croix est considérée comme ayant mis fin judiciairement pour toujours à la vieille nature, quoique cela ne soit pas son sujet, il dit: «Quiconque est né de Dieu ne pèche pas» (chapitre 3: 9). C'est la nouvelle nature et non la vieille qui caractérise notre vie devant Dieu; et ainsi, dans ce sens absolu, il peut dire: «Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pèche pas, mais celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas» (1 Jean 5: 18). Cela ne signifie donc pas que l'enfant de Dieu ne tombe plus dans le péché (car qui, hélas! pourrait affirmer qu'il ne pèche jamais?), mais simplement que le caractère de la nouvelle nature, c'est qu'elle ne pèche pas. Car comment ce qui est né de Dieu pourrait-il pécher?

Il ne faut pas oublier que tandis que, de fait, nous possédons aussi la vieille nature, et qu'il n'y a personne qui ne pèche, il n'y a en même temps pas, comme cela a été établi déjà, de nécessité pour le croyant de pécher. «Mes enfants, dit Jean, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas» (1 Jean 2: 1). Car quoique nous portions avec nous la vieille nature, c'est notre privilège de nous tenir nous-mêmes «pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» (Romains 6: 11). De là aussi l'exhortation de Pierre: «Christ donc, ayant souffert pour nous en la chair, vous aussi, armez-vous de cette même pensée que celui qui a souffert en la chair s'est reposé du péché, pour ne plus vivre le reste de son temps dans la chair pour les convoitises des hommes, mais pour la volonté de Dieu» (1 Pierre 4: 1, 2). La déclaration de Jean ne doit donc en aucune manière être modifiée, et quand par négligence ou défaut de dépendance, nous avons été loin de la présence de Dieu, et que nous avons déshonoré le nom de Christ en tombant dans le péché, nous devons nous juger sans ménagement, sans rabaisser le niveau qui nous est donné. Quels que nous soyons en pratique, que notre mesure reste celle-ci: «Quiconque est né de Dieu ne pèche point». Tel est le caractère de l'enfant de Dieu. Il peut y manquer en tombant dans le péché, mais triste et humilié quand cela arrive, il ne cesse pas pour cela d'être un enfant de Dieu. D'un autre côté, l'apôtre, en nous rappelant qu'il n'y a pas pour nous de nécessité de pécher, nous montre comment Dieu a pourvu au cas où ses enfants tomberaient dans le péché. Il dit: «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste; et lui est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier» (1 Jean 2: 1, 2). Lavés par le précieux sang de Christ, nous sommes purifiés pour toujours de la culpabilité du péché devant Dieu; mais par le ministère de Christ, comme avocat, il a pourvu à un moyen de laver nos pieds de toutes les souillures que nous pourrions contracter dans notre marche à travers ce monde. D'abord, si nous péchons, Christ prie le Père pour nous; ensuite, en réponse à son intercession, le Saint Esprit, tôt ou tard, applique la parole à nos consciences, et cela nous conduit au jugement de nous-mêmes et enfin à la confession de nos péchés. Dieu est «fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9).



Un second caractère des enfants de Dieu, c'est qu'ils pratiquent la justice. «Si vous savez qu'il est juste, dit Jean, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui» (1 Jean 2: 29; voyez aussi 3: 7, 10). L'enfant sera semblable à celui dont il est né. Ayant la même nature, il portera les mêmes fruits. Mais il faut prendre garde de bien comprendre ce que signifie «la justice». Comme Paul l'enseigne, tout croyant est fait justice de Dieu en Christ (2 Corinthiens 5: 21); c'est pourquoi, «en Christ» répond à toutes les exigences divines selon la sainte mesure de Dieu. Cela donne au croyant une position parfaite devant Dieu, si parfaite que Dieu peut trouver tout son plaisir dans le croyant. Mais Jean, dans ce passage, ne parle pas de notre position; il parle de notre vie ici-bas; cette justice est toute pratique, elle est le déploiement de la vie éternelle que nous avons en Christ. Or, tout en étant pratique, c'est une justice selon les pensées de Dieu et non selon les nôtres. Elle est expressément liée à Dieu, à Dieu tel qu'il est manifesté en Christ. «Si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui». Elle a donc le même caractère que lui; la justice du croyant, dans ce sens, étant de la même nature que celle de Christ dans sa marche ici-bas. Ainsi ce n'est pas ce que l'homme appelle justice, mais ce qui, par le caractère de sa manifestation, montre que sa source est dans une nouvelle nature, ce qui est produit seulement par le Saint Esprit.

Voyons donc plus particulièrement en quoi consiste cette justice. Quand notre Seigneur, dans son humble grâce, se présente à Jean pour être baptisé, Jean l'en empêchait en lui disant: «Moi, j'ai besoin d'être baptisé par toi, et toi, tu viens à moi! Et Jésus répondant, lui dit: Laisse faire maintenant, car ainsi il nous est convenable d'accomplir toute justice» (Matthieu 3: 14, 15). Cette parole est la réponse précise de notre Seigneur à la question que nous venons de nous poser. Ayant pris tout son plaisir dans les saints qui sont sur la terre, il s'identifie avec eux comme étant les élus de Dieu dans son ancien peuple; et étant venu pour faire la volonté de Dieu, il était soumis avec eux à toute parole venant de Dieu. Quand donc Jean Baptiste, prêchant le baptême de repentance, disait: «Repentez-vous; car le royaume des cieux est proche», cette parole liait le cœur et la conscience de tous les Israélites pieux, et en tant que Jésus avait maintenant pris sa place au milieu de son peuple, elle le liait aussi, non pas qu'il eût besoin d'être baptisé, (loin de nous cette pensée!) mais parce que, dans son amour et par sa grâce, il prit cette position pour glorifier Dieu et pour bénir son peuple. Il nous enseigne ainsi que *l'obéissance est le chemin de la justice*. C'est la voie de la justice pratique; non pas l'obéissance pour être sauvé, mais l'obéissance comme étant l'expression de la nouvelle vie que nous avons reçue par la nouvelle naissance opérée par l'Esprit (voyez 1 Jean 5: 2, 3; 2 Jean 6). Quels sont, en effet, les commandements qui nous sont donnés? Ils ne sont que le déploiement de la nature de Dieu, précisément comme tous les préceptes renfermés dans les épîtres ne sont que l'expression des traits de la vie de notre Seigneur. Si donc nous avons une nouvelle nature, si Christ lui-même est notre vie, toute l'activité de cette nature et de cette vie doit couler dans des canaux divins, et les commandements et les préceptes du Nouveau Testament sont ces canaux divins. On ne peut trop insister là-dessus; car, quoique il soit vrai que Dieu nous sauve absolument sur le fondement de la grâce par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, il réclame la justice pratique dans la marche et les voies de ses enfants. C'est en vue de cela qu'il nous a donné sa Parole, afin qu'elle fût une lampe à nos pieds et une

lumière à nos sentiers; et si nous sommes guidés par elle, si nous lui sommes soumis, et que nos vies soient réglées par cette Parole, nous marcherons dans la justice. Nous lisons dans Apocalypse 19: 8, qu'il «a été donné à l'épouse de l'Agneau d'être vêtue de fin lin, éclatant et pur, et que ce fin lin ce sont les justices des saints». C'est la pleine et complète manifestation future de la justice de tout enfant de Dieu, qui a été déployée par eux sur la scène de ce monde, dans l'obéissance à la parole de Dieu. Partout où se trouvent la nouvelle nature et la vie divine dans l'âme, il y aura justice pratique, mais la mesure en sera déterminée par notre obéissance à la parole de Dieu.

L'amour des frères est un troisième trait caractéristique des enfants de Dieu. «Par ceci les enfants de Dieu et les enfants du diable sont rendus manifestes: quiconque ne pratique pas la justice, n'est pas de Dieu, et celui qui n'aime pas son frère. Car c'est ici le message que vous avez entendu dès le commencement, savoir que nous nous aimons l'un l'autre... Nous, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères» (1 Jean 3: 10-14). Et puis: «Quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de lui» (5: 1). Et encore: «Bien-aimés, aimons-nous l'un l'autre, car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour» (4: 7, 8). Cette dernière phrase renferme le secret divin: «Dieu est amour». C'est l'essence de sa nature, sa sainteté étant exprimée par cette autre parole: «Dieu est lumière». Si, étant nés de lui, nous possédons cette nature, c'est l'amour qui doit nous caractériser et qui fera que tout ce qui occupe le cœur de Dieu nous occupera nous-mêmes. Il faut encore observer que l'amour ne nous est pas présenté sous ce point de vue comme responsabilité, car ce n'est pas le moyen de produire l'amour. Non, il nous est présenté comme une nécessité de la nature divine, et par conséquent comme une nécessité pour l'enfant de Dieu. Nous devons aimer si nous sommes enfants de Dieu, parce que c'est le caractère de la nouvelle nature que nous avons reçue.

Remarquons encore qu'aucun enfant de Dieu ne peut faire exception, où qu'il habite, dans quelque milieu qu'il vive, quel que soit son état spirituel. Tous ceux qui sont nés de Dieu doivent être les objets de notre affection selon Dieu. On ne peut nullement restreindre le cercle. Dieu embrasse tous les membres de sa famille, et nous devons faire de même. Ceci une fois bien compris et reçu, la question relative à la manière dont l'amour doit se manifester se présente naturellement. Cette question a été l'occasion de bien des discussions amères dans l'Eglise de Dieu. Quelques-uns ont soutenu au sujet de cette vérité qu'il faut *montrer* de l'amour à tous les enfants de Dieu, tandis que d'autres se sont sentis obligés de se séparer de tel et tel enfant de Dieu, à cause de sa marche et de ses relations, et de renoncer à tout rapport avec lui. Il est donc important de bien élucider cette question. La meilleure manière de le faire est de s'en rapporter à la Parole elle-même. Cette parole de l'apôtre: «Quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de lui», est suivie immédiatement de cette autre: «Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements; car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardons ses commandements» (1 Jean 5: 1-3). Il est clair, d'après ce passage, rapproché du

verset précédent, premièrement, que tous les enfants de Dieu ont droit à notre amour; mais secondement, que notre amour, l'amour selon Dieu, l'amour selon l'Esprit, ne doit s'exprimer que dans la voie de l'obéissance.

Ceci deviendra plus clair encore par d'autres passages. Paul écrit: «Vous supportant les uns les autres, et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre l'autre; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même» (Colossiens 3: 13). Le Seigneur dit: «Prenez garde à vous-mêmes. Si ton frère pèche contre toi, reprends-le, et s'il se repent, pardonne-lui; et si sept fois le jour il pèche contre toi, et que sept fois le jour il retourne à toi, disant: Je me repens; tu lui pardonneras» (Luc 17: 3, 4). Le premier de ces passages nous apprend que nous devons toujours être disposés à pardonner, lorsque nous avons un sujet de plainte contre quelqu'un; le second nous apprend quand il convient d'exprimer ce pardon, à savoir quand celui dont on a à se plaindre a fait la confession de son péché. Il en est ainsi à l'égard de l'amour. Rien ne peut justifier l'absence d'amour pour nos frères; mais l'amour ne peut se montrer que dans la voie de l'obéissance à la parole de Dieu.

Si donc un saint de Dieu vit dans une désobéissance manifeste, je ne dois pas m'associer avec lui dans sa désobéissance, ou je renverserais tous les principes qui, pour notre instruction, nous sont donnés ici sur l'amour.

La vérité est qu'en cela, comme en toute autre chose, nous sommes les représentants de Dieu. Or Dieu ne manifeste pas son amour à ceux qui s'associent avec le mal (2 Corinthiens 6, fin), ni à ceux qui aiment le monde (1 Jean 2), et notre Seigneur dit: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole (non pas mes paroles), et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui (Jean 14: 23); c'est-à-dire que l'expression de l'amour du Père, l'habitation du Père et du Fils dans l'âme, nous sont présentés comme dépendant de la marche du croyant. Nous devons agir de même. Non pas que nous devons nous constituer les juges de nos frères — en aucune façon; mais individuellement, nous devons garder une bonne conscience devant Dieu, et ainsi nous ne devons pas nous associer avec ce qui risquerait de nous faire agir contrairement à la parole de Dieu ou de nous entraîner dans la désobéissance. Nous devons néanmoins entretenir dans nos coeurs un amour aussi vaste que celui de Dieu lui-même; mais l'expression de notre affection doit se régler sur sa volonté, telle qu'elle est renfermée dans sa Parole. Mais quand les voies ou les rapports qu'un croyant soutient avec d'autres sont tels que nous ne pouvons pas lui tendre la main, notre amour aura toujours le moyen de s'exercer en priant pour lui et, si l'occasion nous en est offerte, en l'exhortant ou en l'avertissant sérieusement. Nous ne prêchons pas l'étroitesse de coeur, que personne ne le croie; au contraire, nous rappelons, et nous insistons là-dessus, que quiconque aime celui qui a engendré, doit aussi aimer celui qui est engendré de lui (1 Jean 5: 1); mais avec cela nous maintenons que l'amour selon Dieu ne peut se manifester que dans des voies divines. C'est le propre de la nouvelle nature que nous avons reçue, d'aimer; mais il faut se garder d'oublier que l'amour selon Dieu est un saint amour et ne peut en conséquence couler que dans des canaux divins.

L'amour est vraiment une nécessité de la nouvelle nature. C'est pourquoi Jean dit: «Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères». Ensuite, il ajoute ces paroles sérieuses: «Celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort», et «quiconque hait son frère est un meurtrier, et vous savez qu'aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui» (1 Jean 3: 14, 15). Là-dessus il présente la mesure de l'amour, et cette mesure c'est la mort de Christ. «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous, et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères» (1 Jean 3: 16). Il nous met ainsi en présence de l'amour incommensurable de Christ, de celui qui nous a aimés, et s'est donné lui-même pour nous, qui nous a donné tout ce que l'amour peut donner; et en contemplant cet amour qui surpasse toute connaissance, nous nous rappelons que c'est là ce qui nous donne la mesure de notre responsabilité envers nos frères, et rien de moins. L'apôtre Paul pouvait bien dire: «Ne devez rien à personne, sinon de vous aimer les uns les autres» (Romains 13: 8), parce que l'amour est en quelque sorte une dette qui subsiste toujours sans être jamais acquittée. Une dette? — Oui, nous parlons à la manière des hommes; car c'est la nature de l'amour selon Dieu de se répandre toujours sur son objet, sans connaître aucune limite. Il trouve ses délices à servir, toujours prêt à satisfaire les besoins de tous les frères. L'apôtre ajoute un exemple à ce qu'il a dit au sujet de la mesure de l'amour; il demande si l'amour de Dieu peut demeurer en celui qui, ayant les biens de ce monde et voyant son frère dans le besoin, lui fermerait ses entrailles? (1 Jean 3: 17). Non, l'amour ne se résume pas dans un sentiment, c'est une réalité exprimée par des actes. Rappelons ici les propres paroles du Seigneur: «A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous». «C'est ici mon commandement: Que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés» (Jean 13: 35; 15: 12).

Nous attirons maintenant l'attention sur un quatrième caractère des enfants de Dieu: «Tout ce qui est né de Dieu, dit l'apôtre, est victorieux du monde; et c'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu?» (1 Jean 5: 4, 5). Le Père et le monde sont toujours en opposition. Tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est point du Père, mais est du monde. Etant nés de Dieu et ayant ainsi la même nature, comment pourrions-nous aimer ce qui est en antagonisme avec le Père? Et cet antagonisme a été démontré d'une manière qui met pour toujours en évidence la profonde hostilité du monde contre Dieu; c'est-à-dire par la réjection et la crucifixion de son Fils bien-aimé. Jacques dit que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu (Jacques 4: 4). Ils ne peuvent être réconciliés. Mais il y en a un dans cette scène qui a pu dire pour la consolation des siens: «Ayez bon courage, moi, j'ai vaincu le monde» (Jean 16: 33). C'est pourquoi Jean a pu dire: «C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi» (1 Jean 5: 4), car cette foi croit que Jésus rejeté par le monde est le Fils de Dieu. C'est là que se trouve le secret de la victoire sur le monde. Car comment le monde pourrait-il attirer une âme, qui vit dans la puissance de la foi que Jésus est le Fils de Dieu? Bien plus, avec cette foi qui fortifie nos coeurs, la croix forme une barrière insurmontable entre le monde et nous-mêmes. Nous avons les propres pensées de Dieu sur le monde, et il l'accuse du meurtre de son Fils bien-aimé. Comme il dit à Caïn: «Où

est Abel, ton frère?» de même, il demande aujourd'hui au monde: «Où est mon Fils unique?» Les Juifs criaient devant Pilate: «Que son sang soit sur nous et sur nos enfants», et son sang, dans ce sens, est sur le monde; ce sang répandu est la cause du jugement qui tombera bientôt sur lui. Les croyants qui ont une nature divine, qui savent que Jésus est le Fils de Dieu, l'attendent des cieux, et, par le fait qu'ils l'attendent, montrent qu'ils ne sont pas du monde, comme il n'était pas du monde. Ils le surmontent par leur foi, — la foi en Christ, en ce qu'il est en lui-même et en ce qu'il a fait.

Sans doute que bien des croyants ne surmontent pas le monde et manquent ainsi pratiquement à leur vocation. Mais Jean ne s'occupe pas de cette question. Ce qu'il montre, c'est que le propre de ceux qui sont nés de Dieu, qui croient que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, est de le surmonter. Si donc ils manquent en cela, c'est parce qu'ils ne demeurent pas dans l'activité de la nouvelle nature, ou dans l'exercice de la foi par la puissance du Saint Esprit. Car, si, comme nous l'avons déjà dit, nous sommes enfants de Dieu, si nous sommes sous l'influence de cette vérité que Jésus — Jésus rejeté — est le Fils de Dieu, il faut que nous soyons victorieux du monde. Pratiquement, notre victoire sur le monde sera manifestée dans la mesure où nous serons sur le terrain dont parle l'apôtre, quand il dit: «Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde» (Galates 6: 14). La croix révèle le caractère du monde, et le fait que celui qu'ils ont crucifié est le Fils de Dieu, les condamne d'une manière absolue. C'est ainsi que le Seigneur lui-même disait par anticipation: «Maintenant est le jugement de ce monde; maintenant le chef de ce monde, sera jeté dehors» (Jean 12: 31). C'est là-dessus qu'est fondée cette déclaration de notre passage: «Tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde» (1 Jean 5: 4).

## Chapitre 7 - Les désirs du Père pour ses enfants

Nous venons de voir qu'il y a certaines marques indubitables de la nouvelle nature et de la vie que possèdent les enfants de Dieu; en d'autres termes que, comme l'enseigne l'apôtre Jean, cette nouvelle nature, soit qu'on la voie dans le Seigneur Jésus Christ sur la terre ou dans le croyant, doit nécessairement couler dans les mêmes canaux. Mais, dans d'autres passages, nous trouvons des préceptes et des exhortations nous révélant ce que Dieu désire pour ses enfants et indiquant quelle est la marche qui plaît à ses yeux. Or nous trouvons, en les considérant bien, que toutes ces exhortations ne sont que des traits de la vie de notre bien-aimé Sauveur, nous montrant ce qu'il était et ce qu'il faisait dans son passage sur la scène de ce monde; et ainsi, en nous donnant une direction divine pour nos âmes, elles sont à la fois la mesure de notre appréciation de nous-mêmes et l'encouragement pour nous stimuler à suivre ses traces. C'est une immense bénédiction de rapporter ces passages à Christ, car autrement ils ont quelque chose de sec et de légal qui n'apporte aux enfants de Dieu que l'esclavage, au lieu de leur fournir un motif tiré de l'amour et de la grâce de Christ pour une sainte et heureuse liberté dans le sentier de l'obéissance.

Le premier de ces préceptes qui se rapportent à notre sujet spécial se trouve dans le sermon sur la montagne. Notre Seigneur dit: «Vous avez ouï qu'il a été dit: Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Mais moi, je vous dis: Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous font du tort et vous persécutent, *en sorte que vous soyez les fils de votre Père qui est dans les cieux*; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes. Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense en avez-vous? Les publicains même n'en font-ils pas autant? Et si vous saluez vos frères seulement, que faites-vous de plus que les autres? Les nations même ne font-elles pas ainsi? *Vous, soyez donc parfaits, comme votre Père qui est aux cieux est parfait*» (Matthieu 5: 43-48).

Le principe fondamental de ces préceptes, c'est que les enfants de Dieu doivent être ses représentants dans ce monde, que leur conduite doit exprimer ce qu'ils sont et à qui ils appartiennent. C'est le sens de ces mots: «En sorte que vous soyez les fils de votre Père qui est dans les cieux» (Matthieu 5: 45), c'est-à-dire: Agissez de telle manière que l'on voie votre ressemblance avec le Père. L'exemple que le Seigneur emploie rend la chose claire. Les hommes disent: Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi; mais le Seigneur, lui, dit: «Aime ton ennemi». Ces deux préceptes nous révèlent le coeur de l'homme et le coeur de Dieu. L'homme peut avoir de la peine à accepter ceci comme vrai, qu'il aime son prochain et hait son ennemi; mais c'est l'exacte expression de la chair, du coeur corrompu de l'homme. Ce n'est pas naturel à l'homme d'aimer ceux qui le haïssent. Mais Dieu, d'un autre côté, nous a montré son coeur dans le don de son Fils bien-aimé à un monde qui l'a rejeté et crucifié. Comme dit l'apôtre Paul: «Mais Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous» (Romains 5: 8). C'est quand nous étions encore ennemis, que nous avons été réconciliés à Dieu par la mort de son Fils. Tel est l'amour particulier de Dieu, l'amour agissant en grâce en faveur de ceux qui n'avaient rien en eux qui pût le mériter, mais au contraire, tout ce qui pouvait le rebuter; un amour découlant des profondeurs du coeur de Dieu, parce que, étant amour, Dieu prend plaisir à aimer, et ainsi à bénir les objets sur lesquels il repose. C'est ce même amour, — un amour de la même nature, — qui doit distinguer les enfants de Dieu. Les plus méchants d'entre les hommes aiment ceux qui les aiment et font du bien à leurs frères, mais c'est un amour égoïste, qui se répand sur ceux dont il espère quelque chose en retour, un amour humain et non divin; c'est pourquoi le Seigneur dit aux siens: «Mais moi je vous dis: Aimez vos ennemis... Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait» (Matthieu 5: 44-48).

On a élevé tout un système théologique sur ces dernières paroles; mais un peu d'attention au contexte aurait empêché toute erreur. La doctrine de la perfection — perfection dans la chair, après tout, — ne peut nullement s'appuyer sur ces paroles, à moins qu'on ne les sépare du contexte. Car le point essentiel ici, comme nous l'avons dit, c'est que les disciples de Christ, contrairement à ce que font les hommes de ce monde et comme Dieu lui-même le fait, doivent montrer de la bonté et de l'amour à tous, aux amis et aux ennemis, aux bons et aux méchants; c'est que, comme Dieu, agissant en grâce, répand ses bénédictions

temporelles sur tous les hommes également, sans avoir égard à leur caractère, ainsi doivent faire les siens; et en le faisant, ils prouveront qu'ils sont ses enfants et qu'ils sont parfaits comme lui-même est parfait.

Il y a quelques années que deux dames visitaient un serviteur de Dieu bien connu. Dans le cours de la conversation, elles dirent un mot de la doctrine de la perfection. — Avez-vous atteint cette perfection, leur demanda-t-il? — Nous le croyons. — Alors, vous êtes parfaites? — Oui. — Etes-vous aussi parfaites que Christ? Après quelque hésitation, elles répondirent affirmativement. Alors, reprit le serviteur de Dieu, je ne donnerais pas grand-chose de votre Christ. Que pouvait-il leur dire d'autre? Car parfait signifie, ou parfait selon la mesure de Dieu, ou parfait selon une mesure moins élevée. Si c'est le premier, Christ seul est notre mesure; si c'est l'autre, ce n'est pas la perfection. Mais, même en admettant que nous ayons dans ce passage une exhortation à arriver à la perfection morale de Dieu (ce qui n'est pas, comme nous l'avons vu), il ne pourrait pas être invoqué à l'appui de cette doctrine. Christ lui-même est notre modèle; nous devons marcher comme il a marché (1 Jean 2: 6). Mais ce serait oublier ce qu'il a été sur la terre, si nous disions nettement: Nous avons atteint le modèle; notre marche est aussi parfaite que la sienne, et plus encore, nous avons atteint sa perfection. C'est la perfection et rien de moins; et par la grâce de Dieu nous l'atteindrons, mais non pas avant de voir notre bien-aimé Sauveur tel qu'il est (1 Jean 3: 2). Alors nous lui serons semblables. En attendant, nous devons nous purifier comme lui est pur, être transformés chaque jour à sa ressemblance; et cette oeuvre de transformation s'accomplira en proportion que la contemplation de la gloire du Seigneur occupera nos pensées. Mais ce sera seulement «de gloire en gloire», par degrés, et alors, quand nous le verrons face à face, nous serons transformés à sa ressemblance. Nous ne pouvons donc jamais, comme quelqu'un l'a dit, nous reposer dans la pensée que nous avons atteint, mais bien dans la pensée que nous allons atteindre. De plus, pendant notre séjour ici-bas, nous sommes appelés à représenter le Père dont la grâce est offerte à tous, et dans ce sens à être parfaits comme lui-même est parfait.

L'évangile de Luc présente un autre aspect de cette vérité. Là, nous lisons: «Soyez donc miséricordieux, comme aussi votre Père est miséricordieux» (Luc 6: 36). Ce mot «miséricordieux» est très remarquable, c'est ce que nous verrons en rapprochant cette parole d'un autre passage. «Je vous exhorte donc, frères, par les compassions (ou les miséricordes) de Dieu», etc. (Romains 12: 1). Ce mot compassions est le même que dans Luc. Et quelles sont les compassions dont parle l'apôtre? Celles qui ont été manifestées dans la rédemption, et dont il a parlé depuis le chapitre 5 jusqu'à la fin du chapitre 8. C'est, en d'autres termes, la manifestation du coeur de Dieu dans le déploiement de sa grâce pour l'accomplissement de notre salut; car c'est sur la manifestation et la jouissance de ces compassions, que l'apôtre fonde son exhortation à présenter nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est notre service intelligent (Romains 12: 1). Quand donc notre Seigneur nous dit d'être miséricordieux comme notre Père aussi est miséricordieux, il nous rappelle la responsabilité que nous avons de représenter le Père, d'annoncer les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière (1 Pierre 2: 9), d'agir envers les autres, comme il a agi

envers nous, en sorte que le coeur et la nature du Père soient manifestés dans notre marche et dans toutes nos voies. Nous devons donc faire du bien à tous, donner toujours sans attendre de récompense, et aimer nos ennemis, car autrement nous ne représenterions pas notre Dieu et notre Père. Quelle belle mission que celle à laquelle nous sommes appelés! Christ a révélé le Père, et il veut que nous l'imitions aussi en cela, afin que d'autres puissent reconnaître à ce que nous sommes, pendant notre passage ici-bas, le caractère de Celui qui a fait de nous ses enfants.

Cette même vérité se trouve dans plus d'une épître. Paul, écrivant aux Ephésiens, leur dit: «Soyez bons les uns envers les autres, compatissants, vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu aussi, en Christ, vous a pardonné. Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants» (Ephésiens 4: 32; 5: 1). Il n'y a pas: comme Dieu vous a pardonné *pour l'amour de Christ*, ainsi que le portent certaines versions, mais: comme Dieu vous a pardonné *en Christ*. Car l'apôtre présente ici Dieu dans les richesses de sa grâce, n'ayant de motif qu'en lui-même pour agir, et n'ayant, par conséquent, pas besoin d'être engagé à pardonner; il n'a qu'à agir selon son coeur — ce que d'ailleurs, il nous a montré dans la rédemption. Mais c'est dans ce sens que l'apôtre nous le présente comme un modèle; c'est pourquoi il dit: «Soyez les imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants» (Ephésiens 5: 1). Ici, comme dans les évangiles, les enfants de Dieu sont appelés à présenter dans leur conduite le caractère de Dieu comme leur Père. Et là-dessus, l'apôtre nous montre Dieu comme amour et comme lumière — deux mots qui expriment tout ce que Dieu est; et il nous dit: Vous aussi manifestez l'amour et la lumière «Marchez dans l'amour» (Ephésiens 5: 2), et: «Marchez comme des enfants de lumière» (Ephésiens 5: 8). Christ lui-même est introduit comme un exemple d'amour en ce qu'il «nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur» (Ephésiens 5: 2); car dans ce sacrifice il est l'expression de tout le coeur de Dieu. Et en tant que nous sommes maintenant lumière dans le Seigneur, nous devons marcher comme enfants de lumière, et le fruit de la lumière (ici la lumière, non l'Esprit) consiste en toute bonté, et justice, et vérité, prouvant dans cette marche ce qui est agréable au Seigneur (Ephésiens 5: 9, 10).

En présence de pareilles déclarations, demandons-nous sincèrement si ces désirs de notre Dieu sont assez profondément gravés dans nos coeurs. La tentation de nous comparer avec les autres est si grande, que nous ne pouvons trop souvent nous rappeler que c'est Dieu lui-même qui est notre modèle pour notre marche et pour notre conduite, Dieu tel qu'il s'est manifesté, amour et lumière dans la rédemption. Et quels puissants motifs nous sont ici donnés pour devenir les imitateurs de Dieu, comme ses enfants bien-aimés! Ainsi, par exemple, nous devons nous pardonner les uns aux autres, comme Christ nous a pardonné; c'est-à-dire que nos coeurs doivent agir en grâce, comme Dieu a agi pour notre salut, ne cherchant pas de motif en dehors de nous-mêmes (sauf dans le Dieu de notre salut), mais trouvant nos délices à exprimer cette grâce ineffable dont nous avons été les objets. Ce n'est pas cependant, en aucune manière, que nous devons toujours déclarer à ceux qui ont péché contre nous que nous leur pardonnons; mais quant à nos sentiments, nous devons toujours



être disposés à pardonner et ne jamais garder dans nos coeurs le péché de notre frère. On peut avoir péché contre nous, mais devant Dieu nous devons aussitôt pardonner; et ensuite, comme nous l'avons déjà dit, quand, ainsi que le Seigneur l'a enseigné à Pierre, celui qui a commis le tort, vient à nous et dit: «Je me repens» (Luc 17: 4), il faut lui accorder le pardon. Dieu lui-même agit de cette manière. «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9), et nous, comme ses enfants, nous devons agir sur le même principe. La grâce ne retient rien et pardonne toujours; mais pour l'amour de l'offenseur, pour la gloire de Dieu avant tout, elle attend que le pécheur se juge lui-même pour lui déclarer ouvertement que son péché est pardonné.

Nous sommes ainsi tout près du coeur de Dieu et de Christ, et c'est de la grâce ineffable de l'un, de l'amour insondable de l'autre, que nous devons tirer nos motifs pour notre marche et notre conduite, car plus nous sommes nous-mêmes sous la puissance de la grâce et de l'amour divins, plus la grâce et l'amour se répandront de nos coeurs sur ceux qui sont croyants comme nous. C'est donc une question de coeur, du coeur rempli du sentiment de l'amour de Dieu dans la puissance du Saint Esprit; et si en quelque mesure c'est notre cas, nous agissons dans cet esprit envers tous ceux qui sont autour de nous.

Dans l'épître aux Philippiens, l'apôtre exhorte les saints à se rendre recommandables comme enfants de Dieu. «Faites toutes choses sans murmures et sans raisonnements, afin que vous soyez sans reproches et purs, des enfants de Dieu irréprochables, au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie», etc. (Philippiens 2: 14-16). La manière dont cette exhortation est introduite est digne d'attention. C'est: «Faites toutes choses sans murmures et sans raisonnements, afin que vous soyez sans reproches et purs». Le Père savait, et nos pauvres coeurs savent aussi en quelque mesure, combien nous sommes enclins à ces murmures et à ces raisonnements. Nous murmurons au sujet de mille choses qui nous arrivent, comme les Israélites le faisaient dans le désert, et ainsi nous mettons en doute les soins, l'amour et la sagesse de Celui qui a déterminé notre sentier, et nous perdons le sentiment béni de sa présence. Il en résulte que nous sommes facilement en proie aux suggestions et aux tentations de l'ennemi. C'est pour cela qu'il est fait mention des murmures et des raisonnements; car du moment que l'incrédulité prévaut de manière que nous marchions par la vue, le raisonnement prend la place de la foi. Il n'y a rien qui tue la confiance en Dieu comme un esprit disposé aux questions. Un enfant de Dieu doit avoir peur de raisonner, se souvenant de cette parole du psalmiste: «Je hais les pensées diverses» (Psaumes 119: 113). Les pensées de Dieu sont notre portion, elles doivent nous suffire: en être satisfait, c'est la marque d'une foi vivante.

Ah! ces murmures et ces raisonnements sont véritablement les petits renards qui gâtent les vignes! Et quelles suites fâcheuses n'ont-ils pas! Il faut les éviter, afin que nous soyons sans reproche et purs, ce que nous ne sommes pas, quand nous nous y laissons aller. Non, ce n'est pas trop de dire que rien ne déshonore plus le nom de Christ, que rien ne rabaisse plus notre

caractère comme enfants de Dieu. Et pourtant, ils sont si communs qu'on n'y attache pas d'importance. Mais comment pourrais-je murmurer, si j'ai le sentiment des soins et de l'amour du Père? Comment pourrais-je raisonner, si je connais ma position d'enfant à l'égard du Père? L'un et l'autre portent atteinte à la grâce de Dieu.

Si maintenant, nous examinons plus attentivement le verset 15, nous verrons que l'apôtre nous a réellement donné un portrait de Christ. Car tous les mots de cette exhortation sont l'exacte expression de ce qu'Il était dans ce monde. Il fut sans reproche et pur dans toute sa carrière, de Bethléem au Calvaire. Qui d'entre vous, dit-il à ses adversaires, me convainc de péché? Et trois fois, Pilate témoigna qu'il ne trouvait aucun crime en lui (Luc 23). Nous savons qu'il était infiniment agréable à Dieu, car il était le seul en qui Dieu trouvât tout son plaisir, mais l'homme aussi, tout en le haïssant et le rejetant, était contraint de rendre témoignage à sa vie sans tache. Il allait de lieu en lieu faisant le bien, répandant partout les bénédictions sur ses pas; marchant de telle manière devant Dieu et devant les hommes, que les yeux perfides de ses ennemis ne découvrirent pas un seul acte sur lequel ils pussent élever contre lui une accusation valable. Déjoués, confus, sinon confondus dans tous leurs efforts, pour tirer de sa bouche des paroles qu'ils pourraient employer pour le perdre, ils eurent recours à de faux témoins qui tordirent ses paroles pour produire quelque chose qui ressemblât à une accusation sérieuse contre lui. Et comment pouvait-il en être autrement, en présence de cette vie sainte et sans tache?

De plus, il était le Fils de Dieu irréprochable, ou plutôt, pour traduire plus exactement, sans tache. Aucune souillure ne pouvait s'attacher à lui. Il pouvait même toucher un lépreux sans être souillé et, dans la puissance de l'Esprit de sainteté qui était en lui, guérir la lèpre elle-même. Ce n'est là qu'un emblème de toute sa vie. Le péché et toutes ses souillures l'entouraient; il était au milieu d'une génération tortue et perverse; mais, comme un clair ruisseau que l'on voit parfois traverser des eaux bourbeuses sans s'y mêler et sans perdre sa pureté cristalline, le Seigneur demeura pur et sans tache. Au milieu des ténèbres il ne fut que lumière; et ainsi, comme l'Agneau pré-ordonné avant la fondation du monde, il fut sans reproche et sans tache, et comme tel l'Agneau par le précieux sang duquel nous avons été rachetés. De plus, il parut comme la lumière dans le monde, car, comme Jean nous le dit: «En elle (la Parole) était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres; et les ténèbres ne l'ont point comprise» (Jean 1: 4, 5). Oui, comme lui-même le témoigne, il était la lumière du monde, et comme tel il présente la parole de vie.

C'est donc une image parfaite de ce que Christ était, et de plus, ces paroles montrent les désirs du Père à l'égard de ses enfants, pour tous les membres de sa famille dans ce monde. Il veut que chacun de nous cherche à réaliser ce caractère. C'est dire de nouveau que Christ lui-même est le modèle des enfants de Dieu. Nous serons bientôt comme lui, quand nous le verrons tel qu'il est; alors nous serons rendus parfaitement conformes à son image. Mais maintenant, et tandis que nous anticipons sur ce moment où nous serons ainsi consommés en lui, il veut que nous marchions comme Christ. Si nous disons que nous demeurons en lui, nous devons aussi marcher comme il a marché. Nous pouvons manquer à chaque heure, à

chaque moment, mais le modèle demeure le même, et plus nous serons constamment occupés de lui, plus nous méditerons sur lui comme étant l'objet de notre joie et de nos délices, plus nous serons transformés à son image, et mieux, en conséquence, nous suivrons ses traces.

Le désir de Dieu à notre égard, c'est que nous reflétions en quelque mesure l'image de son Fils. Nous savons donc ce qui plaît le plus à notre Dieu et Père. Dans les anciens temps et même dans les temps actuels, il est souvent question de chrétiens professants qui font de coûteux sacrifices pour gagner la faveur de Dieu. Les prêtres persuadent à leurs ouailles qu'elles se rendront agréables à Dieu par des offrandes, leur extorquant des présents et de l'argent, et s'enrichissent ainsi à leurs dépens. Il n'y a qu'un moyen d'être agréable à Dieu, c'est la foi au Seigneur Jésus qui a été livré pour nos offenses et qui est ressuscité pour notre justification. «Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons eu accès aussi, par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu» (Romains 5: 1, 2). Ayant maintenant acquis la faveur de Dieu par ce moyen, c'est en suivant l'exemple de notre Seigneur et Sauveur que nous lui serons le plus agréables. C'est ainsi qu'il est dit: «Par la foi, Enoch fut enlevé pour ne pas voir la mort; et il ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé, car avant son enlèvement, il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu» (Hébreux 11: 5). Et qu'est-ce qui caractérisait la vie d'Enoch? C'est qu'il marchait avec Dieu, — ce que le Seigneur Jésus faisait d'une manière parfaite, — et le Saint Esprit prend plaisir aussi à témoigner qu'Enoch plut à Dieu. C'est donc ainsi que l'on est agréable à Dieu, non en faisant de riches dons et de coûteuses offrandes, mais en marchant dans la soumission à sa Parole, selon sa pensée, étant occupé de tout ce qui le concerne, et ayant communion avec lui. C'est la voie qui est ouverte devant tout enfant de Dieu, et c'est aussi ce que l'apôtre Pierre exprime d'une autre manière, quand il dit: «Comme Celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite; parce qu'il est écrit: Soyez saints, car moi je suis saint» (1 Pierre 1: 15, 16).

Telle est la route royale pour arriver à la jouissance de la faveur de Dieu. Il aime tous ses enfants parfaitement, mais celui qui suivra de plus près le Seigneur jouira de la plus riche manifestation de cet amour. Le Seigneur aimait Pierre autant que Jean, mais Jean seul pouvait appuyer sa tête sur le sein du Sauveur. Le fait est que Jean, suivant le Seigneur de plus près, pouvait recevoir cette marque de faveur préférablement à Pierre. Elle n'était point interdite à Pierre, mais l'état d'âme de cet apôtre l'empêchait d'en jouir. Le Seigneur lui-même établit ce principe, quand il dit: «Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père; et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui» (Jean 14: 21). Ainsi donc, c'est l'enfant obéissant qui recevra la plus grande manifestation de l'amour du Père. Si donc le Père révèle ses pensées à l'égard de ses enfants, ce n'est que pour montrer le seul moyen de lui plaire, d'être béni et de jouir de ses affections illimitées.

## Chapitre 8 - Le gouvernement du Père à l'égard de ses enfants

Après avoir considéré quels sont les désirs du Père à l'égard de ses enfants, nous passons maintenant à un autre côté de notre sujet; c'est-à-dire au gouvernement de sa famille. Car si Dieu a une famille, il doit nécessairement la gouverner selon ses propres pensées, pour sa propre gloire, et pour la plus grande bénédiction de chacun de ses membres. Ayant confié à chacun de ses enfants l'honneur et le privilège d'être ses représentants devant les hommes, il ne peut leur permettre de suivre encore leur volonté propre, ou de se complaire en eux-mêmes. Il a donc établi sur eux un saint gouvernement qui, comme tout gouvernement, a établi des châtiments en cas d'insubordination et de désobéissance, et des récompenses pour ceux qui lui sont soumis. Voilà ce que tout enfant de Dieu doit comprendre; car il n'y a rien de plus triste que la tendance qui se répand de plus en plus chez les chrétiens à chercher leur loi en eux-mêmes. Oui, si par grâce, je suis un membre de la famille de Dieu, la volonté du Père doit être ma seule loi; et je dois être jaloux de son autorité. L'honneur de Dieu, notre Père, y est intéressé; mon bonheur et celui de tous les enfants de Dieu en dépendent. Si un enfant dans une famille refuse de se soumettre à ses parents, il apporte le désordre et le malheur dans la maison. Tous en souffrent. Il en est de même dans la famille de Dieu. Tous ses enfants sont tellement liés ensemble, qu'ils doivent être affectés, d'une manière consciente ou inconsciente, par la conduite de l'un d'entre eux. Tous également sont intéressés à ce que l'autorité du Père soit respectée.

Nous trouvons ce principe clairement établi dans un passage de Pierre. Il dit: «Si vous invoquez comme Père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte durant le temps de votre séjour ici-bas» (1 Pierre 1: 17). Faute d'être considéré attentivement, ce passage a souvent été bien mal compris. C'est ainsi qu'on l'a souvent rapporté au jugement à venir, à notre manifestation devant le tribunal de Christ. Mais c'est impossible, car le Seigneur lui-même dit expressément que le Père ne juge personne, mais qu'il a donné tout jugement au Fils (Jean 5: 22). Ce ne peut être le jugement à venir, qu'il s'agisse de celui qui a lieu devant le tribunal de Christ ou de celui du grand trône blanc; dans ces deux cas, la sentence est prononcée par le Fils. De quel jugement Pierre parle-t-il donc? De celui que le Père exerce chaque jour au milieu de sa famille, d'un jugement présent et non à venir. Rien de plus solennel que ce qui est dit ici de ce jugement. Dans les familles humaines, les parents sont souvent faibles et ont peu d'autorité; ainsi beaucoup de fautes passent inaperçues, et le plus coupable échappe souvent. La partialité ne détruit que trop souvent la paix des familles. Mais il n'en est pas ainsi de la famille de Dieu. Quoique, ou plutôt parce qu'il aime tous ses enfants d'un amour parfait, il n'y a pas pour lui d'acception de personnes, pas d'indulgence montrée à l'un plutôt qu'à l'autre; mais il exerce son autorité envers tous également et gouverne pour le bien de tous.

Le jugement a lieu selon l'oeuvre de chacun. Il pèse les actions avec une exactitude infaillible; car il voit comme l'homme ne voit pas; l'homme regarde à l'apparence extérieure, mais le Seigneur regarde au coeur, et ainsi discerne le vrai caractère de nos actions. Au dehors elles peuvent paraître bonnes et dignes de louange, mais si nous connaissions le motif qui les

a inspirées, peut-être les jugerions-nous tout autrement. L'oeil du Père discerne les sources cachées de nos actes, c'est pourquoi il n'est jamais trompé. La nature de toutes nos paroles et de tous nos actes est complètement à nu et à découvert devant lui, et c'est sur cette connaissance qu'est basé ce jugement juste et cependant inspiré par l'amour.

Quelle différence ce serait, si la pensée que nous sommes sous les yeux du Père et sous son gouvernement était présente à nos coeurs! On comprend ainsi l'exhortation que l'Esprit de Dieu nous donne par le moyen de Pierre. Passons donc le temps de notre séjour ici-bas dans la crainte, c'est-à-dire une crainte filiale d'offenser le coeur du Père; la crainte qui vient du sentiment qu'il est saint. Après avoir rappelé que nous serons manifestés devant le tribunal de Christ, l'apôtre Paul dit: «Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes» (2 Corinthiens 5: 11). Il est bon assurément pour nos coeurs de nous rappeler que, tout en étant dans les relations les plus tendres et les plus intimes avec Dieu comme notre Père, il est toujours le Saint, et que le gouvernement de sa famille est saint également. Tout en ayant confiance dans sa grâce et dans son amour, tout en jouissant pleinement, en sa présence, de la liberté que sa grâce nous a procurée, nous ne devons jamais nous départir du respect qui lui est dû. Il est vrai que le parfait amour chasse la crainte, — la crainte qui redoute Dieu comme un juge; mais il apporte avec lui et augmente la sainte crainte dont Pierre parle.

Cela paraîtra plus évident encore si nous remarquons le fondement sur lequel il base son exhortation: «Sachant, continue-t-il, que vous avez été rachetés de votre vaine conduite, qui vous avait été enseignée par vos pères, non par des choses corruptibles, argent ou or, mais par le précieux sang de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté dans les derniers temps pour vous qui, par lui, croyez en Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts et lui a donné la gloire, en sorte que votre foi et votre espérance fussent en Dieu» (1 Pierre 1: 18-21). Il nous rappelle ainsi que Dieu a sur ses enfants des droits absolus, fondés sur la rédemption. Ces deux choses sont toujours unies. Dans Exode 12, nous voyons que Dieu épargne les Israélites (leurs premiers-nés), à cause de l'aspersion qui a été faite du sang de l'agneau pascal; et dans le chapitre 13, nous avons l'institution de la fête des pains sans levain, où les enfants d'Israël apprenaient que toute leur vie, représentée par les sept jours, devait être consacrée à Dieu. L'apôtre fait allusion à cela, quand il dit: «Car aussi notre pâque, Christ, a été sacrifiée pour nous. C'est pourquoi faisons la fête, non avec du vieux levain, ni avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec des pains sans levain de sincérité et de vérité» (1 Corinthiens 5: 7, 8). Ou, comme il dit dans un autre endroit: «Et vous n'êtes pas à vous-mêmes; car vous avez été achetés à prix» (1 Corinthiens 6: 19, 20).

Mais Pierre, pour mieux faire valoir les droits de Dieu sur nous, insiste sur ce qu'a coûté notre rédemption. Quand se faisait le dénombrement des enfants d'Israël, Dieu exigeait que chaque homme donnât une rançon pour son âme. Cette rançon consistait en un demi-sicle d'argent qu'ils devaient donner pour faire propitiation pour leurs personnes (Exode 30: 11-16). Une fois, en signe de reconnaissance, après avoir été épargnés d'une manière

remarquable dans la guerre contre les Madianites, ils offrirent de l'or au lieu d'argent, (voyez Nombres 31).

L'argent et l'or, comme étant les deux métaux les plus précieux, étaient ainsi destinés à figurer la rédemption. C'est à quoi Pierre fait allusion quand, s'adressant à ces Juifs croyants, il leur dit: «Vous avez été rachetés... non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache» (1 Pierre 1: 18, 19). Il met en opposition la valeur du sang de Christ, valeur infinie aux yeux de Dieu, puisqu'il s'agit de la personne de Christ, avec celle de l'argent et de l'or; et le point sur lequel il veut attirer notre attention, c'est que les droits de Dieu sur ses enfants sont en rapport avec le prix infini du sang par lequel ils ont été rachetés.

C'est ce que nous voyons en type dans la consécration des sacrificateurs. Leur oreille, le pouce de leur main droite et le gros orteil de leur pied droit étaient teints de sang, ce qui signifiait que désormais ils n'étaient plus à eux-mêmes, mais à Jéhovah; qu'ils devaient écouter, agir et marcher pour lui. Il en est de même pour nous. C'est une simple mais bien précieuse vérité, que nous appartenons à Celui qui nous a rachetés. Cela résout toutes les difficultés de notre vie ordinaire. Il ne s'agit pas de notre volonté et de notre bon plaisir, mais de la volonté et du bon plaisir de Dieu. Nous avons été convertis des idoles à Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai et pour attendre son Fils des cieux (1 Thessaloniens 1: 9, 10). Nous comprenons donc bien cette recommandation apostolique: «Si vous invoquez comme Père celui qui, sans avoir égard à l'apparence des personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte durant le temps de votre séjour ici-bas» (1 Pierre 1: 17).

Il ajoute encore un motif. Cet agneau — l'Agneau de Dieu — a été préconnu dès la fondation du monde, mais manifesté à la fin des temps. Dieu a pensé de toute éternité à son peuple, et a manifesté tout ce qu'il avait dans son coeur pour eux par le don de son Fils bien-aimé; et quand Celui qui était mort pour nous racheter était couché dans le sépulcre, Dieu le ressuscita et lui donna la gloire, afin que ceux qui croient, puissent avoir foi et confiance en Dieu. Assurément, c'est un Dieu dont la grâce et l'amour sont parfaits! Il nous a rachetés par le précieux sang de Christ, il nous a faits ses enfants, de sorte que nous pouvons nous adresser à lui comme à notre Dieu et Père; et il est Celui qui, dans son gouvernement, juge selon l'oeuvre de chacun. Qui nous gouvernerait sinon Dieu? Oui, les piliers du gouvernement de sa famille sont son amour et sa grâce, tels qu'il les a montrés dans le don de son Fils unique, et ils reposent sur l'éternelle rédemption qui a été accomplie par le précieux sang de Christ.

Si nous considérons maintenant l'épître aux Hébreux, nous trouverons plus de développements encore sur le caractère et l'objet du gouvernement de Dieu. Nous lisons, à propos des épreuves par lesquelles passaient ces saints: «Si vous endurez la discipline, Dieu agit envers vous comme envers des fils, car qui est le fils que le père ne discipline pas? Mais si vous êtes sans discipline, à laquelle tous participent, alors vous êtes des bâtards et non pas des fils» (Hébreux 12: 7, 8). La discipline est une conséquence du gouvernement; et, comme le dit l'auteur de l'épître, la discipline naît des relations entre un père et son fils. Mais tout ce sujet est si intéressant qu'il vaut la peine de l'étudier dans le contexte.

Au chapitre 11, il est question de la foi, de son action et de sa puissance, avec de nombreux exemples pris parmi les saints de l'ancienne alliance. Mais tous ces exemples ne font que rappeler celui de Jésus Christ, le seul parfait, dont ils ne sont que l'ombre. Lui seul, quelles que soient l'excellence et la piété de ceux qui l'avaient précédé, lui seul est le chef et le consommateur de la foi, Celui qui ne s'en est jamais départi, du commencement à la fin de sa course, «C'est pourquoi», dit l'auteur de l'épître, «ayant une si grande nuée de témoins qui nous entoure, rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux (en les détournant de tous ces témoins) sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi» (Hébreux 12: 1, 2). Sa vie de foi est ici caractérisée en peu de mots. La joie placée devant lui, voilà ce qui l'encourage et le soutient. Mais sa vie ici-bas est résumée brièvement dans ces paroles remarquables: «Il a enduré la croix, ayant méprisé la honte». Quelle vie que la sienne!

Oui, la croix est ce qui caractérise la vie de la foi; mais la foi, qui est «l'assurance des choses qu'on espère et la conviction de celles qu'on ne voit pas» (Hébreux 11: 1), rend capable de mépriser la honte, et à la fin, il y aura pleine jouissance des fruits de la foi, en sa présence qui est un rassasiement de joie, à la droite de Dieu, quoique cette place n'appartienne qu'à Christ.

Maintenant, nous voyons pourquoi l'exemple parfait de notre Seigneur nous est présenté. Dans le sentier de la foi, tous doivent endurer la croix. «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix et me suive» (Matthieu 16: 24). On ne peut éviter la croix. Il faut renoncer au moi, prendre la croix, c'est-à-dire qu'il faut accepter la mort. Mais Dieu produit souvent cet état en nous par le moyen des adversaires, des persécuteurs. C'est pourquoi l'apôtre leur dit: «Considérez Celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes. Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang (vous n'êtes pas morts de la mort des martyrs) en combattant contre le péché» (Hébreux 12: 3, 4). Il encourage ainsi et console ces croyants, en dirigeant leurs regards sur les souffrances inouïes que Christ a endurées, souffrances qui aboutirent au martyre. Sa mort était beaucoup plus encore que cela, car il était en même temps victime pour le péché; mais il s'agit ici simplement de ce qu'il rencontra sur le chemin de la foi.

Ayant ainsi encouragé par l'exemple de Christ les coeurs défaillants des saints, l'apôtre ajoute une autre chose qui appartient spécialement à notre sujet, le gouvernement que Dieu exerce au milieu de ses enfants: «Vous avez oublié, dit-il, l'exhortation qui s'adresse à vous comme à des fils: «Mon fils, ne méprise pas la discipline du Seigneur, et ne perds pas courage, quand tu es repris par lui; car celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agrée» (Hébreux 12: 5, 6). La chose essentielle à remarquer relativement aux voies de Dieu à l'égard de ses enfants c'est ceci, qu'il emploie la contradiction de la part des pécheurs, pour nous, l'opposition et la persécution que nous pouvons rencontrer dans le chemin de la foi, et qu'il s'en sert comme d'une discipline nécessaire. Car dans cet endroit, il n'est pas question de l'action directe de Dieu, mais des épreuves et des difficultés qui se présentent sur

le sentier d'un croyant dans son passage au milieu de la scène de ce monde, difficultés qui, dans la main de Dieu, deviennent des instruments de bénédiction.

Or rien n'est plus précieux que cette vérité bien comprise. Avec quelle paix nos âmes se reposeront alors sur Dieu, car nous savons que toutes ces choses, c'est lui qui les dirige et qu'il les emploie pour notre bien. Nous avons, dans la vie de notre Seigneur, un bel exemple de cette action de la foi en présence de la puissance de l'ennemi. Dans le jardin de Gethsémani, quand, sous la conduite de Judas, une bande d'hommes et d'officiers envoyés par les sacrificateurs et les pharisiens vinrent pour saisir le Seigneur, Pierre, dans l'impétuosité de son zèle et dans son énergie charnelle, tira son épée et frappa l'esclave du souverain sacrificateur et lui coupa l'oreille droite... «Jésus donc dit à Pierre: Remets l'épée dans le fourreau: la coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas?» (Jean 18: 3-11). C'était Satan qui conduisait ces méchants hommes, excitant la contradiction des pécheurs contre notre Seigneur. Leurs pensées et leurs actions étaient mauvaises. Mais notre Seigneur, dans la pleine confiance de sa foi, était au-dessus de ces instruments du méchant et en communion avec son Père, et ainsi il avait voulu recevoir la coupe non de Satan, mais des mains du Père. Il était donc dans une paix et dans un calme parfaits; il ne se laissait pas troubler par la malice et la haine de ses adversaires, sachant que, quoiqu'ils fussent les esclaves de Satan et conduits à son gré, il y en avait un derrière la scène qui faisait servir la rage de l'ennemi à l'accomplissement de ses conseils de grâce et d'amour. Loin de nous la pensée que le Seigneur eût besoin de cette contradiction des pécheurs contre lui, mais il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes; et toutes ces persécutions et ces épreuves étaient sur le sentier dans lequel il marchait pour l'accomplissement de la volonté de Dieu. Comme le chef de notre salut, il a été consommé par les souffrances. Et c'est justement pourquoi il est si précieux de détourner les yeux de toutes choses pour regarder à lui, à lui qui a enduré la croix et méprisé la honte.

Si nous appliquons tout ceci à nous-mêmes, nous pourrions en recueillir d'utiles leçons. Nous apprenons d'abord à voir la main de notre Père dans tout ce que nous rencontrons sur notre chemin, dans toutes les épreuves, quelles qu'elles soient, qui nous viennent de l'injustice, de la méchanceté des hommes, ou qui résultent des circonstances. En le faisant, nous ne serons jamais tentés d'éprouver du ressentiment envers notre prochain; mais nous nous reposerons tranquillement dans les bras de notre Père, avec l'esprit qui animait David, quand, maudit par Shimhi, il dit: «Qu'il me maudisse; car l'Eternel lui a dit: Maudis David; et qui lui dira: Pourquoi l'as-tu fait?» (2 Samuel 16: 10). Oui, toute pensée de révolte se calmera, et l'indignation que fait naître en nous l'injustice ou la persécution s'apaisera, si, en toute humilité et avec une pleine confiance, nous pouvons dire avec notre Seigneur: «La coupe que mon Père m'a donnée, ne la boirai-je pas?»

Une seconde leçon que nous retirons de ce passage des Hébreux, c'est que toutes ces choses ne sont que l'expression de l'amour du Père. C'est celui que le Seigneur aime qu'il discipline; «Dieu agit envers nous comme envers des fils» (Hébreux 12: 6, 7). C'est dire qu'il agit dans son amour paternel, veillant sur nous dans sa tendresse, voyant le besoin que nous avons d'être corrigés ou repris, et permettant que toutes choses accomplissent le but qu'il a



en vue pour nous. Les parents ici-bas passent trop souvent par-dessus les fautes de leurs enfants: ils épargnent la verge pour éviter leurs pleurs, et ainsi, par partialité ou par faiblesse, ils laissent s'invétérer de mauvaises habitudes ou de coupables dispositions. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Il nous aime trop pour jamais épargner la verge, quand elle doit être une bénédiction pour ses enfants. Si nous entrons dans cette pensée, quel changement se produira dans toute notre expérience! En présence des épreuves et des difficultés, nous nous demanderons aussitôt: Qu'est-ce que mon Père a à me dire par cela? De cette manière, les circonstances les plus pénibles ne nous apporteront que des bénédictions.

La troisième leçon a déjà été indiquée, mais nous pouvons la formuler encore d'une manière plus particulière. C'est que Dieu ne nous châtie que quand il y a quelque chose qui l'y oblige. Si cette vérité est gravée au dedans de nous, au lieu de nous plaindre de nos peines ou de nos épreuves, nous chercherons aussitôt en présence de Dieu à découvrir quel secret péché, ou quelle habitude coupable, nous avons laissé s'établir en nous sans les juger, ce qui a fait que Dieu a dû intervenir avec la verge. Car nous ne devons pas oublier que c'est une discipline que nous endurons, et que Dieu agit envers nous comme envers des fils (Hébreux 12: 7). Nous ne mépriserons donc pas la discipline du Seigneur, puisque nous aurons appris qu'il a un motif et une raison pour l'employer; et nous ne perdrons pas courage quand nous serons repris par lui (Hébreux 12: 5), assurés que nous serons de son amour dans ses dispensations à notre égard.

Il y a aussi ce solennel avertissement que, si nous sommes sans la discipline à laquelle tous participent, alors nous sommes des bâtards et non pas des fils (Hébreux 12: 8). Un incident raconté par le vieil évêque Fuller illustre cette vérité. Il vit une fois dans la rue deux jeunes garçons qui se querellaient. En les observant, il comprit lequel des deux était surtout en faute. Là-dessus il voit un homme qui, sortant d'une maison, saisit le garçon le moins coupable et se met à le frapper. L'évêque s'interposant lui dit: Pourquoi frappez-vous ce garçon? c'est l'autre qui mérite le plus d'être puni. — Peut-être, reprit cet homme, mais celui-ci est mon fils. Il en est ainsi pour nous, Dieu châtie ses enfants: «Si donc vous êtes sans la discipline, dit l'Esprit,... alors vous êtes des bâtards et non pas des fils» (Hébreux 12: 8).

Asaph ne comprenait pas cette vérité, quand il dit: «J'ai porté envie aux arrogants, en voyant la prospérité des méchants. Car il n'y a pas de tourments dans leur mort, et leur corps est gras. Ils n'ont point de part aux peines des humains, et ils ne sont pas frappés avec les hommes». Mais de lui-même il dit: «J'ai été battu tout le jour, et mon châtiment revenait chaque matin» (Psaumes 73: 3-14). Sa difficulté disparut quand il entra dans le sanctuaire de Dieu; elle est abordée et résolue par le Saint Esprit dans ce passage de Hébreux 12: 8.

L'apôtre maintenant poursuit son instruction, en établissant d'abord un parallèle puis un contraste. Il nous rappelle que nous avons respecté nos pères selon la chair, quand ils nous disciplinaient. La soumission et le respect pour leurs parents convient à des enfants qui se savent tels. C'est là-dessus que l'apôtre fonde le motif pour se soumettre à Dieu quand il nous discipline: «Ne serons-nous pas beaucoup plutôt soumis au Père des esprits, et nous vivrons?» (Hébreux 12: 9). Le terme «Père des esprits», est ici en contraste avec celui de «pères selon la

chair». Voici le raisonnement de l'apôtre: Si nous respectons les derniers, nous devons d'autant plus respecter le premier. C'est le chemin de la vie. Comme le disait un ancien: «Dieu secoue souvent sa verge pour ne pas être obligé de frapper, et il frappe pour ne pas être obligé de tuer». En cela il manifeste son amour, c'est qu'il veut préserver ses enfants de toute fausse voie, de la voie qui paraît droite à l'homme, mais dont la fin est la mort.

Le but du châtement est maintenant bien établi, et cela en contraste avec la discipline à laquelle nous sommes soumis par nos pères selon la chair. Ceux-ci nous châtaient pour peu de jours, selon qu'ils le trouvaient bon, à propos ou mal à propos, et souvent, hélas! par pur caprice ou pour obéir à un mouvement passager. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Il a toujours en vue notre bien, et son but est que nous soyons participants de sa sainteté. Telle est la grande fin que Dieu se propose toujours — notre sanctification, la conformité à l'image de Christ. Il cherche cette fin par tous les châtements que nous sommes appelés à endurer. Comme la vigne, nos pauvres coeurs s'attachent à droite et à gauche à tout ce qui les entoure; et c'est alors que le Père permet aux épreuves ou aux persécutions, ou peut-être à la maladie, de fondre sur nous et de briser ces liens qui nous retiennent à des objets autres que Christ, et en se faisant connaître à nous, en nous découvrant tout son amour dans les châtements que sa main nous dispense, il cherche à nous sevrer de tout ce qui pourrait empêcher nos progrès, et à nous attirer plus complètement à lui.

Il est peut-être bon de faire remarquer qu'il y a différentes causes de châtements. Dans 2 Corinthiens 12, nous voyons que le but de l'écharde dans la chair était de préserver l'apôtre de l'orgueil spirituel au sujet des merveilleuses révélations qu'il avait reçues, quand il fut ravi dans le paradis.

Dans 1 Corinthiens 11, nous voyons que le Seigneur châtie son peuple pour la manière légère dont ils se conduisaient à sa table. Dans Jean 15, nous voyons que le sarment est émondé pour qu'il porte encore plus de fruit. Mais quelle qu'en soit la cause, quoi que ce soit en nous qui rende la discipline nécessaire, le but que notre Dieu et Père se propose, dans son amour ineffable, c'est toujours notre vraie bénédiction (\*).

(\*) Nous n'avons pas fait de distinction ici entre les différents châtements. Dans 1 Corinthiens 11, le châtement vient du Seigneur, parce que c'est de péchés relatifs à sa table qu'il s'agit. De même, il permet l'écharde dans la chair, parce qu'il s'agit de Paul en tant que serviteur. Le lecteur trouvera un grand profit à remarquer ces différences.

Comme tout ceci nous montre bien les tendres soins et l'amour du Père. Ses yeux sont toujours sur nous, il prend connaissance de notre état et de notre condition, auxquels il conforme ses dispensations, nous envoyant des épreuves, peut-être la maladie, selon les circonstances et selon que le but sera le mieux atteint par un moyen ou par l'autre. Il sait, et lui seul le sait, ce qui touchera le plus promptement nos coeurs; il sait à quel point doit être chauffée la fournaise pour que les scories soient enlevées, et il règle tout en conséquence; mais il est fidèle et ne permettra point que nous soyons tentés au delà de nos forces, mais avec la tentation il donnera aussi l'issue, afin que nous puissions la supporter (1 Corinthiens 10: 13). Oui, «il l'ôta par son vent fort, un jour de son vent d'orient» (Esaïe 27: 8).

Mais l'Esprit de Dieu nous rappelle que cette voie sera douloureuse. «Aucune discipline, pour le présent, ne semble être un sujet de joie, mais de tristesse; mais plus tard, elle rend le fruit paisible de la justice à ceux qui sont exercés par ce moyen» (Hébreux 12: 11,) Dieu veut que nous sentions le châtement. Sans doute, il veut produire en nous le jugement de nous-mêmes et l'humiliation; c'est pourquoi, le résultat de cette discipline sera béni dans la mesure où nous serons exercés par ce moyen. Si ces exercices d'âme n'existent pas, il n'y aura pas non plus de bénédiction. Quand donc il commence à agir à notre égard, notre première pensée doit être: il y a une raison pour cela; et nous serons ainsi placés en présence de Dieu, comme cela eut lieu pour David, quand le fléau de la famine était sur le pays, et qu'il fut poussé à consulter l'Eternel (voyez 2 Samuel 21). Il nous révélera alors pourquoi il a été contraint d'employer la verge, et nous humiliant sous sa puissante main, il nous donnera dans le temps convenable la jouissance du fruit paisible de la justice.

Ce but des voies de Dieu à notre égard nous étant ainsi révélé, l'apôtre peut bien maintenant nous exhorter au courage et à la confiance. «C'est pourquoi, dit-il, redressez vos mains lasses, et vos genoux déjoins, et faites des sentiers droits à vos pieds, afin que ce qui est boiteux ne se dévoie pas, mais plutôt se guérisse» (Hébreux 12: 12, 13). Si nous sommes dans l'agitation et la défiance quand le châtement pèse sur nous, cela peut avoir les plus désastreux effets sur les croyants faibles; tandis que, d'un autre côté, Dieu est glorifié et les âmes sont bénies, quand un saint passant par les eaux profondes s'appuie avec une confiance inébranlable sur le coeur de celui entre les mains duquel nous sommes. Nous ne pouvons donc trop souvent nous répéter que Dieu a un but en nous châtant, et nous ne pouvons compter avec trop de confiance sur son amour pour nous soutenir dans l'épreuve. Comme il est notre Père, il nous gouverne selon son bon plaisir; mais son but, en le faisant, est toujours de nous bénir.

## Chapitre 9 - Les privilèges des enfants de Dieu

Dieu qui nous a introduits dans sa famille, nous y entoure de bénédictions de toutes sortes. Et comme tout est par grâce, nous n'avons droit à rien qu'à notre position en Christ. Où la grâce règne, tout est privilège; mais, dans ce chapitre, nous nous proposons de montrer quelques-uns des privilèges spéciaux que notre Dieu et Père nous a conférés, privilèges qui nous révèlent tout ce qu'il y a dans son coeur, toujours disposé à pourvoir aux besoins de ses enfants. Tout, dans ses conseils de grâce, est une manifestation de lui-même et de son amour immuable, aussi nous pouvons reporter tous ces privilèges à son propre coeur comme à leur source. Comme nous l'avons fait remarquer dans un précédent chapitre, le Seigneur dit, avant de quitter la scène de ce monde: «Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux» (Jean 17: 26). Ce n'est pas seulement que nous sommes les objets des affections du Père; mais son amour, dans la même mesure qu'il était en Christ, est aussi en nous; — en nous, parce que Christ lui-même est en nous, et qu'ainsi il est le milieu par lequel cet amour se répand dans nos âmes. Quelque faiblement que nous entrions dans cette pensée, nous n'aurons pas de difficulté à comprendre

la nature des précieux privilèges qu'il nous a conférés. Mais il est de toute importance que nous commençons avec l'amour du Père, et non pas avec les privilèges, qu'en un mot nous cherchions à comprendre les privilèges à la lumière de l'amour, plutôt que l'amour à la lumière des privilèges. C'est la voie divine. C'est ainsi que l'apôtre dit: «Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui?» (Romains 8: 32). Les dons inférieurs découlent du plus grand de tous.

Le premier privilège à signaler est celui des soins du Père. Notre bien-aimé Seigneur, lui-même, a attiré notre attention là-dessus en Luc 12. Ce chapitre suppose que le Seigneur est absent de ce monde; nous sommes donc appelés à attendre son retour (voyez Luc 12: 35, 36). Le Seigneur parle en premier lieu des dangers auxquels sont exposés les siens par la persécution, — persécution excitée contre eux par Satan. Après les avoir exhortés à ne pas craindre ceux qui tuent le corps et qui, après cela, ne peuvent rien faire de plus, mais plutôt à craindre Celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne, il les encourage en leur rappelant les soins constants de Dieu. Qu'il est admirable de voir comment ils s'exercent. Ne vend-on pas, dit-il, cinq passereaux pour deux sous? et pas un d'entre eux n'est oublié devant Dieu; ou, comme porte l'évangile de Matthieu, «pas un d'entre eux ne tombe en terre sans votre Père» (Matthieu 10: 29). L'application est évidente, aussi continue-t-il en disant: «Les cheveux même de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc pas: vous valez mieux que beaucoup de passereaux» (Luc 12: 7).

Quelle consolation ces paroles renferment pour les enfants de Dieu! Nous sommes souvent aussi exposés à des dangers de diverses natures, et notre vie est souvent menacée, soit par les ennemis et les persécuteurs, soit par d'autres causes. Dans notre service journalier, à la maison ou dans les visites que nous faisons à des malades souffrant de maladies contagieuses, en voyage sur terre ou sur mer, la mort nous menace. Mais nous avons ici le vrai remède qui pourvoit à tout — les cheveux même de votre tête sont tous comptés. Cette pensée nous fait aller courageusement en avant, non pas que nous soyons insensibles au péril, mais parce que nous sommes pénétrés du sentiment de la protection et des soins d'un Père qui veille sur nous. C'est la simple vérité que nous avons dans cette parole d'un poète: «Aucune flèche ne frappe qu'au moment où le permet l'amour de Dieu». Comment l'enfant de Dieu pourrait-il donc avoir peur? Sa seule crainte devrait être d'être infidèle et de craindre l'homme plus que Dieu, d'oublier cet amour constant qui le rend invulnérable à toutes les armes que Satan emploie pour travailler à sa ruine, jusqu'au temps que Dieu a fixé. Si les enfants de Dieu étaient dans la puissance de cette vérité, ils seraient aussi beaucoup moins inquiets et anxieux dans les temps de maladie. Dieu nous permet d'user de moyens, mais combien souvent n'y a-t-on pas recours dans un esprit d'incrédulité, comme si notre rétablissement dépendait uniquement de l'aide et des conseils humains? Sans doute, si un passereau ne peut tomber à terre sans la permission de notre Père, ses enfants ne le peuvent pas non plus. Non, les cheveux même de notre tête sont tous comptés, et Dieu est honoré quand nous demeurons dans le calme et dans la confiance, en présence des plus grands

dangers, étant assurés que les maladies, comme les ennemis, ne sont que des instruments dans sa main pour exécuter les conseils de son amour.

Le Seigneur applique ceci d'une autre manière encore. Pendant notre passage comme pèlerins et étrangers dans ce monde, nous avons certains besoins. Nous sommes tout à fait indépendants de la scène que nous traversons, sauf pour ce qui regarde nos corps. Pour tout le reste, nous pouvons bien dire avec le Psalmiste, que c'est un pays desséché où il n'y a point d'eau. Mais nos corps ont des besoins, il faut les nourrir et les vêtir. Notre Seigneur, dans sa tendresse et sa sympathie pour nous, prend connaissance de ces besoins; et il le fait, parce qu'il sait combien souvent il arrive que les soucis causés par ces besoins viennent se mettre entre nos âmes et lui-même, pour nous ôter la jouissance de l'amour du Père. Dans la parabole du semeur, il mentionne, en effet, les soucis de ce monde comme une des choses qui étouffent la semence de la Parole, en sorte que aucun fruit ne vient à maturité. Il a aussi préparé un remède à ce mal. Il dit à ses disciples de n'avoir pas de souci pour leur vie, de ce qu'ils mangeraient, ni pour leur corps, de quoi ils seraient vêtus, et pour donner plus de force à l'exhortation, il leur rappelle que la vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement, et il appuie son exhortation par deux exemples qui nous parlent des soins de Dieu pour nous, exemples qui frappaient sans cesse leurs yeux, les oiseaux de l'air et les lis des champs qu'ils voyaient dès qu'ils faisaient un pas hors de leurs demeures. Ils avaient ainsi sans cesse l'occasion de se rappeler que Dieu nourrit les uns et revêt les autres, et que, puisque eux-mêmes avaient plus de valeur, à ses yeux, que les corbeaux ou les lis, à plus forte raison il les nourrirait et les vêtirait (Matthieu 6).

Comme les voies de Dieu sont parfaites! et comme ces paroles sont merveilleusement propres à combattre la tendance de nos cœurs à s'inquiéter, au sujet des choses terrestres! Mais il va plus loin encore. Il leur rappelle que si les nations du monde recherchent toutes ces choses, il n'en doit pas être de même des enfants de Dieu. Penser aux choses de ce monde est ce qui caractérise les hommes de ce monde. Et qu'est-ce qui peut délivrer les enfants de Dieu de cet esclavage? La confiance dans les soins et l'amour du Père. C'est pourquoi le Seigneur ajoute: «Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses» (Matthieu 6: 32). Quelle puissance nous avons dans cette bienheureuse assurance, quand elle s'est emparée de nos âmes! Quand nous sommes dans la détresse, dans des circonstances difficiles, dans l'angoisse au sujet de notre pain quotidien, cette pensée: «Notre Père sait», devrait dissiper toute crainte et bannir tout découragement. Si donc nous, qui sommes méchants, savons donner de bonnes choses à nos enfants, comme le Seigneur nous l'a enseigné ailleurs, combien plus notre Père céleste donnera-t-il des biens à ceux qui les lui demandent. Oui, ses yeux sont sur chacun de ses enfants. Il voit tous leurs besoins et, s'il tarde à y pourvoir, ce n'est que pour les bénir davantage. Nous pouvons donc bien dire avec Habacuc: «Le figuier ne fleurira pas, et il n'y aura aucun fruit dans les vignes; le fruit de l'olivier trompera l'attente, et les champs ne donneront point de nourriture; le menu bétail manquera aux parcs, et il n'y aura plus de boeufs dans l'étable. Mais moi, je me réjouirai en l'Eternel, je tressaillirai de joie dans le Dieu de mon salut» (Habacuk 3: 17, 18).

La seule préoccupation des enfants de Dieu, c'est le royaume de Dieu, ce sont ses droits et ses intérêts. «Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus» (Matthieu 6: 33). C'est-à-dire que la volonté de Dieu doit être notre seule loi, et que nos coeurs doivent être fixés sur les choses du ciel plutôt que sur celles de la terre. Sa gloire doit être la fin et le but de nos vies; et lui, de son côté, veillera à tout pour nous. Sa fidélité s'engage à pourvoir à tous les besoins de ses enfants, quand ils cherchent son royaume. C'est comme le poète le dit:

Trouvez votre plaisir à servir le Seigneur,  
Et vous serez l'objet de sa sollicitude.

Il n'est donc pas nécessaire de vous amasser des trésors sur la terre. Si nous le faisons, nos richesses sont exposées aux voleurs et à la teigne; et outre cela, là où est notre trésor, là aussi sera notre coeur (Matthieu 6: 19-21). Si donc notre trésor est dans ce monde, notre coeur y sera aussi; il faut donc que Christ soit notre seul trésor, afin que nos coeurs soient fixés sur lui. Si nous faisons de la gloire de Dieu notre objet, nous serons à l'abri des inquiétudes au sujet des choses temporelles, parce qu'il veille sur nous et travaille pour nous; nous pouvons donc passer à travers la scène de ce monde comme étrangers et pèlerins, ayant les reins ceints et nos lampes allumées; et comme des serviteurs attendent leur maître, nous attendons le retour de notre Sauveur qui nous prendra à lui, afin que nous soyons avec lui dans la maison du Père.

Un autre précieux privilège dont jouissent les enfants de Dieu, c'est de lui présenter leurs besoins. En d'autres termes, ils sont avec le Père dans des rapports d'intimité. Combien souvent le Seigneur Jésus l'a rappelé à ses disciples: «En vérité, en vérité, je vous dis que toutes les choses que vous demanderez au Père en mon nom, il vous les donnera. Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom; demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit accomplie» (Jean 16: 23, 24). Qui comprendra toute l'étendue de la bénédiction renfermée dans un tel privilège, de nous décharger de tous nos soucis et de toutes nos peines dans le coeur de Celui qui nous comprend et nous aime?

Mais que pouvons-nous dire au Père dans nos prières? demandera-t-on peut-être. Il n'y a ni limites, ni réserve. Tout ce qui nous trouble, tous nos besoins, nos difficultés ou nos chagrins passagers, tout peut être dit à Celui dont l'oreille est toujours ouverte à nos cris. Comme le dit l'apôtre Paul: «Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu» (Philippiens 4: 6). Il veut que nous soyons dans l'intimité de son amour, que nous soyons absolument sans réserve devant lui, que nous lui disions tout sans rien garder par devers nous. Il n'y a jamais danger pour nous à ce que nous lui disions trop, c'est plutôt le contraire qui est à redouter. Et plus nous connaissons son coeur, plus nous serons disposés à user de ce privilège. Comme quelqu'un l'a dit: «Tout ce qui est souci pour nous, devient soin pour nous dans le coeur de Dieu». C'est pourquoi, nous n'avons jamais à craindre d'aller trop loin dans nos requêtes. Il aime à entendre le cri de ses enfants, car il sait bien que ce cri est l'expression de leur confiance en lui. Il se peut, et c'est souvent le cas, que ce soit un cri insensé; mais c'est toujours le cri de son enfant, et il n'est jamais fatigué de l'entendre. Nous

avons dans l'Écriture bien des exemples propres à nous encourager, exemples du caractère le plus familier. Voyez comme Ananias, quand le Seigneur l'envoie à Saul, se hasarde à rappeler au Seigneur le caractère de celui auprès duquel il devait se rendre, comme si le Seigneur n'en savait rien! «Seigneur», dit-il, «j'ai oui parler à plusieurs de cet homme, combien de maux il a faits à tes saints dans Jérusalem; et ici il a pouvoir, de la part des principaux sacrificateurs, de lier tous ceux qui invoquent ton nom» (Actes des Apôtres 9: 13, 14). Et cela ne déplut pas au Seigneur, mais, plein de tendresse pour son serviteur, il lui dit: «Va; car cet homme m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les nations et les rois, et les fils d'Israël» (Actes des Apôtres 9: 15). C'est ainsi que le Seigneur aime que nous répandions nos cœurs devant lui, en ayant toujours pleine confiance en son amour.

Cependant, et malgré cela, le Seigneur ne promet pas toujours d'exaucer nos requêtes. Dans le passage de Jean cité plus haut, il est dit que tout ce que nous demanderons au nom de Christ nous sera accordé. Au nom de Christ — cette expression signifie que nous sommes devant Dieu selon ce que Christ est lui-même, et qu'en conséquence nous avons tous ses droits sur le cœur du Père. Mais on verra aussitôt que nous ne pouvons être devant le Père au nom de Christ, pour lui demander quelque chose qui ne serait pas selon sa volonté. Nous ne pourrions pas même dire à un bienfaiteur humain que nous venons au nom d'un autre dont nous n'aurions pas l'approbation. Et nous ne pourrions pas employer le nom de Christ dans nos requêtes, si le Saint Esprit ne le produisait pas dans nos cœurs selon la volonté de Dieu; mais toute demande pareille, sera infailliblement exaucée, comme Christ le dit lui-même positivement.

Si nous considérons maintenant le passage des Philippiens, c'est différent. Nous pouvons, selon ce passage, exposer en toutes choses nos requêtes et nos supplications avec des actions de grâces (Philippiens 4: 6); mais il n'est pas dit que nos requêtes seront exaucées. Il y a seulement la promesse que la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence gardera nos cœurs et nos pensées dans le Christ Jésus. Cela est infiniment précieux, car, nous le voyons, Dieu veut que nous soyons devant lui dans une confiance parfaite, jouissant d'une pleine liberté, en sorte que nous puissions lui exposer tous nos besoins, et s'il n'exauce pas nos prières, parce que dans son amour et dans sa sagesse il juge que cela vaut mieux pour nous autrement, il gardera pourtant nos cœurs dans sa paix ineffable. Si nous déposons nos fardeaux devant lui, en lui disant tout ce qui est dans nos cœurs, il nous fera connaître par Jésus Christ cette paix parfaite que rien ne peut troubler. Nos cœurs seront en repos, pleins de confiance dans l'amour du Père et gardés par la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence.

On peut considérer ce privilège sous un autre aspect qu'il ne faut pas laisser de côté. Quand nous sommes devant Dieu, notre Père, c'est sans doute, non seulement pour lui exprimer nos désirs, mais aussi pour lui rendre nos actions de grâces et nos louanges. Comment, en effet, pourrions-nous être dans la présence du Père, avec le sentiment de tout son amour et de sa grâce, sans être prosternés devant lui dans l'adoration? ce qui d'ailleurs est entièrement selon la pensée de son cœur. Le Seigneur dit à la femme de Samarie: «L'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité;

car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent» (Jean 4: 23). Qu'il est précieux de le savoir! Non seulement Dieu, dans sa grâce infinie, cherche les pécheurs perdus et les supplie par l'évangile d'être réconciliés avec lui, mais, comme Père, son cœur soupire après des adorateurs. C'est pour répondre à ce désir que Christ est venu dans le monde, qu'il est mort sur la croix, qu'il est ressuscité d'entre les morts; qu'il est monté dans les lieux célestes, qu'il a envoyé le Saint Esprit et fait annoncer l'évangile. Et par grâce nous avons été amenés à croire son témoignage, nous sommes nés de nouveau, nous avons été lavés de nos péchés par le précieux sang de Christ, et nous avons reçu l'Esprit d'adoption par lequel nous crions: «Abba, Père».

Le sentiment que nous avons de la grâce et de la miséricorde de Dieu en Christ serait bien peu de chose si, avec la conscience que nous sommes devant lui, nous ne pensions qu'à nos propres besoins. Plus nous sommes pénétrés de reconnaissance pour toutes les bénédictions que nous avons reçues, plus nous nous souvenons de ce qui est dû à Celui qui nous a sauvés et a fait de nous ses enfants. Les droits du Père doivent toujours avoir la première place dans le cœur de l'enfant; car le Père a ses droits, comme il le dit lui-même par la bouche du prophète: «Si donc je suis père, où est l'honneur qui m'est dû?» (Malachie 1: 6). Le respect et l'adoration lui appartiennent, en vertu des relations dans lesquelles il veut bien se trouver avec nous. Tout le monde confessera que cela est vrai; mais s'il a, sans aucun doute, des droits absolus sur nous, droits qui exigent nos hommages et l'adoration de nos cœurs à cause de la rédemption accomplie, nous, de notre côté, devons trouver nos délices à penser au privilège que nous avons d'être admis en sa présence en qualité d'adorateurs. Plus nous nous souvenons que c'est uniquement par grâce que nous occupons cette heureuse position, plus nos cœurs seront remplis de reconnaissance et de louanges. Nous pouvons donc bien nous demander si nous sommes assez sensibles à ce privilège. Les moments, plus ou moins longs, que nous passons chaque jour devant Dieu comme notre Père, de quoi sont-ils remplis? Est-ce la prière ou la louange qui en occupe la plus large place? Sont-ce nos besoins ou ce qui lui est dû? Si, étendant le cercle de ces questions, nous considérons nos assemblées entre enfants de Dieu, quand nous sommes réunis en sa présence, est-ce la prière ou l'adoration qui domine? Il est bon de nous examiner à cet égard; car, comme nous l'avons vu, le Père cherche des adorateurs; il prend donc plaisir à voir ces adorateurs réunis comme tels, il aime à entendre les accents joyeux de leur culte et de leur reconnaissance.

Il y a encore un autre privilège dont nous jouissons quand, dans la puissance de l'Esprit, nous atteignons le caractère le plus élevé du culte. L'apôtre Jean nous dit: «Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ» (1 Jean 1: 3). Or, d'après l'enseignement de l'Écriture, cette place appartient à tous ceux qui ont reçu Christ comme la vie éternelle. Ayant une nouvelle nature et la vie éternelle, nous sommes introduits dans la communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. C'est là notre position. Il ne peut y avoir une expression plus élevée de la grâce; et il ne nous est pas possible, dans notre état présent, de concevoir l'étendue illimitée de bénédiction qui caractérise cette position. Par grâce, nous pouvons goûter quelque chose de cette jouissance ineffable; le Saint Esprit nous conduit quelquefois



sur quelque Pisga, d'où nous pouvons embrasser l'héritage, et dans notre mesure nous connaissons maintenant déjà le caractère de cette communion qui est toute céleste, et dont l'éternité elle-même nous dévoilera seule les trésors infinis.

Nous pouvons encore demander ce que signifie cette expression: «Avoir communion avec le Père». C'est être rempli de ses pensées, de ses désirs, de son objet et de ses affections. Il en est de même de la communion avec le Fils. Par exemple, si Christ est l'objet du cœur du Père et que la gloire de Christ soit le but de tous ses conseils, si je suis en communion avec le Père, Christ sera aussi l'objet de mon cœur; et mon but dans tout ce que je suis et que je fais sera sa gloire. Et si Christ a la gloire du Père en vue dans tout ce qu'il accomplit maintenant encore, comme quand il était sur la terre, et si je vis dans la communion avec le Fils, la gloire du Père sera aussi la pensée dominante de mon âme. Quelle position bénie! C'est notre privilège d'être délivrés de nous-mêmes, de nous perdre dans l'amour du Père et du Fils! Quand nos esprits sont remplis de pensées et d'affections divines, le moi disparaît. Pourrai-je poursuivre mes pensées et mes desseins, si je suis occupé de ceux du Père et du Fils? Tiendrai-je à mes propres affections, si je suis possédé par celles qui remplissent le cœur du Père et celui de son Fils Jésus Christ?

Loin de moi cette pensée! Plutôt être perdu dans cet océan de bénédiction qui, dans la grâce merveilleuse de Dieu, s'ouvre devant moi et devant tous ses enfants! Ah! comme nous sommes humiliés, quand nous comparons les pensées de Dieu pour nous, avec nos propres pensées! Puissent tous ses enfants qui lisent ces pages, désirer répondre plus pleinement à ses desseins de grâce, afin que nous connaissions cette communion avec le Père et avec son Fils bien-aimé!

C'est aussi notre privilège, comme enfants de Dieu, d'habiter déjà maintenant en esprit dans la maison du Père. Quand le fils prodigue revient et qu'il a reçu le baiser du père, la plus belle robe, l'anneau au doigt et les sandales aux pieds, il disparaît, perdu dans la joie de la maison du père. Mais qui peut douter que la maison du père et sa table ne soient désormais la place naturelle qui lui appartient?

Il est important de faire remarquer que la table du Père ne doit pas être confondue avec la table du Seigneur. Celle-ci est dressée pour nous sur la terre, tandis que l'autre l'est là-haut. A la table du Seigneur, nous rappelons sa mort. Aussi souvent que nous mangeons le pain et que nous buvons la coupe, nous annonçons la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne (1 Corinthiens 11: 26). A la table du Père, nous avons communion avec lui dans sa propre joie, exprimée dans ces paroles: «Amenez le veau gras et le tuez; et mangeons et faisons bonne chère; car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé» (Luc 15: 23, 24). De plus, c'est comme membres du corps de Christ (1 Corinthiens 10: 16, 17), que nous sommes réunis autour de la table du Seigneur. Nous sommes aussi enfants de Dieu, par sa grâce ineffable; mais c'est en qualité de membres du corps de Christ, que nous nous souvenons de lui dans sa mort. C'est seulement par le fait que nous sommes enfants, que nous jouissons du privilège d'avoir une place à la table du Père.

Oui, c'est le privilège de tous les rachetés de Dieu d'habiter dans la maison du Père et de s'asseoir à sa table. La place où leur Père lui-même habite est devenue la leur. Il en est ainsi dans les familles terrestres. Un enfant ne demande pas s'il peut entrer dans la maison de ses parents. Il est tellement sûr de leur amour qu'il sait qu'il est le bienvenu, et qu'il ne sera jamais un intrus. Une telle pensée serait indigne du cœur de ses parents. Si rien n'est venu troubler l'intimité de leur affection, les parents se réjouissent de sa présence, et l'enfant de la leur. A plus forte raison en est-il ainsi des rapports de Dieu avec ses enfants. Il prend plaisir à les avoir devant lui, à être entouré des siens. Et il nous a placés en sa présence, afin que nous puissions savoir quelle joie il y a à être devant lui, à se reposer auprès de lui dans la conscience que nous sommes les objets de son cœur, aimés comme Christ lui-même (Jean 17: 23). La porte de sa maison ne nous est jamais fermée, la seule chose qui nous en tienne éloignés, c'est la folie de nos pensées, de nos voies et de nos actes. Et si le sentiment de péchés non pardonnés nous tient à distance et en dehors, tandis que nous pouvons être au dedans, souvenons-nous que «si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9). Nous pouvons rendre grâce au Père qui nous a rendus participants de l'héritage des saints dans la lumière; et dans sa grâce, il a pourvu à ce que, quand nous avons péché, nous fussions purifiés par le lavage d'eau, par la Parole, afin que rien ne nous empêche d'être dans une communion constante avec lui dans son amour.

Puisque donc notre place est déjà maintenant dans la maison du Père, demandons-nous si nous comprenons ce que c'est que d'y être? Quand nous avons accompli notre service ou terminé nos occupations, retournons-nous instinctivement à la maison du Père comme à notre lieu de prédilection, où nous trouvons rafraîchissement, joie et bénédiction? Dans l'épître aux Ephésiens, les saints sont représentés comme habitant en présence du Père, comme sortant de là pour accomplir leur service, et comme appelés à révéler dans leur marche le caractère du Dieu souverainement bienheureux, en présence duquel ils se tiennent, et la place qui est la leur. Ils agissent comme représentants de leur Père et de sa demeure, afin que d'autres, enseignés par eux, soient attirés vers la même position. Ceux, par exemple, qui ne se trouvent qu'occasionnellement à la cour n'en connaissent guère les manières, les habitudes, les usages. Mais ceux qui y vivent, en prennent le ton et deviennent bientôt eux-mêmes des hommes de cour. Il en est ainsi des enfants de Dieu. S'ils ne font que de rares visites dans la maison du Père, si, la plupart du temps, ils trouvent leur jouissance ailleurs, ils n'apprennent jamais à connaître ni le cœur du Père, ni les habitudes de sa maison; c'est pourquoi, ils ne peuvent que mal représenter Celui qui a daigné faire d'eux ses enfants.

Prenons garde de ne pas traiter légèrement l'amour du Père en ne recherchant pas activement sa présence. Nous ne pourrions jamais sonder les profondeurs de son cœur, et cependant il répand tout son amour sur ceux qui étaient autrefois ses ennemis et qui sont maintenant ses enfants rachetés. Plus nous comprendrons cela, plus nous voudrions jouir du privilège qu'il nous a accordé de vivre en sa présence comme ses enfants. La croix de Christ est la mesure de son amour insondable. Mais plus nous vivons avec le Père, plus nous apprendrons à connaître cet amour, et plus aussi nous apprécierons cette grâce merveilleuse

qui a fait de nous ses enfants, et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers; héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. Son cœur, ses yeux, sa main, sont à notre service, et il veut que nous jouissions pleinement de toutes les bénédictions qu'il nous a accordées en Christ, et qu'il met jour après jour à notre portée pendant notre passage à travers le désert. Tout ce que Dieu est, est pour nous, parce qu'il nous a rachetés par le précieux sang de Christ, et toutes les richesses du cœur du Père sont continuellement répandues sur nous, parce que nous sommes ses enfants. Qu'il nous donne davantage de cette sainte hardiesse qui nous rendra capables de nous approprier tous les privilèges qu'il nous a conférés et qui sont comme l'expression de sa grâce et de son amour!

## Chapitre 10 - La condition future et la demeure des enfants de Dieu

Nous avons passé en revue bien des aspects différents de la vérité quant aux enfants de Dieu. Il y a cependant encore une chose à considérer, c'est leur condition et leur demeure futures. Un passage de l'épître aux Romains servira de base à notre étude de ce sujet. Nous lisons en Romains 8: 28, 29: «Mais nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos. Car ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères».

Il y a, dans ce passage, deux choses distinctes quoique réunies. La première, c'est que de toute éternité la pensée de Dieu a été de rendre tous ses enfants conformes à l'image de son Fils, — de ce Fils qui, tout en ayant la prééminence comme il convient à sa personne et à sa dignité, est pourtant le modèle de tout enfant de Dieu. Ce précieux passage des Romains nous montre mieux que beaucoup d'autres, les infinies richesses de la grâce de Dieu, et ce résultat a lieu de nous surprendre si nous considérons ce que nous sommes par nous-mêmes. Il nous explique aussi tout le secret de la rédemption. Il est bien vrai que Dieu, dans sa miséricorde et sa grâce, nous a élus dans la vue d'accomplir ses desseins de miséricorde à notre égard, mais il faut se garder d'oublier que le motif suprême de la grâce de Dieu dans la rédemption, tel qu'il est manifesté dans ses conseils éternels, est la gloire de son Fils bien-aimé. Les enfants de Dieu sont ici sur la scène que décrit ce passage, mais Christ en est le centre, Christ comme le premier-né entre plusieurs frères. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que Dieu, dans sa grâce et dans son amour, nous a associés à son Fils unique dans les conseils qu'il a formés pour sa gloire. Associés avec lui maintenant, — car nous sommes ses cohéritiers, — nous serons associés avec lui dans toute l'éternité; car s'il est le premier-né, il daigne pourtant nous appeler ses frères. La famille ne serait pas complète sans lui, ni, béni soit son nom! sans nous. C'est pourquoi il dit à Marie: «Va vers mes frères et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17).

Une autre chose encore peut servir à illustrer le vrai caractère de la rédemption. Christ, — et Christ dans la gloire, — cela est évident d'après ce passage, était toujours dans la pensée de Dieu, soit comme le fondement, soit comme l'objet de ses conseils. Les enfants de Dieu ne doivent pas être rendus conformes à l'image d'Adam, mais à l'image de Christ. L'introduction

de la semence de la femme n'était pas une pensée venue après coup, pour ainsi dire, ni seulement un moyen de remédier au dommage que Satan avait causé à la création par la folie de l'homme, mais plutôt la manifestation du secret renfermé dans le coeur de Dieu pour sa propre gloire, comme pour celle de son Fils bien-aimé. Le premier Adam, comme homme responsable, fut introduit sur la scène; mais le résultat ne servit qu'à prouver combien il était incapable de porter le poids de la gloire de Dieu, quoiqu'il fût entouré de tout ce qui pouvait favoriser sa dépendance et son obéissance, ou l'aider à maintenir l'honneur de Celui dont il était le représentant. Il tomba, et nous le savons, de la manière la plus désastreuse, mais Dieu intervint et prouva, comme toujours, qu'il était au-dessus de l'ennemi, là où celui-ci avait agi avec orgueil, car le triomphe apparent de Satan ne fut que l'occasion de la révélation du second Adam — non pas l'homme responsable, mais l'homme selon le conseil de Dieu, Celui dans lequel et par lequel Dieu accomplirait tous ses desseins à sa louange et à sa gloire éternelles. Or ce second homme, le Fils de Dieu, est celui auquel tous les enfants de Dieu doivent être rendus conformes, afin que, pendant toute l'éternité, ils puissent briller en réfléchissant sa lumière, et contribuer ainsi à sa gloire, et à la gloire de Celui par les conseils miséricordieux duquel ils ont été rachetés.

La seconde chose que nous enseigne ce passage, c'est que Dieu travaille déjà maintenant dans ce but. Dans toutes ses dispensations présentes à notre égard, dans nos diverses expériences, dans toutes nos épreuves, dans les tribulations, les dangers, les persécutions, que nous rencontrons sur notre chemin, c'est Dieu qui nous conduit et qui emploie tout ce qu'on appelle des adversités, comme le sculpteur emploie son ciseau, pour produire la conformité à l'image de son Fils. Le résultat, comme on le verra plus tard, ne sera pas pleinement obtenu ici-bas, mais c'est le but que Dieu a toujours en vue. Ayant cette confiance, car il nous le révèle dans sa Parole, nous pouvons dire avec joie: «Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos» (Romains 8: 28). Quelle ineffable consolation pour nos âmes! Toutes choses, sans exception, oui, toutes les choses amères et les choses douces, l'adversité et la prospérité, la maladie et la santé; oui, la tribulation, la détresse, la persécution, la famine, la nudité, le péril ou l'épée, toutes ces choses ne sont que des instruments dans les mains de Dieu pour amener la fin qu'il se propose. Avec quel calme nous pouvons donc nous reposer en lui et dans son amour! Comme Jacob, nous sommes peut-être souvent tentés de dire: «Toutes ces choses sont contre nous»; mais non, elles sont pour nous, travaillant ensemble pour notre bien. Nous pouvons ne pas voir la nécessité de ces épreuves, mais Dieu veille sur nous, tenant compte de tout, de ce que notre état réclame et du résultat produit par ces choses. Il voit la condition à laquelle il veut nous amener, et il nous fait passer par le chemin qui nous conduit à la bénédiction.

Or nous serons puissamment soutenus, si nous avons les yeux fixés sur Celui à qui nous devons être rendus conformes. Dieu, comme nous l'avons vu, a Christ devant lui; et si Christ est aussi devant nos âmes, ce qui est l'objet de Dieu est donc aussi le nôtre. C'est ce qu'il veut pour nous, et il ne pouvait nous exprimer plus complètement, d'une autre manière, les richesses de la grâce qu'il nous a accordée en Christ. C'est au-dessus de notre conception,

quoique nous sachions que cela est, que Dieu veuille nous associer ainsi avec lui, qu'il nous mette dans cette heureuse position où nous pouvons nous réjouir de ce qui fait les délices de son coeur. De plus, avoir les yeux sur Christ, c'est le moyen, pour nous, d'être transformés à son image. C'est ainsi que nous lisons: «Or nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit» (2 Corinthiens 3: 18). Dieu nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, mais il travaille à amener ce résultat par les moyens qu'il a lui-même préparés, et tout ce qui se rencontre sur notre chemin y contribue. Mais maintenant, ici-bas, beaucoup de choses dépendent de la disposition de nos âmes. Il est parfaitement vrai que tout croyant est dans la position où il peut contempler le Seigneur à face découverte; c'est la position du chrétien par opposition à celle du Juif. C'est sur quoi il faut toujours insister; mais il faut néanmoins ne pas l'oublier, c'est dans la mesure où nous avons conscience de notre position, que nous serons transformés à l'image de Christ. Supposons, par exemple, deux enfants de Dieu, l'un négligent, indifférent, mondain, l'autre zélé, dévoué, trouvant sa joie à s'occuper de Christ; le dernier aura bientôt devancé l'autre pour la conformité croissante avec Christ. L'oeuvre est tout entière de Dieu, mais il emploie des moyens; et là où le coeur est engagé dans la poursuite du but, il y aura progrès dans la grâce et dans la connaissance du Seigneur Jésus Christ.

C'est ce que nous comprendrons aussitôt, si nous considérons un moment la signification de ce passage. Nous contemplons la face découverte du Seigneur, et cette face du Seigneur nous révèle toute la gloire de Dieu (voyez 2 Corinthiens 4: 6). C'est que toute la gloire morale de Dieu, — la somme de ses perfections spirituelles, l'excellence de tous ses attributs, — tout est concentré dans la face de Christ comme homme glorifié à la droite de Dieu. Occupés de lui, l'ayant devant nous comme notre modèle, méditant sur sa perfection et sur sa beauté morale, telles qu'elles sont révélées, et révélées pour nous dans la Parole écrite, où nous pouvons entrer en contact avec lui et jouir de lui, nous sommes transformés en la même image de gloire en gloire, étant toujours transformés et passant d'un degré à l'autre, parce que, aussi longtemps que nous serons dans ce monde, nous n'atteindrons jamais sa parfaite ressemblance. La perfection ne se trouve qu'en Christ, et elle ne sera en nous que quand nous serons avec lui là où il est. Mais en attendant, la gloire dont nous sommes occupés et que nous considérons, devient une puissance formatrice par l'opération de l'Esprit de Dieu — elle laisse son empreinte sur nous, produisant sans cesse en nous le reflet de sa propre beauté, et de cette manière nous sommes transformés jour après jour à la ressemblance de Christ. Si donc nous sommes occupés d'autre chose, si nous laissons d'autres objets s'emparer de nos coeurs, nous sommes en opposition au but pour lequel Dieu nous a pris à lui; tandis que, si Christ fait nos délices et notre joie, nous sommes dans le plein courant de sa pensée et, comme l'argile dans les mains du potier, nous nous laissons modeler comme il lui plaît. Quelle bénédiction pour nous tous, non seulement si nous comprenons quel objet Dieu a en vue, mais encore si nous sommes en communion avec lui quant à cet objet, et si notre seul désir est que ses desseins à notre égard soient accomplis.

Tel est donc le but de Dieu, de nous rendre conformes à l'image de son Fils. Si, maintenant, nous prenons un autre passage, nous y verrons le but réalisé. «Bien-aimés», écrit l'apôtre Jean, «nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; mais nous savons que quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (1 Jean 3: 2, 3). L'apôtre met ici en opposition la condition présente des enfants de Dieu avec leur condition future. Maintenant, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Quant à l'apparence extérieure, nous paraissions comme les autres hommes. Le Seigneur lui-même ne pouvait pas être reconnu par l'oeil naturel. Si nous l'avions rencontré dans les rues d'une des villes de la Galilée ou à Jérusalem, nous n'aurions vu en lui qu'un homme de la classe inférieure. Nous aurions dit avec les Juifs incrédules: «Celui-ci n'est-il pas le charpentier, le fils de Marie et le frère de Jacques, et de Joses, et de Jude, et de Simon?» (Marc 6: 3). Jean Baptiste même dit qu'il ne le connaissait pas, jusqu'à ce qu'il vit l'Esprit descendant et demeurant sur lui. Il en est ainsi des enfants de Dieu. Ils ont le même corps d'humiliation que les autres hommes, ils ont les mêmes épreuves, les mêmes chagrins, ils rencontrent les mêmes difficultés sur leur chemin de tous les jours; c'est pourquoi le monde ne les connaît pas, parce qu'il ne le connaissait pas. Il y a un grand changement en eux, ils ont été amenés des ténèbres à la merveilleuse lumière de Dieu; ils ont reçu l'Esprit d'adoption par lequel ils crient: «Abba, Père»; ils ont le ciel lui-même en vue avec le retour du Seigneur; mais toutes ces choses ne sont saisies et l'on n'en jouit que par la foi. Elles ne sont rien pour l'oeil de l'homme naturel, car ces choses ne sont pas encore manifestées.

Mais Jean nous transporte au temps où elles le seront, c'est-à-dire à la manifestation du Seigneur, car ce n'est pas à la venue de Christ pour son Eglise que l'apôtre fait allusion (quoique ce soit alors que les croyants lui seront faits semblables), mais à l'apparition future de Christ dans ce monde. La raison se trouve dans son sujet même. Ici-bas, les enfants de Dieu sont pour ainsi dire dans une condition cachée, et c'est ici qu'ils seront manifestés dans leur pleine conformité à Christ, quand il viendra pour être glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru (2 Thessaloniens 1: 10). C'est à cela que le Seigneur pense, quand il dit: «Et la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un; moi en eux, et toi en moi; afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé» (Jean 17: 22, 23). Le monde connaîtra alors, parce qu'il verra Christ révélé en gloire et les saints manifestés dans la même gloire que lui.

Il nous est donc clairement enseigné que, dans notre condition future, nous serons comme Christ. Qu'est-ce que cela peut signifier? En rapprochant, de ce dernier, les deux passages déjà cités (Romains 8: 29; 2 Corinthiens 3: 18), on peut répondre en premier lieu que, à la fin, les enfants de Dieu seront dans une pleine conformité morale avec Christ. Comme nous l'avons montré, c'est ce modèle que Dieu a toujours eu devant lui; et l'on peut remarquer, une fois de plus, que puisque nous ne serons jamais moralement comme Christ jusqu'à ce que nous le voyons face à face, il ne peut rien y avoir maintenant qui ressemble à

une perfection absolue, — nous l'attendons encore; il faut toutefois ajouter qu'il n'y a pour le croyant aucune nécessité de pécher. De fait, il pêche, et Dieu, dans sa grâce, nous a donné Christ comme avocat pour répondre à ce besoin. Il en est ainsi, de fait, mais ce n'est pas une raison pour tolérer le péché, et tout notre désir devrait être de croître, chaque jour, dans la ressemblance avec Celui que nous attendons.

Il y a autre chose encore. Nos corps eux-mêmes seront semblables au corps glorifié de Christ. L'apôtre Paul dit: «Notre conversation est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ, qui transformera le corps de notre abaissement afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire, selon l'opération de cette puissance par laquelle il peut même s'assujettir toutes choses» (Philippiens 3: 20, 21). Nous lisons aussi dans 1 Corinthiens 15: 49: «Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste». C'est-à-dire que, comme nos corps sont maintenant semblables à celui du premier homme qui est de la terre et terrestre, après le retour du Seigneur ils seront semblables à celui du second homme qui est le Seigneur lui-même. C'est la puissance divine qui opérera ce changement. Notre conformité morale avec Christ s'opère maintenant et sera complète quand nous le verrons face à face. La conformité de nos corps à son corps de gloire sera accomplie à son retour. C'est ainsi que l'apôtre dit: «Voici, je vous dis un mystère: Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés: en un instant, en un clin d'oeil, à la dernière trompette, car la trompette sonnera et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce mortel revête l'immortalité. Or, quand ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce mortel aura revêtu l'immortalité, alors la parole qui est écrite s'accomplira: La mort a été engloutie en victoire» (1 Corinthiens 15: 51-54).

Il y a deux classes indiquées dans ce passage, ceux qui seront changés et ceux qui seront ressuscités d'entre les morts, et dans une autre épître nous avons d'autres détails sur cette puissante et divine opération. Nous lisons dans les Thessaloniens: «Car si nous croyons que Jésus mourut, et qu'il est ressuscité, de même aussi Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus avec lui. Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur: que nous les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons aucunement ceux qui se sont endormis. Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange, et la trompette de Dieu, descendra du ciel; et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur» (1 Thessaloniens 4: 14-17).

Rien de plus évident que ce qui nous est enseigné là. Quand le Seigneur descendra du ciel, il appellera hors de leur tombeau tous ces saints endormis, — tous ceux qui sont morts avant qu'il vienne; et quand cette grande armée sortira, tous seront revêtus d'un corps incorruptible, — corps semblable au corps glorifié de Celui qui les a appelés; et alors tous les saints qui vivront à ce moment sur la terre, seront changés en un instant, — un puissant courant de vie passera soudain dans leur corps, et ce qui était mortel auparavant sera revêtu

de l'immortalité; ce qui est mortel sera absorbé par la vie, car ils seront revêtus de leur «domicile qui est du ciel» (2 Corinthiens 5: 3). Après cela, tous ensemble seront enlevés dans les nuées, pour aller à la rencontre du Seigneur en l'air. Il vient du ciel et là comme un puissant aimant, si l'on ose dire ainsi, il attire à lui tous les siens, soit qu'ils dorment ou qu'ils soient vivants, afin de les avoir avec lui. La rédemption par le sang est désormais consommée dans la rédemption par la puissance (Romains 8: 23), et le Seigneur lui-même voit le fruit du travail de son âme et en est satisfait. Il a d'autres fruits de rédemption à recueillir encore pendant le millénium; mais quant à ce qui concerne l'Eglise et les saints des précédentes dispensations, son oeuvre avec toutes ses conséquences est dès lors achevée, et les desseins de Dieu à leur égard ont eu leur plein développement, car chacun de ceux qui forment les myriades des saints a été rendu conforme à l'image de son Fils.

Etre comme Christ dans la gloire, c'est donc être comme lui, esprit, âme et corps. Mais en disant cela, il faut se souvenir que nous parlons de lui comme de l'homme glorifié. Il demeure toujours unique, dans sa dignité divine et essentielle comme Fils éternel. Pendant toute l'éternité, il n'est jamais moins que Dieu, quoique en même temps il se soit abaissé jusqu'à devenir un homme; et en conservant sa supériorité sur l'homme, il reste l'Homme glorifié. Le mystère de sa personne demeure, il est toujours; le Dieu-homme. Mais c'est comme homme qu'il est le premier-né entre plusieurs frères. Quelle précieuse et merveilleuse assurance de savoir qu'il n'a pas eu honte de nous appeler ses frères, mais qu'il trouve aussi sa joie à nous associer pour toujours avec lui! Et que de difficultés n'a-t-il pas dû surmonter pour exécuter ce dessein de Dieu et pour assurer ce résultat béni! Il y avait les peines de sa vie sur la terre, ses épreuves et ses tentations, l'agonie de la croix quand il fut abandonné de Dieu, sa mort et sa résurrection; mais quoique il n'y ait jamais eu, et qu'il ne puisse jamais y avoir aucune souffrance comme la sienne, il sera complètement satisfait, quand il contempera la glorieuse issue de toutes les souffrances qu'il a endurées pour accomplir cette oeuvre de la rédemption, et qu'il se présentera à lui-même son Eglise glorieuse n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable.

Voilà donc la condition future des enfants de Dieu — nous serons tous comme Christ. Reste la question de la *demeure* des enfants de Dieu. Le Seigneur lui-même nous en a parlé. Avant de quitter ses disciples affligés de la perspective qu'ils avaient devant eux, il leur dit ces paroles destinées à les consoler et à les instruire: «Que votre coeur ne soit pas troublé; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit: car je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 1-3). Il nous est ainsi révélé que la maison du Père est notre future demeure. Dans le chapitre précédent, nous avons vu que c'est notre privilège d'habiter là dès maintenant en esprit, mais ici, nous voyons que nous y serons en réalité, ayant notre place dans ces plusieurs demeures dont parle le Seigneur.

Remarquons particulièrement deux ou trois points de ce passage qui nous est bien connu, afin que nous puissions mieux comprendre combien notre future demeure est un lieu béni.



Ce n'est pas une faible preuve de la tendresse de notre Seigneur, qu'il dise à ses disciples: «S'il en était autrement, je vous l'eusse dit» (Jean 14: 2). Ils devaient s'être formé, relativement à la maison du Père, certaines idées que le Seigneur aurait rectifiées, s'ils avaient été dans l'erreur. Oui, dit-il, il en est bien ainsi, il y a plusieurs demeures, il y a assez d'espace pour tous; aucun des miens ne sera exclu. Et s'ils se demandaient, dans leurs doutes et leurs craintes, pourquoi il devait s'en aller et les laisser seuls dans un monde où ils seraient entourés d'ennemis acharnés, ils l'entendaient leur dire: «Je vais vous préparer une place» (Jean 14: 2). Jusqu'à ce qu'il se fût présenté là après avoir accompli la rédemption, jusqu'à ce qu'il eût pris sa place comme homme dans la gloire de Dieu, pas un des saints ne pouvait y entrer. En toutes choses, c'est à lui qu'appartient la prééminence; et non seulement cela, mais jusqu'à ce que, non par le sang des boucs et des veaux, mais par son propre sang, il soit entré une fois dans le lieu saint, ayant obtenu une rédemption éternelle, la place n'était pas préparée. Mais du moment qu'il était entré, et qu'il s'était assis sur le trône de son Père, tout était prêt. Etienne mourant le vit debout à la droite de Dieu, parce que même alors, si cette nation coupable des Juifs s'était repentie, il serait revenu pour les introduire dans les bénédictions promises; mais rejetant le témoignage de l'Esprit, comme ils avaient rejeté et crucifié Christ lui-même, il reprit, pour ainsi dire, sa place. Mais il pouvait dire encore: «Je viens bientôt», précisément pour la raison que la place étant préparée, il n'y avait rien, autant que nous le voyons par les Ecritures, qui l'empêchât de revenir d'un moment à l'autre pour prendre les siens à lui.

La place est préparée, et maintenant il attend seulement de venir pour nous en mettre en possession. Il aime à nous voir toujours dans l'attitude de l'attente. Assis à la droite de Dieu, il nous attend; car le désir de son coeur est de nous avoir avec lui; et tandis que nous sommes ici-bas dans le désert, il désire que nous l'attendions, et sûrement le besoin de nos coeurs pour répondre à son ineffable amour, sera d'être avec lui. «L'Esprit et l'Epouse disent: Viens»; c'est la seule vraie attitude de l'Eglise et le seul désir qui convienne aux saints. Comme nous le trouvons à la fin du livre de l'Apocalypse, quand le Seigneur dit: «Oui, je viens bientôt» (Apocalypse 22: 20), son serviteur répond: «Amen! viens, Seigneur Jésus!» Cette vive attente est uniquement une affaire de coeur. Si le Seigneur lui-même est notre trésor, nos coeurs seront avec lui, et toute notre espérance sera de le voir face à face. Comme Marie au sépulcre, rien alors ne satisfera nos coeurs que la présence de Celui qui possède et absorbe nos affections. Sans lui le monde n'est, pour nous, qu'un vaste sépulcre; et toute cette scène est marquée du sceau de la mort. D'autres peuvent être préoccupés de leurs demeures terrestres, trouver leur bien-être ici-bas, mais aucune place sur la terre ne nous satisfera, aussi longtemps que Christ lui-même est absent. Comme des pèlerins et des étrangers, nous traverserons cette terre desséchée et sans eau, ayant les reins ceints, les lampes allumées, et étant nous-mêmes comme des serviteurs qui attendent leur Maître.

Ce que nous dit le Seigneur est bien propre à augmenter notre désir de son retour: «Si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 3). C'est lui-même qu'il présente à nos âmes; lui-même dans son ineffable amour comme notre objet; lui-même dans ses

perfections sans pareilles, comme venant pour nous avec tout l'attrait qu'exerce sa personne adorable, comme celui avec lequel nous devons passer toute l'éternité. Si l'on saisissait Christ présenté de cette manière, le désir de son retour ne pourrait manquer d'être réveillé dans les coeurs où il n'existait pas auparavant, et d'être ravivé et soutenu chez ceux dans lesquels il se serait affaibli.

Si nous passons maintenant à la demeure elle-même, il y a peu de chose à ajouter. Les pensées de Dieu ne sont pas les pensées de l'homme. En tout temps, l'homme a cherché à se représenter le lieu qu'habiteront les enfants de Dieu, et la conséquence, comme on pouvait s'y attendre, a été qu'il s'est efforcé de peindre les traits extérieurs de ce lieu, laissant nécessairement de côté son caractère essentiel et ce qui en fait un lieu de bénédiction. L'imagination ne peut saisir ni décrire les choses de Dieu, aussi ne réussit-elle qu'à montrer son incapacité et son impuissance quand elle cherche à pénétrer leur caractère. Comme le dit Jérémie: «Les sages sont couverts de honte, ils ont peur et sont pris; voici, ils ont méprisé la parole de l'Eternel, et quelle sagesse ont-ils?» (Jérémie 8: 9).

Prenant donc la parole de Dieu seule, voyons ce qui nous est révélé de notre future demeure. Quant au lieu, très peu de chose; mais, de tout ce que peut désirer l'homme spirituel, assez pour satisfaire nos plus vastes désirs. Tout cela est contenu dans deux expressions. La première, c'est que c'est la maison du Père. Et qui pourrait développer tout ce qui est contenu dans ce mot béni? Un enfant a été longtemps absent de la maison paternelle, il est sur le point d'y rentrer, n'est-ce pas assez pour lui de savoir que c'est la maison paternelle? S'inquiétera-t-il de ses dimensions, de sa forme, de sa situation? Non, la seule chose qu'il a dans l'esprit, c'est qu'il va dans la maison de son père, dans son *home*. C'est là ce qui lui donne son caractère, ce qui en fait pour lui un lieu de bénédiction. Les détails de sa position ou des environs n'ont que peu d'importance pour lui. La maison de son père, c'est là ce qui constitue pour lui son chez-soi, et le coeur de ses parents est la source de ses délices. Il en est ainsi des enfants de Dieu. L'assurance qu'ils vont dans la maison du Père, qu'il y a une place déjà préparée dans ces «plusieurs demeures», répond à tout ce qu'ils peuvent désirer. Là, ils le savent, il y a de quoi pourvoir abondamment à tous leurs besoins, quels qu'ils soient; car c'est là que se manifeste tout l'amour du Père — c'est là que toutes les affections de son coeur se répandent sur tous ses enfants, pour les bénir et les rendre éternellement heureux.

La seconde expression qu'il nous est si précieux de relever, c'est ce mot: *Avec Christ*. Comme dit le passage: «Afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 3). Cette parole est toujours l'espérance présentée à notre âme; elle est proprement l'espérance chrétienne. Le Seigneur disait au brigand crucifié à côté de lui: «Aujourd'hui tu seras AVEC MOI dans le paradis». L'apôtre dit: «Déloger et être AVEC CHRIST, cela est de beaucoup meilleur» (Philippiens 1: 23); et aussi: «Nous aimons mieux être absents du corps et être présents AVEC LE SEIGNEUR» (2 Corinthiens 5: 8). Et qu'est-ce que nos âmes pourraient désirer de plus pour exprimer le parfait bonheur qui règne dans la maison du Père, que ces mots: Etre avec Christ! Nulle joie n'est comparable à la réalisation de sa présence. Etre avec lui en esprit, c'est maintenant notre plus grand privilège, mais nous serons là avec lui, dans

une communion perpétuelle que rien ne troublera. Il soupera continuellement avec nous et nous avec lui. Dans la promesse faite à celui qui vaincra en Philadelphie, il nous permet de jeter un coup d'oeil sur le bonheur dont nous jouirons par notre association éternelle avec lui. Il dit: «Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus jamais dehors; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom» (Apocalypse 3: 12). Cette promesse tire son caractère spécial de celui du livre qui la renferme, aussi bien que des circonstances au milieu desquelles se trouvaient les saints de Philadelphie. Mais le point sur lequel nous désirons appeler l'attention, c'est l'association du vainqueur avec Christ, C'est le nom de «mon» Dieu, le nom de la cité de «mon» Dieu et «mon» nouveau nom. Et c'est là ce qui fait la joie de Christ lui-même, comme aussi la nôtre. Sa joie, c'est de nous avoir pour toujours avec lui, et la nôtre d'être toujours avec lui.

Telle est la perspective que la parole de Dieu déroule devant ses enfants. Nous n'avons guère de détails révélés sur notre demeure dans la maison du Père. Il nous est dit que nous serons comme Christ et avec Christ; nous ne pouvons pas désirer en savoir davantage. Un seul passage lève un peu le voile qui nous cache, maintenant, l'état éternel. Il nous montre deux choses: la première, que l'Eglise sera le tabernacle de Dieu; la seconde, que nous ne serons pas les seuls, il y aura d'autres hommes encore, les saints des autres dispensations. Voici le passage qui parle de leur condition: «Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux; et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées» (Apocalypse 21: 3, 4). C'est Dieu qui remplit ici la scène, Dieu dans tout ce qu'il est comme Père, Fils et Saint Esprit. Comme c'est l'état éternel, le Fils lui-même est maintenant assujetti à Celui «qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous» (1 Corinthiens 15: 28). Le Fils, comme Homme glorifié, est identifié pour toujours avec ses frères, c'est pourquoi Dieu lui-même remplit tout le champ de notre vision dans cette description. Les hommes qui jouiront de cette bénédiction seront bénis de deux manières. Positivement, en ce qu'ils auront Dieu lui-même demeurant avec eux, qu'ils seront son peuple, et que Dieu lui-même sera avec eux, — leur Dieu. Négativement, en ce qu'aura cessé tout ce qui causait leur souffrance pendant qu'ils étaient dans ce monde de douleur. Dieu a été leur consolateur; il a essuyé leurs larmes. Quelle infinie tendresse renferme cette expression: La main de Dieu essuie leurs larmes, il les essuie pour toujours! Leurs larmes, en effet, ne doivent jamais revenir, car la mort ne sera plus. «Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché» (Romains 5: 12). Désormais, l'Agneau de Dieu a ôté le péché du monde. Une fois, dans la consommation des siècles, il est apparu pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même, et désormais, sur le fondement de ce sacrifice accompli, Dieu l'a ôté de sa vue pour toujours; et par ce même sacrifice la mort a été pour toujours engloutie en victoire pour les heureux habitants de cette scène. Une fois qu'auront disparu le péché et la mort, sources de toutes nos douleurs dans cette vie, il ne peut plus y avoir de souffrance, de deuil ni de peine. Non, les premières choses sont passées. La scène elle-même

est parfaite, comme étant l'oeuvre de Dieu lui-même. La justice y habite; et les perfections de Dieu qui se montrent en plein, sont la source d'une joie éternelle pour son peuple racheté. Toutes choses sont faites nouvelles; et «celui qui vaincra héritera de ces choses; et je lui serai Dieu, et lui me sera fils» (Apocalypse 21: 7).

## L'Apocalypse

---

Le travail que nous donnons, sous ce titre, fait partie de l'édition anglaise des *Etudes sur la Parole* (Synopsis), et n'a jamais été publié dans notre langue. Un travail plus étendu lui a été substitué dans l'édition française, mais celui que nous offrons à nos lecteurs nous semble mériter, à tous égards, d'être étudié, même auprès des nombreux écrits que nous possédons sur ce sujet.

ME 1886 page 327 - ME 1887 page 12

L'Écriture nous montre Pierre, comme l'apôtre de la circoncision, et Paul, comme celui de l'incirconcision (Galates 2 : 7, 8). Pierre et les autres apôtres restèrent à Jérusalem, lorsque les disciples furent dispersés par la persécution survenue à l'occasion d'Étienne, et, continuant l'œuvre de Christ dans le résidu d'Israël (l'unité étant maintenue par les soins de Dieu), ils réunissaient en assemblée, sur la terre, les brebis perdues de la maison d'Israël. Paul, devenu serviteur de l'assemblée, ainsi que de l'évangile prêché dans toute la création sous le ciel (Colossiens 1), posa le fondement comme un sage architecte.

Pierre, dans ses épîtres, représente les chrétiens comme des pèlerins en voyage, suivant Christ ressuscité vers l'héritage céleste. Paul reconnaît bien cela, comme on le voit en Philippiens 3, mais, dans le plein développement de sa doctrine, il nous montre les saints assis dans les lieux célestes en Christ, héritiers de tout ce dont il est héritier lui-même.

Tout cela est dispensationnel et rempli d'instruction. Mais Jean tient une place différente. Il n'entre pas dans la question de la dispensation, et, bien qu'établissant une fois ou deux le fait (voyez Jean 13: 1; 14: 1-3; 17: 24; 20: 17), il ne considère pas le saint, ni même le Seigneur, dans le ciel. Dans son évangile, il présente Jésus comme une personne divine, la Parole devenue chair, manifestant Dieu son Père, la vie éternelle descendue sur la terre; son épître traite de notre participation à cette vie et montre quels en sont les caractères.

Mais à la fin de l'évangile, après avoir annoncé l'envoi du Consolateur en vertu de ce que lui, Christ, s'en allait au Père, il dévoile à ses disciples, bien que d'une manière mystérieuse, la continuation des voies de Dieu avec la terre. C'est de cela que Jean, dans son ministère, est le représentant, rattachant la manifestation de Christ sur la terre lors de sa première venue, à sa manifestation quand il reviendra. La personne de Christ et la vie éternelle en lui, est ainsi la sécurité permanente des saints et la vivante semence de Dieu, alors que dispensationnellement tout est corrompu, en confusion et en décadence. Quand bien même tout est en désordre extérieurement, la vie éternelle reste la même.

La destruction de Jérusalem est, à tous ces égards, un événement de la plus haute importance, parce qu'alors l'assemblée juive, formée comme telle au jour de la Pentecôte, prend fin. Elle avait déjà cessé auparavant, mais l'acte judiciaire fut alors accompli. Les chrétiens avaient été avertis de quitter le camp. La rupture entre le christianisme et le judaïsme était consommée. Christ ne pouvait plus prendre l'assemblée, établie dans le résidu juif, comme le siège de son autorité terrestre (\*). Mais, hélas! l'assemblée, telle que Paul

l'avait établie, était déjà déchu de son premier état, et ne pouvait, en aucun sens, reprendre l'héritage tombé des mains d'Israël. «Tous cherchent leurs propres intérêts», dit Paul, «et non pas ceux de Jésus Christ». Tous ceux d'Asie l'avaient abandonné, dit-il encore, et cela est frappant quand on se rappelle qu'Ephèse était la scène bienheureuse où toute l'Asie avait entendu la parole de Dieu de la bouche de l'apôtre. Ceux qui avaient été spécialement introduits avec une pleine intelligence dans la position de l'assemblée, n'avaient pu garder cette position dans la puissance de la foi. De fait, le mystère d'iniquité opérait déjà, et il doit se poursuivre et grandir jusqu'à ce que soit enlevé ce qui fait obstacle à la manifestation de l'apostasie finale.

(\*) Cela est moralement vrai, depuis Actes 3, quand les chefs des Juifs refusent de recevoir le témoignage rendu à un Christ glorifié qui devait revenir, de même qu'ils avaient refusé de recevoir Christ dans l'humiliation. On voit, en Actes 7, Dieu, par la bouche d'Etienne, annoncer la fin de ses voies en témoignage envers eux; l'assemblée céleste commence, l'esprit d'Etienne étant reçu en haut. La destruction de Jérusalem clôt judiciairement l'histoire des Juifs.

C'est dans cet état de déclin et de ruine universels, qu'est introduit le ministère de Jean. La stabilité se trouve dans la personne de Christ, d'abord pour la vie éternelle, mais aussi pour les voies de Dieu sur la terre. Si l'assemblée doit être vomie de sa bouche, Lui est le fidèle témoin, le commencement de la création de Dieu.

Voyons, dans l'évangile de Jean, l'enchaînement de ces choses. Ainsi que nous l'avons montré ailleurs en détail, nous avons, au chapitre 20, un tableau des voies de Dieu, depuis la résurrection de Christ jusqu'au résidu d'Israël aux derniers jours, représenté par Thomas qui regarde à Celui qui a été percé, et croit en voyant. Au chapitre 21, outre le résidu, nous avons le rassemblement millénial tout entier. Puis, à la fin du chapitre, le ministère spécial de Pierre et celui de Jean sont indiqués, bien que d'une manière mystérieuse. Les brebis de la circoncision sont confiées à Pierre, mais son ministère devait se clore comme celui de Christ. Pas plus qu'Israël, l'assemblée ne devait être établie sur ce terrain (du ministère de Pierre). Il n'y avait pas à attendre jusqu'au retour de Christ (\*). De fait, le ministère de Pierre s'était clos, et l'assemblée de la circoncision avait été laissée sans pasteur, avant même que la destruction de Jérusalem eût mis fin, pour toujours, à toutes les relations juives. Pierre alors interroge Jésus relativement à ce qui arriverait à Jean. Le Seigneur répond, il est vrai, mystérieusement, mais tout en le faisant envisager à Pierre qui devait le suivre, comme une chose qui ne le concernait pas, il place plus loin la fin du ministère de Jean, et indique qu'il pourrait se prolonger jusqu'à son retour. Or, de fait, l'Epoux a tardé, mais le service et le ministère de Jean par la parole, — seule chose qui devait demeurer, et non les soins personnels de l'apôtre, — vont jusqu'au retour de Christ.

(\*) Paul, bien entendu, n'est pas du tout mentionné. Pour lui, l'assemblée appartenait au ciel — elle était le corps de Christ, la maison de Dieu. Il était un architecte.

Jean n'était pas un architecte comme Paul: aucune dispensation ne lui avait été confiée. Comme Pierre, il était lié à l'assemblée dans sa structure terrestre, non dans la céleste, celle qui est présentée dans l'épître aux Ephésiens. Il n'était pas ministre de la circoncision, mais continuait le système terrestre parmi les gentils, tenant seulement ferme la personne de

Christ. Sa place spéciale était le témoignage rendu à la personne de Christ venu sur la terre avec un droit divin sur elle — l'autorité sur toute chair. Cela ne brisait pas les liens avec Israël, comme le faisait le ministère de Paul, mais élevait la puissance qui tenait tout réuni dans la personne de Christ, à une hauteur qui la portait à travers tous les temps ou tous les pouvoirs cachés, jusqu'à son établissement final sur le monde. Cela n'excluait pas Israël comme tel, mais élargissait la scène de l'exercice de la puissance de Christ, de manière à l'établir sur le monde, non pas en Israël comme sa source, bien qu'Israël lui-même pût être établi dans sa propre place d'après une source céleste de puissance.

Quelle place tient donc, dans le ministère de Jean, l'assemblée telle que nous la trouvons dans l'Apocalypse? Nous ne l'y voyons pas sous le caractère que Paul lui donne, sauf dans une phrase qui vient après que la révélation est close, et où sa vraie place, en l'absence de Christ, est indiquée (chapitre 22: 17). Les saints y sont envisagés dans le temps, jouissant, d'une manière consciente, de leur relation propre avec Christ, en rapport aussi avec leur place de rois et sacrificateurs pour son Dieu et Père, place dans laquelle ils sont associés avec lui. Mais Jean, dans son ministère et son témoignage, considère l'assemblée sous son aspect extérieur sur la terre (\*), dans son état de déclin d'abord (Christ le jugeant), puis à la fin, mais en gloire et en grâce, comme la vraie assemblée, la métropole de l'univers et le siège du gouvernement de Dieu sur le monde. C'est une demeure dans laquelle Dieu et l'Agneau habitent. Ces considérations facilitent, pour nous, l'intelligence de l'objet et de la portée du livre de l'Apocalypse. L'assemblée a manqué; les gentils, entés, par la foi, sur l'olivier franc, n'ont pas persévéré dans la bonté de Dieu. L'assemblée d'Ephèse, le vase intelligent et l'expression de ce que l'assemblée de Dieu était, avait abandonné son premier amour, et à moins qu'elle ne se repentit, le chandelier devait être ôté de son lieu. L'Ephèse de Paul devient le témoignage, sur la terre, du déclin, et du fait que Dieu rejette de sa présence ce qui n'a pas été fidèle, comme cela avait été le cas pour Israël. La patience de Dieu se montre envers l'assemblée, comme autrefois envers Israël, mais l'assemblée, pas plus qu'Israël, ne maintient le témoignage de Dieu dans le monde. Jean maintient ce témoignage, montrant, selon son ministère, le jugement des assemblées par la parole de Christ (\*\*), et ensuite, le jugement du monde par le trône (l'autorité et la puissance divines), jusqu'à ce que Christ vienne, prenne sa grande puissance et entre dans son règne. Pendant cette période de transition où le trône agit, les saints célestes sont vus en haut. Quand Christ vient, ils viennent avec lui.

(\*) Et c'est pourquoi, il considère des assemblées locales qui pouvaient être jugées et d'où le chandelier pouvait être ôté. Il y a ici une autre preuve de la sagesse divine. Quoique nous ayons, je n'en doute pas, l'histoire complète de l'assemblée dans ce monde jusqu'à la fin, elle est donnée par des faits alors présents, de manière à ce que l'on ne pût y voir un délai pour la venue du Seigneur. Ainsi, dans les paraboles, les vierges qui s'endorment sont aussi celles qui s'éveillent; les serviteurs qui reçoivent les talents sont ceux que l'on trouve au retour du Seigneur, bien que nous sachions que des siècles on passé et que la mort est intervenue.

(\*\*) Remarquons ce principe d'une immense importance: l'Eglise jugée par la Parole, et non pas l'Eglise juge; et le chrétien, comme individu, appelé à faire attention à ce jugement. L'Eglise (j'emploie ici ce mot à dessein, parce qu'on s'en sert pour réclamer cette autorité) ne peut avoir d'autorité quand le Seigneur m'appelle - si j'ai des oreilles pour entendre - à écouter et à recevoir le jugement qu'il prononce sur elle. Je juge son état par les paroles de l'Esprit, je suis tenu de le faire; dans cet état, elle

ne peut donc être une autorité sur moi, au nom du Seigneur. Il n'est pas ici question de discipline, mais de l'Eglise comme prétendant à l'autorité.

Ainsi, la première épître de Jean est la continuation, pour ainsi dire, de l'évangile, en exceptant les deux derniers chapitres de celui-ci, lesquels ont trait aux dispensations; l'Apocalypse, au contraire, est la continuation de ces deux derniers chapitres (20 et 21), où Christ étant ressuscité, mais sans que l'ascension soit mentionnée, les grands traits des voies dispensationnelles de Dieu se laissent entrevoir dans les circonstances mentionnées. En même temps, il est montré que Christ ne pouvait alors personnellement établir le royaume. Il devait d'abord monter au ciel. Les deux courtes épîtres qui suivent la première, nous enseignent que la vérité (la vérité quant à Sa personne) était la pierre de touche du vrai amour, et devait être tenue ferme quand s'introduisait ce qui était anti-chrétien; de plus, la pleine liberté de l'administration de la vérité devait être maintenue contre la prétention à l'autorité ecclésiastique ou cléricale, en contraste avec l'assemblée. L'apôtre avait écrit à l'assemblée: Diotrèphe rejetait le ministère libre.

Occupons-nous maintenant de l'Apocalypse même.

C'est une révélation qui appartient à Jésus Christ: Dieu la lui a donnée, et lui l'a signifiée à Jean. Quoique Dieu sur toutes choses, béni éternellement, Christ est envisagé ici comme Fils de l'homme, comme le Messie rejeté ou l'Agneau, et ainsi Chef sur toutes choses. Le fait que la révélation lui est confiée, est important, parce que cela la constitue ainsi immédiatement, le témoignage de Jésus et la parole de Dieu, comme étant communiquée par Jésus, et lui étant donnée de Dieu. Le témoignage de Jésus et la parole de Dieu viennent à Jean sous la forme d'une vision, et Jean rend témoignage de tout ce qu'il a vu. Tout dans cette révélation est d'un caractère prophétique; ce n'est pas l'Esprit de Dieu, le messenger du Père et de la grâce du Fils, envoyé à l'assemblée dans sa place propre — je veux dire, une communication inspirée et adressée directement à l'assemblée elle-même, pour elle-même, comme étant dans la place qui lui appartient en propre, mais c'est une révélation prophétique faite à Jean touchant l'assemblée, comme étant dans le monde, et touchant le monde lui-même.

L'assemblée étant déjà en décadence et le chandelier près d'être ôté, quel que fût le délai de grâce accordé, le temps était proche, et le rejet de l'assemblée sur la terre doit être pris comme point de départ. Un autre système allait être établi. L'apôtre n'avait point du tout sa face tournée vers les assemblées; elles étaient derrière lui. La pensée de l'Esprit est vers Christ prenant possession du royaume. Cependant, Christ était encore au milieu des assemblées, mais comme Fils de l'homme, caractère dans lequel il juge le monde et en est héritier. L'apôtre se tourne et le voit, mais comme il devait rapporter la manière dont Christ allait agir en jugement avec le monde, il convenait de mentionner en passant «les choses qui sont». En les présentant dans sept églises contemporaines, il n'était besoin d'aucune mention de temps; le résultat final était laissé comme sur le point de venir, car on était dans les derniers jours; cependant, s'il y avait du délai, l'occasion était donnée d'offrir, dans ces assemblées, un tableau complet de l'ensemble de l'histoire de l'Eglise. En cela, je vois la sagesse de l'Esprit et



le caractère du ministère de Jean, exprimé par ces paroles du Seigneur: «Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne».

Tandis qu'évidemment ces lettres aux assemblées sont d'une application universelle à chacun de ceux qui ont des oreilles pour écouter, et ne s'adressent pas à la conscience générale de l'Eglise, je ne doute cependant, en aucune manière, que les sept assemblées ne représentent l'histoire de la chrétienté, de l'assemblée sous la responsabilité de l'homme. Ce qui le prouve, c'est d'abord le fait que le jugement du monde vient immédiatement après ces lettres (les assemblées étant «les choses qui sont»), et ensuite le caractère de ce que présentent les sept assemblées, commençant par l'abandon du premier amour, et se terminant par l'exhortation à tenir ferme jusqu'à ce que Christ vienne, puis le rejet final. Le choix du nombre sept, qui ne peut pas signifier une chose complète à un même instant donné, parce que les états décrits sont différents; l'allusion à la venue de Christ, et la mention faite dans la lettre à Philadelphie, de la grande tribulation qui doit venir sur toute la terre; l'objet clairement indiqué dans l'avertissement à l'assemblée, c'est-à-dire la venue de Christ, le monde devenant alors la scène du jugement; tout cela ne laisse aucun doute sur le fait que les sept églises représentent des phases successives de l'histoire de l'Eglise professante, bien qu'elles ne soient pas exactement consécutives; la quatrième allant jusqu'à la fin, ainsi que les trois phases qui suivent et se continuent d'une manière collatérale (\*).

(\*) Le contenu des lettres donne, de cela, des raisons morales. Nous verrons plus loin que la structure du livre le confirme.

Mais quoiqu'il soit ainsi parlé de l'assemblée, Dieu lui-même apparaît ici (chapitre 1: 4, 5) comme l'administrateur du monde, même quand il s'adresse à l'assemblée, Christ, comme homme, lui étant assujéti dans ce dessein, et le Saint Esprit étant mentionné comme l'agent direct de la puissance dans la septuple perfection selon laquelle elle est exercée. Ce n'est pas le Père et le Fils, mais Dieu qui *est* et qui cependant embrasse dans son Etre le passé et le futur, qui n'est jamais en contradiction avec lui-même, accomplissant dans le temps tout ce qu'il a annoncé lui-même dans le passé. La forme de l'expression est ici toute particulière: «Celui qui est, et qui était, et qui vient». Ce n'est pas simplement l'idée abstraite de Jéhovah qui était, et qui est, et qui vient. Dieu est d'abord présenté dans son existence présente absolue. «Celui qui est», le «Je suis», et ensuite, pour le rattacher à des voies précédentes (non pas à des relations actuelles), Jean déclare qu'il est Celui «qui était», qui s'était révélé dans les siècles passés à la terre ou aux hommes, aux Abraham et aux Moïse; et en même temps, il était Celui «qui vient» (\*), pour accomplir tout ce qui avait été révélé de lui-même et par lui-même, Jésus Christ, dont il est parlé en dernier lieu comme de l'homme en relation immédiate avec le témoignage de Dieu à la terre et avec le gouvernement de la terre, est, présenté comme le témoin fidèle de Dieu, tel qu'il l'avait été personnellement sur la terre; comme ressuscité d'entre les morts, mais sans qu'il soit question ni de son ascension, ni de sa seigneurie comme chef de l'assemblée; et, enfin, dans le gouvernement non encore établi, comme le Prince des rois de la terre.

(\*) ερχομενος et non ο εσμενος.

Les saints expriment alors (versets 5, 6) la conscience propre qu'ils ont de ce que Christ a fait pour eux; toutefois c'est en rapport avec le royaume, et non avec Christ comme son corps ou son épouse, ni en rapport avec les joies célestes qui leur sont propres, mais avec ce qu'il y a de plus élevé quant à la gloire et à la position qui leur est donnée. C'est la conséquence nécessaire de la conscience qu'ils ont d'une relation si intime et si précieuse. Quelle que soit la gloire de Celui avec lequel nous sommes en relation, c'est ce qu'il est pour moi, l'intimité de ma relation avec Lui qui me vient au coeur quand sa gloire est proclamée. Qu'un général victorieux passe en triomphe à travers une ville, le sentiment de son enfant ou de sa femme sera: c'est mon père, c'est mon époux. Ici, le sentiment, bien que du même caractère, est plus désintéressé: «A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang». C'est son amour pour nous qui est célébré, toutefois avec le sentiment personnel exprimé par le mot «nous». Les saints savent ce qu'il a fait pour eux et, de plus, ce qu'il les a fait être. Son amour est parfait. Roi et Sacrificateur sont ici ses caractères les plus élevés: l'un pour être le plus rapproché de Dieu en puissance ici-bas, et l'autre pour s'approcher de lui en haut. Il nous a faits rois et sacrificateurs pour son Dieu et Père: à Lui la gloire! Telle est la pensée du saint quand on parle de Christ. Il nous aime, il nous a purifiés et il nous a donné une place avec lui. Cela coule du coeur des saints, dès que son nom est prononcé. C'est la réponse du coeur quand il est proclamé, avant même qu'il soit fait aucune communication. Qu'il ait fait cela n'est pas dit, c'est la conscience qu'en ont les saints qui ouvre leurs bouches (\*).

(\*) Nous trouverons la même chose à la fin, quand la prophétie est close. Ici, nous avons ce qu'il a été et ce qu'il a fait pour les saints; là, ce qu'il est pour l'avenir (voyez chapitre 22: 17).

Quant aux autres, tout doit être dit. La première chose qui est annoncée est son apparition au monde. Il n'y a aucune communication directe à l'assemblée pour ce qui la concerne — ce n'est pas l'objet du livre. L'assemblée, comme nous l'avons vu, a la conscience de ce qu'il est, sans que rien lui soit annoncé. «Il vient avec les nuées», tout oeil le verra, les Juifs aussi qui l'ont percé, et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. Il va paraître pour le jugement.

Nous trouvons ensuite ce qui est si remarquable chez Jean, c'est-à-dire comment Dieu et Christ se mêlent dans ce qu'il exprime. On ne peut dire si, au verset 8, il parle de l'un ou de l'autre. C'est Christ; mais c'est Christ Jéhovah, le Tout-puissant, le Seigneur, qui est, et qui était, et qui vient, le premier et le dernier (comparez le chapitre 22: 12, 13).

Ainsi, nous avons les saints de ces jours-ci l'apparition de Christ pour le jugement; il est Dieu, le premier et le dernier, l'alpha et l'oméga; c'est le cercle complet de la position depuis les jours de Jean jusqu'à la fin. La position pratique que Jean prend avec tous les saints, est d'avoir part «au royaume et à la patience de Jésus Christ». Il appartient au royaume, mais il doit attendre tandis que Christ attend, jusqu'à ce que ses ennemis soient mis comme marchepied de ses pieds. Le nom générique donné au témoignage s'applique à tout le ministère de Jean aussi bien qu'à la prophétie, c'est la parole de Dieu et le témoignage de Jésus: seulement, on aurait pu penser que la prophétie n'était pas cette dernière chose,

puisqu'elle n'était pas adressée à l'assemblée par son Chef touchant elle-même, mais l'esprit de prophétie est le témoignage de Jésus.

Telle est l'introduction du livre. Entrons maintenant dans son contenu. Jean fut en esprit dans la journée dominicale. C'est de sa place et de son privilège comme chrétien qu'il est parlé ici, et non de la période prophétique dans laquelle l'Esprit allait l'introduire (\*). Au jour de la résurrection, — sa position propre, — au jour où les chrétiens se rassemblent, l'apôtre éloigné de la société des chrétiens, jouit cependant, quoique seul, de la puissance du Saint Esprit qui élève, d'une manière spéciale, son âme. Dieu l'emploie ainsi, ayant permis qu'il fût banni dans ce but, pour ce qu'il n'aurait pu communiquer d'une manière ordinaire à l'assemblée pour son édification. L'empereur persécuteur pensait peu à ce qu'il nous donnait en bannissant l'apôtre; de même qu'Auguste, dans ses plans politiques, quand il ordonnait le recensement de son empire, ignorait qu'il envoyait à Bethléem un pauvre charpentier avec sa femme, afin que Christ naquît dans cette ville. Les Juifs qui, par un respect inhumain pour leurs superstitions ou leurs ordonnances, demandaient que l'on rompit les jambes du brigand sur la croix, les soldats romains qui exécutaient cet ordre, ne savaient pas non plus qu'ils envoyaient au ciel ce compagnon de Christ. Dieu et ses voies sont derrière la scène; mais c'est lui qui fait tout mouvoir sur cette scène. Nous avons à apprendre cela et à le laisser agir, sans nous préoccuper beaucoup des mouvements affairés des hommes: ils ne font qu'accomplir les desseins de Dieu. Tout le reste périra et disparaîtra: nous n'avons qu'à faire tranquillement sa volonté.

*(\*) Cette période est le jour du Seigneur, de l'Eternel; la journée dominicale est le dimanche, le premier jour de la semaine. (Note du traducteur)*

Jean entend derrière lui, sur la terre, la même voix qui plus tard l'appellera à monter dans le ciel — la voix du Fils de l'homme. Elle appelle son attention avec puissance et, se tournant pour voir la voix, comme autrefois Moïse se détourna pour considérer le buisson, Jean voit, non pas l'image de la présence de Dieu en Israël, mais les vases de la lumière de Dieu sur la terre, un sommaire complet de tout ce témoignage, et, au milieu des lampes, Christ, comme Fils de l'homme. Dieu nous donne ainsi, dans l'Apocalypse, toute l'histoire, soit du monde, soit de ce qui est de Dieu dans le monde, depuis le premier déclin de l'assemblée jusqu'aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre. Mais il n'était pas possible que Dieu mit de côté l'attente actuelle de Christ, ou qu'il justifiât la pensée insouciante et coupable de l'assemblée, savoir: «Mon Maître tarde à venir». C'est pourquoi, comme toujours, cette histoire, et particulièrement celle de l'assemblée, est donnée de manière à laisser entièrement en dehors la question de temps. Les phases morales successives de l'Eglise sont présentées dans des tableaux qui dépeignent l'état d'assemblées existantes, choisies dans ce but, et commençant par son premier déclin pour se terminer par son complet rejet. Prises comme assemblées, le principe général de la responsabilité est en évidence, et l'assemblée est envisagée, non comme le corps de Christ béni d'une bénédiction qui ne peut faillir, mais comme pouvant être rejetée et mise de côté sur la terre; car, évidemment, c'est ce qui peut arriver à une assemblée locale et à l'assemblée visible extérieure.

Ces assemblées sont vues comme des lampes, ou porte-lumières distincts, c'est-à-dire dans leur position de service ou plutôt de témoignage dans le monde. Elles sont présentées dans leur caractère propre, c'est-à-dire comme étant de Dieu, placées par lui dans le monde, elles sont d'or. Il peut les ôter, parce qu'elles ne donnent qu'une lumière obscure, ou que leur lumière ou témoignage pour Dieu, n'est pas fidèle, mais ce qui est ôté, était fondé sur la justice divine établi originairement par une main divine.

Mais l'Esprit s'occupe d'abord du caractère de Celui qui marche au milieu des sept lampes d'or. En premier lieu, l'Esprit présente sa position actuelle, avant de montrer ce qu'il était. «Je vis... quelqu'un de semblable au Fils de l'homme». Il ne paraît pas ici comme la Tête du seul corps, ni même comme l'Intercesseur céleste; il est clair que nous ne le voyons pas non plus comme le Christ, ce qui est le caractère juif du Seigneur. On peut remarquer que tels sont aussi précisément les caractères que Jean laisse de côté, quand il parle du Seigneur dans le premier chapitre de l'évangile. Jean le voit ici revêtu d'un caractère d'une portée beaucoup plus étendue, comme établi sur toutes les oeuvres de la main de Dieu, et héritier de toutes les promesses et de tous les desseins de Dieu envers l'homme, selon sa justice divine. Il n'est pas vu comme Fils de l'homme dans son service. Sa robe descend jusqu'aux pieds, et il a autour de la poitrine la ceinture de la justice divine. Tel est son caractère.

Ensuite, nous sont présentées ses qualités ou attributs. D'abord, il est l'Ancien des jours. La même vérité se trouve au chapitre 7 de Daniel. Le Fils de l'homme vient jusqu'à l'Ancien des jours, mais plus loin, dans le même chapitre, c'est l'Ancien des jours qui vient (verset 22). Le Fils de l'homme est Jéhovah. Cela caractérise tout le témoignage. En Timothée (1<sup>re</sup> épître 6: 15) nous lisons: «Jusqu'à l'apparition de notre Seigneur Jésus Christ, laquelle le bienheureux et seul souverain, le Roi de ceux qui règnent et le Seigneur de ceux qui dominent, montrera au temps propre», mais quand Christ apparaît, c'est lui qui est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs (Apocalypse 19: 16). Dans cette gloire, il est revêtu des attributs du jugement: «Ses yeux comme une flamme de feu», ce qui pénètre à travers tout et sonde tout, mais de plus, le feu est toujours l'emblème du jugement. C'est donc le caractère de ce qui sonde tout et met tout à nu. «Ses pieds, semblables à de l'airain brillant», indiquent la fermeté de jugement qui rencontre le péché; car l'airain représente la justice considérée, non pas d'une manière intrinsèque en Dieu quand on s'approche de lui, mais dans son action envers l'homme responsable comme tel. Le propitiatoire était d'or; l'autel des holocaustes et la cuve étaient d'airain. Mais devant le tabernacle, c'était un autel, c'est-à-dire, en rapport avec le péché, un sacrifice pour l'homme, bien que le feu fût là; tandis qu'ici, nous avons la brillante fournaise du jugement. Sa voix, «comme une voix de grandes eaux», avait le caractère de la puissance et de la majesté.

Nous avons, ensuite, la suprématie officielle dans sa personne. Il tenait dans sa main droite, dans sa puissance, tout ce qui était autorité subordonnée quant à la lumière et l'ordre, pour ce qui concerne l'assemblée. Il avait la puissance du jugement par la parole, et l'autorité suprême — représentée par le soleil — dans la plénitude de son caractère le plus élevé. Ainsi,

nous le voyons avec sa gloire personnelle comme Jéhovah; ses attributs comme Juge divin, et sa position officielle suprême.

Mais il n'était pas moins le Rédempteur, celui qui, dans sa grâce, assure la bénédiction de ceux qui lui appartiennent. Jean tombe à ses pieds comme mort, ainsi qu'il arrive toujours dans la vision prophétique de Jéhovah, car il ne s'agit pas ici de l'Esprit d'adoption. Nous le voyons pour Daniel (chapitre 10), et pour Esaïe, en esprit (chapitre 6); mais la puissance du Seigneur soutient le saint; elle ne le détruit pas. Il met sa main droite sur Jean, il déclare qu'il est le premier et le dernier, Jéhovah lui-même, mais, en même temps, Celui qui, dans son amour, a donné sa vie et a un pouvoir absolu sur la mort et sur le hadès; Celui qui en délivre et non qui y assujettit. Il est ressuscité; il est sorti de la mort et du hadès et il en tient les clefs, un plein pouvoir sur ces choses, un pouvoir divin pour soutenir contre elles. Lui qui a été mort et qui a repris vie et qui maintenant, même comme homme, vit aux siècles des siècles, agit ainsi, non pas simplement dans la puissance de la vie divine dans un homme, mais dans la puissance de la victoire remportée sur tout ce à quoi l'homme était assujetti par le péché et l'infirmité.

Telle est la position qu'il prend respectivement vis-à-vis de Jean son serviteur et des assemblées.

Nous verrons que l'état des dernières assemblées met en évidence d'autres caractères qu'aperçoit seulement le regard de la foi. Mais ceux qui sont tracés dans le chapitre 1, sont ceux que Jean avait vus, et qu'il devait décrire. Puis, quant aux faits prophétiques, il devait écrire les choses qui étaient, l'état de ces diverses assemblées qui représentaient historiquement les divers états de l'Eglise: c'est une histoire; puis il avait à écrire aussi les choses qui devaient arriver après celles-là, c'est-à-dire quand l'histoire de l'Eglise serait close sur la terre. L'ensemble de l'histoire de l'assemblée est donc, pour l'Esprit, le temps présent: «les choses qui sont». L'avenir était ce qui viendrait ensuite, les voies de Dieu envers le monde. Tandis que cela laissait, comme objet d'attente immédiate, la venue du Seigneur ou les événements prophétiques préparatoires, la période n'en restait pas moins indéfinie s'il y avait du délai, et il devait y en avoir, et l'attente, quoique prolongée, demeurait toujours une attente présente. Nous pouvons remarquer que Christ paraît ici dans sa gloire personnelle, en même temps que sa position relativement aux assemblées. Il n'est pas personnellement révélé comme Fils de l'homme, c'est-à-dire comme prenant la place de Fils de l'homme; seulement nous voyons Celui qui est l'Ancien des jours, de manière à nous faire comprendre que c'est lui qui était le Fils de l'homme. Plus loin, dans l'Apocalypse, il ne revêt pas son caractère personnel intrinsèque, mais une position ou un caractère relatifs. Cependant, lorsque le récit des choses futures est introduit, nous avons quelque chose d'analogue à ce qui nous est présenté ici. En rapport avec le monde, il est vu comme l'Agneau, Celui que le monde a rejeté, mais qui a sur le monde un droit de rédemption. Là, il est représenté avec sept cornes et sept yeux, c'est-à-dire avec son pouvoir sur le monde, de même qu'ici on le voit comme Fils de l'homme, avec les sept étoiles dans sa droite. Telles sont les choses que Jean a vues.

Passons maintenant aux «choses qui sont». Les étoiles sont dans la main de Christ; il parle d'elles d'abord; il marche au milieu des assemblées. Ces dernières sont des lampes ou portelumières, c'est-à-dire représentent les assemblées ou l'assemblée dans une position donnée, et vues comme telles devant Dieu; ce n'est pas ce que l'ensemble est devenu, mais ce que l'assemblée est devant ses yeux, précisément comme Israël était son peuple, quoiqu'il en fût des Israélites. Les étoiles sont ce que Christ regarde comme devant donner la lumière et ayant autorité; ce qu'il tient pour responsable, dans ce but, devant lui. Dans un certain sens, ce sont tous ceux qui composent l'assemblée, et c'est ainsi qu'il en est souvent parlé dans les lettres aux assemblées; mais ce sont plus spécialement ceux qui se trouvent dans une position de responsabilité à cause de leur relation avec lui-même; «les sept étoiles qui sont *dans* sa main droite». Elles devaient briller, avoir de l'influence, et le représenter, chacune à sa place, durant la nuit. Que le clergé ait graduellement pris cette place, et que, dans ce sens, il soit responsable, c'est tout à fait vrai; mais c'est son affaire de répondre pour lui-même devant le Seigneur. Toutefois l'Esprit ne présente pas ici la chose de cette manière. Le clergé prétend à cette position comme à un honneur, il aura à en répondre; si jamais, parmi ceux qui le composent, il en est qui ont été appelés «anges», c'est précisément cette prétention, et le nom qu'ils ont pris a été pris de ce passage. On ne peut douter non plus que les conducteurs, les anciens ou autres, en supposant qu'ils fussent réellement tels, n'occupassent une place spéciale de responsabilité, comme on le voit au chapitre 20 des Actes; mais, dans le passage qui nous occupe, l'Esprit ne les reconnaît pas ainsi. Christ ne s'adresse pas à des anciens, ni à des évêques, selon l'acception moderne de ce mot, car, en fait, il n'en existait pas alors de tels. Ces épîtres ne renferment pas non plus la pensée d'un diocèse (\*). Il n'est pas parlé, dans l'Écriture, d'anciens comme d'autorités; ils étaient toujours plusieurs, et l'expression «ange» ne peut s'appliquer à des arrangements humains existant alors.

(\*) Sauf en Amérique, ceux qui sont appelés évêques le sont toujours d'une ville; cela montre historiquement que les diocèses sont un arrangement subséquent. Les anges ne sont pas non plus les principaux officiants dans la synagogue.

Qu'est-ce donc que l'ange? A proprement parler, ce n'est pas un symbole. L'étoile est le symbole, et elle est vue ici dans la main, de Christ. L'ange est le représentant mystique de quelqu'un qui n'est pas en scène présentement. C'est ainsi que ce mot est toujours employé lorsqu'il ne s'agit pas, d'une manière positive, d'un messager céleste ou terrestre. Nous le voyons dans les expressions: l'Ange de l'Éternel, leurs anges (en parlant des petits enfants), l'ange de Pierre. D'après leur position, les anciens peuvent avoir été pratiquement responsables; mais l'ange représente l'assemblée, et surtout ceux que Christ a devant les yeux quand il regarde à l'état de l'assemblée devant lui, à cause de leur proximité de lui et de leur communion avec lui, ou à cause de leur responsabilité d'être tels par l'opération de son Esprit en eux, pour son service. Nul doute que l'assemblée ne soit responsable, et par conséquent la lampe est ôtée, quand le manque de fidélité est devenu son état, mais Christ, en rapport avec cet état, est en relation immédiate avec ceux dont nous avons parlé, — pensée solennelle pour tous ceux qui ont à cœur le bien de l'assemblée.

La manière dont les anges et les assemblées sont identifiés et certaines distinctions dans le degré ou la manière dont ils le sont, demandent quelques détails de plus. Qu'en s'adressant aux anges, le Seigneur parle aux assemblées dans leur responsabilité générale, c'est une chose évidente, car il est dit: «Ce que l'Esprit dit aux assemblées». Ce n'est pas une communication particulière faite à quelqu'un qui a autorité, afin de le diriger, comme c'était le cas quand Paul s'adressait à un Timothée ou à un Tite, mais c'est aux assemblées que l'Esprit parle, c'est-à-dire que l'ange représente leur responsabilité. Nous trouvons cela clairement indiqué dans ces passages: «Le diable va jeter quelques-uns d'entre vous en prison»; «ne crains en aucune manière les choses que tu as à souffrir». Puis: «Mais j'ai quelques choses contre toi, c'est que tu as là»; «mon fidèle témoin, qui a été mis à mort parmi vous». Ensuite: «Mais je vous dis à vous, savoir, aux autres qui sont à Thyatire». Cependant l'ange et l'assemblée sont distingués: «J'ôterai ta lampe de son lieu;» «tu laisses faire la femme Jésabel».

Mais cette distinction entre l'ange et l'assemblée, ne se trouve pas dans les trois dernières assemblées. C'est à l'ange que tout est adressé. Il est aussi simplement dit à Sardes, que Christ a les sept étoiles, et non plus comme à Ephèse, qu'il les *tient* dans sa main droite. A Smyrne et à Philadelphie, il n'y a pas de jugement; les saints étant éprouvés comme fidèles, et Christ les encourage. Quant aux jugements, ou plutôt quant aux menaces adressées comme avertissements, dans le cas d'Ephèse qui présente le fait général du premier déclin de l'assemblée, il est dit à l'ange que, s'il ne se repent, sa lampe serait ôtée. L'assemblée ne s'est pas repentie; nous le savons par l'Écriture et par le fait même, et aussi en considérant les sept assemblées comme présentant historiquement les phases successives de l'Église. A Pergame et à Thyatire, ce sont ceux qui causent le mal qui sont, spécialement jugés; dans le cas de Thyatire, de terribles jugements doivent tomber sur Jésabel et ceux qui sont en rapport avec elle; elle avait eu du temps pour se repentir et ne l'avait pas fait. Mais pour changer l'ordre des choses, il faut attendre la venue du Seigneur. D'après tout ce que nous venons de faire remarquer, les anges sont moralement les représentants de l'assemblée; l'avertissement de Christ est adressé à ceux à qui il confie cette position, et nous pouvons aisément comprendre que tel est le cas pour quiconque a à cœur l'intérêt de l'assemblée; mais de plus, nous voyons que l'ange est identifié avec l'assemblée, quand il s'agit de tous ceux qui la composent, tandis que des jugements particuliers sont dénoncés aux parties coupables.

---

Nous pouvons entrer maintenant dans l'examen de ce qui est dit plus particulièrement à chaque assemblée, mais nous le ferons brièvement, en rapport avec l'ensemble du livre, sans entrer dans les détails.

Le premier grand fait est que l'assemblée, dans ce monde, est sujette au jugement, et que, comme lampe ou porte-lumière ici-bas, son existence et sa position devant Dieu peuvent être entièrement mises de côté; en second lieu, nous apprenons que Dieu le fera si elle abandonne sa première énergie spirituelle. C'est un principe d'une immense portée. Dieu a établi l'assemblée pour être un témoin fidèle de ce qu'il a manifesté en Jésus, et de ce qu'il est maintenant que Jésus est en haut. Si l'assemblée ne le réalise pas, elle est un faux témoin

et sera mise de côté. Dieu peut avoir patience envers elle, et, béni soit-il, il l'a montré. Il peut l'exhorter à revenir à son premier amour, et il l'a fait; mais, si cela n'a pas lieu, la lampe doit être ôtée, et l'assemblée cesser d'être le porte-lumière de Dieu dans le monde. Le premier état doit être maintenu, sans cela la gloire de Dieu est ternie et la vérité faussée, et dans ce cas, la créature responsable doit être mise de côté, Mais aucune créature, comme telle, ne peut, sans être soutenue, persévérer dans son premier état; elle manque dans tout ce qui lui est confié et tout est jugé, sauf ce qui est dans le Fils de Dieu, le second homme, ou ce qui est maintenu par lui. Ephèse avait bien persévéré dans sa constance, mais elle n'avait plus cet oubli de soi et cette pensée fixée uniquement sur Christ, qui sont les premiers fruits de la grâce. Comme on l'a fait remarquer, il y avait des oeuvres, du travail et de la patience, mais la foi, l'espérance et l'amour, dans leur réelle énergie, avaient disparu. Les Ephésiens avaient rejeté les prétentions des faux docteurs, ils avaient supporté des afflictions et ne s'étaient point lassés. Tout ce que Christ peut dire d'eux pour montrer son amour, il le dit; il fait voir qu'il ne les oublie pas, ni le bien qui est manifesté en eux. Toutefois, ils avaient perdu leur premier amour, et à moins qu'ils ne se repentissent et ne fissent leurs premières oeuvres, le jugement devait être exécuté — «j'ôterai ta lampe de son lieu».

Nous trouvons ici un autre principe important c'est que, lorsque l'assemblée s'est départie de la fidélité, lorsque, collectivement, elle a cessé d'être l'expression de l'amour dans lequel Dieu a visité le monde, Dieu renvoie les individus à sa parole qu'ils ont à prendre pour eux-mêmes: «Que *celui* qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées». L'assemblée est jugée, et ainsi ne peut être une sécurité pour la foi; alors l'individu est appelé à écouter ce que l'Esprit dit. L'avertissement donné ici, savoir, que la lampe serait ôtée de son lieu, est particulièrement digne d'être remarqué, parce qu'il y avait beaucoup de choses que le Seigneur approuvait, et, qu'il les encourageait, en le leur montrant; mais, malgré tout cela, la lampe devait être ôtée, si le premier amour était abandonné.

Dans cette épître, le caractère de Christ est général, ainsi que la promesse faite au vainqueur, parce que l'assemblée d'Ephèse caractérise le principe entier sur lequel l'Eglise repose. Christ a les sept étoiles dans sa main droite et marche au milieu des lampes. Ce n'est pas un caractère spécial applicable à un état particulier, mais cela exprime toute la portée de sa position au milieu des assemblées. Rien n'est jamais promis à l'assemblée envisagée comme ayant abandonné son premier amour. Elle ne peut pas diriger un croyant, quand elle-même tombe sous le coup de la répréhension et du jugement. La promesse est donc faite au vainqueur comme individu; principe très important. La promesse est générale; elle est en contraste avec la ruine amenée sur l'homme par Adam; mais ce qui est promis est plus excellent et plus élevé que le bien dont Adam jouissait et qu'il perdit. Celui qui vaincra mangera de l'arbre de vie; non pas l'arbre du paradis de l'homme dans ce monde, mais du paradis de Dieu lui-même. Il faut aussi remarquer qu'il n'en est pas maintenant comme du premier Adam, qui avait à garder individuellement son premier état; actuellement, il s'agit de vaincre. Et ce n'est pas seulement le monde et son hostilité que nous avons à vaincre, bien que cela puisse être, mais c'est ce qui se trouve dans la sphère même de l'assemblée, puisque



c'est l'invitation à écouter ce que l'Esprit dit aux assemblées qui donne occasion de parler de vaincre. C'est une chose d'une immense importance en rapport à la prétention assumée par l'Eglise, d'être entendue comme autorité. Le message est adressé à l'assemblée, et non par elle aux individus, et elle est reprise pour son manque de fidélité, tandis qu'individuellement le saint est appelé à vaincre.

La parole adressée à Smyrne est brève. Quelles que fussent la malice et la puissance de Satan, le plus qu'il pouvait faire c'était, s'il lui était permis, d'exercer le pouvoir de la mort. Christ est le premier et le dernier, au delà de la mort comme avant la mort, car il est Dieu même; mais bien plus, il a rencontré la mort et l'a traversée en puissance. Les saints n'avaient pas à craindre. Satan pourrait agir, les cribler, les jeter en prison. Que les saints fussent fidèles jusqu'au point extrême de son pouvoir, — la mort, — tout ce qui est au delà, est en dehors de lui, c'est de Christ, et le fidèle recevra de Christ la couronne de vie. Tribulation, pauvreté, le mépris de ceux qui prétendaient avoir un droit légitime et héréditaire à être le peuple de Dieu, — persécuteurs, toujours, qu'ils soient Juifs ou chrétiens, — tout cela était la portion de l'assemblée ici-bas, et Dieu le permettait. En réalité, c'était une grâce, de sa part, envers l'assemblée dans son déclin. L'espérance des saints était placée au delà de toutes ces choses, quand Christ leur promettait la couronne de vie. L'assemblée qui, par l'abandon de son premier amour, glissait ou était sur le point de glisser dans le monde, devait comprendre que le monde était dans les mains de Satan et n'était pas le repos des saints. Mais si le Seigneur permettait la tribulation, d'un autre côté, il la limitait. Tout était entre ses mains. Non seulement il y avait une couronne pour ceux qui souffraient, mais la portion du vainqueur était assuré, la seconde mort, la mort de jugement, ne pouvait le toucher.

A Pergame, un jugement plus direct devenait nécessaire. Christ apparaît comme Celui qui a l'épée aigüe à deux tranchants de la parole, sortant de sa bouche. On remarquera qu'à Pergame comme à Smyrne, un caractère spécial de Christ s'applique à un état spécial. Il n'y a rien de général quant à l'assemblée. A Ephèse, nous voyons Christ, dans sa position de Juge, au milieu des chandeliers, et l'assemblée menacée de se voir retirer sa position de témoignage sur la terre. A Thyatire, il prend sa place comme Fils de Dieu, Fils sur sa propre maison, et les choses étant au pire quant à l'assemblée, il est présenté comme ayant la pénétration parfaite et la fermeté immuable pour exécuter le jugement; ensuite, la pleine bénédiction du nouvel état de choses est promise au vainqueur. A Pergame nous retrouvons chez les saints la fidélité qui avait déjà été vue à Smyrne; le nom de Christ et la foi retenus fermes en dépit de la persécution. Il y a là une différence avec Philadelphie, et ce qu'il n'est pas dit que *sa parole* est tenue ferme, comme étant celle de la patience de Christ: l'assemblée, dans l'état où elle est à Pergame, ne le faisait pas; mais on retenait la confession de Christ au milieu de la persécution. Mais un genre de mal, différent de ce qui se trouvait à Ephèse, s'était introduit — l'entraînement dans les voies du monde, par un mauvais enseignement dans le sein de l'assemblée. C'était la doctrine de Balaam, amenant avec elle l'idolâtrie. Il y avait aussi au dedans de l'Eglise des sectes qui enseignaient de mauvaises pratiques sous le voile d'une prétendue sainteté. Le Seigneur jugerait toutes ces choses.

A Pergame, il n'est pas question, comme vérité générale, d'ôter la lampe de son lieu, comme c'était le cas lorsque l'assemblée était appelée à garder son premier amour; ni non plus de jugement inexorable, parce que l'assemblée s'était entièrement dévoyée, mais il y avait des corrupteurs par lesquels les serviteurs de Christ étaient entraînés dans l'idolâtrie et le mal. L'approbation individuelle de Christ, la communion avec lui-même dans une bénédiction encore à venir (mais en esprit maintenant), communion avec lui comme ayant été autrefois humilié et rejeté (ce que l'assemblée n'était plus); un nom donné par Christ, un nom de tendresse de sa part; un lien avec lui, connu seulement de celui qui l'avait; en un mot, une association individuelle avec lui et une bénédiction individuelle dans la jouissance d'un bonheur secret, telle était la promesse faite au vainqueur alors que la corruption faisait des progrès, mais ne régnait pas encore sans entrave dans l'assemblée.

A Thyatire, l'assemblée va jusqu'à la fin. Dans ce que Christ reconnaissait au milieu de l'état de choses qui caractérise Thyatire, on trouve un dévouement croissant. Mais Jésabel était tolérée, et avec elle, dans l'assemblée elle-même, l'union avec le monde, l'idolâtrie et des enfants qu'elle avait engendrés. Tout devait être jugé; une grande tribulation tomberait sur Jésabel, et ses enfants seraient tués. Christ sondait les cœurs et les reins, et appliquait le jugement avec une justice rigoureuse. Les fidèles de cette époque, «vous», les «autres», ainsi qu'ils sont désignés, ceux auxquels Christ s'adresse spécialement, ne sont qu'un «reste», un résidu dévoué d'une manière particulière et croissante. Ce qui est spécialement en vue, nous pouvons le remarquer ici, c'est ce que sont les assemblées envers Christ. La manière dont Jésabel agit envers les fidèles n'est pas relevée. La venue du Seigneur est le temps vers lequel les regards sont dirigés, et toute la bénédiction millénaire est promise à celui qui vaincra: le règne avec Christ, et Christ lui-même, l'étoile du matin. L'avertissement: «Que celui qui a des oreilles écoute», est placé, maintenant, après la promesse faite au vainqueur; il n'est pas donné en rapport avec l'assemblée, mais avec ceux qui, dans l'assemblée, vaincront. C'est là ce qui caractérise l'état. Thyatire peut aller jusqu'à la fin, mais ne caractérise pas le témoignage de Dieu jusqu'à la fin, d'autres états doivent être introduits dans ce but. Dans Thyatire nous avons, je n'en doute pas, la papauté au moyen-âge, disons jusqu'à la réformation; mais le romanisme lui-même va jusqu'à la fin. Le jugement porté sur Jésabel est final. Le Seigneur lui a donné du temps pour se repentir, mais elle ne s'est pas repentie. Elle sera forcément associée avec ceux qu'elle a séduits pour leur ruine commune. Le jugement est ici entièrement caractérisé par une pénétration qui sonde tout selon la propre nature et les exigences de Dieu; la tribulation et le jugement ont une portée particulière, mais non pas la bénédiction; c'est la pleine portion des saints dans tout ce qu'ils ont avec Christ, de même que la chute et le jugement étaient aussi complets, car c'était l'adultère et non pas seulement l'abandon du premier amour.

En Thyatire, nous voyons donc la fin à la venue du Seigneur. Sardes commence une nouvelle phase collatérale dans l'histoire de l'assemblée. Sauf le fait d'avoir les sept étoiles, aucun des caractères ecclésiastiques de Christ, aucun des traits sous lesquels il est vu marchant au milieu des assemblées, n'est mentionné ici. Cependant l'assemblée, comme telle,

est nommée: c'est encore son histoire. Mais, comme il a été fait mention de la venue du Seigneur, tous les caractères de Christ ont rapport à ce qu'il aura dans le royaume. Cependant il a encore les sept étoiles — l'autorité suprême sur l'assemblée. Ce n'est rien de particulier à cette assemblée, — il a l'autorité sur tout et relativement à tout. C'est dans ce caractère qu'il a affaire avec Sardes. Il a les sept esprits — la plénitude de la perfection dans laquelle il gouvernera la terre. Ainsi, il est compétent pour bénir dans l'assemblée, bien qu'il n'y ait pas de relation ecclésiastique régulière.

Il a la puissance sur tout et la plénitude de l'Esprit, il possède ces deux choses dans la perfection. Quelle que puisse être l'assemblée, voilà ce qu'il est, lui. C'est une grande consolation. L'assemblée ne peut manquer dans sa position de témoignage, faute de plénitude de grâce en lui. Et lui ne peut manquer à celui qui a des oreilles pour entendre.

Mais l'état de l'assemblée montre qu'elle était loin de profiter de ces ressources. Elle avait, il est vrai, un nom de vivre; elle était supérieure, dans ses prétentions, au mal qui se trouvait à Thyatire. A Sardes ne se trouvaient pas Jésabel et la corruption. Mais, pratiquement, la mort était là. Ses oeuvres n'étaient pas complètes devant Dieu. Ce n'était pas le mal, mais le manque d'énergie spirituelle; le résultat en était que les individus souillaient leurs vêtements au contact du monde. Sardes était invitée à se rappeler, non ses premières oeuvres, mais ce qu'elle avait reçu et entendu, — la vérité qui lui avait été confiée, — l'évangile et la parole de Dieu: sinon elle devait être traitée comme le monde. Le Seigneur viendrait comme un voleur, car maintenant la venue du Seigneur est toujours en vue.

Nous ne trouvons point, ici, la menace d'ôter la lampe: c'était une chose déjà réglée. Le jugement avait été prononcé, la mise de côté de l'assemblée était chose fixée. Mais le corps de professants (à Sardes) devait être traité comme le monde, et non ecclésiastiquement comme une assemblée corrompue (comparez 1 Thessaloniens 5: 1-3). Cependant, nous voyons que quelques-uns gardent leur intégrité et sont reconnus; ils marchent avec Christ comme ayant pratiqué la justice. C'est aussi là la promesse. Ils ont confessé son nom pratiquement devant les hommes, devant le monde, et leur nom sera confessé devant Dieu, quand l'assemblée sera traitée comme le monde. Ils sont de vrais chrétiens au milieu d'une *profession* mondaine, et leurs noms ne seront pas effacés du registre, maintenant mal tenu sur la terre, mais qui doit être rectifié, d'une manière infaillible, par le jugement céleste. On a déjà remarqué que, lorsque la venue du Seigneur est introduite, l'avertissement adressé à ceux qui ont des oreilles pour écouter vient après que les vainqueurs ont été distingués des autres. C'est ce résidu seul que le Seigneur a en vue. Je ne puis douter que dans Sardes nous ayons le protestantisme.

L'assemblée de Philadelphie présente un caractère particulièrement intéressant. Rien n'est dit de ses oeuvres, sinon que Christ les connaît, mais ce qui est frappant en elle, c'est son association toute spéciale avec Christ lui-même. De même qu'à Sardes et à Laodicée, Christ, à Philadelphie, n'est pas vu sous les caractères dont il est revêtu quand il marche au milieu des assemblées, mais sous un caractère que la foi reconnaît, quand l'organisation ecclésiastique est devenue le foyer de la corruption. On a ici son caractère personnel, ce qu'il est en lui-

même, le Saint et le Véritable, ce que la parole déploie et requiert, et ce que la parole de Dieu est en elle-même — un caractère moral et la fidélité. En réalité, ce dernier mot renferme tout: la fidélité à Dieu au dedans et au dehors, selon ce qui est révélé et la fidélité pour accomplir tout ce qu'il a déclaré.

Christ est connu comme le Saint. Les prétentions ou les associations ecclésiastiques extérieures ne servent donc à rien. Il doit y avoir ce qui convient à sa nature, et la conformité fidèle à cette parole qu'il accomplira certainement. En même temps, il a en main l'administration; il ouvre et nul ne fermera, il ferme et nul n'ouvrira. Voyez quel fut son sentier sur la terre: ayant bien voulu, dans sa grâce, devenir tel, il était alors simplement dépendant comme nous le sommes. Il était saint et véritable; aux yeux de l'homme il avait peu de force, il gardait la parole et vivait de toute parole qui sortait de la bouche de Dieu; il attendait patiemment l'Eternel, et c'est à lui que le portier ouvrait. Il vivait durant les derniers jours d'une dispensation; lui, le Saint et le Véritable, était rejeté, et à vue humaine, il n'a vu aucun résultat de son travail auprès de ceux qui se disaient Juifs, mais qui étaient la synagogue de Satan. A Philadelphie, il en est de même des saints: ils marchent dans un milieu semblable à celui où il se trouvait; ils gardent sa parole, ont peu de force, ne sont pas distingués, comme Paul, par l'énergie de l'Esprit, mais ils ne renient pas son nom. C'est là le caractère et le mobile de toute leur conduite. Christ est ouvertement confessé, la parole est gardée, et le nom n'est pas renié. Cela semble peu de chose, mais dans le déclin universel, au milieu de beaucoup de prétentions ecclésiastiques, alors qu'un grand nombre s'égarerent dans les raisonnements humains, garder la parole de Celui qui est saint et véritable, et ne pas renier son nom, c'est tout.

Un autre élément est mentionné. Christ, le Saint et le Véritable, attend. Ici, sur la terre, il attendait patiemment l'Eternel. C'est le caractère d'une foi parfaite. La foi a un double caractère: l'énergie qui surmonte les obstacles, et la patience qui attend Dieu et se confie en lui. (Pour le premier, voir Hébreux 11: 23, 24; pour le second, les versets 8-22). C'est ce dernier caractère que nous avons ici: la parole de la patience est gardée.

Les promesses sont faites en rapport avec ces qualités distinctives de garder la parole et de ne pas renier le nom de Christ, bien qu'en ayant peu de force, en présence des prétentions ecclésiastiques à une religion de succession établie de Dieu. Christ forcera ceux qui prétendent ainsi à une succession divine, à venir et à reconnaître qu'il a aimé ceux qui gardent sa parole. Dans le présent, une porte ouverte était donnée à Philadelphie, et personne ne pouvait la fermer, de même que le portier avait ouvert à Christ, de sorte que les pharisiens et les sacrificateurs ne pouvaient l'entraver. Dans l'avenir, ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas, ces prétendants à un ordre de succession divine, auront à s'humilier et à reconnaître que ceux qui suivaient la parole du Saint et du Véritable, étaient ceux que Christ aimait. En attendant, son approbation leur suffisait. C'est là la pierre de touche de la foi, d'être satisfait de son approbation, de se contenter de l'autorité de sa parole.

Mais il y avait aussi une promesse relative aux jugements que le Seigneur doit exercer sur la terre. Christ attend jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds.

Nous devons attendre ce moment pour voir le monde mis en ordre. Il nous faut continuer à marcher là où le dieu de ce monde a sa voie, bien que sous le contrôle divin. Croire que l'on peut maintenir ses droits dans ce monde, c'est oublier la croix et Christ. Nous ne pouvons penser à nos droits jusqu'à ce que les siens soient reconnus, car nous n'en avons point d'autres que Lui. Le jugement, depuis que Pilate l'a rendu lorsque Christ, le juste, était devant lui, n'est pas encore revenu à la justice. Jusqu'alors, Christ attend à la droite de Dieu, et nous attendons. Philadelphie n'a pas, comme Smyrne, à souffrir la persécution et le martyre. Elle a peut-être une tâche aussi difficile; en tout cas, c'est notre tâche maintenant: être patients et être satisfaits de l'approbation seule de Christ, gardant sa parole et ne reniant point son nom.

Mais il y a d'autres précieux encouragements. Une heure de tentation doit venir sur toute la terre pour éprouver ceux qui appartiennent à la terre, qui y habitent comme y appartenant. Quelques-uns, victorieux dans l'épreuve, pourront être épargnés; mais ceux qui gardent la parole de la patience de Christ seront gardés de cette heure. Elle viendra sur toute la terre; où seront-ils donc? Hors du monde, auquel ils n'appartenaient pas quand ils y étaient. Ils attendaient que Christ prit sa puissance; ils attendaient le temps où le monde sera à lui. Ils appartenaient au ciel, à Celui qui y est, et ils ont été pris pour être avec lui, avant que ce temps de terrible épreuve ne vienne sur le monde. Il y aura un temps spécial de détresse avant qu'il prenne sa puissance; mais eux, non seulement régneront avec lui quand le résultat final aura été amené, mais ils seront gardés de cette heure, et ils en ont l'assurance au temps de l'épreuve. Et c'est pourquoi le Seigneur leur montre sa venue comme étant leur espérance, et non comme un avertissement donné à ceux qui ne se repentent pas, pour leur dire qu'à son apparition, ils seront traités comme le monde. Il vient promptement et ils ont à prendre garde, de peur que quelqu'un ne prenne leur couronne; tenant ferme ce qu'ils ont, faibles, il est vrai, mais, tels qu'ils sont, spirituellement associés à Christ.

Nous avons maintenant la promesse qui leur est faite; promesse générale dont l'accomplissement est dans les lieux célestes, et qui est caractérisée par l'association spéciale avec Christ; ils sont publiquement reconnus comme possédant ce qu'ils semblaient n'avoir nullement sur la terre. D'autres avaient la prétention d'être le peuple de Dieu, la cité de Dieu, — d'avoir un titre religieux divin; eux avaient seulement marché dans la fidélité à sa parole, et dans l'attente de Christ. Maintenant, quand Christ prend sa puissance, quand les choses sont manifestées dans leur réalité, selon lui en puissance, ils ont cette position-là selon Dieu, ils sont reconnus comme étant le peuple de Dieu, la cité de Dieu. Ici-bas, ils avaient eu la croix et le mépris; là-haut, le nom de Dieu et de la cité céleste est le caractère imprimé sur eux.

Examinons la promesse faite ici aux vainqueurs. Celui qui n'avait que peu de force est une colonne dans le temple du Dieu en qui et avec qui il est béni. Peut-être avait-il été tenu sur la terre comme étant en dehors de l'unité et de l'ordre ecclésiastiques; dans le ciel il en est une colonne, et n'en sortira plus. Sur lui, qui était à peine reconnu pour avoir part à la grâce, est imprimé, dans la gloire, le nom de son Dieu Sauveur rejeté. Sur lui aussi qui était à peine compté comme appartenant, à la sainte cité, est écrit le nom céleste de cette cité, ainsi que le nouveau nom de Christ, le nom inconnu aux prophètes et aux Juifs selon la chair, mais qu'il

a pris comme mort à ce monde (dans lequel s'est établie la fausse assemblée), et comme ressuscité et entré dans la gloire céleste. Il est frappant de voir le soin avec lequel est indiquée ici l'association avec Christ, et c'est ce qui donne à la promesse son caractère. «Le temple de MON Dieu», dit Christ; «le nom de MON Dieu;» celui «de la cité de MON Dieu;» «MON nouveau nom». Le vainqueur a été associé à la patience propre de Christ, et Christ lui confère ce qui l'associe pleinement à sa propre bénédiction avec Dieu. Cela est tout particulièrement précieux et plein d'encouragement pour nous.

Laodicée vient ensuite. La tiédeur est ce qui caractérise le dernier état de la profession dans l'assemblée, qui devient telle pour Christ, qu'il doit la vomir de sa bouche. Ce n'est pas le simple manque de puissance, mais le manque de coeur, — le pire de tous les maux. Cette menace est absolue et non pas conditionnelle; elle suppose que le rejet est irrémédiable. Avec ce manque de coeur pour Christ et son service, on voit en ceux de Laodicée beaucoup de prétention à la possession de ressources et de capacité en eux-mêmes: «Je suis riche», disent-ils, tandis qu'ils n'ont rien de Christ. C'est l'assemblée professante se disant riche, sans avoir Christ comme richesse de l'âme par la foi. C'est pourquoi il leur conseille d'acheter de lui la justice vraie et éprouvée, un vêtement pour couvrir leur nudité morale, et ce qui donne la vue spirituelle, car, par rapport à ce que Christ est et donne devant Dieu, ils étaient tout particulièrement pauvres, nus et misérables. Tel est le jugement que Christ porte sur leurs prétendues richesses, sur ce qu'ils se figurent avoir acquis selon l'homme. Cependant, aussi longtemps que l'assemblée subsiste, Christ continue à agir en grâce; il se tient à la porte et il frappe; il insiste, de la manière la plus pressante, auprès de la conscience, pour être reçu lui-même. Si, dans ce qu'il est sur le point de vomir de sa bouche, il se trouve encore quelqu'un qui entende sa voix et ouvre, il l'admettra à être avec lui, et lui donnera une part dans le royaume.

Il n'est pas question ici de la venue du Seigneur, non plus que lorsqu'il s'agit du jugement de Jésabel. Pratiquement, cette dernière était Babylone, qui est jugée avant que Christ vienne. Laodicée est vomie de la bouche de Christ, rejetée comme indigne de lui, mais l'ensemble du corps est jugé comme le monde. La venue du Seigneur en Thyatire, comme en Philadelphie, est pour les saints. C'est ainsi seulement qu'elle est envisagée en rapport avec l'assemblée. Sardes, si elle ne se repent, est réduite à la condition du monde, et jugée comme telle. Quand arrive l'état caractérisé par Laodicée, l'assemblée est désavouée et rejetée par Christ, dans ce caractère, mais pour cela il n'est pas besoin qu'il soit question de sa venue. Bien que Thyatire aille jusqu'à la fin, et termine ecclésiastiquement l'histoire de l'Eglise, ce n'est que dans les trois premières assemblées que l'Eglise, dans son ensemble, est traitée comme ayant à se repentir. A Thyatire, il a été donné à Jésabel du temps pour se repentir, et elle ne l'a pas fait; la scène se clôt pour l'assemblée sur la terre, et elle est remplacée par le royaume. Sous ce rapport, les quatre dernières assemblées vont ensemble. Il n'y a aucune perspective de repentance, ni de restauration de l'assemblée entière. Sardes est appelée à garder et à se repentir, elle doit se souvenir de ce qu'elle a reçu; mais si elle ne veille pas, elle doit être traitée

comme le monde. C'est pourquoi, comme nous l'avons vu, l'appel à écouter est adressé aux vainqueurs après la promesse.

Le caractère de Christ, en rapport avec Laodicée, ne doit pas être passé sous silence. Il manifeste le passage des divers états de l'assemblée à l'autorité de Christ sur le monde, au-dessus et au delà de l'assemblée. Christ, en personne, reprend ce que l'assemblée a cessé d'être. Il est l'Amen, Celui en qui s'accomplissent et sont rendues vraies toutes les promesses; le témoin réel et le révélateur de Dieu et de la vérité, quand l'assemblée ne l'est pas; le commencement de la création de Dieu, — Chef sur toutes choses, — et la gloire et le témoin de ce qu'est la nouvelle création comme étant de Dieu. L'assemblée aurait dû manifester la puissance de la nouvelle création par le Saint Esprit, car si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création, où toutes choses sont de Dieu. Nous, qui en sommes les prémices, nous sommes créés de nouveau en lui. L'assemblée a ainsi les choses qui demeurent (2 Corinthiens 3). Mais elle en a été un témoin infidèle; si elle y a une part, c'est parce que Christ les possède; il en est le vrai commencement comme les ayant réellement manifestées. Le témoin responsable de ces choses, par le Saint Esprit, ayant manqué, Christ les reprend, et il est introduit pour les déployer d'une manière effective.

Mais il faut, d'abord entrer dans la série des événements préparatoires qui auront lieu dans le monde. Et il est à remarquer qu'il n'est pas fait mention ici de la venue du Seigneur en rapport avec l'assemblée. Il est promis qu'il vient promptement, et l'assemblée est menacée d'être vomie hors de sa bouche. Mais le fait de sa venue pour les siens, ou l'enlèvement de l'assemblée à un certain moment, n'est pas indiqué. Cela entre pleinement dans ce que nous avons vu du ministère de Jean (\*), il s'occupe de la manifestation du Seigneur sur la terre, et touche à peine aux promesses célestes, sauf quand cela est nécessaire, au moment où le Seigneur va quitter ses disciples. Ainsi, nous trouvons cette exception aux chapitres 14 et 17 de l'évangile, mais dans l'Apocalypse c'est une chose laissée de côté. Même au chapitre 12, qui confirme d'une manière remarquable ce que je dis, l'enlèvement des saints n'est vu que comme identifié avec celui de l'enfant mâle, Christ lui-même. C'est pourquoi, nous n'avons dans ce livre aucune époque spéciale relative, qui soit indiquée pour l'enlèvement des saints; sauf que nous les voyons pris en haut, avant le combat qui a lieu dans le ciel et qui conduit aux trois années et demie de la fin. Mais, d'un autre côté, les saints appartenant à l'assemblée, ou ceux qui existaient avant, sont toujours vus en haut, après les épîtres aux assemblées. Ils attendent que le jugement leur soit donné pour venger leur sang, mais ils ne sont jamais vus sur la terre.

(\*) Le caractère aussi sous lequel Christ est présenté, se rapporte au jugement parmi les assemblées et à l'assemblée sur la terre; elle n'est pas vue comme l'Épouse de Christ, mais comme un corps sur la terre.

Nous avons à considérer à quel moment le quatrième chapitre commence les voies de Dieu. Il ne s'ensuit pas nécessairement que l'assemblée a été vomie de la bouche de Christ. Elle en avait été menacée; mais le jugement sur Sardes, ou même sur Thyatire, n'a pas encore eu lieu. Mais les voies de Dieu commencent, après que Christ a cessé d'agir à l'égard de

l'assemblée professante comme telle, la considérant comme sa lampe devant le monde. Le nom qu'elle prendra encore elle-même n'est pas indiqué: il en a fini avec elle. Une apostasie ouverte doit arriver. La date n'en est pas révélée, non plus que celle de l'enlèvement des saints; mais je vois, d'après 2 Thessaloniens 2, que ce dernier fait aura lieu avant l'apostasie. Ainsi, ce que nous venons d'établir c'est que, dans l'Apocalypse, l'action de Dieu envers le monde commence lorsque celle de Christ envers les assemblées a pris fin. Les assemblées sont «les choses qui sont»; ce qui suit, c'est «les choses qui viennent après celles-ci». Dès lors, Christ n'est pas vu marchant au milieu des assemblées: il est l'Agneau au milieu du trône. Jean ne le voit plus sous son premier caractère; il n'est plus employé à envoyer des messages aux assemblées; il est appelé dans le ciel, où maintenant toutes les voies de Dieu se poursuivent envers le monde, et non point envers l'assemblée. Nous avons le trône, maintenant, et non le sacrificateur revêtu d'une robe qui allait jusqu'aux pieds. Les rois et sacrificateurs dont il est parlé au chapitre 1<sup>er</sup>, sont maintenant en haut. D'autres pourront les suivre; mais eux sont dans les lieux célestes, assis sur des trônes, ou adorant, ou offrant leurs encensoirs remplis de parfum. D'un autre côté, le Seigneur n'est pas venu pour juger le monde, mais il est sur le point de recevoir l'héritage. Les saints donc, qui auront été ravis à la rencontre de Christ, ne sont plus vus qu'en haut; ils appartiennent au ciel, ils n'ont plus rien à faire avec la terre, mais ont leur propre place dans le ciel.

La relation entre les deux parties de l'Apocalypse est celle-ci: Christ, qui était comme juge au milieu de l'église professante, est maintenant vu en haut, ouvrant le livre du jugement de ce monde, dont il est sur le point de prendre publiquement l'héritage. Les saints sont loin de cette scène de jugement. L'apôtre cesse maintenant de s'occuper de l'assemblée, — point important à retenir, car le Saint Esprit doit s'occuper d'elle aussi longtemps que les saints qui sont en elle se trouvent sur la terre; — Jean est ravi dans le ciel, où il voit Dieu selon l'alliance qu'il a traitée avec la création, c'est-à-dire sur un trône de gouvernement entouré d'un arc-en-ciel. Les saints le célèbrent comme le Créateur, Celui pour qui toutes choses furent créées. Le trône n'est pas un trône de grâce; les emblèmes de la puissance et du jugement en sortent; mais en cercle autour du trône, ceux qui représentent les saints reçus en haut, à la venue de Christ, les rois et sacrificateurs, sont assis sur des trônes. On ne voit là aucun autel pour le sacrifice, comme lorsqu'il s'agit d'approcher de Dieu; la cuve d'airain, qui renfermait l'eau pour le lavage des sacrificateurs, est remplacée par une mer de verre. C'est l'image d'une sainteté stable et parfaite; il n'y a plus lieu au lavage des pieds. Les anciens sont couronnés; le nombre vingt-quatre rappelle celui des diverses classes de sacrificateurs. Les sept esprits de Dieu sont devant le trône, dans le temple, comme sept lampes de feu; ce ne sont pas les sept esprits comme exprimant la perfection en gouvernement que Christ a dans l'assemblée (chapitre 3: 1), ou qui sont envoyés dans le monde (chapitre 5: 6); ici, c'est la perfection qui caractérise les attributs de Dieu dans son action dans le monde. C'est ce qui porte maintenant la lumière dans le monde.

Quatre animaux se trouvent dans le cercle du trône lui-même et autour du trône. Ils peuvent être envisagés comme formant le trône, ou à part, quoique y étant rattachés comme



à un centre. Sous quelques rapports, ils ressemblent aux chérubins, et sous d'autres aux séraphins, tout en différant des uns et des autres. Ils sont pleins d'yeux, devant et derrière, pour voir toutes choses selon Dieu. Ils sont aussi pleins d'yeux au dedans, et ils ont six ailes: ils sont parfaits en perception intérieure, perception qui leur est donnée, parfaits aussi dans la rapidité de leurs mouvements. Ils représentent les quatre classes de créatures sur la terre: l'homme, le bétail, les bêtes sauvages et les oiseaux de l'air, symbolisant les puissances ou attributs de Dieu, que les païens adoraient, mais qui ici ne sont que les instruments du trône (ou autorité souveraine). Les païens ne connaissaient pas Celui qui y est assis. L'intelligence, la fermeté, la force et la rapidité d'exécution qui appartiennent à Dieu, sont vus en type dans ces animaux, comme nous le trouvons aussi ailleurs. Divers agents peuvent être les instruments de leur activité, mais ils ne sont que des symboles. Bien qu'il y ait entre eux et les chérubins une analogie générale, — le pouvoir judiciaire et gouvernemental, — ils ont un caractère particulier.

Les chérubins sur l'arche, dans le temple, avaient deux ailes qui formaient le trône; ils regardaient vers le propitiatoire, et, en même temps, étant d'or pur, ils portaient le caractère de la justice divine du trône dont on approchait. Dans le livre du prophète Ezéchiel, les chérubins supportaient le firmament au-dessus duquel était le Dieu d'Israël: c'était un trône de jugement exécutif. Ils étaient comme de l'airain embrasé et comme du feu — symbole que nous avons déjà considéré. Ils avaient quatre ailes; deux pour voler et deux pour se couvrir. D'après le chapitre 10 d'Ezéchiel, on voit qu'ils étaient pleins d'yeux (il n'est pas dit au dedans), c'était pour gouverner, selon Dieu, ce qui était extérieur, ce n'était pas l'intelligence divine au dedans. Dans le sixième chapitre d'Esaië, les séraphins (ou brûlants) ont six ailes, ainsi que les quatre animaux: ils sont au-dessus du trône et crient, de même qu'ici: Saint, saint, saint! Avec un charbon brûlant, ils purifient les lèvres du prophète; ils étaient au-dessus du trône.

Les symboles employés ici deviennent plus clairs à comprendre, d'après ces différents cas. Les animaux sont au milieu et à l'entour du trône, avec les attributs des chérubins qui y sont unis, car c'est un trône exécutoire de jugement; mais ce n'est pas simplement, comme en Israël, un jugement terrestre providentiel, un tourbillon venant de l'aquilon (Ezéchiel 1: 4). Nous avons, devant nous, dans l'Apocalypse, le gouvernement de toute la terre, un jugement exécutoire selon la sainteté de la nature de Dieu (\*). C'est ce qu'expriment les quatre animaux, chez lesquels il n'y a pas seulement une entière perception de toutes choses extérieurement, mais aussi une perception intérieure et morale. Nous ne voyons pas un trône d'or dont on s'approche, comme dans le tabernacle; la sainteté intrinsèque de Dieu est appliquée au jugement. Il manifeste sa nature et son caractère dans la création tout entière. La Providence ne sera plus une énigme. Ce ne sont pas des attributs complexes sans solution, pour ainsi dire, quoique appliqués dans des circonstances spéciales; chaque acte aura maintenant son caractère propre.

(\*) Car le jugement qui a lieu à la fin, bien que gouvernemental et terminant l'histoire de la terre, n'est pas seulement tel, c'est-à-dire répondant au caractère des chérubins; il est aussi selon la sainteté et la nature de Dieu, conformément au caractère des séraphins, comme en Esaië 6, où Dieu est connu en Israël.

Remarquons aussi qu'ici Dieu n'est pas présenté, ainsi que dans le premier chapitre, comme le Dieu qui EST, bien qu'embrassant le passé et le futur, Dieu en lui-même; mais c'est le Dieu des siècles «qui était, et qui est, et qui vient» (verset 8). Tous les noms de l'Ancien Testament lui sont donnés: Jéhovah (Seigneur ou Eternel); Elohim (Dieu); Shaddaï (Tout-puissant). Ses attributs (les quatre animaux) célèbrent la plénitude de son nom, comme le Saint qui vit aux siècles des siècles, n'ayant pas une existence ou une puissance qui passe, comme celles de l'homme qui, dans sa meilleure condition, n'est que vanité. Et les saints tombent sur leurs faces devant le trône; ils se prosternent devant la place qu'il occupe dans sa gloire, ils l'adorent dans l'éternité de son Etre, et déposent la gloire qui leur est donnée, devant sa suprême et propre gloire; ils rendent tout honneur à lui seul, comme en étant seul digne; mais la manière dont la gloire est célébrée montre que les hommages s'adressent à Dieu comme au Créateur pour qui sont toutes choses. A travers tous les changements, ces choses restent vraies.

On remarquera encore que les animaux ne font que célébrer et déclarer ce qu'est Dieu, tandis que les anciens adorent avec intelligence. Dans toute l'Apocalypse, les anciens donnent le motif de leur adoration. Il y a en eux l'intelligence spirituelle.

Remarquez ensuite que, lorsque les tonnerres, les éclairs et les voix, signes de la terreur qui accompagne le jugement, sortent du trône, les anciens, sur leurs trônes, demeurent impassibles; ils sont sur des trônes autour du trône de jugement, quand celui-ci est introduit. Telle est leur place devant Dieu, par rapport au jugement. C'est leur position, à quelque moment qu'il prenne le jugement en main. Ils font partie de la gloire — ils sont assesseurs du trône d'où la terreur procède. Lorsque Celui qui y est assis est proclamé, ils sont tout activité, reconnaissent qu'à lui appartient toute gloire, se prosternent sur leurs faces, et jettent leurs couronnes devant lui, plus heureux en reconnaissant sa gloire, qu'en possédant la leur.

Nous ne trouvons pas le Père ici; c'est Jéhovah. Et de fait, si nous demandions en qui il est manifesté, c'est, comme toujours, dans le Fils; mais ici, en soi-même, c'est simplement le Jéhovah de l'Ancien Testament.

Dans le chapitre suivant, l'Agneau nous est présenté. Un livre était dans la main droite de Celui qui est assis sur le trône; c'étaient les conseils de Dieu, tenus par sa puissance. Qui pouvait les ouvrir et en assurer l'exécution? Qui avait le droit de le faire? Nul dans le ciel ou sur la terre, sauf Un seul. Les anciens expliquent au prophète, qui s'affligeait de ce que les voies de Dieu dussent rester fermées, que le Puissant de Juda, la vraie source de toutes les promesses faites à David, avait vaincu pour ouvrir le livre et en rompre les sceaux. C'était l'Agneau, le Messie rejeté. Il était plus que cela, comme le montre la suite du chapitre, mais c'est ce qu'il est. Le Messie rejeté était au milieu du trône de Dieu, entouré de tout le déploiement de ce qu'est Dieu en providence et en grâce, savoir les quatre animaux et les anciens. Un Agneau était là, comme immolé. Il avait sept cornes représentant la plénitude de la puissance donnée de Dieu sur la terre, et les sept Esprits de Dieu pour le gouvernement de la terre entière, selon la perfection de Dieu. Quand il a pris le livre, les animaux et les anciens

tombent sur leurs faces devant lui, ayant des encensoirs d'or pleins des prières des saints. Dans cette position, ils sont sacrificateurs.

Un cantique nouveau est chanté pour célébrer l'Agneau. Ce qui semblait son déshonneur, ce qui attestait son rejet sur la terre, est ce qui le rend digne de prendre le livre. Celui qui, au prix de toutes les souffrances et en se livrant lui-même, avait glorifié Dieu en tout ce qu'il est, était capable et digne de déployer ce qu'est Dieu dans son gouvernement. Ce n'était pas le gouvernement d'Israël, mais celui de toute la terre; non pas seulement s'exerçant par des châtiments terrestres selon la révélation que Dieu avait faite de lui-même en Israël, mais le déploiement en puissance, sur la terre entière, de tout ce que Dieu est. Celui qui avait ainsi glorifié Dieu en tout ce qu'il est et qui, selon l'évangile qui déclare ce qu'il était par sa mort, avait racheté de toute tribu, langue et nation, Celui-là était propre à manifester le gouvernement en puissance. Il ne se manifeste pas encore, mais son oeuvre est ce qui le rend digne, c'est le motif divin, pour qu'il déploie toutes les voies de Dieu en gouvernement. Il peut ouvrir les sceaux et dévoiler les mystères des voies de Dieu. Les versets 9 et 10 doivent se lire ainsi: «Tu as été immolé, et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation; et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu; et ils régneront sur la terre». Ainsi ce n'est pas ce qui est fait pour une classe particulière, mais c'est la valeur de l'acte qui est le motif de la louange, c'est tout ce qui lui est confié.

Ici, les anges sont introduits et louent l'Agneau. Nous ne les trouvons pas dans le quatrième chapitre. Je puis à peine douter que c'est parce qu'ici a lieu un changement dans l'ordre administratif. Jusqu'au moment où l'Agneau prend le livre, les anges avaient le pouvoir administratif; ils étaient les instruments par lesquels s'exerçait sur la terre ce que symbolisaient les quatre animaux. «Mais ce n'est point aux anges qu'il a assujéti le monde habité à venir dont nous parlons». C'est pourquoi, dès que l'Agneau paraît et prend le livre, aussitôt que l'idée de la rédemption est introduite, les animaux et les anciens sont vus ensemble, et les anges prennent leur propre place à part. De même que les animaux auparavant, ils ne donnent point de motif à leur louange. Comme chefs de la création quant à leur nature, ils célèbrent avec toutes les créatures le titre de gloire de l'Agneau et sa propre dignité, rendant à Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau la louange aux siècles des siècles. Les quatre animaux, c'est-à-dire tout l'exercice de la puissance de Dieu en création et en providence, joignent leur amen à ces louanges, et les anciens adorent Dieu dans l'excellence de son Etre. Mais au verset 8, les animaux et les anciens sont réunis quand ils tombent sur leurs faces devant l'Agneau. Je ne pense pas que, dans la dernière partie du verset, les animaux doivent être distingués des anciens (\*); ils se confondent avec eux, symbolisant différents services, mais non pas deux classes en ce moment. Le verset 9 présente le fait général; il n'est pas dit «ils chantaient», mais «ils chantent». Cela a lieu dans le ciel; mais ceux qui le font, sont d'une manière générale dans la pensée. Ainsi nous est présentée la source de ce qui va suivre, c'est-à-dire le trône et les personnes engagées dans le ciel devant Dieu, dans tout ce qui se passe. Le trône d'où sort le jugement, ceux qui entourent le trône de Dieu en haut, ceux qui

sont au milieu du trône, ont été placés devant nous : nous avons la scène céleste, et le chœur, et les assistants.

(\*) C'est-à-dire que *εχοντες* s'applique pas seulement aux anciens.

Chapitre 6. — Ce qui doit suivre sur la terre commence maintenant, quand les sceaux sont ouverts. On remarquera ici que Jean, placé au milieu de la ruine de l'assemblée, donne prophétiquement tout ce qui se passe depuis que celle-ci est déchue jusqu'à ce que Christ vienne, au chapitre 19. Ni l'ascension de Christ, ni l'enlèvement des saints, ne sont mentionnés, sauf pour autant que le chapitre 12 les donne ensemble.

Ce que présentent les premiers sceaux est simple; je n'ai rien de nouveau à en dire. En premier lieu, nous y voyons des conquêtes accomplies par une puissance impériale; ensuite, les guerres, puis la famine, et enfin la mortalité, amenant à sa suite ce qu'Ezéchiel nomme les quatre plaies mortelles de l'Eternel: l'épée, la famine, la mort et les bêtes sauvages de la terre. Ces sceaux parlent du cours providentiel de l'action de Dieu sur la terre, et c'est pourquoi ce sont les quatre animaux qui appellent sur elle l'attention du prophète, mais ils ont en eux la voix de Dieu, la voix du Tout-puissant; afin que l'oreille de celui qui a l'Esprit écoute. Ainsi se trouvent complètes les plaies providentielles, comme il en est parlé dans l'Ecriture. Ensuite viennent les jugements directs, ces plaies n'étant que ce que l'on peut appeler des mesures préparatoires.

J'ai à faire remarquer que la plénitude des plaies du verset 8 (chapitre 6) ne frappe pas toute la terre romaine, car c'est le quart, et non le tiers de la terre, qui est mentionné. Les plaies aussi sont limitées dans l'étendue de leur sphère, elles ne sont pas universelles.

Les saints sont ceux à qui Dieu pense réellement, et ils nous sont rappelés avant que d'autres scènes soient placées devant nous. Ceux qui ont souffert le martyre pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils ont rendu, demandent combien longtemps ils resteront sans être vengés; car nous avons toujours à faire, dans ce livre, avec un Dieu de jugement. Le fait qu'on les voit sous l'autel signifie simplement qu'ils avaient offert leurs corps en sacrifice à Dieu pour la vérité. Les robes blanches sont le témoignage rendu à leur justice — l'approbation publique de Dieu à leur égard; mais le temps où ils doivent être vengés n'était pas encore là. Je ne pense pas que les robes blanches données aux saints signifient la résurrection. La première résurrection est la grâce souveraine nous donnant une même place avec Christ («pour toujours avec le Seigneur»), en vertu de son oeuvre et du fait qu'il est notre justice, ce qui est pour nous tous. Les robes blanches données ainsi aux saints veulent dire que leur justice (*δικαιωματα*) (\*) est reconnue — c'est pourquoi nous les retrouvons au chapitre 19, à l'apparition de Christ. «Ils marcheront avec moi en vêtements blancs, car ils en sont dignes». Je ne nie pas que nous soyons purifiés et que nos robes soient blanchies dans le sang de l'Agneau. Mais, même où cela est dit au chapitre 7, je pense que cela se rapporte spécialement à la manière dont ils ont été associés avec Christ dans sa position de souffrance. Ici, des robes blanches leur sont données, leur service est reconnu; mais, pour que leur sang soit vengé, ils doivent attendre jusqu'à ce qu'une nouvelle scène de persécution leur ait amené des compagnons qui seront honorés et vengés comme eux. Cependant ceci marque un pas en

avant et trouve sa cause dans l'action de Dieu pour amener ce nouvel état de choses, qui se termine par le jugement final et la mise de côté du mal. Ici, les jugements sont providentiels.

(\*) Il est très possible que le pluriel «les justices» soit un hébraïsme pour «la justice». On retrouve cela fréquemment dans les choses morales. En tout cas, la justice est celle des saints.

Ce qui suit le cri des saints réclamant la vengeance, c'est la dislocation de tout le système du gouvernement ici-bas, et la terreur s'emparant de toute la terre. Comme l'on voit clairement dans ce passage que c'est une scène de jugement, et que Dieu est un Dieu de jugement! Les désirs des saints sont semblables à ceux qui sont exprimés dans les Psaumes. Ce ne sont pas des enfants devant le Père, ce n'est pas la grâce, l'évangile et l'assemblée; c'est Jéhovah, un Dieu de jugement, par qui les actions sont pesées. Nous sommes sur le terrain de l'Ancien Testament, c'est-à-dire la prophétie; point de grâce pour le méchant, bien que le jugement introduise la bénédiction.

L'ouverture du sixième sceau amène un tremblement de terre, c'est-à-dire une violente convulsion dans toute la structure de la société. Toutes les puissances gouvernantes sont visitées; et, voyant tout bouleversé, tous, grands et petits pensent, avec la mauvaise conscience qu'ils ont, que le jour de la colère de l'Agneau est arrivé. Mais ce moment n'est pas encore venu, bien qu'il y ait des jugements préparatoires en vue de l'établissement de son royaume.

Mais Dieu pense à ses saints sur la terre, où, rappelons-le, l'assemblée n'est jamais vue maintenant. Il pense à eux avant que ne se déroulent les scènes qui doivent suivre, soit les jugements sur la terre romaine, soit les opérations spéciales du mal; il pense à eux, afin de les mettre en sûreté et de les sceller pour ce jour.

En premier lieu (chapitre 7), ceux qui composent le nombre parfait du résidu d'Israël sont scellés, avant qu'il soit permis aux instruments providentiels des jugements de Dieu, d'entrer en activité. Le nombre indiqué est  $144000 = 12 \times 12 \times 1000$ . Ils sont gardés en sûreté pour la bénédiction selon les desseins de Dieu, et mis à part par lui; ils ne sont pas encore vus jouissant des bénédictions, mais gardés pour elles. Ensuite paraît l'innombrable multitude de ceux qui viennent d'entre les gentils. Nous devons remarquer qu'il n'y a eu précédemment aucune déclaration prophétique quant à la bénédiction de ceux qui sont épargnés dans la grande tribulation; (non pas celle des trois ans et demi de Matthieu 24, — cela se rapporte aux Juifs, — mais celle qui est mentionnée dans l'épître à l'assemblée de Philadelphie). Mais cette bénédiction nous est pleinement montrée dans ce chapitre, qui nous dit aussi distinctement quels sont ceux qui y ont part. On voit une multitude de gentils se tenant, non pas autour du trône, mais devant le trône et devant l'Agneau, leur justice étant reconnue et eux-mêmes victorieux. Ils attribuent le salut à Dieu ainsi révélé, c'est-à-dire à Dieu sur le trône et à l'Agneau. Ils appartiennent à ces scènes terrestres, non pas à l'assemblée. La réponse à ce qu'ils proclament est donnée par les anges qui sont autour du trône, des anciens et des animaux, tous ensemble formant la partie céleste de la scène, déjà en relation avec le trône; les anges entourant les autres qui forment le centre, le cercle le plus rapproché du trône, et

devant celui-ci est la multitude vêtue de blanc. Les anges donnent leur Amen, et proclament aussi les louanges de leur Dieu.

Tout cela se rapporte à la multitude vêtue de blanc et aux anges; seulement les premiers parlent de l'Agneau, qui était aussi leur salut. A cela les anges ajoutent leur Amen, et louent leur Dieu. Auparavant, ils avaient donné gloire et bénédiction à l'Agneau (chapitre 5); mais on comprend que le salut qui vient de l'Agneau n'était pas leur part propre dans le cantique. Les anciens et les quatre animaux n'adorent pas ici, parce que les relations qui leur sont propres, sont différentes, et que ce n'est pas d'elles qu'il est question ici. On trouve ces relations, pour autant que l'Apocalypse en parle, dans les chapitre 4 et 5. Là, on voit les anciens assis sur des trônes entourant celui de Dieu, jetant leurs couronnes devant le trône et adorant Celui qui vit aux siècles des siècles. Ils donnent les raisons de leur adoration selon les relations dans lesquelles ils sont placés: la relation des anges est avec leur Dieu; celle de la multitude vêtue de blanc est avec le Dieu du trône et avec l'Agneau, comme ayant droit au gouvernement et à la délivrance de la terre comme chose actuelle. Que l'Agneau soit le Fils, oui, même le Dieu qui a créé les anges, ce n'est pas ici la question; il s'agit de chaque classe parlant selon sa propre relation, de manière à la faire ressortir.

Ainsi nous avons les armées célestes, les saints glorifiés, et la multitude de ceux qui sont vêtus de robes blanches, chacune de ces classes dans une relation différente, la première et la dernière mises ensemble et les saints glorifiés formant une classe à part. Ici, ils n'adorent pas; mais un des anciens, qui ont toujours l'intelligence des pensées de Dieu, explique au prophète ce qu'est la multitude vêtue de blanc. Elle ne formait pas jusqu'alors une partie de la révélation prophétique, et elle n'occupait pas la place propre de l'assemblée. «Mon seigneur, tu le sais», dit le prophète. L'ancien lui dit que ce sont ceux qui étaient venus de la grande tribulation, qu'ils s'y étaient montrés fidèles, et que leurs robes avaient été blanchies dans le sang de l'Agneau. Ils ne sont pas des saints de l'époque millénaire, c'est-à-dire nés durant cette période et assujettis par leur naissance à la responsabilité de cette condition à laquelle la grâce avait à subvenir. Ils sont purifiés et reconnus comme tels, ils en ont la conscience et ont déjà remporté la victoire quand les autres commencent, de sorte que, déjà purifiés et reconnus, ils sont toujours devant le trône, comme une classe spéciale, et ils servent Dieu jour et nuit dans son temple.

Cela les distingue immédiatement des adorateurs célestes. Pour ceux-ci, il n'y a point de temple; le Seigneur, Dieu, le Tout-puissant et l'Agneau sont le temple de la cité céleste. Sur ceux-là, Celui qui est assis sur le trône dresse sa tente, comme autrefois sur le tabernacle. Ils ne sont pas comme Israël dans les parvis, ou comme les nations dans le monde; ils ont une place sacerdotale dans le temple du monde. Les multitudes du temps millénaire sont des adorateurs, ceux-ci sont sacrificateurs. Comme autrefois Anne, fille de Phanuel, toujours dans le temple même, ils ont constamment accès auprès du trône. Mais ils jouissent aussi de bénédictions venant de l'Agneau auquel, de même qu'à Dieu, ils attribuent leur salut. Il est le bon Berger qui a été rejeté, et qui a passé lui-même par la tribulation, par une grande tribulation, et il les paîtra. Ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif, comme ils l'ont eu

souvent; la persécution et la tribulation ne pourront plus les atteindre. L'Agneau, tel qu'il sera connu dans ce temps de transition, l'Agneau qui est exalté au milieu du trône, les paîtra et les conduira aux fontaines des eaux de la vie. Ce n'est pas, comme pour nous, la promesse d'une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle et coulant au dehors comme un fleuve; mais ils seront nourris, rafraîchis et parfaitement gardés par la grâce de l'Agneau qu'ils ont suivi. Dieu lui-même essuiera toute larme de leurs yeux; ils jouiront de toutes les consolations de Dieu en compensation de toutes les peines par lesquelles ils auront passé. Mais leurs bénédictions sont des consolations, et non point proprement la joie céleste. Ils forment ainsi une classe à part, distincte des anciens ou saints célestes; distincte aussi des saints de la période millénaire, qui ne verront jamais la tribulation, ils ont en grâce devant Dieu une position connue et arrêtée. C'est une nouvelle révélation relative à ceux qui passent par la grande tribulation. Les cent quarante-quatre mille du chapitre 14 sont une classe analogue prise d'entre les Juifs sortant de leur tribulation spéciale.

De nouveau (chapitre 8), l'intérêt de Dieu pour les saints, déployé activement par l'intercession efficace du grand souverain sacrificateur, amène des jugements sur le monde. Pour ceux qui étaient sous l'autel, il n'y avait point d'intercession; ils étaient consommés, ayant été rejetés et mis à mort comme Christ. Mais il y a sur la terre des saints qui ont encore besoin de cette intercession, pour que leur cri dans leur infirmité soit entendu et exaucé. La fumée des parfums monte vers Dieu avec les prières des saints. Le grand Médiateur prend du feu de l'autel, le met dans l'encensoir et le jette sur la terre. La réponse à l'intercession, ce sont des jugements; les signes de la puissance de Dieu se manifestent, et un renversement de l'ordre de choses sur la terre s'ensuit: il y a des voix, des tonnerres et des éclairs, comme lorsque le trône est dressé, et de plus, un tremblement de terre.

Au signal donné d'en haut, répondent des jugements d'une nature spéciale. Ils tombent sur la terre romaine, la troisième partie de la terre (voyez chapitre 12: 4). En premier lieu, c'est un jugement venant du ciel, de la grêle et du feu mêlés de sang, indiquant la violence du jugement pour la destruction des hommes. L'effet en est la destruction de ceux qui sont élevés en dignité dans la terre romaine, ainsi que de toute la prospérité générale. Ensuite, une grande puissance, comme jugement de Dieu, est jetée dans la masse des peuples — je pense qu'il s'agit encore de la terre romaine; — de là résulte la destruction des hommes et, dans cette même limite, de tout ce qui sert à leur subsistance et appartient à leur commerce. Après cela, un personnage, qui aurait dû être une source spéciale de lumière et d'ordre dans la sphère du gouvernement, tombe de la place qu'il occupe, et corrompt les sources morales des motifs et des sentiments populaires — c'est-à-dire ce qui gouverne et dirige les hommes de manière à les caractériser. Ces sources morales deviennent amères, et beaucoup d'hommes en meurent. La dernière de ces quatre plaies tombe sur les puissances gouvernantes et détruit leur action dans leurs sphères respectives. Tout cela a lieu dans les limites de la terre romaine. Les jugements généraux se terminent ainsi, bouleversant la terre romaine et apportant le désastre et la confusion là où se trouve la puissance du mal contre les saints.

Ensuite, sont annoncés les malheurs qui doivent fondre spécialement sur ceux qui habitent sur la terre, qui y ont établi leur demeure, en contraste avec l'appel céleste, qui n'ont été ni réveillés ni émus par les jugements dont la terre a été frappée, mais qui, en dépit de tout, s'y sont attachés comme à un lieu permanent. Trois fois malheur! L'expression: «ceux qui habitent sur la terre», a déjà été employée dans la promesse faite à Philadelphie et dans la prière des âmes sous l'autel, car le caractère, soit de Philadelphie, soit des martyrs, est en contraste avec «ceux qui habitent sur la terre». Après tout ce que Dieu vient d'accomplir, ils sont une classe distincte, manifestée et désignée comme telle dans ce qui se passe sur la terre. C'est contre cette classe incrédule et perverse, que sont dirigés maintenant les jugements terrestres de Dieu; le premier, contre les Juifs; le second, contre les habitants de la terre romaine; le troisième est universel.

Le cinquième ange sonne de la trompette (chapitre 9), et quelqu'un qui, par sa position, aurait dû être un instrument pour répandre la lumière et maintenir l'ordre gouvernemental sur la terre, est vu comme tombé de sa place. Le pouvoir de déchaîner toute l'influence ténébreuse de Satan lui est donné. Il ouvre le puits de l'abîme — le lieu où le mal est enfermé et enchaîné, non pas celui où il est puni, c'est-à-dire l'étang de feu. L'autorité suprême et toute lumière céleste sur la terre, ainsi que l'influence salutaire de l'ordre, sont obscurcies et prennent fin par suite de la funeste influence satanique qui se répand librement. Et ce n'est pas tout: des instruments directs et nombreux de la puissance satanique sortent de cette mauvaise influence: des foules de sauterelles morales avec l'aiguillon des fausses doctrines dans leurs queues. Ce n'est pas pour détruire la prospérité temporelle sur la terre, mais pour tourmenter les Juifs impies; non pour les tuer, mais pour les harceler et les torturer. Ce mal doit continuer durant cinq mois, car ce n'est pas le jugement final. Le tourment infligé est pire que la mort — c'est la peine et l'angoisse du coeur. Ces sauterelles présentent l'image d'un pouvoir militaire impérial; elles sont couronnées, et pour qui les voit de face, elles offrent une apparence d'énergie masculine; mais quand on les voit par derrière et que le secret de ce qu'elles sont en réalité est découvert, elles apparaissent faibles et dans la sujétion. Elles sont armées et couvertes de la cuirasse d'une conscience endurcie; elles sont sous les ordres de Satan et des instruments directs de son pouvoir. L'ange de l'abîme les conduit, lui qui régit les profondeurs des ruses de Satan, comme gouverneur de la puissance des ténèbres. Nous sommes trop incrédules relativement à l'influence directe de Satan pour obscurcir les esprits des hommes quand cela lui est permis, quand les hommes sont abandonnés à son influence aveuglante. Des tourments cruels qui ne leur laissent point de repos, tourments pires que la mort, et l'aveuglement d'esprit, deviennent la portion de ceux qui autrefois étaient le peuple aimé de Dieu. Un malheur est passé.

Le sixième ange sonne de la trompette. Le malheur qui suit est beaucoup plus caractérisé par l'action de l'homme, et est plus providentiel. Il est dirigé contre les habitants de l'empire latin. Les instruments de ce jugement sont déchaînés d'au delà de l'Euphrate — une foule innombrable de cavaliers. Mais ce n'est pas tout. Leurs consciences (les cuirasses) et leurs paroles (leur bouche) sont sous la puissance de Satan, en jugement de la part de Dieu. Cette



fois les hommes sont frappés de mort. La bouche de ces instruments du jugement exhale la puissance de Satan, et leur influence doctrinale est satanique; par ces deux choses ils nuisent. Je ne crois pas que la mort ici soit simplement physique (elle peut être telle), je suppose, qu'elle signifie devenir apostat. Le reste des hommes qui ne sont pas ainsi tombés, ne se repentent cependant point de leur idolâtrie et de leurs mauvaises oeuvres.

Tels sont les malheurs préliminaires tombant sur l'ensemble des Juifs et des gentils christianisés; ce n'est pas encore l'antagonisme direct du pouvoir du mal contre Dieu. C'est ce qui, maintenant, va être développé; mais d'abord, dans le petit livre ouvert, nous allons voir cette phase mise à sa place dans l'histoire générale (chapitre 10). Le livre est vu ouvert, comme étant une partie de la prophétie bien connue et conduite directement jusqu'à la fin sur un terrain connu; ce n'est pas les voies de Dieu non révélées et encore moins manifestées, préparant l'issue finale. Christ descend et affirme son droit sur toutes choses ici-bas: il place son pied droit sur la mer et son pied gauche sur la terre; il fait entendre la voix de sa force à laquelle répond la voix du Tout-puissant. Mais les révélations de cette voix sont scellées; alors Christ jure par Celui qui vit aux siècles des siècles, qu'il n'y aurait plus de délai. Toutes choses tendent à l'issue finale. Au son de la septième trompette, le mystère de Dieu doit être terminé — sa puissance directe interviendra. Le prophète doit recommencer à prophétiser sur des peuples, des nations et des langues.

(Chapitre 11). Nous sommes transportés ici, tout d'un coup, au centre des sujets prophétiques: Jérusalem, le temple, l'autel et les adorateurs. Ceux-ci, — ceux qui adorent au dedans dans le secret de Dieu, de même que l'autel, sont reconnus et, acceptés de Dieu. La profession générale du judaïsme est rejetée, et n'est plus reconnue. Elle est abandonnée pour être foulée aux pieds par les gentils pendant la demi-semaine de douleur. Ceux qui occupent la place de sacrificateurs, les vrais adorateurs selon la pensée de Dieu, sont là et sont reconnus. Dieu donne aussi un témoignage complet, — deux témoins, — ce qui était requis sous la loi; ceux-là continuent à rendre leur témoignage jour après jour, durant toute la demi-semaine. Les témoins sont dans la douleur et dans l'opprobre, mais revêtus de puissance, de même qu'Elie et Moïse quand le peuple était dans l'apostasie et la captivité. Ce n'est pas le rétablissement d'Israël avec la royauté et la sacrificature, comme cela aura lieu plus tard, quand sera accompli ce que nous voyons en Zacharie (chapitre 4), c'est-à-dire le chandelier avec les deux oliviers; mais c'est un témoignage suffisant démontrant que la chose arrivera. Nul ne peut toucher ces témoins pendant que dure la demi-semaine de leur prophétie; leur parole apporte la mort à leurs adversaires. Nous avons dans le résidu la sacrificature et la prophétie, non pas la royauté, cela va sans dire, mais pratiquement un témoignage à la royauté. La souffrance montre qu'elle est absente; toutefois personne ne peut toucher les témoins jusqu'à ce que leur temps soit venu. En cela, ils sont semblables à Christ dans son humiliation au milieu d'Israël; seulement Lui ne mettait point à mort ses ennemis. Il signale la chose dans les Psaumes, comme étant la portion du résidu. L'état des témoins est caractérisé par une entière humiliation et par la réponse parfaite de Dieu à leur parole prophétique. Mais quand ils ont achevé leur témoignage, les choses changent de face. Ils ont affaire avec la bête

qui monte de l'abîme. Ils se tiennent devant le Seigneur de la terre; ils ne sont pas des prédicateurs d'un évangile céleste, mais des témoins au droit que Dieu a sur la terre, et, en relation avec elle, à son amour pour son peuple. Ils rendent témoignage aux droits de Dieu, quand les gentils ennemis sont en possession de la terre. Leur heure étant venue, la bête les met à mort, et leurs corps sont jetés sur la place de la cité. Les nations empêchent qu'ils ne soient mis dans un sépulcre. Ceux qui habitent sur la terre, qui veulent l'avoir pour eux et y trouver leurs aises, sont dans la joie, car les témoins du Seigneur de la terre les tourmentaient. Mais après trois jours et demi, vivifiés par l'Esprit de Dieu, ils montent au ciel dans une nuée, non pas en secret comme Christ, mais à la vue de leurs ennemis. La dixième partie de la grande ville du monde tombe en même temps dans le bouleversement qui a lieu sur la terre, et le reste des hommes effrayés, donnent gloire au Dieu du ciel. Mais Dieu agissait déjà comme le Dieu de la terre. Le second malheur est passé.

Nous atteignons ainsi la fin de la demi-semaine indiquée: la septième trompette allait bientôt sonner pour terminer le mystère de Dieu. Elle sonne, et de grandes voix dans le ciel déclarent que le royaume du monde de leur Seigneur (Jéhovah) et de son Oint (Christ) est venu — malheur le plus grand, et sujet de la plus profonde terreur pour ceux qui habitent sur la terre. Le malheur provenant de Satan était tombé spécialement sur les Juifs; celui qui était causé par des hommes, avait atteint surtout ceux qui demeurent dans l'empire latin; le dernier malheur procède directement de Dieu, quand les nations se sont irritées, que la colère de Dieu est venue, et qu'est arrivé le moment d'une rémunération complète et de la délivrance finale. De nouveau, nous trouvons les anciens annonçant ici les motifs des louanges et des actions de grâces. Des voix dans le ciel proclament le fait du règne de Jéhovah et de son Oint, selon le Psaume 2, et annoncent que Lui (car, comme toujours, Jean réunit l'un et l'autre dans une même pensée) régnera aux siècles des siècles, et il en sera ainsi. Mais le royaume terrestre et le royaume éternel sont tous deux célébrés. Seulement, dans le royaume éternel la distinction du royaume du monde et celle de la subordination de Christ (*son* Christ) sont omises. Dans les actions de grâces des anciens, le Seigneur, Dieu, Tout-puissant (Jéhovah, Elohim, Shaddaï), est célébré comme le grand Roi qui prend à lui sa puissance et son règne, car c'est le royaume de Dieu. Ce qu'ils disent comprend deux parties; les nations se sont irritées, et cela amène le temps de la colère de Dieu, et celui des morts pour être jugés. C'est la première moitié: la colère de l'homme et le jugement de Dieu. Ensuite, il donne la récompense aux prophètes, aux saints et à tous ceux qui craignent son nom, et met loin de la terre ceux qui la corrompaient. C'est la bénédiction. La première partie est générale: le temps de la colère et du jugement; la seconde est la récompense et la délivrance des saints sur la terre. Cela termine entièrement l'histoire générale symbolique. La dernière trompette a sonné et le mystère de Dieu est terminé.

Dans ce qui suit (chapitre 12 et suivants), nous avons les détails: la bête et la relation de l'assemblée et des Juifs avec elle; Babylone, et ensuite les noces de l'Agneau; le jugement de la bête et du faux prophète; Satan lié; les deux résurrections et le jugement final; puis la description de la cité céleste. Mais cette nouvelle prophétie commence (chapitre 11: 19),

quant aux voies prophétiques relatives à la terre, par une allusion spéciale aux Juifs. Le temple de Dieu dans le ciel est ouvert, et l'arche de son alliance, qui se rapporte à Israël, y est vue. Mais le jugement est ce qui la caractérise maintenant; des jugements de toutes sortes, les uns descendant d'en haut, les autres produisant ici-bas le désastre et la subversion (\*).

(\*) Quand le trône est établi pour le jugement (chapitre 4), il est caractérisé uniquement par ce qui procède directement de Dieu. Il n'y a point ce que nous trouvons ici, tremblement de terre et grêle.

Le chapitre 12 nous donne un sommaire court mais très important du cours entier des événements, vus, non dans les instruments qui les amènent sur la terre, ni dans le jugement de ceux-ci, mais, selon la pensée divine, dans tous les principes à l'oeuvre; c'est l'état des choses révélé de Dieu. La première personne symbolique, sujet de la prophétie et résultat de toutes les voies de Dieu en elle, est une femme revêtue du soleil, avec la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. C'est Israël, ou Jérusalem comme son centre — Israël selon les desseins de Dieu (comparez Esaïe 9: 6 et Psaumes 87: 6). Cette femme (Israël) est revêtue de l'autorité suprême; elle est investie de la gloire de l'administration parfaite dans l'homme, et sous ses pieds se trouve toute la gloire originale de ces choses telle qu'elle était réfléchie sous l'ancienne alliance. Elle était en travail d'enfant, dans la détresse et le tourment pour être délivrée. D'un autre côté, la puissance de Satan est là, sous la forme de l'empire romain, complet dans ses diverses formes de pouvoir, sept têtes, mais incomplet quant à la suprématie administrative — dix cornes et non pas douze. Satan, l'ennemi déclaré de Dieu et de la puissance de Dieu en Christ, cherche à dévorer, dès qu'il sera né, l'enfant qui, de la part de Dieu, doit gouverner toutes les nations. Mais l'enfant, Christ et l'assemblée avec Christ, est enlevé vers Dieu et vers son trône. Il ne reçoit pas maintenant le pouvoir, mais il est placé à la source même d'où le pouvoir procède. Ce n'est pas l'enlèvement des saints en rapport avec la joie, car l'on est ramené en arrière à Christ lui-même montant au ciel; mais nous avons le fait que lui et l'assemblée en lui et avec lui sont placés au siège d'où découle le pouvoir pour l'établissement du royaume. Il n'y a pas de temps en rapport avec cela. Christ et l'assemblée sont un; mais quant à la femme — les Juifs — elle fuit après cela dans le désert, où Dieu lui a préparé un lieu pour y être gardée durant la demi-semaine.

L'assemblée, les saints célestes (comme Christ, remarquez-le), va au ciel pour être en dehors de ce qui aura lieu. Les Juifs, ou saints terrestres, sont protégés par des soins providentiels sur la terre. Nous avons donc tout l'état des choses, ainsi que ceux qui sont en vue sur la scène et leurs places respectives. Celle qui doit posséder la gloire et la puissance sur la terre, est rejetée. L'enfant qui doit avoir la puissance dans le ciel et l'exercer du ciel, est d'abord enlevé en haut. La position est ainsi rendue très claire.

Ensuite se poursuit le cours historique des événements, l'enfant étant supposé avoir déjà été enlevé en haut. Il y a un combat dans le ciel, et le diable et ses anges en sont exclus; leur place n'y est plus trouvée. Ceci rend toujours plus nette la distinction entre les saints célestes et le résidu juif. Les saints d'en haut ont vaincu l'accusateur par le sang de l'Agneau et la parole de leur témoignage; la semence de la femme, ce sont ceux qui gardent les commandements

de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus, c'est-à-dire l'esprit de prophétie. Ce qu'ils ont de Dieu dans la Parole est selon l'Ancien Testament.

Pour revenir à la dernière partie du chapitre, une grande voix proclame dans le ciel, que «le royaume de notre Dieu et le pouvoir de son Christ» est venu. C'est encore le témoignage du Psaume second, mais jusqu'à présent il n'est proclamé que du ciel où la puissance du royaume est déjà établie, puisque Satan en a été précipité. Le pouvoir anti-sacerdotal de Satan a pris fin pour toujours. Il peut encore se revêtir des caractères de roi et de prophète, mais c'en est fait de sa place dans le ciel. Les saints des lieux célestes l'ont vaincu par ce qui purifie leur conscience et établit leur titre au ciel — le sang de l'Agneau, et par la parole de leur bouche, l'épée de Dieu par l'Esprit — et ils ont livré leur vie à la mort. Les ciels et ceux qui y habitent peuvent maintenant se réjouir; mais ce qui cause leur joie est un malheur pour les habitants de la terre et de la mer, car le diable est descendu vers eux dans une grande fureur, sachant qu'il ne lui reste que peu de temps. Je pense que le verset 11 implique qu'il y a des saints mis à mort après l'enlèvement de l'Eglise, et qui cependant appartiennent au ciel. S'il y en avait de tels qui fussent tués à cause de leur fidélité et qui ne fussent pas pris en haut, ils perdraient à la fois la terre et le ciel, tout en étant plus dévoués que ceux qui auront la terre. D'ailleurs nous les voyons, au chapitre 20, parmi ceux qui ont part à la première résurrection. Les âmes qui étaient sous l'autel avaient à attendre que d'autres — leurs frères qui devaient être mis à mort comme eux — fussent au complet, et nous avons à remarquer que les saints, dont le bonheur est célébré ici, sont ceux qui avaient donné leur vie et nuls autres. Cependant, c'est avant la dernière demi-semaine d'années.

Nous avons donc devant nous ces trois classes de personnes: ceux dont la voix est entendue dans le ciel; leurs frères qui ont vaincu; et ceux qui se trouvent sur la terre pendant les trois ans et demi de la fureur de Satan, période qui n'avait pas encore commencé. Or si l'enfant mâle dans le ciel est, ainsi que nous l'avons dit, Christ et les saints enlevés vers lui, la voix entendue dans le ciel étant celle de personnes qui s'y trouvent déjà, il est évident que c'est la leur (\*); les saints qui ont eu part à l'enlèvement, associés avec Christ, célèbrent la chute de l'accusateur et la délivrance de ceux qui appartiennent au ciel, les appelant «nos frères» — frères dont la lutte avec l'accusateur est maintenant terminée, puisqu'il a été précipité, mais qui avaient eu à lui résister comme à une puissance dans les lieux célestes, un anti-sacrificateur, chose qui tout entière est un mystère pour Jean, — et il reste ceux qui maintenant seront dans la tribulation, lorsque Satan, comme roi et prophète, agira avec fureur sur la terre. Le dragon, précipité sur la terre et ne pouvant plus ni accuser dans le ciel, ni s'opposer aux saints dont l'appel est céleste (or la sacrificature s'applique à ceux-là, non point aux saints envisagés dans leur union avec Christ), le dragon persécute les Juifs et cherche à détruire leur témoignage. Mais Dieu donne à la femme, non pas la force pour résister, — pour la délivrance, le Seigneur doit venir, — mais la puissance de fuir, d'échapper et de trouver un lieu de refuge où elle est nourrie durant les trois ans et demi, en dehors des atteintes du serpent. Il cherche à la poursuivre; il n'a point d'ailes pour cela, mais il lance après elle, pour la détruire, un fleuve; les mouvements de peuples conduits par un motif spécial et agissant

sous son influence. Mais la terre, ce système organisé dans lequel les hommes vivent, engloutit le fleuve. L'influence de Satan s'exerce en vain; elle n'est pas arrêtée par une armée, par un autre pouvoir qui s'y oppose — elle est annulée. L'ordre des choses sur la terre neutralise complètement l'effort fait contre la femme. Dieu l'a arrangé ainsi dans sa providence, et le dragon se tourne vers le résidu fidèle de la semence de la femme, vers les Juifs qui tiennent ferme à la Parole, pour les persécuter individuellement.

(\*) Je ne dis pas que la voix soit celle de Christ; il est trop contestable que cela puisse s'appliquer à lui.

Le chapitre 13 présente d'une manière distincte le développement complet du mal dans les instruments de Satan. Il y en a deux — la bête qui a dix cornes et celle qui en a deux. Le dragon, qui entraînant avec sa queue la troisième partie des étoiles du ciel, Satan sous la forme de l'empire romain, donne à la première bête son trône et un grand pouvoir (\*). La seconde bête, non seulement exerce administrativement le pouvoir de la première devant elle, mais elle est une puissance active de mal pour conduire les hommes à reconnaître la première bête, et en elle le dragon. La bête, l'empire romain original, mais largement modifié et sous une nouvelle forme. Dans ses formes de gouvernements ou têtes, il a la plénitude parfaite, mais il se compose de dix royaumes indiquant, je n'en doute pas, l'imperfection administrative de son ensemble. Il n'a pas dix cornes; il est incomplet. Sept marque une plénitude d'un genre plus élevé. L'Agneau a sept cornes; la femme a douze étoiles sur sa tête. Sept indique la perfection en elle-même; douze est la perfection administrative dans l'homme. Sept est le nombre premier le plus élevé, douze le plus parfaitement divisible composé des mêmes éléments, mais multipliés l'un par l'autre et non réunis par l'addition. Quatre exprime la perfection dans une chose finie; ainsi un carré, et encore plus un cube, est parfaitement le même de toutes manières, mais a une étendue limitée.

(\*) Nous ne devons donc pas nous étonner si la bête à la fin n'a qu'une domination locale, bien qu'originellement Dieu eût donné aux bêtes l'empire universel: nous savons jusqu'où il s'étendit.

La bête porte sur ses têtes des noms de blasphème. Elle est l'ennemie déclarée de Dieu et de son Christ. Elle a absorbé les empires précédents et les représente. Le dragon, la puissance directe de Satan sous la forme de l'empire romain païen, donne son trône et sa puissance à cette nouvelle bête. Elle n'est pas de Dieu. Maintenant que l'assemblée n'est plus sur la terre, Dieu n'y reconnaît plus aucune puissance, jusqu'à ce qu'il prenne la sienne. La terre est en guerre contre lui.

Une des têtes de la bête, une des formes de son pouvoir (je ne doute pas que ce soit l'impériale), est vue comme ayant été blessée à mort, mais elle avait été guérie. La tête impériale est rétablie et le monde est dans l'admiration. Les habitants de la terre adorent le dragon comme ayant donné son pouvoir à la bête. Rien à leurs yeux n'égale la bête; Dieu est complètement rejeté sur la terre. Il est donné à la bête d'énoncer les plus hautes prétentions et de proférer des outrages contre Dieu. Elle blasphème Dieu, son nom et son habitation, et les saints célestes — tout le christianisme et le Dieu du christianisme. Le dragon a été précipité du ciel, les saints qui ont part à l'enlèvement, y ont été reçus, et il blasphème, mais ne peut rien de plus.

Quant à ceux qui habitent sur la terre (car la distinction n'est pas maintenant spirituelle seulement), tous adorent la bête, excepté les élus — ceux dont le nom a été écrit dès la fondation du monde dans le livre de vie de l'Agneau. Résister humainement par la force ne sera pas le sentier de l'obéissance; celui qui prendra l'épée périra par l'épée: la violence n'est jamais la voie de Christ; sa voie est la patience qui endure et ne résiste point; mais la bête qui tue ainsi, périra. Tel est donc le pouvoir impérial, pouvoir blasphémateur établi par Satan, occupant la place de l'ancien empire romain, pouvoir qui représente les quatre empires, modifié quant à sa forme, mais ayant la tête impériale rétablie.

Mais il y a une seconde bête (chapitre 13). Elle ne surgit pas de la masse confuse des peuples (la mer), pour former un empire, mais elle sort de l'organisation déjà formée, avec laquelle, comme telle, Dieu a à faire. Elle présente la *forme* du royaume du Messie sur la terre: elle a deux cornes comme un agneau, mais elle est l'agent direct de la puissance de Satan. Celui dont l'oreille a reçu l'enseignement divin, discerne immédiatement dans sa voix celle de Satan. Elle exerce tout le pouvoir de la première bête devant elle. Elle est, avec son pouvoir, son ministre, et fait que la terre et ses habitants l'adorent (c'est-à-dire, l'empire romain rétabli dans la personne de son chef). Elle est l'antichrist, le faux Christ de Satan, qui assujettit la terre à l'empire romain satanique. Cet antichrist fait de grands miracles, jusqu'à donner aux hommes les mêmes preuves du droit de la bête sur eux, que celles données par Elie au sujet des droits de Jéhovah. Comparez avec ce passage 2 Thessaloniens 2, où l'homme de péché produit les mêmes miracles, signes et prodiges, bien qu'ils soient mensongers, opérés par Jésus pour démontrer qu'il était le Christ. Il séduit ainsi, par ses miracles, ceux qui habitent sur la terre, et les pousse à élever une image à la première bête. Il donne la respiration à cette image, en sorte qu'elle parle, et il fait mettre à mort ceux qui ne l'adorent pas. Tous doivent prendre le sceau ou la marque de leur assujettissement à la bête, dans leur travail ou la profession qu'ils exercent, et personne ne peut trafiquer, acheter ou vendre, s'il n'a pas cette marque — le nom de la bête.

Tel est le pouvoir qui, dans sa forme, a le caractère du royaume du Messie, qui est animé de toute l'énergie de Satan, et qui, reconnaissant le pouvoir public que Satan aura établi dans le monde, voudra forcer tout homme à s'y soumettre, l'excluant, s'il refuse, de toute relation sociale nécessaire à son existence. Et tous, sauf les élus, courberont leur tête sous ce joug. La puissance anti-sacerdotale de Satan, dans le ciel, a pris fin; la royauté et la place de prophète lui restent en opposition à Christ, dont l'apparition n'a pas encore eu lieu. Il s'empare de ces deux choses, mais il ne met pas de côté le pouvoir des gentils; il ne le peut pas — il est réservé à Christ de le faire — mais il l'affermir comme en étant le délégué; et, de même que les Juifs d'autrefois, ainsi maintenant ce peuple, sauf le résidu élu, se courbe devant la puissance gentille et s'emploie à la servir. C'est ainsi que toute la puissance de Satan s'exerce. Mais en établissant son Messie, il est obligé de séduire; ne pouvant mettre de côté le pouvoir des gentils, il le soutient par ses miracles de mensonge. Il assujettit ainsi les Juifs aux gentils et les entraîne dans l'idolâtrie, et asservit tous les gentils eux-mêmes qui habitent sur la terre, à celui qui est le dépositaire de l'autorité de Satan, — savoir la première bête.

Quel étrange état de choses! Combien il est éloigné des sentiments juifs et des espérances des nations! Mais l'esprit impur d'idolâtrie doit retourner dans sa maison. Des signes, et non la vérité, gouverneront l'esprit superstitieux des hommes. Ils seront livrés à une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge. Ici, bien que le faux prophète assume le caractère de Christ dans son royaume, il est surtout parlé de son action sur les gentils; les Juifs sont mêlés avec ceux-ci, comme nous le voyons en Esaïe 66 et dans Daniel. C'est un temps de pensées libérales, comme l'on dit; mais un temps de tyrannie la plus extrême à l'égard de tous ceux qui ne courberont pas la tête sous le joug de Satan et ne se soumettront pas aux ordonnances qu'il aura établies. Le caractère de cette époque est l'absence de vérité.

Quant au nombre de la bête, je ne doute pas qu'il ne doive être simple à comprendre pour les saints, quand la bête sera là et que le temps de le discerner spirituellement sera venu; ce nom servira alors à guider d'une manière pratique ceux qui auront à faire avec la bête. Jusque-là, les spéculations des hommes n'ont pas grande valeur; l'opinion d'Irénée, qui voit le nombre 666 dans le nom Lateinov, est aussi bonne qu'une autre (\*).

(\*) En grec, les lettres de l'alphabet ont une valeur numérique. Voici le calcul pour le mot grec Lateinos, latin: L=30 A=1 T=300 E= 5 I=10 N=50 O=70 S=200 =666. (Note du traducteur)

Nous trouvons, au chapitre 14, les voies de Dieu à l'égard du mal; mais en premier lieu, il reconnaît et met à part le résidu. Ce résidu appartient entièrement à la terre renouvelée. Il est vu sur ce qui sera en elle le centre de la domination et de la gloire — le mont de Sion, où l'Agneau régnera. Ceux qui appartiennent au résidu ont le nom de l'Agneau et le nom de son Père écrits sur leurs fronts, c'est-à-dire que, par leur confession franche de Dieu et de l'Agneau, ils ont rendu témoignage, et ont souffert comme Christ lui-même souffrit durant sa vie, en rendant témoignage à Dieu son Père; seulement ils n'ont pas subi la mort. C'est un nouveau commencement; ce n'est pas l'Assemblée, ce n'est pas céleste, mais c'est la bénédiction d'une terre délivrée, vue dans ses prémices, en ceux qui ont souffert pour le témoignage qu'ils ont rendu. Les cieux célèbrent cette bénédiction; la voix qui se fait entendre est comme un bruit de grandes eaux et de forts tonnerres, mais c'est une voix de joie aussi — une voix comme de joueurs de harpes. Un cantique nouveau est chanté devant le trône et devant les quatre animaux et les anciens. Le fait ici est la chose importante. Nous avons vu, au chapitre 5, qu'un cantique nouveau se fait entendre dans le ciel et du ciel en rapport avec la rédemption; les rachetés, objets de ce cantique, étaient faits rois et sacrificateurs. Ici, c'est la rédemption en rapport avec les bénédictions terrestres et non point avec le royaume et la sacrificature en haut, et le cantique est chanté devant le trône et la céleste compagnie qui l'entoure. Toutefois, le ciel est en relation directe avec ce cantique. Il se rattache au triomphe remporté sur la puissance du mal par la patience de ceux qui ont souffert.

Ce qui caractérise d'une manière spéciale ceux qui se trouvent sur la montagne de Sion avec l'Agneau, est leur pureté; ils n'ont point été touchés par toute la souillure qui les entourait. Leur passage à travers la douleur et leur victoire les rattache directement aux vainqueurs célestes. Ce qu'ils chantent n'est pas le cantique nouveau d'une rédemption céleste; cependant, c'est la victoire remportée lorsqu'ils se trouvaient aux portes mêmes de

la mort, bien qu'ils n'y soient pas descendus effectivement. C'est «comme un cantique nouveau», que nul ne peut apprendre sinon ceux qui ont partagé les souffrances terrestres de l'Agneau et qui vont être ses compagnons dans sa royauté terrestre. Ils l'ont suivi, et ils le suivront partout où il ira. Ils sont les prémices d'une scène nouvelle. Ils ne se sont pas corrompus au milieu de la corruption générale. Ils n'ont pas été du nombre de ceux qui aiment le mensonge, qui l'ont proféré ou qui s'y sont adonnés. Ils ont été gardés purs de la corruption et de la fausseté, et ont confessé ouvertement la vérité. Ils n'occupent pas une place céleste, mais ils sont irréprochables et partagent la place et la gloire terrestres de l'Agneau, l'accompagnant quelque part qu'il aille dans la manifestation de cette gloire. Tout ce qui conduit à la jouissance de ces privilèges n'aura plus lieu, quand une fois le royaume sera établi. Ce sera alors trop tard pour montrer de cette manière la fidélité. Il y a entre ce résidu et les saints célestes une relation que l'on ne trouve pas au chapitre 7. La multitude de ceux qui sont vêtus de robes blanches se tient devant le trône et devant l'Agneau. Ils sont devant le trône de Dieu, l'adorent dans son temple et sont consolés par l'Agneau. Ici, nous trouvons des saints associés d'une manière spéciale avec l'Agneau sur la terre, dans leur marche et dans la place qui en résulte. Ils forment le résidu dont parlent les Psaumes (spécialement les Psaumes 1-41); mais quoique sur la terre avec le Roi, ils sont achetés d'entre les hommes avant que Christ vienne sur la terre; et le cantique qu'ils apprennent est chanté devant les quatre animaux et les anciens. Ils ne sont pas avec eux, mais ils chantent le cantique devant eux. En résumé, la multitude d'entre les nations est admise à jouir de privilèges spéciaux devant Dieu et l'Agneau; le résidu juif est associé avec l'Agneau sur la terre, et, dans un certain sens, avec le ciel.

La suite des voies de Dieu nous est présentée après ceci. La terre est avertie de quitter l'idolâtrie, parce que l'heure du jugement de Dieu était venue. L'évangile éternel est le témoignage rendu à la puissance de Christ depuis le temps du paradis, en contraste avec la proclamation spéciale de l'assemblée et les bonnes nouvelles qui s'y rattachent. La chute de Babylone est annoncée; des avertissements et des menaces sont adressés à ceux qui reconnaîtront la bête; le temps est venu où mourir dans le Seigneur devait cesser, toutefois la bénédiction de ceux qui mouraient ainsi demeurait dès maintenant. La mort et la tribulation avaient pris fin. Ceux dont il est parlé sont vus ici dans leur ensemble comme un corps complet; s'il en restait encore qui dussent mourir, ils mouraient dans le Seigneur, n'ayant pas le repos et la bénédiction. Maintenant, leur repos est venu et ils ont leur récompense.

Christ ensuite moissonne la terre — en séparant, recueillant et jugeant; puis il foule au pressoir; il exécute sur les méchants une vengeance inexorable. Aussi voyons-nous que c'est l'ange qui a pouvoir sur le feu, qui réclame ce dernier jugement: c'est le jugement divin dans sa plénitude. Il ne s'exerce pas dans les limites de Babylone, dans la sphère dans laquelle l'homme a formé et arrangé une organisation en opposition à Dieu. Cela clôt l'histoire de toute la scène ouverte par l'enlèvement de l'enfant mâle au ciel. Il est revenu pour la vengeance.

Une question intéressante se place ici. Qu'est-ce que la vigne de la terre? C'est l'organisation produisant du fruit ou ce qui doit être tel (telle est l'idée) et qui professe être en rapport avec Dieu, comme étant ce qu'il a planté sur la terre. Israël avait été le cep tiré



d'Egypte; Christ sur la terre était le vrai cep et il porte des sarments. Ce n'est pas la relation des siens avec lui dans le ciel; là ils sont vus comme parfaits et non comme devant porter du fruit et être émondés. Mais par analogie, la chose subsiste après que Christ est monté en haut, et les chrétiens professants sont les sarments. Mais ici, nous avons la vigne de la terre, ce qui y a son caractère et sa croissance, mais avec la prétention de prendre une position religieuse par droit de succession sur la terre. Les vrais sont en haut ou forment ici-bas un résidu persécuté et individuel. Je ne doute point que les Juifs ne doivent être alors le centre de ce système, mais ils seront mêlés avec les gentils, adonnés à l'idolâtrie, avec sept esprits pires que celui qui les possédait, et les gentils apostats leur seront en tout cela pleinement associés (Esaïe 34; 63; 65; 66).

Le chapitre 15 présente une nouvelle vision. Aux yeux du prophète se déroule une autre scène, les dernières plaies ou jugements de Dieu, et spécialement celui de Babylone, avant la venue de Christ. Le principal objet de la vision sont les sept anges, ayant les sept dernières plaies; mais comme toujours, avant que le jugement commence, les saints qui se trouveront sur cette scène sont vus en sécurité. Ils ont été purifiés, mais ont aussi passé à travers le feu de la tribulation. Ils sont vus se tenant sur une mer de verre mêlée de feu. Ils ont appartenu à l'époque du pouvoir de la bête et de son image, mais ils ont remporté la victoire. Ils ont peut-être semblé succomber, mais en réalité ils étaient victorieux.

Leur cantique a un caractère tout à fait particulier. Le cantique de Moïse est le triomphe sur la puissance du mal par les jugements de Dieu. Le cantique de l'Agneau est l'exaltation du Messie rejeté, de Celui qui a souffert, et à l'exemple duquel eux aussi ont souffert; car c'est le résidu mis à mort au milieu d'Israël infidèle et apostat que nous voyons ici. Le cantique célèbre Dieu et l'Agneau, mais ceux qui le chantent sont les martyrs victorieux qui appartiennent au ciel. Ils célèbrent les oeuvres de Jéhovah, Elohim, Shaddaï (le Seigneur, Dieu, Tout-puissant, le Dieu de l'Ancien Testament), qui maintenant s'est manifesté lui-même en jugement et qui est connu par ses oeuvres rendues publiques pour son peuple. «Il a fait connaître ses voies à Moïse, ses actes aux fils d'Israël». Ses actes sont célébrés maintenant, ce sont les oeuvres de Jéhovah, Elohim, Shaddaï, le Juge de toute la terre. Mais ses voies sont aussi célébrées. Il y a l'intelligence de ces voies, aussi loin au moins que s'étend le juste jugement. Ces voies en jugement sont justes et véritables. Israël avait compris la délivrance et savait comment elle était venue; mais Moïse connaissait les voies de Dieu. Mais c'est tout. On ne trouve pas ici la célébration des qualités et des attributs de Dieu, comme elle est faite par les anges; ni la pleine connaissance de l'oeuvre de Dieu pour le salut par le sang de l'Agneau. Ce n'est pas le coeur s'épanchant dans le sentiment de sa relation avec Dieu; c'est la célébration de la gloire du Seigneur qui sera maintenant adoré par les nations, parce que ses jugements ont été manifestés. C'est l'intelligence quand les jugements sont manifestés, et non quand on a appris tout ce qui est au dedans du voile.

Cette célébration de ce qui était sur le point d'éclater étant faite, le temple du tabernacle du témoignage dans le ciel est ouvert; ce n'est pas simplement le temple ouvert et l'arche de l'alliance qui y apparaît. Cela assurait le résultat pour la foi, quand le mal exerçait sa puissance

sur la terre; l'arche de l'alliance de Dieu garantissait la sécurité d'Israël. Ici, c'est un témoignage ouvert, non une alliance qui donne la sécurité à l'heure du mal, mais un témoignage qui accomplit ce que l'arche de l'alliance garantissait, car le temple est ouvert et les instruments du jugement en sortent. C'est l'action de Dieu pour le rétablissement et la bénédiction d'Israël, par le jugement des gentils et de tous ceux qui corrompent la terre. Les anges sont vêtus de lin pur et éclatant, et ceints de ceintures d'or; c'est la pureté aux yeux de Dieu et la justice divine qui caractérisent et animent ce jugement, la première chose répondant, je pense, à la corruption qui existait dans ce qui aurait dû avoir cette pureté, c'est-à-dire dans Babylone (comparez 19: 8). C'est un jugement qui demande la pureté, qui est selon elle, et aussi selon la justice divine. Ce n'est pas l'airain embrasé dans une fournaise, ce qui indique simplement l'exécution du jugement à l'égard des hommes, bien que cela ait lieu, mais c'est Dieu affirmant sa propre nature et son caractère contre la corruption, le caractère essentiel du Dieu éternel, que l'assemblée aurait dû manifester, tandis que Babylone, ainsi que la bête, étaient tout le contraire. Les sept anges jugent tout selon ces caractères de Dieu, parce qu'en réalité il s'agit de revendiquer ce que Dieu est, tel qu'il a été pleinement révélé à l'assemblée. Mais le lin pur et éclatant, je n'en doute pas, se rapporte spécialement à Babylone, bien que le jugement doive atteindre les hommes qui ont pris la marque de la bête. L'un des quatre animaux donne aux anges les coupes, car il s'agit de la puissance judiciaire de Dieu comme Créateur, et non pas encore de l'Agneau. La gloire du Dieu de jugement remplit le temple, et personne ne peut s'approcher et adorer, tandis que les plaies s'exécutent. C'est le plein déploiement de ce qu'est Dieu lorsqu'il juge.

Les quatre premières plaies frappent les mêmes objets que les jugements annoncés par les quatre premières trompettes, c'est-à-dire le cercle entier de la nature symbolique, mais ici directement par rapport aux hommes; c'est la terre, la mer, les rivières et le soleil, c'est-à-dire la sphère prophétique organisée des voies de Dieu, les masses des peuples vus sans organisation, les principes moraux qui régissent leurs mouvements, et enfin l'autorité souveraine. Les jugements sont universels et ne frappent pas seulement un tiers de la terre, c'est-à-dire la terre romaine.

La première coupe du courroux de Dieu apporte sur tous ceux qui ont pris la marque de la bête, la plus extrême détresse et la plus honteuse misère.

La seconde porte la puissance de la mort morale dans la masse des peuples; tous ceux qui appartiennent à ces peuples dans les limites de la terre prophétique meurent, c'est-à-dire, comme je le pense, abandonnent la simple profession religieuse extérieure. Nous avons ici, sur l'usage à faire des symboles, un exemple bon à noter. Toutes les coupes sont versées sur la terre (16: 1), c'est-à-dire que les plaies sont appliquées à la sphère de ce qui a déjà une relation formée avec Dieu. Mais dans cette sphère il peut y avoir une relation spéciale selon laquelle les hommes ont à faire avec Dieu dans ce monde — ce sont ceux qui habitent sur la terre; à côté de cela, il y a la masse des peuples dans cette sphère.

La troisième coupe est versée sur toutes les sources d'influence et d'action populaires, qui deviennent positivement mortelles. Il me semble que l'influence mortelle qui sépare de

Dieu, dans la sphère à laquelle s'applique la prophétie, est fortement marquée ici. La mort, en général, est l'expression du pouvoir de Satan.

Ensuite, quand la quatrième coupe est versée, l'autorité suprême devient excessivement oppressive. Selon la division ordinaire que nous rencontrons, quand le nombre sept est employé, nous avons ainsi les quatre premiers jugements directs.

La cinquième coupe frappe le trône de la bête, le siège et le soutien de l'autorité que Satan lui a donnée, et son royaume est rempli de ténèbres. Tout est confusion et misère, l'angoisse est à son comble, et il n'y a point de ressource: de douleur les hommes se mordent la langue et blasphèment Dieu.

Le sixième ange verse sa coupe sur l'Euphrate — ce qui indique, je pense, la destruction des limites qui séparent de l'orient les puissances occidentales renfermées dans la sphère prophétique; ce n'y est pas la destruction de leur pouvoir, mais de leur frontière, afin que le chemin soit préparé pour les rois qui viennent de l'orient. J'envisage ceci simplement comme l'introduction des puissances asiatiques sur la scène du conflit dans la conflagration universelle des puissances. Trois esprits immondes, la somme des influences du mal, sont envoyés vers les rois de la terre: l'influence du pouvoir direct de Satan comme antagoniste de Christ; celle du pouvoir du dernier empire, de la bête; et celle de la seconde bête du chapitre 13, désormais connue comme le faux prophète, l'influence de Satan comme l'antichrist, puissance idolâtre opérant des miracles. Les rois de la terre sont ainsi rassemblés pour le combat du grand jour de Dieu le Tout-puissant. Armageddon fait allusion à Juges 5: 19, 20.

La septième coupe versée dans l'air amène un bouleversement général et une subversion entière, et Babylone vient en mémoire pour être jugée. Du ciel descend sur les hommes la grêle, le jugement de Dieu (comparez Esaïe 32; 33).

Tous les intérêts séparés et indépendants et tous les pouvoirs établis disparaissent. C'est un jugement qui vient du ciel — le jugement de Dieu par des instruments et par la providence — l'Agneau n'est pas encore venu. Les détails du jugement de Babylone sont réservés pour d'autres chapitres.

Les caractères de Babylone sont d'abord retracés (chapitre 17). Comme la bête, elle n'est qu'un objet au milieu de tous ceux qu'atteint le jugement, mais moralement, elle a une importance plus grande que tout le reste. Son caractère général est celui d'une grande et active idolâtrie qui a exercé son influence sur la masse des nations; ensuite, les rois de la terre ont vécu avec elle dans une coupable intimité, ont cherché ses faveurs, tandis que ceux qui habitent sur la terre ont perdu leurs sens sous son influence pernicieuse et enivrante. Telle est la première idée générale, et c'est un caractère qui apparaît assez clairement pour distinguer le système romain ou papal.

Mais d'autres détails suivent. Il y a une femme, un système religieux, assise sur une bête impériale pleine de noms de blasphème, ayant la forme qui indique le pouvoir romain. La femme est parée d'une manière pompeuse et royale, elle porte sur elle toute la gloire et tous les ornements humains; une coupe d'or, mais remplie d'impuretés, c'est-à-dire d'idolâtries,

est dans sa main. Les «abominations» sont simplement des idoles; «les impuretés de sa fornication», c'est toute l'horrible corruption qui accompagne l'idolâtrie. Sa coupe en est, remplie. Elle est dans un désert; il n'y a là aucune source de Dieu. Ce n'est ni le pays de Dieu, ni la patrie céleste. Pour l'intelligence spirituelle, sur son front est empreint son caractère (mais il n'est connu que spirituellement), c'est celui de la grande cité de corruption, source de toute séduction pour les hommes et de toute idolâtrie sur la terre: telle est la papauté. Mais ce n'est pas tout. Le sang de tous les saints mis à mort est trouvé en elle; elle avait été la persécutrice meurtrière de ceux dans lesquels Dieu prenait son plaisir et de ceux qui avaient rendu témoignage à Jésus (\*). Le prophète est saisi d'un grand étonnement, car c'est là qu'en était venue l'Eglise.

(\*) Il est important de remarquer que la religion de formes, qui repose sur d'anciens droits et se regarde comme établie par eux, et qui est abandonnée par ceux qui ont reçu la vérité, devient habituellement l'instigatrice de la persécution, bien que d'autres puissent être les persécuteurs. Il en a été ainsi des Juifs et dans l'histoire universelle du monde. Cette religion devient toujours fautive quant à la vérité, quoiqu'elle puisse retenir plusieurs vérités importantes. Mais les vérités qui mettent à l'épreuve le cœur et son obéissance sont absentes.

L'ange décrit ensuite les caractères de la bête sur laquelle la femme était assise. Elle avait été et avait cessé d'exister, et maintenant elle allait revivre, montant de l'abîme, surgissant directement d'une source diabolique. L'empire romain, qui avait disparu, maintenant renouvelé, est blasphémateur et diabolique dans sa nature, et suivant ce caractère, il va à la perte. Cependant, sauf les élus, tous les habitants de la terre seront dans l'admiration en voyant la bête qui était, qui n'est pas, et qui reparaitra. On voit que ceci indique l'empire romain ou latin, mais Rome elle-même est plus distinctement désignée: c'est la ville aux sept collines. Ce n'est pas tout encore. C'était le pouvoir qui dominait au temps de la prophétie, cinq des formes de gouvernement étaient tombées, une existait alors; une septième devait surgir et ne demeurer que peu de temps, puis la bête qui monte de l'abîme, la dernière forme procédant de Satan et sous son influence, apparaîtra et sera détruite. La dernière n'est cependant pas une nouvelle forme, elle est des sept, bien qu'une huitième. Mon impression est que la septième se rapporte à Napoléon et à son empire de courte durée; nous avons à attendre maintenant le développement de la dernière forme. La bête, quoique impériale, a dix cornes, c'est-à-dire se compose de dix royaumes distincts. Ils ont leur pouvoir avec la bête pendant une même période de temps. Mais tous donnent leur puissance et leur autorité à la bête, et font la guerre à Christ, le méprisé sur la terre, mais il les vaincra, car, méprisé comme il l'est, l'autorité suprême lui appartient cependant; d'autres viennent aussi avec lui, non pas simplement des anges, mais ceux qui sont appelés, les saints qui sont à lui.

Quelques détails sont ajoutés. Les eaux sur lesquelles la prostituée est assise, sont, dit l'ange, «des peuples, et des foules, et des nations, et des langues», — des masses de populations selon leurs diverses divisions. Les dix cornes, ces royaumes associés avec la bête, et la bête elle-même, haïssent la prostituée, mangent sa chair et la brûlent au feu, c'est-à-dire prennent d'abord toute sa substance et ses richesses, puis la détruisent; car ces royaumes doivent donner leur autorité à la bête qui blasphème jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient

accomplies. Alors il nous est dit expressément que la femme (non «la prostituée», — ceci est son caractère de corruption et d'idolâtrie, — mais «la femme») qui, montée sur la bête, devait être telle, n'est autre que Rome. Tout ce chapitre 17 est descriptif.

Le chapitre 18 proclame le jugement. La seule difficulté qui se présente est le verset 4, venant où il est; mais comme il arrive de toute difficulté dans l'Écriture, il jette une lumière nouvelle. La destruction de Babylone est assez simple. Elle tombe sous le jugement de Dieu, précisément avant que Christ ne vienne pour juger la terre, et, perdant peut-être d'abord son pouvoir et son influence, elle est ensuite détruite par les dix cornes et la bête. La comparaison du verset 8 du chapitre 14, avec les passages suivants: chapitres 16: 19; 18: 8, et 19: 1-3; rendent cela bien clair. Le chapitre 18 est un avertissement venant du ciel; ce n'est pas l'ange du jugement de la terre. Ce n'est pas la conséquence des événements, mais cela suppose l'intelligence spirituelle de la pensée du ciel. C'est le cas, lorsqu'il est simplement question d'une voix venant du ciel. Cet appel est donc un appel spirituel, et non pas un jugement manifeste. Il peut être plus pressant et plus direct juste avant le jugement, et je ne doute pas qu'il ne doive l'être; c'est ainsi que les Hébreux sont appelés à sortir du camp, parce que le jour de Jérusalem était proche. C'est pourquoi je pense que le verset 4 s'applique toutes les fois que nous voyons que le système est Babylone, et que le sentiment de ses iniquités est placé sur la conscience.

Le chapitre continue ensuite, en montrant l'exécution effective du jugement, selon le chapitre 17: 16. Les cornes, les royaumes unis à la bête, détruisent Babylone. Les rois se lamentent sur elle, ainsi que ceux qui ont cherché le profit, leurs aises et les richesses par le trafic sur la terre. Le système royal et commercial est mis en pièces par le renversement de Babylone. Ce qui la caractérise, ce pour quoi elle est jugée, c'est l'idolâtrie, la corruption, la mondanité et la persécution. Elle est jugée et détruite, et la prospérité des mondains est frappée par sa chute, ainsi que les espérances des rois qui avaient commerce avec elle. Le sang de tous les saints a été trouvé en elle, comme dans Jérusalem en son jour. La persécution surgit de la religion associée aux avantages mondains. Quel tableau nous avons ici du monde: les relations des rois avec Babylone et la manière dont elle agit envers les saints!

Nous passons au chapitre 19. Le verset 2 montre clairement l'aspect sous lequel Babylone est jugée — elle est la grande prostituée qui corrompait la terre, et Dieu venge le sang de ses serviteurs. Ce jugement de Rome produit une grande joie dans le ciel. Le salut est chanté, les alléluia se font entendre. Les anciens et les quatre animaux tombent sur leurs faces et adorent, et la voix de la multitude proclame que les noces de l'Agneau sont venues, maintenant que la fausse épouse a été mise de côté. Jusqu'alors, bien que fiancée, l'assemblée n'avait pas été effectivement unie en mariage céleste avec l'Agneau. Cependant, aucun événement plus grand que le jugement de Rome ne pouvait avoir lieu. Sans doute, la bête restait à détruire. La puissance, quand Dieu lui donnerait carrière, accomplirait cette destruction. Mais ici, l'ancienne corruptrice, celle qui persécutait, est mise de côté pour toujours; le ciel est rempli de joie; d'une joie dont l'expression n'a point sa pareille dans la révélation.

Le reste du livre est simple et clair, car le mystère de Dieu est terminé. Je n'attache aucune importance à la distinction comme classe, de ceux qui sont appelés à partager la joie de ce jour (verset 9). Je crois que, selon la parabole des noces du Fils du roi (Matthieu 22), les hôtes sont ceux qui ont part à la joie des noces. Mais divers points sont à remarquer: Dieu en puissance est venu pour établir son règne.

Le vrai siège de la puissance du mal, bien qu'il ne le fût pas encore ouvertement, a été jugé et détruit. Deux caractères du mal, le mensonge ou la corruption qui trompe et séduit, et la violence, ont existé depuis que Satan lui-même a commencé sa carrière. menteur en lui-même, il a été meurtrier pour d'autres. Le mystère d'iniquité avait ces deux caractères, mais il cachait le dernier derrière les instruments qu'il employait. Ce qui caractérisait Babylone était la corruption et le mensonge; la violence était entre les mains de la bête. La destruction de celle-ci délivrera, sans nul doute, la terre de l'oppression; mais pour le ciel et pour tout ce qui a la pensée du ciel, la destruction de ce système de corruption qui déshonore Christ, qui asservit et avilit les âmes, ne peut être que joie et allégresse: c'est le témoignage que la puissance divine est intervenue. Elle a mis de côté le pire de tous les maux, la corruption de ce qui était de Dieu, ce qui prétendait être ce que Christ avait acquis pour lui-même, le seul et précieux objet de sa prédilection. Le chant du ciel est: «Alléluia! car le Seigneur, notre Dieu, le Tout-puissant, est entré dans son règne».

C'est ce qui prépare la voie à l'introduction de ce qui lui est propre: la puissance manifeste de son Christ. Mais auparavant, l'assemblée doit être associée à Christ en cela — elle doit l'avoir lui-même: les noces de l'Agneau sont venues. Jusqu'à ce que la fausse épouse ait été mise de côté, cela ne pouvait pas avoir lieu. C'est là le caractère de la joie céleste et de la rédemption qui nous y introduit. L'homme sur la terre, bon au commencement, cède à la tentation. La rédemption suppose le mal et même l'assujettissement au mal, mais elle suppose ensuite que nous en sommes délivrés et placés hors de son atteinte, Dieu ayant pris en main sa grande puissance. L'assemblée est présentée à Christ sans tache ni ride, ni rien de semblable, purifiée parfaitement, propre pour Christ. A la vue de toute cette félicité, l'apôtre est prêt à rendre hommage à celui qui la lui révèle. Ces scènes merveilleuses remplissent son âme d'adoration. L'objet placé immédiatement devant lui est le messager céleste, et c'est à ses pieds qu'il se prosterne pour adorer, mais l'ange l'en empêche. Il n'était qu'un serviteur, compagnon de Jean et de tous ceux qui avaient le témoignage de Jésus, car l'esprit de prophétie, est-il dit, est le témoignage de Jésus. Le témoignage de ne point rendre hommage à des êtres intermédiaires est le dernier avertissement donné à une assemblée à son déclin, comme il avait été, pour ainsi dire, un des premiers (Colossiens 2).

Nous arrivons maintenant (19: 11, etc.). au grand fait de la venue de Christ en puissance. Le ciel qui avait été ouvert sur Jésus et Etienne, s'ouvre maintenant pour Jésus venant comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs. La foi l'avait connu comme le Saint et le véritable, comme le témoin fidèle et véritable. Il apparaît maintenant comme fidèle et véritable; non comme témoin, sauf en tant que le jugement lui-même est le témoin de sa fidélité et de sa vérité. Les caractères sous lesquels il apparaît sont simples, mais de toute importance.

Premièrement, il vient pour un jugement général, mais sous forme guerrière. Ce n'est pas une séance de jugement, comme ce que nous voyons au chapitre 20, depuis le verset 4, c'est la puissance victorieuse. Ses yeux ont la pénétration propre au jugement divin. Il porte sur sa tête plusieurs diadèmes, comme signe de sa domination universelle. Mais tout en étant ainsi révélé comme homme, il a une gloire personnelle, gloire dans laquelle nul ne peut pénétrer (\*), gloire dont il a la puissance consciente, mais qui n'est pas révélée. Il est le vengeur — son vêtement est teint dans le sang. Tout le caractérise, nous pouvons le remarquer, selon ce en quoi il est manifesté par le jugement même. Il est le Révélateur, la Parole de Dieu — c'est son caractère éternel, ce qu'il était avant la création; maintenant, il le montre en jugement.

(\*) Il en était ainsi quant à sa personne et son service. Nul ne connaissait le Fils, sinon le Père. C'était le secret de son rejet. C'est ce qu'il était, et nécessairement il était tel dans le monde. Mais le monde sous l'influence de Satan ne voulait pas de lui. Dans son humiliation, sa gloire divine était maintenue dans les insondables profondeurs de sa personne. Dans notre passage, il est révélé en gloire, mais il reste toujours ce que nul ne pouvait sonder — sa propre personne et sa nature. Le nom sous lequel il est révélé, c'est la parole de Dieu. Nous le connaissons comme révélant Dieu en grâce ou en puissance, de manière à ce que Dieu soit connu. Mais sa personne comme Fils reste toujours insondable. Son nom est écrit, de sorte que nous savons qu'il ne peut être connu, — non pas inconnu, mais impénétrable. Mais il justifie maintenant le caractère et les exigences de Dieu relativement aux hommes — ce qu'ils devaient être pour Dieu, et ce que Dieu était pour eux dans leur relation naturelle, caractère et exigences révélés par rapport à la responsabilité des hommes. C'est à cela et à nous-mêmes que se rapporte le jugement.

Les armées qui sont dans le ciel n'ont point leurs vêtements teints dans le sang. Elles sont triomphantes; elles suivent Christ dans son triomphe, revêtues d'une pureté parfaite. Ce sont ses élus, appelés et fidèles. La vengeance sur Edom n'était pas leur part, bien qu'ils partagent sa victoire sur la bête. La vengeance sur Edom a un caractère plus terrestre et est plus en rapport avec la Judée. L'Assyrien est là, non point la bête (voyez Psaumes 83). La bête et le faux prophète sont détruits par lui quand il vient du ciel. Il frappe les nations avec l'épée de sa bouche et les gouverne avec une verge de fer; ses saints ont cela avec lui (chapitre 2: 26, 27). Il foule aussi au pressoir (\*). C'est la partie qui est plus terrestre, comme le montre Esaïe 63. Ainsi Celui qui est assis sur une nuée jette sa faucille sur la terre, tandis que c'est un ange qui coupe et jette les grappes dans la cuve et la cuve fut foulée (\*\*\*) — il n'est pas dit, par quelqu'un assis sur la nuée. Le caractère du jugement de la bête et du faux prophète est céleste; c'est par la parole de Dieu, le Seigneur venant du ciel qu'il est exécuté. La vendange est une chose terrestre. Christ est publiquement, officiellement, et en lui-même Roi des rois et Seigneur des seigneurs. La bête et le faux prophète sont jetés vifs dans l'étang de feu: c'est un jugement actuel et final — les autres sont judiciairement mis à mort. Il n'est pas dit que le jugement final de ceux qui ont été séduits ait lieu à ce moment. Satan n'est pas encore jeté dans l'étang de feu, mais dans l'abîme, où la légion de démons suppliaient le Seigneur de n'être pas envoyés (Luc 8: 30, 31). Satan doit y rester lié pendant mille ans, temps durant lequel il ne pourra pas séduire les nations.

(\*) Cela aussi, il le fait seul. Ce n'est pas que les saints ne soient avec lui comme son cortège, pour ainsi dire, mais l'exécution du jugement lui appartient. En Esaïe, il est dit seulement que du *peuple* personne

n'est avec lui. Quand le jugement se tient, quand c'est une séance, le jugement leur est donné (chapitre 20: 4).

(\*\*) J'ai déjà dit que la moisson est un jugement séparatif; il y a du froment pour le grenier. La vendange est la vengeance — une juste vengeance.

(Chapitre 20). La puissance du mal ayant été mise de côté, nous voyons l'autorité judiciaire conférée aux saints et exercée en paix. Le prophète ne voit pas, comme en Daniel 7, des trônes simplement placés, mais ici ils sont aussi occupés. Outre tous ceux à qui en général le jugement est donné, deux classes spéciales sont mentionnées, parce qu'elles auraient pu sembler être arrivées trop tard ou avoir perdu leur part dans cette gloire. Ce sont d'abord ceux qui ont été décapités pour le témoignage de Jésus, après que l'assemblée n'est plus sur la terre, car nous avons à faire avec la période apocalyptique; la seconde classe se compose de ceux qui n'ont pas adoré la bête (comparez chapitres 6: 9-11; 13: 15). Ceux-là, aussi bien que les saints qui avaient délogé auparavant, ont leur portion avec Christ. Ils vivent et règnent avec lui durant les mille ans. (Ceux qui ne sont pas de Christ, le reste des morts, ne vivent pas avant que les mille ans soient accomplis (\*)). Ils sont finalement délivrés de la seconde mort. La première mort, les gages du péché, ils l'avaient subie, mais c'était dans leur fidélité à Christ. Ils ne doivent avoir aucune part dans la seconde mort, jugement final du péché. Elle n'a aucun pouvoir sur eux; au contraire, ils ont une relation spéciale avec Dieu et avec Christ: ils sont sacrificateurs de Dieu et de Christ, et régneront avec lui mille ans. Eux aussi sont rois et sacrificateurs. Remarquons en passant comment Dieu et Christ sont unis ici dans une seule pensée; c'est ce que nous trouvons constamment dans les écrits de Jean. Ainsi la bête et le faux prophète sont dans l'étang de feu, leurs armées sont tuées, Satan est lié dans l'abîme, et les saints ressuscités sont sacrificateurs de Dieu et de Christ et règnent avec Christ mille ans. Les détails et les effets ne sont pas donnés ici, remarquons-le. L'objet est d'assigner la place des saints et particulièrement de ceux qui ont été martyrs pendant la période qu'embrasse ce livre. Les autres sont introduits comme entrant dans le tableau général. Il y a des gens assis sur les trônes, mais les fidèles dont parle la prophétie sont spécialement mentionnés.

(\*) On peut remarquer ici que les expressions: «vécurent et régnerent», indiquent certainement la résurrection. L'expression est la même que pour «le reste des morts ne vécut pas jusqu'à, etc.»; de sorte qu'il s'agit bien de résurrection. C'est ce que confirment les paroles suivantes: «C'est ici la première résurrection».

Après que les mille ans sont accomplis, Satan est délié. Il vient sur la terre, mais ne recouvre jamais une place dans le ciel. Les nations sont mises à l'épreuve par sa tentation. Ce n'est pas même d'avoir vu Christ et joui des fruits de sa gloire, qui peut mettre en sûreté le coeur de l'homme, de simples moyens ne le peuvent pas, s'il doit dépendre de cela. Les hommes, nombreux comme le sable de la mer, tombent entre les mains de Satan, dès qu'ils sont tentés. Jouissant de la bénédiction à une époque où l'infidélité sera la ruine immédiate (peut-être la mort), et où rien ne sera là pour les tenter, ils seront infidèles dès que la tentation viendra, dès que leur coeur sera mis à l'épreuve. C'est la dernière et nécessaire épreuve de l'homme; nécessaire, parce qu'il ne pourrait pas finalement jouir de Dieu avec son coeur naturel, et le coeur naturel n'est pas mis à l'épreuve quand la bénédiction actuelle dépend de la reconnaissance d'un Christ présent, visible et glorieux. La multitude séduite, non plus



limitée au tiers de la terre, c'est-à-dire à un district prophétique spécial, mais comprenant la largeur de la terre, monte contre le camp des saints et l'entoure, ainsi que la cité bien-aimée, Jérusalem. Il est remarquable de ne pas voir ici la présence spéciale de Christ parmi les saints. En apparence, ils sont laissés pour être enveloppés par leurs ennemis. Le Seigneur permet cette épreuve de la fidélité personnelle qui sépare nettement les saints des autres. S'il apparaissait, naturellement la multitude hostile ne monterait pas, et l'épreuve complète du coeur ne démontrerait pas la fidélité des saints qui n'écoutent pas les séductions de Satan. Ils sont pressés et entourés par l'ennemi, mais demeurent fidèles. Une fois cette séparation et cette épreuve complète achevées, le jugement de Dieu tombe du ciel sur ceux qui se sont laissés séduire, et les détruit. Le diable est alors jeté dans l'étang de feu où se trouvent déjà la bête et le faux prophète, et où ils seront tourmentés aux siècles des siècles.

Ceci clôt l'exercice de la colère, de la destruction de la puissance hostile — scène étrange — Dieu ayant des ennemis dans ce monde! Maintenant est introduit le pouvoir judiciaire revêtu de son droit propre. On peut remarquer que l'on ne trouve pas dans ce livre l'exercice de ce pouvoir sur les vivants. La puissance hostile de la bête est détruite par Celui qui juge et combat en justice, les saints célestes ayant été pris dans la gloire. La multitude des apostats à la fin des mille ans est détruite par le feu du ciel. Mais on ne trouve pas ici le jugement de Matthieu 25, à moins qu'il ne soit en quelque rapport avec le jugement du chapitre 20 de l'Apocalypse, verset 4.

Nous avons maintenant le jugement des morts. Il n'est pas question ici de venue du Seigneur. Un grand trône blanc est dressé; le jugement s'exerce selon la pureté de la nature de Dieu. Il n'est pas question d'action envers la terre ou envers la puissance du mal, mais envers les âmes. Le ciel et la terre — tout ce qui avait été simplement les scènes des jugements — ont disparu. Les secrets des coeurs des hommes sont jugés par Celui qui les connaît tous. Le ciel et la terre s'enfuient de devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et les morts, les grands et les petits, se tiennent devant ce siège de la puissance et du jugement. Les morts sont jugés selon leurs oeuvres, d'après ce qui est écrit dans les livres de mémoire. Mais un autre élément est mis en évidence. La souveraine grâce seule sauve selon le dessein de Dieu (\*). Il y a un livre de vie. Quiconque n'y est pas trouvé écrit est jeté dans l'étang de feu. C'est la scène finale de séparation et qui clôt tout pour la race humaine et ce monde. Et quoiqu'ils soient jugés, chacun selon ses oeuvres, cependant la souveraine grâce en a délivré quelques-uns, et quiconque n'est pas trouvé écrit dans le livre de la grâce est jeté dans l'étang de feu. La mer a rendu les morts qui étaient en elle; la mort et le hadès ont aussi rendu ceux qui étaient en eux. Et la mort et le hadès prennent fin pour toujours par le jugement divin. Le ciel et la terre ont passé, mais ils doivent revivre; non pas la mort et le hadès. Il n'y a pour eux que la destruction pour jamais par le jugement de Dieu. Ils sont envisagés comme étant la puissance de Satan. Il a le pouvoir de la mort et les portes du hadès, et c'est pourquoi la mort et le hadès sont détruits judiciairement pour toujours. Leur pouvoir a pris fin pour toujours. La mort et le hadès sont personnifiés, mais naturellement il n'est pas question pour eux de tourments ou de châtement, ce qui a lieu pour le diable quand il est jeté dans l'étang de feu.

Mais quand le diable y a été jeté, la mort n'était pas encore détruite, car les morts coupables n'avaient pas encore été ressuscités pour le jugement. Maintenant, ils l'ont été, et le dernier ennemi est détruit. La force et la portée de l'image est, je n'en doute pas, que tous les morts maintenant jugés (tout le contenu du hadès, en qui était le pouvoir de la mort) sont jetés dans l'étang de feu, de sorte que la mort et le hadès, qui n'existaient qu'à cause de l'état de ces morts, prennent fin entièrement et judiciairement par le fait que les morts sont jetés dans l'étang de feu. Les saints étaient depuis longtemps sortis de la mort et du hadès, mais la mort et le hadès subsistaient encore dans les méchants. Maintenant ceux-ci, en vertu du jugement devant le grand trône blanc, sont jetés dans l'étang de feu — la seconde mort. La limite et la mesure du salut sont le livre de vie.

(\*) Ce dessein et la responsabilité de l'homme ne sont jamais confondus, mais comme on le voit dans les deux arbres du jardin d'Eden, ils sont toujours juxtaposés. La vie est mise en rapport avec la responsabilité dans la loi; mais la responsabilité vient d'abord, et la preuve est ainsi faite que l'homme ne peut pas subsister devant Dieu. La question n'est résolue qu'en Christ qui a porté nos péchés, qui est mort pour nous au péché et qui est la vie. En Christ, les conseils de Dieu et la promesse de la vie viennent en premier lieu, ensuite la responsabilité de la créature sur la terre, puis la grâce accomplissant les conseils, en justice, par la croix.

Chapitre 21. — Mais il y a un nouveau ciel et une nouvelle terre. La mer n'est plus — il n'y a point de séparation, ni de partie du monde, qui ne soit amenée dans un état d'ordre sur la terre devant Dieu. Nous ne trouvons pas ici le royaume médiatorial. L'Agneau n'est pas sur la scène. Dieu est tout en tous. Plus de douleur ni de larmes, plus de peuple de Dieu terrestre et distinct des habitants de la terre. Ceux-ci sont le peuple de Dieu, et Dieu lui-même est avec eux, leur Dieu, mais en même temps son tabernacle est avec eux. C'est la sainte cité, la nouvelle Jérusalem. L'assemblée a son caractère propre, elle est l'habitation de Dieu d'une manière spéciale, quand l'état immuable est arrivé et que tout est fait nouveau. Dieu est la fin, comme il est aussi le commencement. Celui qui a soif maintenant, Dieu le rafraîchira. en lui donnant gratuitement de la fontaine d'eau de la vie — le vainqueur héritera de toutes choses. Le monde, pour le chrétien, est actuellement un grand Réphidim (Exode 17). Voici les deux parties de la bénédiction finale: le vainqueur aura Dieu pour son Dieu, et il sera son fils. Ceux qui ont redouté de suivre ce chemin — qui n'ont pas vaincu le monde et Satan, mais ont marché dans l'iniquité — ceux-là auront leur part dans l'étang de feu. Ainsi se termine l'histoire des voies de Dieu.

Ce qui suit (chapitre 21) est la description de la cité céleste, de même qu'auparavant nous avons eu celle de Babylone. Son caractère céleste est révélé en même temps que sa relation millénaire avec la terre. Un des sept anges, qui avaient eu les sept coupes de la colère de Dieu, vient, comme dans le cas de Babylone, pour montrer au prophète l'épouse, la femme de l'Agneau. Le résultat du jugement sur la terre est l'introduction de bénédictions meilleures et plus élevées. Le prophète est placé, comme Moïse, sur une haute montagne, pour voir la scène de la promesse, et il contemple la nouvelle Jérusalem descendant du ciel d'auprès de Dieu. C'est là son double caractère, divine dans son origine et aussi céleste (comparez 2 Corinthiens 5: 1). Elle pourrait être de Dieu et terrestre, ou bien céleste et angélique. Ce n'est ni l'un ni l'autre. Elle est divine dans son origine, et céleste dans sa nature et son caractère. Elle est

revêtue de la gloire divine; cela doit être comme étant fondée sur l'oeuvre de Christ. C'est cette gloire qui l'illumine, gloire représentée par le jaspé cristallin, symbole de la gloire divine (voyez chapitre 4: 3). Sa sécurité est assurée: elle a une grande et haute muraille. Elle a douze portes. Les anges sont devenus les gardiens volontaires des portes de la sainte cité, fruit de l'oeuvre rédemptrice de Christ dans la gloire. Cela marque aussi la possession par l'homme, ainsi amené à la gloire dans l'assemblée, de la place la plus élevée dans la création, ainsi que l'ordre providentiel de Dieu dont les anges avaient été précédemment les administrateurs. Les douze portes représentent la plénitude de la perfection humaine du pouvoir gouvernemental et administratif. La porte était l'endroit où le jugement se rendait. Douze, ainsi que nous l'avons déjà vu souvent, désigne la perfection de l'ordre et du pouvoir gouvernemental. Le caractère en est marqué par les noms des douze tribus; Dieu les avait ainsi gouvernées. Les patriarches ne sont pas les fondements, mais le caractère de ce pouvoir gouvernemental se trouve là. Les douze fondements sont les douze apôtres de l'Agneau. Dans leur oeuvre, ils ont été les fondements de la cité céleste. Ainsi le déploiement de la puissance dans la création et dans la providence, la puissance gouvernementale (Jéhovah), et l'assemblée autrefois fondée à Jérusalem, sont présentés ensemble dans la cité céleste, le siège organisé du pouvoir céleste. Elle n'est pas présentée sous le caractère d'épouse, bien qu'elle soit l'épouse, la femme de l'Agneau. Nous ne la voyons pas sous son caractère paulinien de bénédiction, dans son union avec Christ comme son corps. C'est l'assemblée comme fondée à Jérusalem sous les douze — le siège organisé du pouvoir céleste, la nouvelle et maintenant céleste capitale du gouvernement de Dieu, Ils avaient souffert et avaient servi l'Agneau dans la cité terrestre, et sous Lui avaient fondé la céleste. Cette cité céleste est en même temps vaste et parfaite — tout y est mesuré et reconnu de Dieu. Ce n'est pas maintenant un résidu qui est mesuré (comparez 11: 1), c'est la cité. Elle n'a pas la perfection divine, cela ne saurait être, mais une perfection donnée de Dieu. Sa forme est un cube, toutes les faces sont égales, c'est la perfection finie. De même, la muraille (toutes ces choses sont seulement des symboles) est parfaite, sa hauteur est 12 X 12. La muraille qui assure la sécurité de la cité est la gloire divine. Comme il est écrit de la Jérusalem terrestre: «Dieu a mis le salut pour murailles et pour remparts».

La cité, quant à sa nature, est formée en justice et en sainteté divines — «d'or pur, semblable à du verre pur». Ce qui est maintenant opéré dans les hommes ici-bas, et appliqué à leurs âmes par la Parole, est la nature même de toute la cité (comparez Ephésiens 4: 24). Les pierres précieuses, symboles des divers déploiements de la nature de Dieu, qui est lumière, en rapport avec la créature (vues dans la création, Ezéchiel 28, et en grâce sur le pectoral du souverain sacrificateur), brillent maintenant dans une gloire permanente et ornent les fondements de la cité. Les portes ont la beauté morale qui fait le plaisir de Christ dans l'assemblée, et elles l'ont d'une manière glorieuse. Le sol sur lequel on marche, au lieu de présenter aucun danger de souillure, est en lui-même juste et saint; les rues, tout ce avec quoi les hommes viennent en contact, sont justice et sainteté — c'est de l'or pur comme du verre transparent.

La gloire de Dieu n'est pas voilée par ce qui remplissait de terreur, il n'y a pas de temple dont les hommes approchaient, mais sans pouvoir entrer en présence de Dieu qui demeurait caché. Le Seigneur, Dieu, le Tout-puissant et l'Agneau sont le temple de la cité céleste. On peut approcher de Dieu et de l'Agneau dans leur propre nature et leur propre gloire, entourés seulement de cette gloire dans sa pleine manifestation.

Là il n'est pas besoin de lumière créée, la gloire de la lumière divine illumine tout et l'Agneau en est le vase.

Remarquons que ce n'est pas le Père qui est le temple. C'est le Dieu révélé en gouvernement dans les diverses dispensations, le vrai Dieu, et c'est l'Agneau qui a manifesté sa gloire. Tel est le caractère de la cité.

La vision continue en montrant les relations de la cité avec ceux qui sont sur la terre et avec les habitants de la cité. C'est une inconséquence apparente, mais non réelle, car la cité est vue comme le domaine de l'épouse. Quand il est parlé des habitants, il s'agit de bénédiction individuelle. Les nations épargnées dans les jugements qui ont frappé la terre, marchent à la lumière de la cité; et c'est ce que fait le monde maintenant, dans une certaine mesure; il marche à la lumière de l'assemblée. Mais alors la gloire sera parfaite. La cité jouit en elle-même directement de la lumière, et le monde, de la lumière de gloire qui lui est transmise. C'est à la cité que les rois de la terre apportent leur honneur et leur gloire. Ils reconnaissent les cieus et le royaume céleste comme étant la source de tout, et c'est là qu'ils apportent l'hommage de leur puissance. Il n'y a plus de nuit, et les portes restent constamment ouvertes; il n'est nul besoin de défense contre le mal, bien que la sécurité divine, dont jouit la cité, empêche l'approche même du mal. Les rois eux-mêmes viennent de leur plein gré lui apporter leur hommage. Mais la gloire et l'honneur des nations lui sont aussi apportées. Le ciel est vu comme la source de toute la gloire et de tout l'honneur de ce monde, et c'est pourquoi la gloire et l'honneur sont maintenant vrais. Rien de souillé n'entre là, ni rien de ce qui introduit les idoles et le mensonge. Ni le mal provenant de l'homme, ni la séduction de Satan, ne peuvent exister là, ni y causer aucune corruption. Combien n'arrive-t-il pas maintenant, quand quelque chose de bon est établi, que le cœur qui réfléchit sait que le mal entrera et que Satan trompera et corrompra. Là nous avons la certitude que cela ne pourra jamais arriver. Ce n'est pas seulement l'absence du mal qui caractérise la sainte cité, mais l'impossibilité que le mal y entre. Mais il y a dans la cité, dans ceux qui s'y trouvent, ce qui, ayant sa source dans la grâce parfaite, comprend toutes les bienheureuses affections en rapport avec l'Agneau. Ceux-là seuls, dont les noms sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau, trouvent leur place dans la cité.

Bien que la sainte cité ne soit pas sur la terre, sa relation avec la terre se voit partout. Le fleuve de Dieu rafraîchit la cité, et l'arbre de vie, dont les fruits toujours mûrs sont l'aliment de ses célestes habitants, porte dans ses feuilles la guérison pour les nations. Les saints glorifiés seuls mangent le fruit qui résulte d'une croissance constante (chapitre 2: 7), mais ce qui se manifeste et se déploie au dehors, comme les feuilles d'un arbre, est une bénédiction pour ceux qui sont sur la terre. Nous voyons que la grâce est ce qui caractérise l'assemblée

dans la gloire. La nation et le royaume qui ne serviront pas la Jérusalem terrestre périront entièrement (Esaïe 60: 12) — elle conserve son caractère royal. L'assemblée garde aussi son caractère propre; les feuilles de l'arbre, dont le fruit est sa nourriture, sont pour la guérison. Il n'y a plus de malédiction; le trône de Dieu et de l'Agneau est en elle, et c'est la source de la bénédiction et non de la malédiction. Ses serviteurs le serviront; souvent ici-bas, ils ne le peuvent pas comme ils le voudraient. Remarquons encore une fois comment Dieu et l'Agneau sont identifiés ici. Ses serviteurs jouiront pleinement du privilège de sa présence constante; ils verront sa face, et le fait qu'ils sont à lui, qu'ils lui appartiennent en propre, sera évident pour tous. Là il n'est point de nuit, nul besoin de lumière, car le Seigneur Dieu fait luire sa lumière sur eux, et quant à leur condition, ils règnent non pendant les mille ans, comme ils le feront sur la terre, mais aux siècles des siècles.

Ainsi se termine la description de la cité céleste, ainsi que l'ensemble du volume prophétique. Ce qui suit sont des avertissements, ou bien l'expression finale des pensées de Christ à l'égard de l'assemblée et de ses relations avec elle.

---

L'ange déclare la vérité de ces choses, et dit que le Seigneur Dieu des prophètes — non pas comme le Dieu et Père du Seigneur Jésus Christ, ni comme enseignant directement l'assemblée comme habitant en elle par le Saint Esprit — mais le Seigneur Dieu des prophètes a envoyé son ange pour faire connaître ces choses à ses serviteurs. «Voici», dit Christ, parlant comme dans les anciens temps par l'esprit prophétique, s'élevant jusqu'à son propre témoignage personnel, «voici, je viens bientôt. Bienheureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre». L'assemblée est envisagée, non comme le sujet de la prophétie, mais comme «les choses qui sont», le temps, pour elle, ne compte pas, et en particulier le temps à venir. Ceux qui gardent la prophétie sont ceux que le livre concerne, et ils sont avertis que Christ viendra bientôt. Nul doute que nous ne puissions tirer profit de la prophétie, mais nous ne sommes pas dans les scènes dont elle parle. Jean, sous l'impression que lui cause la dignité du messager qui lui a montré ces choses, tombe à ses pieds et veut l'adorer. Mais les saints de l'assemblée, même s'ils sont faits prophètes à la manière de ceux d'autrefois, ne doivent pas retourner à l'incertitude des anciens jours. L'ange était un simple ange, compagnon de service de Jean et de ses frères, Jean devait adorer Dieu. Les paroles de la prophétie ne devaient pas être scellées, comme celles que Daniel entendit (chapitre 12): le temps était proche. Quand la prophétie a clos son témoignage, les hommes restent dans l'état où ils se trouvent, soit pour le jugement, soit pour la bénédiction. Et Christ vient bientôt, pour rendre à chacun selon que sera son oeuvre. Le verset 7 était un avertissement de garder les paroles du livre, donné sous forme de bénédiction à ceux qui se trouvent dans les circonstances auxquelles il est fait allusion; mais le verset 12 est l'annonce de la venue de Christ pour le jugement général des vivants.

Finalement Christ, ayant pris personnellement la parole, au verset 12, s'annonce comme l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin — Dieu avant et après tout — et remplissant la durée. Le texte vrai du verset 14, selon les bonnes autorités, est: «Bienheureux ceux qui lavent

leurs robes, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent par les portes dans la cité». Les rachetés, ceux qui sont purifiés, peuvent entrer là et se nourrir du fruit de l'arbre de vie; car je pense qu'il s'agit ici du fruit. Dehors sont les impurs et les violents, et ceux qui aiment le mensonge de Satan et l'idolâtrie, le péché contre la pureté, contre leur prochain et contre Dieu; ceux qui suivent Satan.

Cela termine le résumé. Le Seigneur Jésus se révèle maintenant lui-même dans sa propre personne, parlant à Jean et aux saints. Il déclare ce qu'il est, dans quel caractère il apparaît pour le leur dire: «Je suis la racine et la postérité de David»; — l'origine et l'héritier des promesses temporelles faites à Israël, mais beaucoup plus que cela — «l'étoile brillante du matin». C'est ce qu'il est avant qu'il apparaisse, à deux égards; seulement, l'un a rapport à Israël — c'est ce qu'il est comme né de la semence de David selon la chair. Mais le Seigneur a pris un autre caractère. Il ne s'est pas encore levé comme le Soleil de justice sur une terre plongée dans les ténèbres; mais, pour la foi, l'aube est levée, et l'assemblée, dans la nuit qui couvre le monde, le voit comme l'Etoile brillante du matin; tandis qu'elle veille en l'attendant, selon sa parole, elle le connaît dans son radieux caractère céleste — caractère qui ne réveille pas un monde endormi, mais qui est le bonheur et la joie de ceux qui veillent. Quand il se lèvera comme Soleil de justice, on ne le connaîtra pas comme nous le connaissons maintenant. Si brillant que puisse être le jour, la terre ne le connaîtra pas sous ce caractère céleste d'Etoile du matin. Tandis que Christ a cette place, l'Esprit habite dans l'assemblée ici-bas, et l'assemblée est dans la relation qui lui est propre. Elle est l'épouse de Christ, et son désir tend vers lui.

Ainsi, «l'Esprit et l'Epouse disent: Viens». Ce n'est pas un avertissement comme celui d'un juge ou d'un rémunérateur, mais c'est la révélation de lui-même qui réveille le désir de l'Epouse, selon la relation dans laquelle la grâce l'a placée. Ce n'est pas non plus simplement un sentiment ou un désir; l'Esprit qui habite dans l'assemblée, suggère et conduit sa pensée. Mais l'Esprit et, avec lui, le coeur de ceux qui jouissent de la relation, se tournent aussi vers d'autres: «Que celui qui entend dise: Viens». Que celui qui entend la voix de l'Esprit dans l'assemblée, se joigne à ce cri et dise: Viens. C'est une espérance commune, ce doit être notre désir commun, et le sentiment de ce qui va arriver sur la terre, et celui de la ruine dans les choses qui sont, doit seulement, bien que ce soit en réalité un motif d'un ordre inférieur, faire sortir ce cri du coeur de tous.

Mais, tandis qu'il est encore ici-bas, le saint a aussi une autre place. Non seulement ses désirs s'élèvent vers Dieu et l'Epoux céleste, mais il reflète le caractère de Dieu qu'il connaît, comme ayant sa nature et son Esprit manifestés dans l'amour de Christ, et comme étant en possession de l'eau de la vie, quoique n'ayant pas encore l'Epoux. Il se tourne vers ceux qui l'entourent et les invite: «Que celui qui a soif vienne», puis il proclame au monde le message: «Que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie». Ainsi, la position tout entière du saint qui a la conscience de la place de l'assemblée, est développée dans ce verset, depuis son désir de la venue de Christ, jusqu'à l'appel qu'il adresse à quiconque veut venir.

L'intégrité du livre est sauvegardée par un avertissement solennel: «Si quelqu'un ajoute à ces choses, Dieu lui ajoutera les plaies écrites dans ce livre»; si quelqu'un ôte quelque chose, il perdra «sa part de l'arbre de vie et de la sainte cité» (\*). Christ encourage ensuite le coeur des saints par l'assurance qu'il vient promptement, et le coeur du vrai croyant répond avec un désir ardent et sincère: «Amen! viens, Seigneur Jésus!» Puis le livre se clôt par la salutation de grâce, laissant sur le coeur la promesse et le désir comme dernières paroles de Jésus.

Le lecteur remarquera qu'au commencement, comme à la fin du livre, avant et après les développements prophétiques, nous avons l'expression pleine de beauté de la position consciente des saints.

(\*) La vraie leçon ici est «l'arbre», et non «le livre de vie». Mais le livre de vie n'est pas la vie; le fait que nous y sommes écrits n'est pas une chose finale, à moins qu'en réalité nous y soyons écrits avant la fondation du monde; mais, même alors, ce n'est pas la même chose que la possession de la vie.

La première fois, à l'ouverture du livre, se trouve la bénédiction individuelle et consciente en vertu de l'oeuvre de Christ; la seconde fois, c'est toute la position de l'assemblée, distinguant ainsi nettement les saints qui sont sous l'évangile de ceux dont les circonstances leur sont prophétiquement données à connaître dans ce livre.

«A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs à Dieu son Père», lisons-nous au commencement. Aussitôt que Christ a été nommé (et il en est ainsi dans les deux cas), son nom réveille dans les saints la conscience de son amour et de leur relation avec lui. Ils sont déjà lavés de leurs péchés dans son sang, et faits un royaume — des sacrificateurs à Dieu son Père; — leur position et leur état sont fixés avant qu'aucune partie de la prophétie soit développée, et, dans le royaume à venir, ils jouiront de cette position, non pas d'être bénis sous le gouvernement de Christ, mais d'être associés avec lui. Ici, dans ce livre, ils ont simplement leur place dans le royaume et la sacrificature; c'est le titre individuel résultant de sa première venue. Ils sont aimés, lavés dans son sang, et associés avec lui dans le royaume.

A la fin du livre, Christ est révélé comme l'Etoile du matin, place qui n'appartient en aucune manière à la prophétie; c'est celle dans laquelle l'assemblée qui a attendu son retour, est associée avec lui pour elle-même et le royaume. (Comparez la promesse faite aux vainqueurs à Thyatire (\*)). Cela met l'amour en activité. Ce n'est pas, comme auparavant, simplement le fait que l'on est aimé et ce que cet amour nous a fait devenir, mais ici, l'amour est attiré et dirigé premièrement vers Christ, dans la relation connue dans laquelle l'assemblée se trouve avec lui, puis vers les saints qui entendent, ensuite vers ceux qui ont soif, et enfin vers le monde entier. Le désir de l'assemblée comme l'Epouse avec laquelle est l'Esprit, est dirigé vers la seconde venue de Christ pour elle-même — vers la possession de l'Etoile du matin; puis l'Esprit se tourne vers les saints, les invitant à se joindre à ce désir et à dire à Jésus: Viens! Mais nous avons l'Esprit et non pas encore l'Epoux; c'est pourquoi quiconque a soif est invité à venir et à boire, et ainsi l'évangile est proclamé à tous: «Que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie». C'est l'amour agissant dans le saint et se tournant de Christ vers les pécheurs dans le monde.

(\*) Comparez la place de la nuée en Luc 9. Là c'est la voix du père qui est entendue.



## Fragments

---

### ME 1887 page 20

On a confondu souvent l'effet produit sur l'homme, l'effet qui lui fait reconnaître la vérité et l'autorité de la Parole, avec un jugement porté par l'homme sur cette Parole, comme sur une matière qui lui est soumise. Jamais la Parole ne pourrait se présenter ainsi comme soumise au jugement des hommes; ce serait renier sa propre nature; ce serait dire «ce n'est pas Dieu qui parle» et Dieu pourrait-il dire qu'il n'est pas Dieu et s'il ne le peut, il ne saurait parler non plus et admettre que sa parole n'a pas une autorité propre.

La Parole est adaptée à la nature de l'homme; «la vie est la lumière *des hommes*». Il est bien des choses qui produisent un effet d'après la nature de la chose à laquelle elles sont appliquées sans qu'elles soient jugées par cet objet, et c'est ce qui a lieu dans toute action chimique. On m'administre un remède; j'en subis l'action qui produit son effet selon ma nature; et ainsi je suis convaincu et de la puissance du remède, sans que j'aie à porter un jugement sur le remède lui-même en dehors de son effet sur moi, comme si j'en avais la capacité. Il en est de même de la révélation de Christ, sauf ceci que la méchante volonté de l'homme repousse cette révélation et la rejette, de sorte qu'elle devient une odeur de mort pour la mort. La parole de Dieu n'est jamais jugée; lorsqu'elle produit son effet, «elle juge les pensées et les intentions du coeur» (Hébreux 4: 12); l'homme lui est soumis, il ne la juge pas.

### ME 1887 page 99

Les communications du Nouveau Testament sont pour l'Eglise dans tous les siècles, mais elles sont adressées, historiquement parlant, à des hommes vivants, et mises en rapport avec l'état où ils se trouvaient. Cette circonstance n'affaiblit nullement la vérité qui est communiquée, et qui est de Dieu; et c'est là ce que l'apôtre Paul exprime en disant: «Nous ne sommes pas comme plusieurs qui corrompent la parole de Dieu, mais en sincérité de la part de Dieu, devant Dieu, nous parlons en Christ»; et encore: «Ne falsifiant point la parole de Dieu, mais nous recommandant par la manifestation de la vérité à toute conscience d'homme devant Dieu» (2 Corinthiens 2: 17; 4: 2). Paul ne mixtionne pas ce vin pur, il ne le frelate pas, ce qu'il a reçu sort de lui pur comme il l'a reçu. Mais adressée aux hommes, la parole de Dieu a beaucoup plus de réalité; elle est plus immédiatement de Dieu. Ce ne sont pas des idées de l'homme à l'égard de Dieu; ce ne sont pas des raisonnements de l'esprit de l'homme, lors même que la vérité en serait le sujet; ce n'est pas même la vérité soumise d'une manière abstraite à la capacité de l'homme, telle qu'elle existe en Dieu, pour qu'il en juge. Dieu s'adresse à l'homme, lui parle, lui communique ses pensées, comme étant siennes; et si l'homme devait en juger ce ne seraient pas les paroles de Dieu, annoncées comme telles. «Vous les avez reçues, dit Paul, non pas comme les paroles d'un homme, mais (ainsi qu'elles étaient réellement) comme la parole de Dieu» (1 Thessaloniens 2: 13).

## ME 1887 page 139

Au milieu d'un monde de mal, Jésus restait seul révélateur du Père et source de tout bien. Et qui invite-t-il? Que donne-t-il à ceux qui viennent? Seule source de bénédiction et révélateur du Père, il invite tous ceux qui sont travaillés et chargés. Peut-être ces hommes ne connaissaient-ils pas la vraie source de toute misère, savoir l'éloignement de Dieu, le péché; mais Jésus la connaissait, et seul il pouvait les guérir. Si c'était la conscience du péché qui travaillait ces malheureux, tant mieux; le monde en tout cas ne contentait plus leur coeur; ils étaient misérables et par là les objets de l'affection du coeur de Jésus. De plus, Jésus dit qu'il leur donnera du repos; sans en développer les moyens, il annonce seulement ici le fait. L'amour de Dieu qui, en grâce dans la personne du Fils, cherchait les misérables, donnera un repos, non pas seulement du soulagement ou des sympathies, mais du repos, à quiconque viendra à Jésus. C'était la parfaite révélation du nom du Père au coeur de celui qui en avait besoin, et cela par le Fils; c'était la paix, la paix avec Dieu. Il suffisait de venir à Jésus, Jésus se chargeait du reste.

Mais dans le repos ne se trouve pas seulement la paix que donne la connaissance du Père en Jésus; le repos renferme un second élément, car lors même que l'âme se trouve parfaitement en paix avec Dieu, ce monde présente au coeur bien des sujets de peines; et alors il s'agit de la soumission, ou de la volonté propre. Christ, dans la conscience de son rejet, dans la peine profonde que lui faisait éprouver l'incrédulité des villes où il avait opéré tant de miracles, Christ venait de manifester la plus parfaite soumission à son Père et y avait trouvé un repos parfait pour son âme. Il invite à cette soumission et à ce repos ceux qui l'écoutent, ceux qui éprouvent ce besoin du repos de l'âme, quiconque en a besoin. «Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi!...» «Prenez mon joug», c'est-à-dire le joug d'une soumission complète à la volonté de son Père. Nous apprenons de lui comment il faut se conduire dans les peines que la vie nous procure, car lui, il était doux et humble de coeur, content d'être à la dernière place par la volonté de son Dieu; et on ne peut renverser ni abaisser celui qui est déjà au plus bas. Or Jésus, en grâce, par la volonté de son Père, a pris cette place; on y trouve le repos de son âme.

## ME 1887 page 160

Jésus aurait pu délivrer le monde de toute la puissance de l'ennemi et de tous les maux de l'humanité; il avait lié l'homme fort, il pillait ses biens. Mais la présence de Dieu, de Jéhovah, gêne le monde plus que la puissance de l'ennemi ne peut dominer et dégrader le corps et l'esprit. L'empire de l'ennemi sur le coeur, trop paisible, trop peu aperçu, hélas! est plus puissant que sa force. Sa force succombe devant la parole de Jésus; mais la volonté de l'homme accepte le monde tel qu'il est, marchant sous l'influence de Satan. La cité, témoin de la délivrance du démoniaque et de la puissance de Jésus qui se trouve là (Matthieu 8: 34), supplie le Seigneur de s'en aller: triste image de l'histoire du monde! Le Seigneur est venu ici-bas, capable de délivrer le monde, l'homme, de toute la puissance de l'ennemi, mais le monde ne l'a pas voulu. L'homme était moralement éloigné de Dieu, et non pas seulement soumis à

l'esclavage de la puissance de l'ennemi. L'homme subissait le joug de l'ennemi: il s'y était habitué; il ne *voulait* pas de la présence de Dieu.

### **ME 1887 page 220**

Jésus, jouissant lui-même personnellement de la pleine faveur de Dieu, de la clarté de sa face, va passer quarante jours dans le désert pour être aux prises avec l'ennemi. Il n'est pas éloigné de l'homme et de toute communication avec l'homme et l'état humain, pour être avec Dieu, comme Moïse et Elie. Il est déjà pleinement avec Dieu, séparé des hommes par la puissance du Saint Esprit pour être seul dans sa lutte avec l'ennemi. Dans le cas de Moïse, c'était l'homme en dehors de son état naturel, pour être avec Dieu; dans le cas de Jésus, l'homme en dehors de l'état d'un homme vivant sur la terre, pour être avec l'ennemi.

### **ME 1887 page 300**

Le chapitre 7 de Matthieu s'occupe essentiellement de ce qui convient aux disciples de Jésus quant à leurs rapports avec les autres: ne pas juger ses frères, savoir discerner les profanes (versets 1-6). Ensuite, le Seigneur exhorte les siens à se confier en leur Père, lui demandant ce qu'il leur fallait; il les engage à agir envers les autres d'après cette même grâce qu'on voudrait voir mise en pratique envers soi-même. Ceci est fondé sur la connaissance de la bonté du Père (versets 7-12). Enfin, le Seigneur exhorte les siens à l'énergie qui les fera entrer par la porte étroite et prendre coûte que coûte le chemin de Dieu; car beaucoup aimeront à entrer dans le royaume, mais non par cette porte-là. Il les avertit à l'égard de ceux qui chercheront à les tromper en prétendant porter la parole de Dieu; car ce n'est pas seulement notre propre coeur, le mal proprement dit, qui est à craindre quand il s'agit de suivre le Seigneur, mais aussi les ruses et les agents de l'ennemi. Or ceux-ci se trahiront par leurs fruits.

### **ME 1887 page 359**

Si le diable pousse la tentation, le péché, jusqu'au bout, et se montre ennemi (Satan), le fidèle a le droit de le renvoyer comme tentateur; le fidèle doit lui répondre par la fidélité de la Parole, guide parfait de l'homme selon la volonté de Dieu. Le diable agissant comme adversaire avoué de Dieu, le fidèle a le droit de n'avoir rien à faire avec lui; et ce qui le garantit moralement, c'est-à-dire quant à l'état de son âme, c'est «l'oeil net». Si je ne cherche que la gloire de Dieu, ce qui ne me présente pour motif que mon propre agrandissement ou ma propre satisfaction de corps ou d'âme, n'aura pas de prise sur moi, et se présentera en face de la Parole qui dirige l'oeil net, comme n'étant pas selon les pensées de cette Parole. Ce n'est pas la hauteur à laquelle nous nous plaçons, qui nous rend capable de rejeter la tentation comme si nous étions bons; c'est l'obéissance, qui donne humblement à Dieu sa place et par conséquent aussi à la parole de Dieu. «Par les paroles de tes lèvres je me suis gardé des voies de l'homme violent», de celui qui faisait sa volonté propre (Psaumes 17: 4). Si le coeur ne cherche que Dieu, la ruse la plus habile est découverte, car l'ennemi ne nous pousse jamais à

ne chercher que Dieu. Mais cela suppose le coeur pur et qu'il n'y a aucune recherche de soi-même: c'est ce qui a été montré en Jésus. Notre sauvegarde contre la tentation, c'est la Parole employée par le discernement d'un coeur parfaitement pur, vivant dans la pensée de Dieu, tirant ses pensées de lui par le moyen de la Parole, se demandant quel est le motif qui, dans le texte, pousse à agir, et connaissant par conséquent l'application de cette Parole aux circonstances qui sont présentes. C'est la Parole qui garantit l'âme des ruses de l'ennemi, et c'est dans cet esprit d'obéissance simple et humble que réside la puissance, car Satan ne peut rien contre elle; Dieu est là, aussi l'ennemi est vaincu.

## ME 1887 page 477

Dieu s'est présenté au milieu d'Israël dans la personne de Jésus: il était en chemin avec eux; ils auraient dû se réconcilier avec lui; ils ne l'ont pas voulu, et ils sont livrés au Juge. En même temps, les disciples sont placés individuellement en rapport avec le Père, et il leur est présenté quelque chose de plus excellent que leur position de témoignage pour le royaume. Les disciples devaient, eux, agir en grâce comme leur Père agissait; et leurs vœux devaient chercher un ordre de choses où tout répondrait moralement au caractère et à la volonté de leur Père. «Que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne»; c'est-à-dire que tout réponde au caractère du Père, que tout soit l'effet de sa puissance. «Que ta volonté soit faite sur la terre comme aux cieux», c'est l'obéissance parfaite (Matthieu 6: 9, 10). Toutes choses soumises à Dieu dans les cieux et sur la terre, ce sera là le résultat accompli, jusqu'à un certain point, par l'intervention de Christ dans le millénium, et absolument accompli, lorsque Dieu sera tout en tous. En attendant, la prière donnée par le Seigneur à ses disciples, exprime la dépendance journalière, le besoin de pardon, le besoin d'être gardé de la puissance de l'Ennemi, de ne pas être criblé par lui comme dispensation de Dieu (ainsi que Job et Pierre l'ont été), et d'être garanti du mal. C'est encore une prière en relation avec la position du résidu; elle passe par-dessus l'économie de l'Esprit et même ce qui est propre au millénium, pour passer de l'état et des dangers du résidu jusqu'au royaume du Père. Il y a bien dans cette prière des principes toujours vrais, car nous sommes dans le royaume, et, sous le rapport spirituel, nous devons en manifester les traits; mais l'application spéciale et littérale de ce passage est bien telle que je l'ai indiquée. Les disciples sont mis en rapport avec le Père quant à son caractère, qui doit reluire en eux, en vertu de cette relation avec lui, et doit leur faire souhaiter l'établissement du royaume du Père, leur faire traverser les difficultés d'un monde opposé, en se gardant contre les ruses de l'Ennemi, et faisant la volonté du Père. C'était Jésus qui savait leur communiquer cette volonté du Père. Ainsi Jésus passe de la loi, reconnue comme venant de Dieu, à l'accomplissement de cette loi, lorsqu'elle sera comme absorbée dans la volonté de Celui qui l'avait donnée, ou accomplie dans ses intentions par Celui qui *seul* pouvait le faire dans quelque sens que ce fût.

## Fragment sur Colossiens 1: 9, 10

---

ME 1887 page 38

Les Colossiens ne sont pas envisagés comme étant assis en Christ dans les lieux célestes; ils sont vus comme ressuscités, mais sur la terre, et l'apôtre leur montre le chemin qui convient à ceux qui, ressuscités avec Christ, regardent de la terre vers le ciel. C'est la vie divine sur la terre.

Or, le premier principe de cette vie céleste en pratique est la connaissance de la volonté de Dieu. Il s'agit d'en être rempli; non de courir après elle comme après une chose en dehors de nous, non d'être dans l'indécision ou l'incertitude à l'égard de ce qu'elle est, mais d'en être rempli par un principe d'intelligence qui vient de Dieu et qui forme dans l'âme elle-même la sagesse et l'intelligence du chrétien. Le caractère de Dieu se traduit ainsi d'une manière vivante dans l'appréciation que fait le chrétien de toutes choses. Et remarquez que la connaissance de la volonté de Dieu est fondée sur l'état spirituel de l'âme — la sagesse et l'intelligence spirituelle. Cela est de la plus haute importance pratique. Les directions particulières données par l'homme pour notre conduite ne peuvent absolument point nous y amener — elles nous épargnent plutôt le besoin d'intelligence spirituelle. Une personne plus spirituelle que moi peut sans doute m'aider à discerner la volonté de Dieu (\*), mais Dieu a attaché la découverte du sentier de sa volonté — son chemin — à l'état intérieur de l'âme, et il nous fait passer à travers les circonstances de la vie humaine ici-bas, pour éprouver et nous découvrir à nous-mêmes quel est cet état, et pour nous exercer à cet égard. C'est par son état spirituel que le chrétien a à connaître les voies de Dieu. La parole en est le moyen (comparez Jean 17: 17, 19). Dieu a un chemin à lui, chemin que l'oeil du vautour n'a pas aperçu, qui n'est connu que de l'homme spirituel, qui se rattache à la connaissance de Dieu et qui en découle (comparez Exode 33: 13). Le chrétien marche ainsi d'une manière digne du Seigneur (\*\*); il sait ce qui *convient* au Seigneur, et il marche en conséquence pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne oeuvre et croissant *par la connaissance de Dieu*.

(\*) C'est une des ruses du coeur d'aller, quand nous connaissons en réalité très bien la volonté de Dieu, demander conseil à quelqu'un qui n'est pas plus spirituel que nous.

(\*\*) Trois mesures de la marche du chrétien sont données sous cette forme: marcher d'une manière digne de Dieu, qui nous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire; marcher d'une manière digne du Seigneur, et, enfin, marcher d'une manière digne de l'appel dont nous avons été appelés, c'est-à-dire à être l'habitation de Dieu par l'Esprit; le Saint Esprit demeurant dans l'Eglise (Ephésiens 2), comme nous le voyons développé à la fin du chapitre 4.

## Fragment sur Matthieu 3

---

ME 1887 page 40

Le seul vrai bon fruit est la confession sincère, par la grâce, de ses péchés, et ceux-là seuls qui font cette confession échappent à la cognée. Les seuls arbres réellement bons étaient ceux qui se confessaient mauvais. Ceux qui venaient ainsi à Jean pour être baptisés étaient le vrai résidu du peuple que Dieu reconnaissait; et c'est ainsi que ce résidu était séparé d'avec la masse qui se mûrissait pour le jugement. C'étaient les vrais «saints», les excellents «de la terre»; et quoique la seule place pour de tels hommes fut l'humiliation de la repentance, c'est par là qu'il fallait commencer. Lorsque Dieu commence à intervenir en miséricorde et en justice, on profite avec actions de grâce de la miséricorde en la reconnaissant comme la seule ressource de l'âme, et le cœur fléchit devant la justice comme juste conséquence de l'état du peuple de Dieu.

Or Jésus se présente au milieu de ceux qui prennent cette position (verset 13). Quoiqu'il fût vraiment le Seigneur, l'Eternel, juste juge de son peuple, celui qui devait nettoyer son aire, il prend cette place, non seulement pour rassurer leur cœur par une telle bonté, mais aussi pour sympathiser, comme étant réellement l'un d'eux, avec toutes leurs peines et leurs difficultés; pour être le modèle, la source et l'expression parfaite de tous les sentiments qui convenaient à leur position.

## Notes prises à une lecture de Luc 12

---

ME 1887 page 41

Darby J.N. (1880)

Je désire, ce soir, dire quelques mots sur la seconde venue du Seigneur, et examiner quelques-unes des Ecritures qui nous la présentent, non comme prophétie, mais comme l'espérance proposée par Christ lui-même à ses saints.

Je voudrais en parler d'une manière pratique, dans son application à notre marche comme chrétiens. Christ, à sa première venue, a réglé, pour nous qui croyons, la question du péché. L'oeuvre qu'il accomplit alors est le fondement de toutes nos bénédictions, célestes ou terrestres. La nouvelle alliance, la gloire à venir, et même les nouveaux cieux et la nouvelle terre, tout dépend de ce qu'il a accompli sur la croix. Sur la croix, l'on put voir la haine de Dieu contre le péché et son amour pour le pécheur. Là se déploya la juste colère de Dieu sur Celui qui avait pris la place du pécheur. Là l'inimitié de l'homme se montra dans toute son étendue; le Fils de Dieu fut crucifié par les mains impies de l'homme. L'acte volontaire de la méchanceté de l'homme pour s'assurer de la mort de Christ, rendit manifeste le remède de Dieu pour le péché.

Un des soldats perça de sa lance le côté de Jésus, et de ce côté percé coulèrent du sang et de l'eau. C'était à la fois la manifestation suprême de la méchanceté de l'homme et de l'amour de Dieu pour le pécheur. Si vous pouvez croire les merveilles de la croix, il n'est aucune des gloires qui en découlent qui puisse vous surprendre. Qu'y a-t-il de plus merveilleux que de voir le Fils de Dieu, Celui qui était avec le Père de toute éternité, descendre dans ce monde et devenir un homme, et plus encore, s'abaisser ainsi afin de pouvoir mourir! Nous ne comprendrons jamais pleinement, ni dans le temps, ni dans l'éternité, les merveilles de cette oeuvre et les gloires de la Personne qui l'a accomplie, car «nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père». Il y a deux grands sujets que l'Ecriture place devant nous une fois que la question du salut est réglée: c'est le gouvernement de ce monde et la grâce qui saisit un pauvre pécheur et l'introduit dans la même place que Christ. Cela n'est pas la prophétie; c'est le dessein de Dieu touchant ceux qui croient en sa parole. Christ reviendra et prendra ceux qui lui appartiennent, afin qu'ils soient avec lui, là où il est. La prophétie nous dit que ce monde marche vers le jugement. Elle est, nous dit Pierre, «une lumière brillant dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire» (2 Pierre 1: 19). L'autre chose est que Dieu m'a pris, moi, pauvre pécheur, et me place dans la même gloire que son Fils; et, à son apparition, tous connaîtront que nous sommes fils, car intérieurement et extérieurement, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. Je sais que je vais lui être semblable et que je suis fortifié pratiquement, «transformé à son image de gloire en gloire», à mesure que j'avance, en manifestant la vie de Christ.

---

Dans la première épître aux Thessaloniens à la fin de chaque chapitre, la venue du Seigneur est placée devant nous. Les chrétiens de Thessalonique étaient nouvellement convertis, et ils l'avaient été pour attendre des cieux le Fils de Dieu (1: 9, 10). C'était une partie de leur christianisme, leur appel comme saints, que d'attendre des cieux le Fils, «que Dieu a ressuscité d'entre les morts, Jésus», etc. Comme nous l'avons dit, c'était le fondement de toute bénédiction et de toute espérance. S'il y avait un fruit de son ministère (2: 19, 20), c'était la joie de Paul de regarder à la couronne de réjouissance qu'il aurait en la présence du Seigneur Jésus à sa venue. Était-il question de la marche pour les Thessaloniens? c'était en rapport avec la venue du Seigneur (3: 13): leurs coeurs devaient être affermis sans reproche en sainteté devant Dieu notre Père, à la venue du Seigneur Jésus. Si, pour un moment, le voile était levé et que nous pussions voir le Fils de l'homme qui vient en gloire et notre place en lui, comme nous marcherions paisiblement, et combien saintes seraient nos voies dans ce monde!

L'espérance de sa venue conduit toujours à la sainteté dans la marche. «Celui qui a cette espérance en lui se purifie comme lui aussi est pur». Les Thessaloniens se trompaient à l'égard de leurs amis qui étaient morts (4: 13, etc.). Ils craignaient qu'ils ne fussent ainsi privés de toute la bénédiction qu'apporterait la venue du Seigneur. L'apôtre leur dit qu'il n'en serait pas ainsi. «Nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment, afin que vous ne soyez pas affligés comme les autres qui n'ont pas d'espérance. Car si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi, avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus... Nous, les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons aucunement ceux qui dorment, etc.». Ceux qui s'étaient endormis auraient l'avantage, ils ressusciteraient d'abord. Qu'il s'agisse de consolation à l'heure de la douleur, de soutien dans l'épreuve, d'énergie dans le service, c'est tout la même chose: «Consolez-vous l'un l'autre par ces paroles». «Que le Dieu de paix vous sanctifie entièrement, et que votre esprit, votre âme et votre corps tout entiers soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus Christ» (5: 23).

---

C'est le caractère de l'étoile du matin. Attendre le Seigneur produit la sainteté dans la marche. Quand le Seigneur allait quitter ce monde, il semblait qu'il abandonnait ses disciples; mais c'était tout le contraire (Jean 14: 2, 3, 16). Au commencement du livre des Actes, c'est de sa manifestation qu'il est question, tandis que dans le chapitre 14 de Jean, le Seigneur parle de sa venue pour les siens; mais il ne reviendra pas jusqu'à ce que tous ses cohéritiers aient été rassemblés. Au chapitre 3 de l'épître aux Philippiens, Paul nous montre que notre bourgeoisie, c'est-à-dire nos associations vivantes, sont dans le ciel. Cela signifie qu'avant la venue du Seigneur, notre vie, comme ressuscités avec lui, est en haut, «d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire». A la fin de l'Apocalypse, l'étoile du matin



nous est présentée comme notre espérance: «Moi, je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin». L'étoile du matin n'est mentionnée que trois fois dans les Ecritures, et c'est toujours en rapport avec la venue de Jésus pour l'Eglise, non pour le monde ni pour la terre millénaire. Quand le Soleil de justice se lèvera, ce sera pour le jugement. L'ETOILE DU MATIN est vue par ceux qui veillent, par ceux qui ATTENDENT le jour durant les ténèbres de la nuit. «L'Esprit et l'épouse disent: Viens!» L'Esprit, le chrétien, l'Eglise, disent: Viens. J'ai l'Esprit et j'ai l'eau de la vie, mais non pas encore *l'Etoile du matin*, et c'est pourquoi l'Epouse dit: Viens! Le premier chapitre de l'Apocalypse passe par-dessus tout le temps qui s'écoule entre la première venue du Seigneur et son retour. Les saints disent: «A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang; et il nous a faits un royaume», etc.; mais régner avec lui n'est pas la plus haute gloire. Si ce Roi est mon époux, sera-ce sa royauté qui occupera mon coeur? Non; l'Eglise est son épouse, et nulle promesse de régner n'aura autant d'effet sur nos coeurs que la conscience que nous sommes son épouse. Aucune promesse de régner avec lui n'égalera la connaissance de ce fait que c'est *mon* époux qui règne. «*Je viens promptement*», voilà la promesse qui remplit de joie le coeur du chrétien. Le Seigneur dit encore au résidu à Thyatire: «A celui qui vaincra et qui gardera mes oeuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai autorité sur les nations». Voilà la gloire. Mais est-ce tout? Non. «Et je lui donnerai l'étoile du matin». Ah! C'est LUI-MEME pour moi-même. «Nous avons la parole prophétique rendue plus ferme, etc.». La prophétie est une lumière qui brille dans ce monde couvert de ténèbres, mais lorsque vous jouissez de la connaissance personnelle de sa venue, le désir de votre coeur est satisfait. Votre attitude propre comme chrétien, la seule qui vous convienne comme tel, c'est d'attendre le Fils de Dieu des cieux. Ce n'est pas une question de propitiation. Les Thessaloniens avaient été convertis pour servir le Dieu, vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils Jésus (voyez Matthieu 25).

---

Le Seigneur ne mentionne jamais sa venue comme devant avoir lieu au delà de la vie des personnes que son discours met en scène: ainsi les vierges qui sortent pour aller au-devant de l'Epoux sont aussi celles qui entrent avec lui aux noces. Le Seigneur, il est vrai, a fait connaître à Pierre qu'il devrait déposer sa tente; mais c'est une exception, et, comme on le sait, l'exception confirme la règle. Ainsi, notre affaire est d'attendre le Seigneur, telle est la règle pour nous: pour le chrétien la mort est l'exception. Que penserait-on de nous, si nous allions dire aux gens: Vous déposerez votre tente — c'est-à-dire, vous mourrez? Ah! diraient-ils, c'est ce que nous attendons, quand le moment sera venu. Mais telle n'est pas l'espérance du chrétien; son espérance est d'aller à la rencontre du Seigneur en l'air. S'il arrive que nous mourions, ce sera être absent du corps et présent avec le Seigneur, et lorsqu'il apparaîtra, nous paraîtrons avec lui. Nous verrons le Seigneur face à face; nous lui serons semblables: c'est là la joie du chrétien. Le Seigneur vient une seconde fois à part le péché, sans souffrance. Il a souffert, et nous ne pouvons sonder les profondeurs de ses souffrances; nul ne les connaît sinon le Père; l'éternité ne sera pas suffisante pour nous les faire mesurer. Eh bien, Celui qui a tant souffert, je le verrai. Si j'aime une personne, mon désir est de la voir. Supposez que

toutes les personnes de cette ville attendissent des cieus le Seigneur, quel changement cela produirait dans cet endroit! Mourir n'est pas la même chose; les hommes s'attendent à mourir; ils sont accoutumés à voir mourir autour d'eux; mais attendre le Seigneur comme une chose actuelle changerait tout le cours des choses dans ce monde. Si nous étions du monde, la pensée de sa venue mettrait un terme à tous nos projets; mais le chrétien sait qu'il ne sera parfaitement conforme à l'image du Fils de Dieu, que quand Jésus reviendra; c'est pourquoi son désir tend vers cette venue. Un chrétien est une personne qui se trouve entre la première et la seconde venue de Christ. Il est associé avec lui dès maintenant, il le sert et l'attend, et il veille en l'attendant. Si nous passons par la mort, nous attendrons près de lui.

---

«Là où est votre trésor, là aussi sera votre coeur» (Luc 12: 34). Il y a dans ce passage une exhortation et aussi une promesse positive. Votre objet n'est pas le monde, mais votre responsabilité est de présenter Christ devant le monde. «QUE VOS REINS SOIENT CEINTS ET VOS LAMPES ALLUMÉES». Ayez dans vos âmes ce qui est céleste, et cela jugera tout ce qui est contraire. Naturellement nous avons à travailler dans ce monde, afin de nous procurer honnêtement les choses dont nous avons besoin: le vêtement et la nourriture. Le Seigneur a travaillé. Il n'était pas seulement le fils du charpentier, il est appelé lui-même le charpentier. Mais ce n'était pas son objet; son coeur n'était pas dans ces choses. Peu nous est rapporté de son histoire durant les trente premières années de sa vie sur la terre, mais parmi ce que nous en savons, nous voyons qu'à l'âge de douze ans, son objet était la volonté de Dieu: «Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père?» dit-il à Joseph et à Marie. Il fut toujours l'homme obéissant, attendant toujours, pour agir, la parole du Père. Je dois avoir «mes reins ceints» de la vérité, et ma «lampe allumée», et être comme ceux qui attendent leur Seigneur, passant à travers ce monde comme étant de ceux dont les associations sont dans le ciel. Mes voies doivent être celles d'un homme qui attend son Seigneur; tel est le caractère que Dieu veut voir dans un chrétien: sa position est d'attendre des cieus le Fils de Dieu. Le méchant serviteur ne disait pas que son maître ne viendrait pas, mais qu'il tardait à venir, et c'est ainsi qu'il en vint à battre les serviteurs et les servantes, à manger, à boire et à s'enivrer. Il cherchait sa propre satisfaction. Le caractère d'un chrétien est celui d'un homme qui attend son Seigneur, sans savoir le moment de sa venue. Et bienheureux ces serviteurs que le Seigneur, quand il viendra, trouvera veillant. C'est là que le coeur doit être, c'est ce que le Seigneur attend de moi. Si mon coeur est rempli de Christ, je l'attendrai. C'est ma joie de penser qu'il va venir nous prendre pour être avec lui, là où pas un seul saint ne se trouvera qui ne sera extérieurement et intérieurement semblable à lui-même. Marie de Magdala, de laquelle il chassa sept démons, et le brigand qui fut attaché à la croix, seront avec lui, semblables à lui, conformes à son image.

«Nous ayant prédestinés selon le conseil de sa volonté, afin que nous soyons à la louange de sa gloire» (Ephésiens 1). Dieu veut nous avoir bien au-dessus de tous les cieus dans la gloire avec son Fils. Mais Christ s'est fait serviteur pour toujours (Exode 21). Il nous a aimés jusqu'à la mort, la mort de la croix, et il dit: quand je serai au ciel je servirai encore. Maintenant vos

reins doivent être ceints et vos lampes allumées, dit le Seigneur; ce n'est pas le repos; mais quand la course sera achevée, quand je serai maître sur ma propre maison, vous serez assis avec moi et je servirai encore. Il n'a pas voulu avoir douze légions d'anges, non; c'était sa gloire de servir; l'amour se délecte à servir (Jean 13). Son service ne prend jamais fin; quand il m'aura dans le ciel, son délice sera de servir. Je les ferai asseoir à table et je les servirai, telle est la pensée du Seigneur à l'égard des siens. Quand je pense que le Fils de Dieu est descendu du ciel, qu'il est devenu un homme afin de mourir pour moi, je ne puis m'étonner de rien, je puis tout attendre. Nos reins ne seront plus ceints là-haut; il nous fera asseoir et lui-même servira. C'est en soi-même la bénédiction que d'être avec lui — de s'asseoir et qu'il nous serve. Il n'y a aucune difficulté de croire qu'il fera tout pour nous, quand nous savons qu'il a quitté la gloire et est devenu un homme, afin de nous servir; et le secret du coeur de Dieu est de m'avoir conforme à l'image de son Fils — ce à quoi il m'a prédestiné, et Christ ne verra du fruit du travail de son âme que lorsqu'il aura chaque membre de son corps dans la même gloire que lui et parfaitement semblable à lui. Nous régnerons avec lui, mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus élevé; il y a une joie bien plus profonde pour l'épouse fidèle; pour elle, la meilleure chose, c'est d'être avec son époux. Elle sait que s'il règne, elle régnera aussi avec lui, mais sa joie est de se dire: Celui qui règne, c'est *mon* époux. Eh bien, je régnerai avec lui, mais cela ne vient qu'en second rang — la maison du Père est au-dessus de toute la gloire du royaume, et Christ a dit: «Je vais vous préparer une place». Christ ne peut pas se tenir à distance de nous. Il ne nous a pas donné ce monde, mais il nous donne ce que le Père lui a donné. La gloire dans laquelle il est entré comme Fils de l'homme, voilà la gloire qu'il nous donne. Croyez-vous que Dieu vous aime comme il aime son Fils? Nous n'ajoutons pas foi à l'amour que Dieu a pour nous. Nous ne croyons pas à cet amour qui est dans son coeur. S'il n'a pas épargné son propre Fils, que ne nous donnera-t-il pas avec lui! Dieu part toujours de ce qu'il est en lui-même; nous, nous commençons toujours par nous-mêmes; nous allons de bas en haut: le mieux serait de faire comme Dieu voudrait. Si je regarde au Seigneur, si je l'attends, j'aurai mes reins ceints et ma lampe allumée. Je crois qu'il viendra bientôt; je ne dis pas qu'il le fera, je pourrais me tromper — mais c'est ma pensée. Si je soupire après la venue du Seigneur, j'attendrai et je veillerai, et «BIENHEUREUX CE SERVITEUR QUE SON MAITRE, LORSQU'IL VIENDRA, TROUVERA FAISANT AINSI!».

## Pensées

---

### ME 1887 page 60

Aucune étendue de communication divine ne corrige la chair, même quand elle est sincère. La chair est une chose jugée et désespérément mauvaise. Prenez-la telle quelle, à l'origine: elle est sans loi, en sorte que Dieu est obligé de faire venir le déluge sur elle. Prenez-la sous la loi: elle ne lui est pas soumise et ne peut l'être. Mettez-la en présence de Christ, de Dieu venu en grâce: elle crucifie Christ. Introduisez le Saint Esprit: la chair lui résiste. Placez l'homme au troisième ciel: la chair s'enorgueillit; et s'il y avait un quatrième ciel et que vous l'y placiez, la chair s'enorgueillerait encore davantage. Je ne veux pas dire que cela enorgueillisse de se trouver dans le troisième ciel; c'est lorsqu'on sort du troisième ciel que la chair pourrait s'enorgueillir d'y avoir été; car, en la présence de Dieu, nous sentons notre néant.

### ME 1887 page 80

Le *corps* de Christ est entièrement en dehors de la sphère de la responsabilité de l'homme, tandis que la *maison* a été confiée à sa responsabilité.

---

Le tabernacle représente trois choses: *Christ* lui-même; *l'Eglise*, parce que Dieu y habite, et la *création*, ou plutôt les cieux créés.

### ME 1887 page 100

La justice de Dieu est simplement la justice *de Dieu*, une qualité ou un attribut de Dieu. Nous sommes faits la justice de Dieu en lui, parce que Christ ne verrait pas le fruit du travail de son âme, s'il ne nous avait pas avec lui dans ce caractère. Mais la manifestation de la justice de Dieu est dans le fait que Christ s'en est allé au Père, en ajoutant à ce fait le côté judiciaire que le monde, l'ayant rejeté, ne le verra plus dans son caractère de Sauveur.

### ME 1887 page 280

On mentionne parfois la cuirasse de la justice (Ephésiens 6) comme étant la justice divine, mais je n'en ai pas besoin comme d'une armure. La justice divine a trait à ma position devant Dieu, mais quand je vais combattre le mal, il me faut une justice actuelle, une justice pratique, sans laquelle Satan s'emparera bien vite de moi.

## **ME 1887 page 340**

1 Thessaloniens 3: 12, 13, nous montre quand et où la sanctification est pleinement mise en lumière et manifestée. Ce passage relie, d'une manière très remarquable, la sanctification actuelle des saints et la venue du Seigneur. L'apôtre considère l'état actuel des Thessaloniens, mais, tirant le voile, il montre cet état manifesté dans sa plénitude lorsque Christ apparaîtra. Si nous ne savons pas comment relier ces deux choses, la sentence devient inintelligible. La sainteté présente, dans sa nature et son caractère, est ce qui est manifesté en nous à l'apparition de Christ.

## **ME 1887 page 478**

La sanctification, dans son développement, est la suppression de toute pensée ou motif qui seraient en désaccord avec la révélation de Christ comme homme dans la gloire, et la réalisation de cette révélation dans nos âmes. En cela, il y a croissance et progrès.

## Méditations de J.N.D.

---

[Suite des méditations 1 à 16 parues dans le Messager Evangélique 1886](#)

### Méditation de J.N.D. n° 17 - Ephésiens 6 - Darby J.N.

ME 1887 page 74

Christ (versets 1-9) devient le mobile de tout ce que nous avons à faire; c'est ainsi que tout s'adoucit pour nous ici-bas au milieu de nos misères. Ce sentiment, tout en agissant puissamment sur la conscience, est en même temps une source de joie. Nous pouvons tout faire en la présence du Seigneur Jésus; c'est lui que nous devons servir toujours et en toute occasion. C'est un privilège immense que d'introduire Christ de cette manière dans toutes les circonstances de notre vie. Nous trouvons ainsi le calme, précisément dans les moments de trouble et d'orage. Pierre n'aurait pas mieux marché sur une mer calme que sur une mer orageuse. La foi a pour résultat de faire que Dieu soit en tout *la circonstance principale*, quelles que soient les circonstances extérieures. Il faut de la vigilance pour cela. Ce n'est pas au moment où les difficultés surgissent que nous trouvons des ressources autour de nous. Satan nous dresse des embûches, mais sa force tombe instantanément quand Jésus se manifeste. Dans l'enfant de Dieu, la puissance de l'Esprit est plus forte que celle de Satan. Quand le coeur est sous l'influence des embûches de l'ennemi, celui-ci est fort, témoins les Gadaréniens.

L'économie actuelle est appelée la nuit; il fait nuit pour le monde, mais la nuit est avancée. Nous avons besoin de toutes les armes de Dieu. Combattre contre le *sang* et la *chair*, c'est combattre contre la nature humaine. La chair et le sang signifient toujours l'homme (cf. Hébreux 2: 14), quand ces deux expressions sont réunies; ce n'est pas le péché. Les Israélites, entrant dans la Canaan terrestre, ont eu à combattre les hommes, la chair et le sang. Notre Canaan est céleste, et nos ennemis sont, non pas les hommes, mais Satan et ses pièges. La parole de Dieu fait plus souvent mention de Satan que nous.

Verset 13. — Le temps actuel, où nous avons à combattre Satan, en l'absence de Christ, est en général un mauvais jour. Paul, à la fin de sa carrière, se trouvait seul; à mesure qu'il travaillait, Satan gâtait tout. Il est des temps où Satan déploie plus de puissance; c'est pourquoi nous avons besoin de toutes les armes de Dieu. Un homme qui irait à la guerre en négligeant une partie de ses armes serait un insensé. Il en est ainsi du chrétien qui lit la Parole et néglige la prière, ou prie et ne lit pas la Parole. Les chrétiens succombent facilement, quand ils ne prennent pas toutes les armes de Dieu; Satan trouvera bientôt leur côté faible et les frappera par cet endroit-là. Notre ennemi est rusé et puissant. Un chrétien qui manque à la vigilance, à la prière, à la lecture de la Parole, a oublié qu'il est en lutte avec Satan et sera bientôt blessé.

Verset 14. — La vérité, source de toutes nos espérances, de notre vie, de notre force, doit ceindre nos reins; elle doit juger toutes nos affections. Dans le ciel, nous pourrions nous laisser aller de tout notre coeur à nos affections. Ici-bas, il nous faut toujours veiller sur elles et sur

nous-mêmes; dans le ciel, tout est pur. Ici-bas, on ne peut louer Dieu sans crainte du monde, parce que ce dernier n'a pas un coeur qui réponde au nôtre; au ciel, le contraire aura lieu. En présence de l'ennemi, au milieu des tentations et des combats, il faut être soldat et muni de toutes armes. Il ne suffit pas d'être *sujet fidèle*, il faut être prêt au combat. C'est la vérité agissant sur le coeur, *retroussant*, pour ainsi dire, toutes nos affections, nous débarrassant de ce qui nous encombre, et nous mettant ainsi en état de combattre.

Verset 14. — Etre revêtu de la justice est rare dans le sens pratique. C'est ce qui fait qu'on n'ose pas se mettre en avant contre l'ennemi; on a une mauvaise conscience. C'est une triste chose d'être sans cuirasse quand le combat arrive, et nous ne savons pas quand il arrivera. Ici-bas, pendant ce jour mauvais, nous pouvons nous trouver à chaque instant en présence de l'ennemi; c'est pourquoi nous devons veiller à avoir *toujours* une bonne conscience devant Dieu et devant les hommes.

Verset 15. — L'esprit de contestation ne vient pas de l'Evangile. Nos pieds, nos démarches, doivent avoir la préparation, la disposition de paix; toute notre marche doit porter ce caractère. Nous avons ici-bas la paix avec Dieu, mais la guerre avec Satan; au ciel, la paix sera parfaite. En demeurant en Christ, le chrétien introduit dans son coeur l'esprit de paix, de calme. Dieu est le Dieu de paix, et sa paix garde nos esprits et nos coeurs. Un but, même bon, que nous poursuivons, ne nous donne pas la paix; il faut combattre pour y arriver; il n'est d'ailleurs pas en notre pouvoir; ce qui seul est en notre pouvoir est la marche, le chemin, l'obéissance à la volonté de Dieu. L'Eglise tombe souvent dans le piège en poursuivant un but, au lieu de ne faire que se soumettre à la volonté de Dieu. L'obéissance est une force divine et non humaine. La communion avec Dieu est la source de notre obéissance et de notre force. Avoir les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix est une des principales dispositions que doit revêtir le chrétien.

Verset 16. — Toutes ces armes dont nous avons parlé sont défensives. Il en est de même du bouclier de la foi; c'est une confiance parfaite en Dieu. Tous les traits enflammés du malin sont éteints par cette disposition. La présence et les secours de Dieu nous sont bien plus assurés pour demain, que demain lui-même. La foi s'attache à Celui qui fait le bien, et non au bien qu'il a fait. Dieu est Dieu dans toutes les circonstances et la communion avec lui nous met en état de tout supporter sans que Satan nous atteigne.

Verset 17. — Le casque du salut, une paisible assurance du salut, nous donne une force indicible. La mort, le supplice ne sont plus rien, quand nous savons que, par eux, le monde nous mène droit à Dieu. Le salut m'appartient et non le jugement de Dieu; je suis déjà du côté de Dieu qui m'a réconcilié avec lui. Je suis encore dans la bataille, parce que Satan est contre moi, par cela même que je suis pour Dieu et que Dieu est pour moi. Le casque du salut nous rend hardis, et nous fait lever la tête, non par orgueil, mais par joie, par activité.

On devient actif pour frapper l'ennemi par l'épée de la Parole. La chair n'a pas d'épée; mais l'Esprit a la parole de Dieu qui est une épée à deux tranchants. Sans doute, la chair peut

se servir de la parole de Dieu, faire de beaux discours par son moyen, amuser les âmes, leur faire plaisir, mais elle les laisse dans l'endurcissement et ne les pénètre pas.

Verset 18. — Si nous avons senti puissamment et sincèrement que Dieu est pour nous, nous serons toujours prêts à nous appuyer sur lui. Le chrétien ne doit rien faire que dans l'esprit de dépendance. Avec les meilleures dispositions, il fait mal, quand il agit sans prendre conseil de Dieu par la prière. Avant d'être roi, David n'a jamais agi qu'une fois sans prendre conseil de Dieu. Après être devenu roi, cela lui est arrivé souvent par orgueil; de là ses crimes. Nous ne devons rien décider sans prière; cela calme l'esprit et l'on sort de la présence de Dieu, ayant la pensée de Dieu par une entière obéissance. Quand nous ne *veillons* pas, les circonstances extérieures agissent sur la chair. La vigilance nous fait en tout recourir à Jésus.

## Méditation de J.N.D. n° 18 - Romains 7 - Darby J.N.

ME 1887 page 134

Il est deux choses auxquelles Satan s'oppose absolument dans nos relations avec Dieu: la *confiance* et la *sainteté*. Ces deux choses ne se rencontrent pas nécessairement ensemble: le désir de la sainteté peut être séparé de la confiance en Dieu. On peut aimer la sainteté sans avoir une pleine confiance, parce que la source de ce désir est différente de celle de la confiance. Il est des vérités qui, prises séparément, nous plongent dans la misère. Les amis de Job, par exemple, l'effrayaient par des vérités que le Saint Esprit nous présente d'une autre manière. Plus l'amour de la sainteté manifeste le péché en nous, plus le désespoir produit par le péché est grand. La source de notre confiance est ce que Dieu est pour nous en Christ. Si nous voyons en Christ *uniquement* ce que nous devons être, cette comparaison de Christ à nous est un nouveau moyen de faire naître le désespoir.

La confiance en Dieu est un moyen de sanctification; c'est pourquoi Satan cherche à la détruire dans les âmes qui aiment sincèrement la sainteté, et à lui substituer une fausse confiance, comme il le fit pour Eve.

Pour bien comprendre le chapitre que nous avons lu, il faut comprendre toute l'épître aux Romains. On y trouve (chapitres 3; 4) deux principes: 1° Le sang de Christ comme réponse de Dieu à toutes les exigences de la justice de Dieu, quant à ce que l'homme a fait. 2° L'efficace de la résurrection de Christ sur la vie chrétienne et sur la foi. La résurrection de Christ nous montre (chapitre 5: 1-3) le péché derrière nous, la grâce dans le présent et la gloire dans l'avenir.

Ces choses découlent de deux grandes sources, le premier Adam et le second Adam. C'est là ce qui remplit la seconde partie du chapitre 5. Dans les chapitres suivants, l'apôtre montre l'effet de la vie du second Adam en nous quant au péché (chapitre 6), et l'effet de cette vie quant à la loi (chapitre 7). Tout cela se rattache à la justification. Si Christ ressuscité me communique sa vie, je suis placé dans toute l'efficace de ce que Christ a fait. Si nos âmes étaient aussi simples que la vérité de Dieu, nous nous verrions dans tout ce que Christ est, et nous aurions une joie inconcevable. En nous révélant l'état de nos âmes, Dieu ne nous



demande pas ce que nous en pensons, mais il nous dit ce qu'il en pense. Dieu voit les âmes, auxquelles la vie de Christ est communiquée, dans ce que Christ est selon l'appréciation de Dieu; Dieu parle de nous selon sa vérité et non selon nos préjugés. Nous avons part à tous les privilèges par la communication d'une vie qui est la sainteté (chapitre 6: 3-6).

Dans le chapitre 7, l'apôtre montre l'effet de la loi, quand la vie a été communiquée au pécheur. La loi demande que la créature soit parfaite devant Dieu; elle exige la perfection absolue, sinon elle prononce la condamnation. La grâce est l'introduction de l'amour de Dieu et de la vie de Dieu au milieu du mal. Il ne peut pas exister de grâce où il n'y a pas de mal. Dieu donne, par la grâce, une vie qui hait le mal, aime la sainteté, et se place devant le mal selon l'efficacité de la vie de Christ en nous.

La vie peut être introduite dans l'âme, sans une pleine connaissance de l'amour qui a donné cette vie, et c'est l'état qui est représenté au chapitre 7. Il est impossible qu'un homme qui n'est pas entièrement affranchi et délivré ait pu décrire cet état. Ce n'est pas dans le brouillard qu'on voit clairement ce qui le constitue, c'est quand on a passé dans la lumière,

(Versets 1-4). Le premier mari d'un Juif est la loi; dans la mort de Christ, le Juif est mort à la loi et peut se marier avec Christ afin de porter du fruit pour Dieu. Le sujet de ce chapitre est la délivrance de la servitude de la loi par la résurrection de Christ. Il n'y a pas de véritable paix sans cela.

(Verset 5). «Quand nous étions dans la chair»; donc le chrétien ne peut pas être dans la chair, car cela ne peut signifier que l'état d'inconversion. Nous ne sommes plus dans la chair, du moment où nous avons reçu la vie de Christ (Romains 8: 8, 9). L'homme qui est en Christ est, devant Dieu, non dans la chair, mais dans l'Esprit.

L'effet de la loi est d'attacher tout péché à l'âme comme sujet de condamnation. Il n'y a point d'autre principe dans la loi, que de nous rendre responsables, sans nous donner ni force, ni grâce. Son effet est décrit au verset 13.

Le verset 14 nous montre la *connaissance* du nouvel homme: «Nous savons que la loi est spirituelle»; et l'*expérience* du nouvel homme: «Mais moi je suis charnel, vendu au péché». Au verset 17, il va plus loin; il trouve que la chair n'est pas lui, parce que le nouvel homme juge en lui le vieil homme. Il distingue entre les deux natures. Romains 3: 10, 11, montre que l'homme déchu n'a ni justice, ni intelligence, ni désir de Dieu. Mais, appliquant la sainteté de la loi à son état, il se condamne. S'il comprend et aime la sainteté, il retrouve encore la chair en lui, et se condamne encore. Mais, s'il trouve sa justice en Christ, le dernier obstacle est emporté. Le nouvel homme, aimant la sainteté, cherchant la sainteté, et voyant la chair en présence de la loi, tel est le tableau présenté depuis le verset 14, et il ne peut conduire qu'à l'exclamation finale du verset 24.

Il y a un avancement progressif dans l'affranchissement des âmes. Le premier effet de l'amour de la sainteté est de faire regarder à la chair comme étant nous-même. C'est un triste état. L'âme peut dire: ce n'est pas moi; ce n'est pas ce que je désire; mais elle met encore son état en question devant le jugement de Dieu. Quand l'âme croit que tout ce que la chair fait,

c'est elle qui le fait, elle est encore tout près du désespoir. La grâce nous a vus dans tous nos péchés et nous a aimés. L'Évangile dit: Vous êtes perdus, je vous ai sauvés. L'âme, par la conscience, raisonne son état. C'est profitable, mais ce n'est pas la paix. La grâce nous montre comme étant ressuscités avec Christ. Dieu ne regarde pas à ma chair, qu'il a jugée en Christ, et ne me juge plus selon la loi. C'est comme Père qu'il me juge, et pour mon bien. Par le sceau du Saint Esprit, j'ai la force de la vie de Christ pour jouir de Dieu, et c'est le sujet du chapitre 8. Celui du chapitre 7 est, non le combat intérieur, mais l'effet du combat intérieur, considéré devant la loi. Si la loi est mon mari, Christ n'est pas mon époux; puis la fin du chapitre montre l'homme régénéré, considérant sa chair en présence de la loi qui le met au désespoir, d'autant plus qu'il comprend mieux la sainteté de Dieu.

Que puis-je donc faire? *Rien; Dieu a tout fait.* Je suis uni à Christ qui est ressuscité et moi avec lui. Ce n'est pas en nous-mêmes que Dieu nous juge; il nous a jugés en Christ.

## **Méditation de J.N.D. n° 19 - Lévitique 3; 7: 11-36 - Darby J.N.**

ME 1887 page 256

Sauf les sacrifices pour le péché, qui ont une place à part, tous les sacrifices mentionnés dans les premiers chapitres du Lévitique supposent que le peuple est déjà en relation avec Dieu. Le sacrifice de prospérités vient après l'holocauste (chapitre 1): c'est-à-dire que le croyant, quand il a compris le sacrifice de Christ, a pour état normal d'entrer en communion avec le Père. C'est une chose bien fâcheuse quand un chrétien n'est pas dans cet état, car, pour y être, il ne lui manque rien. Le sang de Christ est toujours devant Dieu et nous sommes toujours acceptés en vertu de ce sang; la vie de Christ nous a été donnée et doit nous faire comprendre les pensées de Dieu à l'égard de Christ.

Quand nous considérons le sacrifice de Christ, nous lui trouvons deux faces: sa nécessité pour notre salut et sa sainteté devant Dieu. La connaissance de la seconde nous met en communion avec le Père. C'est ce que représentent les sacrifices de prospérités; ils nous montrent Dieu ayant part avec son peuple à une joie commune. Ils reproduisent les principales circonstances de l'holocauste (chapitres 3: 1-3; 1: 3-6). La graisse représente la vigueur de la volonté, l'énergie intérieure du cœur: elle devait être offerte comme un sacrifice, par feu, à l'Éternel. Le sang est la vie. Ces deux choses étaient la part de l'Éternel. Toute la vie, toutes les affections, toute la force, toutes les pensées du cœur de Christ, ont été offertes à Dieu.

Dans le désert, l'Israélite ne pouvait manger la chair d'une bête sans l'avoir amenée auparavant, comme offrande, au tabernacle. Les païens en agissaient de même à l'égard de leurs idoles, et c'est à quoi 1 Corinthiens 10: 14-22, fait allusion. Les fidèles mangeaient le même animal dont la graisse et le sang avaient été offerts à l'Éternel. Une partie de l'animal était mangée par celui qui faisait l'offrande et ceux qu'il avait conviés. Une autre partie était mangée par Aaron et ses fils. L'épaule droite était la part du sacrificateur qui avait répandu le sang.

Le sacrifice de prospérités était donc un repas de communion entre Dieu et son peuple. Toutes nos actions de grâces et nos louanges sont offertes par Christ et, par lui, mettent en communion Dieu et l'Eglise. Il ne peut y avoir une prière présentée à Dieu qui ne le soit par Christ selon ses pensées et son sacrifice. Si nous avons de la joie, c'est que nous participons à la joie de Dieu. Dieu trouve sa joie dans tout ce qu'il y a en Christ. Christ, éprouvé par la sainteté de Dieu, n'a rien offert qui ne fût en bonne odeur à l'Eternel. Dieu en jouit, y trouve ses délices. Les fidèles partagent cette joie avec Dieu, en même temps qu'ils y participent en commun. Cette communion est particulièrement représentée et réalisée dans la cène. Toute l'Eglise de Dieu, représentée par Aaron et ses fils, y a sa part; Christ, lui-même, le sacrificateur qui a offert le sang et la graisse du sacrifice de prospérités, n'en est pas exclu. L'auteur de la rédemption a part à la joie de la rédemption; il a la joie de voir des pécheurs sauvés par l'efficacité de son sacrifice.

Il ne peut y avoir dans le coeur de Dieu une joie qui ne soit, en même temps, celle de Christ et de l'Eglise. Dans les choses de ce monde, un homme ne peut participer à ce qu'un autre possède; dans l'Eglise, tout est en commun; un membre de Christ ne peut souffrir sans que tout le corps souffre. La santé générale de l'Eglise peut n'en pas être affectée d'une manière sensible et visible, mais la chose n'en est pas moins réelle, parce que toute l'Eglise n'a qu'un seul Esprit. L'Eglise est dans l'incrédulité à l'égard de cette vérité; elle oublie l'action de l'Esprit de Dieu, ne croit et ne sait voir que l'action de l'homme.

Les sacrifices de prospérités représentaient donc la joie commune de Dieu, de Christ et de l'Eglise.

Une personne souillée ne pouvait avoir part à la communion de ces sacrifices. Si la souillure d'un frère est venue à la connaissance de l'assemblée, c'est une affaire de fidélité pour celle-ci de l'avertir et de ne pas l'admettre à la table du Seigneur. Si un frère a manqué, il doit tout premièrement s'humilier pour pouvoir prendre part au culte; non pas s'abstenir, mais retrouver par l'humiliation la communion rompue par le péché, la joie et la paix de la présence de Dieu.

Si notre culte ne se rattache pas directement au prix du sacrifice de Christ, tout y devient péché. C'est ce que signifie Lévitique 7: 15-17. Un culte séparé de l'efficacité du sacrifice et de sa parfaite acceptation devant Dieu, est devenu un culte charnel, un culte de forme dans lequel la chair pourra trouver beaucoup de charme (chants, musique, prières, discours), mais qui est absolument étranger à la communion de l'Esprit.

Il faut que le culte soit en esprit et en vérité. Les Samaritains n'avaient ni l'un ni l'autre. Les Juifs avaient la vérité sans l'Esprit; il en est de même aujourd'hui des chrétiens professants. La chambre est balayée et ornée, mais vide; l'Esprit est absent, la source jaillissante en vie éternelle manque. Chaque chrétien qui réalise le culte ne se borne pas à recevoir, mais boit à la source pour que l'eau vive, l'Esprit, coule de lui, et ainsi il règne une communion de joie entre Dieu, Christ et l'Eglise. Un cantique apportant Christ à notre âme et chanté par l'Esprit, nous remplit de joie. Si l'Esprit n'est pas là, je n'y trouverai que de belles paroles et une belle

mélodie, et le cantique ne sera plus qu'une chanson et une abomination devant Dieu. Tout ce qui, dans le culte, n'est pas vivifié par l'Esprit, est de la chair et du péché. Tout doit y être lié à Dieu dans la bonne odeur de Christ; nous devons nous y nourrir avec Dieu de la perfection du Bien-aimé. C'est là le droit de l'onction (Lévitique 7: 35). Nous sommes oints par le Saint Esprit qui nous donne le droit d'avoir part à ces choses.

Cette onction est notre part perpétuelle. Quand il est dit: «N'éteignez pas l'Esprit» (1 Thessaloniens 5: 19), cela signifie «les dons de l'Esprit». Il n'est pas possible que le Saint Esprit soit éteint dans le coeur d'un fidèle; mais toute pensée qui vient de la chair le contriste. Le Saint Esprit est le propriétaire de notre coeur et il n'y souffre pas la présence du mal; il est contristé de tout ce qui ne vient pas de lui. *En ce sens*, tout péché est contre le Saint Esprit.

## **Méditation de J.N.D. n° 20 - Psaume 110 - Darby J.N.**

ME 1887 page 275

Ce Psaume nous présente la sacrificature et la royauté du Seigneur. Jésus l'a cité pour confondre ses adversaires lors de sa dernière visite à Jérusalem: «David donc l'appelle Seigneur; et comment est-il son fils?» Quand il mentionna ce passage (Luc 20), le Seigneur allait être rejeté et s'asseoir à la droite de Dieu. Tout ce chapitre de Luc montre, dans une suite d'entretiens, la transition de l'économie juive à celle où nous sommes. Cette parole: «Rendez les choses de César à César» (Luc 20: 25), condamnait les Juifs que leur infidélité avait asservis aux Romains, mais qui renoncent ensuite eux-mêmes à l'espérance du Messie, en disant: «Nous n'avons pas d'autre roi que César» (Jean 19: 15). Ce Psaume 110 explique aussi le passage de Marc 13: 32, où il est dit que personne n'a connaissance du jour et de l'heure du jugement de Dieu, «pas même les anges qui sont dans le ciel, ni même le Fils». Jésus est assis, comme homme, à la droite de Dieu. S'étant fait serviteur, il attend tout de la volonté de son Père et reçoit le royaume de cette manière; il attend que Dieu mette ses ennemis pour le marchepied de ses pieds. Il les foulera ensuite. Les ennemis de Christ, que ce passage a particulièrement en vue, sont les Juifs (Conf. Luc 19: 27). La nation sera détruite. Esaïe 65: 14, montre la distinction entre la nation, «ses ennemis», et les élus que Dieu s'est choisi du milieu d'elle, «ses serviteurs».

Dieu s'est révélé aux Juifs sous le nom de l'Eternel, à nous, sous le nom de Père. Le Père châtie ceux qu'il aime et qu'il reconnaît pour ses enfants; l'Eternel châtie ses ennemis et les foule dans la cuve de sa colère. Les Psaumes nous montrent les relations de l'Eternel avec les Juifs et le Messie. Sans doute, l'Eglise est de plusieurs manières intéressée aux choses qu'ils renferment. L'Esprit de Christ y parle par la bouche de Christ et par celle des fidèles. On y trouve exprimées les expériences produites par l'Esprit de Dieu dans le coeur, mais non pas les effets de la résurrection de Christ pour les croyants.

Le verset 1 du Psaume 110 nous présente l'économie actuelle, le verset 2, ce qui la suivra. Christ est le roi du royaume de Dieu; aujourd'hui, ce royaume a le caractère de royaume *des*

*cieux*, parce que le roi est dans le ciel. Les versets 2 et 3 s'accompliront, quand il viendra selon Apocalypse 11: 15.

Au verset 5, c'est Israël qui parle. Christ doit régner sur son peuple, rétablir le trône de David et gouverner les nations. Au verset 7, le Christ s'humiliera, sera rafraîchi dans sa carrière terrestre, puis il sera glorifié.

Le Seigneur n'est pas encore établi comme roi; il attend que Dieu mette ses ennemis sous ses pieds. Alors le sceptre de sa force sortira de Sion; il régnera sur les Juifs et sur les nations. L'Eglise est avec Christ dans des relations plus intimes: il ne règne point sur son épouse et sur ses cohéritiers.

## **Méditation de J.N.D. n° 21 - 1 Thessaloniens 1 - Darby J.N.**

ME 1887 page 277

C'est un beau témoignage que l'apôtre rend aux Thessaloniens dans ce chapitre. Il pria sans cesse pour eux en vue de leurs combats contre Satan, intercédant pour que Dieu agît dans leur coeur et les soutint contre les assauts de l'ennemi. Mais l'apôtre rendait aussi toujours grâces à Dieu pour eux tous; leur état étant pour lui une source de joie devant Dieu.

Avant d'aborder ce sujet, remarquons (versets 6; 7) qu'ils étaient, par les afflictions, en communion avec l'apôtre et le Seigneur, et remplis de joie. Il n'y a jamais de réveil religieux sans persécution. Satan voudrait, avant tout, que les chrétiens se tinsent tranquilles et vécussent en se conformant au monde; aussi, lorsque les droits de Christ sont réclamés sur les coeurs dans ce monde qui est le royaume de Satan, il met tout en oeuvre pour s'y opposer. N'a-t-il pas suscité à Jésus toutes les oppositions possibles? Du moment que nous devenons imitateurs des apôtres, nous avons la joie de l'Esprit Saint accompagnée de persécutions. L'effet de ces dernières est de mettre à nu la chair partout où elle se trouve; Dieu se sert de l'opposition de Satan pour manifester ce qu'il y a dans le coeur de l'homme. L'effet de la fidélité des chrétiens est de rendre, par la persécution même, le monde, à son insu, prédicateur de l'évangile, car en blâmant les principes, la conduite et les espérances du chrétien, il en parle et les publie.

Mais revenons au motif des actions de grâces de l'apôtre. On trouve, au verset 3, plusieurs expressions remarquables. Les mots: «devant notre Dieu et Père», montrent que tout ce que les Thessaloniens faisaient, découlait de la vraie source du bien. «Votre oeuvre de foi»: Il est des oeuvres chrétiennes qui, faites dans la lumière et la profession de Christ, glorifient Dieu devant les hommes (Matthieu 5: 16). Il en est d'autres qui, commencées avec lui, se continuent hors du regard de Dieu, et, par conséquent, ne le glorifient pas. La foi, l'amour et l'espérance, étaient à la base de l'oeuvre, du travail et de la patience des Thessaloniens. L'église d'Ephèse (Apocalypse 2: 2) avait aussi les oeuvres, le travail et la patience, mais le premier amour s'était éteint. L'eau coulait encore que la source était déjà tarie.

Une oeuvre de foi découle uniquement des rapports de mon âme avec Christ, n'ayant égard ni aux difficultés, ni aux résultats, mais uniquement à la volonté de Dieu. Le travail doit être le fruit de l'amour, sinon il est un travail de mercenaire. Notre travail ne peut être quelque chose que par l'amour, parce qu'il est ainsi l'expression de l'amour de Dieu. La patience dans ce travail sera bien vite nécessaire à cause des difficultés et de l'opposition que nous rencontrons. Cette patience doit être celle de l'espérance. Le travail engendre le travail. La patience chrétienne n'est pas un laisser aller, mais une force en vue de l'espérance de la gloire, au milieu du mépris et de la réjection du monde. Rien ne peut la décourager: l'objet de la foi est toujours le même; l'amour de Christ toujours le même; la gloire qui nous est promise est immuable.

Les vérités qui avaient introduit les chrétiens de Thessalonique dans cette vie d'activité et de communion sont rappelées aux versets 9 et 10. Ils s'étaient tournés des idoles vers Dieu, non vers d'autres idoles. Tout ce qui détache notre coeur de Dieu est une idole: l'avare est idolâtre de l'argent, le gourmand fait de son ventre son Dieu. C'est aussi une idolâtrie de se reposer sur l'argent pour être heureux. L'efficace seule du Saint Esprit peut nous tourner des idoles vers Dieu. Quand Dieu prend possession du coeur, les idoles tombent. Cela ne se fait pas sans combat. Il faut que Dieu soit notre seul objet. Le chemin, sans doute, peut être plus ou moins vite parcouru, mais le point capital est que Dieu soit notre objet. Entre deux hommes, dont l'un est à dix lieues de Genève et s'y rend, dont l'autre n'en est qu'à une lieue mais lui tourne le dos, lequel arrivera le plus vite à Genève? De fait, le second n'y arrivera jamais.

Dès leur conversion, les Thessaloniens attendaient des cieux le Seigneur Jésus. Sa venue était le moment attendu de leur délivrance et de leur joie. On désire la présence de celui qu'on aime; pour attendre le Seigneur avec joie, il faut aussi être assuré qu'il vient pour nous prendre auprès de lui, et qu'il n'y a pour nous ni jugement, ni colère à venir. Le chrétien est, avec le Seigneur, non pas dans des relations vagues, mais dans des relations connues. Christ est connu comme ami, comme Sauveur. En croyant en lui, nous sommes de son parti dans ce monde. Il faut être du premier Adam ou du second. Si je suis uni au second Adam, je connais mon sort; et je sais que si le premier Adam m'a privé du paradis terrestre, le second m'a donné le ciel. Toute la vie des Thessaloniens était devenue la manifestation de leur communion avec Christ.

## **Méditation de J.N.D. n° 22 - Psaume 69 - Darby J.N.**

ME 1887 page 297

Ce Psaume se rapporte en entier au Messie; les malédictions qui y sont prononcées sont le jugement de Dieu sur les ennemis du Christ (Conf. Romains 11: 9, 10). Il en est de même de toutes les malédictions des Psaumes.

Plus on considère tout le conseil de Dieu, plus on est frappé de l'extrême légèreté de nos coeurs à l'égard du péché. Combien de fois n'agissons-nous pas selon notre volonté et les convoitises de nos coeurs, sans même penser à Dieu! Et cependant Dieu, Christ, les anges, et Satan même, envisagent le péché comme une chose infiniment sérieuse. Le coeur de l'homme seul, ce coeur qui est la scène de tous les combats entre le bien et le mal, traite le péché avec légèreté! C'est dans le monde que le combat de Christ avec Satan et sa victoire sur l'ennemi ont eu lieu, et le monde n'y prend pas garde. C'est ici-bas que Dieu a manifesté toutes ses pensées à tous égards, et l'homme, seul objet de toutes ces manifestations, passe indifférent à côté de ces choses. Rien ne peut mieux démontrer l'éloignement naturel du coeur humain pour tout ce qui est de Dieu.

Quand une telle légèreté se montre chez des chrétiens, elle est d'autant plus déplorable, et elle est tout aussi dangereuse lorsqu'il s'agit de l'Eglise que s'il est question de notre marche individuelle. Si nous avons compris ce qu'il en a coûté à Christ pour acquérir l'Eglise, nous ne pourrions nous occuper, selon *notre pensée*, de ce qui la concerne, et nous comprendrions que nous ne pouvons être pour elle que des instruments de la grâce.

Quand il est dit (verset 17): «Ne cache pas ta face de ton serviteur», c'est la requête de Christ allant à la mort; la face de Dieu lui était cachée, parce qu'il expiait le péché et portait notre condamnation. Ce cri ne peut être le nôtre; Christ seul a pu le pousser, et cela lorsqu'il était notre remplaçant. Toute la colère de Dieu contre le péché a été épuisée dans le jugement que Christ a subi à notre place. Cette colère ne nous atteint plus, car la perfection, l'immensité de l'amour de Dieu pour nous, sont manifestées dans la colère dont nos péchés ont été l'objet en Christ.

Christ, comme homme, a beaucoup souffert de la part des hommes, sous leurs mépris, leurs insultes et le supplice qu'ils lui ont infligé. Il était d'autant plus sensible à ces choses, que son âme était parfaite pour les sentir. Mais, en un certain sens, ces souffrances étaient comparativement encore peu de chose. Il a souffert de la part de ses disciples. Comme homme, il avait besoin en Gethsémané de quelqu'un qui veillât avec lui; ses disciples dorment. Ils dormaient aussi, quand il leur montrait sa gloire sur la montagne de la transfiguration. L'un des siens le trahit, les autres s'enfuient.

Satan avait la main dans tout cela, mais il ne se borne pas à se servir, contre Christ, de sa puissance sur les hommes, et à priver ainsi le Seigneur de toute consolation. Il vient contre lui avec la puissance des ténèbres et de la mort, mais il n'a rien en Christ et ne rencontre en lui que la pleine soumission à la volonté du Père. Job, lui, se plaignait de Dieu, manifestant ainsi ce qui est au fond du coeur de l'homme.

Mais Jésus a souffert aussi de la part de Dieu. En Gethsémané, Christ appelle Dieu son Père; sur la croix, où la colère de Dieu tombe sur lui, il dit: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» En effet, cela était inexplicable! Dieu ne répond pas. S'il eût répondu, l'expiation n'eût pas été accomplie (Psaume 69: 2, 3).

Au verset 5, Christ confesse, comme Souverain sacrificateur, les péchés de son peuple; il est là, comme mettant la main sur la tête du bouc Azazel.

Au verset 6, il est dans un tel état de délaissement et de honte, qu'il prie, dans son amour, qu'aucun des siens ne soit rendu confus par son ignominie. Ce Psaume nous introduit ainsi dans l'intimité du Seigneur, quand il épanche son coeur devant Dieu dans ses souffrances. Comme Dieu a été glorifié dans sa mort, il l'est maintenant par sa victoire, le Seigneur étant assis à sa droite (verset 29).

## Méditation de J.N.D. n° 23 - 1 Jean 1 – 2: 1, 2 - Darby J.N.

ME 1887 page 316

En nous créant, Dieu voulait avoir ses créatures pour lui-même, mais il y a dans notre nature humaine une quantité de choses dont Satan se sert, depuis que le péché est entré, pour nous détourner de Dieu ou pour nous troubler. Nous possédons, par exemple, une faculté, *la conscience*, sans laquelle il n'y avait pour nous aucune possibilité de rapports avec Dieu. Elle nous fait juger de ce qui est bien ou mal, nous accuse ou nous approuve, que nous soyons convertis ou non. Satan trouble notre conscience pour nous effrayer, tandis que Christ l'atteint pour nous amener à la connaissance des privilèges éternels qu'il nous a acquis. Le sentiment que *la justice* est nécessaire pour plaire à Dieu, est une chose naturelle à l'homme. Satan agit sur ce sentiment et nous pousse aux bonnes oeuvres pour nous faire trouver la justice devant Dieu; il nous détourne ainsi de la simple foi, par laquelle seule nous pouvons être justifiés. Tout homme a une certaine idée innée de *piété*. Dans le paganisme, Satan la détourne pour soi, en prenant la place de Dieu, et la piété naturelle de l'homme s'agenouille devant des démons. Beaucoup de gens se croient pieux, parce qu'ils ont un vif sentiment des beautés de la création; Satan s'est alors servi d'un sentiment juste pour détourner la piété de son seul objet. Il ira même jusqu'à faire d'un croyant un mystique, c'est-à-dire un homme dont la piété a pour objet ce qu'il est pour Dieu et la nature de Dieu en lui, au lieu de regarder à ce que Dieu est pour lui. C'est ainsi que Satan se sert de toutes ces choses justes et bonnes en elles-mêmes pour nous séduire. N'oublions pas qu'il mêle toujours un peu de vérité à ses mensonges; nous éviterons ainsi de trouver certaines choses qui nous sont présentées comme telles, parce qu'elles contiennent de la vérité. L'ennemi ne va-t-il pas jusqu'à se servir de notre communion avec Dieu pour nous troubler et nous embarrasser? C'est ce qui arrive à beaucoup de chrétiens en lisant cette première épître de Jean.

La foi, en nous rapprochant de Dieu, fortifie la conscience, et remet dans leur vrai jour les choses par lesquelles Satan cherche à nous fourvoyer. Elle nous montre, par exemple, les bonnes oeuvres comme un fruit de l'amour et non comme un moyen d'être juste. C'est en portant nos yeux sur Jésus seul, en nous le rendant palpable, pour ainsi dire, et en détruisant, par là même, tout faux mysticisme, que Dieu nous fait entrer dans sa communion. Nous disons «faux mysticisme», car cette épître nous montre la nature de Dieu dans le chrétien, mais elle



a soin de corriger ce qu'un tel exposé pourrait avoir de dangereux pour nous, en nous présentant l'amour de Dieu envers nous, manifesté dans la personne et dans le don de Christ.

Les principes énoncés dans cette épître le sont d'une manière absolue, parce qu'ils sont considérés en eux-mêmes et dans leur vérité devant Dieu. C'est toujours ainsi que l'Esprit parle dans les épîtres de Jean, et que Jésus lui-même parle dans l'évangile du même apôtre. Ces principes abstraits, nous venons de le dire, sont considérés en eux-mêmes; ils ne sont vus ni dans leur application, ni dans les exceptions de détail. On ne peut comprendre la première épître de Jean, si l'on ne voit les vérités qu'elle enseigne, comme elles sont devant Dieu, et non comme elles sont devant l'homme.

Ce qui nous est dit, versets 1 à 4 du chapitre 1, montre que tout le conseil de Dieu s'est réalisé pour nous d'une manière *palpable*. Cela met d'emblée à néant tout mysticisme.

Au verset 3, le but de l'épître est indiqué. C'est de nous introduire dans la communion du Père et du Fils. C'est ce qui fait la force et la joie de la vie chrétienne. Sans doute, nous avons à faire chaque jour de nouvelles découvertes dans cette communion, mais nous y sommes. Nous ne voyons pas, chaque jour, en notre ami un nouvel ami, mais nous lui découvrons constamment des traits nouveaux qui nous avaient échappé.

Au verset 5, nous trouvons un message: Dieu est lumière. «Toutes choses, étant reprises par la lumière, sont manifestées; car la lumière manifeste tout» (Ephésiens 5: 13). La lumière met le mal en évidence; un seul rayon de soleil dans une chambre obscure, suffit pour faire découvrir la poussière dont l'air est rempli. En participant à la vie de Christ, nous avons cette lumière et nous pouvons comprendre ce qu'elle est, chose impossible avant cela.

«Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché» (verset 7). Il y a trois manières d'envisager la question du péché: 1° Le péché en nous; 2° les péchés commis avant notre conversion; 3° les péchés dans lesquels nous tombons lorsque nous sommes enfants de Dieu. Souvent ces différentes manières de considérer le péché nous troublent. Nous comprenons facilement le pardon des péchés commis avant notre conversion; mais nous sommes bien plus exercés à propos de la question du péché qui est en nous, jusqu'à ce que nous ayons appris que Dieu a condamné (non pas pardonné) le péché (non pas les péchés) dans la chair, à la croix de Christ (Romains 8: 3). Le chrétien est plus angoissé lorsqu'il découvre le péché en lui après sa conversion, qu'il ne l'a été lorsqu'il a été convaincu des péchés commis avant sa conversion. Mais il peut se dire que Christ est mort pour lui tel qu'il est. Tout le mal que Dieu peut découvrir en nous a été comme retranché et ne tombe plus sous le jugement de Dieu, car Christ est mort pour cela.

Une seconde cause de trouble pour le chrétien, ce sont ses chutes. Avant notre conversion, Satan nous aveugle en nous plongeant dans la joie du monde. Après notre conversion, il cherche à nous effrayer et à nous faire perdre la confiance en Dieu, en profitant, pour cela, du péché qui est en nous et des péchés qu'il peut nous arriver de commettre, tout en étant chrétiens. Mais, sur ce dernier point, la Parole nous révèle qu'outre la propitiation accomplie une fois pour toutes, nous avons un Avocat auprès du Père. Je dis «outre la

propitiation», car si nos péchés ne sont pas actuellement expiés, ils ne le seront jamais. Sans effusion de sang il n'y a point de rémission; et le sang ne peut être répandu, maintenant, une seconde fois; mais lorsque étant chrétiens il nous arrive de pécher, notre communion avec le Père est détruite; il faut qu'elle soit rétablie. A cela répond l'office d'avocat. Notre avocat est Jésus Christ *le juste*. Dans la personne de Christ, la justice n'est jamais ôtée de devant Dieu; et il est là pour nous; le Juste est notre Avocat. Ainsi la communion peut être rétablie.

L'Ecriture fait une différence entre *le péché*, notre nature pécheresse, la sève de l'arbre, et *les péchés* qui en sont le fruit. Christ a répondu à tout cela et maintient ou rétablit la communion. Bénissons Dieu pour la certitude entière que nous avons de notre pleine acceptation en Christ!

## **Méditation de J.N.D. n° 24 - Lévitique 4: 1-26; 6: 17-23 - Darby J.N.**

ME 1887 page 337

Le sujet qui nous occupe ce soir est le sacrifice pour le péché. Les chapitres qui précèdent nous montrent Christ dans la perfection de son sacrifice qui l'a fait se dévouer jusqu'à la mort (chapitre 1); dans la perfection d'une vie de consécration à Dieu (chapitre 2); et comme objet de la communion du peuple avec Dieu (chapitre 3). Le chapitre 4 nous présente Christ fait péché pour des coupables.

L'offrande pour le péché devait être parfaite (verset 3), mais comme la victime était identifiée avec le pécheur, elle ne pouvait, comme telle, être une odeur agréable à l'Eternel (conf. 1: 9). Christ a été traité de la part de Dieu comme s'il avait été le pécheur lui-même.

Quand il s'agit de l'application des sacrifices à l'individu et de leur efficacité pour lui, le sacrifice pour le péché vient le premier, comme étant celui qui est nécessaire avant tout autre; ici, il vient en dernier lieu, parce qu'il s'agit, dans les chapitres 4 et 5, non pas d'établir les relations du pécheur avec Dieu, comme au grand jour des expiations, mais de la restauration du coupable dans la communion avec Dieu, perdue par sa faute. Nous considérons, ce soir, le sacrifice pour le péché au premier de ces deux points de vue.

Le sang de Christ présenté à Dieu, voilà ce qui nous donne de la hardiesse en Sa présence. Dieu me voit selon l'efficacité du sang de Christ, et c'est ce que Dieu pense de ce sang qui fait ma confiance. Il l'estime comme il doit être estimé; il l'a reçu et accepté pour l'expiation de mes péchés. Quand l'Esprit de Dieu agit en nous, il nous remet en mémoire nos péchés; il nous les présente et nous fait sentir ce que nous sommes devant Dieu, en nous retraçant toutes nos souillures. Alors notre âme est angoissée et travaillée, mais ce travail de conscience ne suffit pas; il nous faut comprendre clairement que Christ a pris et ôté tous nos péchés, car il est des âmes qui se fondent sur le sang de Christ sans avoir compris toute son efficacité. Cette parfaite efficacité nous est présentée très particulièrement dans les sacrifices pour le péché.

Les mondains passent légèrement sur le péché et pensent que Dieu ne tiendra pas compte de leurs fautes. Mais rien ne lui échappe, ni les torts envers autrui, ni les péchés commis par erreur. C'est le péché qui est la cause de l'erreur; sans le péché, on n'errerait point. Si je n'aime pas comme Christ aime, le péché en est la cause. Si je pêche par ignorance, c'est que l'ignorance est une conséquence de mon caractère de pécheur. Une erreur de jugement provient toujours de ce que nos affections sont éloignées de Dieu, car nos affections dirigent nos jugements. Si mon oeil est simple, tout mon corps sera éclairé. C'est notre privilège à nous, croyants, de participer à la sainteté de Dieu; tout ce qui, en nous, n'est pas selon cette sainteté est péché.

Dieu nous montre ce qu'il voit en nous, et plus sa lumière pénètre dans nos coeurs, plus nous sommes à même de le découvrir. Une mauvaise conscience nous met en opposition avec cette lumière; quand nous péchons par erreur, c'est que nous avons mis quelque obstacle à ce que la lumière pénétrât pleinement en nous. Plus j'avance dans la connaissance de la sainteté de Dieu, plus j'apprends à connaître le péché en moi. Cherchons auprès de Dieu lui-même, l'idée que nous nous faisons du péché. Dieu juge du péché selon ses pensées à lui et non pas selon les nôtres. Pour lui, on ne peut toucher à ce qui est souillé, sans être soi-même souillé et coupable (chapitre 5: 2).

Nos privilèges sont la mesure de notre responsabilité. Dieu nous a admis en sa présence; le sang de Christ est le témoin de notre pleine acceptation devant lui; dès l'entrée de la carrière chrétienne, nous sommes affranchis et placés dans une pleine liberté devant Dieu; mais tout cela ne rabaisse nullement le jugement de Dieu à l'égard de ce qui convient à sa sainteté et du péché dans les siens; bien au contraire, ce sont ceux dont les vêtements ont été lavés dans le sang de l'Agneau qui doivent garder leurs vêtements purs, veiller à ne pas les souiller, et marcher jour après jour dans la sainteté, sous le regard de Dieu.

Dans le sacrifice qui était offert pour le souverain sacrificateur et pour tout le peuple (chapitre 4: 1-21), le sang était porté dans le lieu saint et le corps de la victime était brûlé hors du camp, tandis que, dans les autres cas, où le sang n'était pas porté dans le sanctuaire (chapitre 4: 22-35), le sacrificateur mangeait la victime dans un lieu saint, faisant ainsi le péché sien, s'identifiant de coeur avec le sacrifice pour le péché. C'est ce que Christ a fait pour nous.

Et désormais, Dieu serait injuste envers Christ, s'il ne nous pardonnait pas nos péchés, mais il est fidèle et juste pour le faire et nous purifier de toute iniquité. Notre pardon est une justice que Dieu doit à Christ.

## **Méditation de J.N.D. n° 25 - Josué 7 - Darby J.N.**

ME 1887 page 377

Toute notre force est en Dieu, et sa grâce aime à manifester sa puissance dans notre infirmité. Cela est vrai, mais il est tout aussi vrai que Dieu n'abandonne jamais son caractère de sainteté et qu'il maintient aussi toujours sa justice vis-à-vis de ceux qu'il aime, Seulement

ses châtements deviennent pour nous un moyen de bénédiction, et, par sa grâce, concourent, ainsi que toutes choses, à notre bien. La grâce de Dieu n'affaiblit, en aucune manière, son gouvernement; Dieu bénit l'Eglise si elle est fidèle, il la châtie selon ses manquements.

Le chapitre 7 de Josué nous présente, dans l'histoire d'Israël, des principes applicables aussi à l'histoire de l'Eglise.

L'histoire d'Israël, dans le désert, correspond à un côté de la vie chrétienne. Comme ce peuple, nous n'entrons dans le désert qu'après avoir été complètement délivrés; comme pour eux, notre marche à travers le monde, fait ressortir que Dieu est notre seule ressource, notre tout. Nous y apprenons comme Israël (conf. Deutéronome 8: 2-6), que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais de tout ce qui sort de la bouche de l'Eternel. Le chrétien qui ne trouve pas tout en Dieu, qui ne se contente pas de la manne, se trouve privé de tout. Il est dans le désert, regrettant les légumes d'Egypte, mais ne pouvant plus en jouir à sa guise comme autrefois, parce qu'il a été retiré du pays d'esclavage, et que son coeur éclairé par le Saint Esprit ne saurait plus y être à l'aise. Ainsi, le désert sert à l'exercice de notre foi et à la manifestation de tout ce qui est dans notre coeur: «Pour connaître ce qui était dans ton coeur», dit l'Eternel à Israël. Dieu ne nous donne ici-bas que ce qu'il nous faut pour le voyage, car, notre repos n'étant pas ici, la manne suffit. Mais aussitôt qu'Israël est introduit en Canaan, la manne cesse pour être remplacée par une autre nourriture.

Cette seconde partie de l'histoire d'Israël, l'entrée en Canaan, correspond au second côté de la vie chrétienne; seulement ce qui, pour le peuple terrestre, était consécutif, est simultanément pour l'Eglise, qui à la fois traverse le monde, et se trouve introduite en Christ dans les lieux célestes dont elle jouit par l'Esprit. Canaan devient pour Israël le théâtre du combat contre ses ennemis (qui sont, pour l'Eglise, les malices spirituelles dans les lieux célestes), comme le désert avait été le lieu de l'exercice de la patience.

Le premier exploit des Israélites après le passage du Jourdain, est la chute de Jéricho sans force humaine, par la seule puissance de Dieu. Mais Jéricho avait été mise en interdit (Josué 6: 16-19). Or Israël fut infidèle au sujet de l'interdit; aussi Dieu dut en tenir compte, et ne put sanctionner l'état dans lequel se trouvait son peuple par cette désobéissance. Acan seul avait pris l'interdit, et cependant ce sont trente-six hommes d'Israël qui périssent d'abord. C'est que, par là, Dieu jugeait encore autre chose chez son peuple. Israël s'était prévalu de la victoire de Jéricho pour prendre confiance en ses propres forces, alors que toute sa force était en Dieu. L'interdit sert à montrer que ce peuple, si puissant en Dieu, est parfaitement faible en lui-même, quand la force de Dieu se retire. Elle abandonne le peuple, parce que Dieu ne peut être en communion avec le péché. Quand l'Esprit est contristé par un membre du corps, tout le corps est affaibli.

Dieu est toujours fidèle pour manifester le mal et le juger; il sait que nous ne pourrions être heureux s'il tolérait le péché. L'effet du jugement est de fondre le coeur du peuple; le coeur de Josué se fonda aussi, mais cela le pousse à s'approcher de Dieu, et il retrouve Sa force en disant: «Que feras-tu pour ton grand nom?» Le nom de Dieu était déshonoré par le péché

d'Israël et par la fuite d'Israël. La réponse de l'Eternel porte sur ces deux points. Il relève Josué, mais l'interdit empêche la communion d'Israël avec Dieu. Pourquoi Dieu jugerait-il le monde, s'il souffrait le péché au milieu de son peuple? Pourquoi exterminerait-il les Amorrhéens, s'il ne punissait pas l'iniquité d'Israël? Il est donc de la sagesse et de la fidélité de Dieu de manifester l'interdit et de le juger, afin de pouvoir sortir avec son peuple dans le combat contre Satan. Aï fut pris (chapitre 8), sans doute avec beaucoup plus de peine et avec humiliation, mais Dieu ne retire pas sa main que ses ennemis ne soient détruits.

C'est parce que le peuple est reconnu de Dieu, que Dieu l'envoie au combat contre ses ennemis. Plus nous serons fidèles, plus nous nous trouverons aux prises avec les attaques de l'ennemi. Satan a plus d'intérêt à faire broncher une âme fidèle qu'un chrétien mondain, car son but est de déshonorer l'évangile devant le monde. De là vient que, plus nous avançons, plus nous sommes exposés à broncher si nous ne nous tenons pas dans la communion de Dieu. Mais souvenons-nous qu'il faut la fidélité de chacun et de tous pour que tout le corps ait la force de Dieu dans le combat. L'unité du corps de Christ est telle, qu'il est impossible qu'il y ait de l'interdit dans un membre de ce corps, sans que tout le corps soit affaibli.

## Méditation de J.N.D. n° 26 - Psaume 84 - Darby J.N.

ME 1887 page 416

Comme il arrive ordinairement dans les Psaumes, le sujet de celui-ci est présenté dès les premiers versets. Il exprime les désirs des fidèles qui, pendant la captivité, avaient été longtemps privés de la joie d'entrer dans les parvis de l'Eternel; il fournit des accents au bonheur de revoir ces parvis et de suivre le chemin qui y conduit, même par la vallée desséchée de Baca. Comme le résidu d'Israël, l'Eglise aussi marche vers les tabernacles de Dieu, mais non pas vers ceux qui sont faits de main d'homme. Les tabernacles de l'Eternel sont pour nous la maison du Père; c'est là seulement que le fidèle est chez soi, et qu'il trouve le repos. Quand l'objet de son cœur est au delà du point auquel il est parvenu, il ne peut jouir du repos, fût-ce même dans l'endroit le plus désirable du monde. Le premier «*bonheur*» qui nous est présenté, est donc que la maison du Père est notre repos: «*Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison*» (verset 4). Il ajoute un second *bonheur*: «*Bienheureux... ceux dans le cœur desquels sont les chemins frayés*» (verset 5). Le verset 4 parle de notre joie en espérance, le verset 5 de notre joie actuelle et pour le chemin.

Dieu, dans la plus haute perfection de son être (lumière, amour), se manifeste au cœur des pécheurs lors de la première visite qu'il leur fait, et, sous ce rapport, l'enfant de Dieu le plus avancé ne peut le connaître d'une manière plus complète qu'un petit enfant dans la foi. Mais d'un autre côté, s'il est vrai que nous connaissons Dieu dès le commencement de notre course ici-bas, nous apprenons cependant à le connaître toujours davantage. Plus je comprends la perfection de Dieu, plus je connais son amour; et plus aussi je sens combien il

est précieux à mon âme. Si la connaissance de Dieu est séparée de celle de l'amour de Dieu, on n'a pas la vie de Dieu.

«Ils te loueront incessamment» (verset 4). Rien dans le coeur de l'homme naturel ne répond à la louange de Dieu. Essayez de le louer dans les rues d'une ville, vous verrez immédiatement que le coeur de l'homme est inimitié contre Dieu. Les chrétiens peuvent aller dans un monde sans écho pour Dieu, faire entendre la voix de la bonne nouvelle; mais ce n'est qu'ensemble qu'ils peuvent jouir de Dieu et le louer. Le désir de tout coeur converti est que Dieu soit loué, et ce désir ne sera pleinement satisfait que dans la maison de Dieu. Impossible pour l'âme de jouir en plein du repos, avant que Dieu soit loué incessamment par tous ceux qui l'entourent.

«Bienheureux l'homme dont la force est en toi» (verset 5). Quand je me trouve en présence des difficultés, j'ai besoin de force, moi faible, pour être encouragé et soutenu dans la patience. Pierre manquait de cette force quand il a renié Jésus; la force de la chair est sujette à la fatigue, la force de Dieu jamais. Aucune créature ne peut être plus forte que la force de Dieu, ni que l'amour de Dieu. Jésus n'a-t-il pas été le plus fort, quand il a vaincu le monde?

Dieu a mis le repos au bout de la route, et les rachetés seuls sont en chemin pour s'y rendre. Nous faisons, en route, l'expérience de notre propre coeur et des ressources de Dieu pour nous, mais le repos est certain, et la parole de Dieu nous en rend témoignage. Notre route est comme un défilé à traverser, au delà duquel est la gloire. Quand on descend dans le défilé, peut-être y perdra-t-on la gloire de vue et le chemin sera difficile, mais nous avons la certitude que c'est le chemin de la gloire. Nous y trouvons le mépris du monde et la lutte avec Satan; nous n'y trouvons pas le repos, mais il nous faut avoir ce chemin, les chemins frayés dans le coeur. La vallée de Baca, cette terre desséchée, est alors réduite en fontaine. Lorsque nous sommes en communion avec Dieu, chaque difficulté devient l'occasion du déploiement de la gloire de Dieu.

L'enfant timide trouve de la joie dans la certitude de l'amour de sa mère, lorsque quelque danger se présente, tandis que nous sommes souvent abattus et découragés, parce que notre force n'est pas en Dieu. Dieu veut que sa grâce nous suffise, et cela est plus précieux que si l'écharde en la chair nous était ôtée.

«La pluie la couvre de bénédictions» (verset 6). Elle vient, non de la terre, mais du ciel, auquel nous devons être attachés et d'où nous devons tout attendre. S'il n'y a pas d'eau ici-bas, c'est afin que je sache que Dieu prend, en tout, soin de moi, pour me donner l'eau, la manne, la force, tout en un mot. Dieu dit à Israël qu'il l'a fait passer dans le désert afin de l'humilier (Deutéronome 8: 2-5). Quelle bénédiction que nous soyons ainsi humiliés! Jamais Dieu n'a fait cela ni aux Egyptiens, ni aux Cananéens. Pour nous, l'effet de ces choses est de nous faire vivre de ce qui sort de la bouche de Dieu et de nous faire marcher de force en force. Les difficultés accroissent, pour nous, les forces que nous trouvons en Dieu. Nous ne sommes pas actuellement capables de jouir de tout ce qui se trouve en Dieu, aussi tout ne nous est pas encore donné, mais à mesure que nous avançons, nous marchons de force en force; Dieu

prend plus de place dans nos âmes; il manifeste les endroits vides ou les endroits durs de nos coeurs, et s'occupe à remplir les uns, à fondre les autres.

Au verset 8, Dieu se présente à l'âme dans trois relations différentes. Il est l'*Eternel*, Dieu toujours le même; le *Dieu des armées*, Celui qui gouverne toutes choses; *Dieu de Jacob*, le Dieu de son peuple qui est fidèle à ses promesses.

«Vois et regarde la face de ton Oint» (verset 9). C'est là notre assurance, le gage de la faveur de Dieu, Dieu nous regarde en Christ, et tout ce que nous lui demandons en son nom, il le fera.

Verset 10. Il vaut mieux être à la porte du ciel que dans ce monde.

Le verset 12 résume tout. Je n'ai point d'autre ressource. Si notre confiance est dans l'homme, nous rencontrerons tôt ou tard une occasion où l'homme manquera, et c'est là que Satan nous attendra pour nous cribler. Se confier en Dieu est la chose la plus difficile; c'est mettre la chair sous ses pieds, car la chair ne trouve rien à y gagner, mais c'est pour le coeur un bonheur inexprimable.

## Méditation de J.N.D. n° 27 - Jean 6: 1-59 - Darby J.N.

ME 1887 page 436

Il y a dans cet évangile quelque chose de très caractéristique quant à l'ordre des sujets. Au chapitre 5, par exemple, Jésus donne la vie comme Fils de Dieu; au chapitre 6, il devient, comme Fils de l'homme et dans son humiliation jusqu'à la mort, l'aliment de la vie; au chapitre 7, il sera manifesté en gloire à son retour. Ces divers enseignements se rattachent, chaque fois, à un fait qui vient de se passer. Dans notre chapitre, il rassasie cinq mille personnes, selon ce qui est écrit: «Je rassasierai de pain ses pauvres» (Psaumes 132: 15). Alors la foule le reconnaît comme le Messie, le prophète attendu depuis Moïse, et que ce dernier avait commandé d'écouter. Les trois caractères de prophète, de sacrificateur et de roi, se trouvent dans ce chapitre: Christ était prophète, et le peuple juif lui a reconnu ce caractère; il est actuellement sacrificateur à la droite du Père; il sera reconnu roi, quand il reviendra avec puissance. Au verset 15, le peuple veut le faire roi, parce qu'il n'a compris ni l'humiliation que le Messie devait subir, ni le caractère de sa royauté. Il ne pouvait comprendre le sacerdoce de Christ, parce qu'il ne savait pas que Christ devait entrer dans le sanctuaire avec son propre sang. Jésus, dans son caractère de sacrificateur, monte sur la montagne et prie; les disciples descendent à la mer et s'embarquent; ils sont ballottés sur les vagues, image de l'état actuel de l'Eglise pendant l'absence du Seigneur. Les disciples ont peur quand Jésus leur apparaît, marchant sur la mer; mais dès qu'ils le reçoivent, le calme revient et ils abordent au lieu où ils allaient. Il en est de même pour nous; nous sommes ballottés par les vagues, anxieux, effrayés, mais Jésus marche au-dessus de toutes les difficultés, et sa force est notre force. C'est par un tel exemple que le Seigneur nous fait comprendre ce qu'il est pour nous en son absence. Nous

semblons entièrement délaissés, au milieu des difficultés et des peines, mais le Seigneur est là-haut pour nous soutenir, et il va quitter cette position pour venir à nous.

Les foules sont étonnées de le retrouver de l'autre côté de la mer. Elles le cherchaient, parce qu'elles avaient été rassasiées de pain, mais Jésus leur montre ce qu'elles ont à faire: la première chose est de croire, de se soumettre entièrement à Dieu. Si Dieu nous commandait quelque grande chose, nous la ferions, parce que cela répondrait à notre orgueil, mais nous avons simplement à obéir par la foi. Dieu demande que nous soumettions à Jésus notre cœur et notre intelligence, tout ce qu'il y a en nous. Jésus doit être notre tout. Cette soumission est, pour un cœur incrédule, bien plus difficile que de faire des choses très difficiles, mais qui nous mettraient en bonne réputation devant les hommes. Le peuple demande à Jésus quel signe il donne de la certitude de ses paroles. Jésus leur répond qu'il est lui-même le pain du ciel; tout son amour se montre en cela. S'il est possible de ne pas voir tout l'amour de Dieu dans la grande humiliation de Jésus, jusqu'à devenir notre pain du ciel, comment sera-t-il possible de voir cet amour ailleurs? Le signe que Dieu nous donne pour nous prouver son amour, c'est tout d'abord que Jésus s'est incarné, que, voyant notre état de ruine et d'éloignement de Dieu, il est descendu ici-bas, vers nous, pour nous délivrer, comme il le fit jadis pour Israël en Egypte. Ceux qui n'ont pas encore reçu Jésus pour leur tout, leur nourriture et leur breuvage, ne sont pas rassasiés. Ils éprouvent du vide et du mécontentement (verset 35). Du moment que l'on est en communion avec Jésus, on comprend qu'il n'y a plus pour l'âme ni faim, ni soif. Mais, pour avoir la vie éternelle, il faut non seulement le manger comme pain, mais il faut aussi manger sa chair et boire son sang. Jésus s'est humilié jusqu'au supplice, jusqu'à donner pour nous sa chair et son sang. Il est descendu du ciel pour être serviteur, pour faire, non sa volonté, mais celle du Père. A son plus grand ennemi, à celui qui hier lui crachait au visage, il ouvre aujourd'hui les bras s'il vient à lui, et il le sauve. Il est le serviteur d'un tel homme, parce qu'il est le serviteur du Père qui attire tout homme qui vient à Jésus (versets 39, 40). La volonté du Père est que Christ ne perde rien de ce que le Père lui a donné. Toute âme qui a été attirée à Jésus a ainsi, comme gage, la vie éternelle. Tout cela est fondé sur la volonté du Père et met à néant l'orgueil de la chair. Christ ne fait aucun cas de notre chair et bien qu'elle murmure ou se scandalise (versets 43, 61), il continue sans chercher à lui plaire. Jésus ne s'est pas borné à être serviteur, il a laissé sa vie en rançon, il est mort pour nous, pécheurs. Quand le sang est séparé du corps et a été répandu, c'est que la mort est intervenue. Du moment que nous sommes venus à Christ, nous sommes assurés de tout: Christ a donné sa vie, son sang est devant Dieu; il est entré lui-même en la présence de Dieu avec l'efficacité de ce sang. La vie que Jésus avait, comme homme, a été donnée; nos péchés, portés par lui, se sont écoulés, pour ainsi dire, avec son sang; ce sang les a lavés; la mort les a expiés, et le sang est présenté à Dieu. Nos âmes pensent à Jésus mort et se nourrissent de cette mort par la foi.

Dès lors, et tant que nous sommes ici-bas, Jésus nous nourrit continuellement de sa vie et de sa mort. Nos affections sont attachées à lui, qui est le témoignage de la tendresse et de l'amour de Dieu pour nous; et, tandis qu'il est en haut, intercédant pour nous, nous sommes attirés à lui et détachés de cœur des principes de ce monde. Si Jésus a été pauvre, parce qu'il



m'a aimé, puis-je désirer les richesses? Tous les motifs qui dirigent les hommes sont parfaitement contraires à la seule chose glorieuse pour moi, un Christ que les hommes ont méprisé et rejeté. L'unique place que Jésus ait pu prendre en ce monde est la plus basse de toutes; c'est là que mon coeur s'attache à lui. Si sa mort me montre la sainteté et la colère de Dieu, elle donne en même temps une réponse à tout ce que Dieu exige. C'est dans la personne et l'amour de Jésus que nous apprenons à connaître Dieu comme un feu consumant.

La cène est le symbole de cette mort, mais ce n'est pas d'elle qu'il est question dans ce passage, où il s'agit de manger la chair et de boire le sang de Christ, pour avoir la vie éternelle. Cette nourriture que la foi s'approprie, nous fortifie de jour en jour, elle nous attache à Christ et nous soustrait à l'influence du monde qui perd ainsi sa puissance sur nous. Christ est la source et l'aliment de notre vie; nourris de lui, nous sommes satisfaits et joyeux, car nous sommes détachés du monde, et nous avons Christ, et nous jugeons de toutes choses selon que nous apprécions Jésus, notre nourriture. Que devient alors pour nous l'orgueil du monde — il a crucifié Jésus — l'opinion du monde — il a rejeté Jésus. Les choses de la chair sont amères pour l'Esprit, comme celles de l'Esprit sont amères pour la chair. Nous ne pensons pas assez à Jésus, nous ne portons pas assez son empreinte. La chair estime les choses du monde autrement que Jésus ne les aurait estimées. Nous cherchons à faire de Dieu notre serviteur pour nous exalter ici-bas, et nous ne pensons pas que Christ est notre serviteur, pour arracher nos âmes à tout l'effet du poison répandu dans le monde.

## Gagner le coeur aussi bien que la conscience

---

ME 1887 page 79 - Darby J.N. (Extrait)

Le fouet et la verge peuvent être justement appliqués, mais par leur emploi on ne gagne pas le coeur de l'homme. Ce n'est pas la justice qui règne parmi les saints de Dieu, mais c'est la grâce qui règne par la justice pour la vie éternelle.

Hélas! combien de péchés auraient pu être lavés et ôtés (Jean 13) et qui ont été retenus! Combien de frères auraient pu être ramenés à Dieu et aux saints, qui ont été éloignés pour toujours, parce que l'on n'avait fait que marteler la *conscience* en négligeant de gagner le coeur, et, je puis le dire, sans presque chercher à le toucher.

On ne surmonte pas le mal, quand on ne le surmonte pas par le bien. Nous sommes prompts à prendre la place de juges et à rendre le jugement; mais en faisant cela nous accomplissons bien peu l'oeuvre humble du Maître.

Combien peu nous comprenons encore qu'agir simplement en justice — d'une manière absolument juste, je le veux bien — n'opère pas la restauration des âmes; que le jugement, quelque tempéré et vrai qu'il soit, ne touche pas, n'adoucit pas, et ne soumet pas les coeurs, pour qu'ils reçoivent instruction, ces coeurs qui, par les faits mêmes, montrent qu'ils ne sont pas dans leur vraie place devant Dieu.

L'homme *n'est pas tout conscience*; et la conscience atteinte, sans que le coeur le soit, produira ce qui a eu lieu chez le premier pécheur d'entre les hommes — le poussera à se cacher parmi les arbres du jardin pour échapper à cette voix qui l'importunait.

## Qu'est-ce aujourd'hui qu'une assemblée de Dieu?

---

ME 1887 page 90 - Prod'hom F.

Afin de pouvoir répondre à cette question, nous examinerons successivement la portée des trois expressions scripturaires suivantes: «L'assemblée de Dieu», «les assemblées de Dieu», «la table du Seigneur».

### L'assemblée de Dieu

L'Écriture désigne, par ce nom, tantôt l'assemblée universelle, tantôt une assemblée locale. Appliqué à l'assemblée universelle, nous le trouvons employé, pour la première fois, dans l'exhortation que Paul adresse aux anciens de l'assemblée d'Ephèse (Actes des Apôtres 20: 28). Il est évident qu'à la fin du passage l'apôtre embrasse dans sa pensée l'Église entière et non pas seulement l'assemblée locale d'Ephèse: «Pour paître», dit-il, «*l'assemblée de Dieu*, laquelle il a acquise par le sang de son propre Fils».

Le même apôtre, écrivant à Timothée, lui dit: «Afin que tu saches comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est *l'assemblée du Dieu vivant*, la colonne et le soutien de la vérité» (1 Timothée 3: 15). S'adressant aux Corinthiens, il exhorte les saints à se conduire de manière à ne devenir «une cause d'achoppement ni aux Juifs, ni aux Grecs, ni à l'assemblée de Dieu» (1 Corinthiens 10: 32). Ailleurs, Paul exprime le sentiment d'humiliation qu'il éprouve à la pensée d'avoir persécuté et dévasté *l'assemblée de Dieu* (1 Corinthiens 15: 9; Galates 1: 13). Dans tous ces passages, il s'agit de l'assemblée universelle.

A côté du paganisme et du judaïsme déchu, il existait donc sur la terre une assemblée que Dieu s'était acquise et qui lui appartenait en propre. Il se l'était acquise par le sang de son propre Fils. Au milieu d'un monde partagé entre les Juifs rejetés de Dieu et les adorateurs des démons, elle était la maison de Dieu, *l'assemblée du Dieu vivant*, la colonne et le soutien de la vérité. Quelle dignité et quelle position!

Lorsque, sortant du judaïsme ou du paganisme, une âme était amenée à Christ, non seulement elle entrait en possession du salut, mais elle devenait une partie intégrante de cet ensemble qui était de Dieu et qui appartenait à Dieu.

### Les assemblées de Dieu

C'est ainsi que sont désignées, dans les épîtres de Paul, les assemblées locales, c'est-à-dire la réunion ou l'ensemble, dans diverses localités, des personnes qui appartenaient à l'assemblée de Dieu universelle. L'apôtre Paul, parlant d'une seule de ces assemblées locales, lui donne le même titre qu'à l'assemblée universelle. Ainsi ses deux épîtres aux Corinthiens sont adressées «à *l'assemblée de Dieu* qui est à Corinthe». La même expression avec le même sens se trouve en 1 Corinthiens 11: 22, et 1 Timothée 3 : 5.

Dans d'autres passages, l'apôtre parle de l'ensemble des assemblées locales en divers lieux et les désigne par l'expression: «les assemblées de Dieu» (1 Corinthiens 11: 16; 1 Thessaloniciens 2: 14; 2 Thessaloniciens 1: 4). Dans chacune des localités diverses où se trouvaient des âmes sauvées, l'ensemble de ces personnes qui appartenaient à Dieu, constituait une «assemblée de Dieu», expression dans ce lieu de l'assemblée de Dieu universelle. Toutes ensemble ces assemblées étaient «les assemblées de Dieu».

Telle était l'assemblée de Corinthe. Dieu avait une assemblée dans cette ville. Paul avait apporté l'évangile dans cette cité païenne, renommée par sa richesse, son luxe, sa science, et surtout par son effrayante corruption. C'est là qu'il avait travaillé, étant dirigé et encouragé par le Seigneur qui lui avait dit: «Ne crains point, mais parle et ne te tais point, parce que je suis avec toi; et personne ne mettra les mains sur toi pour te faire du mal, parce que j'ai un grand peuple dans cette ville». Et l'apôtre «demeura là un an et six mois, enseignant parmi eux la parole de Dieu» (Actes des Apôtres 18: 1-18). Au milieu du paganisme et des vices horribles qui en résultaient, à côté de la synagogue juive en ruine, Dieu avait à Corinthe *son* assemblée, composée de tous ceux qui avaient reçu le Seigneur Jésus pour leur Sauveur. Du moment qu'une personne était sauvée, elle entrait dans l'assemblée de Dieu. Il aurait été impossible de trouver à Corinthe une âme, ayant reçu Christ, qui fût en dehors de l'assemblée de Dieu (nous ne parlons pas ici des cas de discipline). Là et ailleurs, le Seigneur, de même qu'à Jérusalem, ajoutait à l'assemblée ceux qui étaient sauvés. L'idée ne serait venue à personne qu'une âme sauvée pût rester en dehors de *l'unique* assemblée que Dieu avait dans un endroit. L'assemblée était *unique*, que l'on se réunit en un ou en plusieurs locaux.

L'assemblée, avons-nous dit, est de Dieu. Son caractère subsiste indépendamment de ce que sont pratiquement les personnes qui la composent (\*). Si l'on n'a pas saisi cette vérité, on ne saurait comprendre ce que l'assemblée est en elle-même. Dans la première épître aux Corinthiens, nous lisons: «Méprisez-vous l'assemblée de Dieu?» (1 Corinthiens 11: 22). C'était aux individus composant l'assemblée que s'adressaient ces paroles. L'apôtre distingue donc entre eux et l'assemblée.

(\*) Non pas que leur état pratique soit une chose indifférente, car elles doivent marcher comme Christ a marché (1 Jean 2: 6); mais nous parlons ici du caractère propre de l'assemblée.

Un des caractères de l'assemblée est de subsister d'une manière permanente. Elle n'existe pas seulement quand ceux qui la composent sont réunis. A Corinthe, comme ailleurs, elle demeurait l'assemblée, alors même que l'on n'était pas réuni, bien que le fait fût affirmé d'une manière positive et visible quand on se trouvait ensemble, réunis «en assemblée» (1 Corinthiens 11: 18).

C'est en considérant ce que l'assemblée de Corinthe est en Christ, que Paul la reconnaît comme l'assemblée de Dieu. S'il n'avait regardé qu'aux individus, le triste état pratique de la plupart d'entre eux l'aurait empêché de reconnaître l'assemblée, et il n'aurait pu s'en occuper. Mais même, lorsqu'il considère les individus en Christ, ils sont pour lui «les sanctifiés dans le Christ Jésus, saints par l'appel [de Dieu]» (1 Corinthiens 1: 2). Plus loin (versets 4-9), l'apôtre énumère tout ce que le Seigneur leur a donné: le témoignage du Seigneur était confirmé au

milieu d'eux par tous les dons de grâce que Christ leur avait communiqués; ils ne manquaient d'aucun de ces dons pendant qu'ils attendaient la révélation du Seigneur Jésus; et malgré la connaissance qu'avait Paul de leur fâcheux état moral, s'appuyant sur la fidélité de Dieu, il peut dire: «Notre Seigneur Jésus Christ vous affermira jusqu'à la fin, pour que vous soyez irréprochables dans la journée de notre Seigneur Jésus Christ».

Prenant pour point de départ ce que l'assemblée est en elle-même, — «l'assemblée de Dieu» — l'apôtre signale et réprime tout le mal qui est du milieu des Corinthiens et qui est en désaccord avec le caractère saint et divin de l'assemblée. Il agit sur leurs consciences et leur montre leur responsabilité comme assemblée de Dieu. Par la bonté du Seigneur, les circonstances dans lesquelles se trouvait l'assemblée de Corinthe ont donné lieu à des directions positives pour tous les temps et tous les lieux, durant la période de l'existence de l'Eglise sur la terre. Car, avec les Corinthiens, l'apôtre embrasse «tous ceux qui, en tout lieu, invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur, et le nôtre». Ainsi un chrétien, où qu'il se trouve, n'a aucune autorité à faire valoir pour se dispenser d'obéir aux enseignements de cette épître, relativement à la position et à la marche de l'assemblée de Dieu.

Au chapitre 18 de l'évangile de Matthieu, le Seigneur nous apprend que l'assemblée est la dépositaire de son autorité dont elle a aussi l'administration, de sorte que, dans l'Eglise sur la terre, il n'existe pas d'autorité supérieure à celle que le Seigneur a conférée à l'assemblée. Ce qu'elle lie ou délie, comme rassemblée au nom de Jésus, avec la présence personnelle du Seigneur et l'action du Saint Esprit, est lié et délié dans le ciel.

Lorsqu'après deux tentatives restées infructueuses, le frère, qui reprenait pour le gagner un autre frère coupable d'offense envers lui, avait dû en appeler à *l'assemblée*, toutes les ressources étaient épuisées. Il n'y avait pas un quatrième moyen d'action, parce qu'il n'existait sur la terre aucune autorité supérieure à celle du Seigneur, conférée aux deux ou trois réunis au nom de Jésus.

Il est important de remarquer que la même autorité pour lier et délier donnée par le Seigneur à Pierre, comme apôtre (chapitre 16: 19 du même évangile), est conférée aux deux ou trois rassemblés au nom de Jésus.

En poursuivant l'examen des enseignements de la première épître aux Corinthiens au sujet de la marche de l'assemblée de Dieu, nous voyons que les deux autorités mentionnées ci-dessus, celle des apôtres et celle de l'assemblée, ne se remplaçaient pas l'une l'autre, mais agissaient chacune à sa place respective. L'apôtre dirigeait et stimulait l'assemblée comme telle, mais c'était elle qui prononçait en dernier ressort.

Paul, dans l'exercice de son autorité apostolique, n'agit pas en lieu et place de l'assemblée, à l'occasion de l'incestueux (chapitre 5). Il montre bien que, comme apôtre, il avait le pouvoir de livrer quelqu'un à Satan (versets 3-5). Il l'a fait en d'autres occasions (1 Timothée 1: 20). Ici, il déclare que, comme apôtre, il a jugé qu'un tel homme devait être livré à Satan pour la destruction de la chair, afin que l'esprit fût sauvé dans la journée du Seigneur

Jésus. Mais ce jugement de l'apôtre ne dispensait pas l'assemblée d'agir comme telle, avec l'autorité qu'elle possédait de la part du Seigneur.

Au lieu d'agir pour elle, Paul stimule la conscience des Corinthiens, afin de leur faire sentir leur responsabilité comme assemblée. Il leur reproche (verset 2) de ne pas avoir mené deuil. L'assemblée ne s'était pas humiliée, et ainsi ne pouvait voir clair pour agir à l'égard du mal et du coupable. Si l'apôtre jugeait pour lui-même de livrer un tel homme à Satan, l'assemblée avait tout autre chose à faire: c'était d'ôter du milieu d'elle le méchant.

Ce mal, au milieu des Corinthiens, était du levain qui faisait lever toute la pâte. L'assemblée était souillée par ce mal, à cause de la solidarité existant entre ceux qui la composaient. Il fallait qu'elle se purifiât de ce vieux levain pour être une nouvelle pâte. Ce qui oblige une assemblée à se purifier du mal, c'est qu'en sa qualité d'assemblée de Dieu, elle est *sans levain* (verset 7). Etant telle, l'assemblée est sous la responsabilité de se maintenir pure dans sa marche pratique. Si quelque mal s'introduit dans son sein, l'assemblée entière est souillée, et non pas la personne coupable seulement: «un peu de levain fait lever toute la pâte». Une assemblée qui tolérerait l'adultère dans son sein, serait, pour ainsi dire, une assemblée adultère. Il en serait de même de l'ivrognerie, des blasphèmes, ou de tel autre péché. Mais si l'assemblée se purifie en ôtant le mal, elle se retrouve pratiquement être une nouvelle pâte, de laquelle le levain a été ôté. Elle doit l'ôter, puisqu'en soi-même son caractère comme assemblée de Dieu est d'être sans levain.

Remarquons les trois prescriptions que donne l'apôtre, dans ce chapitre 5. En premier lieu, il faut s'humilier, mener deuil. Jamais une assemblée n'aura le discernement nécessaire pour agir à l'égard du mal et du coupable, si préalablement elle ne s'est pas humiliée en acceptant, comme étant sien, le mal commis dans son sein. Ensuite, l'assemblée ôtera le méchant du milieu d'elle; c'est son acte; il résulte de son humiliation. Le vieux levain étant ôté, la pâte se trouve purifiée. La troisième prescription se rapporte à la conduite que l'on doit tenir à l'égard du méchant après son exclusion. Non seulement il est exclu de la table du Seigneur, mais l'apôtre dit: «Otez le méchant du milieu de vous-mêmes». Il ne fallait pas avoir de commerce avec lui; on ne devait pas même manger avec un tel homme; on ne pouvait conserver avec lui les relations extérieures qu'on est obligé d'avoir avec les mondains (versets 10, 11).

Voici donc comment un apôtre en agit avec une assemblée: il l'exhorte, il cherche à réveiller sa conscience et lui montre sa responsabilité. Il reconnaît sa compétence et l'autorité qu'elle a de la part du Seigneur pour ôter le méchant, tellement que, plus tard, lorsqu'il engage les Corinthiens à ratifier leur amour à l'égard de ce même homme (2 Corinthiens 2: 5-11), il ne lui donne pas le nom de *frère*, tant que l'assemblée, comme telle, ne l'a pas réintégré. Pour Paul, il est encore «un tel homme».

Ainsi nous voyons qu'aux temps apostoliques, il existait deux autorités, celle des apôtres et celle des assemblées, chacune s'exerçant dans sa sphère propre. Depuis le départ des apôtres, toute autorité individuelle a cessé dans l'Eglise. Mais l'autorité que le Seigneur a

conférée à l'assemblée — ne fût-elle composée que de deux ou trois personnes — cette autorité (\*) subsiste et subsistera, aussi longtemps que ceux qui sont rassemblés au nom du Seigneur seront sur la terre.

(\*) Nous ne voulons pas dire que l'assemblée soit en elle-même une autorité; elle est soumise au Seigneur; mais le Seigneur qui est présent au milieu d'elle, lui a conféré son autorité.

## La table du Seigneur

C'est dans les assemblées de Dieu qu'est dressée la table du Seigneur où se fait la fraction du pain. Nous voyons cela dès le commencement (Actes des Apôtres 2; 20). C'est à la table du Seigneur que la communion des saints entre eux a son expression, car c'est là que tous ont communion avec Christ, comme dit l'apôtre: «La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang du Christ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps du Christ? Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain» (1 Corinthiens 10: 16, 17). Se réunir régulièrement pour lire la parole de Dieu et s'édifier ensemble, sans la table du Seigneur et la fraction du pain, n'aurait pas exprimé le fait de la communion collective; des rassemblements de chrétiens n'ayant pas d'autre but que lire et s'édifier, n'auraient pas été des assemblées constituées comme telles. La table du Seigneur dressée au milieu de ceux qui sont rassemblés au nom de Christ, démontre qu'ils forment une assemblée de Dieu, et que cette assemblée a son existence propre. La table du Seigneur dressée dans les diverses assemblées de Dieu, est aussi ce qui établit et démontre leur solidarité, car elles professent par là avoir le même Seigneur, et sont participantes de la même coupe et du même pain. Enfin, sans la table du Seigneur, il n'y aurait point eu de discipline.

Le chapitre 10 de la première épître aux Corinthiens nous parle de la table du Seigneur, tandis que le chapitre 11 s'occupe de la cène du Seigneur. La table du Seigneur (verset 21) est mise en contraste avec la table des démons, dressée dans les temples des idoles, pour manger des sacrifices qui, bien qu'offerts aux idoles, l'étaient en réalité aux démons.

Le verset 17 de ce chapitre nous fait connaître qu'à la table du Seigneur, se trouve exprimée l'unité du corps de Christ sur la terre: «Car *nous* qui sommes *plusieurs*, sommes un seul pain, *un seul corps*, car nous participons tous à un seul et même pain». *Nous*, les membres du corps de Christ qui sommes *plusieurs*, c'est-à-dire tous les membres du corps, nous sommes un seul pain, un seul corps. Voilà le grand principe proclamé à la table du Seigneur, et le terrain sur lequel elle est dressée. Il n'y a qu'*un* pain de la cène et il n'y a qu'*un* corps de Christ sur la terre. Les saints réunis autour de la table du Seigneur à Corinthe, exprimaient bien leur communion et leur solidarité locale, mais ils n'étaient pas rassemblés autour de la table en qualité de *membres de l'assemblée de Corinthe* (\*), mais en qualité de membres du corps de Christ. Ainsi, par la fraction du pain, ils exprimaient à la fois leur communion entre eux à Corinthe, et l'unité du corps de Christ. Il en était de même dans toutes les assemblées de Dieu sur la terre.

(\*) L'expression de membre d'une *assemblée* est inconnue dans la Parole.

La table était «la table du *Seigneur*» et non celle des saints. Le Seigneur seul avait l'autorité sur sa propre table. Les saints s'y trouvaient réunis en leur qualité de membres du corps, afin qu'en annonçant sa mort, en se souvenant de lui, ils exprimassent en même temps, par cette fraction du pain entre eux, l'unité de son corps sur la terre. Mais chacune des assemblées était responsable de veiller à ce que les droits du Seigneur sur sa propre table fussent maintenus.

Voilà comment étaient constituées les assemblées au temps apostolique, et quelle était la pensée du Seigneur relativement à sa table.

Venons-en maintenant à notre question: Qu'est-ce, aujourd'hui, qu'une assemblée de Dieu?

## Qu'est-ce, aujourd'hui, qu'une assemblée de Dieu?

Peut-on, aujourd'hui, au milieu de la ruine de l'Eglise comme témoignage sur la terre, se rassembler sur le même terrain et d'après les mêmes principes qu'au temps apostolique? Un chrétien soumis à la Parole répondra humblement: «Oui», car la parole de Dieu est pour tous les temps et pour tous les lieux. L'abandon, par l'Eglise, des principes divins, ne les a pas abrogés. Tandis que tout ce qui est de l'homme passe et se flétrit, la parole de Dieu est «vivante et permanente» (1 Pierre 1: 23-25). Nous avons déjà fait remarquer que la première épître aux Corinthiens, qui renferme les directions du Saint Esprit relatives à l'ordre intérieur d'une assemblée, ne s'adressait pas seulement à l'assemblée des Corinthiens, mais à toute l'Eglise professante, «à tous ceux qui, en tout lieu, invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur et le nôtre». Pourrions-nous douter que ces directions ne s'appliquent à toute la durée de la période de l'Eglise sur la terre, à tout le temps durant lequel il se trouve de ceux qui invoquent le nom du Seigneur? D'autres considérations établissent qu'il en est ainsi.

Le Seigneur a-t-il érigé sa table seulement pour le temps apostolique? Non; la cène du Seigneur se célèbre jusqu'à ce qu'il vienne (1 Corinthiens 11: 26), et la table du Seigneur, exprimant l'unité du corps, est un fait inhérent à toute la durée de l'existence du corps de Christ sur la terre. Il ne peut exister une époque, durant la période de l'Eglise, où les circonstances rendraient impossible la réalisation du verset 17 du chapitre 10 de la première épître aux Corinthiens. De même, tant qu'il se trouvera deux ou trois chrétiens obéissant à la Parole et rassemblés au nom de Jésus, selon le chapitre 18 de Matthieu, ils auront l'autorité et la présence de Jésus au milieu d'eux, et cela est bien encourageant dans un temps de ruine.

Ce n'est pas que nous n'ayons pas à compter avec la ruine et à en mener deuil, au contraire. Les chrétiens qui, par grâce, ont compris que, malgré tout, les membres du corps de Christ peuvent aujourd'hui se rassembler selon les principes scripturaires, ceux-là ne se considèrent pas comme le rétablissement de la primitive église, mais, au milieu de la ruine, comme des débris debout sur le terrain immuable de la parole de Dieu.



Bien qu'il soit possible de se rassembler aujourd'hui sur les mêmes principes que les assemblées de Dieu au temps des apôtres, un tel rassemblement de chrétiens dans une localité quelconque, ne pourra cependant pas s'intituler «l'assemblée de Dieu de *cette localité*», parce que cette expression comprend, dans la pensée de Dieu, tous les enfants de Dieu qui l'habitent, comme c'était le cas à Corinthe. Aujourd'hui, hélas! ils se trouvent généralement, dans la même localité, dispersés au sein des diverses organisations ecclésiastiques établies par l'homme. Mais si «deux ou trois» sont rassemblés selon les principes scripturaires, ils *représentent* l'assemblée de Dieu dans le lieu où ils se trouvent, et y ont, comme tels, les privilèges, la responsabilité et l'autorité de l'assemblée de Dieu. Or, si ceux-là ne peuvent se dire «l'assemblée de Dieu», comme la composant eux seuls, ils sont cependant «*une assemblée de Dieu*», et tous ceux qui sont nés de Dieu dans cet endroit, devraient se trouver avec eux, sur ce terrain; — c'est la pensée de Dieu à leur égard. Mais il serait difficile, sinon impossible aujourd'hui, de découvrir tous les enfants de Dieu habitant une même localité. On ne serait jamais certain de les avoir tous trouvés. Ainsi, on n'aurait probablement pas la pensée d'en chercher dans l'église romaine, qui, cependant, en renferme. Il faut donc s'en remettre à la toute science du Seigneur; lui les connaît, selon cette parole: «Toutefois, le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau: Le Seigneur connaît ceux qui sont siens» (2 Timothée 2: 19). Quel contraste entre cette parole et celle du commencement des Actes: «Et le Seigneur ajoutait tous les jours à *l'assemblée* ceux qui devaient être sauvés» (Actes des Apôtres 2: 47). Alors, comme nous l'avons déjà vu, il n'y avait pas de méprise possible. A Jérusalem, à Corinthe et ailleurs, tous les rachetés étaient ajoutés à l'assemblée de Dieu.

C'est pourquoi, il est bon que ceux qui, de nos jours, sont, par grâce, rassemblés scripturairement, sachent qu'ils ne peuvent pas prétendre composer à eux seuls l'assemblée de Dieu de leur localité. Il faut qu'ils embrassent dans leur pensée tous les autres enfants de Dieu, connus et inconnus, en regrettant pour eux qu'ils ne soient pas à leur place dans l'assemblée. Mais, de leur côté, ces enfants de Dieu, dispersés ou inconnus, sont censés avoir dans leurs mains la Bible, la parole de Dieu, et se trouvent, par conséquent, sous la responsabilité d'obéir aux directions qu'elle leur donne, quant au rassemblement des saints comme membres du corps de Christ. Ils sont responsables de suivre les prescriptions contenues dans la première épître aux Corinthiens, et, par conséquent, pour être fidèles, ils ont à se séparer de ce qui ne répond pas à ces directions.

C'est Dieu qui, par son Esprit, rassemble au nom de Jésus, autour de ce centre divin. La volonté de l'homme n'a rien à introduire, rien à organiser, rien à prétendre dans ce rassemblement. Une *dénomination* quelconque, par le fait même qu'elle est une dénomination, ne se trouvant pas rassemblée au nom de Jésus, sur le pied de l'unité du corps de Christ, ne peut prétendre ni à être l'assemblée de Dieu de l'endroit où elle se trouve, ni même à y être une assemblée *de Dieu*. Elle est nécessairement une assemblée *de l'homme*, une organisation humaine établie sur un principe d'indépendance à l'égard de la vérité de Dieu.

Ce n'était pas seulement un privilège pour toute âme née de Dieu à Corinthe ou ailleurs, de se joindre à l'assemblée de Dieu; ce n'était pas non plus une affaire de goût ou de choix, mais un acte d'obéissance au Seigneur. Chacun de ceux qui croyaient au Sauveur prenait sa place avec ceux qui se réunissaient en son nom et au milieu desquels il avait garanti sa présence. Il en est de même aujourd'hui. Si deux ou trois, dans une localité, sont rassemblés au nom de Jésus, ils réalisent, non quant à la totalité des enfants de Dieu, mais moralement, le rassemblement de nous-mêmes (Hébreux 10: 25), le vrai rassemblement des saints comme membres du corps de Christ.

Ce rassemblement n'est pas du tout, au milieu de toutes les sectes, la meilleure qui existe et que l'on puisse considérer comme se rapprochant le plus de la pensée de Dieu; ce n'est pas non plus la meilleure manière de se réunir, en contraste avec d'autres; mais c'est le seul mode de rassemblement; la Parole n'en connaît pas d'autre; en faire partie est un acte d'obéissance au Seigneur et à sa Parole.

La question pour un chrétien aujourd'hui n'est donc pas de chercher un rassemblement à sa convenance, car ce serait un choix selon sa propre volonté; ni non plus le lieu où il lui semblerait que son âme est le mieux nourrie, bien que cela ait son importance à sa place; mais, pour toute personne appartenant au Seigneur, la question devrait être: «Où est le rassemblement des saints comme membres du corps de Christ, *en dehors de toute secte quelconque?* Où est la table du Seigneur?»

«Oui», devrait dire chaque enfant de Dieu, «c'est dans ce rassemblement-là que le Seigneur m'assigne ma place; rien n'est remis à mon choix, ni à mon goût, mais j'ai à obéir au Seigneur!»

Il ne peut donc exister plusieurs catégories d'assemblées de Dieu, pas plus que deux églises ou deux corps de Christ sur la terre. Pour la même raison, il ne saurait y avoir plusieurs tables du Seigneur. Comme nous l'avons vu, il n'y a que «la table du Seigneur» (1 Corinthiens 10: 21) exprimant l'unité du corps (verset 17). Nous qui sommes plusieurs, sommes *un seul pain, un seul corps*. De même qu'il n'y a qu'un pain de la cène, et non point deux, il n'y a aussi qu'un seul corps de Christ sur la terre (Ephésiens 4: 4). En rompant ce seul pain ensemble, les membres du corps expriment l'unité de ce corps. Il n'y a pas d'autre manière scripturaire de rompre le pain. Toute table dressée pour la cène en dehors de ce principe, n'est pas *la table du Seigneur*, c'est une table de l'homme, exprimant (sciemment ou non) l'indépendance à l'égard de ce principe scripturaire. C'est une chose digne de l'attention de tout membre du corps de Christ. On ne se rend pas assez compte de la gravité de ce fait, qu'une table indépendante est une négation des droits du Seigneur sur *sa* propre table et sur *sa* propre cène.

Toutefois, nous ne voudrions pas dire que, pour les âmes pieuses et sincères devant Dieu, il n'y ait, là où les éléments de la cène sont conservés comme le Seigneur les a institués, un vrai mémorial de sa mort dont ces âmes jouissent individuellement, bien qu'elles se trouvent à une table indépendante; mais on ne peut dire que ce soit réellement la cène *du Seigneur (\*)*,

non plus que cette table n'est celle du Seigneur, et ces âmes ne sont pas à leur vraie place pour jouir de tous leurs privilèges comme membres du corps de Christ.

(\*) La cène *du Seigneur* est nécessairement inséparable des vérités qui se rattachent à l'assemblée. Le fait qu'elle est la cène *du Seigneur* indique suffisamment que les hommes ne peuvent en disposer à leur gré.

Il ne suffit donc pas d'être au clair sur la grande vérité que la cène n'appartient qu'aux vrais enfants de Dieu, que les personnes inconverties n'y ont aucune part, et que l'on ne peut faire corps avec des inconvertis pour célébrer la mort du Seigneur. Non, ce n'est pas tout que de ne célébrer la mort du Seigneur qu'avec des enfants de Dieu réunis en dehors du monde. Les enfants de Dieu sont membres du corps de Christ; ils ne peuvent disposer à leur gré de la cène *du Seigneur*. Il faut qu'en prenant entre eux la cène, cet acte collectif soit aussi l'expression de l'unité du corps, sans cela on ne peut pas prétendre se trouver *à la table du Seigneur*.

Quel moment, pour tant de chers membres du corps de Christ, si tout à coup ils découvraient, à la lumière de la Parole, que la table où ils prennent place pour rappeler la mort du Seigneur, n'est réellement pas *la table du Seigneur!* «Est-il possible», s'écrieraient-ils, «que nous nous soyons arrogé le droit de dresser *notre table...* la table de notre système, de notre organisation?» D'autres auraient à confesser: «C'est la table de notre schisme!...» Quel pressant besoin n'éprouveraient-ils pas tous de ne s'asseoir désormais qu'à la table du Seigneur, et d'être réunis à leur vraie place comme assemblée de Dieu! De quelle importance il est de comprendre ce que c'est que l'assemblée de Dieu et la table du Seigneur!

Que le Seigneur lui-même nous donne d'être simples devant sa Parole, et que *l'obéissance* soit ce qui nous caractérise jusqu'à son retour!

## La conscience

---

ME 1887 page 192

Les animaux ont une certaine intelligence comme l'homme, mais ils ne possèdent pas ce qui place ce dernier sous la responsabilité. L'homme, et l'homme seul d'entre toutes les créatures sur la terre, a une conscience. Plusieurs animaux arrivent, à la longue, à reconnaître que certains actes leur acquièrent la faveur du maître, et que d'autres leur attirent, de sa main, une punition; plusieurs créatures peuvent être amenées à obéir à leurs maîtres. Mais ces instincts des animaux ne sauraient être comparés à la conscience de l'homme.

Avec un bâton on peut faire comprendre à une vache au pâturage qu'elle ne doit pas prendre l'herbe verte qui croît de l'autre côté de la haie, quand elle la désire et pourrait y atteindre. Le souvenir du bâton qu'elle a maintes fois senti, parce qu'elle agissait en opposition à la volonté de son maître, lui a appris à dominer son penchant. Mais ce souvenir n'est pas la conscience. Un perroquet apprend à craindre le mot «verge», parce que dans son souvenir ce mot se lie toujours à un coup; il cessera donc de crier dès qu'on le menace de la «verge». Mais, je le répète, l'intelligence de la créature n'est pas la conscience. La conscience est dans l'homme, et, pour celui qui sait qu'il est un pécheur, elle est quelque chose d'effrayant. Elle lutte au dedans de l'homme contre ses convoitises et ses désirs, et elle lui gâte la jouissance du péché. Elle rend malheureux l'homme qui cherche et trouve la satisfaction de ses désirs coupables, et le contraint à confesser ses transgressions.

Nous ne nions point que l'homme ne puisse s'endurcir, et, malgré sa conscience, devenir semblable à une brute, ne craignant le mal que pour ses conséquences, et que, devenu insensible à toute bonne influence, la société humaine ne soit enfin contrainte de l'exclure de son sein.

Mais qu'est-ce donc que la conscience? Ce n'est pas la volonté de l'homme, car elle est souvent en opposition avec celle-ci. Ce n'est pas non plus l'intelligence, car lorsque celle-ci veut persuader l'homme que tel acte lui apportera préjudice ou profit, la conscience lui crie qu'il doit faire le bien coûte que coûte. La conscience est le sens moral, propre à l'homme, de ce qui est juste et de ce qui est faux; en un mot, elle constitue une partie de son être actuel, aussi bien que l'intelligence et la volonté propre. Nous pourrions dire que la conscience est l'oeil de l'être moral de l'homme, ou une voix intérieure qui lui parle avec autorité quant au bien et au mal.

La conscience n'est pas une faculté de l'homme qui le mette à même de connaître d'une manière absolue ce qui est mal et ce qui est bien; mais elle s'adresse à l'homme d'après les préceptes de la loi qu'il connaît. La conscience a besoin d'être enseignée; elle n'enseigne pas. Et ses sentiments sont plus ou moins exacts, suivant le degré de fidélité avec lequel elle a été enseignée.

On dit très souvent: J'agis d'après ma conscience. Mais la conscience n'est pas la *mesure* de ce qui est juste et bon. Le païen ne peut pas être conduit par sa conscience, comme celui qui connaît les Saintes Ecritures. De même aussi la conscience d'un chrétien, enseigné par l'Esprit sur ce qu'est la volonté de son Père, parle tout autrement que celle d'un homme qui ne connaît que la lettre de l'Ecriture. Même parmi les vrais chrétiens, il y a de grandes différences quant à la délicatesse et à la sensibilité de la conscience. Celle-ci ressemble à une vitre qui, selon qu'elle est claire ou trouble, laisse pénétrer plus ou moins de lumière. Les uns cherchent à tenir leur fenêtre claire, d'autres n'y mettent pas de soin, aussi leur corps n'est-il pas rempli de lumière.

La responsabilité de l'homme dépend de la connaissance qu'il a du bien et du mal. Si nous savons ce qui est bien nous sommes tenus d'obéir, et la conscience nous parlera en conséquence. Les païens avaient sous leurs yeux le livre de la nature: «Car depuis la fondation du monde, ce qui ne se peut voir de lui, savoir et sa puissance éternelle et sa divinité, se discerne par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites, de manière à les rendre inexcusables» (Romains 1: 20). «Car quand les nations, qui n'ont point de loi, font naturellement les choses de la loi, n'ayant pas de loi, elles sont loi à elles-mêmes, et elles montrent l'oeuvre de la loi écrite dans leurs coeurs, leur conscience rendant en même temps témoignage, et leurs pensées s'accusant entre elles, ou aussi s'excusant» (Romains 2: 14, 15).

Le chrétien professant connaît le caractère, la sainteté et la justice de Dieu, et sa conscience lui en rend témoignage et le condamne. Dieu a révélé dans sa Parole une mesure infaillible, et la conscience de l'homme lui dit combien il est mauvais. Là où la parole de Dieu a été entendue, on ne peut plus séparer Dieu de la conscience. Notre instinct moral, notre sentiment du bien et du mal, rendent témoignage au Dieu invisible. Mais comment cette voix est-elle venue en l'homme? Lorsque tout était bien, la voix qui avertit l'homme du mal ne se faisait pas entendre. Elle ne pouvait pas rendre témoignage au bien, puisque le mal n'existait pas encore. Si l'homme n'était pas pécheur, il ne craindrait pas le Dieu saint. Dieu avait créé l'homme droit et l'avait placé sur une scène de bien, où ne se trouvait aucun mal; aussi dans ces jours-là ne connaissait-il pas le mal.

L'homme n'avait-il donc pas de conscience avant la chute? Nous ne disons pas qu'il n'avait pas de conscience, comme signifiant qu'il était un être imparfait. La conscience est en elle-même une bonne chose, mais elle a été acquise par une mauvaise voie. Avant la chute, la conscience était comme les ailes d'un insecte dans sa chrysalide; l'homme n'était pas encore entré dans cet état dont le serpent disait: «Vous serez comme Dieu». L'innocence n'était pas la perfection, — comme la simplicité n'est pas la maturité. Le manque de connaissance du mal est une chose aimable; c'est pour cela que nous apprécions tant la simplicité des enfants. Mais la différence est grande entre l'état d'innocence et celui d'un homme «créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité» (Ephésiens 4: 24).

Lorsque l'homme fut créé, il n'avait pas la connaissance du mal; son état était particulièrement beau, et il était heureux. Maintenant, l'homme a perdu cette simplicité; il est mûr et il connaît la différence entre le bien et le mal, mais il est une créature déchue. Il aime

le mal et il ne peut pas accomplir le bien. Quand nous disons qu'il est déchu, cela signifie qu'il est déchu de Dieu — hors de la position dans laquelle Lui l'avait introduit. Par la chute, l'homme a acquis la connaissance (Genèse 3: 22). On ne peut nier qu'il ne l'ait; mais avec la connaissance, il a acquis une nature qui est contraire à Dieu et qui aime l'iniquité. Peut-on appeler cela un progrès?

Il est dit du chrétien qu'il a été instruit en Jésus: «Pour ce qui est de la conversation précédente, d'avoir dépouillé le vieil homme qui se corrompt selon les convoitises trompeuses, et d'être renouvelés dans l'esprit de votre entendement, et d'avoir revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu, en justice et sainteté de la vérité» (Ephésiens 4: 22-24). Ce n'est pas l'innocence reconquise, ni un retour au premier état, mais la justice, et une vraie sainteté. De fait, l'homme ne perdra jamais la connaissance du bien et du mal, mais en Christ il n'est plus sous la puissance du mal. Dans les temps futurs aussi, le croyant possédera la connaissance du bien et du mal, mais sans avoir jamais aucun désir mauvais; au contraire, il se réjouira du bien. Ce sera la perfection.

Comment l'homme a-t-il acquis la conscience? Par la désobéissance. Il a ravi sa connaissance, et c'est ainsi que ses yeux ont été ouverts. La désobéissance est la clef avec laquelle il a ouvert les portes du monde. Eden n'était pas le monde, mais le jardin de la terre. Mais lorsque les yeux de l'homme eurent été ouverts pour la connaissance néfaste du mal, il craignit et il s'enfuit loin de Dieu. C'est ainsi que le monde a commencé, et c'est ainsi qu'il continue. La connaissance que l'homme possède le condamne et le condamnera toujours.

Comme Dieu avait créé Adam droit et que, jusqu'à la désobéissance, il n'avait eu aucune idée du mal et ne connaissait en aucune manière le péché, — pas plus que nous à notre naissance, — il devait avoir une conscience excessivement délicate. Maintenant, l'homme est en présence du mal et le connaît bien; il l'apprend, hélas! dès son enfance. Le mal lui est propre, sans aucune éducation, parce qu'il a été formé dans l'iniquité et conçu dans le péché (Psaumes 51). Plus il apprend à connaître le bien et plus il est instruit de Dieu, plus aussi il sera sensible au mal.

Il est évident, néanmoins, que la conscience la plus sensible et la plus délicate n'a aucune force. Quand une lumière luit dans l'intérieur d'un homme pour lui montrer le droit chemin, elle est comme la lumière aux pieds d'un boiteux. «Car je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien; car le vouloir est avec moi, mais, accomplir le bien, cela je ne le trouve pas» (Romains 7: 18). La conscience rend l'homme méprisable à ses propres yeux et malheureux. Cependant il y a aussi des hommes qui ne sont pas «en Christ», et qui ont néanmoins une conscience si bien enseignée qu'ils confondent beaucoup de chrétiens. Ils ne feraient à aucun prix une mauvaise action. Beaucoup d'hommes peuvent s'en vanter; mais il ne nous faut pas confondre cela avec la «vie nouvelle en Christ».

Quand l'Esprit de Dieu agit maintenant dans un homme, il commence par la conscience. Il est vrai qu'en apparence les uns sont plus travaillés dans leur cœur et les autres plus dans leur intelligence. Mais l'homme est attiré à Dieu par la conscience. Chez les enfants, ce sont

ordinairement les penchants qui se montrent en premier; mais comme chez eux la connaissance du bien et du mal est relativement moindre, nous voyons que, plus ils croissent dans la grâce, plus leur sensibilité, quant au mal, augmente. Lorsque le coeur et l'esprit de l'homme seuls sont en jeu, l'homme n'a aucun fondement solide en lui-même. Plus le travail de la conscience est radical et profond, plus l'édifice aussi sera solide. La désobéissance éloigna l'homme de Dieu, et il se cacha de Dieu à cause de la crainte que sa conscience réveilla en lui. Dieu commence avec l'homme là où celui-ci l'a abandonné. Pour retourner à Dieu, il faut que l'homme obéisse à l'évangile. Et c'est par l'angoisse que lui procurent les accusations de sa conscience, qu'il est amené à dire: «J'ai péché».

De nos jours, on prêche souvent une espèce d'évangile qui laisse la conscience de côté ou ne fait que l'effleurer légèrement. Il y a de cette manière beaucoup de conversions fausses ou tout au moins faibles. On ne peut marcher même une seule heure avec Dieu, si la conscience n'est pas droite devant lui. Ce principe est vrai, tout aussi bien pour le chrétien que pour l'homme inconverti. Un inconverti peut devenir un chrétien de nom et marcher bien en apparence, mais aussi longtemps qu'il n'a pas appliqué à sa conscience la parole de Dieu, cette parole vivante et efficace, il n'est pas plus près de Dieu qu'Adam, lorsqu'il se cachait de devant Dieu. Et quant au chrétien, si sa conscience n'est pas droite devant Dieu, il ne peut avoir aucune communion avec lui. Il a la vie en Christ, mais parce que sa conscience n'est pas droite devant Dieu, il est semblable à un homme qui dort.

La conscience du chrétien est la sensibilité quant au bien et au mal. Un païen n'a pas le sentiment que voler soit mal, et il volera quand il sera sûr de n'être pas attrapé. Un singe aussi apprend à cacher ce qu'il a volé. Mais cacher ce que l'on a volé, dans la crainte d'avoir à le rendre ou d'être puni, est tout à fait différent du sentiment moral que le vol est un mal.

La convoitise, comme dit le Seigneur, ne diffère pas moralement de la pratique du mal. Et quant à l'effet produit par la loi sur l'âme réveillée, il est écrit: «Mais je n'eusse pas connu le péché, si ce n'eût été par la loi; car je n'eusse pas eu conscience de la convoitise, si la loi n'eût dit: Tu ne convoiteras point» (Romains 7: 7).

Plus le croyant avancera dans la grâce et dans la connaissance du Seigneur, plus sa conscience sera délicate. Ses péchés l'angoissent, non par crainte du châtement, mais parce qu'il a offensé Dieu. Ce sentiment vif faisait que l'apôtre s'exerçait jour et nuit à avoir une bonne conscience devant Dieu et devant les hommes (Actes des Apôtres 24: 16). Chez beaucoup de chrétiens, il y a malheureusement une telle paresse d'esprit, — résultat d'une communion restreinte avec Dieu, — qu'ils ne s'exercent pas à avoir une bonne conscience. Le sang de Christ a purifié nos consciences. Nous connaissons le bien et le mal, mais nous n'avons pas peur de Dieu, parce que nous savons que le sang de son Fils a satisfait à la justice de Dieu. Nous n'avons pas peur d'un homme qui n'a rien contre nous, et ainsi nous n'avons pas peur de Dieu, puisqu'il est entièrement pour nous. Il a donné son Fils, et Celui-ci a versé pour nous son sang. Nos consciences instruites par l'Esprit de Dieu quant à la mort du Christ, savent que Dieu n'a plus rien du tout contre nous.

Une telle conscience éclairée en la présence du Dieu saint et miséricordieux, nous rend sensibles à toute espèce de mal. La fenêtre de l'âme du chrétien n'a point de rideaux, au contraire, il désire ardemment que la lumière pénètre, et il souhaite vivement que la vitre soit nette de toute tache et de toute souillure. C'est à cela qu'il s'exerce.



# L'évangile de Marc

---

ME 1887 page 217 - ME 1888 page 9

## Introduction

Pour bien comprendre la pensée de l'Esprit Saint touchant l'évangile de Marc, il nous faut examiner brièvement ce que cet Esprit nous enseigne dans les quatre évangiles. Ils nous présentent Christ, mais Christ rejeté, et, en même temps, placent devant nous le Sauveur sous quatre aspects différents. Il y a de plus une différence marquée entre les trois premiers et le dernier. Les uns nous montrent Christ comme Celui que le monde aurait dû recevoir, mais qu'il a mis à mort. Dans le quatrième, nous voyons le Seigneur Jésus déjà rejeté dès le premier chapitre; de plus, les Juifs y sont aussi considérés comme mis de côté: ceux qui sont nés de Dieu sont les seuls qui reçoivent le Seigneur. Il suit de là que, dans cet évangile, les principes de la grâce sont déroulés d'une manière plus profonde. «Nul ne peut venir à moi», y lisons-nous, «à moins que le Père qui m'a envoyé, ne le tire», et les brebis y sont distinctes du monde, avant qu'elles n'aient été appelées. Les trois premiers évangiles nous montrent Christ présenté aux hommes, pour en être reçu, puis ils nous donnent l'historique de l'inimitié croissante de l'homme contre lui, et enfin sa réjection et sa mort.

Quant au caractère de chaque évangile, dans celui de Matthieu, le Seigneur est envisagé comme Emmanuel, le Messie promis, Jéhovah qui sauve son peuple de leurs péchés. Jésus signifie «Jéhovah le Sauveur». Il en résulte que la généalogie de Christ commence en présentant sa relation avec Abraham et David, les deux chefs et vases des promesses, desquels devait descendre le Messie. Dans ce premier évangile, lorsque Christ est manifesté dans son vrai caractère et dans l'esprit de sa mission, il est moralement rejeté, et les Juifs, comme nation, sont mis de côté. Le Seigneur ne cherche plus de fruits dans sa vigne, mais il montre qu'il est réellement le Semeur. Il révèle le royaume, mais en mystère (c'est-à-dire comme il devait exister durant son absence); il révèle l'Eglise que lui-même bâtirait et le royaume dans son état de gloire, choses qui seraient substituées à sa présence sur la terre, et enfin nous avons, dans cet évangile, les derniers événements et les derniers discours de sa vie.

Marc place devant nous le serviteur prophète, et c'est pourquoi nous ne trouvons pas dans son récit l'histoire de la naissance du Sauveur; l'évangile commence avec son ministère. Nous parlerons plus loin de son contenu. Dans l'évangile de Luc, le Seigneur nous est présenté comme le Fils de l'homme; nous y trouvons un tableau de la grâce et de l'oeuvre qui se poursuit maintenant. La généalogie y remonte jusqu'à Adam. Les deux premiers chapitres nous révèlent cependant l'état du pieux et faible résidu qui se trouvait parmi les Juifs: tableau exquis de l'opération du Saint Esprit au milieu d'un peuple méchant et corrompu. Ces âmes fidèles se connaissaient bien l'une l'autre: elles attendaient la rédemption d'Israël, et la pieuse Anna qui, dans son âge avancé, venait de voir le Sauveur présenté dans le temple, selon la loi,

annonçait à tous ceux qui l'attendaient, la venue du Messie si longtemps désiré. Dans le reste de cet évangile, Christ est envisagé comme le Fils de l'homme pour les gentils.

On ne trouve point du tout de généalogie dans l'évangile de Jean. La Parole, qui est aussi Dieu, apparaît en chair sur la terre. Il est le Créateur, le Fils de Dieu. Le monde ne le connaît point. Les siens (les Juifs) ne l'ont point reçu, mais ceux qui le reçoivent ont le droit de prendre la place d'enfants de Dieu, étant réellement nés de lui. Christ étant présenté ici comme la manifestation de Dieu, nous le voyons, pour cette raison même, immédiatement rejeté. Cet évangile nous présente sa propre personne, ce qu'il est en lui-même. On le voit, ensuite, mettant dehors ses propres brebis et rassemblant celles d'entre les gentils; il leur donne la vie éternelle et elles ne périront jamais. Puis, à la fin de cet évangile, nous est exposée la venue du Saint Esprit.

Mais occupons-nous maintenant de l'évangile de Marc.

## Chapitre 1

J'ai déjà dit que l'évangile de Marc commence avec le ministère du Sauveur, précédé seulement du témoignage de Jean. Celui-ci prépare le chemin du Seigneur, prêche le baptême de repentance pour la rémission des péchés, et annonce un serviteur de Dieu plus glorieux que lui-même, Celui duquel il n'est pas digne de délier la courroie des souliers et qui baptisera du Saint Esprit. Le baptême de feu n'est pas mentionné ici, parce que le sujet de cet évangile est le service du Seigneur en bénédiction, et non l'exercice de son pouvoir en jugement. Le feu signifie toujours le jugement.

Le Seigneur se soumet au baptême de Jean: fait plein d'importance et de bénédiction pour l'homme. Dans ce baptême, il prend la place de son peuple devant Dieu. Je n'ai pas besoin de dire que le Seigneur n'avait aucun besoin de repentance, mais il veut s'associer à son peuple dans le premier pas que celui-ci fait dans le bien, c'est-à-dire dans le premier pas fait sous l'influence de la Parole. Pour lui, c'était accomplir toute justice. Partout où le péché nous avait amenés, l'amour et l'obéissance l'ont conduit pour notre délivrance. Seulement *ici* il vient avec les siens; dans la *mort*, il a pris notre place, il a porté la malédiction, il a été fait péché.  *Ici*, il prend sa place comme homme parfait, en relation avec Dieu — avec le Père, cette place qu'il a acquise pour nous par la rédemption qui nous introduit auprès de Dieu comme fils.

Les cieux sont ouverts, le Saint Esprit descend sur l'homme, le Père nous reconnaît pour ses enfants. Jésus fut oint et scellé du Saint Esprit, de même que nous le sommes; *Lui*, parce qu'il en était digne personnellement; *nous*, parce qu'il nous en a faits dignes par son oeuvre et par son sang. Pour nous, le ciel est ouvert, le voile est déchiré, et nous crions: «Abba, Père!» Merveilleuse grâce, amour infini! Le Fils de Dieu est devenu un homme, afin que nous devinssions fils de Dieu, ainsi qu'il le dit après sa résurrection: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Dessein de Dieu glorieux et ineffable que celui de nous placer dans la même gloire et la même relation que son propre Fils; dans la gloire à

laquelle il a droit à cause de sa propre perfection comme Fils de Dieu! C'est «afin de montrer dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus». Cela aura son plein accomplissement quand sera arrivé ce que le Seigneur Jésus a dit: «Et la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée... afin que le monde connaisse que tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé». Oh! quel devrait être l'amour des chrétiens pour le Sauveur qui, par ses souffrances jusqu'à la mort, nous a acquis une telle position et l'assurance précieuse d'être avec lui et semblables à lui pendant toute l'éternité!

Il est important aussi de remarquer qu'au baptême du Seigneur, la Trinité est pleinement révélée pour la première fois. Il est parlé du Fils et du Saint Esprit dans l'Ancien Testament, mais ici, où nous avons la position du second homme selon la grâce, la Trinité est pleinement révélée. En même temps, la révélation est claire; les trois personnes apparaissent ensemble: le Fils est révélé comme homme, le Saint Esprit descend comme une colombe, et la voix du Père reconnaît Jésus comme celui en qui il prend son plaisir. Remarquons ici la différence entre la responsabilité de l'homme et le dessein de la grâce. Le dessein de Dieu était arrêté avant la création du monde, mais il l'était dans le dernier Adam, le Seigneur Jésus Christ. Au livre des Proverbes (chapitre 8), nous voyons que Christ, la Sagesse, était avec Dieu, l'objet de ses délices, et que lui-même trouvait son plaisir dans les fils des hommes. Mais avant de révéler ses conseils, ou d'accomplir l'oeuvre qui devait produire tous les effets de cet amour, Dieu créa l'homme responsable, le premier Adam. Mais Adam tomba, et tous les moyens que Dieu employa à l'égard de l'homme, ne firent que mettre au jour sa méchanceté jusqu'à ce que vînt le second homme, Celui dans lequel le bon plaisir de Dieu en l'homme a été manifesté.

Néanmoins l'homme n'a pas voulu le recevoir; Christ restait seul l'objet personnel de la parfaite satisfaction de Dieu, et ainsi, dans sa personne, il a pris une position que nous trouvons révélée dans ce passage, celle de Fils de Dieu, avec les cieux ouverts sur lui, et lui-même scellé du Saint Esprit. Mais il était seul. Sur la croix, il a accompli tout ce qui était nécessaire à l'égard de notre responsabilité; il a fait plus: il a pleinement glorifié Dieu dans son amour, sa majesté et sa vérité, et nous a acquis la participation à sa propre position, comme homme, dans la gloire de Dieu; non pas celle à laquelle il a droit comme propre Fils de Dieu, mais nous lui serons semblables, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. Tel est le dessein de Dieu, qui a été manifesté après que l'oeuvre de Christ eut été accomplie. Quant à son accomplissement en nous sur la terre, nous en avons un exemple dans le passage que nous considérons (comparez 2 Timothée 1: 9; Tite 1: 2, 3).

Mais ce n'est pas tout. Dès que Jésus eut pris sa place comme homme devant Dieu, et qu'il eut été manifesté comme Fils de Dieu dans la nature humaine, il est conduit par la puissance du Saint Esprit dans le désert, et là, entreprend contre le diable cette lutte dans laquelle le premier Adam avait été vaincu. Il était nécessaire qu'il vainquit pour pouvoir nous délivrer. Mais, remarquez aussi que les circonstances sont, pour Jésus, très différentes de celles dans lesquelles se trouvait le premier Adam. Celui-ci était entouré de toutes les bénédictions de Dieu dont il avait la pleine jouissance. Elles étaient pour Adam un témoignage

évident et présent de la faveur de Dieu. Christ, au contraire, était dans le désert avec la conscience que Satan régnait maintenant sur l'homme; et tout ce qui fait le bien-être extérieur de la vie manquait; extérieurement, il n'y avait aucun témoignage de la bonté de Dieu, loin de là.

Marc ne donne pas les détails de la tentation; le fait seul (fait précieux pour nous) que le Seigneur a passé à travers cette épreuve, est rapporté. Il se présentait lui-même selon la volonté de Dieu, conduit par l'Esprit de Dieu pour rencontrer le puissant ennemi des hommes: quelle grâce immense! Il avait montré d'abord notre place devant Dieu, l'ayant prise dans sa propre personne, puis il entre en lutte avec le diable qui nous tenait captifs. Le troisième fait à observer est que les anges sont devenus les serviteurs de ceux qui doivent hériter du salut. Voici donc les témoignages en rapport avec la manifestation de Jésus comme homme dans la chair: notre position comme fils de Dieu, Satan vaincu, les anges nos serviteurs.

Le Sauveur (verset 14), avant pris sa place dans le monde, commence l'exercice de son ministère, mais non pas avant l'emprisonnement de Jean. C'est après que le précurseur eut été jeté en prison, que le Sauveur commence à prêcher l'évangile du royaume. Le témoignage de Jean était très important pour attirer l'attention du peuple sur Jésus, mais il n'aurait pas été convenable qu'il eût rendu témoignage au Seigneur, après que le Seigneur avait commencé à se rendre lui-même témoignage. «Moi, je ne reçois pas témoignage de l'homme», dit le Seigneur en parlant de Jean (Jean 5: 34).

Il rendait témoignage à Jean! Mais pour lui, il était la vérité dans sa propre personne, et ses paroles et ses oeuvres étaient le témoignage de Dieu dans le monde. «Quel miracle fais-tu?» disait le peuple, «nos pères ont mangé la manne dans le désert». Et le Seigneur répond: «Je suis le pain descendu du ciel».

Jésus, dans sa prédication annonçait le royaume, montrait que le temps était accompli, que le royaume de Dieu s'était approché, que le peuple devait se repentir et croire à l'évangile. Il nous faut distinguer entre l'évangile du royaume et l'évangile de notre salut. Christ est le centre des deux; mais il y a une grande différence entre la prédication d'un royaume qui s'approche et celle de l'éternelle rédemption accomplie sur la croix. Il est tout à fait possible que les deux vérités soient annoncées en même temps. Nous voyons, en effet, l'apôtre Paul prêcher le royaume, mais il proclamait certainement aussi une rédemption éternelle accomplie pour nous sur la croix. Christ annonçait d'avance sa mort; il disait que le Fils de l'homme donnerait sa vie en rançon pour plusieurs; mais il ne pouvait pas annoncer, durant sa vie, une rédemption accomplie. Les hommes devaient le recevoir et non le mettre à mort, c'est pourquoi son témoignage concerne le royaume qui était proche.

La venue de ce royaume dans sa puissance publique a été différée, parce que Christ a été rejeté (voyez Apocalypse 11: 17), et ce retard dure tout le temps que Christ, est assis à la droite de

Dieu et jusqu'à ce qu'il se lève du trône de son Père pour venir exercer le jugement. Dieu a dit: «Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour marchepied de tes

pieds» (Psaumes 110). Il est néanmoins vrai que le royaume était déjà venu en mystère, selon le chapitre 13 de Matthieu, et cela continue durant le temps que Jésus est assis à la droite de Dieu. Mais quand le moment fixé de Dieu viendra, le Seigneur se lèvera, établira le royaume, et, avec sa propre puissance, jugera les vivants. Alors la paix et le bonheur seront établis sur la terre. Mais nous qui l'avons reçu, tandis que le monde le rejetait, nous irons à sa rencontre en l'air; nous viendrons avec lui dans sa gloire quand il apparaîtra au monde, et nous régnerons avec lui. Mais, ce qui est bien meilleur encore, nous lui serons semblables et serons toujours avec lui dans les lieux célestes, dans la maison du Père.

Le développement de ces vérités et de ces événements ne se trouve dans la parole de Dieu qu'après l'ascension du Seigneur, après que le fondement nécessaire à l'accomplissement du conseil de Dieu a été posé dans la mort du Sauveur. Ici, il annonce seulement l'approche du royaume, car les hommes auraient dû le recevoir. Comme Jésus enseignait dans toutes les synagogues, il y avait non seulement des personnes qui l'entendaient ou qui croyaient ce qu'il enseignait, mais quelques-unes aussi qui le suivaient. Et il est de la plus grande importance de remarquer ce fait. Plusieurs, dans le temps présent, professent avoir reçu l'évangile, mais combien petit est le nombre de ceux qui suivent le Seigneur dans le sentier de la foi, dans celui de l'humilité et de l'obéissance, qui caractérisaient la marche du Seigneur dans ce monde! Efforçons-nous de le suivre; peut être ne pouvons-nous pas littéralement abandonner tout, comme le firent les premiers disciples, mais nous pouvons marcher dans le même esprit qu'eux, et apprécier Christ comme le tout de nos âmes, de sorte que toutes les autres choses ne soient estimées que comme des ordures afin de gagner Christ dans la gloire. Le Seigneur appelle ici des hommes à devenir pêcheurs d'hommes; nous aussi, cherchons des âmes, afin qu'elles soient rendues capables de jouir du bonheur glorieux et ineffable que donne le Saint Esprit. Nous ne serons peut-être pas des apôtres, mais celui qui est rempli de Christ rendra témoignage à Christ: de l'abondance du coeur la bouche parle. Des fleuves d'eau vive couleront de celui qui s'abreuve de Christ.

L'évangile de Marc ne présente pas la personne d'Emmanuel et la grâce de sa mission, comme le fait Matthieu, mais retrace rapidement son ministère dans son application aux hommes. Le ministère est bien le même, mais le développement en est différent. Sa parole et ses oeuvres témoignent également de l'autorité avec laquelle il enseigne le peuple. Tandis qu'il parle, l'auditoire de la synagogue est étonné, car ses discours n'étaient pas comme ceux des scribes qui insistaient sur des opinions. Il annonçait la vérité comme quelqu'un qui la connaît et peut la présenter dans ses fondements mêmes. Les esprits malins eux-mêmes étaient effrayés de sa présence et le conjuraient de ne pas les détruire. Ils étaient forcés néanmoins de laisser les misérables qu'ils retenaient comme une proie sous leur puissance, de sorte que le peuple disait: «Qu'est ceci? Qu'est cette doctrine?» Témoignage était rendu que Dieu était intervenu pour délivrer l'homme et pour lui communiquer la vérité dans sa perfection. La grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ.

Sa renommée se répand dans toute la Galilée. Laisant la synagogue, il entre dans la maison de Simon et d'André. L'apôtre Pierre était marié et sa belle-mère était malade de la

fièvre. Le Seigneur la prend par la main, la fièvre disparaît, et la femme, parfaitement guérie, commence à les servir. Dès que le sabbat est passé, toute la ville se rassemble à la porte de la maison; le Seigneur guérit les malades et chasse les démons: ceux-ci le reconnaissent, bien que les hommes ne l'aient pas fait. Mais il reste toujours le Serviteur de Dieu, et avant le lever du soleil il se retire dans un lieu solitaire afin d'y prier. Pierre le suit et, l'avant trouvé, lui dit: «Tous te cherchent»; mais Jésus, toujours serviteur, ne cherche pas les multitudes et la renommée pour lui-même; il va ailleurs prêcher et affranchir du joug de Satan.

Il est important de remarquer que les miracles du Seigneur ne sont pas seulement un signe et une preuve de puissance, mais de la bonté agissant en puissance divine. C'est là ce qui donne leur vrai caractère divin aux miracles de Jésus. Toutes ses oeuvres étaient le fruit de l'amour, et rendaient témoignage au Dieu d'amour sur la terre. Il y a à cela une seule exception apparente, qui, après tout, est une preuve de la vérité que nous faisons remarquer. Cette exception est la malédiction prononcée sur le figuier; mais le figuier était une figure du peuple d'Israël et, l'on peut dire, de la nature de l'homme sous la culture de Dieu; il n'y avait point de fruits produits, mais des feuilles seulement, c'est-à-dire l'hypocrisie. C'est pourquoi il est jugé et condamné, et ne portera plus jamais de fruit. Le jardinier avait creusé autour et y avait mis du fumier, mais tout avait été vain, et il fut abandonné de Dieu. L'homme doit naître de nouveau; il doit être créé de nouveau en Jésus Christ.

Nous avons dans ce qui suit une preuve touchante de l'amour manifesté dans les oeuvres du Seigneur Jésus. Un lépreux vient à lui bien persuadé de sa puissance, ayant vu ses miracles, ou ayant entendu parler de ses oeuvres puissantes; mais il n'avait pas la certitude de trouver en lui la volonté de le guérir. Le lépreux dit à Jésus: «Si tu veux, tu peux». Le Seigneur, non content de vouloir et de faire, touche le lépreux. Or la lèpre — terrible maladie! était une figure du péché; celui qui en était atteint, était exclu du camp comme impur, et si quelqu'un l'avait touché, il était aussi exclu, parce que ce contact l'avait souillé. Nul remède ne pouvait guérir le lépreux, Jéhovah seul en avait le pouvoir; puis, lorsqu'il avait été guéri par Jéhovah, le sacrificateur le déclarait pur, et il pouvait, après certaines cérémonies, participer de nouveau au culte divin. Ici, le Seigneur s'avance avec la puissance et l'amour de Dieu. «Je veux, sois net», dit-il. Le bon vouloir et la puissance de Dieu étaient là et s'exercent en faveur de ce pauvre homme excommunié. Mais il y a quelque chose de plus — Jésus touche le malade. Dieu est présent, Jésus ne peut être souillé, mais il est venu assez près de l'homme impur pour pouvoir le toucher — vrai Homme parmi les hommes, Dieu manifesté en chair. Dieu, mais Dieu dans un homme, l'amour même, la puissance qui peut accomplir tout ce qui est nécessaire pour délivrer l'homme de l'effet de la puissance de Satan. Une pureté que rien ne peut souiller se trouve sur la terre, mais l'amour en même temps; c'est Dieu même qui est là, mais l'Homme aussi, agissant pour la bénédiction de l'homme. Le lépreux est guéri aussitôt, la lèpre a disparu.

Mais, bien que Dieu soit manifesté dans son oeuvre de puissance et d'amour, il ne quitte pas la position de serviteur, maintenant qu'il l'a prise. Il renvoie l'homme guéri, disant: «Prends garde de ne rien dire à personne; mais va, montre-toi au sacrificateur, et offre pour ta purification ce que Moïse a ordonné». Nous pouvons encore remarquer une autre

circonstance dans cette histoire: c'est la compassion dont le Seigneur fut ému quand il vit le lépreux. Dieu, dans son amour, est l'Homme touché de pitié en son cœur à cause du misérable état où il trouve l'homme: c'est ce que nous voyons souvent dans les évangiles. Le lépreux nettoyé de sa lèpre répand partout autour de lui la renommée de Jésus, de sorte que le témoignage de la puissance de Dieu, présente au milieu de son peuple, se fait sentir et est rendu manifeste aux esprits des hommes. Jésus ne cherchait pas la gloire de la part des hommes; il était venu pour accomplir la volonté de Dieu et l'oeuvre que Dieu lui avait donnée à faire. Suivi et entouré de tous, il ne peut entrer dans la ville où la foule étonnée se serait assemblée autour de lui.

## Chapitre 2

Après quelques jours, quand la curiosité s'est un peu calmée, le Seigneur rentre dans la ville. Le bruit se répand aussitôt qu'il est dans la maison, et une si grande quantité de personnes s'y rassemblent qu'il n'y avait plus de place pour les contenir, même dans l'espace devant la porte. Jésus leur annonce la parole, car ce service était toujours son premier objet. Il était la Parole, il était la Vérité, il était lui-même ce que sa parole annonçait et ce dont l'homme avait besoin. Sa parole aussi était confirmée par ses oeuvres, et le peuple savait qu'il possédait le pouvoir capable de les délivrer de tout mal.

On lui amène un paralytique porté par quatre personnes; mais ne pouvant le faire arriver jusqu'à Jésus, empêchés qu'ils étaient par la foule, ils découvrent le toit, — chose aisée à faire en Orient, — et descendent le paralytique à la place où Jésus se trouvait. C'était une preuve évidente de leur foi; il y avait là un profond sentiment de leur besoin, et, en même temps, la confiance en Jésus, en son amour, en sa puissance. Sans un ardent désir d'être guéri, sans une pleine confiance en la puissance et l'amour de Jésus, ils auraient été découragés par la difficulté de percer la foule et s'en seraient retournés, disant peut-être: «Nous reviendrons; une autre fois nous arriverons jusqu'à lui». Mais il n'y a point de difficultés pour la foi; ses principes sont ceux-ci: le besoin de trouver un Sauveur, le sentiment de notre misère, et celui que Jésus seul peut nous guérir, que son amour est assez grand pour regarder vers nous dans notre misérable condition. C'est l'action de l'Esprit qui nous révèle Jésus; il produit en nous un tel sentiment de notre misère, que nous sommes forcés de chercher le Seigneur, et les difficultés ne nous rebutent point, parce que nous savons que Jésus seul peut nous guérir, que son amour est suffisant; non point, il est vrai, que nous soyons déjà sûrs d'être guéris, mais il y a assez pour nous attirer vers lui dans l'assurance qu'il le fera. Et si nous sommes déjà venus à lui, la foi produit toujours le besoin dans l'âme et l'assurance que le Sauveur répondra à notre besoin. Christ ne manque jamais d'y répondre; il peut permettre que des difficultés surgissent afin d'éprouver notre foi, mais la foi qui persévère trouve toujours la réponse, et ce qui produit cette persévérance est le sentiment de notre besoin, si nous connaissons la pleine suffisance du Seigneur. La source de tout est l'opération du Saint Esprit dans notre coeur.

Le Seigneur prend occasion du triste état du paralytique pour faire ressortir la vraie racine de tous les maux — le péché. Christ était venu, parce que le péché était dans le monde, et

dans quel but sinon afin que ce péché pût être pardonné? Il est vrai que, Dieu étant juste, il fallait qu'une parfaite expiation fût faite pour que les péchés pussent être pardonnés. Mais Jéhovah, qui connaît toutes choses, pouvait administrer le pardon par le moyen du Fils de l'homme, de la manière dont il fait maintenant participer tous les croyants à un parfait pardon par le moyen de l'évangile. Quant à son gouvernement aussi, il pouvait pardonner ou laisser sous les effets de son châtiment, et les individus et la nation entière. Or Celui qui était là avait le droit et le pouvoir de pardonner les péchés sur la terre, et il en donne la preuve. Dans le Psaume 103, il est célébré comme Celui qui pardonne à Israël toutes ses iniquités et qui guérit toutes ses infirmités.

Le grand besoin d'Israël coupable était ce pardon: Christ le proclame. En rapport avec le gouvernement même de Dieu, Israël, sans le pardon de Dieu, ne pouvait être rétabli, comme peuple, dans la bénédiction. «Tes péchés te sont pardonnés», dit le Seigneur. Les scribes crient au blasphème. Mais Dieu, le Jéhovah du Psaume 103, était là présent dans la personne du Fils de l'homme; et il donne la preuve que le droit de pardonner les péchés lui appartenait, en accomplissant ce qui est dit dans ce Psaume: «C'est lui qui guérit toutes tes infirmités». «Mais afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés, il dit au paralytique: Je te dis: lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison». Le malade guéri se lève, prend son lit et s'en va. Le pardon et la puissance de guérir étaient venus sur la terre dans la personne du Fils de l'homme, de Celui qui, ayant la puissance et les droits divins, était descendu ici-bas dans l'humiliation pour apporter l'amour et la puissance de Dieu à l'homme pécheur, aux misères fatales de l'âme, et le démontrant en délivrant le corps des souffrances que le péché avait introduites.

Dieu était présent en amour. Le pouvoir de guérir était là, mais l'importante vérité, c'est que le pardon des péchés se trouvait sur la terre. C'est la première grande vérité de l'évangile. Ce qui est annoncé par Christ dans notre chapitre, est maintenant proclamé dans l'évangile qui présente le moyen de réconcilier la justice de Dieu avec le pardon gratuit, le pardon des péchés complet et permanent, manifesté clairement devant les hommes dans les paroles du Seigneur. La rémission des péchés est annoncée, fondée sur l'oeuvre du Sauveur. Mais si tel est l'esprit de l'évangile, si telle est l'oeuvre de Jésus, il doit venir appeler les pécheurs, il doit se faire leur ami, afin qu'ils aient confiance et croient dans cette grâce, et afin que le monde connaisse le vrai caractère du Sauveur.

Ce qui suit, dans notre histoire, nous fait comprendre clairement la mission et le ministère de Jésus. Il appelle Matthieu qui était assis au bureau de recette. Les Juifs haïssaient ces impôts, non seulement parce qu'ils devaient les payer contre leur volonté, mais bien plus encore, parce que c'était la preuve de leur assujettissement aux gentils. Ils avaient perdu leur privilège de peuple libre comme peuple de Dieu, et quand quelqu'un de leurs concitoyens acceptait une place de collecteur des impôts, sous l'autorité des chevaliers romains, ils en ressentaient une grande irritation, et cet homme devenait un objet de haine comme perfide et traître à la nation et à la religion. Ainsi, ces publicains étaient méprisés et détestés.



Or Matthieu invite le Seigneur à manger chez lui, et beaucoup de publicains se trouvent à table avec Jésus et ses disciples. Alors les scribes et les pharisiens soulèvent cette question: Comment est-il possible qu'un docteur juste puisse être assis et manger avec des hommes impurs et des pécheurs? Jésus les entend et leur répond avec une sagesse divine. La simplicité de sa réponse est égale à sa force: «Ceux qui sont en bonne santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal; je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs». Ici, c'est la grâce qui est en activité; l'oeuvre de Jésus présente avec la loi un contraste parfait. La loi demandait de l'homme une justice humaine; Christ et l'évangile annoncent la divine grâce qui règne par la justice et qui révèle la justice de Dieu. Ici, nous avons la grâce; quant à la justice divine, elle devait être pleinement révélée, quand Christ aurait accompli son oeuvre sur la croix, vérité aussi importante que précieuse!

Christ, le Sauveur, est venu pour chercher les pécheurs et non les justes; en supposant même qu'il y en eût de tels, il n'y aurait aucun besoin de les chercher, mais, dans sa souveraine grâce et sa parfaite bonté, il est venu pour chercher les pécheurs; il ne les renvoie pas, mais il les cherche, et il peut être assis et manger avec eux tout en étant lui-même parfaitement saint. C'est la manifestation de l'amour de Dieu en amour au milieu des pécheurs, afin de gagner le coeur des hommes, afin d'y produire la confiance envers Dieu, de lier toutes les facultés de l'âme à la puissance d'un objet parfait, et de la former selon l'image de ce qui la conduit et qu'elle contemple. Le bien était venu au milieu du mal, et s'était approché de la misère dans laquelle gisait l'homme déchu et, pour lui inspirer la confiance, cette bonté divine ne repoussait pas le pécheur à cause de ses péchés, mais l'invitait à venir.

La ruine de l'homme commença lorsqu'il perdit sa confiance en Dieu. Le diable avait réussi à persuader à Eve que, si Dieu n'avait pas permis à l'homme de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, c'est qu'il savait qu'en le faisant, l'homme serait comme Dieu, connaissant le bien et le mal; que c'était par jalousie que Dieu lui avait défendu d'y toucher, et que si Dieu ne veut pas que nous soyons heureux, nous devons nous rendre heureux nous-mêmes. C'est là ce qu'Eve chercha, et c'est ce que cherchent tous ceux qui font leur propre volonté. Ainsi l'homme tomba et se trouve maintenant dans toute la misère qu'amène le péché, attendant le jugement de Dieu sur le péché. Mais avant d'exécuter le jugement, Dieu est venu en amour comme Sauveur, afin de montrer que son amour est plus grand que le péché, et que le pire des pécheurs peut avoir confiance en cet amour qui cherche les pécheurs et s'adapte à leurs besoins, qui ne demande point la justice de la part de l'homme, mais qui lui apporte le salut et la grâce, pour le présenter finalement à Dieu comme sa justice par l'oeuvre de Christ. Il vient en amour vers les hommes pécheurs pour les réconcilier avec lui-même. Au lieu de les punir pour leurs péchés, il prend occasion de manifester l'immensité de son amour en venant à ceux qui gisaient dans le péché, et en s'offrant lui-même en sacrifice pour ôter le péché.

Dans sa vie, Christ présente cet amour de Dieu; il est Dieu lui-même manifesté en amour aux hommes; dans sa mort, il est un homme devant Dieu, fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui, et que le Dieu juste, le Dieu d'amour, ne se souvint plus

jamais de nos péchés. Dans l'histoire qui est sous nos yeux, il manifeste l'amour de Dieu envers l'homme. La loi était la règle parfaite de ce que l'homme devait être comme enfant d'Adam; elle exigeait que l'homme fût tel et prononçait la malédiction sur l'homme qui n'accomplirait pas ce qu'elle demandait. Elle mettait la sanction de Dieu sur ce qui convenait aux relations dans lesquelles l'homme se trouvait et lui donnait une règle parfaite pour se conduire dans ces relations; règle aisément oubliée ou violée dans l'état de chute de l'homme. Elle ne donnait ni la vie, ni la force, ni non plus aucun objet pour attirer et gouverner le coeur; elle établissait seulement la relation de l'homme avec Dieu et avec son prochain, et maudissait tous ceux qui n'observaient pas ce qu'elle prescrivait, c'est-à-dire tous ceux qui étaient sous son autorité.

La chair ne se soumet pas et ne peut se soumettre à la loi de Dieu; ainsi, tout en établissant l'autorité de la loi et la malédiction même, puisque Christ, le Sauveur, a porté celle-ci, la grâce doit nécessairement apporter un entier changement dans les voies de Dieu. Le pardon n'est pas la même chose que la malédiction, acquitter une dette est tout autre chose que d'en exiger le paiement. Il est tout à fait juste de demander celui-ci, mais si le débiteur n'a pas de quoi payer, il est mis en prison, tandis que s'il paie, il est mis en liberté. Christ a fait plus: non seulement il a payé la dette, mais il a acquis la gloire pour ceux qui croient. Non seulement il libère le débiteur, mais il lui donne une fortune immense en la présence de Dieu.

Le changement est donc complet et parfait, et les paroles du Seigneur nous le montrent (versets 18-22). Les disciples de Jean et les pharisiens jeûnaient, et le Seigneur donne les raisons pour lesquelles ses disciples ne pouvaient pas le faire. L'Epoux était là, ce n'était donc pas le temps de jeûner, mais les jours allaient venir où l'Epoux leur serait ôté; alors ils jeûneraient. La joie de sa présence se changerait en douleur lorsqu'il serait absent, par le besoin que cette absence créerait dans le coeur. Il y avait une autre raison. Il était impossible de faire un mélange des deux systèmes; le vin nouveau, c'est-à-dire la vérité et la puissance spirituelle du christianisme, ne pouvait pas être mis dans les vieux vaisseaux, dans les vieilles institutions et les cérémonies du judaïsme. Si on le faisait, le vin nouveau ferait rompre les vaisseaux et tout serait gâté; le vin serait perdu et les vaisseaux rompus. De même, un morceau de drap neuf ne convient pas pour raccommo-der un vieux vêtement; la pièce emporte une partie du vêtement et la déchirure n'en devient que plus grande. Ainsi, il n'est pas possible de rattacher la puissance spirituelle du christianisme aux cérémonies extérieures que la nature humaine aime, parce qu'elle peut en faire une religion sans vie nouvelle et sans que la conscience soit touchée. L'homme inconverti peut ainsi, s'il le désire, faire autant de bien qu'un homme converti. Non, le vin nouveau doit être mis dans des vaisseaux neufs; il est important de se le rappeler. La dispensation était changée; un nouvel ordre de choses était introduit, tout était différent. La nature des choses n'était pas du tout la même dans les deux systèmes — ils ne pouvaient exister en même temps. Les cérémonies charnelles et la puissance du Saint Esprit ne pourront jamais aller ensemble. Que les chrétiens y pensent! Le christianisme a essayé de s'embellir par ces cérémonies, et souvent même avec des formes païennes, et qu'en est-il résulté? Il s'est adapté au monde dont ces formes étaient les

rudiments, et est devenu réellement païen, de sorte qu'à peine peut-on trouver sa vraie spiritualité.

Il y avait une institution établie de Dieu, signe de son alliance avec Israël, — le sabbat, — signe aussi du repos de Dieu dans la première création. Or, en Israël, l'homme était mis à l'épreuve, afin d'essayer si, avec une règle parfaite et les moyens donnés par la loi (Dieu, lui-même, étant présent dans le tabernacle ou dans le temple), il pouvait servir Dieu et accomplir la justice comme enfant d'Adam dans la chair. Le sabbat n'était pas «un septième jour», mais «le septième jour», auquel, après que tout fut achevé, Dieu cessa de créer et se reposa. La question était: l'homme peut-il partager le repos de Dieu? La réponse est qu'il a péché et ainsi ne peut avoir aucune part dans ce repos. Sous la loi, il fut de nouveau mis à l'épreuve, et il érigea le veau d'or avant même que Moïse fût descendu de la montagne. Dieu alors usa de patience envers le peuple jusqu'à ce que celui-ci eût rejeté Christ. Mais il était ainsi devenu évident qu'une alliance entre Dieu et l'homme selon la chair était impossible; l'homme ne pouvait donc, sur ce pied, jouir du repos de Dieu. Mais il y avait plus encore; le sabbat de la première création était pour l'homme, et Celui qui jouissait de tous les droits de l'homme, selon les conseils de Dieu, était seigneur du sabbat: voici comment ces deux principes sont développés.

Premièrement, lorsque David, l'oint de l'Eternel, eut été rejeté, tout devint commun et profane; de même, lorsque Christ, dont la venue constituait la dernière pierre de touche, pour éprouver l'homme dans la chair, eut été rejeté, il n'y eut plus rien de saint pour l'homme; le sceau de la première alliance avait perdu toute sa signification. En second lieu, lorsque Christ renonce, pour un temps, à sa position en Israël comme Messie, il devient le Fils de l'homme. (C'est ce que l'on voit souvent dans les évangiles, Luc 9: 21, 22, etc.). Ainsi il est le seigneur du sabbat qui fut fait pour l'homme; ainsi le signe de l'ancienne alliance disparaît par le péché de l'homme et le fait qu'il a rejeté Christ.

La résurrection de Christ est le commencement de la nouvelle création, le fondement de la nouvelle alliance basée sur son sang. C'est le signe du repos de Dieu pour nous. Satisfait, glorifié par la mort de Jésus, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et a trouvé en lui un lieu de repos pour son amour et pour sa justice, et nous, les objets de cet amour, nous sommes faits la justice de Dieu en Christ.

Ainsi, le premier jour de la semaine, le jour du Seigneur, celui de la résurrection, est un très précieux don de la part de Dieu, et le vrai chrétien en jouit de tout son coeur. S'il est fidèle, il se trouve dans l'Esprit pour jouir de Dieu, heureux d'être libre du travail matériel pour adorer Dieu comme son Père, et de jouir de la communion du Seigneur. C'est toujours un mauvais signe, lorsqu'un chrétien parle de sa liberté et en fait usage pour négliger le Seigneur, afin de se livrer aux travaux matériels du monde. Quelque libre qu'un chrétien soit, il n'est affranchi du monde et de la loi que pour servir le Seigneur. Que de bien ne peut-il pas faire le jour du Seigneur! Et c'est là un troisième principe que nous trouvons dans le chapitre suivant.

## Chapitre 3

La grâce était venue (Jean 1: 17), Dieu lui-même était présent en grâce, et cette grâce était libre de faire le bien le jour du sabbat. Le vrai repos du Seigneur est l'exercice de l'amour au milieu du mal. Les pharisiens trouvaient que ce n'était rien de faire du mal, pourvu que leurs traditions fussent observées. Dieu garde sa liberté de faire le bien, et c'est pourquoi le Seigneur guérit l'homme qui avait une main sèche, appelant ainsi, d'une manière formelle, l'attention des Juifs sur ce grand principe.

Les pharisiens se consultent avec les hérodiens (qui étaient leurs ennemis) afin de trouver un moyen de faire mourir Jésus, et le Seigneur se retire. Ainsi la dispensation de la loi est mise de côté par le christianisme qui ne peut être introduit sous les formes juives, et, en même temps, les droits de l'amour divin, c'est-à-dire de Dieu lui-même, sont maintenus. Le vrai caractère du service du Seigneur se trouve ainsi mis en évidence.

Mais ici cesse le déploiement direct de ce ministère du Seigneur. Ce qui va suivre consiste en paraboles et en faits qui le développent et montrent clairement dans quels rapports le Seigneur se trouve avec les Juifs. Il se retire loin de la haine des chefs du peuple pour poursuivre son service d'amour.

Une grande multitude, venue de toutes les parties du pays, le suit, ayant entendu parler des choses merveilleuses qu'il faisait, et en cela nous avons un tableau vivant des effets de son ministère. Le Seigneur se trouve obligé d'avoir à sa disposition une petite nacelle sur le lac, si grande était la foule qui le pressait, car tous ceux qui étaient malades voulaient le toucher pour être guéris. Les malins esprits aussi, quand ils le voyaient, tombaient à ses pieds, disant: «Tu es le Fils de Dieu». Remarquez ici ce que nous trouvons souvent dans les évangiles; c'est que les malins esprits possédaient si complètement les personnes, que les actes de celles-ci sont attribués aux esprits, et que les démoniaques disent ce que les esprits les poussent à proférer, comme s'ils le faisaient d'eux-mêmes. L'âme et le corps étaient si entièrement possédés par l'esprit malin, que la personne possédée regardait comme étant ses propres pensées ce qui lui était inspiré par cet esprit. La possession était complète. «Es-tu venu pour nous tourmenter avant le temps?... Je te connais, tu es le Saint de Dieu»; voilà ce que disaient souvent les malins esprits. Mais le Seigneur ne voulait pas recevoir le témoignage des démons, ni leur permettre de le faire connaître.

Le Seigneur monte sur une montagne, afin d'être pour un peu de temps seul, loin de la foule; il appelle à lui ceux qu'il voulait et ils viennent. Dans l'évangile de Luc, nous lisons qu'il passa toute la nuit en prières avant de nommer les apôtres. Luc présente davantage le Seigneur sous son côté humain, ce qui est très important à sa place. Jésus priait quand les cieux lui furent ouverts; il priait quand il fut transfiguré; et lorsqu'il était dans l'angoisse du combat en Gethsémané, il priait plus instamment. Dans l'évangile de Marc, nous avons plutôt la suite de son ministère; il s'associe d'autres serviteurs pour continuer et étendre son oeuvre. Ils devaient être avec lui, et ensuite ils sont envoyés pour prêcher l'évangile avec puissance, guérir les malades et chasser les démons. Remarquez que non seulement Christ faisait des

miracles, mais qu'il pouvait donner à d'autres le pouvoir d'en accomplir. Les apôtres, plus tard, pouvaient imposer les mains à un homme, afin qu'il reçut le Saint Esprit, mais ils ne pouvaient donner à d'autres la puissance d'accomplir des miracles et de chasser les démons. Cela est beaucoup plus que de faire des miracles; c'est la puissance et l'autorité de Dieu. Le Seigneur donne aussi des noms à quelques-uns de ses disciples — c'est une marque d'autorité suprême — et il le fait selon la connaissance qu'il avait de leur caractère, avant même d'en avoir fait l'expérience.

Nous voyons, en même temps, de quelle manière était reçu le témoignage du Seigneur. Ses proches le croient hors de sens, et les chefs du peuple attribuent ses oeuvres merveilleuses à la puissance de Satan. Oh! quel monde que celui où nous vivons! Dans l'activité de la bonté divine, l'homme ne voit autre chose que folie et oeuvre du diable. Mais assurément Satan ne peut chasser Satan; c'est là ce qui serait une folie réelle. Si les biens d'un homme fort lui sont enlevés, il est clair que c'est parce qu'un plus fort que lui l'a réduit à l'impuissance. Dieu en soit loué! Mais ce péché — le blasphème contre le Saint Esprit — ne peut être pardonné. Aussi longtemps qu'ils disaient: «Nous ne croyons pas; cet homme ne garde pas le sabbat; il nous trompe», bien que ce fût très mal, cependant cela pouvait être pardonné; mais les scribes reconnaissaient en Jésus l'exercice d'une puissance plus grande que celle des démons, et, au lieu d'y voir le doigt de Dieu, ils l'attribuaient au prince des démons — ils appelaient l'Esprit Saint un démon. C'était la fin de toute espérance pour Israël, quant à sa responsabilité. La grâce pouvait pardonner à la nation, et c'est ce qui aura lieu lorsque le Seigneur reviendra en gloire, mais maintenant l'histoire d'Israël, comme peuple responsable, a pris fin.

C'est pour cette raison que le Seigneur renonce à toute relation selon la chair avec le peuple. Sa mère et ses frères viennent pour le voir, mais le Seigneur ne veut pas les reconnaître. Il introduit la parole pour former de nouveaux liens avec les âmes, mais tout lien avec Israël est rompu. Sa mère n'a pas de droit sur lui; il refuse de répondre à son appel: «Qui est ma mère, ou qui sont mes frères?» dit-il, et regardant autour de lui ceux qui l'entouraient, il ajoute: «Voici ma mère et mes frères: car quiconque fera la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma soeur, et ma mère». Ici se trouve formulée l'interruption des rapports du Seigneur avec le peuple comme tel. La patience du Seigneur continua à déployer la bonté de Dieu jusqu'à la dernière Pâque; mais tout était réellement fini pour le peuple; sa condamnation ne pouvait manquer d'être prononcée; le Seigneur ne chercha pas plus longtemps du fruit dans sa vigne.

## Chapitre 4

Assis dans une nacelle, près du bord de la mer, le Seigneur présente la parabole du Semeur qui sort pour semer ce qui, reçu dans le coeur, portera, par grâce, le fruit que Dieu demande. Il n'avait pas été trouvé de fruit dans la vigne, lorsque l'homme, tel qu'il était dans la chair, avait été éprouvé, sous l'ancienne alliance, la loi étant écrite sur des tables de pierre. C'est pour cela que le Seigneur maudit le figuier qui ne portait que des feuilles et point de

fruit. Le jardinier l'avait déchaussé et y avait mis du fumier; le Seigneur avait fait tout ce qu'il était possible de faire, mais en vain; c'est pourquoi l'arbre devait être coupé. Vérité solennelle! La grâce s'élève au-dessus du péché, mais en lui-même l'homme est perdu quant à sa responsabilité. Le Seigneur commence à enseigner le peuple par des paraboles, disant: «Un semeur sortit pour semer». Comme nous l'avons dit, il ne cherche plus du fruit en l'homme sur la terre, ni chez son peuple, mais il sème ce qui portera du fruit.

Pendant que le semeur jette la semence, quelques grains tombent sur le chemin, quelques-uns dans un terrain pierreux, d'autres parmi des épines, et enfin d'autres dans une bonne terre. Il n'est pas question ici de doctrine, mais des faits qui résultent de ce que la parole du royaume est semée et qui se présentent d'eux-mêmes. Il est question de faits extérieurs. Trois parties de la semence ne portent pas de fruit. Quand la Parole est semée dans le coeur, dans le premier exemple, elle reste à la surface du sol, elle ne pénètre pas dans le coeur; le diable alors l'enlève et il n'y a point de fruit qui soit porté. Dans le second exemple, la Parole est reçue avec joie; les auditeurs sont contents d'entendre le doux son de la grâce, qui annonce le pardon et le royaume; mais quand la Parole apporte avec elle l'affliction ou la persécution, ils l'abandonnent. L'auditeur l'avait reçue avec joie; il l'abandonne quand l'affliction survient; c'est que la conscience n'a pas été amenée en la présence de Dieu; elle ne s'est pas sentie troublée devant lui. C'est dans la conscience que la parole de Dieu jette ses racines, parce qu'elle révèle la présence de Dieu et qu'ainsi la conscience est éveillée. Dieu lui-même est révélé au coeur qui se trouve en sa présence avec le sentiment d'y être. Le jugement de soi-même s'ensuit, les ténèbres se dissipent, et la lumière de Dieu luit dans le coeur. Lorsque la conscience a été ainsi exercée, l'évangile apporte la joie, car il donne la réponse de Dieu aux besoins de l'âme. Quels que soient l'amour et la grâce de Dieu, lorsqu'ils sont révélés, ils ne produisent pas d'abord la joie, parce que la conscience est atteinte; la lumière pénètre dans l'âme, parce que Dieu est lumière.

L'amour — car Dieu est amour — inspire la confiance, le coeur est attiré, et s'abandonne, comme il arriva à la femme pécheresse qui arrosait de ses larmes les pieds du Seigneur; mais la conscience, n'étant pas purifiée, n'éprouve point de joie. Si la seule proclamation du pardon produit de la joie, il est à craindre que la conscience n'ait pas été réveillée. L'intelligence — peut-être les sentiments naturels d'affection — a compris la merveilleuse histoire de l'amour et du pardon rapportée dans l'évangile, mais l'oeuvre n'est qu'à la surface et disparaît.

Une troisième partie de la semence tombe parmi les épines, et les épines en croissant l'étouffent, et elle ne porte aucun fruit. Enfin, ce qui tombe dans une bonne terre porte du fruit en différentes proportions. L'objet de ce discours n'est pas de montrer comment la chose a lieu; il est question seulement de l'effet produit. Sans doute, c'est la grâce qui a agi, mais le fait seul est rapporté. Dans ce dernier cas, nous voyons l'activité de la grâce dans le coeur, en ce que la semence croît et porte du fruit, et continue de croître.

Celui qui a vraiment reçu la Parole dans le coeur est propre à la communiquer à d'autres. Il peut n'être pas doué pour la prédication, mais il aime la vérité, il aime les âmes, il a à coeur la gloire du Sauveur, et la lumière qui a été allumée en lui doit éclairer tout ce qui l'entoure.

Lui aussi sème selon son pouvoir, et il est responsable de le faire. Tout sera manifesté, fidélité et infidélité, par rapport à cela, comme en toute autre chose. Dieu envoie la lumière dans le coeur, afin qu'elle soit communiquée à d'autres, et non afin qu'on la cache. Nous recevrons davantage, si nous sommes fidèles à communiquer ce que nous possédons, et, s'il y a de l'amour en nous, nous ne manquerons pas de le faire. La vérité et l'amour sont venus par Christ, et à moins que le coeur ne soit rempli de Christ, la vérité ne sera pas manifestée; si on a le coeur rempli de soi-même ou d'autres choses, Christ ne peut être manifesté. Si Christ — amour et vérité — est dans le coeur, la vérité brillera au dehors pour la bénédiction d'autres, et nous-mêmes nous serons bénis, et il nous sera donné davantage. Il y aura dans l'âme de la liberté et de la joie. Mais à l'homme qui ne fait pas profiter les autres de la lumière qu'il a, ce qu'il possède déjà lui sera ôté.

Nous voyons encore ici que le ministère du Seigneur parmi les Juifs a pris fin. «A vous il est donné», dit-il à ses disciples, «de connaître le mystère du royaume de Dieu; mais pour ceux qui sont dehors, toutes choses se traitent par des paraboles, afin qu'en voyant, ils voient, et n'aperçoivent point, et qu'en entendant, ils entendent, et ne comprennent point: de peur qu'ils ne se convertissent, et que leurs péchés ne leur soient pardonnés». Ils sont sous le jugement de Dieu. Le Seigneur ne veut pas dire qu'une âme, individuellement, ne puisse pas croire en lui, et ainsi être pardonnée; mais que la nation, ayant rejeté le témoignage de Jésus, était maintenant abandonnée de Dieu, laissée dehors et exposée à son jugement. Il reprend ses disciples de ce qu'ils ne comprenaient pas cette parabole, mais, dans sa grâce, il la leur explique.

Après cette explication et les divers avertissements dont nous avons parlé, le Seigneur prononce une autre parabole qui présente ses voies d'une manière très claire. Le royaume est semblable à un homme qui a jeté la semence en terre, puis il se lève et dort de jour et de nuit, et laisse croître la semence sans s'en inquiéter. La terre, d'elle-même, produit du fruit, d'abord l'herbe, ensuite l'épi, et enfin le plein froment dans l'épi. Maintenant, quand le fruit est mûr, on y met aussitôt la faucille, parce que la moisson est arrivée, Ainsi le Seigneur travaillait personnellement, semant la parole de Dieu sur la terre, et, à la fin, il reviendra et agira en personne, quand sera venu le temps du jugement pour ce monde; mais, maintenant, dans l'intervalle, il reste assis à la droite de Dieu, comme s'il ne s'occupait pas de son champ, quoiqu'en secret, il agisse par sa grâce et produise toute chose. Mais cela n'est pas manifeste. Sans être vu, il travaille pour faire croître la semence d'une manière divine, par sa grâce, tandis qu'en apparence, il laisse l'évangile croître sans avoir rien à faire avec lui jusqu'à la moisson. Alors il apparaîtra et agira lui-même ouvertement.

Il enseigne de nouveau le peuple par une autre parabole. Nous ne trouvons pas ici, comme dans le chapitre 13 de Matthieu, l'histoire complète du royaume, mais seulement ses grands principes et l'oeuvre du Seigneur, en contraste avec sa manifestation et l'établissement du royaume par sa propre présence. Il croît durant son absence, nul ne sait comment, au moins pour ce qui regarde la connaissance humaine. Le royaume donc est semblable à un grain de semence de moutarde, la plus petite de toutes les semences; mais une fois semé, il

croît et devient une grande plante, même un arbre assez grand pour abriter, dans ses branches, les oiseaux du ciel. Ainsi, la chrétienté, une petite semence, à l'origine, — un homme méprisé par le monde, — est devenue une grande puissance sur la terre, et étend ses rameaux de tous côtés. Ici, l'évangéliste répète que le Seigneur parlait aux foules en paraboles, qu'il ne s'adressait pas à elles d'une autre manière, mais qu'il expliquait ensuite tout à ses disciples, lorsqu'il était seul avec eux.

Dans ce qui suit, je pense que nous avons un tableau du départ de Jésus et de sa puissance; la sécurité qui entourait les siens, même quand il semblait oublier leurs difficultés, et ensuite la relation dans laquelle il se trouvait vis-à-vis des Juifs.

Jésus, ayant renvoyé la foule, entre dans une nacelle et s'endort. Pendant ce temps, une tempête s'élève et les vagues, se jetant dans la nacelle, la remplissent déjà. Saisis de crainte, les disciples réveillent Jésus. Il se lève, reprend le vent, et dit à la mer: «Fais silence, tais-toi!» et tout s'apaise. Mais ensuite, il fait des reproches à ses disciples à cause de leur crainte et de leur incrédulité. Et, en effet, lecteur, pensez-vous que la puissance du Fils de Dieu, que les conseils de Dieu, pussent manquer, à cause d'un coup de vent inattendu sur le lac de Génézareth? Impossible! Les disciples étaient dans la même nacelle que Jésus. Il y a là une leçon pour nous. Dans toutes les difficultés et les dangers de la vie chrétienne, durant tout le voyage sur les vagues souvent agitées de la mer orageuse de la vie et du service chrétien, nous sommes toujours dans la même nacelle que Jésus, si nous faisons sa volonté. Il peut nous sembler qu'il dort; néanmoins, s'il permet à la tempête de s'élever, afin d'éprouver notre foi, nous ne périrons pas, puisque nous sommes *avec lui* dans l'orage. Il est évident que ni lui, ni nous, ne saurions périr. Il peut parfois paraître indifférent à notre sort, mais, je le répète, nous sommes *avec lui*; sa sécurité est la nôtre.

## Chapitre 5

En calmant les vents et la mer, le Seigneur a montré sa puissance sur la création; ce qui suit va nous faire voir son pouvoir sur les démons. Il chasse, par sa parole, une légion de démons. Mais nous voyons ici l'effet que produit sur le monde la manifestation de sa puissance, même lorsque cette puissance agit pour la délivrance des hommes. Les Gadaréniens le prient de s'en aller de leur territoire, et il s'en va. Pauvre monde! La secrète influence de Satan s'exerçant sans bruit, est plus désastreuse que son pouvoir extérieur et visible. Celui-ci est bien triste, sans doute, mais la puissance du Seigneur est tout à fait suffisante pour le chasser, tandis que, d'un autre côté, la secrète influence de Satan sur le coeur chasse Jésus lui-même. Et remarquez ceci: quand la présence de Dieu est sentie, elle est plus terrible pour l'homme que celle de Satan; l'homme aimerait être délivré de celle-ci, mais il ne le peut; mais la présence de Dieu est *insupportable*, lorsqu'elle se fait sentir: et, en réalité, l'homme a chassé Dieu de ce monde, dans la personne de Christ. Jésus s'est donné lui-même pour nous, cela est vrai; mais pour ce qui est de l'homme, dans sa responsabilité, il n'a pas voulu du Seigneur et l'a chassé de ce monde. Je ne doute pas que toute cette scène ne représente la fin de l'histoire du Seigneur, et que les pourceaux ne nous présentent la fin des



Juifs qui, à la fin de leur histoire, se sont précipités dans la perdition, comme possédés du diable. Le monde n'a pas voulu recevoir Jésus, et les Juifs sont livrés à une ruine sans espérance.

L'homme guéri est maintenant paisible; il désire aller avec Jésus qui s'éloigne, mais cela ne lui est pas accordé. Il doit aller proclamer à d'autres ce que Dieu a fait pour lui. Nous voyons là la position des disciples et, de tous les chrétiens, après que le Seigneur a quitté ce monde. Ils voudraient aussi le quitter pour être auprès de lui, mais ils sont envoyés dans le monde pour annoncer l'oeuvre bénie que le Seigneur a opérée dans leurs propres personnes; ils peuvent dire, d'après leur expérience, quelle est la grâce et la puissance de Jésus. Mais combien déplorable est l'état du monde et de l'homme! Pour le monde, la présence de Satan est plus tolérable que celle de Dieu. Il voudrait bien réprimer les manifestations violentes de la puissance de Satan, mais il ne le peut — les liens par lesquels il pensait la réfréner sont brisés, et l'homme est aussi mauvais que jamais. Dieu n'est pas un tyran comme Satan, il est bon, rempli de grâce et, par Christ, il délivre les hommes du pouvoir de Satan; mais comme la présence et la puissance de Dieu sont ainsi manifestées, l'homme montre que cette présence lui est insupportable, même lorsque Dieu agit pour le délivrer de tous les maux que le péché et le pouvoir de Satan ont introduits.

L'histoire qui suit révèle les vrais rapports entre Jésus et Israël. Jésus venait pour guérir Israël, mais, de fait, Israël était mort au point de vue spirituel. Lorsque Jésus arrive, il fallait qu'il le ressuscitât, si c'était la volonté de Dieu qu'il vécût; le Seigneur le pouvait, et il le fera aux derniers jours. Mais, tandis qu'il est en chemin avec le peuple, la foule d'Israël l'entoure, et si quelqu'un, ayant individuellement la foi, vient le toucher cette personne est guérie. C'est ce qui arrive à la pauvre femme affligée d'une cruelle maladie.

Relevons quelques détails de cette histoire. Le Seigneur distingue entre la vraie foi et l'empressement de la foule qui était attirée par ses miracles et les bienfaits qu'elle recevait de lui. La sincérité ne manquait pas à ceux qui composaient la multitude; le peuple voyait les miracles et jouissait de leurs effets, mais il n'avait pas la foi en la personne de Jésus. Mais il y avait dans la femme, par grâce, ce qui se trouve toujours avec la foi, le sentiment de son besoin et la perception de l'excellence de la personne de Christ et de la divine puissance qui était en lui; en même temps, il s'y joignait une vraie humilité quant à elle-même. La pauvre malade est sûre que, si seulement elle touche le bord du vêtement de Jésus, elle sera guérie, et c'est ce qui a lieu. Dès que la guérison a été effectuée, Jésus s'aperçoit que la puissance qui est en lui et qui était sortie de lui vers la femme, a agi avec efficacité. Il en est toujours ainsi; plusieurs peuvent entendre l'évangile et y trouver du plaisir, mais la foi est autre chose que cela, et elle reçoit toujours du Seigneur la réponse au besoin qu'elle lui a présenté. Il peut faire attendre, s'il trouve bon d'exercer la foi, mais il répond toujours avec amour; la femme est parfaitement guérie. La foi rend humble celui qui la possède, humble à l'égard de sa misère. La femme aurait voulu rester cachée, mais le Seigneur encourage le croyant, disant dans l'exemple dont nous nous occupons: «Ma fille, ta foi t'a guérie; va en paix». Quelque timide et craintive que soit l'âme en la présence du Seigneur dans les choses spirituelles, et quelque profond que soit le

sentiment de sa misère, quand l'appel est vrai, elle s'ouvre et confesse la grâce du Seigneur, et non pas la misère qui a rendu nécessaire l'exercice de cette grâce. C'est alors que le Seigneur encourage et parle de paix au coeur. La foi personnelle est ici clairement distinguée de l'empressement de la foule qui suivait Jésus, soit par curiosité, soit à cause du bien qu'elle recevait de lui. Mais la puissance de la résurrection était en lui et par lui. Israël, quoique mort, dormait seulement; la voix du Seigneur l'appellera en son temps pour lui donner la vie.

## Chapitre 6

Mais quelque grand que fût son pouvoir divin, Jésus était venu sous une apparence qui ne flattait en rien l'orgueil et la vanité de la nature humaine. L'homme était responsable de le recevoir, parce qu'il manifestait le caractère de la divinité; mais il ne voulait ni flatter, ni soutenir les passions du coeur humain, ni les sentiments des Juifs comme nation. Si l'homme doit recevoir Dieu, il doit recevoir ce que Dieu est; mais c'est là précisément ce que la nature déchue ne veut pas faire. Le caractère divin était beaucoup plus pleinement manifesté dans l'humiliation de Jésus, que s'il était venu dans sa gloire comme Roi; mais il n'était pas ce que le coeur de l'homme désirait. Il était le fils du charpentier, et c'était assez pour qu'on le rejetât. Les Juifs jugeaient selon la chair; la parenté de Jésus était au milieu d'eux, et ils ne regardaient pas plus loin. Etonné de leur incrédulité, il les laisse après avoir fait ce que demandaient les besoins de quelques-uns d'entre eux, car sa grâce ne manque jamais. «Un prophète n'est pas sans honneur, excepté dans son propre pays», car c'est là qu'il est connu selon la chair. Il en était ainsi de Jésus, non seulement à Nazareth, mais en Israël. Remarquez quel obstacle présente l'incrédulité à l'exercice de la puissance de Dieu. La foi de la femme malade qui touche le bord du vêtement de Jésus fait que la puissance sort de lui, mais l'incrédulité des habitants de son pays en arrête l'exercice: «Il ne put faire là aucun miracle». Que Dieu nous accorde de ne mettre aucun obstacle à l'activité de sa grâce, qui est toujours prête à agir; puissions-nous, au contraire, connaître tout le bien que procure sa puissance lorsqu'on la fait agir par la foi (versets 1-6).

Maintenant, le Seigneur envoie ses disciples prêcher, et il donne en même temps une preuve de sa puissance plus remarquable que ne l'étaient ses propres miracles. Il confère aux douze le pouvoir de faire eux-mêmes des miracles, le pouvoir de chasser les démons. C'est évidemment une puissance divine. Dieu peut rendre un homme capable d'accomplir des signes et des miracles, mais *quel homme* peut communiquer ce pouvoir à un autre? Christ le faisait, et ses disciples, ayant reçu de lui l'autorité, chassaient en réalité les démons. Christ était Dieu manifesté en grâce sur la terre. Nous avons déjà appelé l'attention sur le fait que tous les miracles du Seigneur, ainsi que ceux de ses disciples, ne sont pas seulement des signes de puissance, mais des fruits de la divine bonté. On peut en excepter la malédiction prononcée contre le figuier stérile, mais, après tout, c'est une preuve de la même chose. Le témoignage du Seigneur, portant le cachet de l'amour, et confirmé par ses oeuvres miraculeuses, avait été rejeté, et Israël — en qui nous voyons le coeur de l'homme — sous l'influence de cette bonté de la manifestation de Dieu, de tous les soins que Dieu lui avait prodigués, Israël n'avait

produit aucun fruit. En conséquence, le mauvais arbre est jugé pour toujours, de sorte qu'il ne portera plus de fruit désormais. Ainsi l'homme, ayant montré qu'il n'était rien que coupable, et si coupable que tous les moyens employés de Dieu, même le don de son Fils unique, avaient été trouvés impuissants pour réveiller en lui un seul bon sentiment envers Dieu, l'homme, quant à son état dans la chair, est finalement rejeté de Dieu. Dieu peut le sauver en lui donnant une nouvelle nature par le Saint Esprit, mais en lui-même il est sans espérance. Qui pourra faire plus que Dieu n'a fait?

Le Seigneur n'avait pas seulement le pouvoir de donner à ses disciples autorité sur les malins esprits; il fait plus: il dispose des coeurs des hommes. Les disciples devaient se mettre en route sans rien prendre pour leur voyage, et cependant, ainsi que nous le lisons dans l'évangile de Luc, de retour, et en réponse à la demande du Seigneur, ils rendent témoignage de n'avoir manqué de rien. Soutenus par la puissance d'Emmanuel, laquelle s'étendait partout, et armés de son autorité, ils devaient demeurer dans la maison où ils étaient entrés, jusqu'à ce qu'ils partissent de l'endroit où ils s'étaient arrêtés. Ils avaient à se conformer à cette mission; possédant l'autorité du Seigneur pour leur message, ils avaient à agir en conséquence. Et si quelque part leur message n'était pas reçu, ils devaient secouer la poussière de leurs pieds, comme témoignage contre cette ville-là, dont le sort serait pire, au jour du jugement, que celui de Sodome et de Gomorrhe. Il est vrai que le Seigneur, rempli de bonté et de patience, envoya encore devant sa face, pour prêcher l'évangile, soixante et dix disciples, lorsqu'à la fin de sa carrière il montait à Jérusalem. Mais quant au principe de la mission, ce que nous trouvons dans Marc était le dernier témoignage donné à Israël avant le jugement de la nation. Ce devait être le dernier appel adressé à la conscience et au coeur du peuple, afin qu'il reçût le Sauveur, qu'il se repentît et se tournât vers Dieu, pour échapper au terrible jugement qui l'attendait, et afin qu'il y eût au moins un résidu qui, saisi par la puissante parole de Dieu, se retournât vers Dieu pour jouir de sa bonté dans le Sauveur et d'une espérance meilleure que celle que pouvait donner le judaïsme.

Les disciples partirent, et annoncèrent qu'on eût à se repentir. Quelle grâce dans cette diffusion de l'évangile! Non seulement Dieu nous donne de jouir du salut et de son amour, mais il emploie des hommes comme instruments de l'activité de cet amour. Oh! combien nous devrions bénir Dieu de ce qu'il condescend à nous employer pour porter le témoignage de son ineffable amour et de sa vérité aux coeurs des hommes, — tout au moins à leurs oreilles, — afin de s'en servir lui-même, dans sa grâce, pour atteindre les coeurs!

Puissions-nous au moins connaître ce que c'est que d'avoir le coeur rempli d'amour, soit que nous prêchions ou non, afin qu'il soit la vraie expression de la grâce qui cherche les hommes. Ainsi la puissance de Dieu accompagnait les disciples; ils chassaient les démons et guérissaient les malades.

Vers ce temps, le bruit des oeuvres et de la puissance du Seigneur parvint aux oreilles du roi Hérode. Sa conscience en fut troublée, parce qu'il avait fait mettre à mort Jean le baptiseur. Ici commence le récit des faits qui montrent pratiquement l'opposition du coeur de l'homme au témoignage de Dieu. L'inimitié contre la vérité et la lumière, qui fut pleinement manifestée

par la mort de Jésus, se montre déjà par celle de son précurseur. La conscience naturelle d'Hérode l'avait porté à écouter Jean; la fidélité qu'avait montrée ce saint homme en le reprenant, lui inspirait une crainte qui le portait à avoir des égards pour sa personne et à le défendre contre l'inimitié d'Hérodias; mais ce qui est de la nature n'est pas assez puissant pour opposer une barrière à la chair. L'excitation d'un banquet et l'orgueil royal suffirent pour causer la mort du prophète. Triste exemple de la manière dont l'homme se déçoit lui-même! et quand il s'imagine être assez fort pour déployer sa puissance, tout ce qu'il peut faire, c'est de révéler sa faiblesse et son asservissement à ses passions. Mais tout concourt à accomplir le dessein de Dieu; cette inimitié du coeur de l'homme doit se montrer et introduire, par la réjection de Jean le baptiseur et de Jésus lui-même, des choses infiniment meilleures, par la souveraine grâce de Dieu.

Les disciples reviennent et racontent à Jésus tout ce qu'ils ont fait et enseigné; il était naturel qu'ils en fussent remplis. Mais le Sauveur n'en dit rien; pour lui, la puissance était une chose naturelle; seulement il invite les disciples à venir à l'écart, dans un lieu désert, pour se reposer un peu dans la solitude. Pour nous, pauvres créatures, qui sommes si incapables de supporter l'effet de la puissance quand l'oeuvre s'accomplit par notre moyen, et qui sommes si prêts à nous l'attribuer à nous-mêmes sans nous en apercevoir, c'est une bonne chose et même une chose nécessaire, si grande que soit la bénédiction, et d'autant plus qu'elle est grande, de nous retirer en la présence de Dieu, et là de découvrir ce que nous sommes en réalité pour jouir avec sécurité de son amour parfait; pour être occupés de lui et non de nous-mêmes. C'est ce que le Seigneur faisait dans ses tendres soins pour les siens.

Mais l'amour de Dieu ne trouve pas de repos dans ce monde; et l'homme, ne trouvant que peu d'amour dans le coeur de ses semblables, craint de fatiguer le Seigneur lorsqu'il est présent; mais l'amour divin ne refuse jamais de subvenir aux besoins des hommes.

Le peuple reconnut Jésus comme il s'en allait, et tous sortirent de leurs villes et accoururent pour se rassembler autour du Seigneur. Lui, voyant cette grande multitude, fut ému de compassion, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger. Il commence par les enseigner; c'est le premier et vrai besoin du peuple abandonné par ses conducteurs humains; mais le Seigneur pense à tous les besoins de son peuple affamé. Les disciples auraient voulu qu'il renvoyât les foules, mais lui veut les nourrir. Ce miracle a en lui-même une grande portée, d'après la place qu'il occupe dans cet évangile. Jéhovah était le vrai Berger d'Israël, et il était présent dans la personne de Christ qui, de fait, était rejeté. Néanmoins, sa compassion et son amour n'étaient en rien affaiblis par l'ingratitude du peuple.

Pour montrer qu'il est vraiment Jéhovah, il agit selon ce qui est écrit dans le Psaume 132: 15: «Je rassasierai de pain ses pauvres». Ce Psaume prédit le temps du Messie, et sera pleinement accompli dans les derniers jours, mais Celui qui l'accomplira était présent, et, bien que rejeté, il donne la preuve que Jéhovah avait visité son peuple — il rassasie de pain ses pauvres. Son amour était infiniment supérieur à la méchanceté de son peuple. Il avait déjà annoncé que le Fils de l'homme serait mis à mort, et que le peuple ne recevrait pas son Dieu Sauveur. Avec tout cela, Jéhovah ne renonce pas à son amour. Si le peuple ne désire pas

Jéhovah, lui recherche le peuple. Christ donne le précieux témoignage que l'amour de Jéhovah ne se lasse point, mais reste supérieur à toute la folie de l'homme. Que son nom en soit loué et adoré! Nous pouvons tous compter sur son immuable bonté, non pour nous laisser aller à la négligence, mais pour être soutenus dans notre faiblesse, car son amour est plus grand que tous nos manquements, de sorte que nous pouvons adorer sa patience.

Mais nous trouvons ici une autre vérité importante. Le Seigneur ne dit pas: «Je leur donnerai à manger», mais: «Vous, donnez-leur à manger». Le Seigneur veut que les disciples sachent ce que c'est que d'user de sa puissance pour le bien des autres, et comment en user par la foi. Oh! qu'il est grand de penser que la vraie foi se sert de la puissance de Jéhovah, et cela dans les circonstances mêmes qui montrent que son amour est au-dessus de notre infidélité et de nos manquements! Combien est importante pour nous cette vérité, que Christ est l'expression de cet amour, de la grâce de Dieu s'élevant au-dessus de tous nos péchés; car «Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous». C'était la preuve de son amour, mais ce qui a été manifesté dans sa mort est toujours vrai pour nous dans sa vie. «Beaucoup plutôt, étant réconciliés», dit l'apôtre, «serons-nous sauvés par sa vie». La foi compte donc sur l'immuable fidélité de cet amour, et se sert de la force qui s'accomplit dans l'infirmité. La chair, dans les disciples, ne voit que des moyens charnels, et regarde, non à l'amour et à la puissance de Dieu, mais à ce qui peut être vu et touché. Mais le Seigneur donne, en abondance, la nourriture à la multitude affamée, et se montre à la fois le Dieu et le Sauveur d'Israël.

Le récit qui suit, est le tableau de la séparation amenée par le rejet du Seigneur, et l'accueil de bienvenue qui lui sera fait à la fin de l'histoire de ce monde qui l'a rejeté. Il ne parle pas du jugement de ses adversaires mais du changement du monde lui-même. Le Seigneur contraint les disciples à partir seuls, tandis qu'il renvoie la multitude, et lorsqu'ils sont partis, il monte sur une montagne pour prier. C'est précisément ce que le Seigneur fait maintenant: les disciples sont ballottés sur la mer orageuse du monde; Jésus a renvoyé Israël, et il est monté au ciel où il intercède pour nous. En attendant, le vent est contraire, et nous ramons péniblement au milieu des troubles et des difficultés, étant en apparence laissés par le Seigneur, mais il intercède toujours pour nous, et par lui nous recevons miséricorde et nous trouvons grâce pour avoir du secours au moment opportun. Israël a été renvoyé.

Plus exactement, les disciples sur la mer représentent le résidu juif, qui, en fait, est devenu l'Eglise, mais qui est ici considéré sous son caractère de résidu juif. Jésus atteint la nacelle en marchant sur les eaux, car il peut marcher avec calme au-dessus des circonstances qui nous causent un grand trouble. Les disciples sont effrayés, mais Jésus les rassure en leur disant que c'est lui-même, leur ami bien connu et leur Sauveur. Il en sera ainsi à la fin des temps. Jésus apparaîtra dominant toutes les circonstances qui troubleront son peuple, et il sera pour lui le même qui, humble et débonnaire, marchait sur la terre avec ses disciples «dans les jours de sa chair».

«Et il monta vers eux dans la nacelle, et le vent tomba». Je le répète: le jugement de ses adversaires n'est pas mentionné ici, mais seulement ce qui arrivera à son peuple parmi les

Juifs, quand il reviendra. Alors, le monde sera de nouveau plein de joie. Les habitants du pays de Genezareth, qui avaient renvoyé le Sauveur après qu'il eut guéri le démoniaque, le reçoivent maintenant et le reconnaissent, et les gens de toutes parts jouissent avec bonheur de sa présence.

## Chapitre 7

Ce chapitre est rempli des enseignements les plus intéressants. En premier lieu, nous y voyons le jugement que porte le Seigneur sur la piété extérieure des chefs du judaïsme, piété toute de formes, pure hypocrisie, qui mettait de côté la loi de Dieu. Toutes ces ablutions, Dieu les méprise; les pharisiens avaient annulé le commandement de Dieu par leurs traditions. En second lieu, le Seigneur montre que ce qui sort de la bouche de l'homme, et non ce qui y entre, est ce qui le souille, parce que cela vient du coeur. Ayant ainsi jugé Israël et l'homme, le Seigneur déploie de la manière la plus touchante la grâce souveraine de Dieu qui s'élève au-dessus de toutes les barrières pour atteindre l'homme dans ses besoins, qui va le chercher en dehors de tous les droits fondés sur les promesses, demandant seulement que le coeur la reconnaisse, afin que ce soit entièrement la pure grâce de Dieu en amour qui fasse le bien, se révélant elle-même comme amour, quand l'homme est mauvais et qu'il n'a point d'espérance en dehors de cette grâce souveraine.

Les choses extérieures sont aisées à accomplir; l'homme aime à en faire sa religion, car elles ne demandent pas un coeur pur. L'homme aime à les accomplir, et ainsi à s'exalter lui-même et à se distinguer des autres. L'observation de ces formes religieuses fait que l'on se glorifie devant les autres hommes d'avoir une grande piété et l'on acquiert ainsi de la réputation. Mais, en même temps, on peut être mauvais; les actes extérieurs n'amènent pas l'homme en la présence de Dieu qui sonde le coeur. On est religieux sans posséder la sainteté, et cela convient au coeur naturel de l'homme. Les pharisiens n'étaient pas seulement du temps du Seigneur; on en trouve dans tous les temps. Ce système (le pharisaïsme) se rattache toujours à l'influence qu'un homme exerce sur un autre par le moyen d'une position sainte extérieurement. Ce n'est pas la foi possédant la grâce et la vérité, — lesquelles sont venues par Jésus Christ et produisent la sainteté et la communion avec Dieu qui se révèle en elles, — mais c'est l'influence officielle dont un homme se sert pour son propre avantage, laissant de côté, avec insouciance, la volonté et les commandements de Dieu. Il en était ainsi parmi les Juifs. Ils lavaient leurs mains, mais non leurs coeurs; ils étaient très scrupuleux quant à ce qui entrait dans leur bouche, et ne se souciaient pas de ce qui sortait de leur coeur.

Telle est toujours la religion de l'homme; il peut observer une religion comme celle-là et s'en faire un manteau de gloire. Mais il ne peut, par ce moyen, atteindre à une sainteté réelle, et cela est évident aux yeux de Dieu qui voit tout ce qui se passe dans le coeur. La vraie sainteté se montre dans la marche pratique; on peut manquer, mais l'âme soutenue par la grâce cherche uniquement l'approbation de Dieu; elle a bien la conscience de son manquement, toutefois elle se réjouit en Dieu, car c'est lui qui habite dans l'âme et la garde dans l'humilité. Mais les pharisiens et les sadducéens, parmi les Juifs profitaient de leur réputation et de leur

position pour engager les personnes pieuses à faire des dons à Dieu qu'ils représentaient, et par ce moyen ils gagnaient de l'argent. Ainsi les devoirs envers les parents étaient négligés, et la loi de Dieu était annulée. Ils honoraient Dieu de leurs lèvres, mais leur coeur était éloigné de lui. Ils s'approchaient de lui de bouche, et non de leur coeur, qui était rempli de convoitise et d'iniquité. Dieu rejette absolument ce genre d'honneur qu'on voudrait lui rendre: «Ils m'honorent en vain», disait le prophète Esaïe, dont le Seigneur cite les paroles. Dieu demande un coeur pur, sanctifié par le Saint Esprit et par la vérité; et il veut un culte rendu en esprit et en vérité. Le Père cherche de tels adorateurs. Il veut la grâce, mais pour s'approcher de Dieu il faut la vérité, il faut un coeur dans lequel la vie divine existe. Toute cette religion humaine, extérieure, pharisaïque, sacerdotale, est jugée par le Seigneur une fois pour toutes et pour toujours. Dieu demande un coeur pur et une vraie obéissance. Les hommes revêtent ce genre de religion dont nous venons de parler; ils la révèrent à cause de son antiquité et des traditions de leurs ancêtres, choses auxquelles l'imagination attache une grande valeur. Tout ce qui est vu à travers le voile de l'antiquité paraît assez imposant, mais avec Dieu il s'agit du coeur, et cela maintenant comme alors: nous sommes devant Dieu, et il nous voit exactement tels que nous sommes. L'état réel du coeur de l'homme, telle est la question.

Mais que sont ces pauvres coeurs dans leur état naturel? Telle est la seconde question que soulève le Seigneur. Il avait déjà déchiré le voile d'hypocrisie derrière lequel les pharisiens et les sacrificateurs cherchaient à cacher l'impureté de leurs coeurs, et à faire servir à leur profit la piété de formes qu'ils enseignaient. Les motifs de leurs coeurs sont manifestés, et les efforts qu'ils faisaient pour couvrir leur impureté et leur avarice apparaissent au grand jour: leur hypocrisie est rendue évidente. Le Seigneur ne déchire pas seulement le voile de l'hypocrisie, mais il fait connaître aussi ce que le coeur produit. C'est ce que Dieu fait; il sonde nos coeurs et les manifeste, et ensuite il révèle le sien. Le Seigneur dévoile non seulement le coeur des pharisiens, mais celui de tous les hommes; ce qui sort de la bouche souille l'homme, parce que cela vient du coeur. Quel tableau! Le coeur produit la méchanceté, la corruption, l'envie... en un mot, il n'en sort que des vices.

Le Seigneur manquait-il de bienveillance ou d'amour envers l'homme? Sa venue sur la terre est la preuve de l'amour de Dieu. Voulait-il cacher le bien qui pouvait se trouver en l'homme? N'était-il capable que de découvrir le mal? Pouvait-il désirer calomnier l'être qu'il était venu bénir et sauver, et auquel il voulait donner une place auprès de lui? Non; cela ne se pouvait pas. Mais connaissant le coeur de l'homme, il était obligé de dire la vérité. C'était l'amour qui découvrait l'absolue perversité du coeur de l'homme, afin que l'homme ne restât point dans cet état. Il vaut certes mieux que cet état soit découvert maintenant, en présence de la grâce, qu'au jour du jugement, quand tout ce qui sera manifesté devra subir le châtement, et où l'homme sera condamné.

Remarquez aussi cette vérité importante quand la sainteté pratique et l'obéissance n'existent plus dans la vie des conducteurs religieux, une religion, même fondée par Dieu, devient la puissance du péché et de l'hypocrisie, et tend toujours à pervertir l'esprit et à détruire en tout la conscience et la droiture. La raison en est que ce qui est regardé comme

l'autorité établie de Dieu, encourage l'hypocrisie et l'iniquité, et tend ainsi à produire l'incrédulité, parce que les hommes voient que la religion s'attache à ce que même la conscience naturelle condamne. Quelle triste histoire que celle du coeur humain et celle de l'Eglise de Dieu, telle que l'homme l'a faite! Remarquez encore l'influence qu'a l'autorité religieuse corrompue, pour aveugler les hommes et détruire l'intelligence spirituelle. Que peut-il y avoir de plus clair que ce que le Seigneur dit? Mais la conscience naturelle ne reconnaît pas cette vérité, que ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais bien ce qui en sort, parce que cela procède du coeur. La chose est assez simple.

Les disciples ne comprennent pas les paroles du Seigneur et en demandent l'explication. Leur intelligence naturelle avait été aveuglée par la tradition des anciens. La manière de raisonner que ceux-ci leur avaient inculquée, avait obscurci leur compréhension. Et, en effet, ne trouvons-nous pas encore maintenant des personnes qui croient que ce qui entre dans la bouche d'un homme le souille? Et cependant, ce sont des âmes sincères; mais non seulement cela, elles croient aussi que manger d'un certain mets un jour les souillera, et qu'en manger un autre jour ne les souillera pas; c'est la tradition des anciens qui le leur dit. C'est, au fond, ce que pensaient les disciples, et le Seigneur les reprend en leur disant: «Vous aussi, êtes-vous ainsi sans intelligence?» Nous voyons donc ici le jugement du Seigneur contre plusieurs choses qui tiennent bien des âmes dans la servitude, et des âmes sincères comme celles des disciples.

Mais occupons-nous de la précieuse manifestation de l'amour de Dieu, telle que nous la voyons dans les paroles du Seigneur à la pauvre femme syrophénicienne. Tous les privilèges des Juifs sont reconnus d'abord, mais ensuite, nous trouvons aussi la vérité de Dieu qui s'élève infiniment au-dessus de ces privilèges, pour déployer la grâce et l'amour là où existe un besoin dans le coeur; et cela, non pas envers quelqu'un qui aurait un droit quelconque aux promesses, mais envers une race maudite, envers une pauvre femme appartenant à un pays connu par son état d'endurcissement. Dieu se manifeste lui-même, s'élevant au-dessus de toutes les barrières que l'iniquité de l'homme et le système exclusif du judaïsme avaient élevées, système que lui-même d'ailleurs avait établi et que le rejet de Christ a aboli.

Le Seigneur se dirige vers les frontières de Tyr et de Sidon. Il désire être tranquille, mais la bonté jointe à la puissance sont trop rares dans ce monde pour rester inaperçues; le besoin senti réveille l'âme et la rend clairvoyante. Une pauvre femme avait une fille assujettie à la puissance d'un esprit immonde. Sentant sa misère et croyant en la puissance de Jésus, elle se rend auprès de lui. Le poids de douleur qui l'oppressait la fait espérer en sa bonté. Le Seigneur maintient les promesses que Dieu a faites aux Juifs, et, dans sa réponse, met en avant les droits du peuple de Dieu. Il ne peut pas prendre le pain des enfants et le donner aux chiens. Remarquons que la femme était d'une race maudite; si nous regardons aux voies de Dieu au milieu d'Israël, il n'y avait pas une seule promesse pour elle; elle n'avait aucun droit qui lui fût commun avec le peuple de Dieu. Selon les Juifs et l'économie de la loi, elle n'était rien de plus qu'un chien; mais elle avait de grands besoins, et la puissance de Dieu, toujours employée comme elle l'est pour l'accomplissement de ses desseins de bonté, cette puissance était là aussi, et c'est ce qui inspire de la confiance à cette femme.



Il en est toujours ainsi; le besoin senti dans l'âme et la foi en la bonté et la puissance du Seigneur, donnent de la persévérance. C'est ce que nous voyons, d'une manière frappante, dans le cas de ceux qui apportaient le paralytique, et que la foule entourant Jésus empêchait d'approcher. Mais, outre la confiance que la grâce a produite dans le coeur de la femme, il y a quelque chose de plus. Elle reconnaît les droits des Juifs comme peuple de Dieu elle avoue n'être qu'un chien par rapport à eux; mais elle insiste sur sa demande, parce qu'elle sent que tout en n'étant qu'un chien, la grâce de Dieu est suffisante, même pour ceux qui n'ont aucun droit. «Même les chiens, sous la table», dit-elle, «mangent des miettes des enfants»; elle reconnaît donc ce qu'elle est, mais en même temps aussi, ce que Dieu est. Elle croit à son amour envers ceux qui n'ont ni droits ni promesses; elle croit à la manifestation de Dieu en Jésus en dehors et au-dessus de toutes les dispensations. Dieu est bon, et le fait que l'on est dans la misère donne un droit sur lui. Christ aurait-il pu dire: «Non; Dieu n'est pas aussi bon que tu le supposes?» Il n'aurait pu le dire; ce n'aurait pas été la vérité.

C'était une grande foi que celle de cette femme; la foi qui reconnaît que nous sommes misérables et n'avons droit à rien; mais la foi qui croit à l'amour de Dieu clairement révélé en Jésus, sans promesse, mais pleinement révélé. Dieu ne saurait se renier lui-même et dire: «Non, je ne suis pas amour». Nous n'avons nul droit à attendre l'exercice de cet amour envers nous, mais nous pouvons être sûrs que, si nous venons à Christ, poussés par nos besoins, nous trouverons la bonté parfaite, l'amour qui nous guérit, la guérison elle-même. Rappelons-nous que le vrai besoin persévère, parce qu'il ne peut rien sans l'aide de cette puissance qui a été manifestée en Christ, ni en dehors du salut qu'il a opéré. Il n'y a point de salut en dehors de l'aide qui se trouve en lui pour notre faiblesse. Et ce qui est en Dieu est la source de notre espérance et de notre foi; et si l'on nous demandait comment nous savons ce qui est dans le coeur de Dieu, nous pouvons répondre: «Cela est parfaitement révélé en Christ». Qui a mis au coeur de Dieu d'envoyer son propre Fils pour nous sauver? Qui a mis au coeur du Fils de venir et de souffrir tout pour nous? Ce n'est pas l'homme. Le coeur de Dieu en est la source. Nous croyons dans cet amour, et à la valeur de ce que Christ a fait et accompli sur la croix, pour abolir le péché par le sacrifice de lui-même. De plus, il fait toutes choses bien; il fait entendre les sourds et parler les muets.

La grâce de Dieu s'était pleinement déployée envers la pauvre femme qui n'avait nul droit à aucune bénédiction, et qui ne pouvait se réclamer d'aucune promesse. Elle était une des filles de la race maudite de Canaan, mais la foi atteint jusqu'au coeur même de Dieu manifesté en Jésus, et de la même manière le regard de Dieu descend jusqu'au fond du coeur de l'homme. Ainsi se rencontrent le coeur de Dieu et le coeur de l'homme; l'homme ayant la conscience qu'il est entièrement mauvais, qu'il n'a pas le moindre droit, mais en reconnaissant vraiment cet état, s'abandonne à la parfaite bonté de Dieu. Mais le peuple juif, avec sa prétention de posséder la justice et un droit aux promesses, est mis de côté; relativement à l'ancienne alliance, il est exclu de la faveur de Dieu. Toutefois, Jésus ouvre les yeux et les oreilles du résidu qui lui est amené par la foi. Ce n'est pas seulement le peuple juif qui devait

être ainsi mis de côté (quant à l'ancienne alliance, c'est pour toujours), mais l'homme lui-même l'est aussi sur le terrain de la justice qui est le principe de l'ancienne alliance.

Le Seigneur quitte les confins de Tyr et de Sidon et revient en Galilée, où il se retrouve au milieu d'Israël. Mais, ainsi que nous l'avons dit, il était virtuellement rejeté par le peuple. Jésus a la conscience que la nation bien-aimée est perdue, et il n'attend que sa ruine. On lui amène un homme sourd qui avait la parole empêchée, et on le prie de lui imposer les mains pour le guérir. Jésus conduit cet homme à l'écart, hors de la foule; il lui met ses doigts dans les oreilles, et, ayant craché, il lui touche la langue. Ensuite, il regarde vers le ciel et soupire: la puissance est toujours présente en lui, mais la douleur oppresse son cœur, parce qu'en réalité le peuple était sourd à la voix du bon Berger. Leur langue était liée et incapable de louer Dieu. Les soupirs du Seigneur sont l'expression de ces sentiments, pour autant que l'état du pauvre homme représentait l'état du peuple bien-aimé. Néanmoins, ils étaient heureux en ce que l'amour de Celui dont les conseils ne changent pas, restait sur eux en dépit de tout. Et, en effet, le Seigneur était là et opérait selon cet amour et ses soupirs. Il regardait vers le ciel, la source de l'amour et de la puissance, et il ne se lassa point jusqu'au moment où le peuple, en faveur duquel il exerçait sa puissance, ne voulut plus supporter sa présence. Il est vrai qu'il n'aurait pu être mis à mort, s'il ne s'était livré volontairement, mais le temps allait venir où il se donnerait, en effet, pour accomplir la rédemption, et jusqu'à ce que ce moment fût arrivé, il se montra toujours comme le Dieu de bonté envers les affligés, et prêt à répondre à tous les besoins du peuple.

Au verset 33, nous voyons que Jésus se sépare de la masse du peuple pour guérir l'homme sourd. Nous pouvons remarquer la même chose dans le chapitre 8: 23. Il conduit l'homme aveugle hors de la ville et là le guérit; dans ce cas, c'est l'état des disciples qui est en vue. Il est touchant de voir ce regard du Seigneur vers le ciel, et le soupir de son cœur en contemplant le peuple sourd à la voix de son Dieu et incapable de bénir son nom. Cela nous montre le cœur du Seigneur envers des hommes endurcis, et en même temps l'harmonie de ce cœur avec le ciel, harmonie qu'il manifestait toujours. Là, dans le ciel, il trouvait la certitude de cet amour que l'homme rejetait, et il trouvait son repos dans les sentiments qui règnent au ciel, et dont lui-même était l'expression sur cette terre ingrate. La puissance du Seigneur se montre en cet instant même; les oreilles du sourd sont ouvertes et sa langue déliée. La foule ne peut se taire elle publie partout ce que Jésus a fait, disant «Il fait toutes choses bien; il fait entendre les sourds et parler les muets». L'oeuvre du Seigneur ouvre les oreilles et donne occasion aux cœurs humbles de louer Dieu et de reconnaître son amour. Mais, hélas! combien il y en a qui restent sourds à la voix de l'amour de Dieu! «Ils sont comme l'aspic sourd qui se bouche l'oreille, qui n'entend pas la voix des charmeurs, du sorcier expert en sorcelleries».

## Chapitre 8

Le Seigneur continue à manifester la bonté divine. C'est la principale chose à remarquer dans cette partie de l'évangile. Il avait déjà nourri une première fois la multitude affamée, signe manifeste de la présence de Jéhovah, comme nous l'avons fait remarquer auparavant.

C'était le signe qui devait accompagner sa présence au milieu de son peuple. Dans le cas que nous présente ce chapitre, il s'agit plus simplement de la puissance divine, sans qu'il soit fait allusion au royaume à venir. C'est ce qu'indique le nombre de corbeilles renfermant les morceaux qui étaient de reste; le nombre sept étant l'expression de la perfection dans les choses spirituelles. La compassion du Seigneur le fait penser aux besoins des pauvres, tandis que les disciples ne pensent qu'aux moyens visibles et humains de se satisfaire eux-mêmes. Ce n'est que trop souvent le cas avec les vrais croyants.

Le Seigneur laisse les foules et va aux quartiers de Dalmanutha. Là les pharisiens lui demandent un signe du ciel. Ils en avaient déjà vu suffisamment, mais l'incrédulité n'est jamais satisfaite.

Mais le temps de l'épreuve était passé; il était trop tard; le Seigneur les laisse. Remarquez le sentiment du Seigneur envers cette génération perverse; il soupire profondément en lui-même, disant: «Pourquoi cette génération cherche-t-elle un signe? En vérité, je vous dis: il ne sera pas donné de signe à cette génération». Moralement, la fin était venue; il était inutile de donner des preuves à des coeurs résolus à ne pas croire. La parfaite patience, l'amour, une profonde pitié, et la douleur en pensant à l'incrédulité des conducteurs du peuple, tout cela, le Seigneur l'éprouvait et le manifestait d'autant plus clairement que les coeurs étaient endurcis. Mais les signes étaient inutiles pour des coeurs qui ne voulaient pas croire, et il ne convenait pas non plus à la majesté de Dieu d'en donner à des hommes qui ne voulaient pas le recevoir. C'eût été jeter des perles devant des porceaux.

Nous trouvons maintenant que les disciples eux-mêmes étaient réellement aveugles, non pas volontairement, mais de fait. Le Seigneur les avertit de se garder du levain des pharisiens et d'Hérode. Ils avaient oublié de prendre des pains avec eux, et hélas! ils avaient aussi oublié la puissance de Jésus, dont il venait de donner une preuve en nourrissant des milliers de gens avec quelques pains. Le Seigneur les reprend, en leur disant: «N'entendez-vous pas encore, et ne comprenez-vous pas? Avez-vous encore votre coeur endurci?» Ils étaient, pour ainsi dire, endurcis ou rendus indifférents par la vue de tant de miracles, et n'avaient rien compris à celui de la multiplication des pains.

Mais le récit qui suit est une figure du contraste existant entre l'état des disciples et celui du peuple. Ce dernier ne voyait pas du tout et ne voulait pas recevoir la lumière; les disciples voyaient indistinctement, comme l'aveugle auquel les hommes semblaient des arbres qui marchent. Ils aimaient réellement le Seigneur, mais leurs habitudes juives les empêchaient de saisir pleinement sa gloire. Ils croyaient bien qu'il était le Messie, mais, pour leurs coeurs, le Messie était autre chose que le Christ de Dieu, le Sauveur du monde. Ils s'étaient attachés, par grâce, à la personne, du Seigneur, mais ils ne comprenaient pas cette gloire divine qui était, pour ainsi dire, cachée dans cette personne, et qui se révélait par ses paroles et par ses oeuvres. Ils avaient tout quitté pour suivre le Seigneur; l'intelligence leur manquait et non la foi, quelque faible qu'elle pût être. L'esprit était prompt, mais la chair était faible, comme nous avons déjà pu le remarquer. Le Seigneur conduit hors de la ville l'homme aveugle qu'on lui avait amené; il le sépare d'Israël. D'abord, cet homme ne voit qu'en partie; les hommes lui

semblent comme des arbres qui marchent. Le Seigneur nous présente, dans l'aveugle, un tableau de l'état du coeur des disciples ainsi que de son infatigable bonté. Sa patience est aussi grande que sa puissance, et sa bonté ne laisse pas l'homme aveugle avant qu'il n'ait vu clairement. C'est ainsi qu'il agit avec ses disciples.

Lorsqu'il eut été exalté dans le ciel, et qu'il se fut assis à la droite de Dieu, il envoya le Saint Esprit pour conduire les disciples dans toute la vérité; alors ils virent clairement.

Le Seigneur défend à l'aveugle d'entrer dans la ville, et de dire sa guérison à personne de la ville. Ce n'est pas uniquement parce que Jésus ne cherchait pas la vaine gloire qui vient des hommes, mais aussi parce qu'il désirait éviter un grand concours de personnes curieuses de le voir, et qui n'étaient qu'un obstacle à son oeuvre réelle dans les consciences et dans les coeurs. Il voulait, en même temps, montrer que le temps du témoignage en Israël avait pris fin. Rejeté par le monde, il commande à l'homme délivré de la puissance des démons, de retourner dans sa maison, afin d'y proclamer ce que Dieu avait fait pour lui. Les disciples devaient faire ainsi — annoncer soit oeuvre — après qu'il aurait quitté ce monde; mais ici, il s'agit d'Israël qui avait rejeté le Seigneur; le témoignage de Dieu n'avait plus de place au milieu de ce peuple.

Le discours que le Seigneur tient ensuite est amené par la question qu'il adresse à ses disciples: «Qui disent les hommes que je suis?» Et ils répondirent: «Jean le baptiseur; et d'autres: Elie; et d'autres: L'un des prophètes»; des opinions diverses, mais point de foi. Alors il leur demande: «Et vous, qui dites-vous que je suis?» Pierre répond: «Tu es le Christ», et le Seigneur défend aux disciples, de la manière la plus positive, de dire cela de lui à qui que ce soit.

C'était la preuve la plus claire que le témoignage au milieu du peuple avait entièrement pris fin. Jésus n'en était pas moins le Christ, mais il était rejeté par le peuple qui, en rejetant la grâce merveilleuse de Dieu, se montrait être son propre ennemi. Il commence donc à enseigner ouvertement à ses disciples qu'il doit souffrir comme Fils de l'homme, position et titre plus grands que ceux de Messie, par rapport soit à l'étendue de son pouvoir, soit à la grandeur de la domination qui lui appartient, car toutes choses seront assujetties à l'autorité du Fils de l'homme. Mais afin que le Fils de l'homme puisse prendre sa place en gloire, il doit d'abord souffrir, être mis à mort et ressusciter; il fallait que la rédemption fût accomplie, et que l'homme entrât dans une position nouvelle, dans un état entièrement nouveau, dans lequel il n'avait jamais été lorsqu'il était innocent. La position de Christ comme Messie était mise de côté pour un temps, et il entre dans une autre position plus grande où les vieilles choses sont laissées en deçà de la mort, et où tout est fondé sur l'oeuvre de Christ, sur sa mort — il entre dans un état tout à fait nouveau et éternel.

Ici, le sujet est plutôt traité en rapport avec ses souffrances. Il place la croix devant ses disciples, mais il parle toujours de mort et de résurrection. «Et il tenait ce discours ouvertement». C'était une pierre d'achoppement pour Pierre, qui ne voulait pas que son Maître fût méprisé aux yeux de la multitude; mais la croix est la portion de ceux qui veulent

suivre le Sauveur. Pierre, en parlant comme il le faisait, mettait aussi une pierre d'achoppement dans le sentier des disciples; le Seigneur y pense; aussi, se retournant et regardant les disciples, il reprend Pierre, qui, par la grâce de Dieu, venait cependant de confesser son nom, et il lui dit: «Va arrière de moi, Satan, car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes». Nous avons là une leçon importante, et plus qu'une leçon. En premier lieu, le chrétien a besoin de bien comprendre que le chemin du salut, le chemin qui conduit à la gloire et au ciel, le chemin où Christ lui-même a marché et où il veut que nous le suivions, est un chemin où nous avons à nous renoncer nous-mêmes, à souffrir et à vaincre. Secondement, un chrétien peut avoir une foi vraie et être enseigné de Dieu, comme c'est ici le cas pour Pierre, sans que la chair en lui soit jugée, de manière à le rendre capable de marcher dans le chemin où la vérité l'amène. Il est important de nous rappeler cela: la sincérité peut exister sans la connaissance de soi-même. La nouvelle position de Christ, celle de Fils de l'homme, qui embrasse la gloire céleste de l'homme en lui et la suprématie sur toutes choses, rendait la croix absolument nécessaire. Mais le coeur de Pierre n'était pas prêt pour la croix; quand le Seigneur en annonce l'effet pratique, Pierre ne peut le supporter.

Combien de coeurs sont dans cet état! Sincères, ils le sont, sans nul doute, mais ils n'ont pas le courage spirituel nécessaire pour accepter les conséquences de la vérité qu'ils croient. Voyez la différence avec Paul, rendu fort par la présence du Saint Esprit et par la foi. En présence de la mort, il dit: «Pour le connaître, lui (Christ), et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme a sa mort» (Philippiens 3: 10). Mais il y avait en lui la puissance du Saint Esprit, et «il portait toujours dans son corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus fût manifestée dans son corps». Heureux homme. Toujours prêt à souffrir volontiers toutes choses, plutôt que de ne pas suivre pleinement le Seigneur Jésus, prêt à confesser son nom, quelles qu'en pussent être les conséquences, et enfin, après avoir marché fidèlement, obtenant, par grâce, le prix de son appel céleste.

Mais le Seigneur ne cache point et ne veut pas cacher les conséquences qui résultent de ce qu'on le suit. Il avertit les foules et il nous avertit aussi que, si nous désirons être avec lui, si nous voulons le suivre, il faut nous renoncer nous-mêmes et prendre notre croix. Recevons les paroles du Seigneur. Si nous voulons être avec lui pour toujours, nous devons le suivre, mais en le suivant, nous rencontrerons sur notre route ce qu'il y a trouvé. Sans doute qu'il n'est pas question pour nous de souffrances expiatoires, de ce que lui a souffert de la part de Dieu pour le péché, mais bien des souffrances qu'il a endurées de la part de l'homme, la contradiction des pécheurs, l'opposition des hommes, les outrages et même la mort. Nous savons peu ce que c'est que de souffrir pour le nom de Jésus; mais rappelons-nous, chrétiens, ce que le Seigneur dit d'abord à qui veut le suivre: «Qu'il se renonce soi-même», cela, vous pouvez toujours le faire par grâce. C'est en le faisant que nous apprendrons à souffrir avec lui, si Dieu nous y appelle. Et que donnerions-nous en échange de notre âme? Cela nous conduit à une troisième leçon qui demande un peu plus de développement.

Ce qui nourrit la chair et l'amour de soi, c'est le grand système appelé le monde. L'homme désire être quelque chose à ses propres yeux; il aimerait oublier Dieu, et, si possible, se rendre

heureux sans lui. Ainsi Caïn, chassé loin de la présence de Dieu, après le meurtre d'Abel, s'en va de devant sa face, jugé par Dieu de telle manière qu'il ne peut espérer d'être de nouveau admis en sa présence pour jouir de sa communion, car Dieu le condamne à être errant et vagabond sur la terre. Type frappant des Juifs de ce temps, lesquels ont mis à mort le Seigneur Jésus, devenu, pour ainsi dire, leur frère! Mais Caïn ne voulait pas rester un pauvre vagabond; tout au moins ne voulait-il pas laisser sa famille dans cet état. Il cherche à échapper à son sort, et, dans ce but, il bâtit une ville dans le pays de Nod, mot hébreu qui, plus haut, est rendu par l'expression de vagabond. Il désirait que sa famille fut établie et fixée dans la contrée où Dieu le faisait être vagabond. Il donne à la ville le nom de son fils, comme le font les puissants de ce monde. Là se trouvent le père ou l'inventeur de la musique, et le père de ceux qui travaillent l'airain et le fer; là s'accumulent les richesses de ce temps-là, beaucoup de bétail.

Tel est le monde! Le coeur de l'homme, séparé de son Créateur, cherche à se rendre aussi agréable que possible la terre où il est éloigné de lui, et, pour y parvenir, il se sert des dons et des créatures de Dieu afin de pouvoir se passer de lui. On allègue qu'il n'y a pas de mal dans ces choses. C'est vrai; elles sont bonnes comme créées de Dieu: mais là n'est point la question. On dit qu'il y aura de la musique (en figure) dans le ciel; je le veux bien, mais dans le ciel, elle ne sera pas employée à distraire l'esprit en dehors de Dieu. La question consiste dans l'usage que nous faisons des choses. Ainsi, il n'y a point de mal dans la force, mais il peut y en avoir dans la manière dont nous nous en servons, par exemple, si on l'emploie à nuire à son prochain. N'est-il pas vrai que le monde qui ne connaît pas Dieu, recherche tous les plaisirs possibles pour en jouir sans lui? Le coeur qui ne possède pas Dieu s'efforce de se divertir et, pour cela, emploie tout ce qui peut être vu, entendu et inventé, comme le théâtre, la musique, etc., parce qu'il est vide et triste, et ne peut en lui-même trouver de vraie satisfaction. Puis, après quelques années d'excitation, après avoir tout essayé, il se sent fatigué, lassé, plus vide que jamais, et dit avec Salomon: «Tout n'est que vanité et tourment d'esprit». Dieu a été négligé, et l'âme est perdue.

Pour le chrétien aussi, les amusements ne font que l'éloigner de Dieu et détruisent sa communion avec lui. «Tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde. Et le monde s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement». Le prince de ce monde est Satan qui séduisit Eve par ces choses, après avoir tout d'abord détruit en elle la confiance en Dieu. C'est par ces choses aussi qu'il essaya de séduire le Seigneur, mais en vain, grâce à Dieu. Mais avec peu de peine il ne réussit que trop souvent à séduire les coeurs des hommes et des chrétiens, et à faire que les plaisirs du monde ont plus de pouvoir sur l'âme que Christ lui-même, que l'amour du Sauveur mort pour nous.

Il en était ainsi du pauvre Pierre. Il est vrai qu'il n'avait pas encore reçu le Saint Esprit, mais cela ne change pas la nature de ses désirs. Il voulait la gloire de ce monde, sous prétexte d'amour pour le Sauveur. Remarquez aussi, dans cette occasion, l'amour du Seigneur pour ses disciples et ses tendres soins à leur égard. Il les regarde et, voyant quelle pierre d'achoppement pouvaient être pour les autres les paroles de Pierre, il le reprend aussi

sévèrement qu'elles le méritaient. Puis le Seigneur pose devant ses disciples deux principes: d'abord celui-ci, que l'âme a une plus grande valeur que toute autre chose, et qu'il n'est rien qu'un homme puisse donner en échange de son âme. Ensuite, il leur déclare que lui le Seigneur, est près de venir dans sa gloire, et que quiconque aura eu honte de lui dans ce monde corrompu où il est rejeté, le Fils de l'homme aura honte de lui quand il viendra dans la gloire de son Père, avec les saints anges.

## Chapitre 9

Le Seigneur trouve maintenant l'occasion de manifester cette gloire personnelle qui lui appartient, afin d'affermir la foi des disciples. Il veut aussi montrer que bientôt il cesserait d'être présent en grâce comme Messie, au milieu d'Israël, et que la nouvelle gloire de Fils de l'homme avec les siens était sur le point d'être inaugurée, bien qu'il fût nécessaire d'attendre le temps où tous les cohéritiers seraient rassemblés. «En vérité je vous dis», ainsi parle le Seigneur, «que de ceux qui sont ici présents, il y en a quelques-uns qui ne goûteront point la mort, jusqu'à ce qu'ils aient vu le royaume de Dieu, venu avec puissance». Six jours après, le Seigneur monta sur une montagne avec Pierre, Jacques et Jean, et fut transfiguré devant eux. Ses vêtements devinrent brillants et d'une extrême blancheur, comme de la neige. Elie et Moïse apparurent avec lui, glorifiés de la même manière, et parlant avec lui. Nous savons que cette apparition était la manifestation du règne glorieux de Christ sur la terre.

Nous lisons dans la seconde épître de Pierre, chapitre 1: 16-18: «Car ce n'est pas en suivant des fables ingénieusement imaginées, que nous vous avons fait connaître la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ, mais comme ayant été témoins oculaires de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père, honneur et gloire, lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir. Et nous, nous entendîmes cette voix, venue du ciel, étant avec lui sur la sainte montagne». Telles sont les paroles de l'apôtre Pierre, rapportant ce qui lui était arrivé quand il vit cette scène merveilleuse sur la montagne de la transfiguration. Nous apprenons, d'après cela, que le royaume était vu dans sa manifestation sur la terre, car c'est sur la terre qu'ils se trouvaient. La nuée lumineuse, qui couvrit les trois disciples, était l'habitation du Père, c'est de là que venait la voix, et c'est là qu'ils étaient entrés (voyez Luc 9).

Quel privilège pour de pauvres mortels, pour des pécheurs, d'avoir été capables de contempler le Fils de Dieu en gloire, et d'avoir été manifestés avec lui dans la même gloire sur la terre; d'être ses compagnons, de converser avec lui; de posséder le témoignage qu'ils ont été aimés comme lui a été aimé (Jean 17: 23); d'être avec lui et semblables à lui en toutes choses comme Homme, pour sa propre gloire! Preuve merveilleuse de la valeur de la rédemption qu'il a accomplie! Et, plus près nous serons de lui, plus nous l'adorerons, étant avec lui, comme cela aura lieu dans la maison du Père. Mais ici, notre évangéliste ne parle pas du royaume; toutefois, en comparant avec Luc 9, nous trouvons néanmoins vrai qu'ils entrèrent dans la nuée d'où sortit la voix du Père.

Il était selon le conseil de Dieu que nous fussions avec Christ, le second Homme, le dernier Adam, et que nous fussions dans la même gloire que lui. Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères. C'est pour cela qu'il est devenu un homme; celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un, et c'est pourquoi il n'a pas honte de nous appeler frères. Que serait un rédempteur sans ses rachetés? Très assurément, c'est une chose beaucoup plus excellente d'être les compagnons de Jésus dans la maison du Père, plutôt que cohéritiers de sa gloire dans le monde; toutefois, l'une et l'autre de ces deux choses sont merveilleuses pour de pauvres créatures telles que nous. Elie et Moïse sont dans la même gloire que Jésus, et nous lui serons semblables lorsqu'il apparaîtra.

Mais la gloire personnelle du Seigneur est toujours maintenue. Pierre aurait voulu faire trois tentes, l'une pour Christ, l'autre pour Moïse, et la troisième pour Elie; il plaçait ainsi le Seigneur sur le même pied que ces deux serviteurs de Dieu — les considérant comme les trois grands caractères de l'histoire d'Israël. Mais aussitôt Moïse et Elie disparaissent, la voix du Père reconnaît Jésus comme son Fils bien-aimé, et c'est le témoignage de Jésus qu'il faut écouter. Tout ce qu'avaient dit Moïse et Elie était la vérité, la parole de Dieu, et, par leur moyen, nous apprenons à connaître les pensées de Dieu, mais ils rendent témoignage à Christ et non avec lui. C'est de lui seul que nous apprenons pleinement la volonté de Dieu et que sa vérité nous est entièrement révélée. Jésus est la vérité; la grâce et la vérité sont venues par lui. La mort de Christ, sa résurrection et une rédemption parfaite, ont placé toutes choses sur un nouveau pied pour les hommes.

Les fidèles qui vivaient avant la venue du Seigneur, croyaient aux promesses et aux prophéties qui annonçaient sa venue, et par la foi ils étaient agréables à Dieu. Leurs péchés, commis durant le temps de la patience de Dieu, et que Dieu supportait parce qu'il savait ce qu'il ferait plus tard, leurs péchés sont pardonnés, et la justice de Dieu en les pardonnant est manifestée, maintenant que Christ est mort. Mais maintenant aussi, la justice de Dieu est manifestée, et la puissance de la vie divine est mise en évidence dans la résurrection de Jésus Christ. Tout est nouveau dans nos relations avec Dieu; le voile est déchiré, et nous entrons librement dans le lieu très-saint. «Sans loi, la justice de Dieu est manifestée, témoignage lui étant rendu par la loi et par les prophètes». Voici Moïse et Elie; mais la gloire dans laquelle ils apparaissent est le fruit, non de la loi ni des prophètes, mais de l'oeuvre de Jésus Christ, et l'on ne peut la posséder que dans l'état de résurrection. La résurrection du Seigneur était aussi absolument nécessaire, comme étant la puissance de la vie au delà de la mort; de plus, elle était la preuve que Dieu avait accepté la mort de Christ comme réglant la question du péché. La gloire appartenait à un autre monde acquis par le sacrifice de Christ, le Fils de Dieu, pour ceux qui croient, bien que ce sacrifice ait dû s'accomplir dans ce monde-ci. Elle appartient donc à l'état dans lequel Christ, le second Adam, est entré, par la résurrection, et qui est basé sur une rédemption accomplie.

Ainsi, bien que tout à fait propre à fortifier la foi et à accroître l'intelligence de ces trois colonnes de l'Eglise future, il ne fallait pas qu'il fût parlé de la transfiguration avant la



résurrection du Seigneur, et Jésus défendit à ses disciples de dire à personne les choses qu'ils avaient vues, avant que le Fils de l'homme eût été ressuscité d'entre les morts. Remarquez ce qui est dit à ce propos: «Ils gardèrent cette parole, s'entre-demandant ce que c'était que ressusciter d'entre les morts». Cette expression «ressusciter d'entre les morts», jette une lumière toute nouvelle sur la résurrection. Christ ressuscita seul d'entre les morts et laissa tous les autres dans le sépulcre; sa résurrection est la preuve que le Dieu de justice a accepté son oeuvre — son sacrifice — comme une pleine et entière satisfaction donnée à sa justice et à sa sainteté, et l'homme qui croit en lui est accepté de Dieu selon la valeur du sacrifice de Christ.

La résurrection des croyants a lieu aussi, parce que Dieu est pleinement satisfait à leur égard en vertu de l'oeuvre de Christ. Eux seuls ressusciteront à la venue du Seigneur, afin d'être avec lui pour toujours, Tous les disciples croyaient à la résurrection des morts, ayant été ainsi enseignés par les pharisiens; ils n'étaient pas comme les sadducéens qui niaient la résurrection, mais ils croyaient que tous les Juifs ressusciteraient en même temps, de sorte qu'ils ne comprenaient pas ce que signifiait une résurrection qui séparerait les bons d'avec les méchants, et laisserait ces derniers dans le sépulcre pendant un certain temps. Christ est les prémices de la résurrection des saints et non des méchants. Ceux qui sont de Christ ressusciteront à sa venue, et leurs corps d'infirmité seront changés en la ressemblance du corps glorieux du Seigneur. Il y a encore maintenant des chrétiens qui, de même que les disciples, ne comprennent pas les paroles du Seigneur. Ils ont une foi semblable à celle des pharisiens; ils croient, à la vérité, qu'il y aura une résurrection, mais comme Marthe, ils pensent que tous ressusciteront au dernier jour. La seule différence est que Marthe et ses compatriotes croyaient que les Juifs seuls ressusciteraient, tandis que les chrétiens dont je parle, croient que les bons et les méchants seront ressuscités ensemble.

Il est tout à fait vrai que tous ressusciteront, mais la vraie foi en Christ (remarquez-le, cher lecteur), la vraie foi établit déjà une différence pour ceux qui la possèdent. Celui qui n'a pas cru reste dans ses péchés et ressuscitera pour le jugement; le vrai croyant ressuscitera pour la résurrection de vie. Ainsi que l'apôtre le dit aux Corinthiens (1 Corinthiens 15), il ressuscitera en gloire. Lorsque le Seigneur viendra, il transformera notre corps d'abaissement en la conformité du corps de sa gloire. Christ est les prémices de la résurrection, mais assurément pas de celle des méchants. Nulle part dans l'Écriture, nous ne trouvons une résurrection commune aux bons et aux méchants. En Luc 14: 14, il est question de la résurrection des justes, et plus loin (chapitre 20: 35), le Seigneur parle de «ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection d'entre les morts». En écrivant aux Corinthiens, l'apôtre dit aussi, en parlant de la résurrection: «Chacun en son propre rang; les prémices, Christ; puis ceux qui sont du Christ à sa venue» (1 Corinthiens 15: 23).

La même vérité est enseignée aux Thessaloniens: «Les morts en Christ ressusciteront premièrement» (1 Thessaloniens 4: 6); et nous la retrouvons partout. Pour appuyer le fait d'une résurrection générale, on cite souvent le chapitre 25 de Matthieu (verset 31, etc.), mais, dans ce passage, il n'est pas question de résurrection, ni de corps ressuscités; ce n'est pas un

jugement universel, mais celui des nations sur la terre; le jugement de ceux à qui l'évangile éternel aura été annoncé à la fin du siècle (Apocalypse 14). Il ne s'y trouve pas deux classes de personnes seulement, mais trois: les brebis, les chèvres et les frères du Juge. Ici, le principe du jugement n'est pas celui du jugement universel. On est jugé selon la manière dont on a reçu et estimé les frères du Juge, c'est-à-dire les messagers de l'évangile éternel, nommé, au chapitre 24, «l'évangile du royaume».

Les principes du jugement général des nations sont expliqués dans les chapitres 1 et 2 de l'épître aux Romains, et ils sont tout à fait différents. Je parle de Matthieu 25, parce que c'est le seul passage que l'on cite contre le témoignage uniforme des saintes Ecritures, établissant une résurrection distincte des croyants selon la déclaration du Seigneur: «En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement; mais il est passé de la mort à la vie» (Jean 5: 24). Nous paraîtrons devant le tribunal du Christ, cela est certain, et chacun de nous rendra compte pour lui-même à Dieu. Mais quand les croyants se trouveront devant le tribunal de Christ, ils auront déjà été glorifiés, ressuscités en gloire, et faits semblables à Christ glorifié comme homme. «Quand il sera manifesté, nous lui serons semblables», — c'est pour cela que «quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur».

A sa première venue, Christ a ôté le péché par rapport au jugement; pour les croyants, il apparaîtra une seconde fois pour leur parfait salut, afin de les prendre auprès de lui, et de les glorifier. Leurs esprits sont avec lui dans le ciel, en attendant cette heure où la résurrection de leurs corps aura lieu quand il reviendra, et alors nous serons toujours avec le Seigneur. Cependant, quand nous serons glorifiés, nous rendrons compte de toutes choses; nous connaîtrons comme nous avons été connus. Ainsi, il y aura une résurrection d'entre les morts.

La difficulté dont les scribes parlaient — c'est-à-dire qu'Elie devait venir avant le Messie — se présente aux disciples. Or les scribes exerçaient une grande influence sur eux. On trouve, en effet, cette prophétie dans Malachie; elle sera certainement accomplie, avant que le Seigneur vienne en gloire, quel que soit d'ailleurs le mode de son accomplissement. Mais il est d'abord venu en humiliation, et caché, pour ainsi dire, quant à sa gloire extérieure. Il est entré par la porte comme le Berger des brebis, afin que la foi, perçant à travers l'obscurité de sa position et de sa vie journalière, pût discerner non seulement un Messie venu pour Israël selon les promesses, mais l'amour et la puissance de Dieu lui-même, et pût se trouver en présence de sa sainteté.

Les Juifs auraient reçu avec joie un Messie qui les aurait délivrés du joug des Romains; mais la présence de Dieu est insupportable aux hommes, même lorsqu'il se montre au milieu d'eux en bonté. Le Seigneur fait allusion à sa venue encore à venir, lorsqu'il dit: «Car je vous dis que vous n'aurez point achevé de parcourir les villes d'Israël, que le Fils de l'homme ne soit venu» (Matthieu 10: 23). Mais maintenant, il paraît dans l'humiliation, fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort; c'est-à-dire afin d'être capable de souffrir. De même aussi, Jean le baptiseur vint dans l'esprit et la puissance d'Elie, selon Esaïe 40, et Malachie 3, afin de préparer le chemin du Seigneur. Ainsi, le Seigneur répond: Elie doit venir,

les scribes ont raison; Elie viendra et rétablira toutes choses. Mais comme il était nécessaire aussi que le Fils de l'homme souffrît et qu'il fût entièrement méprisé, il en est de même de son précurseur; c'est pourquoi Jésus ajoute, en parlant de Jean: «Mais je vous dis qu'Elie est déjà venu, et ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu».

Le Seigneur avait été manifesté dans sa gloire, devant les yeux de ses disciples, sur la montagne de la transfiguration; maintenant il redescend et s'occupe des misères des hommes sur la terre; et ce qui se passe quand il vient vers ses disciples montre, d'une manière remarquable, sa patience et les voies de Dieu. Il trouve une grande foule et les scribes disputant avec les disciples. Il est précieux de remarquer que, si le Seigneur est reconnu comme Fils de Dieu, et sera bientôt manifesté en gloire et nous avec lui, il descend néanmoins dans ce monde — et c'est ce qu'il fait encore par son Esprit — et rencontre la foule et, pour nous, la puissance de Satan. Notons aussi qu'il parle avec ses disciples aussi intimement qu'avec Moïse et Elie. Combien grande est sa grâce! Mais l'exercice de cette grâce fait ressortir la position et l'état de l'homme et des disciples.

Un pauvre père a recours au Seigneur pour son fils possédé d'un mauvais esprit, qui le rend muet et sourd et lui cause de grandes souffrances. Cet homme dit au Seigneur qu'il a amené l'enfant aux disciples, et qu'ils n'ont pu chasser l'esprit immonde. Telle est leur position: non seulement le Seigneur rencontre l'incrédulité, mais, bien que la puissance divine soit sur la terre, les croyants mêmes ne savent pas comment s'en servir. C'était donc en vain que le Seigneur était présent dans le monde; il opérait des miracles, mais l'homme ne savait en tirer aucun profit, ni en user par la foi. C'était une génération incrédule, et il ne pouvait demeurer ici-bas. Ce n'était pas la présence ni la puissance des démons qui le chassaient, car c'était au contraire ce qui l'avait fait descendre sur la terre; mais, lorsque ses disciples ne savaient pas profiter de la puissance et de la bénédiction qu'il avait apportées dans le monde et placées au milieu d'eux, la dispensation caractérisée par ces dons tendait à sa fin. Ce n'était pas à cause de l'incrédulité qui se trouvait dans le monde, mais parce que ses propres disciples ne pouvaient pas réaliser la puissance mise à leur disposition, et qu'en conséquence, le témoignage de Dieu tombait par terre, était détruit, au lieu d'être établi. Puisque ses disciples, ceux à qui appartenaient ce témoignage, ne pouvaient rien en face de la puissance de l'ennemi, l'ennemi était donc trop fort pour eux.

«O génération incrédule», dit le Seigneur, «jusques à quand serai-je avec vous? jusques à quand vous supporterais-je?» Son service sur la terre était achevé. Mais voyez la patience et la bonté du Seigneur; il ne peut se renier lui-même. Aussi longtemps qu'il est sur la terre, il agit selon sa puissance et sa grâce, et cela malgré l'incrédulité des siens. Il achève les paroles par lesquelles il réprovoque leur manque de foi, en disant: «Amenez-le-moi». La foi, si petite soit-elle, n'est jamais laissée sans réponse de la part du Seigneur.

Quelle consolation! Quelle que soit l'incrédulité, non seulement du monde, mais des chrétiens, s'il se trouve une seule personne ayant foi dans la bonté et la puissance du Seigneur Jésus, elle ne peut venir à lui avec un vrai besoin et une foi simple, sans rencontrer son cœur prêt à la recevoir, et sa puissance suffisante pour la secourir.

L'Eglise peut être en ruines, comme l'était Israël, mais son Chef suffit à tout; il connaît l'état des siens, et ne manquera pas de suppléer à leurs besoins. L'état de l'enfant était très dangereux; le mauvais esprit l'avait possédé dès son bas âge. La foi du père était faible, mais sincère; il dit au Seigneur: «Si tu peux quelque chose, assiste-nous, étant ému de compassion envers nous». La réponse du Seigneur est remarquable: «Le «si tu peux», c'est: Crois! Toutes choses sont possibles à celui qui croit». La puissance est en rapport avec la foi; la difficulté n'est pas dans la puissance de Christ, mais dans la foi de l'homme: toutes choses sont possibles à celui qui croit. C'est un principe important. La puissance de Christ ne manque jamais pour accomplir tout ce qui est bon pour l'homme; mais, hélas! la foi peut manquer en nous pour en profiter. Cependant le Seigneur est plein de bonté; le pauvre père s'écrie avec larmes: «Je crois, viens en aide à mon incrédulité», paroles sincères, venant d'un coeur ému dans lequel le Seigneur a déjà réveillé la foi. Ce qui l'affaiblissait était l'anxiété pour son fils.

Le Seigneur, voulant éviter la vaine curiosité de la foule, et pensant plutôt aux besoins du père et du fils, commande avec autorité à l'esprit immonde de sortir de l'enfant et de ne plus y rentrer. L'esprit sort, en montrant son pouvoir, car il déchire l'enfant et le laisse comme mort, mais en même temps, il témoigne de son absolu assujettissement à l'autorité du Seigneur. Il est très beau de voir que le Seigneur, après avoir quitté la gloire, va rencontrer l'incrédulité du monde et de ses disciples, ainsi que la faiblesse de la foi de ceux qui en ont besoin, et cela en présence de la grande puissance de l'ennemi. Le Seigneur ne nous tient pas à distance de lui; il prend part à nos douleurs, il encourage notre faible foi, et, d'un seul mot, chasse loin toute la puissance de l'ennemi. Ni sa gloire, ni l'incrédulité du monde qui le rejetait, ne l'empêchaient d'être le refuge et le remède pour la plus pauvre foi. Il s'intéresse à nous, pense à nous, et nous aide.

Quoique le Seigneur soit placé dans la gloire selon ses droits, cela n'affaiblit pas son amour pour la pauvre humanité. Mais nous trouvons encore une leçon importante à la fin de cette histoire. La foi énergique qui opère, soit les miracles qui arrivaient en ce temps, soit les grandes choses du royaume de Dieu, est soutenue par une intime communion avec Dieu, par la prière et le jeûne. L'âme sort d'auprès de Dieu pour chasser la puissance de l'ennemi. Mais quelle que soit la grâce du Seigneur et sa puissance, une plus grande oeuvre restait encore à faire, oeuvre grande pour le Seigneur lui-même, oeuvre que lui seul pouvait accomplir — difficile, sans doute, à apprendre pour le coeur de l'homme, mais absolument nécessaire pour la gloire de Dieu ainsi que pour notre rédemption et notre salut: c'était aussi une leçon que chacun doit apprendre, afin de pouvoir marcher dans les voies du Seigneur. L'oeuvre était celle de la croix, et la salutaire leçon qu'elle nous enseigne, c'est que nous devons porter notre propre croix.

Maintenant que la gloire future, la gloire du royaume, a été révélée; maintenant que le Seigneur a manifesté sa puissance et sa parfaite bonté en dépit de l'incrédulité du monde qu'il allait quitter après en avoir été rejeté, il prend ses disciples à part, traversant avec eux la Galilée, sans vouloir qu'on le sût, et il leur fait entendre que le Fils de l'homme devait être livré entre les mains des hommes qui le mettraient à mort. Il prend ce titre de Fils de l'homme,

parce qu'il ne pouvait plus rester sur la terre comme le Messie promis, mais devait accomplir l'oeuvre de la rédemption. Mais, après avoir été mis à mort, il devait ressusciter le troisième jour. Voici donc la rédemption accomplie, et toutes choses faites nouvelles: l'homme, tout au moins le croyant en Jésus, est mis sur un pied entièrement nouveau.

L'homme ressuscité ne se trouve point du tout dans la même condition qu'Adam dans son innocence — je ne parle pas maintenant des hommes perdus: bien que ce soit vrai pour eux, c'est cependant une chose toute différente. Adam jouissait de la bénédiction naturelle qui appartient à une créature; mais sa fidélité devait être mise à l'épreuve, et il succomba. Il est tout à fait vrai que le pécheur n'est pas dans la condition du racheté; mais dans le cas d'Adam, tout dépendait de sa responsabilité. En Christ ressuscité, nous voyons l'homme pleinement éprouvé et démontré parfait; éprouvé jusqu'à la mort, dans laquelle il a glorifié Dieu lui-même. De plus, il a porté nos péchés et les a ôtés pour toujours; il s'est soumis à la mort, mais il l'a vaincue et en est sorti; il a subi le coup du jugement de Dieu contre le péché. Comme prince de ce monde, Satan avait déjà employé toute sa puissance dans la mort de Jésus; mais il n'était pas possible que le Seigneur fût retenu dans la mort, de sorte qu'au lieu de demeurer sous l'épreuve où il s'était placé par amour pour nous et afin de glorifier son Père, Jésus ressuscité est en dehors de toutes ces choses, et nous y sommes en lui par la foi et l'espérance qu'inspire le Saint Esprit qui nous unit au Sauveur.

La mort, à laquelle Adam avait été assujéti à cause du péché, est vaincue; nos péchés sont abolis devant Dieu; nous sommes parfaits pour toujours quant à la conscience; une nouvelle condition de vie a commencé pour nous, vie entièrement nouvelle et céleste, avec la gloire pour terme, gloire déjà réalisée pour Christ là où il était avec le Père avant la fondation du monde. «Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (c'est-à-dire en assurance devant le jugement de Dieu) — et nous attendons la résurrection de nos corps. Mais la position de Christ comme homme glorifié, est le fruit provenant de ce qu'il a pleinement glorifié Dieu, et nous, qui avons part à sa vie par l'opération du Saint Esprit, nous participons déjà maintenant au fruit de son oeuvre, quant à notre position devant Dieu, et plus tard nous lui serons parfaitement semblables. Adam innocent était heureux, mais son état dépendait de son obéissance. L'état de Christ comme homme est le résultat d'une obéissance parfaite et complète, l'épreuve ayant été jusqu'à boire la coupe de la mort et de la malédiction, lorsqu'il fut fait péché pour nous.

Le premier état, celui d'Adam, était exposé au changement, et une ruine entière y fut amenée par la chute; le second demeure immuable, étant établi sur une oeuvre qui ne peut jamais perdre sa valeur. En participant à la vie de Jésus, nous sommes déjà introduits dans les relations où il nous place auprès du Père: «Je monte», dit-il après sa résurrection, «vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Mais afin d'accomplir toutes ces choses, il fallait qu'il passât par la mort, et qu'il subît la croix, afin de boire la coupe que son Père lui avait donnée. Il engage donc, pour ainsi dire, ses disciples avec la croix, et leur enseigne à l'attendre. Mais qu'est-ce que l'homme? Ce qui suit nous l'apprend.

Le Seigneur, ayant la conscience de la gloire qui lui appartenait et dans laquelle le Père l'avait reconnu, peu de temps auparavant, comme son Fils bien-aimé, et sachant en même temps que, pour amener plusieurs fils avec lui dans cette gloire, la croix était absolument nécessaire, parle de la croix à ses disciples et insiste sur la nécessité, pour eux, de la porter. C'était le sentier pour arriver à la gloire dont sa propre mort était le fondement. Le coeur du Seigneur était rempli de la pensée des souffrances qui devaient l'accompagner, de la coupe qu'il devait boire, et de la nécessité pour ses disciples de comprendre ce sentier et de prendre leur croix. Mais de quoi le coeur des disciples était-il rempli? Ils se demandaient entre eux lequel d'eux serait le plus grand? Hélas! combien notre coeur est incapable de recevoir les pensées de Dieu, de penser à un Sauveur humilié, pour nous, jusqu'à la mort! Il est vrai que l'Esprit de Dieu met ici en contraste le règne du Messie que les Juifs attendaient, et le règne céleste et glorieux que le Seigneur établissait et pour lequel sa mort était nécessaire; mais le contraste se montre ainsi fortement dans le coeur de l'homme. Il aimerait à être grand dans un royaume établi selon la gloire et la puissance de l'homme; il estimerait bon que Dieu condescendît à cela; mais que la gloire de Dieu soit exaltée et établie moralement, et la vaine gloire de l'homme mise à néant, manifestant ainsi ce que l'homme est; que l'amour, la sainteté et la justice de Dieu soient mises en lumière — tout cela, l'homme ne le cherche ni ne le désire. Et lorsque le Seigneur, rempli de ces solennelles vérités et de la pensée des souffrances par lesquelles il lui fallait passer pour les réaliser, en parle à ses disciples, ceux-ci disputent entre eux pour savoir lequel serait le plus grand. Combien le coeur de l'homme est une pauvre et misérable chose!

Quelle incapacité de comprendre les pensées de Dieu, de sentir la tendresse et la fidélité du coeur de Jésus et les sentiments qui s'y pressaient! C'était l'amour divin se manifestant dans le coeur d'un homme; Dieu, comme homme, au milieu des hommes en qui se trouvait une incapacité morale d'entrer dans ses pensées. Ainsi se montre le contraste, l'entier contraste entre nos pensées naturelles et celles de Jésus. Dieu veuille, dans sa grâce, nous accorder de tenir la chair si entièrement soumise, que le Saint Esprit puisse être la source de toutes nos pensées et de tous les mouvements de nos coeurs! Néanmoins, la conscience ne se tait point quand la parole du Seigneur nous a atteints; nous savons bien que le désir de la vaine gloire est une chose mauvaise, qui ne convient pas à Christ; et lorsqu'il nous parle, nous sommes rendus honteux d'avoir nourri de telles pensées. Les disciples se taisent, parce que leur conscience parle.

Alors le Seigneur, dans son patient amour, se met à les enseigner. Il s'assied et appelle les douze. Il pense toujours à nous. Il place devant eux plusieurs principes, dans lesquels nous voyons les conséquences de l'opposition du monde à Christ, et l'introduction d'une nouvelle relation avec Dieu en Christ ressuscité. Ces principes demandent quelques explications. Le point important ici, le fondement de toutes les exhortations du Seigneur et de tout ce qu'il dit, est ceci: que la gloire du royaume à venir a été révélée, et qu'avec cette révélation vient la croix. C'est la fin de toutes les relations entre Dieu et Israël, et, en réalité, entre Dieu et l'homme, sauf celle de la grâce souveraine et le principe d'une relation nouvelle et céleste par

la foi. Mais Christ, le Messie selon les promesses en Israël, Dieu manifesté en chair, la dernière espérance pour l'homme tel qu'il était sur la terre, Christ était rejeté. La relation entre Dieu et l'homme était rompue. Quelqu'un pouvait-il chercher quelque gloire ici-bas, sachant que Christ était rejeté? Quelle était la disposition qui, dans de telles circonstances, convenait à un disciple de Christ? L'humilité; celui qui voulait être le premier, devait être le dernier et le serviteur de tous. Alors Jésus prend un petit enfant et le place au milieu de ses disciples, puis il leur dit que quiconque reçoit un tel petit enfant en son nom, le reçoit lui-même, et que celui qui le recevait lui, le Christ, recevait le Père qui l'avait envoyé. Le nom de Christ est la pierre de touche; la seule chose sur la terre réellement grande pour la foi.

Nous trouvons ensuite un reproche adressé par Christ à ses disciples pour un acte qui, en lui-même, dénotait de l'amour pour Jésus, bien qu'exprimé sous une forme rude et grossière; mais cet acte, en même temps, trahissait quelque chose qui était au fond de leur coeur. Ils semblaient n'avoir en vue que la gloire de Christ, mais leur amour, en soi, n'était pas entièrement pur; s'ils voulaient maintenir la gloire du nom de Christ, c'était en se rattachant eux-mêmes à cette gloire: «*Nous* avons vu quelqu'un qui chassait les démons en ton nom et qui ne nous suit pas; et nous le lui avons défendu, parce qu'il ne nous suit pas». Comme ce mot «*nous*» montre bien l'amour de soi le plus subtil! Subtil, en vérité, et d'autant plus dangereux. La réponse du Seigneur fait voir combien il était entièrement rejeté: «Celui qui n'est pas contre nous, est pour nous», parce que le monde entier était et est encore contre lui, et ainsi personne ne pouvait faire un miracle en son nom et, en même temps, parler mal de lui. Le nom de Christ est tout; laissons de côté ce misérable «*nous*», et retenons ferme Christ.

Le verset 41 montre aussi, qu'en effet, le nom de Christ est tout dans un monde qui l'a rejeté. Mais quel témoignage quant à l'état de l'homme et à l'opposition profonde de son coeur contre Dieu révélé en Christ! Si quelqu'un n'était pas contre lui, il était pour lui. Ainsi, le monde était complètement l'ennemi de Dieu.

Quelques conséquences importantes résultent de cet état. En tout premier lieu, la moindre manifestation d'amour et d'intérêt pour Christ, montrant la puissance de son nom sur le coeur, n'est pas oubliée de Dieu. Quel tableau de l'état des choses et de la patience de Christ, qui s'humiliait lui-même jusqu'à être rejeté et méprisé, et qui cependant n'oubliait pas le plus faible gage d'affection qui lui était donné, le plus faible désir pour sa gloire! Nous voyons ensuite une autre, conséquence de cette position. Le Seigneur ne veut pas qu'un petit enfant, qui croit en lui, soit méprisé. Il estime ces petits, parce que leurs coeurs reconnaissent son nom, parce qu'ils croient en lui, et c'est pourquoi ils ont une grande valeur devant Dieu. Malheur à celui qui les méprise et qui place devant leurs pieds une pierre d'achoppement; il vaudrait mieux pour lui d'être noyé dans les profondeurs de la mer. Néanmoins, quant à ceux qui croient, tout dépend de la fidélité à Christ; et à cause de cela, ils ont à se dégager de toutes les choses qui tendent à séparer de Christ, qui conduisent au péché, et qui produisent l'apostasie du coeur, aussi bien que l'apostasie extérieure. Dieu gardera les siens, je le crois, mais il les gardera en les rendant obéissants à sa parole.

Quoi qu'il puisse nous en coûter, il faut se séparer de tout ce qui serait une occasion de chute; est-ce un oeil, il faut l'arracher; est-ce une main, il faut la couper; en un mot, la chose la plus précieuse possible doit être sacrifiée, car mieux vaut jouir d'une éternité de bonheur avec Christ que de conserver une main droite et d'être jeté dans les tourments éternels, «où leur ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas».

De plus, Dieu met toutes choses à l'épreuve; le feu de son jugement est appliqué à tout, aux saints comme aux pécheurs. Dans les saints, il consume les scories, afin que l'or pur brille de tout son éclat; dans le cas des pécheurs, c'est le feu de Dieu et les peines éternelles, selon son juste jugement: «le feu qui ne s'éteint point». «Tout sacrifice sera salé de sel», est une allusion à Lévitique 2: 13. Le sel représente la puissance du Saint Esprit, non pas exactement pour produire la grâce seule, mais pour nous garder de tout ce qui est impur, et pour produire la sainteté dans un coeur dévoué à Dieu et qui introduit Dieu dans son sentier; ainsi dans le coeur, il y a un lien avec lui-même qui nous garde de toute corruption. Nous sommes appelés à conserver cela dans nos coeurs et à appliquer le sentiment de sa présence à tout ce qui se passe au dedans de nous, et à en juger par ce moyen.

Mais remarquez que le croyant est le vrai sacrifice offert à Dieu. «Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu», dit l'apôtre, «à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent» (Romains 12: 1). Un service intelligent, nous voyons là le vrai sacrifice; de plus, cette sainte grâce, qui nous garde de tout ce qui est mal et impur, fait sentir son influence en nous, et le chrétien rempli de sainteté pratique, est ainsi un témoin dans le monde. Tel est, en effet, l'état normal des chrétiens dans ce monde; être au milieu du monde des témoins d'une puissance qui non seulement purifie, mais qui préserve de la corruption. Le sel agit sur d'autres choses et y produit cet effet; mais si le sel lui-même perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on? Si les chrétiens perdent leur sainteté pratique, à quoi sont-ils bons? «Ayez du sel en vous-mêmes», dit le Seigneur. Il veut que nous soyons diligents afin que nos âmes, dans notre marche, soient ainsi sanctifiées devant Dieu, et ensuite manifestées devant le monde; afin que nous jugions en nous-mêmes tout ce qui peut diminuer en nous la clarté et la pureté de notre témoignage, et afin que nous marchions en paix avec les autres; étant gouvernés par un esprit de paix dans nos relations avec eux.

## Chapitre 10

Nous trouvons dans ce chapitre qui termine l'histoire de la vie de Christ, quelques principes importants. Dans les trois premiers évangiles, le récit des circonstances qui accompagnent la mort du Seigneur, commence avec la guérison de l'aveugle près de Jéricho; c'est ce que nous avons aux versets 46 à 52 de notre chapitre. Le premier principe qui nous est présenté, est la corruption et la ruine de ce que Dieu a créé ici-bas. Dans les relations que lui-même a établies, le péché est entré et exerce ses pernicieuses influences. Dans les relations de la vie ici-bas, la loi même de Moïse permettait, à cause de la dureté du coeur de l'homme, des choses qui n'étaient pas selon les pensées et la volonté effective de Dieu.



Mais si les hommes sont incapables de vivre à la hauteur de leurs relations avec Dieu, et si Dieu les supporte dans des choses qui ne sont pas selon la perfection des relations qu'il a établies, il ne condamne pas ces relations, et il ne cesse jamais de les reconnaître comme étant ce qu'il a établi au commencement. Ce qui a été établi par lui au commencement subsiste toujours, et il maintient ces relations par son autorité. La création en elle-même est bonne, mais l'homme l'a gâtée; néanmoins, Dieu reconnaît ce qu'il a fait, et les relations dans lesquelles il a placé l'homme qui est responsable de garder ce à quoi elles l'obligent. Il est vrai que Dieu, après la mort de Christ, a introduit une puissance qui n'est pas de cette création — celle du Saint Esprit; et par cette puissance, un homme peut vivre en dehors de toutes les relations de l'ancienne création, si Dieu l'y appelle; mais alors même il devra respecter ces relations là où elles existent.

Les pharisiens viennent demander à Jésus s'il est permis à un homme de répudier sa femme. Le Seigneur prend occasion de leurs questions pour insister sur cette vérité, que ce que Dieu a établi dès le commencement de la création subsiste toujours en soi-même. Moïse, dans la loi, avait permis à un homme de répudier sa femme; c'était un effet du support de Dieu envers la dureté du coeur de l'homme, mais ce n'était pas selon le coeur et la volonté de Dieu. Au commencement, Dieu avait fait ce qui était bon — faible, mais bon. Il permit d'autres choses, lorsqu'il ordonna provisoirement l'état de son peuple, de l'homme déchu; mais il avait fait les choses différemment quand il les créa. Dieu avait uni l'homme et la femme, et l'homme n'avait aucun droit de les séparer. Le lien ne doit pas être rompu.

On apporte encore au Seigneur de petits enfants, et les disciples reprennent ceux qui les apportent. Mais Jésus éprouve du déplaisir de l'acte des disciples. Bien que la racine du péché soit dans les enfants, néanmoins ils étaient l'expression de la simplicité, de la confiance, et de l'absence de la ruse et de la corruption causées par la connaissance du monde et la dépravation de la nature. Ils présentent au coeur la simplicité de la nature non corrompue, qui n'a pas connu la séduction du monde. Et le Seigneur, qui était un étranger dans le monde, reconnaît en eux ce que son Père avait créé.

Mais y a-t-il réellement quelque bien dans l'homme? Les restes de ce que Dieu a créé, ce qui est beau et agréable, se trouvent dans ce qui est purement la créature. Ce qui vient de la main de Dieu est souvent beau et doit être reconnu comme venant de lui. La nature qui nous entoure est belle; c'est Dieu qui l'a faite, bien que l'on y trouve des ronces et des épines. On voit aussi quelquefois quelque chose d'aimable dans le caractère d'un homme et même dans les dispositions d'un animal. Mais dans la question que nous avons faite, il s'agit du coeur de l'homme, de sa volonté, de ce qu'il est envers Dieu, et non de ce qui est naturel, le fruit de la création; alors la réponse est qu'en lui, il n'habite aucun bien. Il n'y a rien pour Dieu — tout est contre lui, et cela a été manifesté par le fait de la réjection de Christ.

C'est là une leçon que nous apprenons dans le récit qui suit. Un jeune homme accourt, se jette à genoux devant Jésus, et lui demande: «Bon Maître, que ferai-je afin que j'hérite de la vie éternelle?» Il était aimable, bien disposé, et prêt à apprendre ce qui était bon; il avait été témoin de l'excellence de la vie et des oeuvres de Jésus, et son coeur était touché de ce qu'il

avait vu. Il avait en lui toute l'attrayante ardeur de la jeunesse; il n'était pas dépravé par l'habitude du péché, car le péché déprave le coeur. Extérieurement il avait gardé la loi; il croyait que Jésus lui enseignerait les préceptes les plus élevés de la loi, car les Juifs mêmes pensaient que quelques commandements avaient une plus grande valeur que d'autres.

Ce jeune homme ne connaissait ni lui-même, ni l'état dans lequel l'homme est réellement devant Dieu. Il était sous la loi, et Jésus met d'abord en avant la loi comme règle de vie, donnée de Dieu comme mesure de la justice pour les fils d'Adam. Le jeune homme ne demande pas comment il pourra être sauvé, mais comment il pourra hériter de la vie éternelle. Le Seigneur ne parle pas de la vie éternelle, mais prend le jeune homme au point où il se place lui-même; la loi dit: «Fais ces choses, et tu vivras». Le jeune homme déclare qu'il a gardé toutes ces choses dès sa jeunesse. Le Seigneur ne le nie pas, il ne met pas la chose en question, et nous lisons, de plus, qu'il le regarda et l'aima. Nous voyons ici que ce qui est aimable est aimé du Seigneur. Mais quel était le vrai état de ce jeune homme? Le Seigneur tire le voile, et l'homme se trouve devant Dieu dans sa nudité, et Dieu devant l'homme dans sa sainteté. *Faire* quelque chose n'est pas la question; être sauvé est une autre chose.

Examinons ce que le Seigneur dit touchant l'état de l'homme. Le jeune homme s'adresse à lui, non comme au Fils de Dieu, mais comme à un rabbi, c'est-à-dire comme à un docteur en Israël. Il l'appelle: «Bon Maître». Le Seigneur ne veut pas admettre que l'homme est bon; aucun juste ne se trouve parmi les hommes, non pas même un seul. Il dit: «Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon, sinon un seul, c'est Dieu». Certainement Christ était bon, mais il était Dieu, quoique, dans son amour parfait, il se fût fait homme. Il était toujours Dieu, et Dieu devint un homme sans cesser, et sans pouvoir cesser, d'être Dieu; seulement, il avait caché sa divinité, ou, au moins, sa gloire, sous la nature humaine, afin de s'approcher de nous; car, pour la foi, la puissance et l'amour divins sont ainsi manifestés plus clairement que jamais. Mais le jeune homme vient à Christ comme à un maître humain, à un rabbi; et le Seigneur lui répond d'une manière conforme à sa demande, et établit en même temps ce principe important que nul n'est bon d'entre les enfants d'Adam déchu. C'est une vérité humiliante, mais d'une immense portée. L'on ne peut maintenant trouver un seul homme qui soit bon par nature; nous savons qu'il reste de la première création certaines qualités, mais ce que Dieu avait créé et déclaré être bon, a été corrompu par la chute. L'homme recherche ses propres plaisirs, ses propres intérêts, et non point Dieu et sa gloire. Il peut les chercher honnêtement ou malhonnêtement dans les marécages du péché, mais il cherche toujours à satisfaire sa propre volonté: il a perdu Dieu et se recherche lui-même.

Le Seigneur, avant présenté au jeune homme les commandements de la loi, par lesquels un homme a la vie s'il les garde, ajoute dans une exhortation le commandement qui fit sentir à Paul ce que la loi produit dans l'état où l'homme se trouve — c'est-à-dire dans la mort. «Une chose te manque», dit le Seigneur: «Va, vends tout ce que tu as,... et viens, suis-moi». La convoitise du coeur, ce qui s'y trouve caché, se montre; le vrai état du jeune homme est mis à nu par cette simple mais puissante parole du Seigneur, qui connaît et éprouve le coeur. Les belles fleurs de l'arbre sauvage ne servent de rien; les fruits sont ceux d'un coeur étranger à

Dieu; la sève est celle d'un mauvais arbre. L'amour des richesses gouverne le coeur de ce jeune homme, quelque intéressant qu'il fût quant à ses dispositions naturelles. Le vil désir de l'or est au fond de son coeur; c'était le ressort principal de sa volonté, la vraie mesure de son état moral. S'il s'en va triste et quitte le Seigneur, c'est parce qu'il préfère l'argent à Dieu, manifesté en amour et en grâce.

Quelle chose solennelle que de se trouver en la présence de Celui qui sonde le coeur! Mais c'est ce qui gouverne le coeur, c'est le mobile qui le fait agir qui est la vraie mesure de l'état moral d'un homme, et non point ses qualités naturelles quelque agréables qu'elles soient. On trouve de bonnes qualités même chez les animaux; on doit les estimer, mais elles ne font pas du tout connaître l'état moral du coeur. Un homme d'un caractère dur et méchant, qui s'efforce par la grâce de réprimer ses mauvaises dispositions, d'être aimable envers les autres et de plaire à Dieu, est plus moral et meilleur devant le Seigneur que celui qui, d'un caractère aimable par nature, cherche d'une manière agréable, auprès des autres, sa propre jouissance, sans conscience à l'égard de Dieu, c'est-à-dire sans penser à lui; aimé des hommes, mais ne plaisant pas à Dieu qu'il oublie. Ce qui donne à l'homme son vrai caractère moral, c'est l'objet qui gouverne son coeur; et c'est ce que le Seigneur fait voir ici d'une manière si puissante, qu'elle touche au vif l'orgueil du coeur humain.

Mais le Seigneur va plus loin; les disciples qui pensaient avec tous les pharisiens de tous les temps, que l'homme peut faire quelque chose pour obtenir la vie éternelle, et qu'il doit gagner le ciel par ses efforts, tout en reconnaissant le besoin du secours de Dieu, — les disciples sont étonnés. Quoi! un homme riche avec de si bonnes dispositions, un homme qui a gardé la loi et qui cherche seulement à savoir de leur Maître quel était le plus excellent commandement, afin de l'accomplir — un tel homme serait-il éloigné du royaume de Dieu? Lui serait-il donc extrêmement difficile d'y entrer? Si nous ne comprenons pas que nous sommes déjà perdus, que nous avons besoin d'être sauvés, qu'il s'agit de l'état du coeur, que tous les coeurs sont par nature éloignés de Dieu, et qu'ils cherchent un objet, l'objet de leurs propres désirs, loin de lui, qu'ils ne souhaitent pas qu'il soit présent avec eux, parce que la conscience sent que sa présence empêcherait le coeur de suivre son objet; si nous n'avons pas appris cette vérité par grâce, nous sommes entièrement aveugles.

Au point où nous sommes arrivés dans ce passage, il était trop tard pour garder caché à l'homme (au moins aux disciples) le vrai état de son coeur. Cet état avait été manifesté; l'homme n'avait pas voulu recevoir le Fils de Dieu. Il avait été ainsi démontré qu'avec les meilleures dispositions naturelles, l'homme, tout en gardant une moralité extérieure, préférerait suivre l'objet de ses désirs plutôt que le Dieu d'amour présent sur la terre, ou plutôt qu'un Maître qu'il avait reconnu posséder la plus haute connaissance de la volonté de Dieu. L'homme était perdu; il l'avait montré en rejetant le Fils de Dieu; il devait apprendre cette vérité et cette autre, qu'avec ses qualités les plus excellentes, il ne peut se sauver lui-même. «Et qui peut être sauvé?» demandent les disciples. Le Seigneur ne cache pas la vérité: «Pour les hommes, cela est impossible», répond-il. Paroles solennelles, prononcées par le Seigneur, par celui qui est venu pour nous sauver. Il savait que l'homme ne peut pas se sauver lui-même,

qu'il ne peut pas sortir, sans l'aide de Dieu, de l'état où il est tombé. Pour les hommes, c'est impossible: mais alors Dieu intervient, dans son amour infini, afin de nous sauver, et non pour nous cacher notre état et le besoin que nous avons d'un salut gratuit.

Il faut que nous connaissions notre état, ce n'est pas une chose sur laquelle on puisse passer à la légère que le glorieux Fils de Dieu se soit anéanti lui-même et soit mort sur la croix — seul moyen de racheter et sauver l'homme perdu. Nous devons nous connaître nous-mêmes, et savoir dans nos coeurs que nous sommes condamnés, afin de pouvoir comprendre que Christ a porté la condamnation à notre place, et qu'il a accompli l'oeuvre de notre salut selon la gloire de Dieu. Il fallait que notre état de péché et de condamnation fût démontré, et que l'amour, la parfaite justice, et la sainteté d'un Dieu qui ne peut voir le mal, quelque patient qu'il soit, fussent clairement manifestés et glorifiés. «Pour les hommes, cela est impossible,... mais toutes choses sont possibles pour Dieu». Par l'oeuvre du Seigneur Jésus Christ, et par cette oeuvre seule, oeuvre dans laquelle les anges désirent regarder de près, tout cela peut être fait; le salut est obtenu par la foi — par la foi, parce que tout est accompli. A Dieu soit la louange et la gloire! Le Seigneur est glorifié comme homme dans le ciel, parce que cette oeuvre a été faite et que Dieu en a reconnu la perfection; c'est à cause de cela qu'il a placé Christ à sa droite. Dieu a été satisfait et glorifié dans l'oeuvre de Christ.

«Pour les hommes, cela est impossible, mais toutes choses sont possibles pour Dieu». Qu'elle est grande cette grâce qui nous montre ce que nous sommes et ce que Dieu est! «La grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ». Pensez à cela, frères. Cela signifie que nous devons attendre une croix dans ce monde. Soyez prêts à recevoir les paroles du Seigneur, à prendre la croix, afin d'acquérir une vraie connaissance de vous-mêmes; c'est-à-dire que vous êtes perdu par le péché, que le salut est uniquement par grâce et impossible pour l'homme; mais que l'oeuvre du salut est parfaite et complète, et que la justice de Dieu est sur tous ceux qui croient en Celui qui a accompli cette oeuvre. La vérité, fondamentale du besoin d'un salut venant de Dieu et de l'état de l'homme, n'est nulle part dans l'Ecriture plus clairement établie que dans ce passage.

Le Seigneur donne ensuite ses enseignements touchant le sentier de la croix et les promesses qui l'accompagnent; considérons-les.

Il est aisé de voir combien l'histoire du jeune homme ressemble à celle de l'apôtre Paul: seulement, dans celui-ci la grâce avait tout changé. Quant à la justice qui est par la loi, il était sans reproche; mais lorsque la spiritualité de la loi eut opéré dans son coeur, la convoitise y fut découverte. Alors il reconnut qu'en lui, c'est-à-dire dans sa chair, il n'habitait point de bien. Mais quand il eut été convaincu de péché, Dieu révéla son Fils en lui, et alors il comprit que ce qui était impossible pour l'homme était possible pour Dieu. Dieu avait fait pour lui ce que lui ne pouvait pas faire (c'est-à-dire obtenir une justice qui fût selon la loi), et il apprit que le péché dans la chair avait été condamné à la croix de Christ, et qu'un sacrifice pour le péché avait été accompli par lui. Au lieu de se trouver perdu dans cet état de péché, il devient un homme nouveau.

Mais le jeune homme, lui, reste dans son état précédent, et abandonne le Seigneur pour garder ses richesses, tandis que, pour Paul, les choses qu'il estimait un gain, il les regarde à cause du Christ comme une perte. «Et même je regarde aussi toutes choses comme une perte, à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes choses et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ».

Voyez ici la différence entre l'effet de la grâce et la nature humaine. Il y avait de la sagesse en Paul; remarquez-le, il n'estima pas seulement toutes choses comme des ordures, à cause de l'excellence de la connaissance de Christ, au commencement, lorsque d'abord Christ fut révélé en lui, mais il continua à les estimer telles en marchant en communion avec le Seigneur.

Maintenant, nous trouvons les promesses faites à ceux qui auront marché ainsi, comme le sentier lui-même, tel que le Seigneur le représente. Pierre dit à Jésus que, pour lui et les autres apôtres, ils avaient tout quitté pour le suivre, comme le Seigneur l'avait proposé au jeune homme; que devaient-ils donc avoir? Jésus déclare dans sa réponse, qu'il n'est personne qui ait quitté maison, ou frères, ou soeurs, etc., pour l'amour de lui et de l'évangile, qui n'en reçoive cent fois autant dans cette vie, et dans le siècle à venir la vie éternelle. Ceux qui auront ainsi suivi Jésus, jouiront de beaucoup plus que des misérables choses de cette vie, mais ils auront en même temps des persécutions. Ils ont ainsi la promesse de la vie présente, aussi bien que de celle qui est à venir; non pas des richesses peut-être, mais ils auront la vraie jouissance de tout ce qui est dans le monde selon la volonté de Dieu et comme dons de la part de Dieu. Mais avec cela, ils auront à faire avec l'opposition d'un monde qui ne connaît pas Dieu. Ceux qui étaient les premiers dans le judaïsme, seront les derniers parmi les chrétiens.

Le Seigneur se met maintenant en chemin pour Jérusalem. Le coeur des disciples était plein du pressentiment des dangers qui les attendaient dans cette ville. Ils suivaient Jésus avec crainte et en tremblant, car la chair redoute la malice d'un monde qui, s'il ne peut rien contre Dieu, peut persécuter ceux qui le servent ici-bas. Ici encore, nous voyons ce qui distinguait l'effet de la grâce chez Paul qui, ayant abandonné tout pour l'amour de Christ, se réjouissait à la pensée de la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à lui dans sa mort, connaissant et désirant connaître la puissance de sa résurrection. C'est ce que les disciples ne connaissaient pas, et ce que la chair ne peut jamais comprendre. Mais le Seigneur ne veut pas cacher la vérité; il veut que les disciples connaissent la place qu'il allait prendre, et qu'ils aient à prendre aussi. Il commence par leur dire les choses qui devaient lui arriver, et quel allait être le lot du Fils de l'homme. Il devait être livré aux mains des sacrificateurs, condamné et abandonné aux gentils, qui le traiteraient avec le plus grand mépris et le mettraient à mort; mais le troisième jour, il devait ressusciter. Ainsi se termine l'histoire du Fils de l'homme parmi les hommes. Son propre peuple était le premier à le condamner, et les gentils, par leur indifférence, étaient prêts à achever l'acte terrible du rejet du Sauveur dans ce monde. Le peuple de Dieu (les Juifs) se joignait à l'homme pécheur pour rejeter le Fils de Dieu, venu en grâce ici-bas. Il était important pour les disciples de savoir quelle devait être la fin de leur Maître. Le Fils de l'homme devait mourir. C'est là son enseignement, et c'est le fondement de toute bénédiction; mais c'est ce qui détruisait toutes les espérances et l'attente terrestres des

disciples, et ce qui, en même temps, montrait que l'homme était mauvais, et Dieu infiniment bon.

Les pensées des disciples se font jour tout d'un coup, et forment un contraste frappant avec ce que le Seigneur déclarait solennellement. Ils semblent vraiment être impénétrables jusqu'à la fin à la vérité. Par grâce, ils aimaient le Sauveur, ils se réjouissaient dans la pensée que Jésus avait les paroles de la vie éternelle, — car, le système pharisaïque même en parlait. Mais tout cela n'était pas suffisant pour chasser les pensées d'un royaume qu'ils croyaient devoir être établi sur la terre, ni pour ôter de leur coeur le désir charnel d'occuper, dans ce royaume, une haute position auprès de la personne du Seigneur. Jésus ne pouvait trouver personne capable de le comprendre, d'entrer dans les pensées de son coeur, et d'être touché par ses souffrances; personne qui comprît ce qu'il expliquait à ses disciples touchant sa mort à Jérusalem, lorsqu'il les avait pris à part pour leur parler.

Jacques et Jean demandent d'être assis, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche, dans sa gloire. Il y avait de la foi en eux, car ils croyaient qu'il régnerait mais ce qui agissait en eux était toujours le désir de la chair. Dans sa réponse, le Seigneur, toujours rempli de bonté pour les siens, fait servir cette demande charnelle à l'instruction de ses disciples. Il n'était pas le seul qui dût porter la croix. Lui seul pouvait accomplir la rédemption par l'offrande de lui-même, le Fils de Dieu qui se donnait dans son amour pour être l'Agneau de Dieu. Mais, quant à leur marche sur la terre, il fallait que les disciples entrassent dans le même sentier que lui et le suivissent, s'ils voulaient être avec lui. Le Seigneur montre ici sa profonde humilité et sa soumission dans la place qu'il avait prise.

Il s'était anéanti lui-même, et il accepte de bon coeur cette place; non pas qu'il fût insensible à l'humiliation et aux souffrances de la croix, mais il recevait tout de la main de son Père et se soumettait à tout ce qui se rencontrait dans ce chemin.

«S'asseoir à ma droite ou à ma gauche, n'est pas à moi pour le donner, sinon à ceux pour lesquels cela est préparé». Il ne possède pas le droit de promotion dans son royaume. Il laisse au Père le droit de choisir, et donne la gloire spéciale destinée à un service spécial, à ceux pour qui elle est préparée, et que la grâce a préparés pour cette gloire. Sa portion à lui c'est la croix, et la croix conduit à la gloire, si quelqu'un veut le suivre comme son disciple: telle est la leçon que les siens doivent maintenant apprendre. Il était soumis à son Père, et recevait de sa main tout ce qui lui était préparé selon sa volonté; et si les disciples désiraient le suivre, ils devaient prendre la croix qui se trouvait dans ce sentier et qui s'y trouve toujours. En outre, pour suivre Jésus, le disciple doit s'humilier lui-même, comme le Seigneur l'a fait; il ne doit pas être comme les grands de ce monde qui se font grands en dehors de Dieu, mais il doit être le serviteur de tous en amour, ainsi que le fut le Sauveur, bien que par droit il fut le Seigneur de tous. L'amour est de toutes choses la plus puissante, et aime à servir, non à être servi. C'est ainsi que Dieu s'est manifesté lui-même, dans l'homme Jésus; c'est le sentier où il a marché, et où nous devons le suivre. Celui qui est le plus petit à ses propres yeux, celui-là est le plus grand.

Ici se termine l'histoire du Sauveur sur la terre, et commence le récit des événements qui concernent sa mort. Il se présente pour la dernière fois à Jérusalem, et comme Fils de David, l'objet des promesses faites à Israël, et aussi afin d'être reçu par son peuple et par la cité bien-aimée; mais en fait, c'était pour être rejeté et mis à mort. Jusqu'à ce temps, il parle (verset 45) du «Fils de l'homme venu pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs;» mais maintenant, il se présente dans la seule relation qu'il pût avoir, avec son peuple selon la prophétie.

Jésus entre dans Jéricho, la cité maudite, mais il y entre selon la grâce qui s'élève au-dessus de la malédiction; en fait, il allait pour la porter lui-même, pour être fait malédiction sur la croix. Le Fils de David vient en grâce, avec la puissance divine, capable d'accomplir toutes choses, mais dans l'humilité et la bassesse. Il répond donc à ce nom de Fils de David, et montre sa puissance en grâce dans la guérison de l'aveugle. La foule qui l'accompagne ne veut pas qu'il soit troublé, mais lui s'arrête et, dans sa grâce, prête l'oreille aux besoins de son peuple. Il commande que l'on appelle Bartimée, qui accourt près de lui avec joie. Sa misère, profondément sentie, est ce qui le fait accourir vers Christ, celui qui peut répondre à ses besoins et leur appliquer un remède efficace.

L'homme aveugle présentait un tableau frappant du sombre état des Juifs; dans ce qui a lieu, nous voyons l'oeuvre du Seigneur produisant, par sa grâce, le sentiment du besoin chez un Juif à ce moment. Nul doute que ce ne soit vrai en tout temps, mais ce l'était spécialement des Juifs dans l'état où ils se trouvaient alors. Bartimée s'informant de la cause du bruit qu'il entendait, la foule lui répond que Jésus de Nazareth passait. Ce nom n'apportait avec lui aucune idée aux Juifs; Nazareth était plutôt un nom auquel se rattachait l'opprobre. Mais, dans le coeur de l'aveugle, il y avait de la foi, selon la place que Jésus prenait par rapport à son peuple, et il s'écrie : «Jésus, Fils de David». Il reconnaît que Jésus avait droit à ce titre. Jésus répond à sa foi, et le guérit. L'aveugle, ayant recouvré la vue, suit le Seigneur dans le chemin.

C'est une peinture touchante de la position d'Israël et de l'oeuvre qui se faisait au milieu de ce peuple. Le Fils de Dieu, le Fils de David selon la chair, celui qui était l'accomplissement des promesses, était venu en grâce et avait la puissance de guérir Israël. Là, dans la place où le Fils de David était reconnu, la puissance qu'il apportait avec lui et qui était en lui, ôtait l'aveuglement. Israël était entièrement aveugle, mais la puissance divine était là pour guérir, et, s'il y avait assez de foi pour reconnaître en Jésus le Fils de David, l'aveuglement disparaissait. Il est beau de voir la grâce entrer là même où la malédiction était tombée, mais c'est la grâce qui opère, lorsque Jésus est reconnu comme Fils de David; la grâce qui ouvre les yeux de l'aveugle, désormais son disciple.

## Chapitre 11

Nous avons déjà vu que le Seigneur prend ici le titre de Fils de David, nom qui parlait de l'accomplissement des promesses et le constituait vrai Roi d'Israël. Habituellement et de préférence, il se nommait lui-même le Fils de l'homme, nom qui avait une signification beaucoup plus étendue et annonçait le droit à une domination et à un pouvoir bien plus vastes

que ceux qui appartenait au Fils de David. Il plaçait Christ en relation directe avec tous les hommes, et affirmait son droit et toute la gloire qui revenait au Fils de l'homme, selon les conseils de Dieu. Dans le Psaume 2, nous trouvons deux titres assignés au Messie — celui de Fils de Dieu donné à Jésus comme né ici-bas, dans ce monde, et celui de Roi d'Israël, bien que rejeté. Puis dans le Psaume 8 (après que l'état de son peuple a été développé dans les Psaumes 3-7), nous voyons sa gloire et l'étendue de sa domination comme Fils de l'homme établi au-dessus de toutes choses. Au chapitre 7 de Daniel, nous est encore montré le Fils de l'homme amené devant l'Ancien des jours, des mains duquel il reçoit la seigneurie sur toutes les nations.

Dans les chapitres 11 et 12 de l'évangile de Jean, nous voyons que Christ ayant été rejeté par les hommes, Dieu veut qu'un témoignage complet, un triple témoignage, lui soit rendu, sous les trois caractères de Fils de Dieu, Fils de David et Fils de l'homme. Le premier, c'est à la résurrection de Lazare, le second, à son entrée à Jérusalem, et le troisième, lorsque les Grecs demandent à voir Jésus, et que le Seigneur dit: «L'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié. En vérité, en vérité, je vous dis: A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit». Pour prendre possession de ces titres, et pour avoir avec lui ses cohéritiers — il faut qu'il meure.

Dans notre chapitre, Jésus prend le second titre et se présente lui-même pour la dernière fois sur la terre à la nation juive, selon la prophétie de Zacharie. Plus tard, il viendra dans la gloire et prendra possession du trône de David son père; mais actuellement, tout ce qu'il fait, c'est de se présenter à son peuple comme Celui qui accomplissait toutes les promesses faites à Israël. Il savait bien quel serait le résultat, et qu'il allait prendre la place et le titre plus étendu de Fils de l'homme, afin d'avoir avec lui ses cohéritiers, quand, selon les conseils de son Père, il prendra sa grande puissance et entrera dans son règne. Mais il était nécessaire que ce dernier témoignage fût rendu de la part de Dieu, d'un côté au peuple et de l'autre au Seigneur lui-même, en tirant sa louange «de la bouche des petits enfants et de ceux qui têtent», anticipant ainsi l'établissement du royaume en puissance.

Or ce roi était Emmanuel, l'Eternel lui-même, et Jésus agit selon ce caractère. Il envoie ses disciples au village voisin, chercher une ânesse avec son poulain; et lorsque le possesseur demande aux disciples pourquoi ils les détachent, ceux-ci répondent, selon l'ordre de Jésus: «Le Seigneur en a besoin», et aussitôt on les laisse faire. Tout cela se faisait, afin que la parole du prophète fût accomplie, car, dans cet évangile, les faits sont toujours présentés non seulement comme des effets de la grâce souveraine, ainsi qu'ils l'étaient en réalité, mais comme l'accomplissement des promesses faites au peuple.

Remarquez que, dans la citation que fait Matthieu (chapitre 21: 5), du passage de Zacharie qui se rapporte au fait dont nous parlons, deux expressions sont omises qui ont rapport à la venue du Seigneur en puissance, quand il apparaîtra pour prendre possession de son royaume. Ce sont les mots «juste» et «ayant le salut;» selon le premier, Christ exécutera le jugement sur ses ennemis; comme Sauveur, il délivrera le résidu: le temps n'était pas encore venu pour ces deux choses.



Les disciples amènent donc l'ânesse et l'ânon à Jésus, et le Seigneur entre comme roi à Jérusalem. Une très grande multitude de personnes, mues par la puissance de Dieu, et ayant aussi vu les miracles de Jésus, en particulier la résurrection de Lazare, allaient devant lui et l'entouraient, les uns étendant leurs vêtements sur le chemin, tandis que d'autres coupaient des branches d'arbres et les répandaient devant lui. Ils lui attribuaient ainsi la place et la gloire de roi, et de fait le reconnaissaient comme le Messie royal. Scène admirable, dans laquelle les froids raisonnements de l'intelligence humaine n'ont rien à voir, qui n'était pas l'effet produit par ses miracles, bien qu'en étant le fruit, mais qui était l'opération puissante de Dieu sur les esprits de la foule, l'obligeant à rendre pour un moment témoignage au Fils de Dieu méprisé. Le Psaume 118, prophétie remarquable touchant les derniers jours en Israël, est aussi cité, comme souvent ailleurs. Le Seigneur lui-même parle plus loin des versets qui précèdent ceux que Dieu met dans la bouche de la multitude: «La pierre que ceux qui bâtaient ont rejetée, celle-là est devenue la maîtresse pierre du coin».

La foule emploie les paroles qui annoncent la reconnaissance du Fils de David par le résidu du peuple d'Israël: «Hosanna! (mot hébreu signifiant: Sauve maintenant! et qui devient une espèce de formule pour demander l'aide du Seigneur quand le vrai Messie est reconnu) Hosanna au Fils de David! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna dans les lieux très hauts!» Ce cri reconnaissait Jésus comme Fils de David, comme Messie. Telle était la volonté de Dieu, que son Fils ne fût pas laissé sans ce témoignage, sans être honoré de cette manière. Et maintenant, le Seigneur agit dans Jérusalem selon cette position.

Toute la ville était émue et demandait: Qui est celui-ci? Et la foule répondait que c'était Jésus de Nazareth, le prophète qui devait venir. Jésus entre dans le temple, et le purifie avec l'autorité de Jéhovah en chassant ceux qui le profanaient. Il juge la nation et ses conducteurs, disant: «Il est écrit: Ma maison sera appelée une maison de prière, mais vous en avez fait une caverne de voleurs». Mais s'il est Jéhovah présent dans le temple, il est aussi toujours Jéhovah présent en grâce et répondant à tous les besoins de son peuple: il guérit les boiteux et les aveugles. Mais aucun témoignage n'est assez puissant pour percer la dure cuirasse d'incrédulité qui couvre le cœur des chefs du peuple, non pas même les miracles qu'ils voient. En entendant les enfants crier: Hosanna, ils s'indignent. Le Seigneur leur montre que le temps de les convaincre est passé, et en appelle au témoignage du Psaume 8. Dieu avait prévu et prédit ces choses: «Par la bouche des petits enfants et de ceux qui têtent, tu as établi ta louange». Si le peuple refuse de le recevoir, Dieu prend soin qu'il reçoive la louange qui lui convenait.

Mais tout est fini pour le peuple, jusqu'au moment où la grâce souveraine de Dieu agira pour réveiller une partie de la nation au milieu de la tribulation que son incrédulité lui aura attirée; et ce résidu repentant s'écriera comme les enfants: «Hosanna au Fils de David!» mais alors tout sera grâce. Pour ce qui concerne la responsabilité de l'homme, tout était fini, et le peuple était jugé. C'est ce que le Seigneur montre dans l'incident qui suit. Il ne veut pas rester dans Jérusalem, la ville rebelle et incrédule, mais il va à Béthanie où la puissance de la

résurrection avait été manifestée. Là, il peut trouver pour son coeur un objet et un refuge parmi les hommes, après que son peuple l'a rejeté.

Quand Jésus retourne à la ville, il a faim, et voyant un figuier sur la route, il va y chercher du fruit, mais n'en trouve point — le figuier n'a rien que des feuilles. Le Seigneur maudit l'arbre, en disant: «Que désormais personne ne mange jamais de fruit de toi», et à l'instant le figuier sécha. Cet arbre représente Israël sous l'ancienne alliance, l'homme selon la chair. C'est l'homme dans la position dans laquelle Dieu a dépensé pour lui toutes ses peines, a employé tous les moyens — l'homme pour qui il a donné même son Fils unique, afin de tirer quelque bien de son coeur, et de l'atteindre pour le gagner à ce qui est bon, pour le gagner à lui-même. Mais tout a été vain. Il avait épargné l'arbre encore cette année, sur la demande du vigneron (Luc 13); celui-ci l'avait déchaussé et y avait mis du fumier, mais, l'arbre était resté stérile. Que pouvait-il faire à sa vigne de plus qu'il n'avait fait? Ce n'est pas seulement que nous sommes des pêcheurs, mais nous le restons encore, après que Dieu a fait tout ce qu'il pouvait pour gagner le coeur de l'homme. Nous voyons en cela l'importance de l'histoire d'Israël; c'est notre histoire tracée par Dieu lui-même, c'est celle de sa patience et de toutes ses voies, sauf que nous avons ensuite le témoignage suprême de son amour dans la mort de Christ, de sorte que nous sommes encore plus coupables. Une abondance de feuilles, mais point de fruits; des prétentions à la piété; des formes religieuses, mais sans le vrai fruit selon le coeur de Dieu, voilà ce qui se trouve en l'homme: ce qu'il cherche ne s'y trouve point. Israël selon l'ancienne alliance, c'est-à-dire l'homme selon la chair, bien que cultivé par les soins de Dieu, ne portera jamais de fruit pour Dieu. Il est mis de côté pour toujours. Il s'est montré inutile et incapable de répondre aux soins que Dieu lui a donnés. L'homme, dans la chair, est condamné à une éternelle stérilité. Ce miracle est d'autant plus remarquable, que tous les miracles de Christ étaient non seulement des signes de puissance, mais un témoignage de l'amour de Dieu. La puissance divine était là, mais pour sauver, pour guérir, pour délivrer de la puissance de Satan et de la mort, pour détruire tous les effets du péché dans ce monde. Mais tout cela ne change pas le coeur de l'homme; au contraire, la manifestation de la présence de Dieu, réveille l'inimitié de ce coeur contre lui — inimitié trop souvent cachée à l'homme lui-même, dans les profondeurs de son être. Le miracle du figuier est le seul de tous ceux de Christ qui porte le caractère de jugement.

Maintenant, tout est mis clairement en évidence; l'homme peut naître de nouveau, il peut recevoir la vie du second Adam. Israël peut être restauré par grâce, selon la nouvelle alliance; mais l'homme en lui-même, l'homme dans la chair, après que tout a été fait pour lui faire produire du fruit, a été jugé, étant reconnu incapable de porter rien de bon. Dieu sauve les hommes, Dieu leur donne la vie éternelle. En recevant Christ, l'homme reçoit une vie qui porte du fruit; l'arbre est greffé, et Dieu cherche du fruit sur la branche greffée, mais il en a fini avec l'homme dans la chair, excepté pour ce qui concerne le jugement qui doit tomber sur lui à cause de ses péchés; et, grâces lui soient rendues, Dieu est libre de délivrer l'homme de son état, de le sauver par le sang de Jésus Christ, de l'engendrer de nouveau, de le réconcilier avec lui-même, de l'adopter comme son enfant, et de faire de lui les prémices de ses créatures.

Israël est laissé et l'homme est jugé, mais la grâce de Dieu demeure, et Christ est le Sauveur de tous ceux qui croient en lui.

Quelle scène se présente devant nous, lorsque Christ, le Messie, le Fils de David, Emmanuel sur la terre, entre dans sa maison, que de ses yeux saints il regarde tout ce que l'homme y a fait, et qu'il montre son indignation contre le sacrilège qui l'a transformée en une caverne de voleurs! Il revendique la gloire et l'autorité de Jéhovah, et chasse ceux qui profanaient le temple. Ensuite, il se trouve face à face avec tous ses adversaires qui viennent les uns après les autres pour le surprendre et trouver un sujet de l'accuser; mais ils rencontrent en lui une lumière et une sagesse qui montrent clairement leur position, de sorte qu'en voulant le condamner, ils se trouvent eux-mêmes tous condamnés, et le Sauveur peut poursuivre son oeuvre de grâce et de rédemption en présence de ses adversaires réduits au silence. Mais avant qu'elle ne soit jugée par ses réponses, chacune des classes du peuple sert à manifester le principe fondamental qui rendra les disciples du Seigneur capables de surmonter les obstacles qui seraient placés devant eux par les Juifs qu'il avait condamnés, mais entre les mains desquels se trouvaient extérieurement le pouvoir et l'ordre établi.

«Ayez foi en Dieu», dit le Sauveur, lorsque Pierre s'étonne de ce que le figuier se soit séché si promptement. Quelque faibles que fussent les disciples devant la puissance qui s'opposerait à eux, cette puissance serait surmontée par la foi. C'est un principe très important pour la marche et le service chrétiens; seulement, cette foi introduisant Dieu sur la scène, doit s'exercer sans qu'il y ait aucun doute dans le coeur. Elle ne doit pas être le mouvement de la volonté, mais la conscience de la présence et de l'intervention de Dieu. Il arrive ainsi que là où la foi se trouve et où la requête est présentée à Dieu par la foi, la réponse suit avec certitude. Mais en même temps la présence de Dieu est celle d'un Dieu d'amour; et, lorsque nous demandons par la prière l'accomplissement de notre désir, il faut que nous soyons en communion avec lui: alors, nous réalisons sa puissance qui répond à la foi, et l'esprit de pardon envers les autres se trouve dans notre coeur. Par exemple, si je nourris un désir de vengeance contre mes ennemis, je ne puis pas espérer qu'il y ait une réponse à mes prières; et même, si j'étais exaucé, je serais puni. Dieu ne peut pas intervenir de cette manière, car il condamne un désir qui est mauvais; et si même il trouvait bon de répondre à la prière, nous attirerions le châtiment sur nous. Car Dieu, dans son gouvernement, agit toujours selon son caractère (\*).

(\*) Comme cette pensée peut sembler obscure à quelques uns, je la présenterai comme suit en d'autres termes: La foi qui trouve une réponse à ses prières, doit avoir trouvé Dieu et jouir de sa communion. Mais Dieu est amour, et afin de réaliser sa puissance pour avoir la réponse, il faut savoir ce que c'est que d'être en sa présence que la foi a découverte. Mais cette communion ne peut pas être connue, s'il n'y a pas d'amour. En conséquence, lorsque nous nous présentons dans la foi pour demander l'accomplissement de nos désirs, il faut que nous pardonnions à notre frère ce que nous pourrions avoir contre lui; sinon, nous sommes en la présence de Dieu quant à son gouvernement, et ainsi sujets à l'effet de nos péchés.

Christ rentre à Jérusalem. Il n'avait pas voulu loger dans une cité abandonnée de Dieu. Là, tous les chefs du peuple, comme nous l'avons dit, passent tour à tour devant lui; il les juge tous. En premier lieu, c'est l'autorité qui s'élève contre la sienne. Comme il se promène dans

le temple, les principaux sacrificateurs, les scribes et les anciens, viennent et lui demandent par quelle autorité il fait ces choses, et qui lui a donné cette autorité. Ainsi, nous les voyons placer ces deux autorités l'une contre l'autre; elles sont l'une et l'autre mises en question. L'autorité officielle, celle qui est extérieure, était entre les mains des sacrificateurs; la vérité et l'obéissance à Dieu étaient en Jésus. Sa puissance avait déjà été manifestée, sans qu'elle eût montré pour le moment rien qui annonçât la vengeance. Il était inutile de donner plus de signes de puissance; ils étaient déjà condamnés. Ils avaient eu signe après signe, et s'étaient endurcis dans l'incrédulité; le temps du jugement était venu, non pas, il est vrai, de son exécution, mais du jugement moral. Jésus les laisse sans réponse.

Les chefs du peuple demandent par quelle autorité il avait purifié le temple. Aucun zèle pour la sainteté de Dieu ne se trouvait, en eux, mais une grande jalousie pour leur propre autorité; c'est ce qui caractérise le clergé: il pense à son autorité et non à Dieu. Le Seigneur Jésus ne pensait qu'à l'autorité de Dieu, et ce qu'il faisait en était le résultat. Si la conscience des conducteurs du peuple n'avait pas été endurcie, même en n'étant pas satisfaits de ce que le Seigneur avait fait, ils auraient gardé le silence, honteux de l'état du temple confié à leurs soins. Ayant rejeté le Seigneur, ils ne pouvaient pas reconnaître son autorité; dorénavant, les preuves étaient inutiles. Mais la divine sagesse de Jésus leur fait reconnaître leur propre incapacité à résoudre des questions relatives à l'autorité et au témoignage divin.

Jésus demande à ces chefs du peuple si la mission de Jean le Baptiseur était divine. S'ils disent, oui, Jean avait rendu témoignage à Jésus; s'ils disent, non, leur autorité est compromise devant le peuple. Où était leur droit de demander: «Qu'est-ce que la vérité?» Ils la connaissaient; ils étaient satisfaits d'avoir l'honneur, depuis longtemps perdu, de posséder un prophète au milieu d'Israël, mais reconnaître leurs péchés ne leur convenait pas, de sorte que la lumière fut bientôt éteinte pour leurs coeurs. Mais le peuple avait toujours tenu Jean pour un prophète. Ils n'osent donc dire ni oui, ni non. Ils confessaient ainsi qu'ils n'étaient pas capables de juger si un homme qui professait avoir une mission divine, y avait réellement droit, puisqu'ils disaient ne pas pouvoir dire si Jean était un prophète ou non. Tel étant le cas, Jésus n'avait pas besoin de leur répondre, ni de les convaincre touchant sa mission, comme s'ils eussent été des personnes revêtues de l'autorité de Dieu, et auxquelles chacun est tenu de dire la vérité.

## Chapitre 12

L'incapacité et l'incompétence des gouverneurs juifs est clairement démontrée. Ils avaient eu la prétention de juger le Seigneur, mais la parole de la sagesse divine les avait jugés et forcés de confesser leur incompétence. Maintenant le Seigneur, à son tour, montre aux différentes classes des Juifs qui se présentent à lui, l'état dans lequel ils se trouvent, et en premier lieu celui de tout le peuple. Israël avait été la vigne de Jéhovah; il l'avait louée à certains cultivateurs, afin de recevoir d'eux du fruit quand la saison serait venue. Il avait fait pour sa vigne tout ce qu'il avait pu; il aurait été impossible de faire davantage. Israël jouissait

de tous les privilèges dont une nation peut jouir. Au temps où l'on recueille le fruit, le maître envoie son serviteur pour le recevoir des cultivateurs.

Les prophètes cherchaient ce fruit chez le peuple de la part de Dieu, car il était le maître de la vigne; mais les vigneronniers prirent l'un des serviteurs et le battirent, ils en tuèrent un autre, et les rejetèrent tous. C'est ainsi qu'Israël traita tous les serviteurs de Dieu qu'il leur envoyait pour les rappeler à leur devoir. Enfin, ayant encore un Fils unique et bien-aimé, il le leur envoya aussi, disant: «Ils auront du respect pour mon Fils»; mais ils le prirent, le tuèrent et le jetèrent hors de la vigne. Ils voulaient s'emparer de la vigne en tuant l'héritier légitime.

Considérons un moment cette parabole. Avec quelle dignité et quel calme le Seigneur expose la conduite passée du peuple d'Israël, ainsi que sa conduite en ce moment même! Il était sur le point de souffrir; il était venu pour mourir, mais les actions de ses ennemis devaient être clairement manifestées; ils comblaient, les yeux ouverts, la mesure de leurs iniquités. Pauvres Juifs! Dieu, dans sa souveraine grâce, aura compassion d'eux. Il restaurera son peuple, par une nouvelle alliance; il lui rendra sa place de peuple de Dieu, reconnu par lui.

La narration, dans l'évangile de Marc, est toujours rapide. La conséquence du péché d'Israël y est montrée, mais nous savons, par les autres évangiles, que les Juifs répondant au Seigneur, sont forcés de prononcer eux-mêmes leur propre sentence; ils avaient bien compris le sens de la parabole. Ici, le simple fait de leur ruine est annoncé, après qu'ils ont rejeté le Christ, le Fils de Dieu. Le maître de la vigne, l'Eternel des armées, viendra, détruira les méchants vigneronniers, et donnera sa vigne à d'autres.

Le Seigneur cite ensuite de nouveau le Psaume 118, et demande aux chefs du peuple — cette question le concernait directement —: «N'avez-vous pas même lu cette écriture: La pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée, est devenue la maîtresse pierre du coin; ceci est de par le Seigneur, et merveilleux devant nos yeux?» Déclaration prophétique bien claire de la position d'Israël et de ses conséquences. Toute l'histoire d'Israël est présentée brièvement, mais parfaitement décrite en quelques versets; toute leur conduite, depuis les temps de Moïse jusqu'à la croix, est déroulée en peu de mots: leur péché contre Jéhovah, contre Christ et contre les prophètes, ainsi que les terribles conséquences de ce péché pour la nation et les voies de Dieu envers elle. Dieu lui enlève tous ses privilèges, et il donne à d'autres sa vigne où il était venu chercher du fruit. De plus, avec ce grand fait du péché de l'homme et de l'incrédulité des Juifs, c'est-à-dire le rejet et le crucifiement du Seigneur, nous avons aussi l'exaltation de Christ à la droite de Dieu; il devait devenir la maîtresse pierre du coin. Ici aussi, nous avons la clef des écritures de l'Ancien Testament par la prophétie, car, d'un simple coup d'oeil, l'intelligence spirituelle voit se dérouler devant elle toutes les voies de Dieu. C'est seulement la sagesse et la révélation divines qui peuvent faire connaître les pensées de Dieu et les actions de l'homme, et nous les annoncer.

Nous avons vu que toutes les classes des Juifs viennent, l'une après l'autre, pour juger le Seigneur, mais, en fait, ils sont jugés eux-mêmes. Les pharisiens et les hérوديens se présentent d'abord pour le surprendre dans ses paroles. Ils n'osaient pas mettre les mains sur lui, bien

qu'ils l'eussent fait volontiers, ayant parfaitement bien compris que la parabole des vigneronns avait été prononcée contre eux; mais le peuple était encore sous l'influence de ses paroles et de ses oeuvres. Les principaux craignaient le peuple, esclaves qu'ils étaient non seulement de leurs propres passions et de leur incrédulité, mais du peuple lui-même. Ils craignaient d'autant plus de faire quelque chose contre le Seigneur, croyant que le peuple le favoriserait, qu'ils n'avaient ni la puissance de la foi, ni la liberté qui est le résultat de la droiture; mais ils étaient dépendants de la faveur du peuple.

L'heure du Seigneur n'était pas encore venue. Ses ennemis lui envoient des espions pour le surprendre dans ses paroles. Les pharisiens, remplis d'orgueil à cause des privilèges du peuple juif, et toujours prêts à l'exciter contre les Romains, flattaient ses passions. Ils étaient assujettis au joug des gentils à cause de leurs péchés, et n'étaient plus reconnus de Dieu comme son peuple. Le Messie promis leur avait été envoyé dans la personne du Seigneur, et ils n'avaient pas voulu le recevoir, parce qu'il manifestait Dieu sur la terre, et que leur coeur endurci n'avait aucun désir pour Dieu. Ils voulaient bien avoir la gloire d'être le peuple de Dieu, mais non pas recevoir Dieu et se soumettre à lui. La rébellion de leur coeur contre Dieu s'unissait à la rébellion de leur orgueil national contre les gentils.

Les hérوديens au contraire, acceptaient l'autorité romaine, et ne s'inquiétaient pas des privilèges d'Israël. Ils étaient disposés à rechercher à tout prix les bonnes grâces du peuple puissant qui, par suite du jugement de Dieu, tenait Israël sous son joug pesant. Or, si le Seigneur avait dit qu'ils ne devaient pas payer le tribut, il se serait montré hostile au pouvoir romain, et les hérوديens auraient été prêts à l'accuser; si, au contraire, il avait dit que le tribut devait être payé, il n'était pas le Messie qui devait affranchir son peuple du joug détesté des Romains, car ils n'avaient pas l'idée d'une autre délivrance. Ainsi Jésus aurait perdu la faveur du peuple. Les hérوديens et les pharisiens étaient d'accord pour se débarrasser du Seigneur, mais la sagesse divine répond à chaque difficulté.

Les Juifs auraient dû se soumettre au joug que Dieu lui-même leur, avait imposé, jusqu'au temps où sa grâce les délivrerait et où ils recevraient le Libérateur qui devait venir, selon les promesses de Dieu. Jusqu'à ce que celles-ci s'accomplissent, ils devaient rendre humblement à Dieu ce qui lui était dû, acceptant leur châtement de ses mains. Mais ils ne firent ni l'une ni l'autre de ces choses; ils étaient hypocrites à l'égard de Dieu, rebelles envers les hommes. Le Seigneur leur demande une monnaie portant l'effigie de l'empereur, puis il dit: «De qui est cette image et cette inscription?» «De César», répliquent les Juifs. «Eh bien», dit le Seigneur, «rendez à César les choses de César, et à Dieu les choses de Dieu». Les Juifs s'en vont tout étonnés. Réponse juste, qui non seulement mettait à néant l'accusation qu'ils auraient voulu porter contre lui, mais montrait en même temps le vrai état d'Israël et le jugement de Dieu sur ce peuple.

Ensuite viennent les sadducéens, autre secte des Juifs, qui ne croyaient ni au monde invisible, ni aux anges, ni à la résurrection. Dieu, pensaient-ils, avait donné une loi à son peuple d'Israël, et c'était tout. Accoutumés aux arguments des hommes, ils n'étaient pas préparés à rencontrer la sagesse divine, ni la force irrésistible de la parole de Dieu. Ils présentent un cas,

qui, à supposer que fût vrai ce que leur folie imaginait, aurait rendu la résurrection ridicule et impossible; car ils supposaient que les relations et l'état de l'homme dans ce monde continuaient à exister dans l'autre. C'est là ce que font les hommes; ils mêlent leurs propres pensées avec la parole de Dieu, et si leurs pensées ne s'accordent pas avec cette parole, ils la croient inintelligible et la rejettent. Mais, dans ce cas, une vérité fondamentale et d'une importance vitale était en question, et le Seigneur non seulement réduit au silence ses ennemis par la sagesse de sa réponse, mettant à nu leur hypocrisie, mais il révèle aussi clairement la vérité elle-même, qui était enseignée d'une manière cachée dans l'Ancien Testament et l'appuie de sa propre autorité.

Tout dépend de cette vérité de la résurrection elle est la preuve que Jésus Christ est le Fils de Dieu, et que Dieu a accepté son sacrifice.

Elle est la victoire sur la mort; elle laisse derrière elle tout ce qui appartient à la misérable condition de l'homme; elle est l'entrée dans le nouvel état de l'homme selon les conseils de Dieu, l'introduction dans l'état éternel de gloire et de pleine conformité à Christ. Il est vrai que les méchants ressusciteront pour le jugement; mais le Seigneur regarde à son état et à l'état des siens dans la résurrection, comme le fait aussi l'apôtre en 1 Corinthiens 15. Le Seigneur montre aux sadducéens, que la révélation de cette vérité est contenue dans l'Ancien Testament. Quant à lui-même, sa résurrection est clairement enseignée dans le Psaume 16, mais les sadducéens ne voulaient recevoir que les livres de Moïse. Or ces livres s'occupent, en tout premier lieu de ce que Dieu avait établi ici-bas pour son peuple terrestre: c'est l'évangile et la résurrection du Seigneur lui-même qui ont fait luire la vie et l'incorruptibilité. Bien que cette lumière fût voilée dans les temps de l'Ancien Testament, elle ne manquait cependant pas à ceux qui, pèlerins et étrangers sur la terre, cherchaient une meilleure patrie et une cité céleste. L'enseignement direct de l'Ancien Testament se rapportait au gouvernement de Dieu sur la terre, mais, par la foi, les coeurs des fidèles pouvaient y trouver amplement ce dont ils avaient besoin pour les diriger vers une patrie éternelle et céleste.

Les pharisiens croyaient à la résurrection, et, sur ce point, ils avaient l'intelligence de la vérité; mais le Seigneur voulait montrer que, si même les sadducéens ne recevaient que la loi, Dieu avait donné en tout temps, et dans la loi même, ce qui était suffisant pour conduire l'intelligence spirituelle à espérer de meilleures choses que les terrestres, et à amener par la foi dans une relation plus intime avec Dieu que celle dont on pouvait jouir sous son gouvernement, qu'il s'agît de celui du monde ou de son peuple, quelque réel que fût ce gouvernement. Le Seigneur condamne donc absolument les sadducéens; ils ignoraient complètement les Ecritures et la puissance de Dieu. Le Seigneur révèle premièrement la vérité; ceux qui ressuscitent sont comme les anges, et il n'est plus question de se marier ou de donner en mariage. Ensuite, il montre que, dans ses éléments même, la première expression des relations de Dieu avec les hommes (quand Dieu parla à Moïse), contenait la notion d'une vie au delà de la mort, et par conséquent la résurrection, puisque l'homme est composé, selon les conseils de Dieu, d'un corps et d'une âme. Abraham, Isaac et Jacob, étaient

morts depuis longtemps, mais Dieu était toujours leur Dieu; ils étaient donc encore vivants, et par conséquent ne resteraient pas toujours sous la puissance de la mort, mais ressusciteraient.

Les sadducéens, qui ne voulaient recevoir que la loi, avaient besoin d'une preuve claire et sensible tirée de la loi même, et qui établît la vérité de la résurrection. Mais quoi qu'il en soit des sadducéens, il est important pour nous de comprendre que, depuis le commencement, le péché et la mort étant entrés dans le monde, quand Dieu entre en relations avec l'homme, il le fait toujours sur le terrain de la résurrection. Il n'y a pas d'autre vrai fondement de bénédiction. Les promesses, même faites à Israël, ou tout au moins leur accomplissement, sont fondées sur cette vérité (Actes des Apôtres 13: 34). Ainsi, la première chose que l'évangile révèle, a sa racine dans la première manifestation distincte de Dieu en relation avec les hommes, relation fondée sur la rédemption, chose extérieure en Israël, mais éternellement accomplie en Christ.

Mais de même que la grande vérité du christianisme, le nouvel état de l'homme, est établie par la parole du Seigneur, de même aussi la perfection de la loi, comme mesure des devoirs de l'homme, est mise en lumière. Un des scribes qui avait entendu le Seigneur raisonner avec les sadducéens, et qui s'était aperçu de la sagesse vraie et divine de sa réponse, s'approche et lui demande: «Quel est le premier de tous les commandements?» Les scribes pensaient que les commandements différaient en importance, et que quelques-uns avaient plus de valeur que d'autres pour compléter la somme de justice à laquelle un homme devait atteindre. Le Seigneur répond cette fois sans faire tourner la question à la confusion de celui qui l'interrogeait, mais il établit les deux grands piliers de la responsabilité de l'homme: l'unité de Dieu et le devoir de l'homme envers lui et envers son prochain. C'était la foi d'Israël et son devoir envers tous.

Le Seigneur ne cite pas les dix commandements, mais les grands principes de la loi quant à toutes les obligations morales de l'homme. Le Seigneur savait comment les amener en lumière, divinement cachés comme ils l'étaient dans les livres de Moïse (Deutéronome 6: 4, 5; Lévitique 19: 18).

Le sentiment du devoir était parfait en lui, comme aussi la grâce et l'amour divin. Il est beau de voir cette perfection dans le Seigneur: la grâce et l'amour de Dieu étaient manifestés dans toute sa vie, nous les avons vus. Mais ici, nous trouvons aussi la règle parfaite de la marche et du devoir de l'homme sur la terre selon la loi; ce n'était pas ce qui est évident à tous les hommes, — c'est-à-dire les dix commandements, la première chose qui serait venue à la pensée de l'homme, — mais les principes dispersés ici et là dans les livres de l'Ancien Testament, et qui brillaient de toutes parts pour Lui, pour ce coeur qui comprenait et possédait la perfection de l'humanité devant Dieu, et qui déployait devant les hommes la perfection divine. Son coeur voyait l'une et la comprenait, — la perfection de la marche de l'homme selon la règle divine, — tandis que l'expression de l'autre, — la grâce et l'amour, — surgissait naturellement du même coeur.



La conscience et le coeur du scribe sont touchés; il rend témoignage à la parfaite sagesse de la réponse du Seigneur, ajoutant qu'agir ainsi valait plus que tous les holocaustes et tous les sacrifices. Il n'était pas loin du royaume de Dieu. Un coeur qui comprend les pensées de Dieu touchant l'homme, aime ce que Dieu aime; le discernement moral de ce qui est bon est très éloigné de la capacité de recevoir ce que Dieu révèle pour la bénédiction de son peuple. Depuis ce moment, personne n'ose plus interroger Jésus; la sagesse du Seigneur était trop grande pour leurs coeurs.

Mais le Seigneur, à son tour, leur adresse une question; toute la vérité relative à sa position et à la leur, dépendait de la réponse qui y serait faite: «De qui le Christ est-il fils?» Les Juifs répondaient: «De David». C'était vrai, mais alors le Seigneur dit: «Comment donc David l'appelle-t-il son Seigneur, s'il est son fils?» Jésus était le fils de David, mais dans sa nature humaine, il devait s'asseoir à la droite de Dieu comme Seigneur. C'était là la clef de la situation. Mais les relations du Seigneur avec les Juifs étaient à leur terme. Chaque classe des Juifs s'était présentée à son tour devant lui et avait été jugée.

(Versets 38-40). Dans ces versets, le Seigneur accuse les scribes qui corrompaient la parole de Dieu tout en prétendant l'expliquer; ils affectaient la forme de la piété, et cherchaient leur propre gloire et l'argent des autres, même celui des veuves près desquelles ils avaient accès sous prétexte de piété. A cause de cela, leur jugement serait d'autant plus terrible, car Dieu n'oublie pas les siens au milieu de l'hypocrisie d'une religion d'apparences. Ceux qui étaient au Seigneur pouvaient commettre des erreurs; peut-être la pite de la veuve servit-elle à payer Judas; mais elle était donnée au Seigneur, et le coeur de la veuve qui donnait de son indigence, ne pouvait échapper aux regards du Seigneur; il avait égard à son amour pour lui. Les riches avaient donné beaucoup, mais la veuve s'offrait elle-même en sacrifice vivant, elle avait mis au trésor tout ce qu'elle avait, toute sa subsistance. Peut-être aurait-elle pu employer de meilleurs moyens, mais elle donnait sa pite du fond de son coeur au Seigneur, et il l'agréait. Pensons à cela.

## Chapitre 13

Nous avons vu le peuple jugé, chacune des classes qui composaient la nation ayant été amenée devant le Seigneur pour entendre son jugement. Nous les avons vues condamnées moralement par la parole de Dieu et la sagesse du Seigneur. Mais l'iniquité qui attirait ce jugement devait causer plusieurs difficultés aux disciples. Ils devaient avoir à marcher dans un chemin rempli de dangers, et le Seigneur leur donne ici des avertissements, afin qu'ils puissent échapper au jugement prêt à tomber sur le peuple élu à cause de ses péchés. Le Seigneur ne serait plus là pour guider ses disciples, mais son coeur ne pouvait les laisser dans l'ignorance, soit quant au sentier à suivre, soit quant aux difficultés qu'ils auraient à rencontrer. Et le témoignage que Jésus en rendait, devait faire de ces difficultés et de ces dangers une preuve de la vérité de ses paroles, et être en même temps un encouragement pour leurs coeurs quand ils se trouveraient dans le trouble.

Mais le Seigneur ne s'arrête pas à l'accomplissement du jugement qui devait bientôt avoir lieu; il découvre les voies de Dieu jusqu'à sa venue, lorsqu'Israël sera béni après avoir passé par un jugement tel qu'un faible résidu sera seul laissé, quand la puissance des bêtes (c'est-à-dire des empires gentils) sera détruite, que Satan sera lié, et que le monde reposera en paix. Néanmoins, le Seigneur veut donner ici un avertissement à ses disciples, plutôt que leur annoncer la paix et le repos du monde après l'exécution du jugement.

Habités à considérer le temple comme la maison de Dieu et le centre glorieux de leur religion, les disciples, remplis d'admiration, font remarquer au Seigneur la beauté des bâtiments et la grandeur des pierres, et, comme il arrivait souvent, ils donnent ainsi au Seigneur l'occasion de leur communiquer les pensées de Dieu touchant les temps, et l'état de la nation coupable. Il leur annonce clairement et comme un fait certain, la destruction du temple; mais lorsque les disciples lui demandent quand la chose arriverait, Jésus parle de l'état du peuple jusqu'à sa venue, pour autant que cette histoire a affaire avec le service de ses disciples. En général, ce qui est dit est analogue à ce que nous trouvons dans l'évangile de Matthieu; mais le Saint Esprit nous présente ici le Seigneur comme s'occupant davantage d'enseigner ses disciples.

Comme dans l'évangile de Matthieu, nous avons ici un enseignement général qui va jusqu'à la fin de la période où la grâce est proclamée; ensuite, vient le signe spécial de la ruine finale, de Jérusalem qui précède immédiatement la venue du Seigneur en gloire. L'intérêt du Seigneur pour le témoignage et le service de ses disciples, répond au caractère de cet évangile qui rapporte l'histoire de son propre service. Le Seigneur ne répond pas immédiatement à la question des disciples, mais les avertit des dangers qu'ils rencontreraient dans leur service après son départ. Satan susciterait de faux christs pour tromper les Juifs, et plusieurs seraient séduits. Les disciples auraient à être sur leur garde. Il devait y avoir des guerres et des bruits de guerre, mais ils ne devaient pas se troubler; ces choses devaient arriver, mais la fin ne serait pas encore. Ces choses étaient un commencement de douleurs, mais non pas la fin.

Le Seigneur ne parle pas de la mission de Paul, mais de celle des douze au milieu des Juifs; seulement l'évangile devait être prêché à toutes les nations avant la fin. Le fait est affirmé, sans qu'il soit rien dit de la manière dont il s'accomplirait. Nous savons que ce sera l'évangile du royaume, comme il aurait été prêché durant la vie du Seigneur. Ici, se trouve simplement annoncé le témoignage envoyé à la nation avant que la fin vienne. Mais la conséquence de ce témoignage, pour autant qu'il s'agissait des disciples, devait être la persécution. Ils seraient battus dans les synagogues et accusés devant les rois et les gouverneurs pour leur servir de témoignage. C'est le moyen que le Seigneur emploie pour que l'évangile soit porté aux rois et aux grands de la terre. Les prédicateurs ne sont pas les puissants d'ici-bas, et les disciples du Seigneur doivent conserver toujours leur vrai caractère, sous lequel ils sont appelés à paraître comme prisonniers devant les rois et les gouverneurs pour rendre compte de leur foi.

Ainsi l'apôtre Paul paraît devant le sanhédrin juif, devant Festus et Agrippa, et finalement devant César. Mais le résultat possible de la prédication de l'évangile n'était pas tout. La révélation de Dieu dans la personne de Christ ou dans la parole prêchée, réveille l'inimitié du

coeur humain. Aussi longtemps que Dieu n'est pas révélé, tout est toléré; mais dès qu'il est révélé, la volonté de l'homme s'élève contre l'autorité de Dieu, et contre la pression que cette révélation exerce sur la conscience qui n'est pas en repos; et plus les révélations d'homme à homme sont intimes, plus grande est la haine. Elle brise tous les liens naturels: le frère livre son frère à la mort, et le père son enfant; les enfants s'élèvent contre leurs parents et les font mourir, et les disciples sont haïs de tous à cause du nom du Sauveur.

Quel témoignage de l'état du coeur de l'homme! Si l'on mentionne le nom de Jésus, si l'on parle de son amour, de cet amour qui le porta à venir nous sauver, aussitôt la haine du coeur de l'homme brise toutes les barrières, elle foule aux pieds toutes les affections naturelles. Mais le temps de la délivrance viendra, et ici c'est d'une délivrance terrestre qu'il est question. Nous avons mieux; si nous sommes mis à mort, nous allons vers le Seigneur; s'il vient, nous serons glorifiés avec lui. Mais, dans ce chapitre, le Seigneur parle du témoignage et du service des apôtres au milieu des Juifs. De quelque manière que nous considérions les choses, il reste un repos pour le peuple de Dieu. Mais il y a plus, Dieu est avec les siens dans leur sentier. Quand les disciples seront appelés devant les magistrats, ils n'auront pas besoin, leur dit le Seigneur, de méditer à l'avance comment ils parleront, et de préparer des discours; le Saint Esprit sera avec eux et leur donnera, au moment même, ce qu'il leur faudra dire.

Tel est le tableau que le Seigneur trace du service de son peuple au milieu des Juifs jusqu'à la fin. Il ajoute que l'évangile sera prêché jusqu'aux extrémités de la terre. Mais, au verset 14, il fait connaître d'une manière plus précise et plus définie les événements qui arriveront à Jérusalem aux temps de la fin. «Quand vous verrez l'abomination de la désolation établie où elle ne doit pas être (que celui qui lit comprenne)», dit le Seigneur, «alors, que ceux qui sont en Judée s'enfuient dans les montagnes». Le Seigneur fait allusion à la prophétie de Daniel qui parle de cette abomination et que nous trouvons au chapitre 12 du livre de ce prophète. Le terme «abomination» désigne simplement une idole, et elle est appelée abomination de la désolation, parce qu'elle est la cause de la désolation de Jérusalem et du peuple juif.

Les Juifs recevront l'Antichrist. Le Seigneur a dit: «Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas; si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez». Sous l'influence de l'Antichrist, ils retourneront à l'idolâtrie. L'esprit immonde sorti d'eux après la captivité de Babylone, rentrera en eux avec sept esprits pires que lui, et le dernier état sera pire que le premier (Matthieu 12: 43-45). Ils dresseront alors une idole dans le lieu très-saint, là où elle ne doit pas être placée, et le jugement de Dieu tombera sur le peuple et sur la cité. La désolation sera complète: «Ces jours-là seront une tribulation telle qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement de la création».

Daniel dit aussi: «En ce temps-là se lèvera Micaël, le grand chef, qui tient pour les fils de ton peuple, et ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a jamais eu...» Cette tribulation durera un temps, des temps, et une moitié de temps, c'est-à-dire trois ans et demi, selon la manière de compter juive, ou 1260 jours, ou encore 42 mois. Alors seront sauvés ceux qui sont écrits dans le livre de Dieu — ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin, malgré les difficultés, les souffrances et l'oppression de l'Antichrist et des gentils, comme le Seigneur l'a prédit.

Cependant, durant le temps de leur service, le Saint Esprit leur donnera toute la sagesse et les paroles mêmes qui leur seront nécessaires. La bonté du Seigneur se montre ici d'une manière touchante. Nous le voyons pensant même au temps de l'année au milieu de ce terrible jugement, si terrible que, l'histoire du monde n'en aura pas présenté et n'en présentera pas de semblable. Il leur dit de prier que leur fuite n'arrive pas en hiver. Il ne parle pas du sabbat, comme dans Matthieu, parce que, dans cet évangile de Marc, les choses juives sont moins en vue que dans le précédent. Il pense aux femmes enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là. Combien grande est la compassion du Seigneur! Rien n'échappe à sa mémoire et à son cœur plein de grâce.

Mais le Seigneur abrégera ces jours de détresse, sans quoi nulle chair ne pourrait être sauvée; il les abrégera pour l'amour de ses élus. Puis il donne une espérance de délivrance, l'espoir que les souffrances prendront fin. De faux christes et de faux prophètes s'élèveront et feront des miracles et des prodiges pour séduire les élus même, si possible (si grande est la puissance de Satan, quand Dieu le permet). Mais ils avaient été avertis. Et maintenant, après cette tribulation sans pareille qui frappera Jérusalem, la fin de la dispensation viendra. Toutes les autorités établies seront renversées par le jugement de Dieu. L'ordre qu'il a établi pour le gouvernement de la terre sera jeté en confusion. Les signes du jugement apparaissent.

Alors on verra le Fils de l'homme venant sur les nuées avec une grande puissance et avec gloire. Le Seigneur apparaîtra pour prendre possession de la terre, que non seulement il a créée, mais qu'il a acquise par sa mort, comme Fils de l'homme. Mais ce qui est spécialement annoncé ici, est qu'il enverra ses anges pour rassembler ses élus de toutes les parties du monde. Il est toujours question ici du pays et d'Israël. La bénédiction des gentils et de tout le monde aura lieu, mais il n'en est pas fait mention dans cette portion des Ecritures. Notre place est beaucoup plus élevée. Quand Christ sera manifesté, nous paraîtrons avec lui (Colossiens 3: 4). Le Seigneur nous aura déjà ravis auprès de lui, il nous aura déjà glorifiés et faits semblables à lui. Selon sa grâce infinie et les conseils éternels d'un Dieu Juste, il a acquis cette gloire pour nous. Nous serons semblables à son Fils et pour toujours avec lui, premier-né entre plusieurs frères. Mais dans notre chapitre, le Seigneur parle des élus du milieu d'Israël, dispersés parmi les gentils.

Tout ce qui est dit ici se rapporte au peuple terrestre. «Cette génération», dont parle le verset 30, est la génération perverse et incrédule des Juifs qui, de fait, reste même jusqu'à nos jours une race séparée de toutes les autres. Ils habitent parmi les nations, mais ils restent un peuple séparé, gardé pour l'accomplissement des conseils de Dieu. Nous trouvons ce fait et la force du mot «génération», en Deutéronome 32: 5-20: «C'est une génération tortue et perverse». Et quant au jugement sous lequel se trouve la nation, après que Seigneur eut prononcé ces paroles, il est dit au verset 20 du même chapitre: «Je leur cacherai ma face, je verrai quelle sera leur fin, car ils sont une génération perverse, des fils en qui il n'y a point de fidélité».

Les trois ans et demi sont les jours que la bonté et la miséricorde de Dieu ont abrégés; c'est la dernière demi-semaine de Daniel, laquelle reste à accomplir. Après que l'abomination

aura été établie dans le lieu très-saint, où elle ne doit pas être, trois années et demie s'écouleront, puis il y aura encore quelques jours pour purifier le temple (Daniel 12: 11). Ainsi, le résidu juif aura la consolation de savoir, au milieu de la grande tribulation, qu'elle ne durera qu'un peu de temps. Mais nous ignorons quand arrivera ce moment solennel; cela n'est point révélé; Dieu seul le connaît. Le Seigneur considère ici ses disciples comme étant en rapport avec le peuple juif; quand ils verront que ces événements commencent à s'accomplir, ils sauront que le temps est proche.

«Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point». La destruction de Jérusalem par Titus présente quelque chose d'analogue à ce qui est dit ici, mais n'accomplit en aucune manière la prophétie du Seigneur. En premier lieu, le Seigneur n'est pas venu après cet événement, et ensuite ce dont Daniel a parlé n'a pas eu lieu. Que l'on compte 1260 jours, ou 1260 ans après la destruction de Jérusalem, rien n'est arrivé à aucune de ces époques, et il ne peut y avoir deux tribulations «telle qu'il n'y en a point eu de semblable». Dans l'évangile de Luc, nous trouvons, avant tout, la destruction de Jérusalem et l'état actuel des Juifs, sans qu'il y soit question de l'abomination de la désolation; mais le siège de la ville par Titus est clairement distingué de la venue du Seigneur qui a lieu beaucoup plus tard. L'évangile de Marc parle tout d'abord du service des disciples jusqu'à la fin, et ensuite de la tribulation finale, en commençant par l'érection de l'abomination de la désolation là où elle ne doit pas être. Ce sujet commence au verset 14.

Ce temps de tribulation est annoncé par Jérémie (chapitre 30: 7), mais cependant Jacob est délivré, tandis que, dans le trouble qui vint sur la nation au temps de Titus, il n'y eut pas de délivrance pour les Juifs. Au chapitre 12 de Daniel, nous voyons aussi la délivrance et l'intervention de Dieu par le moyen de Micaël. Cela arrivera à la seconde venue de Christ. Les seuls passages qui parlent de la grande tribulation telle qu'il n'y en a point eu de semblable, sont Jérémie 30: 7; Daniel 12: 1; Matthieu 24, et Marc 13; tous se rapportent aux derniers jours qui se terminent par la manifestation de Christ.

En dernier lieu, le Seigneur, dans notre chapitre, exhorte ses disciples à veiller et à prier, parce qu'ils ne savent pas l'heure à laquelle ce temps viendra. Le Seigneur était comme un homme qui, s'en allant en voyage, laisse sa maison (on voit qu'il s'agit de la terre et de Jérusalem), et donne de l'autorité à ses serviteurs, et à chacun son ouvrage, et qui commande au portier de veiller. C'est un tableau de l'état où le Seigneur a laissé ses disciples au milieu des Juifs. Mais «ce qu'il leur dit, il le dit à tous: Veillez». C'est l'exhortation pour nous. Nous sommes appelés à attendre le Seigneur, ne sachant pas quand il viendra, et à veiller de peur qu'il ne nous trouve dormant. Puisse la grâce opérer dans nos coeurs, de sorte que nous attendions sa venue avec un réel désir de le voir! Puisse-nous marcher de telle manière que la pensée de sa venue nous réjouisse toujours! Puisse-t-elle ne jamais être trop tôt pour nous!

## Chapitre 14

Revenons à l'histoire du Seigneur et aux derniers jours de sa précieuse vie. La Pâque devait avoir lieu dans deux jours, et les chefs cherchaient à faire périr Jésus. Mais ils

craignaient d'exciter quelque trouble parmi le peuple, dans le coeur duquel ils sentaient que sa doctrine et ses miracles avaient produit un effet puissant. Ils disaient donc: «Que ce ne soit pas durant la fête, de peur qu'il n'y ait du tumulte parmi le peuple». C'était leur pensée, mais non celle de Dieu. Le Seigneur devait mourir comme le vrai agneau pascal immolé pour nous. De plus, il devait mourir le jour même de la Pâque. Mais son sacrifice l'emportait infiniment sur celui qu'on offrait en ce jour-là selon la loi. Ce dernier rappelait la délivrance d'Egypte, qui ne faisait que préfigurer une délivrance infiniment plus précieuse, c'est-à-dire celle de la culpabilité devant Dieu, et de la puissance du péché.

Le moment de la mort du Sauveur approchait, et des sentiments soit d'affection, soit d'iniquité et de haine contre lui, se développaient et se manifestaient d'un côté et de l'autre. Ici, nous voyons Marie, celle qui s'asseyait aux pieds de Jésus pour l'écouter et pour comprendre ses paroles. Là, son coeur avait bu aux enseignements qui découlaient du coeur de Jésus. Jésus, la source de toutes les bénédictions, était l'objet qui avait fixé son coeur, et elle l'avait senti dans ses affections. La grâce et l'amour de Jésus avaient produit en elle l'amour pour lui, et sa parole qu'elle avait reçue avait été pour elle la source de l'intelligence spirituelle. Or cet amour pour le Sauveur la rendait d'autant plus sensible à la haine croissante des Juifs. Les disciples savaient que ceux-ci cherchaient à le faire mourir, mais Marie le sentait; non qu'elle fût une prophétesse, mais son coeur pressentait ce que la haine de l'homme désirait, et elle fit ce qui était en son pouvoir pour témoigner du sentiment contraire qu'elle éprouvait. Le Seigneur annonce que l'on parlerait de cet acte d'amour partout où l'évangile serait prêché dans le monde.

Il est doux d'entrer dans la maison où cette famille habitait (ici, l'acte de Marie se passe dans la demeure de Simon le lépreux); cette famille aimée du Seigneur, le refuge de son coeur lorsque, rejeté par le peuple, il ne pouvait plus reconnaître la ville qu'il avait aimée si longtemps. Il avait accoutumé de vivre avec la famille de Béthanie. Marthe, qui semble avoir été l'aînée des deux soeurs, occupée de beaucoup de service, fidèle au Seigneur et aimée de lui, mais sans grande intelligence spirituelle, comprenait, peu ce qui remplissait le coeur du Maître. Quant à Marie, elle aimait à s'asseoir à ses pieds pour écouter ses enseignements, et il avait ressuscité d'entre les morts leur frère Lazare. Ainsi le coeur de Marie s'était attaché au Seigneur, et donnait l'expression du petit résidu qui, uni à Jésus lui-même, suivait le développement des voies de Dieu; il ne s'arrêtait pas aux espérances et aux pensées juives, mais, bien que l'intelligence que le Saint Esprit devait donner, manquât encore, il suivait de près le Seigneur, et ainsi était prêt à recevoir tout ce qui allait être révélé.

On a fait la remarque que cette Marie n'était pas au sépulcre, cherchant parmi les morts un Sauveur vivant. Il en est toujours ainsi. Les coeurs attachés à Jésus et qui aiment à être près de lui, reçoivent de lui-même, quand le temps est venu, la révélation de sa sagesse et de sa gloire. Il est précieux aussi de remarquer que le Seigneur, bien qu'il fût Dieu (toute la plénitude de la Dité habitait en lui), était réellement un homme, parfait et saint en toutes choses et en toutes ses pensées; — la source même de toute bonne pensée. A cause de cela, il n'était pas insensible à ces affections intimes. Nous savons qu'il y avait un disciple que Jésus aimait: ce

disciple lui-même se plaît à le rappeler; le Seigneur aimait Marthe, et Marie, et Lazare, et leur maison offrait un repos à son coeur, quand un monde ingrat et un peuple rebelle le rejetaient. C'était un fruit de sa grâce, sans doute; mais néanmoins précieux à son coeur, à cause de cela même.

Mais, hélas! ce qui est aux uns odeur de vie pour la vie, est pour les autres odeur de mort pour la mort. Ce que Marie répandait, dans son amour pour le Seigneur, éveille l'avarice de Judas, car c'était une perte pour lui. D'autres aussi tombaient sous l'influence de Judas, et se laissaient entraîner par ses mauvaises pensées; mais le Seigneur justifie la femme. «Ce qui était en son pouvoir, elle l'a fait», dit Jésus plein de grâce. Son dévouement pour le Seigneur sera reconnu dans tous les âges. Quand le Seigneur, dans son amour divin, se donne lui-même, elle, par grâce, fait tout ce qu'il est possible à un coeur dévoué de faire pour lui, et son nom sera uni à celui du Seigneur dans l'acte qui est le plus puissant témoignage de son éternel amour. Bien que ce qu'elle pouvait faire, fût peu de chose, le Seigneur n'oublie jamais le peu fait pour lui, quand le coeur est fidèle.

(Versets 10, 11). Maintenant, tout se hâte pour la fin. Judas, poussé peut-être par l'appât du gain, mais en réalité conduit par Satan, s'en va pour trahir le Seigneur. Le bien et le mal sont accomplis; ils trouvent leur accomplissement à la croix. Ni la conscience, ni la crainte de Dieu, n'arrêtent les chefs des Juifs dans leur voie d'iniquité et dans leur opposition au Seigneur de gloire; ils conviennent avec Judas de lui donner de l'argent pour trahir le Seigneur, et il cherche une occasion de le livrer aux sacrificateurs sans causer trop de bruit. Misérable service, assurément!

(Versets 12-16). Pendant ce temps, le Sauveur expose à ses disciples la manière dont il se livrerait lui-même pour eux, et il institue le précieux mémorial de sa mort, afin que nous puissions toujours en garder le souvenir, et que non seulement nous croyions en l'efficacité de ce sacrifice accompli une fois et pour toujours pour nous sur la croix, mais que nos coeurs soient attachés au Sauveur qui nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous; pensant à lui et annonçant sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. Nous chrétiens, nous sommes placés entre la croix et la venue du Seigneur, établis en toute sécurité sur l'oeuvre accomplie à la première, et regardant en avant et attendant constamment le moment où aura lieu la seconde.

Quoique le Seigneur soit arrivé maintenant au temps de sa plus profonde humiliation, la gloire de sa personne et ses droits sur toutes choses restaient toujours les mêmes. Il dit à ses disciples d'entrer dans la ville, et que là un homme, portant une cruche d'eau, viendrait à leur rencontre. Dans la maison où il entrerait, ils trouveraient un coeur préparé par grâce à recevoir le Seigneur. A celui-là ils devaient dire: «Le Maître dit: Où est mon logis, où je mangerai la Pâque avec mes disciples?» Jésus connaissait toutes les circonstances et tous les coeurs. Les disciples trouvent l'homme comme il le leur avait dit, et préparent la Pâque.

(Versets 17-20). Quand le soir fut arrivé, le Seigneur vint avec les douze. C'était la commémoration de la délivrance du peuple hors d'Egypte; mais Jésus allait accomplir une meilleure rédemption, et il institue un mémorial infiniment plus excellent. Mais pour cela, il

lui fallait mourir. Ils étaient tous ensemble à table, et le Seigneur Jésus, rempli d'amour, regardant ses disciples, sentait profondément le fait que l'un d'eux, qui avaient vécu en sa sainte présence, allait le trahir. Il savait bien qui serait le traître, mais il exprime l'angoisse de son coeur, quand il dit: «L'un d'entre vous me livrera». Il voulait éprouver encore leurs coeurs et amener en lumière ce qui se trouvait au dedans. Ils croyaient les paroles du Seigneur, et chacun d'eux, rempli de confiance en lui, mais d'une sainte défiance d'eux-mêmes, se mit à dire: «Seigneur, est-ce moi?» Beau témoignage de coeurs droits et éprouvés qui pensent au fait et à la possibilité d'un tel crime avec plus de confiance en Jésus qu'en eux-mêmes.

Mais le Seigneur devait souffrir toutes ces douleurs — il ne les cache pas avec fierté, mais désire déposer, dans des coeurs humains, les douleurs qu'il éprouve comme homme; l'amour compte sur l'amour. Il y avait des douleurs qui ne pouvaient pas être versées dans des coeurs d'homme, et néanmoins c'était la volonté de Dieu (que son nom en soit à jamais béni!) que nous conussions les souffrances de son Fils, lesquelles, bien qu'au-dessus de notre portée, sont néanmoins présentées à nos coeurs. Ainsi, nous l'entendons s'écrier: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Et si nous ne pouvons pas sonder les profondeurs de ses souffrances, nous pouvons comprendre qu'elles étaient infinies.

(Verset 21). A table avec ses disciples, le Seigneur leur annonce son départ de ce monde, selon les Ecritures, et le terrible jugement de Judas; car l'accomplissement des conseils de Dieu n'ôte pas l'iniquité de ceux qui les accomplissent, autrement comment Dieu jugerait-il le monde? Car toutes choses travaillent ensemble à l'accomplissement de ses conseils. La mauvaise volonté de l'homme est aussi toujours active pour faire le mal. L'objet du Seigneur, comme nous le voyons dans cet évangile, n'est pas de désigner la personne qui devait commettre le crime, mais de leur faire sentir que c'était l'un des douze qui le commettrait.

(Verset 22). Maintenant, le Seigneur institue la cène, précieux signe et mémorial de son amour et de sa mort. Jusqu'à ce moment, la Pâque avait été la commémoration de la délivrance du peuple de la captivité où il avait été en Egypte, lorsque le sang de l'agneau avait été mis sur les portes des maisons des Israélites. Maintenant, le sang d'un sacrifice plus excellent, celui de l'Agneau sans défaut et sans tache, a été placé sur le propitiatoire dans le ciel, devant les yeux de Dieu, lorsque Christ, l'Agneau de Dieu, a tout accompli pour la gloire de Dieu et pour le salut de tous les croyants. L'oeuvre a été faite: dans le sacrifice offert sur la croix, Jésus a bu la coupe de malédiction et ne peut plus la boire. Il a parfaitement glorifié Dieu touchant le péché; il est impossible d'ajouter quelque chose à ce qu'il a fait, comme si quelque chose manquait pour compléter la perfection de cette oeuvre. Il a porté les péchés de plusieurs et ne peut pas les porter de nouveau; il ne peut plus s'offrir lui-même: il est assis à perpétuité à la droite de Dieu (Hébreux 9: 24-26). Si la seule offrande faite sur la croix n'avait pas ôté pour toujours tous les péchés de tous les croyants, il aurait dû souffrir plusieurs fois: sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission.

Le pardon des péchés pour les croyants est complet, parfait et éternel, à cause de l'oeuvre de Christ. Si nous péchons après avoir reçu le pardon de nos péchés, Christ prie pour nous; il est notre avocat en vertu de cette propitiation et paraît en la présence de Dieu pour nous;



comme notre justice (1 Jean 2: 1, 2); l'effet de son intercession pour nous, est que le Saint Esprit opère en nos coeurs. Nous sommes humiliés, nous confessons nos fautes à Dieu, et notre communion avec le Père et avec le Fils se trouve rétablie. Mais le péché n'est pas imputé comme un crime, car Christ l'a déjà porté — c'est à lui qu'il a été imputé. Tel était le cas lors de la Pâque en Egypte; Dieu dit: «Quand je verrai le sang, je passerai par-dessus vous». Le sang de Christ est toujours devant les yeux de Dieu, toujours présent à sa mémoire. Ainsi Christ nous lave les pieds par l'eau de la Parole, de même qu'il nous a sauvés par son sang, lorsque, par grâce, nous avons cru. Mais si Dieu n'oublie jamais le sang de Christ versé une fois pour toujours, il ne veut pas non plus que nous, nous l'oublions. Le Seigneur Jésus, dans sa grâce infinie, désire que nous pensions à lui, que nous nous souvenions de lui. Quelle précieuse manifestation d'amour pour nous, que le Sauveur se plaise au souvenir que nous avons de lui, et qu'il nous ait laissé un touchant mémorial de lui-même et de son amour. Bienheureuse pensée! Jésus veut que nous nous souvenions de lui, parce qu'il nous aime! Le sacrifice ne peut être répété, mais sa valeur est toujours la même devant Dieu, et Jésus est assis à la droite de Dieu, attendant que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds. Nous, nous attendons qu'il vienne nous prendre avec lui dans la maison du Père, et, dans la cène, nous annonçons sa mort jusqu'à ce qu'il vienne.

Il est important de remarquer qu'il n'y a pas de sacrifice dans le temps actuel, et que le Seigneur n'est pas personnellement présent dans le pain et le vin. L'église de Rome enseigne que la cène du Seigneur (ou plutôt la messe, comme elle dit) est le même sacrifice que celui qui fut accompli sur la croix. Mais, quand le Seigneur dit: «Ceci est mon corps... faites ceci en mémoire de moi», il n'était pas encore sur la croix; son sang n'avait pas encore été versé; et quand il rompit le pain, il ne se tenait pas lui-même dans ses mains, c'était encore moins lui-même crucifié, car il n'était pas encore sur la croix. Il n'y a pas maintenant de Christ crucifié; Christ est assis à la droite de Dieu, et il n'y a actuellement aucune aspersion de sang. C'est une chose précieuse pour nous qu'il y ait un signe, une commémoration de la mort de Christ sur la croix, du sacrifice alors offert à Dieu, mais il est impossible que cela soit ainsi réellement et substantiellement dans le temps actuel; il n'y a pas maintenant un Christ mort.

Dans la cène, nous rappelons sa mort et son sang versé pour nous: mais un Christ glorifié ne peut être un sacrifice; il ne peut descendre du ciel pour mourir, et si le pain est changé en son corps et qu'il y ait en lui une âme, ce doit être une autre âme, ce qui est absurde. Les catholiques romains disent que la Dété est partout, et que la substance du corps est là; mais l'âme est individuelle; elle vit, elle sent, elle aime, elle est simple et individuelle. Selon l'enseignement de l'église romaine, l'âme du Seigneur Jésus quitte le ciel, mais ce ne peut être la même âme, et si l'on dit que c'en est une autre, c'est une absurdité. Le Seigneur, dans l'évangile de Luc, dit: «Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang», c'est-à-dire elle représente le sang, car la coupe elle-même n'est pas la nouvelle alliance. Ainsi le pain nous représente, de la manière la plus frappante, le corps du Seigneur crucifié sur la croix, et le vin son sang versé pour nous.

En dernier lieu, le Seigneur donne à boire à ses disciples du fruit de la vigne; et il est nommé ainsi après que le Seigneur eut dit, au verset 24: «Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance». Il est tout à fait clair que, lorsque le Seigneur dit: «Je n'en boirai plus», il parle du vin dans le sens naturel. Après le souper, ils chantent une hymne, le Seigneur étant parfaitement calme dans son esprit. Puis ils sortent et s'en vont à la montagne des Oliviers. Le Seigneur avertit ses disciples que, cette même nuit, ils seraient tous scandalisés à cause de lui, et qu'ils l'abandonneraient, selon la prophétie de Zacharie: «Je frapperai le berger et les brebis seront dispersées». Mais il leur annonce, en même temps, sa résurrection, et leur dit qu'après avoir été ressuscité, il irait devant eux en Galilée. Nous voyons une différence entre l'apparition du Seigneur en Galilée, et son apparition à Béthanie; cette dernière nous est rapportée dans l'évangile de Luc. C'est de Béthanie qu'il est monté au ciel. En Galilée, le Seigneur est toujours envisagé comme étant sur la terre, bien que ressuscité d'entre les morts, et là il donne à ses disciples la commission de prêcher l'évangile à toutes les nations et de les baptiser. Ce service ne fut pas accompli par les apôtres — plus tard ils le laissèrent à Paul (c'est-à-dire la prédication de l'évangile aux nations), ayant reconnu que le Seigneur l'avait choisi et envoyé pour cette oeuvre.

Nous voyons que la commission donnée aux disciples, dans l'évangile de Marc, est encore différente; elle est en rapport avec la puissance céleste du Seigneur. L'oeuvre du Seigneur, son ministère propre, se fit principalement en Galilée. Le résidu juif est reconnu, rassemblé et accepté; puis il est envoyé pour amener les gentils dans la jouissance des bénédictions attendues de Dieu. La révélation et la prédication des bénédictions célestes, le salut révélé par le Saint Esprit envoyé du ciel après que Christ y est monté, est tout une autre chose. Mais que les bénédictions soient terrestres ou célestes, elles ne peuvent venir par le premier homme: le second homme est le seul fondement possible pour toute bénédiction.

Maintenant, le Sauveur doit être tout à fait seul dans son oeuvre et ses souffrances, et l'homme va montrer ce qu'il est quand il n'est pas gardé par Dieu. Les disciples avaient été avertis, mais Pierre, rempli de confiance en sa fidélité (et il était sincère), se confiant aussi à sa propre force, ne veut pas croire les paroles du Seigneur. Mais la chair ne peut pas résister à la puissance de Satan. Le Seigneur allait se trouver abandonné et renié; l'homme, quelque sincère qu'il fût, aurait à reconnaître son absolue faiblesse: leçon humiliante, mais bien utile, et qui fait briller la grâce et la patience du Seigneur. Il est très important de nous rappeler — et nous le voyons clairement ici — que la sincérité ne suffit pas pour nous garder dans le droit chemin; c'est une qualité tout à fait humaine. Quoique sincères, nous n'avons pas moins besoin de la force du Seigneur contre les ruses du diable et la crainte du monde. Si le Seigneur n'est pas là, une jeune fille peut renverser un apôtre. La crainte de l'homme est un terrible piège pour l'âme, et cette crainte agissait avec puissance dans le coeur de Pierre. Même après avoir reçu le Saint Esprit, il dissimula à Antioche, lorsque quelques croyants juifs furent venus de Jérusalem.

Remarquez la manière dont le Seigneur a préparé les deux plus grands apôtres pour son oeuvre. Paul essayait de faire disparaître le nom de Christ de dessus la terre, et Pierre renia

ouvertement le Seigneur après l'avoir connu et avoir opéré des miracles en son nom. Ainsi, il ne leur était pas possible à l'un ni à l'autre de parler d'autre chose que de grâce, et toute fausse confiance en eux-mêmes était détruite dans leurs coeurs. Ils pouvaient fortifier d'autres par la conscience de la grâce du Seigneur, qui les avait supportés et leur avait pardonné; ils avaient aussi appris par expérience quelle est la méchanceté du coeur humain, et combien l'homme, et même le chrétien, est faible, sans le secours de la grâce divine. Aussi le Seigneur dit-il à Pierre: «Quand tu seras revenu (c'est-à-dire quand tu te seras repenti de ta faute), fortifie tes frères». Il tomba encore une fois plus tard, de telle sorte que Paul eut à lui résister en face. Paul lui-même avait une écharde dans la chair, un ange de Satan pour le souffleter, de peur qu'il ne s'enorgueillit. La chair ne s'améliore jamais; combien donc il est nécessaire, pour de faibles chrétiens, de veiller, d'avoir toujours présente la conscience de leur faiblesse, et de chercher cette puissance qui s'accomplit dans l'infirmité, cette grâce précieuse du Seigneur qui suffit à tout pour nous. Il n'est pas nécessaire que nous tombions, car Dieu est fidèle et ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons supporter; mais il nous faut veiller, afin que nous n'entrons pas en tentation.

Dans la scène placée devant nous, tandis que le Seigneur prie en agonie, Pierre dort; tandis que le Seigneur se livre lui-même et reste muet comme un agneau devant celui qui le tond, Pierre frappe de l'épée; et quand le Seigneur confesse la vérité avec calme et fermeté devant ses ennemis, Pierre le renie. Voilà ce qu'est la chair et le fruit de la fausse confiance en soi-même! Pierre aussi avait été pleinement averti. Le Seigneur avait parlé une seconde fois et lui avait dit qu'avant que le coq eût chanté deux fois, Pierre l'aurait renié trois fois. Mais Pierre se confie en lui-même; il répond: «Quand il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point». Nous savons que Satan était là avec ses ruses, car Satan avait demandé à cribler Pierre comme on cribble le blé; mais le Saint Esprit dirige ici notre attention sur la fausse confiance de la chair dans le coeur humain.

Mais tournons nos regards vers le Seigneur, le modèle d'une fidélité parfaite, de même que Pierre était celui de la fausse confiance et de la faiblesse de la chair. Nous voyons en Jésus un vrai homme, bien que la puissance divine fût nécessaire afin que la nature humaine pût endurer, sans défaillir, tout ce qu'il souffrit.

Le Seigneur prend trois disciples pour être avec lui et veiller pendant qu'il prierait. Ce sont ceux qui étaient plus particulièrement avec lui et qui, plus tard, devaient être les colonnes de l'Eglise. La vue anticipée de la coupe qu'il avait à boire, accablait son esprit; la mort, expression du jugement de Dieu contre le péché, était devant ses yeux, et Satan faisait peser lourdement sur lui le sentiment de ces choses, afin de l'empêcher, si c'eût été possible, d'accomplir l'oeuvre du salut. Le Seigneur sentait tout, et restait fidèle en tout: il commença à être saisi d'effroi et fort angoissé. Il n'y avait pas d'agonie dans la mort d'Etienne; c'était un triomphe plein de paix et d'amour; il va vers son Seigneur qui l'attendait à la droite de Dieu dans le ciel, et tout le temps, semblable à son Seigneur, il prie pour ses ennemis. Le Seigneur, lui, est rempli d'angoisse devant la perspective de la mort; nous voyons par là ce que la mort était pour lui, et la réalité de son oeuvre lorsqu'il portait nos péchés en son corps sur la croix. A ce moment

(dans le jardin de Grethsémané), il ne les portait pas encore, mais le sentiment de ce qu'il avait devant lui oppressait son coeur; il sentait avec Dieu dans son esprit le poids du péché et de la malédiction, car il était toujours en communion avec son Père. Non seulement il devait se soumettre à la justice de Dieu, comme étant fait péché pour nous devant lui, et en porter la pénalité, mais il avait aussi à souffrir «à cause de sa piété», en ce que l'anticipation de la pénalité pesait sur lui avant qu'il la portât. Il s'est offert lui-même volontairement, mais en obéissance, pour la gloire de son Père, et pour nous, en grâce; il fut obéissant jusqu'à la mort. Que son nom soit loué! et il le sera éternellement.

Etienne se réjouissait, parce que Christ avait souffert et lui avait ouvert le chemin du ciel, en subissant pour lui le juste jugement de la mort; il l'a fait pour nous aussi. Nous pouvons comprendre la valeur de sa mort aux yeux de Dieu, et regarder en haut vers lui comme Etienne, lorsque, rempli du Saint Esprit, il avait les yeux attachés sur le ciel.

Le Seigneur avait laissé ses disciples à l'entrée du jardin, sauf Pierre, Jacques et Jean, qu'il avait pris avec lui, leur disant de veiller tandis qu'il priait. Il demande que l'heure passe loin de lui, si possible. Il avait pris toutes les coupes de souffrances de la main des pêcheurs, sans se plaindre d'eux. La faveur de son Père lui suffisait. Mais cette coupe, être fait malédiction, le juste fait péché, se trouver lui-même, lui qui, dans le sein du Père, avait toujours été l'objet d'un amour infini, se trouver abandonné de Dieu; — à cause de sa piété, il aurait voulu que cette coupe passât loin de lui. Mais pour que nous pussions échapper au châtement dû au péché, il fallait qu'il la bût pour nous.

Mais tout cela ne fut que l'occasion pour le Sauveur de donner la preuve de sa soumission et de sa parfaite obéissance. Il dit: «Toutefois, non pas ce que je veux, moi, mais ce que tu veux, toi!» Il sentait tout, et il plaçait tout devant son Père, de sorte qu'il passe à travers toute l'épreuve dans une parfaite soumission à son Père. Comme épreuve, c'était fini; la volonté de Dieu était manifestée et l'obéissance du Seigneur était parfaite, bien que l'oeuvre elle-même fût encore à accomplir. Les disciples étaient incapables de traverser même l'ombre de l'épreuve, et tous les hommes étaient ses ennemis. Satan était là dans toute sa puissance, et par-dessus tout, devant lui, il y avait à porter la malédiction prononcée sur le péché. L'épreuve était entière, mais Christ, soumis à la volonté de son Père, manifeste son amour pour Lui.

Il nous est accordé d'être témoins des exercices de coeur du Sauveur et de prendre part, dans notre faiblesse, à l'angoisse de son âme, quoique dans l'épreuve même il fût seul: grâce immense! Dans l'oeuvre à accomplir, il devait être absolument seul; ici aussi il est seul, mais avec adoration nous pouvons écouter le cri du Sauveur, lorsqu'il ouvre son coeur au Père à l'occasion de ses souffrances. Ah! que nos coeurs, par le Saint Esprit, soient tenus veillant et attentifs aux saints soupirs du Sauveur. Nous sommes invités à regarder vers lui, à comprendre ce qu'il a fait pour nous, à jouir des sentiments de son coeur humain et de sa perfection comme vrai homme pour nous. Ainsi, en Jean 17, il nous est accordé de l'entendre quand il se présente lui-même au Père, nous plaçant devant lui dans sa propre position de faveur, et dans celle de témoignage devant les hommes. Si la paix que nous possédons, comme appartenant

à cette nouvelle position fondée sur son oeuvre accomplie, est si grande, le privilège d'entendre son cri d'angoisse ne l'est pas moins.

Remarquons avec quelle douceur le Seigneur réprimande ses disciples. Il montre à Pierre, avec la plus grande tendresse, le contraste entre le courage bouillant qu'il montrait quand l'ennemi n'était pas présent, et l'incapacité de veiller même une heure avec son Maître en agonie, et il excuse ses disciples par ces paroles remplies de bonté: «L'esprit est prompt, mais la chair est faible». Plein, en même temps, de la solennité du moment, il les avertit aussi de veiller et de prier, de peur qu'ils n'entrent en tentation. Nous ne voyons jamais les souffrances du Seigneur l'empêcher de penser aux autres. Sur la croix, il pense au brigand, comme s'il ne souffrait pas lui-même, s'il n'avait pas le temps de manger, il avait assez de temps pour annoncer la vérité à la foule qui le suivait; fatigué, près du puits de Jacob où il s'est assis, son coeur ne se trouve point las pour parler de l'eau vive et s'adresser à la conscience de la pauvre Samaritaine. Jamais il ne se lassait de faire du bien, et il est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement.

Mais le moment était arrivé; la troisième fois qu'il vient vers ses disciples, il les trouve dormant comme la première et la seconde. Il doit faire l'expérience, même au milieu de ses disciples, de cette solitude morale où il se trouvait parmi les hommes. Il y a une solitude dans laquelle on peut se trouver tout à fait seul moralement, bien que d'autres soient présents. Le traître approchait: «Dormez dorénavant», dit le Seigneur. «Levez-vous, allons; voici, celui qui me livre s'est approché». Le Seigneur devait recevoir le dernier témoignage de la faiblesse du coeur de l'homme, laissé à lui-même et endurci par Satan. Judas le trahit par un baiser, tant est grande la dureté de son coeur! «Saisissez-le, et emmenez-le sûrement», dit-il. Mais le Seigneur, qui, dans son âme, avait passé à travers tout avec Dieu, demeure dans une paix parfaite devant les hommes dans ces circonstances sans pareilles. Il parle à la foule venue pour s'emparer de lui: il avait été tous les jours avec eux dans le temple, et ils ne s'étaient pas saisis de lui! Mais les Ecritures devaient être accomplies. Le Seigneur veut rendre témoignage à l'autorité des Ecritures; puisqu'elles ont annoncé sa mort, il faut qu'il meure. Les Ecritures sont la révélation des conseils et du dessein de Dieu, aussi bien que de toutes ses pensées. Le Seigneur aussi, comme homme sur la terre, les prenait pour la règle et le mobile de tout ce qu'il faisait et disait, bien qu'il fût toujours dans une communion ineffable avec son Père. Les Ecritures sont la révélation des pensées de Dieu à l'égard de la terre, et à l'égard de l'homme sur la terre; elles révèlent aussi sa destination céleste, et ce que sont les choses célestes. Quelle immense bénédiction que de posséder les saints écrits!

Tous les disciples abandonnent le Seigneur et s'enfuient; plus tard, Pierre le suivit de loin. Jésus est amené au palais du souverain sacrificateur. Le Seigneur se soumet dans un calme parfait; tout avait été déjà pesé en la présence de son Père; sa volonté rendait tout simple pour le Seigneur; mais nul ne pouvait le suivre dans la vallée de la mort, ni tenir devant la puissance de l'ennemi, sauf lui seul, le fidèle Sauveur. C'était l'heure où il était permis au méchant d'avoir de la puissance, afin que le Seigneur fût livré pour nous entre les mains des impies.

Les disciples s'enfuient; un jeune homme désire le suivre, mais plus la volonté s'aventure dans ce sentier, plus elle est obligée de se retirer avec honte. On veut le saisir, mais il échappe nu de leurs mains. Le pauvre Pierre va plus loin, mais pour tomber encore plus bas, apprenant ainsi, pour son propre bien, ce que nous sommes tous. C'est une bonne chose de penser à l'angoisse du Seigneur devant Dieu, lorsqu'il ouvre tout son coeur à son Père; nous voyons ses profondes souffrances, son calme parfait devant les hommes, fruit de son entière soumission: dans cette soumission, il ne regarde en rien aux hommes, et Satan ne pouvait rien faire, car le Seigneur avait pris la coupe de la main de son Père. C'est là un enseignement très important pour nous.

La condamnation du Seigneur était une chose résolue d'avance; les chefs des Juifs ne cherchaient que le moyen de consommer leur iniquité et leur meurtre sous l'apparence de la justice. Ils cherchent un témoignage contre lui, afin de le faire mourir; mais ceux qui se présentent sont de faux témoins, et ils ne s'accordent pas. Plusieurs étaient prêts à porter témoignage, mais leurs paroles n'avaient aucune valeur; le Seigneur devait être condamné sur son propre témoignage. Il est douloureux de voir l'inimitié du coeur de l'homme contre le Seigneur qui n'avait jamais fait que du bien aux hommes, guérissant les malades, rassasiant les affamés, ressuscitant les morts, chassant les démons, et ne manifestant la puissance divine que par des actes de bonté.

Lorsque le Fils de l'homme vint, la puissance divine, suffisante pour faire disparaître sur la terre toutes les conséquences du péché, jusqu'à la mort même, fut manifestée; Christ opéra selon cette puissance: dans le désert, il lia l'homme fort, puis il pillait ses biens. Il y avait sur la terre une puissance capable d'annuler tous les effets du péché; car la puissance de Dieu se manifestait en bonté. Mais cela ne fit qu'éveiller l'inimitié naturelle du coeur humain contre Lui. Il n'y avait aucun motif pour faire mourir Jésus: cette inimitié en était la seule cause. Ce qui enlevait les tristes effets du péché, n'ôtait pas du coeur de l'homme le péché lui-même, mais manifestait assez ce que Dieu était pour éveiller l'inimitié naturelle du coeur, et montrer ainsi ce qu'était ce coeur.

Nous lisons dans l'évangile de Luc (chapitre 4: 13), que «le diable se retira de lui pour un temps;» mais ensuite il revient comme prince de ce monde. Il n'avait rien dans le Seigneur, «mais», dit Jésus, «afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais» (Jean 14: 30, 31). Le diable pouvait dire à Jésus: «Si tu persévères à soutenir la cause des hommes, j'ai le droit de la mort contre toi». A la vérité, la malédiction de Dieu pesait sur eux, et le Seigneur devait passer par la mort et boire la coupe de la malédiction de Dieu due au péché, afin de délivrer l'homme. Recula-t-il devant cette terrible pénalité de la malédiction et de la mort? Il la sentait, mais il but la coupe par amour pour son Père et pour nous, et il le fit dans une parfaite obéissance. Il vint en grâce et en obéissance, là où nous étions dans le péché et la désobéissance; lui qui ne connaissait pas le péché, fut fait péché pour nous; l'Agneau sans tache s'offrit pour nous à Dieu.

Dans ce chapitre, nous voyons le Seigneur comme une brebis muette devant ceux qui la tondent. Il ne répond pas à l'accusation de ses ennemis; ils étaient là avec l'intention de le

mettre à mort, et il le savait; il allait donner sa vie pour la rançon de plusieurs. Il ne répond pas aux accusations pleines de malice et de mensonge que l'on portait contre lui, mais quand le souverain sacrificateur lui demande s'il est le Christ, le Fils du Béni, il rend pleinement témoignage à la vérité. Il est rejeté et crucifié à cause du témoignage que lui-même rend à la vérité; mais, bien qu'il reconnaisse la vérité selon la question que lui pose le souverain sacrificateur, il ne va pas au delà de sa position de Messie parmi les Juifs.

Le Seigneur ajoute encore à son témoignage, celui de sa position comme Fils de l'homme, position qu'il était sur le point de prendre à ce moment. Nous avons vu qu'il avait défendu à ses disciples de dire qu'il était le Christ, leur annonçant en même temps que le Fils de l'homme devait souffrir. Or nous trouvons maintenant l'accomplissement de ces paroles, car Christ est reconnu comme Fils de Dieu, selon le Psaume 2, mais depuis ce moment, il prend la nouvelle position de Fils de l'homme, selon le Psaume 8. Les Juifs devaient voir — non plus le Christ promis venant parmi eux en grâce et rejeté, comme il est dit au Psaume 2, mais — le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu, venant sur les nuées du ciel, et manifestant sa puissance en jugement. Seulement il attend, assis à la droite de Dieu, ainsi que nous le montre le Psaume 110, jusqu'à ce que ses ennemis soient mis comme marchepied de ses pieds.

Pour nous, nous le voyons au ciel, ayant accompli l'oeuvre que son Père lui a donnée à faire; nous le voyons à la droite de Dieu, nos péchés ayant été abolis, et là il reste assis à perpétuité, «attendant désormais jusqu'à ce que ses ennemis soient mis sous ses pieds».

Le Seigneur confesse la vérité, lorsque l'autorité supérieure le demande; il est absolument parfait, il est la vérité même.

Satan ne peut rien dans ce cas, excepté, malgré lui, d'amener la vérité à être mise en évidence par la bouche du Seigneur, et d'être l'instrument pour accomplir l'oeuvre de rédemption que Dieu désirait qui fût faite, que son nom en soit à jamais béni! Quant aux hommes, le Seigneur est jugé digne de mort, parce qu'il a dit la vérité, et la vérité quant à l'oeuvre de l'amour de Dieu dans l'envoi du Fils dans le monde. La vérité de Dieu, aussi bien que la personne du Fils de Dieu et Dieu lui-même, sont les objets de la haine de l'homme; mais la vérité vint par Jésus Christ, et la grâce, suivant la souveraine puissance; et la sagesse de Dieu fut accomplie au moyen de cette haine, haine dans laquelle l'homme s'est montré l'esclave de Satan. Quel contraste entre les hommes religieux, la caste ecclésiastique, et la vérité et la grâce de Dieu!

Mais pensons à ce divin Sauveur, muet comme une brebis devant ceux qui la tondent, se soumettant sans résistance aux outrages dont les hommes l'accablent. Il aurait pu avoir douze légions d'anges, mais il ne veut pas user de sa puissance. Il poursuivait son chemin d'amour patient et d'obéissance. Ce qu'il y eut de plus douloureux pour lui fut de se voir renié par son disciple; cela était bien plus pour son coeur que d'être couvert d'ignominie par des hommes brutaux et ignorants. Mais quelles que fussent les souffrances de Jésus, la chute de son faible disciple ne fit qu'attirer sur lui le regard du Seigneur pour l'encourager, soutenir sa confiance en lui, et produire dans son coeur les larmes de repentance au lieu du désespoir. Les

souffrances du Sauveur, si grandes fussent-elles, n'arrêtaient pas l'action de son merveilleux amour.

Que son nom soit béni éternellement!

## Chapitre 15

L'évangile de Marc raconte très brièvement les circonstances de la condamnation du Seigneur; c'est un fait important à noter. Dès qu'il l'a montré rejeté par les Juifs, Marc parle de ce qui eut lieu devant Pilate pour rapporter ce qui est nécessaire, et montrer que le Seigneur est cette fois encore condamné pour le témoignage qu'il rend à la vérité — bien qu'en réalité il le fût par la malice des principaux des Juifs. En effet, Pilate s'efforce de le mettre en liberté, mais n'ayant aucune force morale et méprisant les Juifs et tout ce qui leur appartenait, il abandonne sans conscience le Seigneur à leur volonté. Lorsque Pilate demande: «Es-tu le roi des Juifs?» Jésus répond: «Tu le dis». Mais aux accusations des Juifs, il ne répond rien; son témoignage a déjà été rendu.

Le Seigneur Jésus devait bientôt souffrir comme victime. Toutes les accusations portées contre lui ne valaient rien, et Pilate le savait bien, mais il fallait que les Juifs manifestassent l'esprit qui les animait. Pilate essaie de se débarrasser de Jésus et de la difficulté dans laquelle il se trouve, par une coutume qui semble avoir été introduite à cette époque et qui consistait à mettre en liberté un prisonnier à la fête de Pâque, afin de plaire aux Juifs. Il cherchait ainsi, en faisant cet appel au peuple, à détourner le coup de l'envie et de la malice des sacrificateurs; mais c'était en vain: le Seigneur devait souffrir et mourir. Les principaux sacrificateurs incitèrent le peuple à demander que Barabbas fût relâché et le Seigneur crucifié. Pilate essaie encore de le sauver, mais enfin, pour satisfaire le peuple, il leur abandonne Jésus.

En tout cela, les Juifs étaient coupables; naturellement le gouverneur romain aurait dû être ferme et agir selon la justice, et ne pas laisser le Seigneur exposé à la haine des sacrificateurs. Il était insouciant et sans conscience, et méprisait un pauvre Juif qui n'avait point d'amis; il était aussi important pour lui de satisfaire la populace turbulente. Mais, dans l'évangile de Marc, toute la haine et l'animosité contre le Seigneur se trouvent chez les sacrificateurs; ils se montrent toujours et partout les ennemis de la vérité et de Celui qui est lui-même la vérité en personne. La résistance de Pilate ne sert de rien c'était la volonté de Dieu que Jésus souffrît: Il était venu pour cela, et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. Dans ce qui suit, nous trouvons l'histoire de la brutalité du coeur de l'homme, qui trouve son plaisir à outrager ceux qui lui sont abandonnés sans pouvoir se défendre. En outre, le Seigneur devait être méprisé et rejeté des hommes, soit Juifs, soit gentils.

Et c'est là ce qui a prouvé que l'homme n'a pas voulu recevoir Dieu venant à lui dans sa bonté.

Mais la nation juive devait être humiliée — les soldats tournent en dérision la nation entière en se moquant de son Roi. Le Seigneur est revêtu de pourpre, comme un roi, battu et raillé sous de prétendus honneurs, et puis conduit dehors pour être crucifié. Sur la croix



étaient écrites ces paroles: «Le Roi des Juifs;» le Seigneur était mis au rang des iniques. Ce qui ressort principalement ici, est l'humiliation du roi d'Israël. «Que le Christ, le roi d'Israël, descende maintenant de la croix, afin que nous voyions et que nous croyions», disaient les principaux sacrificateurs. Ceux qui étaient crucifiés avec lui l'insultaient aussi: nous savons que l'un des deux fut converti ensuite et confessa que Jésus était le Seigneur.

Jusqu'au verset 33, nous voyons l'humiliation du Seigneur et le triomphe apparent du mal. L'homme, en général, et Israël, comme nation, montraient leur joie d'avoir pu se débarrasser du fidèle témoin de Dieu, de la présence même de Dieu, et du vrai roi d'Israël; mais ils s'abaissaient eux-mêmes en s'efforçant d'abaisser le Seigneur, dont l'amour continuait d'accomplir l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire au milieu des outrages, de l'aveuglement, de la folie et de la méchanceté des hommes et de son peuple d'Israël, qui, hélas! comblait la mesure de son iniquité. L'amour du Sauveur était plus fort que la haine et la perversité de l'homme; que son saint nom en soit béni!

Mais, depuis le verset 33, nous trouvons une oeuvre plus profonde que les souffrances extérieures du Sauveur, quelque réelles et profondes que celles-ci fussent pour lui. Il était laissé seul; il n'y avait personne qui eût compassion de lui; nous ne voyons rien qu'abandon et cruauté. Mais il y a une grande différence entre la cruauté de l'homme et la pénalité contre le péché exécutée par Dieu.

A la sixième heure, tout le pays (ou peut-être toute la terre) fut couvert de ténèbres. Christ est seul avec Dieu, toutes les choses visibles sont cachées, et lui aussi est caché à tout oeil, afin d'être entièrement avec Dieu. Il porte la peine de notre péché; il boit pour nous la coupe de la malédiction; Celui qui n'a pas connu le péché est fait péché, pour nous. Dans le Psaume 22, nous voyons que le Seigneur, sentant pleinement la pression de la haine et de la malice de l'homme, se tourne vers Dieu. Il avait prévu, en Gethsémané, ce qui allait arriver, et, dans cette anticipation, sa sueur était devenue comme des grumeaux de sang. Il se tourne vers Dieu et dit: «Ne te tiens pas loin de moi» (Psaumes 22: 11), mais, dans l'angoisse de son âme, il est abandonné de Dieu. Et jamais il ne fut plus précieux à Dieu, que dans cette parfaite obéissance, lui qui était de toute éternité les délices de Dieu. Mais cette obéissance avait son accomplissement, lorsqu'il était fait péché pour nous. Jamais il n'avait autant glorifié son Père dans sa justice et son amour, mais étant fait un sacrifice pour le péché, et sentant dans les profondeurs de son âme ce que Dieu est contre le péché, il en portait la peine.

Ainsi Dieu devait cacher sa face de Celui qui était fait péché pour nous. Cela était nécessaire pour la gloire et la majesté de Dieu, aussi bien que pour notre salut. Mais qui peut sonder les profondeurs des souffrances du Sauveur! Celui qui avait toujours été l'objet des délices du Père est maintenant abandonné de lui! Celui qui était la sainteté même, se trouve être fait péché devant Dieu! Mais tout est passé, toute la volonté de Dieu touchant l'oeuvre qu'il avait donnée à faire à Jésus a été accomplie. Pensée bénie! Plus il a souffert, plus il nous est précieux, et nous l'aimons quand nous pensons à son amour parfait et à la perfection de sa personne. Toute souffrance a pris fin pour lui à sa mort, et, dans sa résurrection, tout est

nouveau pour nous. Tous nos péchés sont pardonnés, nous sommes avec lui dans la présence de Dieu, et quand il viendra nous serons semblables à lui en gloire.

Mais s'il est mort, ce n'était pas que la force vitale fût épuisée en lui. Il jette un grand cri et expire. Tout était passé, et il remet son esprit entre les mains de son Père; il est réellement mort pour nous. Il s'est offert lui-même à Dieu, sans tache, et Dieu a mis sur lui les péchés de plusieurs. Il devait mourir, mais personne ne lui a ôté la vie: il avait le pouvoir de la laisser, et le pouvoir de la reprendre. Il l'a laissée lui-même quand tout a été accompli.

Alors le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas. Nous voyons ainsi que le chemin du lieu très-saint est ouvert à tous les croyants qui étaient sous la loi. Le voile qui était placé entre le lieu saint et le lieu très-saint, signifiait que l'homme ne pouvait entrer en la présence de Dieu (Hébreux 9); la mort de Christ a ouvert un chemin pour entrer dans le lieu très-saint; son sang nous y donne accès (Hébreux 10: 19, 20). Immense différence avec la condition précédente et précieux privilège pour nous! Par son sang, nous pouvons entrer en la présence de Dieu, sans crainte, plus blancs que la neige, et nous réjouir dans l'amour qui nous a introduits dans cette position. Christ a fait la paix par le sang de la croix et nous a amenés à Dieu lui-même — lui, le juste, qui est mort pour nous injustes.

Et «par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés». Il ne peut s'offrir encore une fois. Si tous nos péchés n'ont pas été effacés par cette seule offrande, ils ne peuvent jamais l'être, car Christ ne peut pas mourir une seconde fois. Il n'est pas question d'aspersion, il est dit: «Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission». L'apôtre démontre cette solennelle vérité, lorsqu'il dit: «Dans ce cas, il aurait fallu qu'il souffrît plusieurs fois depuis la fondation du monde; mais maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché, par le sacrifice de lui-même» (Hébreux 9: 26). Lorsqu'un homme croit, il entre en possession de cette bénédiction; il est rendu parfait à perpétuité en Christ devant Dieu; le péché ne peut lui être imputé, parce que Christ, qui l'a porté et expié, est toujours en la présence de Dieu pour lui, témoin que ses péchés sont déjà ôtés, et ainsi celui qui vient à Dieu par le Sauveur est accepté en lui.

Des gens disent: «En ce cas, nous pouvons vivre dans le péché» telle était l'objection faite à l'évangile que l'apôtre Paul prêchait. La réponse se trouve au chapitre 6 de l'épître aux Romains. Si nous avons réellement cru en Christ, nous sommes nés de nouveau, nous avons une nouvelle nature, nous avons dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau, nous sommes morts au péché, morts avec Christ par la foi, crucifiés avec lui, de sorte que ce n'est plus nous qui vivons, mais Christ vit en nous. Nous sommes de nouvelles créatures; il y a une oeuvre divine opérée en nous, tout comme il y a une oeuvre divine opérée pour nous. Si Christ est notre justice, il est aussi notre vie, et le Saint Esprit nous est donné; nous sommes alors responsables de marcher comme Christ a marché; mais cela n'est pas en opposition avec l'oeuvre de Christ pour nous — oeuvre parfaite, acceptée de Dieu, oeuvre en conséquence de laquelle il est assis à la droite de Dieu, comme homme, dans cette gloire qu'il avait comme Fils avec le Père avant que le monde fût. Avant que Christ vint, Dieu ne se montrait pas, et

l'homme ne pouvait pas entrer en sa présence. Maintenant, Dieu est sorti et est venu vers nous en amour, et l'homme entre en sa présence selon la justice de Christ.

En voyant comment Christ expire, la conscience du centurion parle. Il était seul près de Christ; tous se tenaient loin; tous, sauf les disciples qui avaient fui, étaient des ennemis. Mais la voix forte du Seigneur qui ne laissait voir aucun signe de faiblesse, et le fait qu'il remettait son esprit à son Père, agit puissamment sur l'âme de cet homme, et il reconnaît en Jésus mourant le Fils de Dieu. Maintenant l'oeuvre est accomplie, et Dieu prend soin que si, dans sa mort, il a été avec les transgresseurs, il soit avec le riche dans sa sépulture, honoré et traité avec tout respect. Les femmes qui l'avaient suivi sont occupées de lui. Elles regardaient de loin quand il fut crucifié, et quelques-unes d'entre elles, Marie de Magdala et l'autre Marie, la mère de Joses, virent la place où son corps fut déposé dans le sépulcre. Car Joseph d'Arimathée était allé vers Pilate pour demander le corps de Jésus; plus courageux quand Jésus fut mort que durant sa vie. Il en est souvent ainsi; la grandeur du mal force la foi à se montrer.

Mais les femmes, remarquez-le bien, ont une position encore plus heureuse; elles avaient suivi Jésus depuis la Galilée, et l'avaient servi et assisté de leurs biens, et nous les trouvons près du Seigneur quand ses disciples l'ont abandonné.

Elles n'avaient pas été envoyées pour prêcher, mais leur dévouement au Seigneur, leur fidélité et leur amour constant pour lui, quand les dangers se présentent, brillent d'un grand éclat dans l'histoire du Seigneur. Nous avons une autre preuve du fait que le Seigneur donna lui-même sa vie et qu'elle ne lui fut pas ôtée, en ce que Pilate s'étonna qu'il fût déjà mort et fit venir le centurion pour en être assuré. Quand il l'eut appris, il donna le corps à Joseph, qui le mit dans son propre sépulcre tout neuf, jusqu'à ce que le sabbat fût passé.

## Chapitre 16

L'histoire de la résurrection, dans Marc, est très courte et simple. Il n'est pas douteux que plus d'une compagnie de ces femmes qui avaient suivi le Seigneur, visitèrent le sépulcre l'une après l'autre. Il est clair que Marie de Magdala arriva avant les autres, et que l'autre Marie et Salomé étaient ensemble; ensuite, vinrent les autres. Chaque évangile nous donne ce qui est nécessaire pour notre foi, et cela selon l'enseignement spécial que Dieu a voulu nous présenter dans cet évangile. Par exemple, en Jean, nous avons l'histoire de Marie de Magdala, et cette histoire si belle est tout à fait en rapport avec la doctrine de cet évangile. Le verset 9 de notre chapitre en parle aussi; Marie vint comme il faisait encore nuit, nous dit Jean; ici, c'est au lever du soleil. D'autres femmes avaient acheté des aromates pour embaumer le corps du Seigneur; c'était avant que le sabbat commençât, afin de se reposer ce jour-là, et certainement quand le sabbat fut passé, c'est-à-dire à six heures, elles attendirent jusqu'au matin pour faire l'embaumement.

Mais lorsque Marie de Magdala vint au sépulcre, la pierre qui fermait le sépulcre et qui était très grande, avait déjà été roulée de devant l'ouverture par un ange descendu du ciel; le Seigneur n'était plus là. Il était ressuscité par la puissance divine, dans un calme parfait; tous

les linges qui l'avaient enveloppé étaient en bon ordre dans le sépulcre. Ce que Dieu fit pour éveiller l'attention des hommes, est raconté dans Matthieu 28: 2-4; mais Jésus n'était pas là. La grande pierre roulée à l'entrée du sépulcre ne présentait aucun obstacle à la sortie du Seigneur; la puissance divine qui l'avait ressuscité et le corps spirituel qu'il possédait alors, rendaient aisée sa disparition du lieu où il avait été déposé.

Marc ne parle de la première visite de Marie de Magdala au sépulcre qu'au verset 9; au verset 2, l'autre Marie et Salomé sont mentionnées. Marie de Magdala avait déjà quitté le sépulcre pour annoncer à Pierre et à Jean qu'il était vide. Les deux autres femmes, ayant trouvé la pierre roulée, entrèrent dans le sépulcre et virent, assis au côté droit de la place où Jésus gisait, un ange qui encourage ces femmes craintives, mais fidèles: «Ne vous épouvantez pas», leur dit-il, «vous cherchez Jésus,... il n'est pas ici...» Et il leur montre la place où il avait été mis. Il est précieux de voir la bonté de Dieu: il y avait encore quelque incrédulité chez les femmes, car elles auraient dû comprendre que Jésus était ressuscité; l'ange le leur avait dit. Mais c'était trop pour leur foi; elles croyaient en sa Personne; elles croyaient qu'il était le Fils de Dieu, mais sa résurrection était encore une vérité trop glorieuse pour leur foi. Leur coeur était sincère, mais elles cherchaient le vivant parmi les morts, et ici, Dieu, rempli de compassion, les rassure dans sa grâce.

Ces femmes ne trouvent pas Jésus mort, mais elles reçoivent le précieux témoignage qu'il est vivant. Elles deviennent des messagères envoyées aux disciples pour leur porter la parole du Seigneur que l'ange leur a dite. C'est la consécration du coeur au Seigneur qui apporte la lumière et l'intelligence à l'âme, lorsque nous cherchons la vérité et Jésus lui-même. Marie de Magdala montre plus de cette consécration à Christ que les autres, et c'est pour cela que nous la voyons au sépulcre avant le lever du soleil, aussi est-elle la première qui voit le Seigneur ressuscité. De plus, un message plus excellent lui est confié; elle devait aller annoncer aux apôtres eux-mêmes la position si élevée que le Seigneur nous donne; nos privilèges les plus magnifiques. Le Seigneur lui dit: «Va vers mes frères et dis leur: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Pour la première fois, les disciples sont appelés les frères de Christ, de Christ ressuscité. Son Dieu est notre Dieu; son Père est notre Père.

Les autres femmes, bien qu'honorées du Seigneur, n'ont pas un si grand privilège: un autre message leur est confié. Le Christ ressuscité prend deux caractères: l'un est sa relation avec le résidu d'Israël, l'autre sa nouvelle position comme homme glorifié devant le Père. Sous le premier, il apparaît à ses disciples en Galilée, où il avait été avec eux habituellement; selon la seconde relation, il monte au ciel à Béthanie. La mission confiée aux disciples est aussi différente. Matthieu nous la présente en rapport avec le premier caractère, et, par conséquent, son évangile ne fait pas mention de l'ascension du Seigneur. Luc qui place devant nous le second, nous montre le Seigneur montant au ciel et y étant reçu. Le message aux disciples est donné à Marie et à Salomé; les disciples doivent aller en Galilée. Ce qui arrive là ne nous est pas rapporté ici: elles s'en vont toutes saisies.

L'évangile de Marc nous donne ensuite un sommaire de l'histoire de Jésus ressuscité, de ce que nous trouvons dans Luc et dans Jean; ce qui concerne Marie de Magdala et les deux

disciples qui allaient à Emmaüs. Après cela, nous avons la mission générale des apôtres, qui devaient aller et prêcher l'évangile dans tout le monde. Quiconque croirait et ferait une confession publique de Christ serait sauvé. Des miracles devaient être accomplis, non seulement par les apôtres, mais aussi par ceux qui auraient cru par leur moyen; ils devaient manifester, par les miracles qu'ils accompliraient, la puissance de Celui en qui ils avaient cru.

Le Seigneur, enfin, est reçu dans le ciel où il s'assied à la droite de Dieu. Les apôtres vont prêcher dans le monde, et le Seigneur coopère avec eux, confirmant la parole par les signes qui l'accompagnaient. Le salut dépendait de la foi et de la confession de Christ, et le Seigneur, quand la parole avait été plantée, rendait témoignage à la vérité par des signes de puissance; cela aidait la foi, et laissait les incrédules sans excuse.

## La promesse du Père en rapport avec l'Eglise

---

Cet article fait suite à un article publié, sous le même titre, dans le [Messager Evangélique de 1885, page 26](#).

ME 1887 page 237

Les effets produits par l'accomplissement de la promesse du Père, par la venue du Saint Esprit envoyé sur la terre en conséquence de la glorification de Christ, ne devaient pas se borner à son action et à sa présence dans chaque croyant pour le faire jouir de privilèges et de bénédictions individuels. Il existait, dans la pensée de Dieu, une autre chose à laquelle se rapportait cette promesse. «Dès les siècles», il y avait «un mystère caché en Dieu», «mystère à l'égard duquel le silence a été gardé dès les temps éternels» (Ephésiens 3: 9; Colossiens 1: 26, 27; Romains 16: 25).

La révélation de ce mystère n'a eu lieu qu'après la descente du Saint Esprit qui seul pouvait former sur la terre ce qui en était l'objet. Ce ne fut même pas immédiatement après sa venue et d'une manière formelle, bien que nous en voyions la réalisation dans certains faits que rapporte la Parole, et que, dans un des évangiles, le Seigneur ait nommé l'objet du mystère, c'est-à-dire l'Eglise ou l'Assemblée (Matthieu 16: 18; 18: 17). Pour qu'il fût révélé et que son objet fût manifesté, il fallait attendre que l'instrument dont Dieu voulait se servir à cet effet, eût été formé (\*). Cet instrument était Saul de Tarse, le persécuteur des chrétiens, devenu ensuite l'apôtre Paul. «A moi», dit-il, «qui suis moins que le moindre de tous les saints, cette grâce a été donnée d'annoncer, parmi les nations, les richesses insondables du Christ, et de mettre en lumière, devant tous, quelle est l'administration du mystère». Et encore: «Je suis devenu serviteur (de l'Assemblée) selon l'administration de Dieu qui m'a été donnée envers vous, pour compléter la parole de Dieu, savoir le mystère qui avait été caché dès les siècles et dès les générations, mais qui a été maintenant manifesté à ses saints» (Ephésiens 3: 8, 9; Colossiens 1: 25, 26). Ainsi la révélation du mystère complétait la parole de Dieu, c'est-à-dire l'ensemble de ces grandes vérités que Dieu, selon sa grâce, a daigné faire connaître aux hommes dans sa Parole. Combien donc doit nous intéresser la connaissance de ce mystère, dernière et suprême révélation des conseils de Dieu! Combien il avait d'importance dans ses pensées! C'est que l'objet de ce mystère est la partie la plus élevée de la gloire de son Fils comme homme, en même temps que la chose la plus chère à son coeur. Si la révélation du mystère complète la parole de Dieu, l'objet du mystère est «la plénitude de Celui qui remplit tout en tous». Dans la manifestation de ce mystère, nous pouvons voir déployées les richesses insondables de Christ (lisez Ephésiens 3: 10, 11, 21; 1: 23).

(\*) Il fallait aussi que les voies de Dieu envers les Juifs, comme peuple, eussent pris fin, ensuite de leur refus définitif de recevoir Christ, ce qui eut lieu par la mort d'Etienne.

C'est donc l'apôtre Paul qui a été l'instrument choisi de Dieu pour manifester le mystère «qui, par des écrits prophétiques, a été donné à connaître». Ces écrits prophétiques sont ceux du Nouveau Testament, puisque, à l'égard du mystère, «le silence a été gardé dès les temps

éternels», et qu'il a été «*maintenant manifesté*», plus spécialement et on peut dire presque exclusivement, par les écrits de Paul, car nous ne trouvons pas même mentionné le mystère dans les autres parties du Nouveau Testament, bien que l'objet du mystère y soit supposé.

Quel était donc, à proprement parler, cet objet? C'était l'Assemblée, l'Eglise, comme corps de Christ; «l'Assemblée, qui est son corps», dont lui-même est la Tête, «car il est le Chef (ou Tête du corps) de l'Assemblée» (Ephésiens 1: 22, 23; Colossiens 1: 18). Le mystère était, d'une part, l'introduction des nations — non pas pour être bénies de bénédictions terrestres, les Juifs, comme peuple élu, étant à la tête; c'est ce qui aura lieu dans le millénium, sous le règne de Christ — mais l'introduction des nations placées sur le même pied que les Juifs pour jouir ensemble des bénédictions célestes en Christ; les nations «cohéritières, et d'un même corps, et coparticipantes de sa promesse dans le Christ Jésus», les nations faites avec les Juifs «un seul homme nouveau», Juifs et nations réconciliés «en un seul corps», et ainsi toute distinction abolie; mais, d'un autre côté, le mystère était que tous ensemble formaient le corps de Christ dont lui était la Tête glorifiée dans le ciel, et eux les membres sur la terre, membres de Christ, membres les uns des autres (voyez Ephésiens 2; 3; 1 Corinthiens 12; Romains 12). Ainsi, toute distinction de nationalité est abolie comme étant de la terre, pour jouir ensemble des mêmes privilèges: avoir, les uns et les autres, accès auprès du Père par un seul Esprit, être concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu; mais bien plus, une union étroite est établie avec Christ et les uns avec les autres pour former un ensemble, un ensemble inséparable, indissoluble, tel que celui des différents membres unis à la tête et ne formant qu'un avec elle et entre eux. Telle est l'Assemblée.

C'est là ce qui fut manifesté à Saul sur le chemin de Damas, par une parole des plus touchantes, sortie de la bouche de Jésus, la Tête du corps, parole révélant, dans son sens pratique le plus intime, la réalité de l'union étroite des siens avec lui dans la gloire: «Saul, Saul», dit le Seigneur, «pourquoi ME persécutes-tu?» En poursuivant avec furie ces pauvres chrétiens, misérables, dans l'opprobre, Saul s'attaquait à Jésus, au Fils de Dieu dans la gloire. Telle était leur union avec lui que, toucher un seul d'entre eux, c'était le toucher lui-même.

Mais comment eut lieu la réalisation de ce fait, la formation du corps de Christ? Pour avoir la réponse à cette question, examinons quelques passages. Voici d'abord ce que nous lisons dans le livre des Actes: «Comme le jour de la Pentecôte s'accomplissait, ils étaient tous *ensemble* dans *un même lieu*. Et il se fit tout à coup du ciel un son, comme d'un souffle violent et impétueux, et il remplit *toute* la maison où ils étaient assis. Et il leur apparut des langues divisées, comme de feu, et elles se posèrent sur *chacun* d'eux. Et ils furent *tous* remplis de l'Esprit Saint» (chapitre 2: 1-4). Sur ce faible noyau de croyants rassemblés autrefois autour de Jésus et réunis maintenant en son nom, descend l'Esprit Saint promis. Chacun d'eux le reçoit, et c'est le même Esprit qui est en eux tous, produisant les mêmes effets, quoique d'une manière variée dans l'ensemble. Déjà unis entre eux comme composant la famille de Dieu, ayant la même vie, celle de Christ ressuscité (voyez Jean 20), ils participent ensemble au même Esprit, ils sont «abreuvés [pour l'unité] d'un seul Esprit» (1 Corinthiens 12: 13).

Pierre prêchant aussitôt après aux Juifs, hommes pieux de toute nation sous le ciel, ainsi qu'aux habitants de Jérusalem, leur dit: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés; et vous recevrez le don du Saint Esprit; car à vous est la promesse et à vos enfants, et à tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera à lui... Ceux donc qui reçurent sa parole furent baptisés», et, sans nul doute, reçurent aussi le Saint Esprit, de sorte qu'au noyau déjà formé «furent ajoutées environ trois mille âmes». Plus loin, cet ensemble de personnes sauvées est appelé l'assemblée: «Et le Seigneur ajoutait tous les jours à *l'assemblée* ceux qui devaient être sauvés», c'est-à-dire le résidu d'Israël que Dieu épargnait. Au chapitre 4, cinq mille personnes crurent et furent aussi ajoutées, et au chapitre 5, nous voyons que «des croyants d'autant plus nombreux se joignaient au Seigneur». La puissance de l'Esprit Saint opérait ainsi, par le moyen des apôtres, pour amener des âmes au Seigneur et former l'assemblée. Mais jusqu'alors il n'y avait que des Juifs qui y eussent été ajoutés. Nul doute que, de ceux qui avaient été convertis le jour de la Pentecôte, un grand nombre n'eussent porté chez eux, dans les contrées d'où ils étaient venus, la précieuse vérité qu'ils avaient reçue. Nous trouvons des croyants à Damas; c'est contre eux que Saul dirigeait ses persécutions, après avoir ravagé l'assemblée de Jérusalem, et c'est à cette occasion que Jésus prononce les paroles qui montrent les fidèles comme étant lui-même.

Mais les limites de l'Assemblée ne devaient pas renfermer les Juifs seuls. «Et moi, si je suis élevé de la terre», avait dit le Seigneur, «j'attirerai tous les hommes à moi-même» (Jean 12: 32), et Pierre avait annoncé que la promesse était, non seulement pour les Juifs, mais «pour tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur en appellerait». Les Samaritains furent d'abord introduits. Philippe leur avait annoncé l'évangile en leur prêchant le Christ (Actes des Apôtres 8); ils crurent et furent baptisés. Ensuite, les apôtres Pierre et Jean étant venus, «prièrent pour eux pour qu'ils reçussent l'Esprit Saint... Puis ils leur imposèrent les mains, et ils reçurent l'Esprit Saint». Le fait qu'eux, croyants Samaritains, devaient recevoir le Saint Esprit par le moyen de ceux qui étaient venus de Jérusalem, mettait à néant leurs prétentions vis-à-vis des Juifs. Comme l'avait dit le Seigneur: «Le salut vient des Juifs» (Jean 4). Toutefois ils étaient baptisés du même Esprit que les Juifs, et, par là, introduits dans le même ensemble, dans l'Assemblée, sans distinction.

La chose se passa autrement pour les gentils qui, à leur tour, allaient voir s'ouvrir, pour eux, l'Assemblée. Ici, il fallait détruire le préjugé juif, si puissant que Pierre eut besoin d'un ordre direct du Seigneur, par le Saint Esprit, pour se rendre à l'invitation d'un homme d'entre les nations et lui porter l'évangile (Actes des Apôtres 10). Il y va, et lorsqu'il a présenté Christ et la rémission des péchés à ceux qui l'écoutent, le Saint Esprit, de même que sur les croyants Juifs à la Pentecôte, descend sur ces croyants gentils, abolissant de fait la distinction entre eux et les Juifs, montrant que le mur de clôture était détruit — ceux qui étaient loin se trouvant approchés par le sang de Christ — et que le seul homme nouveau était formé: Juifs et gentils ayant accès par Christ auprès du Père par un seul Esprit (Ephésiens 2). C'est ce que Pierre reconnaît, lorsqu'il est appelé à rendre compte à Jérusalem de ce qui s'était passé à Césarée



(Actes des Apôtres 11). «Et comme je commençais à parler», dit-il, «l'Esprit Saint tomba sur eux, comme aussi il était tombé sur nous au commencement». Plus loin, il dit encore (chapitre 15): «Et Dieu, qui connaît les coeurs, leur a rendu témoignage, leur ayant donné l'Esprit Saint comme à nous-mêmes». Et depuis ce moment, nous voyons l'oeuvre se poursuivre parmi les nations, surtout par le ministère de Paul.

Dès lors était donc formé le seul corps, le corps de Christ, l'Assemblée, et cela par le seul Esprit qui réunissait Juifs, Samaritains et gentils dans un même ensemble, comme membres de ce corps, unissant chaque croyant d'entre eux à Christ, la Tête glorifiée dans le ciel. C'est ce que l'apôtre dit aux Corinthiens: «Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres; et nous avons tous été abreuvés en un seul Esprit» (1 Corinthiens 12). Ainsi, l'effet de la venue du Saint Esprit, de l'accomplissement de la promesse du Père, n'a pas été seulement de faire jouir le croyant individuellement des précieux privilèges inhérents à son habitation en lui, mais aussi de former de l'ensemble de tous les croyants, tirés hors du monde, une assemblée, l'assemblée de Dieu, le corps de Christ, accomplissant ainsi le mystère caché, dès les siècles, en Dieu. «Il y a un seul corps», comme il y a «un seul Esprit» qui forme ce corps, qui l'anime et qui l'unit à son Chef en haut. Et, en même temps, l'Assemblée était aussi sur la terre la maison de Dieu, l'habitation de Dieu par le Saint Esprit. Le Saint Esprit était Dieu présent sur la terre dans l'Assemblée (Ephésiens 2).

Mais le Saint Esprit ne forme pas seulement l'Assemblée, corps de Christ, habitation de Dieu, il a aussi son action en elle. En lisant 1 Corinthiens 12, nous voyons que c'est lui, le Saint Esprit, qui distribue à chacun en particulier, comme il lui plaît, les dons de grâce en vue de l'utilité de tous et pour l'édification du corps; et c'est par la puissance et sous l'action de cet Esprit que les dons sont exercés. «Car à l'un est donnée, par l'Esprit, la parole de sagesse; et à un autre la parole de connaissance, selon le même Esprit; et à un autre la foi, par le même Esprit; et à un autre des dons de grâce de guérison, par le même Esprit; etc... Mais le seul et même Esprit opère toutes ces choses». Ils étaient très divers, ces dons distribués par l'Esprit, et, au commencement, les dons de puissance occupaient une grande place. Toutefois, nous voyons que l'apôtre les distingue et que ce n'est pas sur la possession de ces dons qu'il insiste. Après avoir parlé de miracles, de guérison, de langues et d'interprétation, il exhorte les Corinthiens à «désirer, avec ardeur, des dons de grâce plus grands»; à poursuivre l'amour, «chemin bien plus excellent», et non la puissance; à désirer, «avec ardeur, des dons spirituels, mais surtout de prophétiser», c'est-à-dire d'être l'interprète des pensées de Dieu (maintenant exprimées dans la Parole) pour les appliquer à la conscience, «car celui qui prophétise», dit-il, «parle aux hommes pour l'édification, et l'exhortation, et la consolation». Voilà ce qui est plus grand et meilleur que la puissance de guérir et de faire des miracles; car ce qui est désirable dans l'Assemblée, ce n'est pas un déploiement de puissance où l'orgueil trouverait aisément son compte, mais l'édification; aussi Paul ajoute-t-il: «Ainsi, vous aussi, puisque vous désirez avec ardeur des dons de l'Esprit, cherchez à en être abondamment doués pour l'édification de l'assemblée». Remarquons, en passant, que sauf aux versets 28 et 29 du chapitre 12, il n'est

pas question, dans la première épître aux Corinthiens, de dons et de ministères spéciaux, comme ceux d'apôtres, prophètes et docteurs, mais de l'action de l'Esprit dans une assemblée locale où ces dons peuvent se trouver, sans doute, mais où l'Esprit distribue, comme il lui plaît, quand l'assemblée est réunie, et où tout doit tendre à l'édification, l'Esprit employant l'instrument qu'il veut, et non un ministre (voyez chapitre 14: 26-33).

«Vous recevrez de la puissance», avait dit le Seigneur aux siens avant de les quitter. L'agent de cette puissance, le Saint Esprit, était venu, et elle se montrait par des actes de deux natures différentes: par des dons miraculeux, langues, guérisons, etc.; mais aussi et surtout par l'action de la Parole sur les âmes. Nous voyons ces deux effets au chapitre 2 des Actes, et l'apôtre Paul, écrivant aux Thessaloniens, leur disait: «Mon évangile n'est pas venu à vous en parole seulement, mais aussi en puissance, et dans l'Esprit Saint, et dans une grande plénitude d'assurance... Et vous êtes devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur, ayant reçu la Parole avec la joie de l'Esprit Saint» (1 Thessaloniens 1: 5, 6). Il disait aussi aux Corinthiens: «Ma parole et ma prédication n'ont pas été en paroles persuasives de sagesse, mais en démonstration de l'Esprit et de puissance, afin que votre foi ne repose pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu» (1 Corinthiens 2: 4, 5).

Nous ne pouvons et ne voulons pas nier que le premier effet de la puissance du Saint Esprit, c'est-à-dire les dons miraculeux, les guérisons, par exemple, ne *puisse* se produire aujourd'hui, car «il distribue comme il lui plaît», et d'ailleurs la «prière de la foi», la «fervente supplication du juste peut beaucoup». Mais nous ne voyons pas qu'il entre dans les voies de Dieu de donner de nouveau à l'Eglise cette manifestation de puissance. Elle était nécessaire au commencement, pour frapper et convaincre le monde. Il fallait que l'on vît et que l'on touchât, pour ainsi dire, cette puissance de Dieu qui intervenait ici-bas, sa présence même par le Saint Esprit au milieu de l'Assemblée. Maintenant, le christianisme est établi; son existence seule et les effets qu'il a produits sont la preuve qu'il est de Dieu; la parole de Dieu est complétée; qu'est-il besoin d'actes, de puissance extérieurs? D'un autre côté, il ne faut pas oublier l'état où se trouve actuellement l'Eglise. Au commencement, et même durant deux ou trois siècles, sous le feu des persécutions, elle garda son unité et sa séparation d'avec le monde, malgré ses nombreuses et croissantes déviations qui allaient aboutir au papisme du moyen âge. La puissance pouvait encore se manifester par des signes, tels que les miracles. Mais la ruine s'est accentuée, et malgré le grand réveil opéré par le Saint Esprit lors de la Réformation (et ce fut sans miracles, et uniquement par la Parole), malgré les divers réveils qui ont eu lieu depuis, démontrant que Dieu était toujours là, agissant par son Esprit, l'édifice chrétien n'a pas été et ne peut être restauré. Quelques efforts que l'homme fasse, de quelques illusions qu'il se berce, tout est en ruine, ruine irréparable. Les actes de puissance se manifestant dans un tel état, ne sembleraient-ils pas mettre une sanction sur ce qu'a amené le péché de l'homme? Et si une des nombreuses sectes les voyait se produire dans son sein, ne serait-ce pas l'approuver comme étant de Dieu? Ce n'est pas le temps de la puissance, mais celui de l'humiliation et de la dépendance.

Il s'agit de marcher par la foi. Dieu n'interviendra pas en puissance pour rétablir l'Eglise dans son état primitif. Elle s'en va aboutir à Laodicée et à Babylone. Les miracles de grâce sont réservés pour le siècle à venir. Les signes et les prodiges qui auront lieu avant cette époque bienheureuse pour la terre, seront ceux de la période qui s'étend entre l'enlèvement des saints et l'apparition du Seigneur. Parmi ces signes et ces prodiges, s'il y a ceux des deux témoins de Dieu, il y aura aussi ceux de l'antichrist, de l'homme de péché (Apocalypse 11; 13; 2 Thessaloniens 2).

Mais il y avait une autre manifestation de la présence de Dieu par le Saint Esprit. C'était son action morale sur la conscience et sur les cœurs, par le moyen de la Parole. Au jour de la Pentecôte, le don des langues avait pu attirer l'attention des foules, mais c'est la parole de Pierre, inspirée, dirigée et appliquée par le Saint Esprit, qui produit la repentance et la foi à salut. C'est la puissance du Saint Esprit dans les croyants qui produit la manifestation merveilleuse d'une vie céleste et divine sur la terre (Actes des Apôtres 2; 4). Il en est de même dans le cas de Corneille et de ses amis, et c'est aussi ce que nous voyons dans le ministère de Paul (Actes des Apôtres 14; 16; 18). C'était la parole de la croix qui, pour lui, était la puissance de Dieu pour le salut; c'était la parole de Dieu qui opérait en ceux qui croyaient, et cette parole, la bonne nouvelle, était annoncée par les apôtres comme instruments, mais l'agent était le Saint Esprit envoyé du ciel, produisant la conversion, la nouvelle naissance, une vie divine et une marche qui y correspondait.

Cette manifestation de la puissance, résultat de la présence de Dieu par le Saint Esprit sur la terre, dans l'Eglise, ne cesse pas de s'exercer, Dieu en soit béni. Sa Parole, par l'action du Saint Esprit et par le moyen des instruments qu'il choisit et qu'il emploie, agit toujours pour la conversion des âmes et l'édification des saints (Ephésiens 4: 11-13). Puisseons-nous saisir davantage la réalité de la présence de l'Esprit Saint, la responsabilité qui en résulte pour nous de ne pas le contrister ou l'éteindre, et désirer avec ardeur les dons spirituels en vue de l'utilité, dons de connaissance, de sagesse, de foi, de prophétiser dans le sens que la Parole donne à ce mot. Puisseons-nous avoir à cœur la gloire de Christ dans l'Assemblée!

Les dons de l'Esprit dans l'Assemblée étaient en effet très divers, selon les besoins différents. Au chapitre 12 de l'épître aux Romains, nous en avons une indication: la prophétie, le service, l'enseignement, l'exhortation, la distribution des secours aux nécessiteux, la direction ou le gouvernement de l'Assemblée, le soin des affligés, nous sont présentés comme des dons de grâce différents qu'avaient à exercer soigneusement ceux qui les possédaient. Aucun don de puissance miraculeuse ne paraît dans cette énumération; tout est en vue du bien du corps. Ces dons n'existent-ils pas encore pour l'utilité des saints? Assurément. L'Eglise, quoique en ruine, les possède et en a, pour ainsi dire, d'autant plus besoin, et le Chef de l'Eglise, Celui qui la nourrit et la chérit, ne les laisse pas manquer. Nous avons à les discerner et à les reconnaître (1 Thessaloniens 5: 12).

Les hommes à qui ces dons sont conférés par le Saint Esprit, sont considérés eux-mêmes comme des dons faits par Christ à l'Assemblée. Nous le voyons par ce beau passage de l'épître aux Ephésiens (chapitre 4): «A chacun de nous la grâce a été donnée, selon la mesure du don

de Christ. C'est pourquoi il est dit: Etant monté en haut, il a emmené captive la captivité et a donné des dons aux hommes. Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre? Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses; et lui, a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs». Les versets suivants nous montrent que ces services durent et vont jusqu'à la fin.

Mais ces hommes donnés par le Seigneur et doués par le Saint Esprit, par quelle puissance et sous quelle direction exercent-ils les dons de grâce qui leur ont été communiqués? C'est par l'Esprit et conduits par lui, comme le montrent divers passages que nous avons déjà cités. La chair n'avait rien à y voir, ni pour choisir, ni pour qualifier, ni pour envoyer, ni pour diriger, mais l'Esprit seul. Nous le voyons, dans les Actes, d'une manière positive, en diverses circonstances, qui montrent, en même temps, le Saint Esprit comme personne divine présente dans l'Assemblée et y agissant pour tout diriger. Vérité des plus importantes, qui subsiste et que nous ne devons pas perdre de vue.

Les apôtres ou autres ouvriers du Seigneur étaient conduits, dans leur ministère, par l'Esprit, parlaient par l'Esprit, étaient envoyés par l'Esprit. Dès la descente du Consolateur, le jour même de la Pentecôte, nous le voyons: «Ils parlaient selon que l'Esprit leur donnait de s'énoncer». Pierre, appelé avec Jean devant le sanhédrin, «étant rempli de l'Esprit Saint, leur dit: Chefs du peuple, etc.». L'Esprit Saint agissait dans l'Assemblée avec tant de puissance, que le mal qui s'y glissait était aussitôt découvert et jugé. Ananias et sa femme veulent tromper les apôtres, mais Pierre lui dit: «Ananias, pourquoi Satan a-t-il rempli ton coeur, que tu aies menti à l'Esprit Saint?... Tu n'as pas menti aux hommes, mais à Dieu». Le Saint Esprit est Dieu résidant au milieu de l'Assemblée; vouloir tromper celle-ci, c'est mentir à Dieu, le Saint Esprit qui habite dans l'Assemblée. Le Saint Esprit agissant ainsi était, avec les apôtres, le témoin de la résurrection et de l'exaltation de Christ (Actes des Apôtres 5: 29-32; comparez Jean 15: 26, 27).

S'agissait-il d'hommes ayant à remplir une charge, ils devaient «être pleins de l'Esprit Saint et de sagesse», et, une fois établis, c'était par l'Esprit qu'ils parlaient; c'était dirigés par lui qu'ils agissaient. Ainsi il est dit d'Etienne: «Ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit par lequel il parlait», et plus loin: «Mais lui, étant plein de l'Esprit Saint, et ayant les yeux attachés au ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu, et il dit, etc.» (Actes des Apôtres 6; 7). Philippe est envoyé sur le chemin de Gaza qui est désert; il voit l'eunuque éthiopien dans son char, lisant le prophète Esaïe, «et l'Esprit dit à Philippe: Approche-toi et joins ce chariot»; et Philippe annonce l'évangile à celui vers qui l'Esprit Saint l'a conduit. Son ministère auprès de l'eunuque étant achevé, «l'Esprit du Seigneur enleva Philippe» qui poursuivit, en d'autres endroits, son oeuvre d'évangélisation (Actes des Apôtres 8). Saul de Tarse, ayant cru, est rempli de l'Esprit Saint; arraché à la puissance de l'ennemi, il est un don de Christ à l'Assemblée, et aussitôt «il prêcha Jésus dans les synagogues, disant que lui est le Fils de Dieu» (Actes des Apôtres 9). Comme Pierre est en perplexité pour savoir ce qu'il doit

penser de la vision qu'il a eue, l'Esprit lui dit: «Voilà trois hommes te cherchent; mais lève-toi, et descends, et t'en vas avec eux, sans hésiter, parce que c'est Moi qui les ai envoyés» (Actes des Apôtres 10). L'Esprit Saint qui commandait à Pierre d'aller était celui qui avait agi en Corneille, et qui, par le ministère d'un ange, lui avait dit de faire chercher l'apôtre en lui indiquant sa demeure. Quel magnifique témoignage de la présence de Dieu sur la terre, par le Saint Esprit!

Dans l'assemblée d'Antioche, il y avait des prophètes et docteurs, dons de Christ. «Et comme ils servaient le Seigneur et jeûnaient, l'*Esprit Saint* dit: Mettez-moi maintenant à part Barnabas et Saul, pour l'oeuvre à laquelle *je les ai appelés*». «Eux donc, ayant été *envoyés*». Par qui? Ni par l'Assemblée, ni par les autres prophètes et docteurs, bien que ceux-ci s'associent à leur oeuvre par l'imposition des mains, mais «envoyés par l'Esprit Saint», ils partent. Arrivés à Paphos, Saul, appelé depuis ce moment Paul, agit par la puissance du Saint Esprit et confond le faux prophète Bar-Jésus (Actes des Apôtres 13). Plus tard, dans son second voyage avec Silas, ils sont «empêchés par le Saint Esprit d'annoncer la Parole en Asie», «l'Esprit de Jésus ne leur permet pas» de se rendre en Bithynie (Actes des Apôtres 16). De ville en ville, l'Esprit Saint accompagnait Paul dans son ministère, comme il le dit lui-même (Actes des Apôtres 20: 23). Dans ce même chapitre, parlant aux anciens de l'assemblée d'Ephèse, il leur rappelle que c'est «l'Esprit Saint» qui les «a établis surveillants pour paître l'Eglise de Dieu».

Ainsi, selon ces témoignages des Actes, l'Esprit Saint, présent dans l'Assemblée, *envoyait, dirigeait*, et, par sa puissance, *conduisait et faisait agir* les serviteurs du Seigneur, dons de Christ à l'Assemblée, en même temps c'était lui aussi qui *établissait* ceux qui avaient à remplir des charges au milieu des saints. C'est ce que confirment les enseignements des épîtres. Paul écrit aux Corinthiens: «Ma parole et ma prédication n'ont pas été en paroles persuasives de sagesse, mais en démonstration de l'Esprit et de puissance... Dieu nous l'a révélée (la sagesse de Dieu en mystère) par son Esprit... Nous avons reçu l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données librement par Dieu, desquelles aussi nous parlons, non point en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit» (1 Corinthiens 2). Ce que Christ accomplissait par son serviteur Paul «par parole et par oeuvre», était «par la puissance de l'Esprit de Dieu» (Romains 15: 18, 19); son ministère était celui de l'Esprit (2 Corinthiens 3). Et il en était de même des autres envoyés du Seigneur: «Dieu rendait témoignage avec eux par des signes et des prodiges, et par divers miracles et distributions de l'Esprit Saint, selon sa propre volonté» (Hébreux 11: 4). Pierre aussi parle d'eux comme de ceux «qui ont annoncé la bonne nouvelle par l'Esprit Saint envoyé du ciel» (1 Pierre 1).

Ainsi l'Esprit Saint promis, descendu sur la terre, formait l'Assemblée, y était présent, distribuait les dons, dirigeait dans leur service ceux qui les possédaient, en était la puissance. Sa présence dans l'Assemblée était si réelle et si caractéristique, si reconnue, que l'on ne pouvait s'y méprendre et que les apôtres y font appel: «Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous?» dit Paul aux Corinthiens (1 Corinthiens 3). Il s'agit ici de l'ensemble et non des individus, comme dans le chapitre 6: 19, de la même

épître. «Celui qui vous fournit l'Esprit et qui opère des miracles au milieu de vous, le fait-il sur le principe des oeuvres?» dit le même apôtre aux Galates (chapitre 3). Il dit aux Thessaloniciens: «N'éteignez pas l'Esprit» (5: 19); évidemment l'Esprit dans ses manifestations au milieu de l'Assemblée, comme le montre la suite du passage.

Tout ce que nous venons de voir nous montre la réalité de la présence et de l'action de l'Esprit Saint sur la terre aux jours apostoliques. En serait-il autrement aujourd'hui? Je ne parle pas des signes et miracles; mais l'Esprit Saint, qui devait demeurer avec les saints éternellement (Jean 15: 16), aurait-il cessé d'être présent ici-bas, dans l'Assemblée (quelle qu'elle soit devenue), et devrait-il être remplacé par l'action de l'homme agissant du mieux qu'il pourra, suivant des règles de sagesse humaine? Rien dans l'Écriture n'autorise à le penser.

On dira: Les choses ne sont plus telles qu'au commencement. C'est vrai. Les éléments de ruine et de corruption, qui déjà se montraient au temps des apôtres et n'étaient contenus que par leur vigilance et leur énergie, ont fait leur oeuvre. «Je sais qu'après mon départ», dit Paul aux anciens, «il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau; et que d'entre vous-mêmes, il se lèvera des hommes qui annonceront des doctrines perverses» (Actes des Apôtres 20: 29, 30). «Or, comme il y a eu aussi des faux prophètes parmi le peuple, il y aura parmi vous de faux docteurs», dit Pierre (2 Pierre 2: 1; voyez aussi 1 Jean 2: 19; Jude 4). Déjà l'ordre régulier de la maison de Dieu décrit dans la première épître à Timothée, n'existe plus dans la seconde, et, depuis, le mal n'a fait que s'accroître. Dieu, dans sa grâce et par la puissance de son Esprit, a suscité, dans ces derniers temps, des serviteurs afin de remettre devant les yeux des chrétiens, pour diriger leur marche, sa Parole et son autorité, le fait de la présence permanente du Saint Esprit et les vérités qui s'y rattachent, mais l'ordre primitif n'a pas été, n'a pu être et ne sera pas rétabli: «les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis; séduisant et étant séduits». Ce qui était la maison de Dieu, temple saint qui ne devait renfermer rien que de sacré, est devenu la chrétienté, qui, semblable à une grande maison, une maison d'homme, contient des vases à honneur et d'autres à déshonneur, desquels il faut se purifier (2 Timothée 2; 3). Le grand arbre abrite toutes sortes d'oiseaux dans ses branches, et le levain pénètre toute la pâte (Matthieu 13). Ephèse est devenue Thyatire et Sardes devient Laodicée; mais au milieu de toute la ruine, la confusion, l'indifférence, la tiédeur ou l'activité purement humaine, il reste la parole de la grâce de Dieu, qui n'a rien perdu de sa puissance pour édifier, et la présence du Saint Esprit. Le corps, «le seul corps» existe dans son unité, non pas visible, mais cependant toujours aussi réelle que jamais, les membres en sont unis par l'Esprit à Christ en haut; l'Assemblée existe; les soins de Christ, qui la nourrit et chérit, ne sauraient lui manquer, et l'Esprit y exerce son action.

Il est vrai qu'il n'y a plus d'apôtres, c'est-à-dire d'envoyés directs du Seigneur, l'ayant vu sur la terre, témoins de sa vie et de sa résurrection, ou bien témoins, comme Paul, de sa vie en gloire (voyez Actes des Apôtres 1: 21, 22; 1 Corinthiens 9: 1; 15: 8). Ils étaient établis pour fonder l'Assemblée chrétienne sur Christ, la principale pierre de l'angle. La parole de Dieu étant complétée, les prophètes, dans le sens d'instruments pour *révéler* les vérités divines,

n'ont plus de raison d'être. Mais ces deux dons sont-ils les seuls? Non, Dieu, dans sa grâce, fait encore annoncer l'évangile, et Christ donne des évangélistes. L'Esprit Saint, le même qui agissait par le moyen de Philippe et de Paul, qualifie encore les évangélistes pour leur oeuvre, les envoie, les dirige et applique aux coeurs la bonne nouvelle qu'ils annoncent. Comment, sans cela, pourraient-ils commencer et poursuivre leur travail? L'Eglise a besoin d'être nourrie et instruite; Christ donne des pasteurs et docteurs. L'Esprit Saint les qualifie, les fait pénétrer dans la connaissance des besoins des âmes et de ce qui y répond dans la Parole; il déroule devant les docteurs qui se soumettent à sa direction, les vérités de la Parole, leur ensemble et leur enchaînement, et leur donne la clarté d'exposition nécessaire pour les faire comprendre. L'Assemblée a besoin d'être édifiée et de marcher dans l'ordre, selon Dieu; les soins de Christ ne cessent pas et le Saint Esprit demeure éternellement avec nous et en nous. Il est présent; manquera-t-il donc dans l'Assemblée de dons de grâce pour prophétiser (\*), consoler, servir, enseigner, exhorter, distribuer, conduire, avoir soin des pauvres? Assurément non, si l'on s'attend à Dieu, si l'on demeure dans sa dépendance. Il nous sera fait selon notre foi; aussi longtemps que l'Esprit Saint est sur la terre, cette vérité demeure: «Il y a diversité de dons de grâce, mais le même Esprit; diversité de services, et le même Seigneur; diversité d'opérations, mais le même Dieu qui opère tout en tous». «Et le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît» (1 Corinthiens 12).

(\*) Dans le sens de 1 Corinthiens 14: 1, 3

Mais qui établira ceux qui ont un don à exercer? La parole de Dieu nous fournit la réponse. Qui a établi Paul, les anciens d'Ephèse ou Apollos? Qui a établi dans son service la famille de Stéphanas approuvée par l'apôtre? Sans parler de ceux qui avaient été dispersés à l'occasion de la persécution qui suivit la mort d'Etienne, parmi lesquels on ne voit aucun apôtre, qui annonçaient la Parole, et par lesquels fut fondée la première assemblée d'entre les nations. La Parole nous donne des indications suffisantes pour nous montrer que ceux qui travaillaient dans l'oeuvre recevaient leur mandat directement du Seigneur, de Dieu le Père et du Saint Esprit. «Paul, apôtre, non de la part des hommes ou par l'homme, mais *par Jésus Christ et Dieu le Père*», écrit-il aux Galates. «Prenez garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau, au milieu duquel l'*Esprit Saint* vous a établis surveillants pour paître l'Eglise de Dieu», dit-il aux anciens d'Ephèse. Qu'on lise ce qui est dit au chapitre 18 des Actes au sujet d'Apollos. Ne voyons-nous pas en lui un don de Christ à l'Eglise (1 Corinthiens 3: 5), se mettant à enseigner et à évangéliser, non parce que l'homme lui a donné un mandat, mais parce que le Seigneur l'a appelé, et qui est reçu par les frères comme ouvrier élu du Seigneur? De la famille de Stéphanas, l'apôtre dit: «Vous savez qu'elle est les prémices de l'Achaïe, et *qu'ils se sont voués* au service des saints» (1 Corinthiens 16: 15, 16); et il exhorte les Corinthiens à se soumettre à de tels hommes, reconnaissant ainsi la réalité de leur service dans le Seigneur. Mais qui les avait établis? Nul autre que le Saint Esprit qui distribue comme il lui plaît, et qui met sur leur travail la sanction apostolique. Telle était l'activité qui se déployait dans ces temps sous la seule dépendance du Seigneur et la direction unique du Saint Esprit, dont la présence et l'action vivante se manifestaient ainsi.

En doit-il être autrement de nos jours? Le Saint Esprit n'est-il pas présent dans l'Assemblée pour distribuer, envoyer et diriger? Son activité et sa puissance sont-elles moindres? Non assurément, mais il peut être contristé ou éteint. Les soins de Christ ont-ils cessé? Non, son amour est immuable: «Il est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement». Mais on ne s'attend pas à lui seul. Nul chrétien n'oserait dire que, pour remplir un ministère dans l'Assemblée, pour exercer un don, il ne faille être doué par l'Esprit Saint et dirigé par lui. Est-il nécessaire d'y ajouter une sanction ou consécration faite par l'homme pour établir le don? Nous ne le voyons point dans la Parole. Est-ce reconnaître la présence, l'activité et la liberté du Saint Esprit, que d'établir dans une assemblée une personne à part sans laquelle il ne peut y avoir d'action pour exhorter et édifier les saints? Ne serait-ce pas usurper la place de l'Esprit Saint et risquer de l'éteindre? Parce que la ruine est intervenue, faut-il pour y parer la sagesse et l'ordre humains? Non, la sagesse divine subsiste et a fourni d'autres ressources. Paul, prévoyant la ruine de l'Eglise et indiquant même les conducteurs comme étant ceux qui l'amèneraient (Actes des Apôtres 20: 30), ordonne-t-il d'établir une organisation quelconque pour conjurer le danger? Non; il exhorte les conducteurs à prendre garde à eux-mêmes et au troupeau, puis il ajoute comme ressource suprême suffisant à tous les temps: «Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce». Si l'homme a varié et a dévié, Dieu et sa parole demeurent; ce que nous avons à faire, c'est de nous attacher aux vérités précieuses que cette Parole présente et qui subsistent. Nous pouvons compter sur Christ, le Sauveur des pécheurs et le Chef de l'Assemblée, et sur la présence du Saint Esprit qui agit même au milieu de la ruine causée par le péché de l'homme, parce que les desseins de grâce de Dieu ne changent pas. L'Esprit Saint agit toujours, soit pour produire la vie, soit pour l'entretenir dans les âmes; il distribue encore les dons, il est prêt à diriger ceux qui les possèdent; il produit au milieu de ceux qui se rassemblent au nom de Jésus ce qui est nécessaire à l'édification, à l'exhortation et à la consolation, lorsque, dans l'humilité et la dépendance, on s'attend à Dieu. La promesse du Père a été accomplie, ses effets bénis s'étendent jusqu'à nous soit dans les individus ou l'Assemblée; «à tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera à lui».

Il est vrai que souvent, par l'intrusion de la volonté de l'homme, ceux qui possèdent les dons spirituels ne sont pas à la place où ils devraient être, sont entravés dans leur action, ou bien empêchés de s'exercer, ou tenus comme sous un éteignoir; il arrive aussi que là où se trouve la liberté pour l'action, il y a souvent une très grande faiblesse, un manque de vie et l'oubli de la parole de l'apôtre: «Désirez avec ardeur les dons spirituels»; parfois encore, l'action de la chair se mêle à celle de l'Esprit, ou même se montre seule; mais les manquements des hommes n'annulent pas la vérité de Dieu. L'Esprit Saint est présent dans l'Assemblée comme autrefois, c'est la consolation et la ressource immense de ceux qui réalisent cette précieuse vérité.

On dira: Comment reconnaître si quelqu'un est vraiment un don de Christ et parle par l'Esprit? Comment? mais par l'Esprit qui est en nous. N'est-il pas dit: «Epreuvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu?» Le Saint Esprit, l'onction de la part du Saint qui nous «enseigne à l'égard de toutes choses», nous enseignera aussi à cet égard. Reconnaîtra-t-on mieux un



homme comme un don de Christ, parce qu'il aura été établi, consacré et confirmé par des hommes? Faut-il compter sur l'homme plus que sur Dieu? Si quelqu'un vient présenter les vérités de la Parole sans les mélanger de spéculations humaines, s'il montre, selon cette Parole, Christ dans son oeuvre, son abaissement et sa gloire; si, dans son enseignement, il dirige les yeux vers ce Sauveur adorable, les saintes affections et l'intelligence divine que le Saint Esprit produit et anime chez les chrétiens, feront bientôt reconnaître que cette personne parle par l'Esprit. «Par ceci vous connaîtrez l'Esprit de Dieu: tout esprit qui confesse Jésus Christ venu en chair est de Dieu». Mais ce discernement demande que l'on soit dépendant de Dieu, que l'on vive dans sa communion par l'Esprit. Il faut «la sagesse et l'intelligence spirituelle», que l'apôtre demandait pour les Colossiens et que nous avons à rechercher pour nous-mêmes. Ainsi l'Esprit de Dieu qui est dans l'Assemblée fera discerner à ceux qui s'attendent au Seigneur, si quelqu'un peut être vraiment reçu et approuvé comme un don de Christ, bien qu'encore en cela la faiblesse de l'homme et la chair puissent se montrer. Ne mettait-on pas en doute même l'apostolat de Paul?

Aussi, si quelqu'un est réellement un don de Christ, est-il sous la responsabilité d'agir comme tel, toutefois dans la limite de ce don, «selon la mesure du don de Christ», sous la direction du Saint Esprit, et en vue de l'utilité et de l'édification, et non pour se satisfaire lui-même, ne s'imposant pas, mais laissant à Dieu le soin de justifier son ministère. Mais si, d'un côté, il est dit: «Malheur à moi si je n'évangélise pas», ce qui montre la responsabilité du don, il faut bien se garder d'en entraver l'exercice, selon ce qu'écrivit l'apôtre: «N'éteignez pas l'Esprit»; ou de le méconnaître, comme Paul le dit: «Ne méprisez pas les prophéties»; en même temps qu'il nous exhorte à éprouver toutes choses. Remarquons, à l'occasion de la responsabilité individuelle du don, que l'autorité même d'un apôtre ne pouvait obliger ou diriger un ouvrier du Seigneur à aller travailler dans tel ou tel endroit: «Pour ce qui est du frère Apollos», dit Paul, «je l'ai beaucoup prié d'aller auprès de vous avec les frères, mais ce n'a pas été du tout sa volonté d'y aller maintenant; mais il ira quand il trouvera l'occasion favorable» (1 Corinthiens 16: 12). Ainsi Apollos, serviteur de Christ reconnu par Paul l'apôtre, est laissé par celui-ci à sa propre responsabilité. Ni l'assemblée, ni un apôtre, n'a d'autorité pour envoyer: le Saint Esprit dirige là où le Seigneur envoie.

Nous parlons de l'exercice d'un don, car pour des commissions spéciales, comme, par exemple, pour porter une collecte, nous voyons les assemblées choisir et l'apôtre envoyer les messagers (1 Corinthiens 16: 3, 4; 2 Corinthiens 8: 16-24); de même, s'il s'agit de charges, les apôtres établissent ou font établir des anciens, toutefois ce n'était pas sans l'Esprit de Dieu.

Enfin remarquons que si, dans l'Assemblée, l'Esprit distribue comme il lui plaît, de sorte que nous pouvons nous attendre à son action, les dons ne s'exercent pas d'une manière inconsciente par ceux qui les possèdent, et sous une impulsion irrésistible du Saint Esprit qui ferait de l'homme qui agit, un instrument purement passif. C'est ce qui ressort clairement de ce passage: «Qu'est-ce donc, frères? Quand vous vous réunissez, chacun de vous a un psaume, un enseignement, une langue, une révélation, une interprétation: que tout se fasse pour l'édification. Et si quelqu'un parle en langue, que ce soient deux, ou tout au plus trois qui

parlent, et chacun à son tour, et que quelqu'un interprète; mais s'il n'y a pas d'interprète, *qu'il se taise* dans l'assemblée, et qu'il parle à lui-même et à Dieu; et que les prophètes parlent, deux, ou trois, et que les autres jugent (ou discernent); et s'il y a eu une révélation faite à un autre qui est assis, que le premier se taise. Car vous pouvez tous prophétiser un à un, afin que tous apprennent et que tous soient exhortés. *Et les esprits des prophètes sont assujettis aux prophètes*» (1 Corinthiens 14). Bien que nous n'ayons pas tout ce dont il est parlé ici, comme, par exemple, le don des langues, le principe cependant demeure pour l'exercice des dons. Son objet est l'édification, l'enseignement et l'exhortation de tous; il faut se taire et parler à Dieu, si le moment n'est pas opportun; ne pas se précipiter dans l'action, et laisser la place à celui par qui Dieu veut agir; en somme, ce qu'il faut, c'est une action spirituelle et intelligente, avec discernement, dans laquelle, bien que sous la direction de l'Esprit Saint, l'homme demeure en possession de lui-même et sait s'il doit agir ou se taire.

Un autre point de vue de l'Assemblée reste à considérer relativement à l'accomplissement de la promesse du Père. Le Saint Esprit forme de l'ensemble des croyants le corps de Christ; il unit le corps à Christ dans le ciel, il l'anime et est la puissance qui agit en chacun, en vue du bien de tous. Mais l'Assemblée, l'Eglise, est aussi envisagée comme l'habitation de Dieu sur la terre, le lieu où il demeure par le Saint Esprit. Paul, écrivant aux Ephésiens, leur dit: «Ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus Christ, lui-même, étant la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croit pour être un temple saint dans le Seigneur; en qui, vous aussi, vous êtes édifiés ensemble, pour être une *habitation* de Dieu par *l'Esprit*» (chapitre 2: 20-22).

Ce fait de l'habitation de Dieu sur la terre se retrouve dans toutes les dispensations. Dès que Dieu eut un peuple racheté, il annonça son dessein d'habiter au milieu de lui, et, dans une manifestation de sa gloire, il vint prendre sa place dans le tabernacle que les enfants d'Israël lui avaient dressé au désert, sur le modèle donné par lui-même (Exode 29; 40). Il vint de même honorer de sa présence le temple de Salomon qui resta ainsi la demeure de l'Eternel jusqu'au moment où, souillé par les péchés du peuple, la gloire dut le quitter (Ezéchiel 8-11). Dans la période millénaire, il y aura de nouveau un sanctuaire terrestre analogue au temple de Salomon, et où la gloire de l'Eternel reviendra habiter (Ezéchiel 43). Et dans l'état éternel, nous voyons que «l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux» sur une terre nouvelle et sous un nouveau ciel (Apocalypse 21: 1-8).

Dans la période actuelle, l'habitation de Dieu sur la terre est l'Eglise; il y demeure par l'Esprit. Le Saint Esprit, unissant les croyants à Christ dans le ciel, forme le corps de Christ qu'il anime: c'est une chose céleste. Le Saint Esprit demeurant dans l'Eglise, fait de celle-ci sur la terre l'habitation de Dieu. L'Assemblée est ainsi vue sous deux aspects, chose importante à retenir.

Mais dans l'un, comme dans l'autre cas, ce qui la distingue et la constitue, c'est l'accomplissement de la promesse du Père, la présence du Saint Esprit, et le Saint Esprit, c'est Dieu lui-même. L'Assemblée est l'Assemblée de Dieu, du Dieu vivant, la maison de Dieu. Il l'a acquise par le sang de son propre Fils, et de plus, il y demeure et y manifeste sa présence.

Le Seigneur Jésus, dans l'évangile de Matthieu, comme nous l'avons vu, présente pour la première fois à nos regards cet édifice, son Assemblée, qui alors n'était pas encore édifiée, mais qui, depuis la Pentecôte, s'élève, et sera, à la fin, le temple saint dans la gloire. Pierre, dans sa première épître, nous dit de quels matériaux il se compose; ce sont les pierres vivantes, animées de la vie de Dieu, matériaux indestructibles. Sous cet aspect, c'est Christ qui construit, et tout est bon.

Mais, dans sa manifestation sur la terre, il en est autrement de la maison de Dieu, du temple de Dieu. L'édifice s'élève par l'instrumentalité de l'homme, qui apporte dans l'oeuvre son imperfection. Le fondement a été posé une fois: c'est Christ; personne n'en peut poser d'autre. Mais sur ce fondement ont été apportés de mauvais matériaux mêlés avec d'autres (1 Corinthiens 3), et ainsi, quant à son caractère extérieur, l'édifice s'est dégradé, est devenu une ruine. Mais a-t-il pour cela cessé d'être une habitation de Dieu par l'Esprit? La parole de Paul: «Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous?» n'a-t-elle plus son application? Certes; elle demeure vraie jusqu'au moment où la gloire se retirera, où Christ prendra les siens à lui, où il ne restera que les matériaux humains, bois, foin et chaume, les vases à déshonneur qui ne pourront supporter le feu du jugement et seront détruits.

Mais depuis le jour de la Pentecôte, quand ce son venant du ciel se fit entendre, comme d'un souffle violent et impétueux qui remplit toute la maison et que tous furent remplis du Saint Esprit, depuis ce jour, l'habitation de Dieu subsiste, quel que soit l'état de ruine qu'elle présente, et Dieu y est présent par l'Esprit. Et c'est sur le pied de cette vérité, en reconnaissant la réalité de cette présence, que nous avons à nous réunir comme assemblée de Dieu.

Combien la présence du Saint Esprit dans la maison de Dieu était manifeste aux premiers temps! Nous l'avons vu dans le cas d'Ananias et Sapphira. Nous le voyons aussi dans le passage suivant, où Paul parle de l'exercice des dons dans l'Assemblée: «Si tous prophétisent, et qu'il entre quelque incrédule ou quelque homme simple, il est convaincu par tous, et il est jugé par tous: les secrets de son coeur sont rendus manifestes et ainsi, tombant sur sa face, il rendra hommage à Dieu, publiant que Dieu est véritablement parmi vous» (1 Corinthiens 14). Tel était l'effet puissant de la présence de Dieu.

Dans la maison de Dieu, où il est présent par l'Esprit, il est évident que c'est lui seul qui doit tout régler, tout ordonner, et qu'il serait malséant de vouloir y introduire les ordonnances humaines. Quel est le père de famille qui consentirait à ce qu'un de ses enfants s'ingérât dans la direction et l'ordre de sa maison, en y introduisant des règles de son choix? Combien moins le supporterait-il d'un étranger? «Je t'écris ces choses», dit l'apôtre à Timothée, «afin que tu saches comment il faut se conduire dans la maison de Dieu» (1 Timothée 3). Si nous reconnaissons le fait de la présence de Dieu par le Saint Esprit, ce qui nous constitue sa maison, nous désirerons savoir comment nous avons à nous y conduire. Et qui nous le dira, sinon Dieu dans sa parole?

D'un autre côté, la maison de Dieu est aussi un temple, c'est-à-dire le lieu où Dieu réside dans sa majesté et sa sainteté, le lieu où on l'adore. «Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu?... Le temple de Dieu est saint, et tels vous êtes» (1 Corinthiens 3: 16, 17). Ainsi toute souillure en doit être exclue, tout doit y répondre au caractère de sainteté de Dieu. Et rappelons-nous, que chacun de nous individuellement fait partie de cet ensemble qui est saint, et que tels nous sommes, chacun de nous.

En envisageant l'ensemble des choses qui nous environnent dans ce que l'on appelle le monde chrétien, on peut bien être tenté de s'écrier: Est-il possible que ce soit là la maison de Dieu, le temple de Dieu qui est saint? Dieu est-il donc présent là? Où est la puissance, où est l'ordre, où est la sainteté? C'est vrai. Tout est en ruine, dans un sens la gloire a disparu; mais la promesse du Père demeure. L'Esprit reste avec nous éternellement, et aussi longtemps que de vrais chrétiens sont sur la terre, que Christ n'est pas venu chercher les saints, l'habitation de Dieu, le temple de Dieu est là, car l'Esprit Saint, Dieu lui-même est présent. C'est la vérité consolante que nous avons à saisir et à réaliser par la foi.

Considérons les Juifs au retour de Babylone, encore en captivité puisqu'ils dépendent du grand roi de Perse (Néhémie 9: 36). Ils rebâtissent le temple; mais où est la splendeur du premier, où est la gloire? Absente. Se découragent-ils pour cela? Non. Dieu leur dit: «Qui est de reste parmi vous, qui ait vu *cette* maison dans sa *première* gloire, et comment la voyez-vous maintenant? N'est-elle pas comme *rien* à vos yeux? Mais maintenant, sois fort, Zorobabel, dit l'Eternel; et sois fort, Joshua, fils de Jotsadak, grand sacrificateur, et soyez forts, vous, tout le peuple du pays, dit l'Eternel, et travaillez; car *je suis avec vous*, dit l'Eternel des armées. *La parole* selon laquelle j'ai fait alliance avec vous, lorsque vous sortîtes d'Egypte, et *mon Esprit*, demeurent au milieu de vous» (Aggée 2). Dieu les reconnaît, eux qui composent ce résidu faible et chétif; il reconnaît cette maison comme sienne et l'identifie avec la première, malgré son peu d'apparence; si la gloire visible n'y est pas, il affirme à leur foi: «*je suis avec vous*», sa parole de grâce et son Esprit demeurent au milieu d'eux.

Saisissons ces choses pour nous aussi. Si la puissance a été remplacée par la faiblesse, et la splendeur des premiers jours par la ruine, pour la foi la maison de Dieu demeure; nous avons la parole de sa grâce, toujours la même pour édifier; nous avons son Esprit. Jésus lui-même a dit: «Je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle»; il est présent au milieu des deux ou trois rassemblés à son nom; attachons-nous à ces précieuses vérités, agissons selon elles dans l'Assemblée, ne voulant que l'ordre de Dieu, poursuivant la sainteté qui convient à sa présence, et soyons assurés que, de même qu'autrefois, l'Esprit Saint est puissant pour distribuer les dons, conduire les serviteurs du Seigneur, donner efficacité à la parole, édifier les saints, maintenir l'ordre dans l'assemblée de ceux qui désirent se soumettre à lui (\*).

(\*) Le lecteur trouvera en page 367 un article faisant suite, publié sous le titre «[La promesse de Christ et ses résultats](#)».

## La génisse rousse - Nombres 19 (Rossier H.)

---

ME 1887 page 328

Les livres du Lévitique et des Nombres présentent le *sacrifice pour le péché* sous trois aspects différents: le premier dans le grand jour des expiations (Lévitique 16), le second dans les sacrifices pour le péché et le délit (Lévitique 4 ; 5), le troisième enfin, dans le sacrifice de la génisse rousse (Nombres 19). Avant de nous occuper de ce dernier, qui fait essentiellement le sujet des pages qu'on va lire, nous jetterons un rapide coup d'oeil sur les deux autres espèces de sacrifices, en laissant toutefois de côté, pour abrégé, le sacrifice pour le délit.

### Le grand jour des expiations

Par la Pâque et à travers la mer Rouge, Dieu avait racheté Israël, en l'abritant contre le jugement et en le délivrant de la servitude d'Egypte, pour l'amener finalement en Canaan. Mais dès leur entrée au désert, les Israélites étaient le peuple de Dieu en vertu de la rédemption, et, dès ce moment-là, Dieu pouvait habiter au milieu d'eux. Or, de fait, Israël était un peuple dans la chair, souillé par le péché, et le tabernacle de Dieu se trouvait «demeurer avec eux au milieu de leurs impuretés» (Lévitique 16: 16). C'est ce que le Dieu saint, le Dieu juste, ne pouvait tolérer sans renier son propre caractère, et proclamer que le péché ne rompait pas toute relation entre l'homme et lui. Il fallait donc que Dieu trouvât un moyen de recevoir Israël en sa présence sans déroger à sa gloire et en maintenant son caractère, — un moyen de purifier le sanctuaire, sa demeure, de toutes les impuretés que lui avait fait contracter la présence d'un peuple souillé, — un moyen d'apporter à ce peuple l'heureuse certitude que pour Dieu la question était réglée, — un moyen, enfin, d'enlever de la conscience de chaque Israélite toute trace de culpabilité devant lui. L'Eternel fournit à Israël ce moyen, dans les sacrifices du jour des expiations. Des quatre actes qui caractérisaient ce jour, le premier et le plus important était l'entrée du souverain sacrificateur dans le lieu très-saint, avec le sang du taureau pour lui-même, et du bouc de l'Eternel pour le peuple. Ce sang était placé sur le propitiatoire et devant le propitiatoire, indiquant ainsi, en premier lieu, la valeur du sacrifice pour la réconciliation du peuple avec Dieu, en second lieu, la perfection de son résultat pour permettre à Israël de s'approcher de l'Eternel. La purification du sanctuaire préfigurait la réconciliation de toutes choses (voyez Colossiens 1: 19, 20), la purification de toute la création souillée par le péché et qui, en vertu du sacrifice de Christ, doit un jour être mise en parfait accord avec le caractère de Dieu, en sorte que Dieu puisse habiter avec les hommes (voyez Apocalypse 21: 3; comparez Jean 1: 29). La sortie du souverain sacrificateur hors du lieu saint, annonçait au peuple que l'oeuvre avait été acceptée et la question du péché réglée entre le représentant du peuple et Dieu; enfin, les péchés du peuple confessés sur la tête du bouc Azazel, étaient emportés dans une terre déserte, où n'habitait personne qui pût jamais les retrouver, et ainsi la conscience des enfants d'Israël était purifiée et allégée de tout le poids qui les avait courbés jusqu'à ce moment-là devant Dieu, dans l'affliction de leurs âmes.

Mais la loi n'amenait rien à la perfection, et s'il s'agit de l'efficacité réelle de ce grand jour, nous savons que le sang des taureaux et des boucs n'ôtait pas les péchés; et que la propitiation, eût-elle été efficace, n'avait de valeur que pour un an; bien plus, tout ce qui se faisait dans ce grand jour témoignait que le chemin des lieux saints n'était pas ouvert, que le voile subsistait, et que l'homme pécheur était banni du sanctuaire où Dieu habite.

Or ce qu'Israël n'avait pas et ne pouvait entrevoir dans l'avenir qu'à travers un voile, les chrétiens le possèdent aujourd'hui d'une manière parfaite. C'est la grande vérité que nous enseigne l'épître aux Hébreux. Le sang de Christ, dont l'offrande ne sera jamais renouvelée, a une efficacité éternelle. Le souverain sacrificateur, Christ, est entré, non dans le sanctuaire fait de mains, mais dans le ciel même, et s'est assis à la droite de Dieu. Le voile est déchiré, le chemin ouvert pour toujours, et l'adorateur peut pénétrer en toute liberté dans les lieux saints sans aucune conscience de péchés. — La fin du chapitre 9 de l'épître aux Hébreux (\*) correspond aux quatre actes de ce jour solennel. Là, nous trouvons: 1° que, comme le souverain sacrificateur entrant avec le sang dans le sanctuaire, de même Christ, après s'être offert à Dieu sans tache, est entré dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu (verset 24); 2° que, maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice (verset 26) — abolition qui correspond à la purification du sanctuaire (\*\*); 3° que, comme le bouc Azazel, Christ a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs (verset 28); 4° que, de même que le souverain sacrificateur sortant du tabernacle, il apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent (verset 28).

(\*) Toute cette épître, sauf en un ou deux détails, ne traite que des sacrifices du grand jour des expiations, circonstance bien propre à faire ressortir l'immense importance, pour nous, de ce jour considéré comme type.

(\*\*) Il va sans dire que la valeur tout entière de l'oeuvre est comprise dans ce verset 26.

Ce type du grand jour des expiations a donc trouvé sa pleine réalisation en Christ. Si nous ne voyons pas encore le péché aboli, nous savons que l'oeuvre qui en est le fondement est accomplie. Si notre souverain sacrificateur est encore caché dans le sanctuaire, nous avons néanmoins l'entière certitude, par l'Esprit envoyé du ciel, que nos relations avec Dieu sont établies d'une manière définitive et immuable, et nous n'avons pas besoin, comme Israël, de la sortie de Christ pour l'apprendre. Et cependant, mieux qu'Israël, nous l'attendons, sans péché, à salut. Enfin, si nos péchés sont ôtés de devant Dieu, ils le sont aussi de dessus nos consciences et emportés dans une terre inhabitée, où même l'oeil de Dieu ne les retrouvera jamais.

## Le sacrifice pour le péché

Le chapitre 4 du Lévitique traite d'un tout autre cas que ce dont il s'agissait au grand jour des expiations. Ici, la question n'est pas comment Dieu pouvait habiter au milieu de son peuple, ou plutôt sur quel fondement il pouvait établir et garder des *relations* avec lui, mais sur quelle base le peuple ou l'individu pouvait s'approcher de Dieu, quand la *communion* avait

été rompue par un péché particulier. Ce qui frappe, en effet, tout d'abord, dans ce chapitre (comme aussi dans le cas de la génisse rousse), c'est qu'il ne s'agit pas d'établir des relations avec un Dieu qui reste juste en justifiant le croyant, mais qu'il est question de restauration pour chaque péché qui a troublé la jouissance de ces relations (\*) C'est pour cette raison que le sacrifice pour le péché suit ici le sacrifice de prospérités mentionné au chapitre 3. Ce dernier sacrifice était le type de la communion des croyants avec Dieu au sujet de l'offrande de Christ. Si cette communion avait été rompue par le péché, comment pouvait-on la retrouver? Le chapitre 4 nous donne la réponse.

(\*) Il faut cependant ajouter que, *de fait*, sous la loi, chaque péché interrompait les relations avec Dieu; de là, le renouvellement continu de l'aspersion du sang, et qu'en outre, Lévitique 4 et 5 nous présentent le sacrifice pour le péché sous l'aspect de la satisfaction présentée à Dieu pour chaque acte de péché.

Avant d'aller plus loin, je désirerais faire remarquer combien peu, en réalité, nous connaissons la communion avec Dieu. On peut la définir en deux mots: *n'avoir, avec Dieu, qu'une pensée et qu'un coeur*. Au sujet de quoi, direz-vous? Au sujet de toutes choses; au sujet du péché, du monde, de nous-mêmes, mais avant tout, au sujet de l'oeuvre et de la personne de Christ! Et lorsque nous la connaissons, cette communion, combien peu aussi nous en jouissons, car elle est interrompue par le moindre péché que nous commettons, même en pensée. Remarquez que, dans le chapitre 4 du Lévitique, les seuls péchés dont il soit question sont des péchés commis par *erreur*, des péchés que le peuple ou l'individu aurait ignorés, s'il ne s'était trouvé quelque personne intelligente pour les leur faire connaître (\*). Arguer de son ignorance, et de l'incapacité où l'on était de connaître sa faute, ne servait de rien, car l'ignorance était déjà un fruit du péché (\*\*). C'étaient précisément de telles fautes qui faisaient ressortir combien le péché est abominable aux yeux de Dieu. Pour ces péchés, il fallait le sacrifice, car ils avaient enlevé à l'Israélite toute possibilité de s'approcher de Dieu, soit devant le voile pour le culte (chapitre 4: 6, 17), soit à l'autel du parfum pour la communion (chapitre 4: 7, 18), soit même à l'autel de l'holocauste (chapitre 4: 25, 34), endroit de l'acceptation individuelle de l'adorateur devant Dieu, selon la perfection de l'offrande. Les choses étant telles, le pécheur par erreur, présentait une victime qui devait être identifiée avec lui. Dans certains cas, le sacrificateur s'appropriait pour ainsi dire le péché, en mangeant la victime, et l'ôtait ainsi de dessus le coupable. Le sang de la victime, dont on faisait aspersion à l'endroit même où celui qui avait péché s'approchait de Dieu, était comme la provision faite d'avance, pour lui permettre de reprendre sa place. A la justice de Dieu s'exerçant par le jugement, répondait la victime brûlée hors du camp; et enfin, la graisse consumée sur l'autel indiquait la pleine satisfaction que le coeur de l'Eternel trouvait dans le sacrifice. A chaque nouveau péché commis par erreur (ou à chaque délit), le sacrifice devait être renouvelé, et le sang de la victime répandu, pour frayer de nouveau l'accès devant Dieu et permettre au pécheur de s'approcher. Pour le chrétien, rien de semblable. S'il a péché, il ne vient pas au sang de Christ pour être purifié de nouveau, il n'a pas à attendre qu'une nouvelle effusion de sang lui permette de s'approcher; la même oeuvre accomplie sur la croix et qui a posé le fondement de sa réconciliation, a établi en même temps, une fois pour toutes, la base de sa

communion. Il apprend que, s'il a péché, Christ *est*, non pas *sera*, la propitiation pour ses péchés; et que, s'il lui a fallu un avocat auprès du Père, il trouve cet avocat dans la personne de Jésus Christ qui est la propitiation pour ses péchés, et qu'ainsi il peut s'approcher avec assurance. La perfection de l'aspersion, cette aspersion du sang faite sept fois, est devant Dieu (verset 17) bien avant que le croyant soit restauré. Nous voyons l'ensemble de ce que figure ce type, dans ces paroles de 1 Jean 2: 1, 2: «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste; et lui est la propitiation pour nos péchés».

(\*) Au reste, en Israël, sous la loi, le péché *volontaire* était sans ressource. La loi ne l'admettait pas. Quiconque le commettait devait être ôté du milieu du peuple. Voyez, entre autres, le cas d'Acan, le pécheur volontaire qui dut être retranché, tandis qu'Israël ayant, dans ce même cas, péché par erreur, pouvait être restauré. Sous la grâce, il y a une ressource parfaite pour *tous* les péchés: «Le sang de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de *tout* péché». Il n'y a qu'*un seul péché volontaire* qui soit sans ressource, c'est l'apostasie du christianisme, c'est-à-dire l'abandon de Christ et de son sacrifice: «Si nous péchons *volontairement* après avoir reçu la connaissance de la vérité, il ne reste plus de sacrifice pour les péchés...» (Hébreux 10: 26).

(\*\*) Voyez entre autres cette terrible parole (Lévitique 5: 2): «Si quelqu'un a touché une chose impure quelconque... *et que cela lui soit resté caché*, alors il est impur et *coupable*».

En appliquant au chrétien les types qui précèdent, nous avons trouvé: dans le premier, la réconciliation opérée et les relations avec Dieu établies une fois pour toutes; dans le second, le moyen de restauration — la base de la communion étant posée une fois pour toutes dans le sang qui permet au pécheur de s'approcher de Dieu. Mais ces deux types n'embrassent point tout ce qui est nécessaire à la restauration d'une âme qui a perdu la communion. Il faut, pour qu'elle la retrouve, un profond exercice de conscience, dont le chapitre 19 des Nombres va nous entretenir en détail.

## La génisse rousse

Le livre des Nombres nous parle du voyage d'Israël à travers le désert, type de la marche du chrétien à travers le monde. Mais cette marche expose à toutes sortes de souillures qui interrompent absolument toute communion avec Dieu. Le caractère de ces souillures est digne de remarque et bien propre à parler sérieusement à nos consciences. Ce ne sont plus des péchés commis par erreur et par ignorance, comme au chapitre 4 du Lévitique, péchés que d'autres nous font connaître (\*), mais des péchés commis par inadvertance ou manque de vigilance. La simple vigilance chrétienne est le moyen d'éviter toute rupture de communion pendant la marche. Outre ce caractère, ces péchés en avaient un autre qui leur était commun. Dans tous les cas présentés, la souillure était contractée par le contact d'un mort, ou de ce qui résulte de la mort. On ne pouvait ici donner son ignorance comme excuse, car il n'y avait pas moyen d'ignorer ce qu'était la mort. Elle était la preuve la plus palpable, la plus absolue du péché: «Au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement». «Les gages du péché, c'est la mort». Le péché était donc rendu évident par ses dernières conséquences, en sorte que l'homme qui touchait le mort n'avait aucune excuse à alléguer.

(\*) Lorsque le souverain sacrificateur avait péché (Lévitique 4), il n'est pas dit: «Si on lui a fait connaître son péché», comme aux versets 14, 23 et 28. Plus il y a de proximité avec Dieu, plus le Saint Esprit,



agissant par la Parole sur notre conscience, nous rend attentifs au moindre péché, sans qu'il soit besoin d'intermédiaires pour nous le faire connaître.

La souillure à l'occasion d'un mort pouvait être contractée en deux endroits différents: dans la tente ou aux champs. Dans le second cas, l'individu seul était souillé; dans le premier, la souillure s'étendait à tout ce qui était dans la tente, et particulièrement à tout vaisseau non couvert qui s'y trouvait. Combien cette sorte de souillure est fréquente parmi les chrétiens! Quand on est aux champs, en public, au milieu du monde, on est ordinairement plus vigilant, parce que l'on se sent observé par des yeux hostiles qui cherchent à nous trouver en faute, pour avoir l'occasion de blâmer l'évangile. Dans la tente, à la maison, dans le cercle plus ou moins fermé de la famille, on est aisément moins attentif, on veille moins sur soi-même. Des choses sont tolérées que l'on ne ferait pas devant tous; il y a moins de retenue, parce qu'on se trouve entre soi. Certaines mondanités sont acceptées, qu'on se garderait de porter en public; tel mal excusé, parce qu'il n'y a personne pour le critiquer. C'est la mort dans la tente. Qu'en résulte-t-il? S'il y a là un vase découvert, il est atteint par la souillure. La souillure que nous contractons dans la tente s'étend à nos alentours immédiats. D'où vient que, si souvent, les enfants des chrétiens suivent une voie de mondanité et abandonnent la vérité qui leur avait été enseignée dans la maison paternelle? Sans doute, il peut y avoir à cela bien des causes, et j'accorderai que, dans la plupart des cas, la raison n'en est pas la *grande* mondanité des parents; mais n'ont-ils pas souvent à reconnaître, avec humiliation, qu'ils ont toléré, dans le cercle de famille, telle souillure mondaine qui a influencé des vases non gardés, préparés par notre négligence à subir cette influence?

La seconde espèce de souillure pour un mort, était celle qui se contractait aux champs. Là, si l'on manquait de vigilance, on pouvait toucher la mort sous quatre aspects différents: l'ossement, l'homme mort de mort violente, ou de mort ordinaire, enfin le sépulcre.

L'ossement était un objet qui n'avait qu'un rapport bien éloigné avec un cadavre. La corruption initiale ne s'y voyait plus. Depuis longtemps, le soleil, la pluie, l'air du temps, les oiseaux ou les bêtes des champs, s'étaient chargés de dépouiller l'ossement des chairs corrompues qui y adhéraient. Si l'ossement ne se ressentait guère de son origine, il n'en était que plus commun; à chaque instant, les pieds le rencontraient aux champs. Les hommes ne sont-ils pas arrivés à le considérer comme utile ou même indispensable? Quel est donc ce péché commun, figuré par l'ossement, ce péché accepté de tous, si fréquent qu'on n'y prend plus garde et que le monde s'étonne de le voir en scandale et en réprobation à quelques-uns? Cher lecteur chrétien, vous le rencontrez partout où, comme l'Israélite, aux champs, vous êtes obligé de vous trouver au milieu du monde. Voyez le commerçant qui trompe l'acheteur sur la qualité de ses produits, le banquier qui fait passer ses intérêts avant ceux de ses clients, le médecin qui ment à ses malades, l'homme du monde qui vous complimente et par derrière vous dénigre; tout cela, et bien d'autres choses encore, n'est-il pas le commun ossement? Dans quelle mesure, nous chrétiens, sommes-nous envahis par de tels principes, jusqu'à finir par ne plus les considérer comme une souillure? Prenons-y garde; ils détruisent la communion.

Le second et le troisième cas étaient ceux de mort violente ou de mort naturelle. La violence et la corruption sont les deux grandes classes de péchés que Dieu avait sous les yeux, quand il résolut de détruire le monde par le déluge. Le monde n'a pas changé. Ces déclarations: «Ils se sont *corrompus*». «La destruction et la ruine sont dans leurs sentiers». «La *violence* les couvre comme un vêtement»; sont toujours vraies, mais la question, pour nous chrétiens, est, si, dans nos rapports avec le monde, ces choses sont absentes de notre propre marche. Quand nous sommes lésés, calomniés; quand nous avons des griefs personnels contre les autres; que manifestons-nous? Est-ce un esprit de paix ou un esprit de violence? D'un autre côté, il y a une corruption morale qui nous enveloppe de toutes parts, comme l'air que nous respirons. Elle se trouve dans ce qu'on entend, dans ce qu'on lit, dans ce qu'on voit, dans l'homme, dans la femme qui passent; elle s'étale au grand jour, se glisse dans les ombres de la nuit. Nos désirs vont-ils après ces choses? Nous laissons-nous atteindre par cette corruption ambiante? Ah! soyons vigilants pour garder nos yeux et nos oreilles, nos mains et nos pas, nos pensées et nos cœurs, de toutes ces souillures; haïssons même la robe souillée par la chair!

Le quatrième cas était le sépulcre. On pouvait marcher sur un sépulcre sans le savoir (Luc 11: 41). Le Seigneur emploie l'image du sépulcre pour peindre l'hypocrisie du cœur qui au dehors a de belles apparences, même un renom de piété, tandis qu'au dedans il est plein d'ossements de morts et de toutes sortes d'impuretés (Matthieu 23: 27, 28). Le sépulcre est un cœur cachant volontairement, sous de beaux dehors, la corruption qu'il renferme. Tels étaient les pharisiens que le Seigneur censure. Et combien de milliers d'enfants de Dieu n'y a-t-il pas qui touchent ces sépulcres dans leur marche, acceptant les principes de la religion du monde et se contentant d'une piété de formes à laquelle l'état du cœur ne correspond nullement! Hélas! un chrétien peut se souiller par un sépulcre; lui aussi peut, dans ce sens, être un hypocrite! L'apôtre Paul avait évité cette souillure; il ne cherchait pas l'approbation des hommes, mais celle de Dieu; il disait: «Nous avons été manifestés à Dieu, et j'espère aussi que nous avons été manifestés dans vos consciences» (2 Corinthiens 5: 11).

Toucher au sépulcre souille, et détruit la communion. Une seule mauvaise pensée suffit, une seule convoitise gardée dans le cœur et qui n'est jamais tombée sous les regards d'aucun homme. Souvent nous sommes secs et stériles, la Parole ne nous intéresse plus, la joie et la puissance sont absentes. Pourquoi? Vous ne savez pas la cause de tout cela, dites-vous; mais de fait, la communion est perdue. Demandez à Dieu pourquoi; il vous répondra que vous avez touché le sépulcre. Peut-être n'aurez-vous à juger qu'une seule convoitise, que votre cœur conserve volontairement sans même lui donner d'exécution?... elle a suffi pour faire de vous un être souillé.

Considérons maintenant ce qu'il y avait à faire, quand un Israélite s'était souillé en touchant un mort.

Le moyen de purification était une génisse rousse, sans tare, et n'ayant pas porté le joug, image de Christ, homme sans péché, n'ayant pas même été assujéti, dans sa nature, aux conséquences du péché. Cette génisse devait être égorgée devant Eléazar le sacrificateur, et

son sang aspergé sept fois, droit devant la tente d'assignation. C'était l'endroit où le peuple se tenait devant Dieu pour lui rendre culte. Ce n'était pas comme au jour des expiations, où le sang était porté dans le sanctuaire au delà du voile et placé sur le propitiatoire, sous les regards de Dieu; ici, le sang se présentait aux regards de l'homme qui s'approchait de Dieu, après s'être rendu coupable. C'était un acte analogue à celui que nous avons vu dans le sacrifice pour le péché, quoique, dans ce dernier cas, l'aspersion du sang se fit en des endroits différents. Il fallait avant tout, pour la restauration, que les yeux de la foi rencontrassent le sang offert pour *la propitiation* et qui avait précédé le pécheur à l'endroit où il pouvait rencontrer Dieu (\*). Sans ce premier acte, pas de restauration possible. Quand nous avons failli, si nous ne savons pas que Jésus Christ, le juste, est devant Dieu la propitiation pour nos péchés, nous nous tenons loin, estimant avoir perdu, par le péché, une chose qui ne peut jamais être perdue, nos *relations* avec Dieu, et faisant dépendre ces relations de notre conduite, tandis que c'est notre *communion* qui en dépend. Le fruit de cette ignorance est non pas la restauration, mais le désespoir. Une vraie purification dans notre marche sera toujours basée sur la pleine assurance que donne à nos âmes le sang de Christ placé sous le regard de Dieu, et que nos regards rencontrent comme répondant parfaitement devant Dieu à l'égard du péché.

(\*) Il n'y a pour l'homme aucune place de rencontre avec Dieu où le sang ne se trouve pas. Que ce soit à l'autel de l'holocauste (Lévitique 4: 25, 34), que ce soit devant la tente d'assignation (Nombres 19: 4), ou à l'autel d'or (Lévitique 4: 7, 18), ou devant le voile (Lévitique 4: 6, 17), ou devant le propitiatoire et sur le propitiatoire (Lévitique 16: 14, 15). Remarquez la gradation dans les lieux d'accès, suivant la qualité de celui qui s'approche.

En second lieu, le corps tout entier de la génisse qui avait été égorgée hors du camp, y était brûlé. Il en était de même, comme on le voit au chapitre 4 du Lévitique, de la victime offerte pour le péché par erreur du souverain sacrificateur ou du peuple, et au chapitre 16, pour le sacrifice du grand jour des expiations; car il était dit: «Nul sacrifice pour le péché, dont le sang sera porté dans la tente d'assignation pour faire propitiation dans le lieu saint, ne sera mangé; il sera brûlé au feu» (Lévitique 6: 23). Le corps brûlé hors du camp montrait la sainteté de Dieu qui devait bannir de sa présence le péché, même porté par Christ. Quelle était donc la rigueur de son jugement, puisque ce jugement consumait la sainte victime qui portait le péché? La victime, est-il dit, était une chose très sainte. Mais la génisse réduite en cendres proclamait du même coup, hautement, que le péché n'était *pas imputé* au pécheur, et que cette grande question avait été définitivement réglée entre Christ et Dieu.

Trois choses étaient jetées dans le feu pour être consumées avec la victime (verset 6): du bois de cèdre, de l'hysope et de l'écarlate. Le bois de cèdre représente, dans l'Écriture, la grandeur de l'homme, l'hysope sa petitesse, les deux extrêmes entre lesquels l'homme naturel tout entier est compris, les deux extrêmes aussi de sa sagesse et de sa connaissance (1 Rois 4: 33); tout cela n'était bon que pour le feu. *L'homme tout entier*, de quelque manière qu'on le considère, trouve sa fin et son jugement dans la croix de Christ. L'écarlate est l'image de la gloire du monde, de ce qui est en renom ici-bas, du monde sous l'aspect qui attire le plus les regards de l'homme. Dieu a jugé *le monde* à la croix de Christ (\*).

(\*) On trouve les mêmes éléments dans la purification du lépreux (Lévitique 14: 6): toute la gloire du monde, tout ce que l'homme est, tout ce que l'homme connaît, devait passer à travers le sang, devait porter le cachet de la mort.

Ainsi, l'Israélite qui s'était souillé, rencontrait dès le début, avant qu'il fût procédé à l'oeuvre de sa purification, trois grands faits sans lesquels sa restauration aurait été impossible, trois faits accomplis en dehors de lui et en sa faveur, faits propres à l'encourager dans les moments solennels qu'il allait avoir à traverser. Et c'est ainsi que Dieu montre au croyant qui, en marchant dans le monde, a contracté une souillure, que la propitiation et la non-imputation du péché répondent à son état; et de plus, qu'il a été crucifié avec Christ et que le monde lui est crucifié.

Un détail s'ajoute à ceux-ci. Tous ceux qui avaient touché au corps consumé de la génisse étaient souillés jusqu'au soir. Combien cela est propre à imprimer dans l'âme du croyant le sentiment de l'horreur du péché, puisque la valeur même de la victime parfaite n'a rien pu changer à la souillure qui le caractérise! D'autre part, remarquons (Lévitique 6: 17-23) que tous ceux qui touchaient la chair du sacrifice pour le péché ou la mangeaient, en étaient sanctifiés. C'était «une chose très sainte». Si Dieu a détourné sa face de Christ fait péché, le Sauveur n'en était pas moins un objet très saint, et dans le moment même où il s'offrait, il était l'objet de la parfaite satisfaction du coeur du Père. L'expiation ayant été accomplie, le Père a exprimé son bon plaisir en lui, en le ressuscitant et le faisant asseoir à sa droite.

Examinons maintenant de quelle manière s'effectuait la restauration de celui qui était impur.

Un homme pur ramassait la cendre de la génisse qui était soigneusement gardée en réserve. Puis, lorsqu'un Israélite s'était souillé par un mort, on prenait de cette cendre sur laquelle on versait de l'eau vive dans un vase. Alors un homme pur en faisait aspersion avec de l'hysope sur la tente et les ustensiles et sur l'homme souillé. L'écriture nous apprend la signification de ce type. L'eau vive (Jean 7: 38, 39) est l'Esprit Saint, appliquant, dans ce cas, à l'âme, par le moyen de la Parole, non pas le sang pour la purifier de nouveau, mais le souvenir des souffrances que Christ a endurées sous le jugement de Dieu, souffrances par lesquelles Dieu a jugé l'homme et condamné le monde. Son amour, en donnant Christ à cet effet, a accompli cette oeuvre pour nous délivrer, afin que nous fussions à lui, afin que nous puissions marcher en sainteté dans sa présence. Cet acte typique nous présente donc, d'une manière vivante, tout le travail de conscience nécessaire pour qu'un enfant de Dieu, s'il a péché, retrouve la communion avec son Père. Quoi! par ma négligence, j'ai perdu cette communion, la chose la plus précieuse à côté du salut, le privilège le plus élevé qu'un croyant puisse posséder, celui en vue duquel j'ai reçu la vie éternelle (1 Jean 1); la communion, le fait d'être appelé à partager les pensées ou les joies du coeur de Dieu à l'égard de toutes choses? Eussé-je gardé cette communion, je n'aurais pas été négligent; j'aurais eu même, instinctivement, horreur de tout ce dont Dieu a horreur. L'eussé-je gardée, j'aurais estimé Christ et son sacrifice comme Dieu les estime. J'aurais reculé devant cette souillure qui a été la cause des souffrances de Christ; j'aurais eu assez d'affection pour lui, pour ne pas toucher à ce qui l'a fait souffrir!

Voilà ce que la cendre mêlée d'eau vive apportait en type à la conscience de l'Israélite impur. Cette aspersion purificatrice amène nécessairement avec elle l'humiliation, en même temps qu'elle présente à l'âme toute la valeur de ce qui a été accompli à la croix pour elle. Enfin, l'âme restaurée apprend qu'elle ne peut avoir aucune confiance en la chair. Nos manquements, jugés en la présence de Dieu, ouvrent nos yeux pour voir que Dieu, ni nous-mêmes, n'avons rien à attendre de nous, puisqu'à la croix, Dieu a condamné le péché dans la chair; qu'il ne s'agit pas pour nous de prendre la résolution de ne plus pécher, les résolutions de l'homme ne pouvant aboutir, mais d'accepter le fait que l'homme est totalement ruiné, afin de pouvoir marcher dans la sainte liberté du nouvel homme et dans sa puissance.

Il ne fallait pas laisser écouler un long temps entre la faute et la restauration. Dieu donnait trois jours, au bout desquels, pour la première fois, on appliquait l'eau de la purification. Celui qui croit avoir tout fait en confessant son péché, *au moment même* de la souillure, est d'ordinaire un cœur plus ou moins léger; celui qui tarde à s'humilier laisse, la plupart du temps, sa conscience s'émousser par le retard. Satan lui souffle à l'oreille que la faute n'est pas si grave, que bien d'autres en ont fait autant; et ainsi, le cœur s'endort et oublie la gravité de la faute. Dans bien des cas, cet oubli laisse le champ libre à Satan pour revenir à la charge; et c'est ainsi que l'on voit la marche de tant de chrétiens aboutir au retranchement de l'assemblée. «L'homme qui sera impur, et qui ne se sera pas purifié, cette âme-là sera retranchée du milieu de la congrégation, car il a rendu impur le sanctuaire de l'Eternel; l'eau de séparation n'a pas été répandue sur lui, il est impur» (verset 20).

L'homme souillé était aspergé deux fois, le troisième et le septième jour. La communion se perd facilement et se retrouve difficilement. L'humiliation n'est pas la communion, elle n'en est que le chemin. Il fallait pour la restauration une période de trois jours faisant partie d'une période de sept jours. Si nous avons jamais joui des bénédictions de l'intimité avec le Seigneur, nous voudrions bien être restaurés tout de suite lorsque nous avons péché. Nous voudrions bien retrouver immédiatement et la puissance perdue par notre négligence, et ces heureuses communications avec le Père, fruits d'une confiance sans nuage. Il n'en est pas, et il ne peut pas en être ainsi. Cette purification pratique ne se fait pas du premier coup, il faut y revenir. L'humiliation doit précéder la joie. Pensons-y bien, cher lecteur. Si nous estimons pour quelque chose la puissance et la joie de la communion avec le Père et le Fils, ne nous la laissons pas dérober. D'un côté, rien ne la vaut, mais d'un autre, tout ce que nous rencontrons dans le monde la détruit. Si nous y touchons, quelque apparence qu'ait le monde, ce n'est qu'un lambeau d'écarlate qui, malgré l'éclat de sa surface, n'est bon que pour le feu; ce n'est au fond que l'endroit des ossements, de la corruption et des sépulcres, et si nos cœurs, faciles à tromper, se mettent à marcher sans précaution sur ce sol souillé, nous ferons bien vite la lamentable expérience que nous avons perdu notre communion et que nous nous sommes souillés nous-mêmes. Gardons-nous donc soigneusement de toutes ces choses. Estimons assez haut la communion avec Dieu pour haïr, de tout notre être renouvelé, ce qui pourrait l'interrompre.

## La promesse de Christ et ses résultats - «Je reviendrai»

---

ME 1887 page 367 - Rossier H.

### 1.

«La promesse du Père» (\*), c'est-à-dire le don du Saint Esprit venant habiter dans les croyants et dans l'Eglise, était pour les fidèles durant l'absence de Jésus. Laissés pour un peu de temps sur la terre, ils ne devaient pas y être orphelins: le Consolateur allait venir pour demeurer avec eux éternellement. Il devait être en eux pour les fortifier, les soutenir, les guider, les nourrir des choses d'en haut, et diriger leurs pensées et les affections de leurs coeurs vers l'accomplissement de la promesse de Christ: «Je reviendrai».

(\*) Voyez les Messagers Evangéliques de [1885, page 26](#), et [1887, page 237](#).

La promesse du Père a été accomplie; le Saint Esprit est venu. C'est une vérité grandement oubliée, ou mal comprise et niée en pratique dans la chrétienté; combien, cependant, elle est précieuse! Les paroles du Seigneur nous le font comprendre: «Il vous est *avantageux* que je m'en aille», dit-il à ses disciples avant de les quitter, «car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai». La présence du Saint Esprit ici-bas valait mieux que celle même du Seigneur! Retenons-la donc cette vérité, qu'il est en nous, dans ces corps infirmes qui, cependant, sont son temple, et dans l'Eglise qui est ainsi l'habitation de Dieu. Sa présence en nous et avec nous, nous caractérise comme chrétiens, et imprime sur nous un sceau céleste. Puisse notre marche le manifester!

La promesse de Christ: «Je reviendrai», répond au désir du coeur renouvelé qui aspire à voir son Sauveur; elle répond au besoin que nous éprouvons d'être délivrés du corps d'infirmité que nous traînons avec nous, et de jouir enfin de «l'adoption»; son accomplissement est la conséquence nécessaire de notre caractère céleste et de la vie de Christ qui est en nous, car alors nous lui serons semblables: «Tel qu'est le céleste, tels aussi sont les célestes». Et si la présence du Saint Esprit sur la terre répond au fait de la séance de Christ en haut, l'attente du chrétien, son espérance de la venue de Christ, répond au fait que l'Esprit Saint est en lui: «Nous qui avons les prémices de l'Esprit, nous aussi, nous soupirons en nous-mêmes, attendant l'adoption, la délivrance de notre corps».

La promesse de Christ est l'espérance du chrétien; quand elle sera accomplie, alors aussi aura lieu ce dont la promesse du Père est les arrhes, selon ce qui est dit: «Vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse, qui est les arrhes de notre héritage pour la rédemption de la possession acquise, à la louange de sa gloire». Cette promesse se résume dans ces paroles du Seigneur à ses bien-aimés disciples: «Je reviendrai»; voyons ensemble, d'après les saints écrits, ce qui se rapporte à ce sujet si important pour nos âmes, si précieux pour nos coeurs.

Christ rejeté du monde, mais glorifié par Dieu qui l'a placé à sa droite, doit revenir un jour: c'est là une vérité généralement admise dans le christianisme. L'Ecriture, en effet,

l'établit dans de nombreux passages, soit qu'elle en parle d'une manière générale en rapport avec l'établissement du royaume de Christ, soit d'une manière plus spéciale en rapport avec les croyants. Mais les idées d'un grand nombre de chrétiens à l'égard du retour du Seigneur sont vagues ou erronées; cet événement ne constitue pas pour eux la bienheureuse espérance, une espérance positive qui ne confond pas et qui remplit le cœur de joie. Loin de répondre aux affections de l'âme et de les réveiller, la venue du Seigneur est pour plusieurs un sujet de crainte, parce qu'elle se rattache pour eux à la pensée du jugement.

C'est une chose vraie et certaine, que Christ viendra du ciel juger les vivants et les morts: il est prêt à cela (1 Pierre 4: 5; 2 Timothée 4: 1). Mais est-ce là ce que le chrétien attend? Est-ce le jugement, ou attendrait-il davantage la mort? Non, car ce n'est pas là ce que lui disent, ni le Seigneur, ni les apôtres. «Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi», dit Jésus à ses disciples, pour les consoler; telle est la promesse de Christ, il n'a pas un mot de la mort, ni du jugement. «Nous *attendons* des cieux le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur», dit l'apôtre aux Philippiens. «Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour *attendre* des cieux son Fils», écrit-il aux Thessaloniens. Le chrétien n'attend donc ni le jugement, ni la mort, mais Christ, et avec Christ, la jouissance de la vie éternelle dans toute sa plénitude.

Quand les apôtres avaient les yeux arrêtés vers le ciel où leur bien-aimé Maître s'en était allé, les anges leur disent: «Ce Jésus *reviendra* de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel». La promesse de Christ leur était ainsi rappelée et nous est confirmée, mais dans leur portée les paroles des anges diffèrent de ce que renferment celles du Seigneur: «Je reviendrai». Celles-ci nous parlent du retour du Seigneur pour nous introduire dans la maison du Père, afin que nous y soyons avec lui. Ce que disent les anges répond aux pensées des disciples au moment où Jésus les quittait. Ils venaient de lui demander: «Seigneur, est-ce en ce temps que tu rétablis le royaume pour Israël?» Jésus leur répond: «Ce n'est pas à vous de connaître les temps ou les saisons que le Père a réservés à sa propre autorité». Avant le rétablissement du royaume, le Père avait d'autres desseins à accomplir. Les apôtres et les disciples allaient recevoir le Saint Esprit, être par lui revêtus de puissance, et devenir les témoins du Seigneur à Jérusalem, dans la Judée, la Samarie, et jusqu'aux bouts de la terre. Comme lui, ils devaient être rejetés par la nation juive qui perdrait ainsi sa dernière chance de salut et serait mise de côté comme peuple. Les choses et les espérances terrestres feraient alors place aux célestes et au mystère caché dès les siècles en Dieu — l'Eglise, sa position et sa vocation en haut. Mais les disciples ne pouvaient apprendre cela que lorsque le Saint Esprit serait venu (Jean 14: 26; 16: 12, 13). Pour le moment, les anges leur disent ce qu'ils peuvent comprendre: «Ce Jésus *reviendra* de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel». Il viendra en effet sur une nuée, et ses pieds se poseront sur la montagne des Oliviers (Apocalypse 1: 7; 14: 14; Zacharie 14: 4). Ce sera pour le jugement des nations et de la génération juive infidèle et soumise à l'antichrist; ce sera pour la délivrance du résidu fidèle et le rétablissement du royaume pour Israël; pour le plein accomplissement des promesses faites aux pères et l'effusion de ces bénédictions merveilleuses sur la terre, auxquelles auront

part, non seulement les Israélites, mais aussi les nations: ce sera le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ. (Apocalypse 11: 15). Lorsque Christ reviendra ainsi en gloire, pour le jugement des vivants et l'établissement du royaume, les saints déjà reçus auprès de lui et glorifiés, apparaîtront avec lui (Colossiens 3: 4; Zacharie 14: 5; 1 Thessaloniens 3: 13). Quant au jugement des morts, il aura lieu plus tard, après les mille ans du règne de Christ (Apocalypse 20).

Ainsi, lorsque le jugement a lieu, le chrétien a déjà été introduit dans la maison du Père; il est avec Christ. Le Seigneur, rejeté d'ici-bas, allait prendre une nouvelle position en haut, s'asseoir, couronné de gloire et d'honneur, à la droite de Dieu. C'est en rapport avec cette nouvelle position qu'il dit à ses disciples: «Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi». C'est dans cette position qu'il prend en justice, qu'il les place avec lui devant Dieu: «Vous en moi», et c'est à cette place céleste que se rapportent directement ses paroles: «Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi». Elles sont exclusivement pour les siens, l'expression de son tendre amour pour eux, ce faible résidu tiré de la nation juive, qui l'avait reçu quand tous le rejetaient, et qui allait devenir l'Eglise avec sa vocation, sa position, ses relations et ses espérances toutes spéciales.

C'est donc d'abord du caractère de l'Eglise et de sa position ici-bas, que nous avons à nous occuper. Et, en parlant de l'Eglise comme ensemble, il va sans dire qu'il s'agira aussi du chrétien individuellement comme en faisant partie.

Qu'était Christ ici-bas? Il vint chez soi, en Israël, mais il ne fut pas reçu; il était dans le monde, lui, la lumière, mais le monde ne l'a pas connu. Rejeté, il prit sa place dans ce monde comme n'y étant pas. En effet, il était ici-bas le Fils de l'homme, descendu du ciel, et cependant dans le ciel (Jean 3: 13). Il en était venu, c'était son origine, il était le céleste, et montrait sur la terre ce qu'est une vie céleste par une obéissance parfaite à Dieu et une séparation complète d'avec un monde plongé dans le mal et ennemi de Dieu. Il manifestait la sainteté, en même temps que l'amour et les tendres compassions de Dieu. Il aurait voulu attirer tous les coeurs à lui, mais sa présence ici-bas ne fit que montrer ce que l'homme est au fond de son être; le Sauveur dut dire de ceux au milieu desquels il avait vécu: «Ils ont, et vu, et haï, et moi et mon Père». Alors, ayant accompli son oeuvre, le Seigneur a pris sa place en haut. Il s'est sanctifié, mis à part pour les siens. C'est là où il est maintenant et où la foi le contemple.

Mais il a laissé ses bien-aimés ici-bas. Ils sont dans le monde, comme il y a été, mais ils ne sont pas du monde, comme lui n'en était pas. Dans ce monde, ennemi de Dieu et de leur Seigneur, ils sont dans la faiblesse, mais Jésus, avant de monter en haut, les place devant son Père dans la même position que lui. Lorsqu'il était avec eux, il les gardait; maintenant il les met sous la garde et les soins de son Père, et il demande que, par la puissance de la vérité, de la parole du Père, laquelle est la vérité, ils soient sanctifiés, mis à part du monde comme lui-même, pour manifester dans le monde la vie de Christ qui est la leur.

L'Eglise (le chrétien) n'est pas du monde, elle en est à part; d'où est-elle donc? Du ciel où est son Chef; c'est là son origine, c'est là qu'est sa vie et le but auquel elle tend. «Notre



bourgeoisie est dans les cieux»; «notre vie est cachée avec le Christ en Dieu»; «il est notre vie». Le chrétien court «droit au but, pour le prix de l'appel céleste dans le Christ Jésus». Il est uni à Christ dans le ciel par le Saint Esprit; il est déjà assis en Christ dans les lieux célestes; là sont ses bénédictions et même ses combats. Le ciel est la sphère à laquelle il appartient; là est son héritage, là est son trésor. Tout le constitue un étranger sur la terre, et, au milieu du monde qui a rejeté son Sauveur, il est lui aussi rejeté et haï. Comment serait-il de ce monde qui a mis à mort Jésus qu'il aime?

Tel est le caractère de l'Eglise. Mais, en fait, elle est absente du ciel, de Christ, son Chef, sa vie et l'objet de ses affections. Elle est comme un étranger et un voyageur sur la terre; son coeur ne trouve rien ici qui réponde aux besoins et aux désirs de la vie qui est en elle, la vie de Christ, et ses regards se tournent vers sa patrie, la cité céleste. Elle, la fiancée de Christ, se trouve comme Rebecca s'acheminant à travers le désert, vers son Epoux. Si le chrétien réalise son vrai caractère, il ne peut que regarder toutes choses comme une perte en comparaison de l'excellence de la connaissance de Christ, et les estimer comme des ordures afin de gagner Christ. Bien-aimés de Jésus, est-ce vrai de vous?

Ici-bas, pour le chrétien, c'est la lutte, les épreuves, le temps de la souffrance. Pour l'amour de Christ, il endure volontiers, mais ce n'est pas le repos. De plus, il faut veiller, tenir la chair en bride, être sans cesse en garde contre les ennemis du dehors et du dedans. Et tout cela dans la faiblesse et l'infirmité, dans un corps qui est une entrave, un corps corruptible, mortel, qui ne peut, comme tel, hériter du royaume de Dieu.

Tels sont, d'une part, la vocation et le caractère de l'Eglise, et de l'autre, la condition où elle se trouve ici-bas. La terre peut-elle donc être sa demeure? Non; on comprend qu'elle ne peut y rester, qu'elle a besoin de la pleine réalisation de ce qui répond à son caractère et à sa vie, que son désir tend à se trouver enfin où est son coeur, et le Seigneur Jésus lui fait entendre cette parole: «Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi».

Tirés du monde, appartenant à Christ qui nous a aimés et s'est donné pour nous, notre désir est d'être réunis à lui; ayant un corps d'infirmité, nous attendons l'adoption, la rédemption, et l'Esprit Saint qui est en nous, conduit nos coeurs à soupirer après le moment où nous verrons la réalisation de ces deux choses au retour de Christ. Et ce bien-aimé Sauveur qui n'oublie pas sa promesse, nous dit, en réponse à nos soupirs: «Je viens promptement». L'Eglise, elle, quant à son témoignage sur la terre, l'a oubliée, cette promesse. Durant de longs siècles, vierges sages et vierges folles se sont endormies; mais le cri s'est fait entendre: «L'Epoux vient; sortez au-devant de lui!» et il ne cessera de retentir jusqu'à l'instant si proche où l'Epoux paraîtra. Dans la parabole du Seigneur, plus rien ne suit cet appel, sinon l'arrivée soudaine de l'Epoux. Nous sommes à ce moment; puissions-nous le comprendre et tenir nos lampes prêtes.

Ainsi, ce qui concerne l'Eglise, le plein résultat de la rédemption à son égard, l'accomplissement entier du dessein de Dieu, ne sera atteint que lorsqu'elle sera entrée dans

sa sphère propre, — le ciel, — lorsque la promesse de Jésus: «Je vous prendrai avec moi», sera réalisée.

Ce n'est pas la mort qui la réalise, car alors l'Eglise ne se trouve pas tout entière réunie à son Chef. D'ailleurs, la mort, bien qu'amenant le chrétien dans un état préférable à l'état actuel, — car «être avec Christ est de beaucoup meilleur», — la mort ne le place pas dans la condition définitive où il jouira de la gloire et de l'activité dans la gloire, car son corps, qui était ici-bas le temple du Saint Esprit, est encore dans le tombeau. Aussi la parole de Dieu dirige-t-elle toujours la pensée du chrétien, non vers la mort comme terme, mais, en passant par-dessus la mort, vers le moment où tout sera pour lui selon la perfection et la plénitude de la rédemption, vers la transformation de notre corps d'abaissement en la conformité du corps de la gloire du Seigneur, soit par la résurrection pour ceux qui sont endormis, soit par la transmutation des vivants à sa venue. C'est le résultat final de la victoire de Christ; c'est alors que le chrétien atteindra le but des conseils de Dieu à son égard, — «être semblables à Christ»; selon ce que dit l'apôtre: «Ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères». Pour atteindre ce but, il n'est pas question de mourir, mais d'être «glorifiés».

Dans la seconde épître aux Corinthiens, chapitre 5, nous lisons: «Car nous savons que si notre habitation terrestre, qui n'est qu'une tente, est détruite, nous avons une maison éternelle dans les cieux». Il semble que le mot «détruite» se rapporte à la mort; mais non, l'apôtre fait surtout allusion à la fragilité, à l'infirmité de nos corps actuels qui peuvent être détruits. Il ajoute aussitôt: «Dans cette tente, nous gémissons, désirant avec ardeur d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel»; est-ce seulement après la mort, dans la résurrection? Non, pas nécessairement, car il dit encore: «Non pas que nous désirions être dépouillés (c'est-à-dire mourir), mais revêtus (du corps incorruptible), afin que ce qui est mortel (le corps actuel) soit absorbé par la vie».

Voilà donc l'attente et le désir de l'apôtre; ce n'est pas de mourir, mais d'avoir revêtu le domicile céleste. Et c'est Dieu «qui nous a formés à cela même», c'est là son dessein, le but qu'il avait en vue pour nous, et comme arrhes il nous a donné son Esprit, l'Esprit de Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts, et qui «vivifiera aussi nos corps mortels par son Esprit qui habite en nous».

Ce dessein de Dieu n'est accompli que lorsque la promesse de Christ est réalisée; c'est donc la venue du Seigneur que le chrétien, que l'Eglise a devant les yeux; elle répond au dessein de Dieu, aux désirs de Christ et aux affections des siens. Voyons donc maintenant ce que la parole de Dieu nous dit du retour de Jésus pour ses rachetés.

Le premier passage est celui que nous avons cité, où Christ, avant de quitter le monde, console ses disciples par ces paroles: «Je reviendrai et vous prendrai avec moi». Ce passage ne nous donne aucune indication sur la manière dont le Seigneur reviendra. Mais l'apôtre Paul, écrivant aux Thessaloniciens, s'étend sur ce sujet. Cette première épître à des chrétiens

récemment convertis, est remplie de l'enseignement relatif à la venue de Christ. Chaque chapitre la présente à un point de vue spécial. Les Thessaloniens avaient été convertis «pour servir le Dieu vivant, et, vrai, et pour *attendre* des cieux son Fils Jésus». C'était donc là ce qui caractérisait, dès le début de sa carrière, un homme converti, devenu chrétien. C'est ainsi que le Seigneur Jésus, dans la parabole des dix vierges qui représentent ceux qui professent le christianisme, nous les montre comme étant sorties pour aller à la rencontre de l'Epoux. Elles s'endorment, mais le cri qui les réveille à minuit est: «Voici l'Epoux; sortez à sa rencontre». Ce qui caractérisait un converti au commencement du christianisme, doit être ce qui le caractérise aussi maintenant: attendre l'Epoux; aller à sa rencontre. C'est la conséquence du fait que l'on est sorti du monde, qu'on ne lui appartient plus. Tandis que l'on sert Dieu, une seule chose occupe le coeur: le retour de Christ. C'était le cas chez les Thessaloniens, et l'apôtre leur présente la venue du Seigneur comme le motif d'une sainteté en rapport avec Celui qu'ils attendaient, et la pratique de l'amour les uns envers les autres. «Veillez», dit aussi le Seigneur, «ayez vos reins ceints et vos lampes allumées, et soyez comme des hommes qui *attendent* leur Seigneur». La venue prochaine de Jésus était pour les Thessaloniens une chose si réelle, si certaine, qu'ils étaient affligés au sujet de leurs amis chrétiens délogés, parce qu'ils pensaient que ceux-ci n'auraient pas la joie de voir Jésus revenir. Ils retenaient ferme la vérité du retour du Seigneur, mais il y avait en eux de l'ignorance au sujet de ceux qui s'étaient endormis, car l'apôtre était resté peu de temps parmi eux. Paul, le Saint Esprit en Paul, ne voulait pas qu'ils restassent dans cette ignorance qui les attristait, et il prend cette occasion de leur donner, et à nous aussi qui vivons dans les derniers jours, un enseignement plus complet et infiniment précieux. Quelle sagesse merveilleuse que celle de Dieu! Il permettait que les premiers fidèles passassent par des circonstances ou des difficultés qui provoquaient les enseignements du Saint Esprit par le moyen des apôtres, et nous avons ainsi la parole de Dieu complète, suffisante, divinement inspirée, pour nous enseigner et nous instruire dans la justice, afin que nous soyons accomplis et parfaitement accomplis pour toute bonne oeuvre.

L'apôtre nous instruit donc avec les Thessaloniens touchant ce qui arrivera aux chrétiens qui sont délogés, lorsque Christ reviendra, afin que notre espérance à leur égard ainsi que pour nous-mêmes, soit sans ombre. Il n'emploie pas d'abord le mot de mort pour ceux qui sont absents du corps et présents avec le Seigneur. L'expression «ceux qui dorment», «ceux qui se sont endormis», est choisie à dessein, parce qu'elle annonce le réveil. Ce n'est pas que l'âme dorme; pareille notion est étrangère à la Parole. Le brigand, dont le corps aura été jeté à la voirie, comme ceux des malfaiteurs mis à mort, est, quant à son esprit, dès le même jour avec Jésus dans le paradis. Le désir de Paul est de déloger pour être avec Christ, ce qui est meilleur que de se trouver dans ce corps. Etienne remet son esprit au Seigneur Jésus. On est absent du corps et présent avec le Seigneur. Tout cela n'est pas le sommeil; c'est un état heureux et où l'on a conscience de soi-même, bien que ce ne soit pas l'état parfait, celui d'être semblable à Christ dans un corps glorifié. Quelle douceur dans cette image du sommeil pour désigner la mort! Ce qui était le roi des terreurs, les gages du péché, n'est plus qu'un doux sommeil. On s'endort en Christ, dans les bras du Sauveur qui a annulé la mort, qui lui a ôté son aiguillon, qui a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort. Mais l'esprit veille,

contemplant déjà les réalités éternelles, près de Jésus. La vie éternelle, la vie de Christ qui est dans le chrétien, ne saurait sommeiller. Débarrassée de l'entrave du corps corruptible, elle jouit auprès du Seigneur, dans le repos, en attendant la gloire. Et quand la possédera-t-elle? Quand le réveil viendra, et c'est ce dont l'apôtre va parler aux Thessaloniens.

Il commence par leur rappeler l'objet de leur foi: «Nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité». Notre foi est en un Christ mort et ressuscité. Ici, l'apôtre donne au Seigneur son nom de Jésus, celui qui lui a été donné comme homme sur la terre. Le Fils de Dieu devenu un homme, Jésus, est mort, et nous savons que c'est pour nos péchés. Mais nous savons qu'il n'est pas resté dans la mort; il ne pouvait y être retenu. «Par la mort, il a rendu impuissant celui qui avait l'empire de la mort», puis «il a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père»; il est sorti du tombeau et est entré dans la puissance d'une vie sur laquelle la mort n'a plus de pouvoir. Si le chrétien est appelé à passer par la mort, comme Jésus y a passé, de même que Jésus il sortira de ce sommeil de la mort, pour entrer dans la pleine jouissance de la vie de résurrection qu'il possède déjà en Christ, mais qui étendra alors sa puissance sur son corps lui-même. «Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera aussi vos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en vous». En tout, le chrétien est identifié avec son glorieux Chef; s'il meurt, il sera identifié avec lui dans la résurrection (Romains 6). C'est ce que l'apôtre enseigne aux Thessaloniens. «De même aussi», ajoute-t-il après le passage où il parle de Jésus mort et ressuscité, «de même aussi, avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont endormis en Jésus». Tout comme les vivants, ils seront avec Jésus quand celui-ci paraîtra en gloire aux yeux du monde. Comment cela pourra-t-il avoir lieu? Parce qu'ils auront été réveillés de leur sommeil, ressuscités par la puissance de Christ. Le Sauveur a dit: «Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra». Uni à Christ, possédant la même vie que lui, le chrétien, s'il vient à déloger, ne peut, non plus que Christ, rester dans le tombeau: il ressuscitera.

L'apôtre ayant dit: «Dieu amènera avec Jésus ceux qui se sont endormis en lui», est conduit à expliquer comment le fait aura lieu, et à entrer dans des détails concernant la venue du Seigneur pour les siens. Il a reçu directement du Seigneur la parole qu'il va nous communiquer. Cela fait partie des révélations spéciales que Paul reçut, qui sont en rapport avec l'Eglise, le mystère dont il est le révélateur, et que nous ne trouvons pas dans les autres écrits inspirés. Ceux-ci parlent, en effet, de l'apparition, de la révélation en gloire du Seigneur, mais avant cet événement, l'apôtre Paul nous dit que les saints sont déjà avec Christ: «Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire» (Colossiens 3: 4). Cela ressort aussi du livre de l'Apocalypse où, quand le ciel s'ouvre pour laisser paraître, aux yeux du monde, le Vainqueur et le Juge, «les armées qui sont dans le ciel le suivent», et ces armées sont les saints (comparez Apocalypse 19: 8, 14). Ce n'est pas que les autres apôtres ignorassent cette vérité de la venue de Christ pour prendre près de lui ses bien-aimés, avant son retour en gloire avec eux; ils la connaissaient, comme aussi ce qui concerne l'Eglise, mais ce n'était pas l'objet de leur enseignement (\*).

(\*) Sauf ce que Jean dit dans l'Apocalypse et ce que le Seigneur enseigne en Jean 14.

Paul, par la parole du Seigneur, nous montre donc en premier lieu comment Christ revient pour les siens. Il écarte d'abord d'un mot la pensée courante, et si souvent exprimée même par des chrétiens, qu'il nous faut tous mourir. Oui, «il est réservé aux hommes de mourir une fois», c'est leur sort comme enfants d'Adam pécheur, mais quand il s'adresse aux chrétiens, l'apôtre dit formellement: «Nous ne nous endormirons pas tous» (1 Corinthiens 15: 51). Et ici, il parle de «nous, les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur», et qui ne mourons pas, par conséquent. Il ne faut pas objecter que Paul s'est trompé, en disant «nous», puisque des siècles se sont écoulés depuis. L'Esprit de Dieu ne se trompe pas, mais sa sagesse est admirable. Pour le chrétien, la venue de Christ est toujours une chose présente, aucun événement ne la précède ni ne l'annonce. Ce «nous» était pour le temps où Paul parlait, comme il est maintenant pour «nous», puisqu'en fait le Seigneur a tardé. Mais tardera-t-il encore? «Veillez», dit Jésus, «car vous ne savez ni le jour ni l'heure», et rappelez-vous, bien-aimés, ce que nous avons déjà dit, qu'après le cri de minuit, il n'est plus question d'autre chose que de l'arrivée de l'Époux.

Mais ce que l'apôtre veut présenter aux Thessaloniens, c'est que «nous, les vivants qui demeurons», n'aurons aucun privilège sur ceux qui se sont endormis en Jésus, «nous ne les devancerons aucunement». Pour le montrer, il décrit la manière dont s'effectuera le retour du Seigneur et ses résultats pour les saints. «Le Seigneur lui-même... descendra du ciel». De ce trône du Père où il s'est assis après avoir vaincu, il se lèvera; il descendra de ce lieu de gloire, du ciel, où il est monté aux yeux de ses disciples, où il est entré pour s'asseoir à la droite de la Majesté. Il descendra, non pour être encore vu du monde, comme au jour où il posera ses pieds sur la montagne des Oliviers, mais pour accomplir sa promesse: «Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi». Pour les appeler et les introduire auprès de lui, il n'envoie pas un serviteur, non pas même l'ange le plus élevé en dignité; non, cela ne conviendrait pas aux tendres liens qui unissent son cœur à celui de ses bien-aimés. L'époux vient *lui-même* chercher son épouse dont il a été longtemps absent. Il faut qu'à la fin du voyage, ce qui frappe d'abord les oreilles et les yeux de la fiancée, soit la voix et la face de son bien-aimé. «Soyez prêts», est-il dit, constamment prêts, sans doute, mais ne pouvons-nous pas penser, chers amis, qu'à ce moment suprême, quand il se lèvera pour venir chercher l'Église qui l'attend, qui depuis longtemps avec l'Esprit dit: «Viens», l'Épouse, sous l'action de l'Esprit, tressaillira comme Rebecca, lorsque, avertie par le serviteur de l'approche d'Isaac, elle descendit et se couvrit de son voile, et que de même, l'Église remplie de joie prendra cette attitude d'hommage et de soumission devant l'Époux (\*)? Et elle entendra alors la voix de Celui qui l'aime et qui l'appellera en haut vers lui. Il ne vient pas jusqu'à la terre, mais il appelle les saints à venir à sa rencontre dans les nuées.

(\*) Je ne veux pas dire qu'il y aura rien de semblable dans l'état extérieur de l'Église professante; mais simultanément dans les cœurs de tous ceux qui, dispersés maintenant pour la plupart, appartiennent à Christ, sont membres de son corps.

Sa voix se fait entendre. C'est un cri de commandement qui est destiné à rassembler, autour de lui, ceux qui lui appartiennent. Eux seuls reconnaissent cette voix qu'ils ont déjà

entendue dans leurs coeurs, quand ils sont passés de la mort à la vie. Elle n'est pas pour le monde, qui ne saurait la discerner, mais de même que mon enfant, dans une foule affairée, si je l'appelle, entend et discerne ma voix et se rend vers moi, sans que la foule se soucie de ce qui se passe entre lui et moi, de même les croyants entendront la voix bien-aimée du Seigneur les appeler hors de ce monde duquel ils ne sont pas. C'est la voix de l'archange, de Celui qui commande aux créatures les plus élevées; c'est la trompette de Dieu, le puissant appel de Dieu qui a autorité sur les vivants et sur les morts. Tous ceux qui ont eu part à la vie de Dieu entendent la voix du Seigneur. Les morts en Christ se réveillent d'abord et ressuscitent; les vivants qui demeurent se réunissent à eux, et tous ensemble, dégagés, comme nous le verrons, de tout ce qui est terrestre et qui attache ici-bas; attirés, pour ainsi dire, vers Celui qui les appelle d'en haut, et qui est le centre de leur vie, de leurs pensées et de leurs affections, ils s'en vont dans les nuées au-devant du Seigneur en l'air. Comme lui-même avait quitté la terre et était monté en haut, eux aussi, avec leurs corps d'abaissement transformés en la conformité du corps de la gloire de Christ, laissent ce séjour de péché et de larmes pour être pour toujours avec le Seigneur.

Quel moment pour nous tous, bien-aimés, quand la scène de ce monde disparaissant tout à coup de nos yeux, ils s'ouvriront dans la lumière du ciel pour voir la face radieuse du Sauveur! Comme une tendre mère appelle son enfant endormi et que celui-ci, ouvrant les yeux, voit d'abord le doux visage de celle qu'il connaît, ainsi la première chose que les morts réveillés entendent, c'est la voix du Sauveur; le premier objet qui frappe leurs regards, c'est lui-même en sa beauté; et pour nous, les vivants qui demeurons, il en sera de même, car cette vie terrestre, qui n'est que comme un songe, disparaîtra pour faire place à la présence du Seigneur.

Voilà le fait simple que la parole du Seigneur, par le moyen de Paul, place devant nos âmes, et qui va bientôt arriver. C'est ainsi que Jésus reviendra pour chercher ses bien-aimés. Fait bien solennel, mais aussi bien réjouissant pour le coeur. Il est la réalisation de la parole que le Seigneur prononça à l'occasion de la mort de Lazare: «Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point à jamais». L'ordre est le même que dans l'enseignement de l'apôtre: d'abord, la *résurrection* pour celui qui a passé par la mort; ensuite, la *vie*, la vie dans sa plénitude, la vie sans passer par la mort, pour celui qui est vivant à la venue du Seigneur. Et ces privilèges, ressusciter, revivre encore que l'on serait mort, ou vivre sans passer par la mort, appartiennent aux croyants: «Celui qui croit en moi», dit le Seigneur.

Une dernière remarque relative à ceux qui ressusciteront à la venue du Seigneur, c'est qu'ils comprennent *tous* les morts en Christ; non seulement les saints appartenant à l'Eglise, mais les saints de l'ancienne économie qui, par la foi, comme Abraham, ont vu le jour de Christ, qui cherchaient une patrie céleste, qui «sont morts dans la foi, n'ayant pas reçu les choses promises, mais les ont vues de loin et saluées». Ceux-là aussi iront avec nous à la rencontre du Seigneur quand il viendra, et seront introduits dans la patrie céleste vers laquelle ils tendaient.

Nous trouvons dans la première épître aux Corinthiens (chapitre 15), un enseignement qui complète ce que l'apôtre a dit aux Thessaloniens. Là, nous apprenons quelle est l'opération de la puissance du Seigneur à l'égard des corps, soit des ressuscités, soit des vivants qui demeurent au moment de sa venue, afin de les rendre propres au lieu qu'ils doivent habiter. Dans le chapitre que nous avons cité, l'apôtre avait en vue de détruire les erreurs qui couraient parmi les Corinthiens relativement à la résurrection. Il y montre que, si l'on nie la résurrection, Christ non plus n'est pas ressuscité, et, qu'ainsi notre foi est vaine. Les esprits de ceux qui sont délogés vivent, sans doute, comme le Seigneur le déclare aux sadducéens en parlant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob: «Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants», car pour lui, tous vivent, mais ils vivent en attendant la résurrection. L'être humain n'est complet qu'avec un corps; s'il a passé par la mort, cette séparation de l'âme d'avec le corps n'est que pour un temps, il sera de nouveau complet en résurrection. La mort est venue par Adam, en lui tous meurent; mais dans le Christ, tous seront rendus vivants. Tous les morts ressusciteront; mais les uns en résurrection de vie, les autres, en résurrection de jugement (Jean 5). Les premiers sont ceux qui appartiennent à Christ. Comme nous l'avons vu, ils ressuscitent à sa venue (1 Corinthiens 15: 23); la résurrection de jugement a lieu plus tard, nous n'avons pas à nous en occuper ici. L'apôtre décrit l'état du corps ressuscité des fidèles, dans les versets 42 à 49, en contraste avec nos corps actuels. Le corps ressuscite en incorruptibilité, en gloire et en puissance; il ressuscite corps spirituel, entièrement mû et pénétré par l'Esprit et ne participant plus aux fonctions de la vie animale qui convient à son existence sur la terre. Comme descendants d'Adam, nous avons porté dans nos corps l'image d'Adam, le premier homme tiré de la terre et qui est poussière; mais comme appartenant à Christ, le second homme venu du ciel, nous sommes célestes, et nous porterons l'image du céleste en résurrection. En tout, nous lui serons semblables. Le lieu auquel nous appartenons, la demeure qui nous est destinée, c'est celle où Christ se trouve, c'est le ciel où il nous introduira à sa venue. Or, non seulement le péché ne peut entrer dans le ciel, mais la chair et le sang, ce que nous sommes dans la condition actuelle de nos corps mortels et corruptibles, ne peuvent trouver place dans le séjour de l'incorruptibilité. Mais Christ a accompli pour nous une rédemption parfaite; il nous a lavés de nos péchés et rendus propres moralement pour la présence de Dieu, et quand il vient pour nous prendre avec lui dans le ciel, il nous donne, aux ressuscités, aussi bien qu'aux vivants qui demeurent, un corps approprié à ce séjour de l'incorruptibilité et de la gloire. «Notre bourgeoisie», dit Paul, «est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, lequel transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses».

C'est ce que l'apôtre enseigne aussi aux Corinthiens, sans toutefois mentionner la venue de Christ. «Voici, je vous dis un mystère: Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés: en un instant, en un clin d'oeil, à la dernière trompette, car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce mortel revête l'immortalité». Ce passage est tout à fait parallèle à celui de l'épître aux Thessaloniens. C'est un mystère, une chose qui

était restée cachée jusqu'alors, comme ce que Paul disait à ceux de Thessalonique par la parole du Seigneur. «Nous ne nous endormirons pas tous», tous ne meurent pas pour ressusciter, il y a des fidèles vivants quand la résurrection arrive. «Mais nous serons tous changés». Il faut qu'une transformation ait lieu, pour que les saints puissent hériter le royaume de Dieu. Les morts ne ressuscitent pas avec un corps tel que celui qui a été déposé dans la tombe, mais ils ressuscitent incorruptibles. Ce n'est pas une résurrection analogue à celle de Lazare qui, par la puissance du Seigneur, sortit de la corruption, mais reprit la même vie naturelle que nous avons, sujette à la mort. Non, ce sera une résurrection de vie; sur ces corps ressuscités incorruptibles, la mort n'aura plus de pouvoir. Les vivants qui demeurent, qui ne se seront pas endormis, ne pourront pas aller vers le Seigneur avec la chair et le sang qui les attachent à la terre, éléments dissolubles et corruptibles, impropres pour le ciel; ils seront changés. Nous, les vivants, ne serons pas «dépouillés», c'est-à-dire que l'esprit ne s'en ira pas du corps, il n'y aura pas de mort, nous ne le désirons pas, dit Paul (2 Corinthiens 5), mais nous serons revêtus. Le chrétien n'attend, ni ne désire la mort; il désire d'être revêtu du corps incorruptible, parce qu'alors il sera conforme au Seigneur. «Nous serons changés», le mortel sera absorbé par la vie; nous serons revêtus. Remarquons encore ici l'expression «nous». L'apôtre se place au nombre de ceux qui seront changés, comme, dans les Thessaloniens, il a dit «nous, les vivants». De fait, Paul sera du nombre de ceux qui ressusciteront, mais la résurrection qui a lieu à la venue du Seigneur doit, comme cette venue, être attendue à chaque instant. Comme Paul, le chrétien désire, non d'être dépouillé, mais revêtu, car alors il *verra* son Sauveur. Et c'est «en un instant, en un clin d'oeil», que le fait aura lieu, et non par une transformation lente. La trompette, la dernière, celle qui annonce le départ, sonne; l'appel puissant de Dieu se fait entendre, et aussitôt les morts se réveillent revêtus de corps de gloire, et les vivants, échappant à la scène passagère et tumultueuse du monde, se trouvent aussi dans cette bienheureuse condition. Les uns et les autres ont maintenant des corps immortels et incorruptibles, propres pour la gloire céleste; ils ont des yeux qui peuvent contempler le Roi dans sa beauté, et des oreilles qui peuvent entendre les paroles ineffables du paradis. Ils sont capables, maintenant, de jouir sans entraves du Seigneur, vers lequel ils montent en haut et qui les introduit dans la gloire, suivant le désir de son coeur: «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire que tu m'as donnée... Et la gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée». Oui, bien-aimés, bientôt «ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et ce mortel aura revêtu l'immortalité»; «la mort sera engloutie en victoire». La rédemption aura eu pour nous son parfait accomplissement, nous jouirons de l'adoption, la délivrance du corps; le dessein de Dieu à notre égard sera pleinement réalisé: nous serons «conformes à l'image de son Fils, premier-né entre plusieurs frères»; la promesse du Seigneur et ce qu'il désirait pour ses bien-aimés, aura aussi vu son accomplissement. Nous serons «auprès de lui», «toujours avec le Seigneur».

*Toi-même tu verras ce que ton coeur réclame:  
De ton oeuvre à la croix le fruit mûr et parfait;  
Tu jouiras, Seigneur, du travail de ton âme,*



*Et ton amour divin en sera satisfait.*

## 2.

La promesse de Christ s'accomplira: il reviendra et prendra les siens auprès de lui; examinons maintenant, d'après la parole de Dieu, la suite et les résultats de ce bienheureux événement pour nous.

Rachetés du Seigneur Jésus, lavés dans son sang, justifiés par Dieu lui-même, nous jouissons de la paix avec Dieu, nous sommes dans sa faveur, notre position devant lui est parfaite, elle est celle de Christ lui-même; nous sommes rendus agréables dans le Bien-aimé, en qui nous avons la rédemption par son sang; parfaits quant à la conscience, nous sommes des adorateurs qui avons accès dans le sanctuaire; nous sommes une sainte sacrificature pour offrir, par Jésus Christ, des sacrifices spirituels; une sacrificature royale, pour annoncer les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. Mais nous ne possédons toutes ces choses et n'en jouissons que par la foi, bien qu'elles soient réelles comme fondées sur le témoignage de Dieu; nous avons ce trésor dans des vases de terre, dans la faiblesse et l'infirmité qui nous entravent, et notre jouissance de ces choses n'est que dans la mesure de notre foi. Mais quand le Seigneur nous aura pris auprès de lui, nous serons introduits dans la pleine possession et la jouissance de toutes ces grâces. Ce ne sera plus par la foi, mais par la vue que nous marcherons; nous ne verrons plus comme au travers d'un verre obscur, mais face à face. Nous jouirons pleinement de la vie spirituelle et divine avec des facultés parfaites, dans des corps ressuscités, ces corps que l'apôtre nomme corps spirituels, c'est-à-dire animés uniquement par la vie de l'Esprit. Nous verrons le Seigneur comme il est et lui serons semblables, et, dans cette heureuse condition, nous serons toujours avec lui. N'est-ce pas bien là la réponse aux désirs et aux affections de nos coeurs renouvelés?

L'Apocalypse, ce livre tout prophétique, se rapportant essentiellement à l'accomplissement des voies de Dieu à l'égard de la terre, pour établir le règne de son Fils, nous montre en même temps, comme par contraste, la part distincte de l'Eglise en haut, après avoir retracé ce qui concerne l'Eglise dans sa responsabilité sur la terre. Combien il est consolant, en face du spectacle douloureux que présente l'Eglise ici-bas, en présence de la fin qui attend le corps professant — vomi de la bouche du Seigneur — combien il est consolant de voir le dessein de Dieu accompli dans les lieux célestes, à l'égard du mystère qui était caché en lui dès les siècles; de contempler l'Eglise, selon le désir du Seigneur, toujours avec lui, associée à sa gloire, à son règne, et en attendant celui-ci, prenant, dans le ciel, le plus profond intérêt à ce qui s'accomplira ici-bas pour amener l'établissement du royaume, et en particulier à ce qui concerne les saints souffrants et persécutés de cette période!

L'Apocalypse s'ouvre, pour ainsi dire, par le chant de louange et de triomphe qui sort du coeur de l'Eglise, quand elle voit devant elle, dans la personne du témoin fidèle, du premier-né des morts, du Prince des rois de la terre, Celui dont elle connaît l'amour, son puissant Rédempteur. Elle proclame la part bénie qu'il lui a donnée et exalte son nom: «A celui qui nous

aime», dit-elle, «et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père; — à lui la gloire et la force aux siècles des siècles! Amen». Les saints sont l'objet de l'amour de Christ dans le passé, le présent et l'avenir; son amour s'est manifesté envers eux en les rendant propres pour la position élevée qu'il voulait leur donner à la gloire de Dieu son Père — celle de rois et sacrificateurs — comme lui aussi est Roi et Sacrificateur, ainsi que le siècle à venir le montrera, et les saints lui rendent hommage.

Au chapitre 4, nous les voyons, ces saints, ce royaume de sacrificateurs, dans le lieu où leur a donné accès le sang de Christ qui les a lavés de leurs péchés; ils ne sont plus sauvés seulement en espérance, mais jouissent du plein effet de la rédemption. Ressuscités ou transmués, ils sont maintenant glorifiés; ils portent l'image du céleste et sont assis dans le ciel, où d'abord ils n'étaient qu'en Christ. Revêtus de la sagesse divine, portant le caractère de Christ, l'Ancien des jours, ils comprennent parfaitement et goûtent pleinement les choses qu'ils possèdent, et ont l'intelligence des desseins et des voies de Dieu qui se déroulent sous leurs yeux. Ils ne connaissent plus en partie seulement; ce qui est parfait est venu, ce qui est en partie a pris fin: ils connaissent à fond comme ils ont été connus. Ils sont assis sur des trônes, car ils doivent régner comme Christ et avec Christ, après avoir souffert avec lui. C'est dans la présence du Dieu créateur et juge qu'ils se trouvent. Du trône sur lequel est assis, dans sa gloire, Celui que le prophète ne nomme pas, dont le nom est merveilleux, sortent des éclairs et des tonnerres et des voix, mais ils sont sans crainte. Ils connaissent Celui qui est sur le trône; c'est le Dieu qui les aime; ils sont dans le lieu où la crainte n'existe pas. Les couronnes d'or, symbole de la justice divine, sont sur leurs têtes; des vêtements blancs, les justices des saints, les revêtent. Ils sont dans la paix de Dieu, dont ils jouissent sans mélange, sans que rien puisse l'altérer, ni la troubler. La gloire du ciel se déploie autour d'eux, mais c'est l'atmosphère à laquelle ils ont été rendus propres. La sainteté orne le sanctuaire, les êtres célestes la proclament; les saints glorifiés subsistent dans cette sainteté, ils la respirent avec bonheur; n'est-ce pas leur élément, l'élément de la vie divine qui est la leur? Il n'y a plus lieu, pour eux, à ce que le grand souverain sacrificateur intercède pour eux, pour les maintenir devant Dieu, ni à ce que l'Avocat divin exerce son office à leur égard pour rétablir leur communion avec le Père. Il n'y a plus lieu au lavage des pieds opéré par Celui qui a voulu, dans sa grâce, être serviteur pour toujours. La poussière de ce monde souillé ne peut plus s'attacher à eux; elle ne saurait pénétrer dans le sanctuaire. Aussi voyons-nous que la mer, le vase où se trouvait l'eau destinée à purifier de ces souillures, est là-haut de verre, semblable à du cristal. La sainteté des rachetés est, parfaite entière et permanente à jamais. Voilà la condition merveilleuse qui nous appartiendra là-haut, quand Christ sera venu nous prendre auprès de lui et nous introduire en la présence divine.

Et les saints glorifiés n'y seront pas inactifs. Taudis que les saintes armées proclament, en adorant, la puissance, l'immutabilité et la sainteté de l'Eternel Dieu, bien loin, comme Esaïe autrefois devant cette même gloire, de s'écrier: «Malheur à moi! Je suis perdu! car mes yeux ont vu le Roi, l'Eternel des armées!» eux, les saints célestes, se prosternant devant Celui qui

vit aux siècles des siècles, jettent devant son trône, à ses pieds, les couronnes de gloire qu'ils tiennent de lui, et le proclament seul digne de tout honneur, de toute gloire et de toute puissance, lui, leur Seigneur et leur Dieu, le créateur de toutes choses.

Telle sera notre occupation, bien-aimés lecteurs, quand la promesse de Christ aura été accomplie. Dans la splendeur du ciel où Dieu a son trône, nous le contemplerons dans sa grandeur, sans voile, sans crainte et dans un transport indicible, pénétrés de tout ce qu'est ce Dieu tout puissant, éternel et très saint, nous l'adorerons sans aucun mélange de pensées étrangères.

Mais ce n'est pas seulement Dieu dans son éternité, dans son essence immuable, dans sa puissance et sa sainteté, Dieu comme créateur et gouverneur souverain, que les saints glorifiés contemplent et adorent dans la condition parfaite où l'oeuvre de Christ les a placés. Un autre objet leur est présenté. C'est Celui-là même qui les a introduits dans la gloire. Ils le connaissent comme Celui à qui tous les droits appartiennent. Nous avons déjà fait remarquer cette intelligence parfaite des choses divines que possèdent les saints dans le ciel. C'est déjà, ici-bas, notre privilège de connaître ce qui est de Christ et que l'Esprit nous communique. Nous avons à croître dans cette connaissance. Mais que de faiblesse dans notre appréciation de la vérité, que de lenteur dans notre croissance, que de préjugés, de pensées charnelles, de précipitation dans nos jugements, que de raisonnements viennent nous entraver et affaiblir notre sentiment et notre intelligence des choses divines! Là-haut, dans la pure lumière que n'obscurcissent jamais les ombres de la terre, tout est vu sans voile, tout est discerné sans erreur, par des intelligences que n'embarrasse plus rien de terrestre, et qui habitent des corps spirituels, instruments parfaits pour servir de telles intelligences. Et leur coeur, les affections y trouvent aussi leur aliment dans l'objet divin, seul digne de les attirer, seul capable de les satisfaire, et qui resplendira devant eux dans tout l'éclat de sa céleste beauté. Plus d'envie, plus d'égoïsme, plus de jalousie une seule et même pensée, un seul et même amour, rempliront tous les coeurs ravis par la présence du Sauveur.

Dieu est devant les saints non seulement comme le Créateur et le Juge tout-puissant et souverain, mais comme le Rédempteur. Lorsque l'ange puissant proclame à haute voix: «Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux?» le prophète ne voit ni dans le ciel, ni sur la terre, ni au-dessous de la terre, personne qui pût ouvrir le livre et lire ce qui y était écrit. Il est là dans toute la faiblesse de ses conceptions humaines. Mais les anciens, les saints glorifiés, ont la connaissance et l'intelligence des pensées de Dieu. Ils savent quel est Celui à qui, dans ces pensées, est réservée la gloire d'être le révélateur des conseils de Dieu à l'égard du monde et de nouveau en rapport avec Israël. L'Eglise est en haut avec les saints glorifiés de l'ancienne économie, et Dieu reprend ses voies à l'égard d'Israël sur la terre; car Dieu n'oublie pas son peuple qu'il a préconnu, il ne l'a pas rejeté à toujours, car ses dons de grâce et son appel sont sans repentir. Les anciens savent que Celui qui les a lavés dans son sang, afin de pouvoir les introduire dans le ciel en la présence de Dieu, est aussi le Lion de Juda et la racine de David, et que, par sa victoire, il a acquis le droit d'ouvrir les sceaux. Ils connaissent toutes les gloires célestes et terrestres du Rédempteur, et ces saints glorifiés, qui ont cette connaissance des

pensées de Dieu et cette vue des gloires de Christ qui remplissent leurs âmes, ces saints c'est nous, chers lecteurs chrétiens, quand Christ nous aura pris auprès de lui. Quelle félicité! Dans les pensées vaines de leur coeur, plusieurs se figurent bien des choses touchant le ciel. N'est-ce pas assez pour remplir à jamais l'horizon toujours plus vaste de nos âmes que la connaissance et la vue de Dieu et de Christ? N'avons-nous pas là tout ce qu'il nous faut pour l'éternité?

Les saints savent aussi que le Lion de Juda n'a vaincu que par la mort. Il apparaît au milieu du trône et des armées célestes comme l'Agneau immolé. Dans Celui qui occupe la plus haute place et que la gloire couronne, qui possède la perfection de la puissance et de la connaissance pour gouverner l'univers, les saints contemplent le Messie qui fut rejeté et mis à mort. C'est cette personne adorable que Jean le baptiseur montrait à ses disciples, en leur disant: «Voici l'Agneau de Dieu». Les saints glorifiés l'ont connu ici-bas comme leur Sauveur; par la foi, ils se sont attachés à lui et l'ont suivi, portant, eux aussi, leur croix. Maintenant ils le voient dans la gloire, mais c'est toujours le même Jésus; exalté en haut, il porte les traces de ses souffrances, lui qui les a aimés et s'est livré pour eux. Ils sont associés à lui dans la gloire pour le gouvernement qu'il va prendre en main, mais ils n'oublient pas quel est Celui qui les a rachetés et à quel prix il a pu les avoir auprès de lui. Ils adorent et ils louent et, en même temps, comme sacrificateurs, ils offrent pour d'autres, car, tandis qu'ils sont dans le ciel, il y a des saints qui souffrent sur la terre. Leur coeur prend en eux un intérêt profond. Ils ont aussi souffert et ils sympathisent avec ceux qui souffrent. Les coupes de parfum qu'ils offrent, sont remplies des prières des saints. Autrefois ils priaient pour tous les saints, maintenant ils offrent, dans le ciel, les prières des saints sur la terre. Ah! nos coeurs ne seront pas froids et ne resteront pas inactifs dans la gloire. En tout, nous serons associés à notre précieux Sauveur. Tout ce qui concerne ses saints sur la terre, sa gloire et son règne, nous intéressera. Quelle perspective, bien-aimés lecteurs! Nous verrons Celui qui nous a aimés; unis à lui, nous célébrerons le nouveau déploiement de sa puissance et de sa grâce envers d'autres saints que son sang a achetés pour Dieu de toute tribu, et langue, et peuple, et nation, afin qu'eux aussi, comme nous, soient rois et sacrificateurs, associés aussi à Christ pour régner sur la terre. Ce que l'Agneau avait en vue en s'offrant en sacrifice, c'était la gloire de Dieu, l'accomplissement de ses desseins. C'est pour cela que Dieu l'a glorifié; ses souffrances l'ont conduit à la gloire, et sa gloire proclame ses souffrances. Nous verrons cette gloire, nous comprendrons pourquoi il en est revêtu, et, placés au premier rang du choeur de toute la création qui l'acclamera, nous, les prémices de ses créatures, nous célébrerons l'Agneau divin.

Telle est, bien-aimés lecteurs, la part que nous aurons dans le ciel, quand la promesse de Christ aura été accomplie; notre part, comme rachetés par lui, ressuscités et glorifiés avec lui.

Ce n'est pas encore tout ce que la parole de Dieu nous présente en rapport avec notre introduction dans le ciel, quand Jésus nous prendra à lui. Nous nous trouvons avec Dieu et avec notre Sauveur dans certaines relations, que la grâce a établies. Nous goûterons dans le ciel le fruit de ces relations.

Nous sommes *enfants de Dieu*; nous le sommes *maintenant*. Jésus, le Fils unique qui est dans le sein du Père, nous a révélé Dieu sous ce caractère de Père que n'avaient point connu ni les patriarches, ni les prophètes, ni aucun des saints de l'Ancien Testament. Il nous l'a fait connaître comme un Père qui voulait s'entourer d'une famille, dans laquelle son Fils bien-aimé fût, comme homme, le premier-né. Le monde n'a pas connu Jésus; les siens, le peuple juif, ne l'ont point reçu, mais tous ceux qui le reçoivent, qui croient en lui, sont nés de Dieu, ils possèdent en Jésus la vie éternelle, ils ont ainsi le droit d'être appelés enfants de Dieu. Le Seigneur, pendant sa vie sur la terre, introduisait progressivement ses disciples dans la connaissance de cette relation si intime et si douce avec Dieu où il voulait les placer. Il les habitua peu à peu, pour ainsi dire, comme de petits enfants, à balbutier ce nom: «Abba, Père». Il leur avait fait connaître son nom, et il voulait le leur faire connaître encore mieux, et les introduire dans la jouissance de tout ce que ce nom comporte pour nous. Mais pour cela, il lui fallait achever sur la croix son oeuvre d'amour, l'oeuvre qui glorifiait Dieu, son Père, et qui nous sauvait. Quand tout eut été accompli, qu'il fut ressuscité, et put ainsi introduire les siens dans la puissance de la vie où il était entré, il leur envoie un message en les saluant comme ses frères. Son Dieu est leur Dieu, son Père est leur Père: la famille de Dieu est constituée et se rassemble autour de son Chef. Lui-même, dans sa mort et sa résurrection, a posé le fondement sur lequel elle pouvait être établie. «Nous sommes maintenant enfants de Dieu», nous qui l'avons reçu, qui croyons en lui, et le Saint Esprit, qui nous a communiqué la vie divine, rend aussi témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, et nous fait jouir de cette relation. Toutefois, nous n'en jouissons maintenant que par la foi et dans la mesure de notre foi.

Si nous sommes maintenant enfants de Dieu, «ce que nous serons n'a pas encore été manifesté», ajoute l'apôtre. En effet, nous sommes encore dans l'infirmité de corps corruptibles et nos esprits qui y sont renfermés, sont dans la faiblesse. Mais quel est le dessein de Dieu à l'égard de ceux qui sont maintenant ses enfants? L'apôtre nous le dit: «Ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères». Il veut les glorifier. Le changement de scène et de condition qui aura lieu quand ce dessein de Dieu s'accomplira, n'altérera en rien cette précieuse relation: elle repose sur ses conseils immuables. Ceux qu'il a élus en Christ avant la fondation du monde pour être saints et irréprochables devant lui, en amour, sont aussi ceux qu'il a prédestinés pour les adopter pour lui par Jésus Christ. Quand Jésus vient chercher ses bien-aimés pour qu'ils soient auprès de lui dans la gloire, ils sont enfants de Dieu. Le voyant tel qu'il est, ils lui sont semblables dans des corps glorifiés — c'est là ce que nous serons — mais toujours enfants de Dieu.

Mais quelle est la place des enfants de Dieu? Evidemment, c'est la demeure de leur Père. Or, sur la terre, nous sommes loin du foyer paternel. Nous sommes enfants et héritiers, sans doute; notre titre et nos droits sont certains, mais nous cheminons ici-bas comme étrangers et voyageurs. Par la foi, nous avons libre accès auprès de notre Père; nous jouissons des arrhes de l'héritage par l'Esprit qui nous a été donné; nous sommes les objets de ses tendres soins,

aimés comme Jésus a été aimé — immense consolation pour nos âmes; mais nous ne sommes pas encore *chez nous*, dans la maison du Père, où se trouve le repos, où son amour rayonne de tout son éclat, où rien n'en entrave la jouissance.

Eh bien, Jésus a dit: «Dans la maison de mon Père (et son Père est notre Père), il y a plusieurs demeures... je vais vous préparer une place... je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi». La place légitime de notre précieux Sauveur, c'est la maison de son Père. Il y retournait, après avoir achevé l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire; mais il ne voulait pas y être seul. L'oeuvre qu'il avait accomplie lui permettait d'introduire en justice, selon les desseins et le coeur de Dieu, d'autres enfants dans cette maison, savoir ceux qu'il avait lavés de leurs péchés et rachetés par son sang. Et il leur montre la place préparée pour eux par sa grâce, par le fait qu'après la rédemption accomplie, il y est entré. Il leur dit: «C'est là où je vais; vous y serez auprès de moi. Je reviendrai vous prendre. C'est ma place, c'est aussi la vôtre». C'est donc dans la maison du Père que le Seigneur, étant revenu nous prendre, nous introduira, conformément à notre caractère d'enfants de Dieu, afin que nous jouissions, avec lui, de toute l'intimité de notre relation avec le Père. Quelle sera sa joie, quelle sera la nôtre! Le coeur comprend déjà quelque chose de cette félicité des enfants de Dieu, la bouche ne saurait l'exprimer. Quelle image plus douce et plus touchante de ce qu'est le ciel, que de nous le montrer comme la maison du Père où nous serons pour toujours avec Jésus! La gloire est quelque chose; c'est grand, et nous serons dans la gloire; mais que serait toute la gloire du ciel, sans l'amour du Père, goûté chez lui, avec son Fils bien-aimé? C'est là, bien-aimés lecteurs, que Jésus, quand il viendra, nous conduira pour jouir des délices de cette demeure: «Encore un peu de temps, très peu de temps, et celui qui vient, viendra, et il ne tardera pas». Courage donc, élevons nos regards en haut; nous irons bientôt nous reposer chez nous; nous jouirons de ce qu'exprime ce cantique:

*Dans la pure lumière,  
Plus haut que le ciel bleu,  
Est la maison du Père,  
La demeure de Dieu;*

*Demeure glorieuse  
Qu'orne la sainteté,  
Où brille radieuse  
La divine clarté;*

*Demeure où la louange,  
Dans un accord sans fin,  
Parfaite, sans mélange,  
Chante l'amour divin.*

*Un repos ineffable  
Règne dans ce séjour:  
La paix inexprimable  
De l'éternel amour.*

*C'est ta présence, ô Père!  
Qui remplit ce saint lieu  
D'amour et de lumière:  
C'est ton repos, ô Dieu!*

*Et c'est là qu'est ma place,  
Dans l'éternel bonheur!  
Là m'introduit ta grâce,  
O Jésus, mon Sauveur!*

Comme enfants de Dieu, «nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ».

Mais ce n'est pas au moment où Christ accomplit sa promesse que nous sommes mis en possession de cet héritage. Il faut attendre avec lui, dans la maison du Père, le moment où Dieu mettra toutes choses sous ses pieds, où tout lui sera assujéti; le moment où, selon le bon plaisir de Dieu, toutes choses seront réunies dans le Christ. C'est donc quand il sera apparu dans sa gloire, qu'il aura abattu tous ses ennemis, et que son règne sera établi, que nous connaîtrons, en les possédant et en en jouissant, quelles sont «les richesses de la gloire de son héritage dans les saints». Alors, quand les fils de Dieu auront été révélés, les soupirs de la création cesseront, son attente et son espérance seront réalisées; affranchie de la servitude de la corruption, elle jouira de la liberté de la gloire des enfants de Dieu. En attendant, nous serons avec le Seigneur.

Nous sommes enfants de Dieu; nous avons été introduits dans cette relation intime avec le Père; mais, ici-bas, nous sommes aussi serviteurs. Nous avons été affranchis, arrachés au dur esclavage de Satan et du péché; achetés à prix, nous ne sommes plus à nous-mêmes; nous appartenons à Celui qui, pour nous délivrer, est mort et a été ressuscité. Nous avons un Seigneur, un Maître, c'est Jésus; nous sommes serviteurs de notre Maître. Comme il l'a été sur la terre, nous le sommes aussi. C'est pour le servir que nous sommes laissés sur la terre. Sans doute que nous avons à lui rendre témoignage, à annoncer ses vertus, mais c'est en le servant fidèlement que nous le ferons. Et de celui qui le sert ainsi, le Seigneur dit que son Père l'honorera.

Il y a des services spéciaux pour ceux qui y sont appelés. Tous ne sont pas apôtres, ou prophètes, ou docteurs, ou évangélistes, mais tous les chrétiens ont l'insigne honneur, le précieux privilège d'être des serviteurs de Jésus, de pouvoir «servir le Seigneur». Pour le plus humble, pour le plus faible, il y a un service. Que dis-je? Toute la vie du chrétien n'est qu'un service: «Ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes», mais pour Christ. «Nul de nous», dit encore l'apôtre, «ne vit ayant égard à lui-même; et nul ne meurt ayant égard à lui-même, mais soit que nous vivions, nous vivons ayant égard au Seigneur, soit que nous mourions, nous mourons ayant égard au Seigneur; soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes du Seigneur». Et c'est comme tels que, quoi que nous fassions, par paroles ou par oeuvre, nous avons à le faire au nom de notre Seigneur Jésus, agissant pour lui et en vue de lui.

Mais le Maître est absent. Il est allé dans un pays éloigné pour recevoir un royaume et revenir ensuite. Durant son absence, il a confié, comme nous l'avons vu, un service à ses serviteurs, «à chacun selon sa propre capacité». Qu'ont donc à faire ces serviteurs? Nous le voyons dans la parabole, c'est d'être fidèles dans l'usage de ce qui leur a été confié et de le faire valoir pour le Maître, non pour eux-mêmes. Peu importe l'importance et la grandeur du service, si humble soit-il, c'est à la fidélité que le Maître regarde; c'est la fidélité qui a son approbation. Combien cette pensée est consolante pour ceux qui, sur la terre, occupent une humble et chétive place aux yeux des hommes. Si, dans cette position, ils servent de coeur le Seigneur, ils auront la joie d'entendre l'expression de son approbation: «Bien, bon et fidèle esclave; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup: entre dans la joie de ton

Maître». Et quand sera-ce, bien-aimés? Quand le Maître sera de retour; au jour de la rémunération. A chacun sera donnée sa récompense, selon son labeur; un verre d'eau froide donné au nom de Jésus, en ce jour-là ne perdra pas sa récompense; mais à tous appartiendra ce qu'il y a de plus précieux que la plus élevée des récompenses, ce qui est pour le coeur: l'entrée dans la joie de notre Maître; son approbation et la communion avec lui dans le bonheur céleste. Voilà une partie de ce qui nous attend comme serviteurs, quand le Maître reviendra.

Ce n'est pas tout. Le Maître est absent, mais il a dit: «Je reviendrai». Quelle doit être la disposition de coeur et l'attitude dans le monde des serviteurs, à qui leur Maître a commandé: Servez jusqu'à ce que *je vienne*? Le Maître lui-même le leur dit, et garder dans le coeur son exhortation, sera le mobile le plus puissant pour un service fidèle. L'attente du retour et de la venue du Maître est ce qui doit les caractériser. Après avoir montré à ses disciples que, quelle que soit leur faiblesse, ils n'ont rien à craindre, puisqu'ils sont sous les soins d'un Père qui leur destine le royaume; après les avoir exhortés à renoncer aux choses qui passent pour s'attacher aux choses d'en haut qui sont permanentes et éternelles, le Seigneur ajoute: «Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées; et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui *attendent* leur maître, quand il *reviendra* des noces».

Le maître *reviendra*, voilà la chose qui est placée devant les serviteurs. S'ils l'aiment, si leur coeur lui est vraiment dévoué, ils voudront être prêts à le recevoir. Quand viendra-t-il? Ils n'en savent ni le jour ni l'heure; ce sera «le soir, ou à minuit, ou au chant du coq, ou au matin». L'attente doit être constante; aucun événement ne l'annonce. Pour être prêts au moment où il viendra, que faut-il donc? «Ayez vos reins ceints et vos lampes allumées», voilà l'exhortation de Jésus. Pour attendre véritablement et, en attendant, servir avec fidélité, il faut qu'aucun objet étranger n'occupe le coeur, ne distraie l'esprit. Les reins ceints indiquent que l'on est prêt pour le service, que l'on veut éviter le contact de ce qui souillerait les vêtements dans la marche, et que l'on n'attend que le signal du départ, comme les Israélites prêts à quitter l'Egypte. Tels doivent être les vrais serviteurs. «Ceignant les reins de votre entendement, et étant sobres», dit l'apôtre, «espérez parfaitement dans la grâce qui vous sera apportée à la révélation de Jésus Christ». Ce sont, donc nos pensées, si facilement vagabondes et errantes au milieu des mille préoccupations et soucis de la vie, si aisément souillées au contact du monde qui nous entoure de ses influences délétères, ce sont nos pensées sur lesquelles nous avons à veiller, afin qu'elles soient comme réunies en un faisceau et fixées sur le désir de notre Maître, sur le Maître lui-même, n'étant préoccupés que de son service, et fuyant les souillures du monde. Que de choses viennent entraver notre service! que d'objets le monde nous présente qui souilleraient nos coeurs, si nous nous y arrêtons! Serviteurs, rappelons-nous l'exhortation de Jésus: «Veillez donc, priant en tout temps». La vigilance incessante nous empêchera de laisser la ceinture de nos reins se détendre, de sorte que nos pensées s'échappent, et la prière appellera le secours divin dont notre faiblesse a constamment besoin. Ainsi, nous serons toujours prêts pour le service comme pour la venue du Maître. Mais cela suppose l'effort constant contre la tendance naturelle de nos coeurs à se relâcher, tandis que



le Maître tarde encore, et à s'occuper de tout autre chose que de lui-même, de son service et de sa venue.

«Que vos lampes soient allumées», ajoute le Seigneur. Nous sommes dans la nuit de ce monde qui a préféré les ténèbres à la lumière. La lampe, «notre lampe», est la profession que nous faisons d'être chrétiens; la lampe allumée, c'est la profession vivante, celle qui a pour ressort la vie de Dieu. Une lampe ne brûle que s'il y a de l'huile en elle. Les chrétiens de nom sont dans les ténèbres tout comme le monde. Ils ont la lampe et la mèche, mais non l'huile, la vie de Dieu par l'Esprit qui seule répand la lumière, un témoignage pour Dieu. Mais, bien-aimés, une lampe a besoin d'être soignée; la mèche doit être débarrassée de ce qui en obscurcirait la flamme. Aaron devait arranger continuellement les lampes dans le sanctuaire, afin qu'elles donnassent tout leur éclat. De même, vous, serviteurs, vous avez à veiller à ce que rien ne vienne ternir ou obscurcir la lumière de votre témoignage, la pureté de votre service. Ici encore, se place bien l'exhortation de Jésus, si souvent répétée par lui et ses apôtres: «Veillez donc;... ce que je vous dis à vous, je le dis à tous: Veillez». Si le cœur est languissant, si l'attente du Maître ne le domine pas, s'il s'assoupit, comment sa lampe donnera-t-elle sa lumière? Serviteurs, «c'est l'heure de nous réveiller du sommeil, car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru: la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché; rejetons donc les oeuvres de ténèbres, et revêtons les armes de la lumière». Oui, bien-aimés, débarrassons nos lampes de toutes les impuretés qui sont venues en obscurcir la lumière; c'est le dernier temps, c'est le dernier témoignage; prêtons l'oreille à l'exhortation de notre cher Maître: «Ayez vos lampes allumées, et soyez semblables à des hommes qui attendent leur Maître, quand il reviendra des noces, afin que, quand il viendra et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt». «Ne dormons donc pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres».

«Ils lui ouvrent aussitôt»; cela ne montre-t-il pas l'empressement d'un cœur qui est prêt, et dont tout le désir est de voir la face du Maître bien-aimé? Pussions-nous être tels, vigilants dans l'amour, manifestant la vie, et tout prêts à accueillir avec joie notre Seigneur. Bienheureux ces serviteurs, que l'amour pour leur Maître, leur désir de le voir, tiennent éveillés, et qui ne se laissent point appesantir par les soucis d'ici-bas, ni détourner par les convoitises du monde, ni décourager par le retard. «Bienheureux sont ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant», a dit Jésus. Il a pour eux une récompense spéciale. A celui qu'il trouve accomplissant fidèlement sa tâche, «*faisant ainsi*», il donne une part glorieuse. A celui dont le cœur veille dans la sombre nuit du monde, les yeux fixés vers l'étoile du matin, attendant son lever, il veut donner une part selon son propre cœur. Ce que le Maître apprécie, bien-aimés, ce n'est pas tant la grandeur et l'éclat extérieur du service, que le cœur fidèle et dévoué qui l'attend, qui le désire, dont la pensée est arrêtée sur lui et qui, dans le service, si humble soit-il, qui lui est confié, s'applique constamment à lui être agréable. Oui, ce que Jésus aime, c'est un cœur tout entier pour lui, à ses pieds, ne voulant et ne désirant que lui; une âme qui, par amour pour lui, veille afin que ses vêtements ne se souillent point au contact du monde, tient intérieurement tout en ordre, rend un humble et fidèle

témoignage, n'a de souci que pour sa gloire, et l'ATTEND. Puissions-nous réaliser, par grâce, ce vrai service. Pour ces serviteurs-là, Jésus, quand il viendra, a en réserve une récompense selon son coeur. Il répondra d'une manière digne de lui, à leur amour et à leur fidélité dans l'attente.

Il va venir et les trouvera prêts. Et alors, que fera-t-il? Comme nous l'avons vu, il les introduira où il est; ils entreront dans la joie de leur Seigneur. Lui sera heureux de les recevoir, eux de le voir. Mais réclamera-t-il de nouveau le service de leur part? Non; la scène change d'une manière merveilleuse, au delà de nos conceptions, car les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées. Le service a cessé; bienheureux serviteurs, vous pouvez maintenant délier vos ceintures et laisser flotter vos robes. Là où le Maître vous a introduits, tout est sainteté; il n'y a plus rien qui souille et dont vous avez à vous garantir. Rien ne s'y trouve pour solliciter vos pensées et attirer vos affections hors du centre divin. Jésus lui-même est là, remplissant de son amour le saint lieu où vous êtes: vous le verrez comme il est, toute autre chose aura disparu. Avec délices, vous vous abreuverez de sa présence adorable. Plus de lampes à maintenir allumées; le temps du témoignage est passé; vous serez loin de la nuit du monde, éclairés par la lumière éternelle de la gloire qui illumine le séjour où le Maître vous aura conduits.

*Ta gloire l'illumine,  
Toi seul es son flambeau,  
Dans ta beauté divine,  
Fils de Dieu, saint Agneau!*

Plus de labeurs, plus de veilles, plus de larmes. Combien il y en a dans le chemin du vrai serviteur! L'apôtre Paul nous en parle (2 Corinthiens 11). Nous ne les connaissons qu'en faible mesure; peut-être, hélas! est-ce à cause de notre peu de fidélité? Mais on n'est pas serviteur sans les avoir ressentis. Alors, toutes les peines auront pris fin. Lui-même, oh! bien-aimés, nous accueillant comme on le fait envers des amis chéris, fatigués d'un long et pénible voyage, nous prendra, pour ainsi dire, par la main, et nous fera asseoir à la table dressée par son amour. C'est le repos, le repos parfait après le travail, la veille et l'attente, le repos préparé et donné par lui; le repos près de lui.

*Là n'est plus de tristesse,  
Là cessent les douleurs;  
L'éternelle allégresse  
Y remplit tous les coeurs.*

Et ce n'est pas tout ce que ce Sauveur adorable veut faire pour ses chers serviteurs introduits près de lui, après les fatigues du service ici-bas. Où y a-t-il un coeur comme le sien? Il est le même dans son amour hier, et aujourd'hui, et éternellement, et c'est des profondeurs de cet amour parfait et immuable qu'il tire la récompense la plus douce pour les siens. Serviteurs du divin Maître, quand il sera venu vous prendre, non seulement vos travaux auront cessé, et vous serez assis dans le repos céleste, à la table de votre Seigneur, mais *lui-même*,

s'avançant, vous servira. Ce n'est pas comme autrefois Joseph, qui, ayant été reconnu de ses frères, et les ayant pardonnés et embrassés, reste cependant à distance, et les fait servir à une autre table que la sienne. C'est ce qui aura lieu pour le peuple terrestre, Israël, lorsqu'il aura reconnu pour son Roi, celui qu'il a percé. Mais pour ses bien-aimés serviteurs, qui, ayant cru sans avoir vu, se sont attachés à lui, ont souffert avec lui ici-bas, et l'ont suivi et servi dans l'opprobre, ceux-là le Père les honore, et le Seigneur lui-même les sert. Lui-même, et non ses anges, car c'est un service d'amour. Par amour, il est venu du ciel ici-bas pour servir et donner sa vie en rançon pour plusieurs; par cet amour dont il aime les siens jusqu'à la fin, il s'est ceint pour leur laver les pieds, tandis qu'ils traversent le monde: il est là-haut, grand sacrificateur devant Dieu pour eux, avocat auprès du Père quand ils ont manqué, toujours serviteur, et quand il les a introduits dans le repos, il s'avance, et, serviteur encore, — c'est la place qu'il a voulu prendre et garder dans son amour, — c'est sa main qui leur dispense les fruits divins de bénédiction, de joie ineffable, de paix parfaite, dont il veut les nourrir dans le paradis de Dieu. C'est lui-même qui les sert, et ce qu'ils savourent, ce sont les délices de son amour, sa Personne même, tout ce qu'il est. Et c'est pour l'éternité!

*Fruits de ta victoire,  
Sauvés par la foi,  
Quand les tiens en gloire  
Seront avec toi,  
Au parvis céleste,  
Sous l'oeil paternel,  
Ton amour nous reste:  
Service éternel!*

Oh! bienheureux, en effet, ces serviteurs-là! «Quelle récompense pour un si faible et misérable service que le mien!» peut dire chaque serviteur. Bien-aimés, la récompense est selon son coeur, et non selon nos services. Elle découle de son amour, elle est digne de lui. Si notre joie est alors parfaite, la sienne ne le sera pas moins. Quoi de plus doux que de servir ceux que l'on aime? Nous l'aimons ici-bas, et si faiblement que ce soit, nous le servons, et il l'apprécie. Quel encouragement pour nous! Là-haut, son coeur prendra plaisir à nous servir. Lui que les anges adorent et exaltent, il s'avance pour recevoir ceux qui l'ont servi ici-bas et les sert à son tour! Quel déploiement d'amour! Qu'à son nom soit gloire à jamais. Et qu'en attendant que le Maître vienne, nous soyons de ces serviteurs qui veillent, les reins ceints et les lampes allumées.

---

Mais il est une autre relation dans laquelle l'Eglise se trouve avec Jésus. C'est la plus intime, celle qui montre combien nous sommes près de son coeur. Ce n'est plus seulement que nous sommes un avec lui comme membres de son corps, mais unis à lui, un avec lui, par les liens de la plus tendre affection, affection réciproque de lui à nous, de nous à lui, par l'Esprit. L'Eglise est l'Epouse de Christ. Quelle union intime dans l'amour nous révèle ce titre! Mais tels étaient les desseins de Dieu pour la gloire et le coeur de son Fils bien-aimé.

Autrefois, Dieu avait dit d'Adam: «Il n'est pas bon que l'homme soit seul» il lui fallait une aide semblable à lui, qui répondit à ce qu'il était et aux besoins de son coeur, et qui partageât sa gloire comme image de Dieu, comme dominateur sur toutes choses. Et Dieu forma pour Adam la femme, «chair de sa chair, et os de ses os». Isaac ressuscité d'entre les morts en figure, et devenu héritier de tous les biens de son père, était seul. Eliézer, envoyé par Abraham, va chercher au loin une épouse pour l'héritier, et lui amène Rebecca, après le long voyage et la traversée du désert. Joseph, type si parfait de Christ, épouse Asénath. Ainsi, le dernier Adam, le Fils unique ressuscité, l'héritier de toutes choses, ne devait pas rester seul, selon les desseins de Dieu. Il lui fallait aussi une épouse qui lui fût semblable, tout près de son coeur, et partageant tout avec lui. Lui-même l'a vue dans les desseins et les conseils de Dieu, cette épouse, perle unique et de grand prix, et son coeur en a été ravi. Pour la posséder, il fallait qu'il l'acquît, et pour cela, il a tout vendu, il a renoncé à tout ce qu'il avait. Il a quitté le ciel, il a laissé sa gloire comme Messie pour Israël, il a donné sa vie comme homme. Oui, Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle, pour posséder celle dont la beauté l'avait ravi. Il la sanctifie et la purifie; il la forme pour lui-même, pour l'avoir telle qu'il la désire, parfaite en beauté, glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable. C'est ainsi qu'il veut se la présenter. Elle tire de lui sa vie; c'est de son sommeil de mort qu'elle est sortie. Après être monté ressuscité auprès de son Père, après avoir été déclaré héritier de toutes choses, Dieu ayant assujetti toutes choses sous ses pieds, il a envoyé le Saint Esprit pour chercher et former son Epouse, pour lui amener la Rebecca céleste. L'Esprit Saint déploie devant les yeux de celle qu'il doit conduire à Christ, les richesses et la gloire de l'héritier, et l'Eglise a quitté le monde (\*); elle a dit: «J'irai»; rien n'a pu la retenir, et elle s'est mise en route avec le divin guide qui va l'introduire auprès de son Epoux.

(\*) On comprend qu'il n'est pas question de la réalisation extérieure par l'Eglise professante de ce que nous disons. Il s'agit de ce que Christ forme et qui aura son parfait accomplissement dans le ciel. Tout coeur chrétien comprendra aussi quelle est l'application individuelle de ce qui est présenté ici.

Mais cette relation de Christ avec l'Eglise n'est pas proclamée publiquement dans le temps actuel. Sauf un passage de l'Apocalypse (22: 17), où elle est nommée l'Epouse par une sorte d'anticipation, que l'on comprend en voyant ce passage venir après le chapitre 26, verset 9; nulle part dans la Parole, l'Eglise n'est appelée l'Epouse. Christ n'est pas l'Epoux de l'âme, aucune organisation ecclésiastique, aucune assemblée locale ne peut assumer ce titre. L'Epouse est unique. Actuellement la relation existe, mais secrète, pour ainsi dire, entre lui et l'Eglise. Celle-ci est fiancée à Christ, comme une vierge chaste, l'objet de son coeur, indissolublement liée à lui. Bientôt, le moment après lequel elle soupire sera venu. Après avoir longtemps dit avec l'Esprit: «Viens, Seigneur Jésus», après avoir rendu son témoignage ici-bas, après avoir fait entendre aux âmes l'invitation de la grâce: «Que celui qui entend, dise: Viens. Et que celui qui a soif vienne»; le voyage à travers le désert du monde parviendra à son terme. L'Epoux accomplira sa promesse: «Oui, je viens promptement», et il recevra son Epouse, il l'introduira en haut et se la présentera telle qu'il l'aura formée, telle qu'il la voulait, réfléchissant son image.

*A toi seul, ô Jésus, à ta lumière pure,*

*O Soleil de justice, empruntant ses rayons,  
L'Eglise portera, dans la gloire future,  
L'éclat immaculé de tes perfections.*

Mais alors même, quand Christ se sera présenté l'Eglise, les noces de l'Agneau ne seront pas encore célébrées. Pour la reconnaissance publique de l'Epouse, il faudra encore attendre. Déjà maintenant, elle est unie indissolublement à son Epoux; elle le sait; elle l'aime, le contemple et l'adore. «A Celui qui nous aime, soit la gloire», dit-elle, quand elle l'entend mentionner comme le fidèle témoin, le premier-né des morts, le Prince des rois de la terre. Arrivée au ciel, terme de son pèlerinage, elle est près de lui, son coeur se repose. Mais pour que les noces aient lieu dans le ciel, il faut que la fausse église, celle qui usurpe sur la terre la place d'Epouse, ait trouvé sa fin. Après que la vraie Epouse a été ravie par son Epoux dans le ciel, les jugements tombent sur la chrétienté apostate, et, enfin, la grande Babylone vient en mémoire devant Dieu pour qu'elle boive la coupe de sa colère. «Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande!» proclame un ange puissant; et la foule nombreuse qui est dans le ciel, éclate en accents de triomphe: «Alléluia! le salut et la gloire et la puissance de notre Dieu! car ses jugements sont véritables et justes: car il a jugé la grande prostituée qui corrompait la terre! Alléluia! Louez notre Dieu, vous tous qui le craignez!» Et, de nouveau, le ciel répète: «Alléluia! car le Seigneur, notre Dieu, le Tout-puissant, est entré dans son règne!»

C'est alors, quand le Seigneur est entré dans son règne, que l'Epouse, déjà glorifiée, reflétant l'image du céleste, revêtue de toute sa beauté, sera reconnue publiquement devant les multitudes qui peuplent le ciel, comme celle qui appartient à Christ et qui régnera avec lui. Quels transports, quelle allégresse remplira tous les coeurs! «Réjouissons-nous et tressaillons de joie, et donnons-lui gloire; car les noces de l'Agneau sont venues». Le long voyage a pris fin, la fiancée a été amenée à son époux; la voilà, dans sa chaste et simple parure, revêtue de fin lin éclatant et pur. Jésus la voit devant lui, telle que son coeur la voulait, telle que ses soins l'ont formée, sans tache, ni ride, ni rien de semblable. Il se délecte en elle, elle se réjouit en lui. Elle est à son bien-aimé, son bien-aimé est à elle, et c'est pour l'éternité! Le ciel, dans des transports de joie, le proclame; le banquet des noces de l'Agneau est dressé, les bienheureux conviés y ont pris place; les véritables paroles de Dieu, ses desseins éternels envers l'Eglise sont accomplis. Elle est pour toujours avec le Seigneur. La plume est impuissante pour décrire, la bouche pour dire, l'esprit pour concevoir la plénitude et l'immensité de cette félicité. Et c'est là ce que Jésus désire pour nous, c'est là qu'il va nous introduire. «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire que tu m'as donnée», telle a été la prière de notre Sauveur; elle va être exaucée quand il accomplira sa promesse. «Et la gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme nous, nous sommes un; moi en eux, et toi en moi; afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que toi tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé». Voilà ce que nous donne Celui qui nous aime, la gloire, la gloire que le Père lui a donnée comme homme. C'est revêtus de cette gloire, un avec Christ, aimés comme lui par le Père, que nous paraîtrons devant le monde quand il sera manifesté. Et le moment

approche. Il dit: «Je viens bientôt». Qu'à cette déclaration, nos coeurs répondent avec amour:  
«Amen; viens, Seigneur Jésus!»

*Hommage à toi, Chef de l'Eglise!  
L'Epouse, objet de ta faveur,  
A tes côtés bientôt assise,  
Sans fin bénira son Seigneur.  
O saints transports! joie ineffable!  
Nous jouirons de ta beauté,  
De ton amour inexprimable  
Qui remplira l'éternité.*

## Fragment sur Matthieu 5-7

---

ME 1887 page 460

On peut distinguer dans le discours sur la montagne les parties suivantes:

- Le caractère de ceux qui doivent avoir part au royaume, et la portion qu'ils auront (5: 1-12).
- Leur position dans le monde (5: 13-16).
- Les rapports des principes du royaume avec la loi (5: 17-48).
- L'esprit dans lequel les disciples de Jésus doivent faire les bonnes oeuvres (5: 1-18).
- La séparation d'avec l'esprit du monde et d'avec ses soucis (6: 19-34).
- L'esprit des rapports des disciples de Jésus avec les autres hommes (7: 1-6).
- La confiance en Dieu qui leur convient (7: 7-12).
- L'énergie qui doit les caractériser pour entrer dans le royaume, et le moyen pour eux de discerner ceux qui chercheront à les tromper, ainsi que la vigilance nécessaire pour ne pas se laisser tromper (7: 13-23).
- Enfin, l'obéissance pratique et réelle aux paroles du Seigneur, la vraie sagesse pour ceux qui l'écoutent (7: 24-29).

Il y a un autre principe encore qui caractérise ce discours: c'est l'introduction du nom du Père. Jésus place ses disciples en rapport avec son Père comme étant leur Père; il leur révèle le nom du Père pour qu'ils soient en relation avec lui, et qu'ils agissent d'après ce qu'il est.

## Les compagnons de David et les amis de Paul

---

Les lignes suivantes sont un extrait d'une lettre adressée à un ami, et c'est à sa requête qu'elles sont envoyées comme un message à l'Eglise de Dieu. Veuillez l'Esprit Saint les revêtir de sa puissance.

ME 1887 page 471 - Mackintosh Ch.

Lisez 2 Samuel 23; Romains 16

Combien sont précieux ces liens spéciaux formés par la main de Dieu. Il y a le grand lien *général* qui nous unit à tous les enfants de Dieu — tous les membres du corps de Christ: mais il existe des liens *spéciaux*, que nous devrions toujours reconnaître et chercher à fortifier et à entretenir.

Nous nous occupons dernièrement, avec beaucoup d'intérêt et de profit, des vaillants hommes de David, dont nous parle le chapitre 23 du second livre de Samuel, et des amis de Paul à Rome, mentionnés à la fin de l'épître aux Romains. Parmi les milliers d'Israël, — tous membres circoncis de la congrégation d'Israël, et enfants d'Abraham, — il y en avait relativement peu qui se distinguassent par un dévouement personnel et une entière consécration de coeur. Nous voyons même une différence marquée entre ces quelques-uns. Il y avait «les trente» vaillants hommes, «les trois», et «les trois premiers». Suivant ce qu'il était ou ce qu'il avait fait, chacun a sa place spéciale dans le livre de la vie responsable et pratique. De plus, il nous est dit exactement ce que chacun a fait, et comment il l'a fait. Rien n'est oublié, mais tout est fidèlement rapporté, et aucun d'eux ne peut prendre la place d'un autre. Chacun accomplit ce qu'il a à faire, remplit sa place, et reçoit sa récompense (\*).

(\*) Nous pouvons remarquer la même chose dans le cas des douze apôtres. Nous savons beaucoup plus sur «Pierre, Jacques et Jean», que sur les neuf autres. Et, même entre ces trois, nous voyons une différence, puisque l'un est désigné spécialement «comme le disciple que Jésus aimait», et était penché sur son sein pendant le souper.

Or, il en est ainsi dans toute la Bible, comme nous le voyons en Abraham et Lot; Elie et Abdias; la Sunamite et la veuve de Sarepta. Lecteur chrétien, désirons ardemment marcher plus près de Dieu, et vivre dans une intimité plus grande avec la pensée de Christ.

Nous voyons la même chose dans le chapitre 16 de l'épître aux Romains. Rien n'est plus frappant, ni plus remarquable, que les différentes expressions dont se sert l'apôtre, suivant les personnes auxquelles il s'adresse. Remarquons d'abord de quelle manière Phœbé est recommandée à l'assemblée de Rome. «Je vous recommande Phœbé, notre soeur». Sur quel terrain l'apôtre la recommande-t-il? Est-ce parce qu'elle «rompt le pain», ou parce qu'elle est «en communion» à Cenchrée? Non; mais parce qu'*elle est servante de l'assemblée*, et qu'*elle a été en aide à plusieurs et à moi-même*».

Paul nous présente, dans un langage touchant et énergique, la base morale des droits de Phœbé à l'hospitalité et à l'aide de l'assemblée. Dire qu'une personne «rompt le pain», ne donne, hélas! aucune garantie quant à son dévouement personnel. Cela devrait être, mais cela n'est pas. Et c'est pourquoi on n'aurait aucune raison fondée de s'attendre à la sympathie,



à l'aide et à la confiance des enfants de Dieu sur ce terrain-là. L'apôtre lui-même, quand il demande les prières des saints, présente la base morale de sa demande. «Frères, priez pour nous». Sur quel terrain? Est-ce parce que nous «rompons le pain», ou parce que nous «sommes en communion?» Point du tout, mais parce que «nous croyons que nous avons une bonne conscience, désirant de nous bien conduire en toutes choses».

Remarquez ensuite ce qui est dit de Priscille et Aquilas. Qu'avaient-ils fait? Ils avaient été les aides de l'apôtre. Ils avaient exposé leur propre cou pour sa vie. Et il ajoute: «Auxquels je ne rends pas grâces moi seul, mais aussi toutes les assemblées des nations». Cela est d'une beauté exquise. Ils s'étaient acquis un bon rang. Ils avaient acquis la confiance et l'estime de l'apôtre et de toutes les assemblées. Et il doit toujours en être ainsi. Nous ne pouvons pas nous introduire tout d'un coup dans les affections et la confiance des gens. Nous devons nous recommander par une vie de justice pratique et de dévouement personnel. «Nous recommandant nous-mêmes à toute conscience d'homme devant Dieu» (2 Corinthiens 4: 2).

Remarquez ensuite, au verset 12, le tact parfait de l'apôtre: «Saluez Tryphène et Tryphose, lesquelles travaillent dans le Seigneur. Saluez Persis, la bien-aimée, *qui a beaucoup travaillé* dans le Seigneur». Quelle belle distinction nous voyons là! Pourquoi l'apôtre ne les classe-t-il pas toutes les trois ensemble? La raison en est bien simple: les deux premières avaient seulement travaillé, tandis que la troisième avait *beaucoup* travaillé. Chacune a sa place suivant ce qu'elle était, et ce qu'elle avait fait.

Il ne serait pas venu à la pensée de Tryphène et Tryphose d'avoir de l'envie et de la jalousie contre Persis, parce qu'elle était nommée «la bien-aimée», tandis qu'elles ne l'étaient pas; ou parce que le mot «beaucoup» était ajouté à son travail et ne l'était pas au leur. Oh non! l'envie et la jalousie sont les fruits pernicieux d'une misérable occupation de soi-même; ils ne peuvent trouver place dans un cœur entièrement dévoué à Christ et à ses intérêts. Or, j'envisage ces passages du second livre de Samuel et de l'épître aux Romains comme un spécimen des pages du livre de la vie responsable et pratique, dans lequel le nom de chacun est écrit suivant ce qu'il est et ce qu'il a fait. Il va sans dire que tout est sur le principe de la grâce. Chacun dira avec bonheur: Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis! De plus, tous les enfants de Dieu, tous les membres de Christ sont également «*agréables*», dans le Bien-aimé, tous se trouvent dans la même relation. Le plus faible membre du corps de Christ est aimé de Dieu comme Christ lui-même. La tête et les membres ne peuvent pas être séparés. Comme il est, tels aussi sont-ils. Le plus faible enfant de la famille a sa place dans le cœur du Père, et personne ne peut se placer entre eux (Ephésiens 1: 6; Jean 17; 26 ; 1 Jean 4: 17).

Tout cela est vrai et précieux rien ne peut l'altérer. Mais quand il s'agit de la grande question de la vie pratique et du dévouement personnel, quelle variété infinie! Nous voyons «les trois», «les trois premiers» et «les trente». C'est une chose d'être «*accepté*», et c'en est une autre que d'être «acceptable» ou agréable. C'est une chose que d'être un enfant bien-aimé, et une autre un serviteur dévoué. Il y a l'amour qui se rattache à la relation dans laquelle on se trouve, et celui qui découle de la satisfaction que cause l'objet aimé.

Ces choses ne doivent pas être confondues, et, assurément, tout enfant de Dieu «accepté», devrait désirer ardemment d'être un serviteur «agréable» à Christ. Oh! qu'il en soit de plus en plus ainsi dans ces jours de froide indifférence et de préoccupation de soi, où la plupart sont satisfaits du simple fait qu'ils sont en communion, comme on dit — qu'ils participent à la fraction du pain; jour où, relativement, un si petit nombre comprennent ce dévouement personnel qui est «agréable» au coeur de Christ.

Nous désirons être bien compris. La vraie communion dans l'Esprit — la communion des saints — est précieuse au delà de toute expression; et la fraction du pain faite avec vérité et sincérité, et en souvenir de notre adorable Seigneur et Sauveur Jésus Christ, qui rions a aimés et s'est donné lui-même pour nous, est un des plus grands et des plus riches privilèges de ceux dont les coeurs lui sont attachés. J'admets tout cela pleinement.

Mais, d'un autre côté, nous ne devons jamais oublier la tendance qu'ont nos pauvres coeurs à être satisfaits de simples formes et formules, quand la puissance n'est plus là. C'est une chose que d'être en communion de nom, et de prendre part à la forme extérieure de la fraction du pain, et une autre que d'être un serviteur de Christ sérieux dévoué et décidé. Etre tel est ce que nous devrions tous désirer ardemment; car le reste est une misérable déception, qui endort la conscience, endurecit le coeur et trompe l'âme.